Nietzsche ***en langage clair***

Cours de philosophie mis à jour le 20/01/2018

"La Volonté de puissance" (doctrine)

"La Généalogie de la morale" (livre)

"Par-delà bien et mal" (livre)

"Le Gai savoir" (livre)

"L'Eternel retour" (doctrine)

"Ainsi parlait Zarathoustra" (livre : parties I à III)

Daniel MARTIN

Objectifs du cours

Ce cours permet de comprendre la pensée de Nietzsche à des personnes n'ayant pas, ou très peu, de connaissances préalables de philosophie.

Il explique les arguments et raisonnements utilisés par Nietzsche pour « déconstruire » [73] les philosophies des grands penseurs qui l'ont précédé, comme Platon, Spinoza, Descartes et même Kant, en montrant leurs préjugés et illusions.

Il permet de comprendre pourquoi Nietzsche est, avec Freud et Marx, *un philosophe du soupçon* [107], un athée qui se méfie de nos idéaux et critique notre civilisation démocratique issue du christianisme en proclamant *"Dieu est mort !",* avant de proposer sans illusion la société future du surhomme.

De nombreux exemples illustrent l'application de la pensée de Nietzsche aux problèmes moraux, sociétaux et économiques de notre temps.

Pour être clair :

- Ce cours est structuré hiérarchiquement en parties, chapitres, sections et paragraphes, pour que le lecteur sache toujours où il en est et de quoi il est question. Après avoir expliqué la *"Volonté de puissance"*, doctrine centrale de la philosophie de Nietzsche sans laquelle on ne peut comprendre le reste de sa pensée, il analyse la plupart des textes de *"La Généalogie de la morale", "Par-delà bien et mal", "Le Gai savoir" et "Ainsi parlait Zarathoustra"*.
- Chacun des discours de Zarathoustra est « traduit » en français simple.
- Chaque terme philosophique ou mot rare est expliqué.
- En lecture à l'écran, des liens hypertexte permettent de sauter d'un mot ou d'un paragraphe à sa justification ou à un complément, puis de revenir.
- La plupart des références bibliographiques sont accessibles sur Internet.

De nombreux exemples d'application de la pensée de Nietzsche aux problèmes de notre société du XXIe siècle, européenne et française, suscitent la réflexion.

Je mettrai à jour ce texte aussi souvent que nécessaire, car il ne faut que 10 minutes pour en publier une nouvelle version sur Internet. Je prie donc les lecteurs qui auraient des suggestions ou des critiques de me les envoyer à l'adresse :

Daniel MARTIN

Remerciement

Je remercie le professeur Daniel Pimbé d'avoir validé mon interprétation déterministe de la doctrine nietzschéenne de la volonté de puissance. L'exemple de son petit livre *Nietzsche* m'a montré qu'on peut résumer et expliquer la pensée de ce philosophe de manière à la fois concise et claire.

Daniel MARTIN

Table des matières

Téléchargement de ce livre et lecture avec Adobe Reader

La version la plus récente de ce livre est téléchargeable gratis sur Internet en format PDF à partir de l'adresse : http://www.danielmartin.eu/Philo/volontepuissance.pdf

Fonctions de navigation avec Adobe Reader dans le document téléchargé :

- Saut par clic au début d'un autre paragraphe (lorsque le format d'affichage n'est pas une page entière)
- Table des matières : accès direct à un paragraphe par clic sur son titre
- Sélection et copie de texte pour coller dans un autre programme
- Chargement par clic d'un autre texte Internet (format HTML ou PDF)
- Saut dans une suite d'écrans affichés vers l'écran précédent / suivant
    - PC : Alt + flèche gauche / flèche droite (flèches du petit pavé à 4 flèches)
    - Mac : CMD + flèche gauche / flèche droite (flèches du petit pavé à 4 flèches)
- Recherche d'une chaîne de caractères :
    - PC : Ctrl + F pour la 1ère occurrence, puis F3 pour les suivantes
    - Mac : CMD + F pour la 1ère occurrence, puis F3 pour les suivantes

Citations de Nietzsche et abréviations

Format des citations de Nietzsche

Dans ce livre, les citations de Nietzsche sont en italiques entre guillemets *"comme ceci"*. Les mots que Nietzsche écrit en italiques pour leur donner de l'importance sont soulignés *"comme cela"*.

Abréviations des noms d'ouvrages de Nietzsche cités

A *"Aurore (Pensées sur les préjugés moraux)"* (1881)

AC *"L'antéchrist (Imprécation contre le christianisme)"* (1888)

CIN *"Considérations inactuelles"* (1873-1876)

CI *"Le crépuscule des idoles (Comment on philosophe au marteau)"* (1888)

CW *"Le cas Wagner (Un problème de musicien)"* (1888)

DY *"Dithyrambes de Dionysos"* (1888)

EH *"Ecce homo (Comment on devient ce qu'on est)"* (1888)

FP Fragments posthumes. Le nombre en chiffres romains qui suit est le numéro d'ouvrage (I à XIV) dans les Œuvres philosophiques complètes de Nietzsche des éditions Gallimard. Ex : FP XII.

GM *"La Généalogie de la morale (Un pamphlet) - Pour servir de complément à un récent ouvrage : Par-delà bien et mal et en préciser le sens."*(1887)

GS *"Le Gai savoir (« La gaya scienza »)"* (1882-1887)

GSFP *Le Gai savoir - Fragments posthumes* (été 1881 - été 1882)

HTH *"Humain, trop humain (Un livre pour les esprits libres)"* (1878-1879)

NDT *"La Naissance de la Tragédie (Hellénisme et pessimisme)"* (1872)

NCW *"Nietzsche contre Wagner (Pièces au dossier d'un psychologue)"* (1888)

PDM *"Par-delà bien et mal (Prélude à une philosophie de l'avenir)"* (1886)

VDP *"La volonté de puissance (Essai d'une transvaluation de toutes les valeurs)"* - Livre reconstitué après la mort de Nietzsche, à utiliser avec précaution du fait des quelques falsifications opérées par sa sœur après sa mort. - Editions Gallimard, 2 tomes)

Z *"Ainsi parlait Zarathoustra (Un livre pour tous et pour personne)"* (1883-1885)

1. Première partie : La volonté de puissance

1.1 Ce qu'il faut savoir avant d'aborder la volonté de puissance

1.1.1 Nietzsche est difficile à comprendre sans pratiquer la philologie

Nietzsche est difficile à comprendre, et il le revendique. Il utilise de nombreuses métaphores et des définitions à lui pour des termes comme *"pulsion"* [4] et *"force"*. Chacun de ses textes ou aphorismes [1.a] demande une réflexion pour ne pas laisser passer une idée profonde : *il faut lire ce qu'il dit en imaginant en plus ce qu'il suggère*. Nietzsche écrit en artiste, et le lire est un art où le lecteur doit créer lui-même de la signification à partir du texte. Nietzsche appelle cet art *"philologie"* [1.b] ; il le définit dans *"Aurore"*, Avant-propos §5 :

> *"…ne plus jamais rien écrire qui ne désespère l'espèce des hommes « pressés ». Car la philologie est cet art vénérable qui, de ses admirateurs, exige avant tout une chose : se tenir à l'écart, prendre du temps, devenir silencieux, devenir lent. [Il faut lire] avec des arrière-pensées, […] apprenez à bien me lire !"*

Dans *"Par-delà bien et mal"* §27, Nietzsche écrit à propos de ses textes :

> *"Il est difficile d'être compris, […] je fais tout, n'est-ce pas, pour qu'on ait peine à m'entendre ?"*

Dans *"La Généalogie de la morale"* Avant-propos §8, Nietzsche écrit :

> *"Si d'aucuns trouvent cet écrit incompréhensible, si l'oreille est lente à en percevoir le sens, la faute, me semble-t-il, n'en est pas nécessairement à moi. Ce que je dis est suffisamment clair, à supposer, et je le suppose, que l'on ait lu au préalable, sans s'épargner quelque peine, mes ouvrages antérieurs : car, j'en conviens, ceux-ci ne sont pas d'un abord très facile. […]*
>
> *Dans d'autres cas la forme aphoristique de mes écrits présente une certaine difficulté : mais elle vient de ce qu'aujourd'hui l'on ne prend pas cette forme assez au sérieux. Un aphorisme dont la fonte et la frappe sont ce qu'elles doivent être n'est pas encore « déchiffré » parce qu'on l'a lu ; il s'en faut de beaucoup, car l'interprétation ne fait alors que commencer et il faut tout un art de l'interprétation [84]. […]*
>
> *Il est vrai que, pour élever ainsi la lecture à la hauteur d'un art, il faut posséder avant tout une faculté qu'on a précisément le mieux oubliée aujourd'hui, […] une faculté qui exigerait presque que l'on ait la nature d'une vache et non point, en tous les cas, celle d'un « homme moderne » : j'entends la faculté de ruminer."*

Dans FP XIII, 9 [186], Nietzsche écrit :

> *"Je n'estime plus les lecteurs : comment pourrais-je écrire pour des lecteurs ?... Mais je me note moi-même, pour moi."*

Voir aussi : Les incompréhensibles.

Dans *"Par-delà bien et mal"* l'aphorisme §36 commence (en traduction française) par une phrase de 193 mots, comprenant deux parties reliées par la conjonction « Et ». Comme un traducteur doit parfois couper une phrase trop longue pour réussir à la

traduire, mais il ne regroupe jamais deux phrases longues en une encore plus longue, il est probable que le texte allemand était d'un seul tenant. Et en allemand on met le verbe à la fin, ce qui rend une phrase longue encore plus difficile à saisir.

Nietzsche était un philosophe qui tenait à s'exprimer en poète. Il écrit dans *"Le Gai savoir"* §82 *"Prose et poésie"* :

> *"…c'est seulement sous l'œil de la poésie que l'on écrit de la bonne prose, car celle-ci est une incessante guerre courtoise avec la poésie : tous ses charmes consistent à esquiver et à contredire constamment la poésie ; toute tournure abstraite se veut une malice à son égard, lancée comme sur un ton de moquerie ; toute sécheresse et toute froideur doivent plonger la gracieuse déesse dans un gracieux désespoir ;"*

Il faut, enfin, pardonner à Nietzsche ses outrances et son manque d'impartialité.

Comment bien rédiger, selon Nietzsche

Nietzsche recommande de rédiger de manière suggestive, en *induisant* dans l'esprit du lecteur des représentations [9] (par exemple par des métaphores) au lieu de les *imposer* par une clarté excessive.

Il va jusqu'à contester tout texte explicatif, une explication rationnelle supposant l'existence d'une vérité objective, donc absolue. Pour lui, une telle vérité n'est qu'une interprétation particulière des faits ([84]) à laquelle on ne doit pas croire, justement parce qu'elle est absolue et immuable ; elle est aussi manichéenne parce qu'elle implique l'existence d'un opposé tout aussi critiquable, la fausseté. Pour Nietzsche, la vérité est donc un concept imaginaire, idéaliste, inadapté au caractère protéiforme, changeant et ambigu des choses. Il écrit dans FP XII, 2 [82] :

> *"Interprétation, non explication. Il n'y a aucun état de fait, tout est fluctuant, insaisissable, évanescent."*

Commentaire

Il est vrai que tout être vivant, tout objet peut évoluer à tout moment, ne serait-ce qu'à cause des lois de la biologie, de la thermodynamique, de la mécanique, etc. C'est pourquoi sa nature est fluctuante et insaisissable chaque fois qu'une évolution n'est pas négligeable par son ampleur ou sa vitesse. Comme le temps ne cesse jamais de passer, le concept [54] de *situation à un instant donné* est donc une abstraction humaine, représentation [9] conçue pour aider la réflexion ; ce n'est pas une réalité au même titre qu'une *évolution* produisant des changements perceptibles.

L'exigence de clarté de Schopenhauer

Nietzsche ne veut pour lecteurs que des esprits appartenant à une élite philosophique ; le lecteur n'a qu'à chercher (ruminer) le sens de son texte jusqu'à ce qu'il l'ait compris ! Quelle différence avec son maître Schopenhauer [23], qui écrit dans [24] pages 4-5 :

> « …je considère qu'en philosophie la plus grande clarté possible, cette clarté que l'on ne peut obtenir que par la détermination rigoureuse de chaque expression, est la condition impérieusement exigée pour éviter toute erreur et tout risque d'être trompé avec préméditation : ainsi seulement, toute connaissance acquise dans le domaine de la philosophie deviendra notre propriété assurée, qu'aucun

malentendu, aucune équivoque, découverts par la suite, ne pourront plus venir nous arracher.

En général, le véritable philosophe s'efforcera sans cesse d'être clair et précis ; il cherchera toujours à ressembler non pas à un torrent qui descend des montagnes, trouble et impétueux, mais plutôt à un de ces lacs de la Suisse, très profonds, auxquels leur calme donne une grande limpidité et dont la profondeur est rendue visible par cette limpidité. « La clarté est la bonne foi des philosophes », a dit Vauvenargues.

Le faux philosophe, au contraire, ne cherche pas, selon la maxime de Talleyrand, à employer les mots pour dissimuler ses pensées, mais bien pour couvrir le manque de pensées : il rend responsable l'intelligence du lecteur, quand celui-ci ne comprend pas des philosophémes dont l'incompréhensibilité ne provient que de l'obscurité des propres pensées de l'auteur. Ceci explique pourquoi certains ouvrages, ceux de Schelling par exemple, passent si souvent du ton de l'enseignement à celui de l'invective : on y tance par anticipation le lecteur pour son ineptie… »

Complément : *Trois règles pour bien se faire comprendre* [77].

Je pense qu'il y a deux raisons pour lesquelles Nietzsche expose sa pensée sous forme de textes décousus :

- Il rédigeait un petit texte chaque fois qu'il avait une idée, et il est revenu plusieurs fois dans sa vie sur beaucoup d'idées pour les préciser ou les compléter.
- Sa grave maladie (la syphilis) l'empêchait d'entreprendre la rédaction d'œuvres de synthèse qui auraient demandé un travail suivi pendant des mois ou des années.

Objectif de cet ouvrage-ci

C'est parce que les textes de Nietzsche sont si abscons que je prends la peine ici d'en expliquer une partie le mieux que je peux : la pensée de Nietzsche est si intéressante qu'elle mérite qu'on la rende plus abordable. Mais pour bien profiter de cette pensée, je la commente aussi au point de vue de notre monde actuel, quitte à prendre - comme Nietzsche à son époque - le risque de choquer certains lecteurs.

1.1.2 Refus du concept de vérité et des explications rationnelles

Voir la définition d'un *concept* [54].

1.1.2.1 Un jugement faux peut être valable, seule compte la vie

Dans *"Par-delà bien et mal"* §4, Nietzsche écrit :

> *"Qu'un jugement soit faux n'est pas à nos yeux une objection contre ce jugement ; […] Il s'agit de savoir dans quelle mesure un jugement aide à la propagation et à la conservation de la vie, à la conservation, peut-être même à l'amélioration de l'espèce ;"*

Nietzsche refuse la notion de « faux » en même temps que celle de « vrai », parce qu'elles ont un caractère absolu inadapté à la réalité, qui est protéiforme et ambiguë, et qu'elles simplifient trop. Il recommande qu'on juge toujours l'intérêt d'une affirmation en considérant sans préjugé ce qu'elle peut impliquer pour la vie

(possibilité de l'individu ou de l'espèce d'agir pour accroître son plaisir et son emprise sur ce qui l'entoure), et ce avant de se préoccuper de sa véracité. (Citations)

Cette position de Nietzsche sur le peu d'intérêt de la vérité figure dans plusieurs textes de son œuvre. Elle prend parfois la forme d'un rejet de la notion de preuve (logique ou expérimentale), parfois d'un mépris de la science, de la logique ou de la rigueur du raisonnement d'un texte, au profit de son originalité ou même de son caractère artistique ; parfois, la vérité objective associée à la réalité d'une situation est sans valeur par rapport à *l'apparence* de cette situation pour un observateur, qui ne peut jamais être objectif.

Nietzsche considère que la recherche de la vérité ne peut être désintéressée ; il la remplace donc par la recherche de ce qui est favorable à la vie-volonté de puissance, et même ce qui est dionysiaque [8].

Cette position de Nietzsche est cohérente avec le placement de la valeur de la vie au-dessus de toutes les autres valeurs, bien que la vie soit dominée par des instincts [5] et pulsions [4] qui n'ont rien de logique.

Enfin, une affirmation peut être à la fois vraie et fausse. - Elle peut même parfois être déduite de son contraire.

Commentaire

Les neurosciences modernes montrent que lorsqu'une vérité ou un raisonnement logique sont en conflit avec une valeur prépondérante d'un homme - que celle-ci soit issue d'un instinct ou d'une pulsion - c'est cette valeur qui détermine son choix.

Voir aussi :

- Volonté de la vérité falsifiée du « monde vrai »
- Sur la volonté de puissance en tant que critère de ce qui est favorable à la vie .

1.1.2.2 Réalité et appréhension d'un texte ou d'une situation

Refusant la notion platonicienne de *réalité absolue*, donc aussi les notions de *fait objectif* et d'*Idée* [9] (se présentant de la même façon pour tous les observateurs, partout et de toute éternité), Nietzsche écrit dans FP XII, 7 [60] :

> *"Contre le positivisme [65], qui en reste au phénomène, « il n'y a que des faits », j'objecterais : non, justement il n'y a pas de faits, seulement des interprétations" [84].*

(Voir aussi le complément sur le réalisme.)

Commentaires

- La science physique actuelle postule l'existence d'une réalité objective, la même partout et pour tous les observateurs. Mais incapable de définir une notion acceptable de vérité absolue elle admet, depuis les travaux de Karl Popper sur le rationalisme [108] critique [1c3], qu'un texte affirmant quelque chose est vrai si, après avoir été soumis à tous les spécialistes en mesure d'en juger valablement, ils n'ont pas trouvé d'argument pour le réfuter ; et un tel texte demeure vrai jusqu'à ce qu'on en découvre une réfutation. La vérité traditionnelle

« conformité d'un énoncé à la réalité » est remplacée de nos jours par une « vérité consensus provisoire de non- réfutation ».

Bien qu'il affirme qu'il n'y a que des interprétations [84], Nietzsche ne s'oppose pas à ce que plusieurs personnes interprètent une même situation ou une même évolution de la même façon ; il ne s'oppose donc pas à la possibilité d'une interprétation partagée, mais seulement à la nécessité de son unicité.

- Dans la nature les situations n'existent pas, il n'y a que des interprétations humaines de l'ensemble des paramètres d'un instant particulier ; une *situation* n'est qu'une représentation [9] « photographique » construite pour raisonner. Par contre, les *évolutions* dans le temps existent bien dans la nature pendant qu'elle applique leurs lois, et l'esprit peut les interpréter pour s'en construire un modèle représentatif ; il peut même, parfois, prévoir une évolution : ce qui change, comment, à quelle vitesse, etc. Compréhension et prédiction sont la raison d'être du déterminisme.

La réalité selon Nietzsche

Nietzsche appelle parfois *"réalité"* d'un texte une interprétation particulière [84] qui en dégage la lettre. Mais pour lui, la notion de lettre absolue, unique, est irréaliste car elle implique de dégager un sens en soi, essence [9] indépendante de l'interprète, sens qui constituerait la Vérité unique. Nietzsche refuse un tel sens, car il serait issu d'un processus abstracteur logique, incapable par nature de saisir les apparences qui rendent compte du caractère protéiforme et changeant des choses ; pour Nietzsche, une apparence ne peut être saisie que de manière immédiate, irréfléchie et instinctive, dans une certaine perspective ; il écrit dans FP XI, 40 [53] :

> *"[Le mot apparence] n'exprime rien d'autre que le fait d'être inaccessible aux procédures et aux distinctions logiques."*

Pour Nietzsche, la réalité d'un texte peut être approchée en approfondissant par interprétation une apparence particulière, saisie intuitivement pour satisfaire un désir, sans réflexion logique, c'est-à-dire une première impression. Il écrit dans FP XII, 7 [60] :

> *"Ce sont nos besoins qui interprètent le monde : nos instincts, leur pour et leur contre."*

Une apparence saisie est nécessairement instable, changeante, voire contradictoire d'une interprétation à la suivante, donc impossible à considérer comme réalité en soi ; elle dépend de la perspective adoptée. Il écrit dans FP XII, 2 [82] :

> *"Il n'y a aucun état de fait, tout est fluctuant, insaisissable, évanescent."*

Du reste, croire à la réalité c'est croire à la vérité, deux notions absolues, indépendantes de l'individu, que Nietzsche récuse.

La réalité que Nietzsche accepte de considérer n'est pas qu'une apparence, impression superficielle ; celle-ci est la « surface » délimitant un « corps » dont on peut approfondir les propriétés en interprétant de multiples apparences. Pour Nietzsche, le « Gai savoir » commence par la reconnaissance de l'importance de l'apparence.

Bien que l'apparence intuitive soit pour lui importante, Nietzsche ne prétend pas que cette première impression soit la vérité ; c'est seulement une porte d'accès à une connaissance plus profonde.

Voir aussi le paragraphe Apparence et réalité.

Manière dont l'homme appréhende les choses, selon Nietzsche

Nietzsche considère que dans chaque représentation [9] humaine de quelque chose il y a deux parties : celle qui repose sur des axiomes de faits [1c5] déjà admis dans le cadre de sciences (qui sont des créations humaines), et celle (personnelle) qui repose sur des intuitions [55] ou des affects [12]. Pour lui, toute conceptualisation d'un objet comporte deux facettes complémentaires : celle qui est extérieure à l'homme et qu'on a tendance à considérer comme la réalité scientifique, et celle qui résulte des affects que lui inspire la précédente. Il écrit dans FP XII, 2 [174] :

> *"…l'homme ne retrouve finalement dans les choses que ce qu'il y a apporté lui-même : ce « retrouver » s'appelle science, et « apporter » - art, religion, amour, fierté."*

Commentaire

Les neurosciences modernes confirment ce point de vue : sitôt une pensée formulée, son résultat (par exemple une sensation ou une représentation [9]) est immédiatement et automatiquement comparé aux valeurs de celui qui pense, ce qui produit un jugement basé sur la résultante des valeurs dominantes du moment, jugement qui génère à son tour une émotion, et souvent des pensées résultantes.
Il n'y a jamais, chez l'homme, de pensée sans émotion.

Dans le cas particulier où la pensée est une mémorisation dans la mémoire à long terme, on sait qu'un jeune enfant ne peut apprendre un nouveau mot que s'il est accompagné d'une émotion qui sera mémorisée avec lui. C'est pourquoi il faut parler à ces enfants de manière expressive, car ils comprennent le sens affectif d'une voix, d'un visage ou d'un geste, et le traduisent en émotion. Et cette faculté de mémoriser quelque chose (nom d'objet, image, etc.) en l'accompagnant d'une émotion persiste à l'âge adulte et tout au long de la vie.

Compléments : voir plus bas le paragraphe La vie.

1.1.2.3 Philosophies d'Héraclite et de Platon, et la critique de Nietzsche

1.1.2.3.1 Héraclite (~540 avant J.-C. - ~480 avant J.-C.)

Vers 500 avant J.-C., le philosophe grec Héraclite enseignait que « Tout change, rien ne reste » et « Puisqu'il y a autant de représentations [9] d'une chose que d'individus, toute connaissance est personnelle et il n'y a pas de Vérité absolue ». Nietzsche n'est donc pas le premier philosophe à refuser l'existence d'une Vérité absolue parce que la réalité a de multiples aspects simultanés, qu'elle change continuellement, et que chaque individu se la représente d'une manière personnelle, incomplète et évolutive.

Nietzsche accepte donc sans émotion de vivre et de réfléchir dans un contexte où un homme ne peut avoir que des interprétations de la réalité [84] incomplètes, changeantes et personnelles. Mais de tout temps les autres hommes ont, pour la plupart, éprouvé un malaise en présence d'inconnu et d'instabilité, malaise provenant

de la crainte instinctive d'une menace potentielle et de l'incapacité de formuler un raisonnement protecteur.

1.1.2.3.2 Platon (~428 avant J.-C. - ~347 avant J.-C.)

Platon a connu l'enseignement d'Héraclite par son disciple Cratyle, et en a été profondément perturbé. La réalité changeant sans cesse avec le temps et les hommes, Platon constate qu'on ne peut la décrire par des affirmations toujours vraies, indépendantes des opinions diverses donc partageables par tous les hommes, sans incohérences ou contradictions ; il faut donc raisonner et discourir à l'aide de représentations abstraites appelées « Idées », sortes d'« essences » [9], choses en soi intelligibles et stables par définition. (Platon utilise le même mot pour désigner l'existence et l'essence). Pour Platon, les objets réels ne sont que des copies d'Idées transcendantes, seule réalité objet de la connaissance [9]. L'opération de « copie » qui fait dériver des réalités sensibles d'Idées s'appelle « participation » ; par cette opération, cette mise en relation, une essence ou propriété donnée peut être présente dans des objets divers : une même description abstraite peut être associée à zéro, un ou plusieurs objets. (Voir aussi le complément sur le réalisme.)

Le mot grec qui désigne l'Idée, *eidos*, a été aussi traduit par « Forme » pour représenter un aspect extérieur : l'Idée et la Forme sont des traits communs à plusieurs réalités, attribués lors d'une opération mentale de représentation et non d'une sensation physique. Une Forme (exemples : la Justice, la Beauté et l'Egalité) est une propriété immuable d'une classe d'objets réels ; elle fait exister un de ses objets en lui associant un mot (nom ou propriété). Une chose n'est intelligible que par sa participation à des Formes. Une Forme est non-contradictoire et pure, en ce sens que la Forme Beauté exclut tout contraire (qui peut exister en tant qu'autre Forme), et qu'elle est indépendante de toute autre Forme.

> Hélas, la notion de Forme implique une causalité par participation entre Formes et objets physiques qui s'est avérée problématique dans les détails ; Platon n'a jamais pu la préciser correctement, ce qu'Aristote et Nietzsche lui ont reproché.

Pour Platon, la seule réalité concevable pour l'homme, sa représentation [9] mentale d'un objet physique, est son essence munie des Formes nécessaires. *Tout à son désir de concepts* [54] *stables d'objets, Platon n'a pas eu l'idée de penser en termes de lois d'évolution susceptibles d'être stables dans le temps et permettant la prédiction - il ne concevait pas le déterminisme*.

Pour Platon, l'essence et les Formes d'une chose sensible ne l'engendrent pas physiquement (n'entraînent aucune participation), mais cela revient au même pour nous parce qu'elles la rendent concevable et nommable ; bien qu'elles ne soient que des abstractions générant des concepts intelligibles stables, *elles constituent tout ce que nous pouvons savoir de la réalité physique, avec laquelle nous pouvons en pratique la confondre*.

> Il y a là une analogie avec la physique quantique moderne, où tout ce qu'on peut savoir sur un système à un instant donné (toute l'information à son sujet) est son « état quantique », décrit ainsi que son évolution par les objets mathématiques de la Mécanique quantique [1u].

En cherchant des principes de raisonnement permettant une connaissance claire, objective (partageable) et stable, Platon s'est inspiré de la théorie des Nombres de Pythagore, concepts stables et universels par définition : son concept d'Idée est dérivé du Nombre de Pythagore C'est à partir de ces concepts-là qu'il a pensé, inspiré aussi par Socrate, en termes de concepts [54] absolus, donc invariants lorsque le temps passe et les circonstances ou les penseurs changent.

Ces concepts concernent aussi bien des objets matériels, des Idées, que des qualités. Ainsi, pour Platon, comme il existe une qualité (Forme) de Justice absolue, une action peut être juste *en soi* ; c'est alors une loi divine, qui diffère d'une loi ou d'une coutume humaines, mais qui sert de référence comme elle à une décision politique.

Le Bien

Un homme ne peut désirer que ce qui lui paraît bon : en général, c'est ce qui lui apporte du plaisir ou de la connaissance. Mais *le Bien est un concept de base*, impossible à décrire à partir d'autres concepts, comme le nombre entier ou le point en mathématiques. Platon en fait un *concept absolu*, qui (en tant que concept) n'a pas de cause et pas de Forme participante ; au contraire, c'est ce concept qui permet de préciser toutes les Formes, qui les rend intelligibles, qui leur donne un sens, donc leur permet d'exister. En somme, *le Bien est pour Platon une Idée unificatrice des Idées*, et toute Idée, toute Forme a une « dimension » Bien ; mais n'étant pas une Forme, le Bien lui-même ne rend pas une chose bonne.

Valeurs absolues, valeurs à un point de vue et sens d'évolution

Platon associe à chaque description du monde par Formes et participations une dimension Bien. Cette attitude est aujourd'hui incompatible avec la démarche scientifique, qui établit des faits indépendamment de tout jugement de valeur. En fait, aucune des qualités absolues (Formes) de Platon n'est un concept satisfaisant pour un objet : des problèmes surviennent quand on entre dans les détails. Une Forme convient, par contre, pour qualifier un *sens d'évolution.* Exemple : une politique peut aller dans le sens de la Justice (plus de justice pour une certaine population).

Avant de lire la suite, voir la définition et la discussion de la notion de valeur.

Par définition, une valeur utilisée dans un critère de jugement est dite *absolue* lorsque sa définition et son utilisation sont indépendantes des circonstances : temps, lieu, individu, autres valeurs, etc. Exemples :

- En mathématiques, une variable égale à 4 a cette valeur en toutes circonstances, chacune des définitions d'un nombre (entier, réel, complexe…) étant absolue.
- En physique, certaines variables comme la charge électrique ont une valeur absolue, alors que d'autres comme la longueur, la durée ou la masse varient avec la vitesse relative de l'observateur.

En opposition frontale avec Platon, Nietzsche rejette toute valeur absolue en tant que critère de jugement ; il considère un tel jugement comme simpliste, inadapté au caractère protéiforme de la vie. Il n'accepte que l'on parle de Bien, de Juste, de Beau, de Vrai, etc., qu'à un point de vue donné : c'est sa doctrine du perspectivisme.

Mais à un point de vue donné, c'est-à-dire dans une certaine perspective, toute valeur peut servir à juger lorsqu'on peut lui associer une utilité [28].

> Exemple : un certain médicament ne peut être considéré comme Bon dans l'absolu, il peut même s'avérer nocif pour certains patients. Mais en l'administrant aux malades pour lesquels il a été conçu il peut leur faire du bien, c'est-à-dire leur être utile. Nietzsche rejette l'utilitarisme [28] en tant que doctrine imaginée par des Anglais, qu'il déteste. Pourtant, un remède qui fait du bien va dans le sens de la vie-volonté de puissance, satisfaisant ainsi son propre critère de valeur en même temps que celui d'utilité !

On doit donc considérer comme absolu dans les critères platoniciens comme Bien, Juste, Beau, Vrai, etc. *le sens dans lequel évolue ce que l'on juge* au point de vue utilité considéré. Exemples :

- Un médicament qui fait du bien à un malade fait évoluer son état dans le sens de la santé, en quoi il lui est utile.
- Une décision de justice qui oblige un coupable à réparer le tort qu'il a fait va dans le sens de la justice, en quoi elle est utile à la société ou à qui obtient réparation.
- Des travaux de ravalement d'un vieil immeuble qui remplacent sa façade décrépie par une façade neuve l'embellissent, le rendant plaisant à ceux qui le regardent et augmentant sa valeur commerciale, choses utiles, etc.

Conclusion : L'état d'un objet ou une de ses qualités ne peuvent être absolus vu le nombre de points de vue possibles pour en juger. Mais à un point de vue donné, une évolution effective ne peut aller que dans l'un des deux sens opposés : vers l'utile ou vers le nocif (une évolution à utilité neutre est considérée comme sans intérêt) ; le concept de sens d'évolution peut donc être considéré comme absolu au point de vue de son utilité.

Voir aussi : Juger une action selon une règle déontologique ou au cas par cas ?

L'âme et la réminiscence

Dans [124-1], Platon rapporte la démonstration de Socrate à Cébès de l'immortalité de l'âme, dont voici un résumé :

> Puisque c'est toujours l'âme qui fait qu'un corps est vivant, sa présence dans un corps est incompatible avec l'état opposé, la mort. Donc l'âme est immortelle, car si elle était mortelle elle pourrait ne pas apporter systématiquement la vie.

Le raisonnement de Socrate est contestable : il fait comme si l'âme était un objet immatériel dont on est certain qu'il préexiste à un corps et en détermine l'état de vie, *attitude spiritualiste*, alors qu'elle pourrait être seulement un ensemble de propriétés de la vie physique, qui apparaît et disparaît avec ce corps parce que c'est une abstraction humaine, *attitude matérialiste*.

Pour comprendre ce que Platon entend par âme, voici deux citations de Socrate sur l'âme issues de [124-3] :

> « …l'âme étant immortelle, étant d'ailleurs née plusieurs fois, et ayant vu ce qui se passe dans ce monde et dans l'autre et toutes choses, il n'est rien qu'elle n'ait appris. »

> « Considérons maintenant les qualités de l'âme. N'est-il point des qualités que [toi Ménon] appelles tempérance justice, courage, facilité d'apprendre, mémoire, générosité, et ainsi du reste? »

L'âme de Socrate et Platon est donc d'abord un objet immatériel (une Idée) possédant à la fois des qualités morales et intellectuelles, ainsi qu'une fonction, la mémoire ; cette âme-là ne peut mourir à la mort de son hôte ; elle est éternelle comme toute Idée ; elle peut survivre à l'homme qui l'a pensée, et celui-ci peut même considérer qu'elle pouvait être pensée à l'identique avant lui.

Cette âme, ayant une facilité d'apprendre et de la mémoire tant qu'un homme est vivant, a donc aussi les mécanismes psychiques de la conscience et de l'intelligence. Mais hélas, le concept d'âme distinct de l'intelligence est vague, impossible à préciser, et n'a jamais fait l'objet d'une définition communément admise [126] : pour chaque homme, l'âme a les propriétés qu'il lui attribue.

Ensuite, affirmer que la présence d'une âme ou d'une conscience est indispensable à la vie est contredit par une expérience de génétique de 2008, qui fabrique une cellule vivante à partir d'une cellule morte, sans ADN dans le noyau, dans laquelle on a injecté un ADN de synthèse [125].

A titre de comparaison, voici comment Aristote conçoit l'âme.

Platon croit donc que l'âme existe avant la naissance d'un homme et lui survit. Cette âme éternelle a accès aux Idées, qui le sont aussi. L'âme d'un mort se réincarne dans un nouveau-né, et il n'y a pas d'homme vivant sans âme. Son âme n'apporte pas à un homme le *souvenir* des *événements* de son hôte précédent, mais elle se souvient des *Idées* qu'il a eues, ainsi que de celles de tous ceux qui l'ont précédé. Platon fait dire à Socrate dans [124-3] :

> « …l'âme étant immortelle, étant d'ailleurs née [réincarnée] plusieurs fois, et ayant vu ce qui se passe dans ce monde et dans l'autre et toutes choses, il n'est rien qu'elle n'ait appris. »

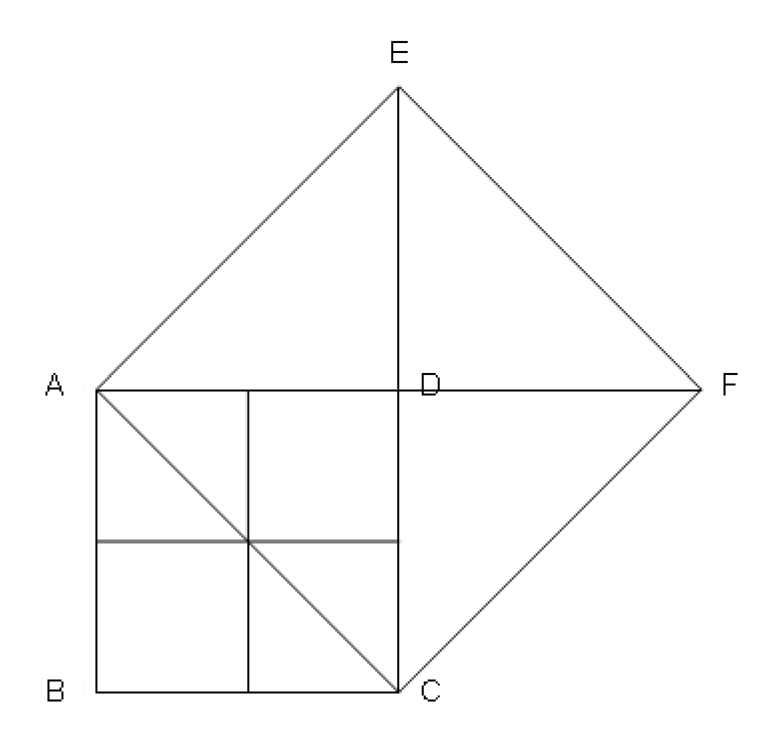
Pour Platon, apprendre quelque chose est donc redécouvrir, grâce à son âme-intelligence, des Idées qui ont toujours existé. L'accès de l'homme au Monde des Idées étant à travers son âme-esprit, il a la possibilité (s'il sait s'y prendre) de retrouver toutes les Idées de ses vies antérieures. Socrate dit dans [124-3] :

> « ..ce qu'on nomme chercher et apprendre n'est absolument que se ressouvenir ».

Cette possibilité a pour nom la « réminiscence » ; elle donne accès à des réalités abstraites sans nécessiter d'expérience sensible, elle permet à la pensée de créer des représentations et des méthodes de réflexion indépendantes du monde physique.

> Dans sa *dialectique*, science de l'intelligible et du concept de Bien, Platon donne des conseils pour retrouver des Idées que l'on a en soi à l'état virtuel, et pour les

combiner en raisonnements corrects. Ainsi, dans [124-3], Socrate fait construire à un esclave, à partir d'un carré ABCD d'aire 4, un carré ACFE d'aire 8, donc de côté AC racine carrée de 8, bien qu'il ne connaisse pas le concept de racine carrée, en le faisant répondre à des questions sur des figures qu'il trace.



Socrate prétend alors que l'esclave a retrouvé lui-même, grâce à son âme (son esprit intelligent), comment faire un carré d'aire double de celle d'un autre, donc qu'il le savait virtuellement. Socrate appelle donc « recherche en mémoire » un raisonnement logique, mais *son approche est correcte car elle suppose seulement que tous les hommes ont, de naissance, un même ensemble de base de principes de raisonnement logique*, vérité sur laquelle Husserl a basé sa phénoménologie [121].

La croyance en une telle âme éternelle est évidemment injustifiée, elle est le fruit de l'imagination de Platon et de penseurs spiritualistes qui l'ont précédé, comme Pythagore et Socrate ; elle a été reprise par le christianisme, quatre siècles plus tard. Mais elle a permis un immense progrès, l'émergence de la foi en la puissance de la Raison et de la rigueur intellectuelle. En effet, dans [124-3], Socrate :

- démontre qu'une opinion, même vraie, n'a de valeur que si on peut la prouver, ce qui en fait une connaissance scientifique ;
- reconnaît qu'il ne sait que peu de choses, et recommande qu'on raisonne avec la même modestie que lui, la même prudence.

Les désaccords de Nietzsche et de Platon

Ce que Nietzsche rejette et combat chez Platon en tant que caractère *dogmatique* [53] est une foi sans nuance :

- En la validité d'une pensée *dualiste* qui, dans un domaine donné, affirme la nécessité de deux contraires irréductibles l'un à l'autre. Exemples :
  - Une affirmation est soit vraie, soit fausse, mais pas en même temps vraie et fausse (principe de non-contradiction [88]) ; Platon écrit dans [124-1] :

    « Le même principe ne peut produire à la fois et par lui-même deux effets opposés sur le même objet. »

    Nietzsche rejette ce principe chaque fois qu'il est hostile à la vie ; il n'a que faire de la vérité scientifique et de ses démonstrations.
  - L'opposé du Bien est le Mal ; l'opposé de Vrai est Faux.
  - L'opposé de l'Idée abstraite [9] est la chose sensible (dualité abstraction-réalité).

  Voici deux exemples du fait que la pensée de Platon n'est pas toujours dualiste :
  - On lit dans [124-1] : « Simias étant plus grand que Socrate et plus petit que Phédon […] dans Simias se trouvent en même temps [les Formes de] la Grandeur et [de] la Petitesse ».
  - On lit dans [124-2] : « Le beau étant opposé au laid, ce sont deux choses distinctes. […] Il en est de même du juste et de l'injuste, du bon et du mauvais, et de toutes les autres idées : chacune d'elles, prise en soi, est une; mais dans leurs rapports avec les actions, avec les corps et entre elles, elles prennent mille formes qui semblent les rendre diverses et multiples elles-mêmes. »

- En l'existence de concepts absolus comme le Bien, la Vérité, l'âme éternelle dont l'existence précède ses incarnations, l'essence (Idée) de quelque chose, etc. Pour Platon, l'essence représentant un objet réel peut avoir une certaine proportion de plusieurs Formes pures comme Grand. Chaque objet peut donc être décrit à l'aide de divers couples {Forme, proportion de cette Forme}.

  Pour Platon, les critères de jugement Bien et Vrai ne sont pas indépendants : ce qui est Vrai, par exemple, est nécessairement Bien, le Bien étant un critère absolu, indépendant de tous les autres. Nietzsche refuse de considérer systématiquement le Vrai comme Bien et le Faux comme mal.

  Nietzsche donne dans *"Le Gai savoir"* §120 *"Santé de l'âme"* un exemple de concept absolu (Forme) de Platon, à rejeter selon lui, la Santé :

  "…il n'y a pas de santé en soi. […] C'est de ton but, de ton horizon, de tes pulsions, de tes erreurs et en particulier des idéaux et fantasmes de ton âme que dépend la détermination de ce que doit signifier la santé […] Il existe donc d'innombrables santés…"

  "…il faut aussi que nos médecins se débarrassent du concept de santé normale, et en outre de régime normal, de cours normal de la maladie."

  En plus des concepts-Formes comme la Santé, Nietzsche rejette les dualismes comme santé-maladie : pour lui, la santé n'est pas le contraire de la maladie.

- En la possibilité pour une essence (chose en soi), une qualité (comme la Vérité ou le Bien), ou une représentation [9] d'objet (Idée), d'être stables (figés pour l'éternité). Pourtant cette stabilité va de soi, puisqu'il s'agit d'abstractions créées précisément pour décrire quelque chose indépendamment du temps, des hommes et des circonstances, de manière à pouvoir s'en servir sans incohérence ou contradiction, en obtenant l'accord d'autres hommes.

- En l'obligation morale et la nécessité pour un homme sage d'être vertueux au sens des valeurs enseignées par son maître Socrate, que Platon cite dans [78] :

  « …il ne faut pas donner le pas au corps et aux richesses et s'en occuper avec autant d'ardeur que du perfectionnement de l'âme. Je vous répète que ce ne sont pas les richesses qui donnent la vertu, mais que c'est de la vertu que proviennent les richesses et tout ce qui est avantageux, soit aux particuliers, soit à l'Etat. »

  Nietzsche voit dans cette règle de morale une des sources du christianisme, qu'il combat (conformément à sa doctrine de la volonté de puissance) car contraire à l'intérêt de chaque homme et à ses instincts. Socrate enseignait que la Raison de l'homme doit dominer ses instincts et pulsions, ce qui pour Nietzsche est impossible.

- En la possibilité de philosopher sans émotion, et de croire possibles des connaissances objectives ; Nietzsche rejette sans appel ces principes de la science actuelle, admis par Platon, au motif qu'elle en devient inhumaine car sans dimension artistique. Il écrit dans *"Le Gai savoir"* §372 "*Pourquoi nous ne sommes pas des idéalistes"* :

  "Autrefois les philosophes craignaient les sens […] Nous sommes aujourd'hui tous des sensualistes, nous autres hommes d'aujourd'hui et hommes de l'avenir en philosophie, non selon la théorie, mais en pratique, pratiquement... Ceux-là [Platon et ses disciples], au contraire, croyaient être attirés par les sens hors de leur monde, le froid royaume des « Idées », dans une île dangereuse […] où ils craignaient de voir leurs vertus de philosophes fondre comme la neige au soleil. C'était alors presque une condition à être philosophe que d'avoir de la cire dans les oreilles ; un véritable philosophe n'entendait plus la vie, pour autant que la vie est musique, il niait la musique de la vie."

  Rejetant les connaissances rationnelles, Nietzsche croit au contraire, §372, que : *"les Idées* [de Platon et des spiritualistes] *sont d'une séduction plus dangereuse que les sens* [de l'artiste]*, avec leur aspect froid et anémique…"*

Nietzsche reproche aussi à la pensée de Platon de ne pas permettre l'émergence de quelque chose à partir de son contraire, possibilité qu'il réclame.

Platon suit toujours Socrate, qui se méfie des sens et préjugés humains, susceptibles de tromper l'esprit dans ses représentations [9] comme dans ses jugements. Dans ses textes, Platon donne de Socrate l'image d'un philosophe qui doute de tout et qu'inspire un démon. Celui-ci l'empêche de conclure avant d'avoir considéré le pour, le contre et tous les aspects d'une question, parce qu'il a une exigence de vérité ; fidèle à Socrate, le discours de Platon est prudent, bien moins dogmatique que Nietzsche le prétend.

Un homme ne peut penser qu'avec des concepts [54] et des intuitions [55], pensées qui n'ont que deux origines possibles : la création par son esprit indépendamment d'une expérience (pensées *à priori*), et la représentation [9] de réalités physiques, issues ou non des sens. Pure abstraction, un concept peut sans inconvénient être stable et objectif, *à condition d'être remplacé par un autre, plus approprié, lorsque son objet a changé* ; comme le pense Platon, il *doit* être stable, sous peine d'être vague et impropre au raisonnement et à la communication.

Qui a raison, qui a tort

- Platon a donc raison concernant la rigueur possible de raisonnements utilisant des concepts [54] absolus, à condition si nécessaire de les remplacer (ou de changer la proportion d'une Forme) lorsqu'il s'agit de représenter un objet physique qui a changé.

  Contrairement à ce que Nietzsche critique, la philosophie de Platon permet donc des représentations multiformes et changeantes d'un objet ; mais cela n'empêche pas d'en concevoir une *Idée* (essence [9]) immuable.

  Tout en refusant les concepts absolus, Nietzsche ne peut éviter de les utiliser lui-même pour un point de vue donné, à un instant donné, tout en multipliant les points de vue et en remettant en cause ses concepts chaque fois qu'il le faut pour représenter le plus fidèlement possible sa version de la réalité.

- Nietzsche, totalement démuni de connaissances scientifiques, ignore à tort la valeur de concepts absolus comme ceux de la physique (longueur, temps, masse, charge électrique, etc.) qui permettent d'énoncer des descriptions et lois d'évolution dont nous ne pourrions nous passer.

- Nietzsche a raison d'affirmer, comme Héraclite, le caractère personnel et changeant des représentations [9] d'un même objet complexe, et d'insister sur le besoin de perspectives multiples pour l'appréhender le mieux possible.

- Platon a raison lorsqu'il confond un objet physique et sa représentation [9], car notre esprit ne peut raisonner sur les objets physiques, mais seulement sur leur représentation abstraite.

- Platon a postulé l'existence possible de concepts [54] comme l'âme, si vagues que chacun y met ce qu'il veut et qu'on ne peut les appréhender qu'avec son intuition affective ; tout homme forme et utilise de tels concepts infalsifiables [44], à tort lorsqu'il s'en sert dans un raisonnement logique.

  Dans son texte de psychologie *De l'âme* [123-2] livre II, chapitre 2, Aristote définit l'âme comme « le principe et le résumé des quatre facultés qui constituent la vie : l'intelligence, la sensibilité, la locomotion et la nutrition. » Il précise deux caractéristiques que possèdent les êtres qui ont une âme et eux seuls : le mouvement (provoqué par l'âme) et la sensation (reçue par l'âme). Cette caractérisation a permis à Démocrite de dire que « L'âme est une sorte de feu ou de substance chaude à atomes sphériques », et à des disciples de Pythagore que « Les particules flottant dans l'air sont des âmes, puisqu'elles bougent tout le temps ». A la lumière de nos connaissances actuelles, le reste du texte *De l'âme* est un fatras d'affirmations fausses ou dénuées de sens…

  Les philosophes de l'Antiquité et du Moyen Age ont utilisé beaucoup de concepts issus de mythes cosmologiques mélangeant des dieux et des aprioris

métaphysiques aux représentations de la réalité. C'est ainsi que la cosmologie des anciens Grecs postulait une harmonie de tous les objets de l'Univers, où ils avaient une place et un rôle immuables parce que la justice exigeait cette harmonie, notamment dans les rapports humains… L'humanité n'a commencé à séparer clairement science, philosophie et religion qu'au début du XVIIe siècle, avec Kepler et Galilée, comme le montre la monumentale étude [7].

- Nietzsche attaque violemment la philosophie de Platon, d'abord parce qu'il refuse de voir qu'elle n'est dogmatique [53] que lorsqu'on l'interprète de manière dogmatique, ensuite parce qu'il n'en voit que les concepts absolus et immuables qu'il rejette. Il refuse de comprendre que Platon utilise de tels concepts précisément pour pouvoir raisonner de façon claire, non-contradictoire, stable et partageable.

  Il attaque ensuite cette philosophie pour avoir permis la naissance de la dogmatique religion chrétienne, qu'il exècre et accuse de nombreux malheurs de notre société européenne en écrivant dans l'avant-propos de *"Par-delà bien et mal"* : *"…le christianisme est un platonisme pour le « peuple »"*.

Voir aussi : Cosmologie et morale aristocratique des anciens Grecs.

1.1.3 Le déterminisme

Le déterminisme est un postulat qui régit les lois des évolutions de la nature, permettant en principe d'en prévoir le déroulement.

Le déterminisme *philosophique*, défini par Laplace en 1814, postule qu'un être qui connaîtrait tous les détails de la situation actuelle pourrait prévoir tous les détails d'une situation future à une date quelconque, ainsi que reconstituer mentalement tout le passé qui explique la situation actuelle (détails : [1c6]). Hélas, ce déterminisme est utopique : il y a des cas où prévoir l'avenir ou reconstituer le passé est impossible.

Il y a quatre autres types de déterminisme que je distingue dans le livre [1c] :

- Le déterminisme *scientifique*, qui régit les lois physiques traditionnelles (détails ci-dessous) ;
- Le déterminisme *statistique*, qui régit les lois de la physique quantique établies à l'aide de la Mécanique quantique, et dont nous ne parlerons pas ici ;
- Le déterminisme *étendu*, qui régit toutes les lois de la physique [1c] ;
- Le déterminisme *humain*, qui régit les lois physiologiques et psychologiques de l'homme, qualitatives et approximatives.

1.1.3.1 Définition du déterminisme scientifique

Le déterminisme scientifique est un postulat qui régit l'évolution dans le temps d'une situation sous l'effet des lois de la physique *non quantique*, conformément au postulat de causalité et à la règle de stabilité décrits ci-dessous.

1.1.3.1.1 Définition du postulat de causalité

Depuis qu'il existe, l'homme a remarqué certains enchaînements : une même situation *S* est toujours suivie du phénomène d'évolution *P*. Par une démarche naturelle d'induction, il en a déduit un postulat général : « Les mêmes causes

produisent toujours les mêmes conséquences ». Et en réfléchissant aux conditions qui régissaient les enchaînements observés il en a déduit le *postulat de causalité*, que j'énonce comme suit sous forme de condition nécessaire et suffisante.

- Condition nécessaire : Toute situation a nécessairement une cause qui l'a précédée et dont elle résulte ; rien ne peut exister sans avoir été créé auparavant.

  Donc, si je constate un phénomène ou une situation, je suis sûr qu'il ou elle a une cause dans le passé, mais je renonce à pouvoir reconstituer mentalement ce passé en déduisant cette cause de sa conséquence observée, comme le promet le déterminisme philosophique.

- Condition suffisante : il suffit que la cause existe au départ pour que la conséquence ait lieu (c'est une certitude).

  Notons que *cette conséquence est un phénomène d'évolution, pas une situation finale* : nous renonçons ainsi à la promesse de prédiction du résultat de l'évolution, en ne conservant que le postulat de déclenchement de celle-ci.

Compléments : [1a] et Psychologie de la causalité.

1.1.3.1.2 Règle de stabilité du déterminisme

Les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets (reproductibilité). Les lois physiques dont l'application est déclenchée par une cause donnée sont *stables*, elles sont les mêmes en tous lieux et à tout instant.

Conséquence de la stabilité : une situation stable n'a jamais évolué et n'évoluera jamais ! Pour qu'il y ait une évolution à partir d'un instant *t* il faut élargir la définition du système observé. En fait, *l'écoulement du temps ne se manifeste que lorsque quelque chose évolue* ; si rien n'évolue tout se passe comme si le temps s'arrêtait.

Grâce à la règle de stabilité on peut *induire une loi physique de la nature* d'un ensemble d'enchaînements cause-conséquence constatés : si j'ai vu plusieurs fois le même enchaînement, je postule que la même cause (la même situation, le même état d'un système) produit toujours la même conséquence (la même évolution dans le temps). On peut alors regrouper le postulat de causalité et la règle de stabilité en un principe régissant les lois de la physique non quantique qui décrivent une évolution dans le temps, *le postulat de déterminisme scientifique*. (Ce principe, son complément *le déterminisme statistique* et sa généralisation à toutes les lois de la nature, *le postulat de déterminisme étendu*, sont décrits dans le livre [1c], accessible sur Internet).

Voir l'étonnement de Nietzsche en constatant la stabilité des résultats scientifiques.

1.1.3.2 Définition du déterminisme humain

La causalité selon le réalisme et l'idéalisme

Il y a deux doctrines métaphysiques concernant l'indépendance entre une réalité censée exister objectivement, indépendamment de l'homme qui s'en construit des représentations [9] mentales : la doctrine appelée *réalisme*, qui croit à cette

indépendance, et l'*idéalisme*, qui prétend que toute réalité physique dérive nécessairement d'une idée, d'une pensée.

- *Selon la doctrine réaliste*, la causalité est une relation entre les choses elles-mêmes, régissant leur succession dans le temps ou leur interaction ; elle régit même parfois leur durée (exemple : temps moyen avant décomposition spontanée d'un atome par radioactivité naturelle, appelé *demi-vie*).
- *Selon la doctrine idéaliste*, la réalité nous est cachée et la causalité ne relie que des abstractions, leurs *essences* [9], qui la représentent fidèlement ou non.

Selon le domaine de connaissance considéré, une des deux approches peut être préférée à l'autre.

- En physique traditionnelle, la doctrine réaliste permet de décrire au moyen de lois et formules des phénomènes ou situations réels, et le passage d'une situation à sa conséquence. Par exemple, une formule permet de prévoir avec une précision acceptable ce qui se passera dans une situation donnée, c'est-à-dire comment elle évoluera. La causalité est alors précise et fiable.
- En psychologie, la doctrine idéaliste s'impose, car la réalité de l'esprit humain est trop complexe pour être représentée de manière complète et claire. On ne connaît que certains mécanismes mentaux, et encore de manière approximative, avec beaucoup de cas particuliers et peu ou pas d'informations chiffrées. La causalité est alors peu précise et peu fiable, faisant parfois appel à des non-dits.

A la causalité réaliste, précise et fiable de la physique, base du déterminisme scientifique et du déterminisme étendu (détails : [1c]), s'ajoute donc la causalité idéaliste, approximative et de fiabilité incertaine des sciences humaines, à laquelle nous associerons, par définition, un *déterminisme humain*. Ce déterminisme enchaîne les décisions (et une pensée est une décision) selon une logique d'accroissement maximum du bonheur.

1.1.4 Principe d'homogénéité

Ce principe de logique est dû à Aristote, qui l'a énoncé sous forme d'interdit : « *On n'a pas le droit de comparer un genre à un autre* » [123-(1) et (4)]. Il voulait dire qu'une relation logique ne peut exister qu'entre deux objets du même genre. Exemples :

Relation de physique

Une comparaison n'est possible qu'entre grandeurs de même type :

- A = B ; A ≥ B et A ≠ B ne sont possibles que si A et B sont tous deux des masses (ou des longueurs, ou des durées, etc.).
- Toute mesure comparant une grandeur à une unité, on ne peut mesurer une masse en unités de charge électrique ou de longueur : on dit que ces grandeurs sont incommensurables entre elles.

Concepts d'ordres différents

Une masse et une charge électrique sont de genres (on dit aussi "d'ordres") différents ; aucun des deux ne peut se déduire *directement* de l'autre, aucun ne peut

être *directement* cause ou conséquence de l'autre (une masse ne devient pas une charge électrique et ne résulte pas d'une charge électrique).

Toutefois, on peut passer d'un genre à un autre *lorsqu'on dispose d'un intermédiaire qui est des deux genres* [123-(4)]. Ainsi, lorsqu'on parle de l'aire d'un champ de blé (exemple : 100 hectares) et d'un poids récolté en quintaux, on peut passer de l'aire à la récolte correspondante par l'intermédiaire d'un rendement (exemple : 70 quintaux à l'hectare) qui est à la fois du genre aire et du genre poids.

Action de l'esprit sur la matière

Cette action, estimée possible par certains spiritualistes [1f] (disciples de Platon), est contraire au principe d'homogénéité. Du reste, elle contredirait la physique : une action matérielle n'est possible qu'avec un échange d'énergie, et on ne voit pas comment une idée abstraite ou une pensée humaine pourraient fournir ou absorber l'énergie mise en jeu.

Une idée n'est cause ou conséquence que par l'intermédiaire d'un esprit humain, ou de Dieu pour les croyants. Une réalité ne peut être cause d'une idée que dans un esprit qui pense.

L'esprit humain peut créer des relations d'un genre vers un autre sans difficulté, sans la moindre impression d'erreur ; c'est un effet de son aptitude à associer n'importe quel concept à n'importe quel autre, car son imagination est libre.

1.1.5 Les valeurs

Définition habituelle d'une valeur

C'est la qualité de quelque chose (objet, action ou pensée) qui est désiré ou estimé, ou au contraire rejeté, redouté. Il y a deux catégories fondamentales de valeurs : le Bien (valeur positive) et le Mal (valeur négative), opposées l'une de l'autre. Exemples : valeurs de la vérité, de la justice, de l'amour, de la beauté, etc.

Une valeur est une croyance intériorisée (incorporée au subconscient) source d'un désir ou d'une crainte ; elle ne peut être consciente (présente à la conscience [43]) qu'en tant que résultat d'un jugement conscient.

Toute valeur est en même temps objet d'un désir et objet d'un jugement : le désir est le moteur, le jugement, l'arbitre ; si l'un de ces deux facteurs disparaît, il n'y a plus de valeur. Dans l'esprit humain, chaque valeur est automatiquement associée à un ou plusieurs affects [12] sur lesquels le jugement peut se baser.

Il y a deux niveaux de valeurs :

- Les valeurs fondamentales opposées du « Bien en soi » et du « Mal en soi », qui ne sont que des *directions d'évolution* des sensations ou des espoirs de plaisir ou de souffrance ; il n'y a pas de Bien ou de Mal absolus, c'est-à-dire indépendants des circonstances : voir la discussion du caractère absolu.
- Les valeurs secondaires, construites par chacun à partir de ces valeurs fondamentales. Exemples : la Vérité en soi (qui suppose le Bien en soi si on

considère que la Vérité vaut mieux que l'Erreur) et la Connaissance, qui suppose l'existence de la Vérité d'une affirmation.

Les valeurs d'une personne sont basées sur des aprioris et presque toujours accompagnées d'aprioris. En France, par exemple, beaucoup de gens craignent les OGM, les ondes de radiotéléphonie et la mondialisation.

Hiérarchie ou table des valeurs

Les valeurs d'une personne qui s'appliquent à une situation donnée sont ordonnées ; le plaisir, par exemple, est préféré à la souffrance ; un plaisir plus intense est préféré à un plaisir moins intense ; préserver sa vie a priorité sur étancher sa soif.

En cas de choix entre deux valeurs, le jugement se base toujours sur celle située le plus haut dans l'échelle, dite valeur *dominante* ou *prépondérante*.

Une culture [2] a aussi une hiérarchie de valeurs partagées par son ethnie ; Nietzsche appelle cette hiérarchie *"table des valeurs"* ou *"table des biens"* :

- Dans *"Ainsi parlait Zarathoustra"* Prologue §9 :

  "Voyez les bons et les justes ! Qui haïssent-ils le plus ? Celui qui brise leurs tables de valeurs, le destructeur, le criminel…"

- Dans *"Ainsi parlait Zarathoustra"* I *"Mille et une nuits"* :

  "Une table des biens est suspendue au-dessus de chaque peuple. Or, c'est la table de ce qu'il a surmonté, c'est la voix de sa volonté de puissance."

La hiérarchie des valeurs d'une personne ou d'une culture est extrêmement importante : elle détermine ses choix et ses actes, conscients ou inconscients ; elle détermine aussi les jugements moraux portés sur une personne ou ses actes, sur une loi, sur la politique d'un gouvernement, etc.: c'est pourquoi elle est pour Nietzsche *"la voix de sa volonté de puissance"*.

Voir le paragraphe Origines, évaluation et échelle des valeurs selon notre science.

Particularités de la définition d'une valeur chez Nietzsche

Une valeur permet des jugements comparatifs par interprétation de la réalité dans le cadre d'une culture [2]. Pour Nietzsche, cette interprétation est *sans rapport avec la vérité* ; toute valeur est basée sur la vie et jugée par rapport à la vie comme « favorable » ou « hostile ».

Un jugement prend en compte la valeur dominante du moment, en l'interprétant sous forme d'une pulsion [4] ou d'un instinct [5] (déjà présents dans le subconscient), ou d'un *"affect"* [12]. Une interprétation peut *produire* une valeur si celle-ci ne s'oppose pas à une valeur prépondérante ; elle peut aussi *en changer l'importance* (le rang, la position hiérarchique). L'effet de plusieurs pulsions et/ou instincts agissant simultanément peut être *un conflit* pour dominer l'esprit ; il peut aussi être *une coopération*, conflit et coopération ne s'excluant pas nécessairement.

Nietzsche rejette les concepts [54] absolus, idéalistes, de « Bien en soi », « Mal en soi » et « Vérité en soi », que les mécanismes subconscients d'évaluation de l'homme utilisent, comme nous le verrons ci-dessous à propos de la vie.

Une affirmation fausse peut être acceptable

La méthode interprétative de Nietzsche remplace la recherche de la vérité par celle de la valeur pour la vie (favorable ou hostile à la vie, sujet abordé ci-dessous). Nietzsche écrit dans VDP II, §631 :

> *"La fausseté d'un concept ne me paraît pas être une objection à ce concept ; tout est de savoir dans quelle mesure il favorise et conserve la vie, il conserve l'espèce."*

L'homme européen est tombé bien bas

Nietzsche se plaint amèrement que les Européens aient perdu le respect des valeurs de la vie - basées sur la volonté de progresser, de dominer et d'être heureux en satisfaisant ses instincts (détails ci-dessous) - et qu'ils acceptent aujourd'hui la médiocrité. Il écrit dans *"La Généalogie de la morale"* 1ère dissertation §12 :

> *"…le rapetissement et le nivellement de l'homme européen recèlent notre plus grand danger, ce spectacle épuise... Nous ne voyons aujourd'hui rien qui veuille devenir plus grand, nous pressentons que tout va en s'abaissant, toujours plus bas, pour se réduire de plus en plus, à quelque chose de plus mince, de plus inoffensif, de plus roué, de plus douillet, de plus médiocre, de plus indifférent, de plus chinois, de plus chrétien encore, - l'homme, n'en doutons pas, devient toujours « meilleur »... Oui le destin fatal de l'Europe est là - ayant cessé de craindre l'homme, nous avons aussi cessé de l'aimer, de le respecter, d'espérer en lui, tout bonnement de le vouloir. L'aspect de l'homme nous lasse désormais. - Qu'est-ce que le nihilisme, si ce n'est cette lassitude-/à ?... Nous sommes fatigués de l'homme..."*

La transvaluation de toutes les valeurs

Nietzsche tire la conclusion du constat amer ci-dessus : notre civilisation a besoin d'une *"transvaluation de toutes les valeurs".* Nous verrons plus bas pourquoi Nietzsche considère la *"table des valeurs"* de la civilisation européenne si mal adaptée aux vrais besoins de la vie (recherche de plus de plaisir, de plus d'emprise sur le monde, etc. - voir ci-dessous) qu'il faut la revoir de bout en bout ; Nietzsche appelle cette révision *"transvaluation de toutes les valeurs"*. Cette transvaluation implique des changements considérables dans les jugements, les choix et les actes des hommes et de leur société. Nietzsche écrit dans AC §61 :

> *"Comprend-on enfin, veut-on enfin comprendre ce qu'était la Renaissance ? la transvaluation des valeurs chrétiennes, la tentative de donner la victoire, avec tous les moyens, avec tous les instincts, avec tout le génie, aux valeurs contraires, aux valeurs nobles… […] Vraiment cela eût été la victoire que je suis seul à demander maintenant : cela eût aboli le christianisme !"*

1.1.6 La vie

1.1.6.1 Que dit notre science actuelle de la pensée ?

Beaucoup de philosophes contestent à tort l'origine matérialiste de la pensée en tant qu'effet du fonctionnement du cerveau. Ils raisonnent comme ceci : puisque ce fonctionnement (matériel) est d'un genre différent de la pensée (abstraite), la pensée ne peut provenir seulement de causes matérielles, en raison du principe d'homogénéité, il doit y avoir « autre chose ».

Ils se trompent : *la pensée est la perception dans notre conscience [43]du fonctionnement du cerveau lorsque celui-ci interprète des connexions de neurones qui existent ou qu'il établit. C'est cette interprétation qui transforme un état matériel de neurones en abstractions ; elle constitue la seule mise en relation entre concepts [54] de genres différents qui ne viole pas le principe d'homogénéité*. En reliant des abstractions, l'esprit humain peut créer n'importe quelle relation, même fantaisiste ou absurde ; il suffit que certains groupes de neurones créent, modifient ou suppriment diverses connexions entre eux.

1.1.6.1.1 Une signalisation permanente dans le cerveau

(Source : livre [1c])
Les sensations *positives* de désir, d'euphorie, etc. dépendent dans le cerveau humain d'une molécule, la dopamine. Les sensations *négatives* sont associées à l'acétylcholine, neurotransmetteur [19] qui a des effets vasodilatateurs sur le système cardiovasculaire et agit sur le rythme cardiaque, des effets sur le système gastro-intestinal, des effets inhibiteurs sur l'activité du système nerveux central, etc.

Dans notre cerveau, la comparaison (consciente ou inconsciente) à une valeur produit donc la présence détectable et l'abondance mesurable d'une molécule organique. La création d'une valeur en tant que conséquence d'une perception ou de pensées, et son utilisation dans les comparaisons nécessaires aux jugements, sont des phénomènes physiques automatiques, inévitables - déterministes car reproductibles - expliqués aujourd'hui sans intervention transcendante ou croyance à l'existence d'une âme.

Notre cerveau reçoit en permanence des signaux de besoin : faim, sommeil, désir sexuel, etc. *Pour un homme, le fait même de vivre et d'avoir une conscience [43] et un subconscient engendre un déséquilibre psychique permanent : nous trouvons sans cesse des besoins à satisfaire, même après en avoir satisfait un ou plusieurs*. Ces besoins constituent le « manque d'être » dont parle Sartre [18], manque d'être qui fait de l'homme un perpétuel insatisfait.

La conscience [43] de l'homme ne se contente pas de recevoir du subconscient et de créer à jet continu des besoins à satisfaire, elle suggère aussi des actions pour y parvenir. C'est la présence permanente de suggestions d'action dans la conscience de l'homme qui lui donne l'impression d'avoir toujours quelque chose à faire pour être plus heureux, et d'avoir plusieurs possibilités d'action parmi lesquelles il est libre de choisir. Pour un matérialiste cohérent, cette impression de liberté (le libre arbitre) est illusoire du fait du caractère prédéterminé des valeurs de la pensée (détails).

A un instant donné, l'ensemble des signaux de besoin présents dans le cerveau (et de certains signaux qui existent dans le corps en n'atteignant - par exemple - que la moelle épinière ou le cervelet) est comparé aux valeurs de référence innées ou acquises, comparaison qui définit les buts vers lesquels l'individu (conscient) ou son organisme (subconscient) vont tendre.

1.1.6.1.2 Mécanismes physiques de la pensée

A l'aide de la machinerie cellulaire, le code génétique interprète ces signaux et agit de manière à satisfaire ces besoins. C'est un mécanisme déterministe dont le principe biochimique est bien connu [3], mais dont l'immense complexité (le nombre

de processus possibles et leurs interactions) fait qu'on en ignore encore beaucoup de détails (voir les importants progrès récents de la modélisation informatique : [57]). Au-dessus du niveau génétique, le système nerveux s'adapte parfois, en modifiant sa structure pour tendre vers les nouvelles finalités ; les neurones s'adaptent et adaptent leurs connexions.

1.1.6.1.3 Hiérarchie logicielle de la pensée - Transcendance philosophique

La modélisation informatique de la pensée, de plus en plus précise aujourd'hui [57], en représente la structure par une hiérarchie logicielle dont les niveaux d'abstraction croissent depuis les processus neuronaux jusqu'à ceux de la conscience [43], en passant par ceux de la mémoire. Chaque niveau est d'une complexité suffisamment modeste pour permettre une modélisation logicielle, nous en avons aujourd'hui la preuve. On y trouve des modules logiciels sous-traitant des opérations aux niveaux inférieurs et fonctionnant en parallèle. (Plus précisément, la structure logique des modules fonctionnels n'est pas une hiérarchie, mais un *réseau* permettant des sauts de niveau et des accès directs d'un module à plusieurs autres, situés à des niveaux quelconques.) Chaque module logiciel peut être activé par un processus neuronal ou d'autres modules, l'activation transmettant alors des « données » sous forme de messages chimiques entre neurones.

La compréhension du fonctionnement de la pensée et la prédiction des pensées progresse, à l'aide de capteurs électroniques, d'instruments d'imagerie cérébrale et d'ordinateurs. La complexité des mécanismes mettant en jeu de nombreux modules logiciels dépasse les possibilités de représentation d'un homme, mais de moins en moins celle de systèmes informatiques. *Il restera néanmoins toujours l'influence imprévisible du subconscient et aucun ordinateur ne "pensera" ou ne "ressentira" jamais comme un homme*.

Pensée, déterminisme et prévisibilité

Certains philosophes soutiennent le caractère irréductiblement transcendant, non déterministe, de la pensée, parce qu'ils ne voient pas comment on peut passer de processus *physiques* neuronaux à des abstractions *immatérielles* sans violer le principe d'homogénéité. On peut pourtant expliquer la partie consciente de ce passage à l'aide d'une hiérarchie « logicielle » à niveaux d'abstraction croissants. C'est ce que l'on fait pour un ordinateur, où il faut bien qu'il existe une hiérarchie logicielle pour passer du niveau électronique des processeurs et de la mémoire à la signification abstraite des résultats produits, adaptés à la compréhension humaine.

La pensée est la perception humaine du fonctionnement du cerveau lorsque celui-ci interprète ses connexions de neurones. C'est cette interprétation qui transforme un état matériel de neurones en abstractions ; elle constitue la seule mise en relation entre concepts de genres différents qui ne viole pas le principe d'homogénéité.

En reliant des abstractions l'esprit humain peut créer n'importe quelle relation, même fantaisiste ou absurde ; il suffit que certains groupes de neurones (des « cliques ») créent, modifient ou suppriment diverses connexions entre neurones.

Le processus d'interprétation de notre pensée n'est pas déterministe, d'abord parce qu'il comprend des parties subconscientes, ensuite parce qu'il subit l'influence de conditions non conscientes (donc non maîtrisables) venues de nos perceptions, de notre état de santé du moment et des émotions qui apparaissent spontanément.

C'est pourquoi notre pensée est en général imprévisible, mais cela ne justifie pas qu'on l'attribue à quelque faculté transcendante ou divine. La pensée paraît transcendante seulement parce qu'elle est imprévisible, mais un processus physique peut être déterministe tout en ayant un déroulement imprévisible.

Certains philosophes considèrent le matérialisme comme nécessairement réductionniste, c'est-à-dire trop schématisant - donc abusivement simplificateur - pour une représentation [9] acceptable du déroulement de la pensée humaine.

Peut-être leur erreur vient-elle d'une confusion entre *matérialisme* et *déterminisme* : la prédiction du résultat ou de l'évolution d'un processus physique relève du déterminisme, qui suppose le matérialisme mais ne se confond pas avec lui.

Peut-être voudraient-ils que la doctrine matérialiste soit, en dernière analyse, fausse, pour que l'Homme garde une dimension mystérieuse bien plus passionnante que celle d'une machine déterministe inhumaine ; mais sans leur faire ce procès d'intention, je vais expliquer maintenant comment le déterminisme permet d'expliquer le caractère imprévisible de la pensée qu'ils constatent, sans nier le matérialisme.

Ces philosophes croient que la pensée humaine est *autonome*, c'est-à-dire capable de raisonner et décider indépendamment de tout processus physique, déterministe par nature. Comme on ne conçoit pas une pensée sans cerveau, par définition même de la pensée, l'autonomie invoquée par ces philosophes ne pourrait provenir que de processus psychiques à évolutions ou résultats imprévisibles. Il se trouve que j'ai démontré dans le livre [1c] que la nature est toujours déterministe, mais aussi qu'*une évolution ne comprenant que des processus déterministes peut avoir un résultat imprévisible* : voir "Résumé des cas d'imprédictibilité" [1c4].

Voici un exemple qui illustre l'imprévisibilité d'un phénomène parfaitement déterministe.

> Dans un flacon plein d'air, les molécules d'oxygène, d'azote et des divers gaz rares bougent continuellement, l'énergie cinétique due à leur vitesse traduisant, pour chacune, sa température ; elles ne pourraient s'arrêter que si leur température était le zéro absolu. Une molécule donnée est donc entourée de vide, dans lequel elle se déplace. Elle rencontre d'autres molécules, contre lesquelles elle rebondit avec un choc élastique dont les lois sont déterministes et parfaitement connues. Mais si on connaît à un instant donné la position et le vecteur vitesse d'une molécule particulière, on ne peut prévoir sa position quelques secondes après, tant elle aura subi de chocs contre d'autres molécules et les parois du flacon.
>
> Dans cet exemple, c'est la complexité du phénomène (nombre de chocs de la molécule considérée et leurs positions dépendant d'autres molécules) qui rend la prévision de la position finale impossible, même avec un ordinateur surpuissant.
>
> Conclusion : le résultat d'une évolution déterministe peut être imprévisible si elle résulte d'un trop grand nombre de phénomènes déterministes simultanés et interagissants, même si chacun de ces phénomènes a une évolution prévisible.

L'exemple ci-dessus illustre bien le problème de prévision des phénomènes du vivant, et particulièrement celui de la pensée : bien que les mécanismes génétiques relèvent de la biologie moléculaire, complètement déterministe, pour toutes les

cellules du corps donc pour les neurones ; bien que l'activation d'un neurone par un autre mette en jeu un millier de protéines et une douzaine de réactions de biochimie aujourd'hui connues et déterministes [1x], la prévision informatique du déroulement d'une fonction vitale commence seulement à être possible, et uniquement pour un organisme simple [57]. Mais notre méthode générale de modélisation des fonctions psychiques par hiérarchie de modules logiciels à niveaux d'abstraction croissants est valable ; grâce à des systèmes informatiques toujours plus puissants, et la constitution progressive d'une bibliothèque de modules logiciels réutilisables, nous pourrons prédire de mieux en mieux certains processus psychiques.

Le caractère imprévisible de la pensée humaine ne vient donc pas d'une quelconque autonomie de l'esprit qui contredirait le postulat de causalité physique à la base du déterminisme, ni de l'impossibilité de connaître les processus du vivant au niveau neuronal. Il vient du fonctionnement autonome et inexplicable de l'inconscient et de la complexité des processus de haut niveau d'abstraction qui nous intéressent, que nous commençons seulement à savoir modéliser avec une hiérarchie de modules fonctionnels interagissants et fonctionnant simultanément : voir [1y] et [57].

1.1.6.1.4 Mécanisme psychique de reconnaissance et intuition

Selon [59] page 11, le mécanisme de reconnaissance constitue un cas particulièrement important de fonctionnement inconscient. Lorsqu'un enfant de deux ans dit instinctivement « chien ! » en voyant un chien, son cerveau a reconnu l'animal sans effort conscient ; il l'a reconnu sans erreur quelles que soient sa taille, sa couleur et sa race : il a eu l'intuition que c'était un chien.

Notre mécanisme de reconnaissance est extraordinaire : nous pouvons reconnaître des formes, des sons, des odeurs, des suites d'événements (comme un animal menaçant qui vient vers nous), des configurations d'échecs, l'expression d'un visage, la forme d'un raisonnement, etc., et cette reconnaissance est automatique et instantanée. A tout instant, mon psychisme associe des perceptions et/ou des pensées en une représentation qu'il compare à la mémoire, comparaison qui conclut parfois au jugement « reconnue ! », jugement dont il tire immédiatement deux conséquences binaires *constituant une prédiction de l'impact futur sur moi* :

- une conséquence *qualitative* simple : « dangereux, défavorable… » ou au contraire « bénéfique… » ;
- une conséquence *quantitative* : « doit franchir le seuil de conscience pour y déclencher une réflexion » ou au contraire « doit rester inconsciente ».

Une intuition est donc toujours une représentation résultant d'une reconnaissance de contexte, dont les conséquences sont jugées assez importantes pour que la représentation devienne consciente.

En outre, des reconnaissances de pensées peuvent se produire indépendamment de perceptions ou de longues heures après. C'est ainsi qu'on peut se réveiller avec l'intuition de la solution d'un problème auquel on avait réfléchi la veille, avant de s'endormir. Notre esprit peut fonctionner tout le temps et dérouler dans son subconscient plusieurs enchaînements de pensées en même temps.

Conséquences sur le libre arbitre et l'imprévisibilité de l'homme

En pratique, donc, le libre arbitre d'un homme est une réalité, ainsi que son incapacité à choisir les valeurs qui régissent ses décisions - rendant son libre arbitre illusoire. Un homme est imprévisible parce qu'il est trop complexe, et parce que des pensées apparaissent dans son subconscient indépendamment de sa volonté - à son insu lorsqu'elles ne franchissent pas le seuil de conscience [43] ; ces pensées sont alors, par définition, transcendantes. Mais leur apparition ne met pas en cause le déterminisme. (Discussion complète : [1y])

1.1.6.1.5 Action et réaction

La réponse du code génétique et des neurones aux signaux de besoin, de plaisir ou de souffrance se traduit par des actions de l'organisme : mouvements musculaires, accélération du cœur, pensées, etc. Le cerveau est averti en permanence du résultat de chacune des actions dont il doit avoir connaissance par des mécanismes de signalisation et évaluation qui constituent des boucles de réaction (retour d'expérience) et lui font savoir s'il s'écarte ou se rapproche de son but ou d'un des buts qu'il poursuit à cet instant-là. Chaque action provoque donc une ou plusieurs réactions, dont le cerveau (ou la moelle épinière, ou le cervelet) tient compte pour poursuivre l'action, l'interrompre ou la réorienter ; ce mode de contrôle par boucle d'action-évaluation-réaction est utilisé par tous les automatismes, ceux des êtres vivants comme ceux que l'homme fabrique ; c'est aussi un mécanisme déterministe.

1.1.6.2 Règle fondamentale d'action du vivant

Les neurosciences enseignent qu'à tout moment un être vivant - et particulièrement l'homme - ne peut agir (ou penser) que pour satisfaire une valeur appartenant à la catégorie fondamentale Bien : c'est une règle de fonctionnement de son cerveau.

- S'il y a un choix entre plusieurs valeurs, la décision sera emportée par celle située le plus haut dans l'échelle des valeurs (la valeur *dominante* ou *prépondérante*), celle qui procure la plus grande satisfaction des désirs, qui est donc *la plus favorable à la vie*.

- A un instant donné, un ou plusieurs instincts [5] et /ou pulsions [4] peuvent agir simultanément, interprétant les valeurs associées. L'esprit les prend tous en compte, avec leurs conflits ou coopérations, pour arriver à une décision d'action.

  Dans cette prise en compte, les sensations, impressions ou pensées *négatives* (associées à de la souffrance ou à une menace) ont priorité sur celles qui sont *positives*. C'est là une caractéristique fondamentale du psychisme humain, organisé pour traiter plus rapidement, avec plus d'attention, une information menaçante qu'une information prometteuse : lorsqu'il doit faire le bilan global d'une situation comportant à la fois des aspects négatifs et des aspects positifs, les premiers ont tendance à peser plus lourd que les seconds ([59] p. 300-302).

  Pour un homme il est plus important d'éviter une perte que d'obtenir un gain. C'est ainsi que si l'on propose à une personne de jouer à un jeu où elle peut perdre 100€ (probabilité 50%) ou gagner 150€ (probabilité 50%) *la plupart des gens préfèrent ne pas jouer* : à leurs yeux, la crainte de perdre 100€ compte plus que l'espoir d'en gagner 150. Pour une majorité de gens, il faut proposer 50% de chances de gagner 200€ pour qu'elles acceptent le risque d'en perdre 100.

Au XVIIIe siècle, bien avant l'existence des neurosciences, Jeremy Bentham avait déjà postulé que tout ce qu'un homme désire, pense ou fait est régi par le « Principe d'utilité », qui quantifie le Bien et le Mal sur une échelle numérique [28].

Un siècle plus tard, Nietzsche précise que l'homme est esclave de sa nature, qui définit son échelle de valeurs. Il écrit dans *"Par-delà bien et mal"* §231 :

> *"Mais au fond de nous, « au tréfonds », il y a quelque chose de rebelle à toute instruction, un granit de […] décisions prédéterminées, de réponses anticipées à des questions fixées et choisies d'avance. Chaque problème cardinal trouve en nous un immuable : « Je suis comme ça »."*

Un homme qui juge interprète une situation par rapport à ses valeurs

Tout jugement de valeur se confond avec le processus mental (conscient ou non) d'interprétation de situation qui se réfère à cette valeur. Si un processus d'interprétation juge une situation négative, redoutable, hostile à la vie, il commandera une décision vers un moindre Mal, qui correspond à moins de souffrance, donc plus de Bien, plus de bonheur. Un être vivant choisit donc *toujours* l'action qui lui permet *d'accroître le plus possible* son impression de bonheur (plaisir de satisfaire davantage ses désirs), si nécessaire en diminuant au maximum son impression de souffrance. D'où la règle fondamentale d'action d'un être vivant :

La vie choisit toujours l'action permettant le maximum de croissance du bonheur.

Nietzsche confirme dans CI *"La morale comme manifestation contre nature"* §5 :

> *"Si nous parlons de valeurs, nous parlons sous l'inspiration, dans l'optique de la vie : la vie elle-même nous force à poser des valeurs, la vie elle-même évalue par notre entremise lorsque nous posons des valeurs…"*

Le bonheur et le malheur ne sont pas des états, mais des directions d'évolution.

1.1.6.3 Origines, évaluation et échelle des valeurs selon notre science

Le système de valeurs (conscience et subconscient) d'une personne a 3 origines :

- L'héritage génétique (inné) [3] ;
- L'acquis (culture [2] reçue, formation et éducation, expériences vécues) ;
  Nietzsche appelle « race de l'individu » ses qualités résultant de la culture inculquée par la famille et la société depuis des générations. Ces qualités se traduisent par des pulsions [4] résultant de l'éducation et du « dressage » de l'individu par son entourage, et de la sélection d'individus ayant ces qualités.
- Circonstances (contexte du moment), comprenant :
  - Une situation réelle (exemples : danger immédiat, faim…).
  - Un futur imaginé ; ce dernier représente le sens de la vie ou de l'action [93].

    Ainsi, un homme jugera une même tâche insupportable, désagréable ou très supportable selon l'avenir qu'il imagine s'il l'accomplit :

- ✓ *Insupportable* s'il est obligé de l'accomplir pendant très longtemps sans profit personnel identifiable, comme un condamné aux travaux forcés ;
- ✓ *Désagréable* si en l'accomplissant il gagne de quoi vivre, ce qui justifie de supporter le désagrément ;
- ✓ *Très supportable* si en l'accomplissant il participe à une œuvre admirable qui lui vaudra le respect de son entourage.

Comme Nietzsche l'a remarqué, la prise en compte des circonstances en est une interprétation [84], à l'instant considéré *et dans le futur*.

A un instant donné, l'héritage et l'acquis d'une personne déterminent *ce qu'elle est* ; les circonstances déterminent *ses contraintes et opportunités,* et *l'avenir qu'elle imagine*.

Ces valeurs d'une personne peuvent donc changer avec le temps, mais à un instant donné leur ordre de prééminence est établi automatiquement, inconsciemment, en fonction de la croissance de plaisir que chacune peut apporter si on la choisit comme critère d'action. *La « valeur d'une valeur » est donc choisie par la vie ; elle n'est pas choisie par la raison*, qui n'intervient que dans l'interprétation de la situation après l'interprétation automatique, instinctive.

Un homme n'a aucun moyen de *choisir* ses valeurs, parce qu'il ne peut les comparer à quelque chose en se plaçant au-dessus (ou en dehors) d'elles : il n'y a pas de valeur *absolue* accessible à l'homme et permettant d'apprécier les valeurs utilisées pour raisonner. Cette impossibilité est très générale : dans toute axiomatique [1c5], un jugement sur la cohérence des axiomes et la valeur de leur sémantique exige de se placer en dehors d'elle, dans une axiomatique de niveau supérieur ; j'ai expliqué cela dans [1w]. Toute appréciation d'une valeur ne peut se faire que par rapport à une autre, placée plus haut dans l'échelle des valeurs, et à un point de vue précis.

Les neurosciences montrent qu'*aucune qualité de pensée (comme la logique ou la rigueur) n'est une valeur* : ce ne sont que des propriétés ; la Raison elle-même, ou la force physique, ne sont que des outils au service de l'action choisie en fonction de la valeur dominante du moment. Ces qualités n'interviennent que lorsque la conscience de les respecter génère une satisfaction, qui est alors modeste.

Par construction, le cerveau de l'homme conscient agit comme son subconscient : il cherche à tout moment à satisfaire son désir le plus fort. Ce désir (qui tient compte des instincts, pulsions et affects) est basé sur une ou plusieurs valeurs, certaines conscientes et d'autres pas, mais qui, dans chaque catégorie, ont un ordre de prééminence. L'homme cherche à tout moment à satisfaire la valeur dominante de chaque catégorie qui intervient dans sa décision d'action, consciente ou non : c'est ainsi qu'agit sa volonté de puissance.

Aucun raisonnement ne peut aller contre un tel choix ; quand un homme raisonne, il oriente son raisonnement vers le but que lui assignent les valeurs dominantes du moment ; si ce raisonnement lui fait découvrir une décision de choix inattendue ou qui contredit son choix initial, il soumet cette décision (ses conséquences) à ses valeurs ; si celles-ci s'y opposent, ce sont elles qui l'emportent.

1.1.6.4 Les trois sens du mot "vie" chez Nietzsche

Selon le contexte, Nietzsche donne au mot *"vie"* l'un des sens suivants :

- La vie est l'opposé de la mort, un effort permanent pour accroître son bonheur, qui parfois implique de lutter pour survivre.
- La vie est l'ensemble des processus d'alimentation, de mouvement, de croissance, de reproduction, etc. Ces processus traduisent des fonctions physiologiques simultanément en compétition et coopération (exemple : les systèmes nerveux antagonistes sympathique et parasympathique produisant un équilibre).
- La vie est l'action instinctive par opposition à l'action réfléchie, le triomphe d'instincts [5] et de pulsions [4] sur la raison.

  Puisque toute action d'un être vivant a pour but d'accroître le plus (et/ou le plus vite) possible son bonheur, sa préférence va toujours vers l'action qui satisfait le plus ses instincts et pulsions dans le contexte du moment. Si cette action n'est pas celle que choisirait l'intelligence - celle qui satisfait des critères comme la raison ou l'honnêteté - tant pis : l'action instinctive prévaut sur l'action réfléchie lorsque celle-ci apporterait une croissance moindre (ou moins rapide) du bonheur.

  Nietzsche définit donc une vie *"saine"* comme une suite d'actions négligeant la rationalité au profit de l'instinct et des pulsions, sources de la croissance maximum du bonheur. Un être vivant sain, au sens de Nietzsche, est un être qui cherche surtout à faire croître son bonheur, par exemple en accaparant des ressources, en dominant ses semblables, etc. Pour un tel être, la vie n'est pas source d'inquiétude ; il n'a pas besoin de lutter pour survivre, il ne lutte que pour « croître », ses valeurs sont essentiellement positives : c'est un être « fort ».

  Une vie peut être à la fois saine et *"malade"*. Les valeurs d'un être malade, essentiellement négatives, hostiles à la vie, privilégient alors la survie, la protection, la diminution des souffrances, et ses actions sont choisies en conséquence. Au lieu de suivre aveuglément ses instincts, un homme malade recourt souvent à l'intelligence et à la prudence pour choisir et réussir ses actions : c'est un être « faible ». Mais, en tant qu'être vivant, il privilégie toujours les instincts sur l'intelligence, qui n'est qu'un moyen de protection à leur service.

  Des recherches récentes [22] ont montré l'existence d'un gène favorisant chez certaines personnes le caractère actif, entreprenant et preneur de risques, allant ainsi dans le sens de l'intuition de Nietzsche.

Voir aussi le paragraphe Le problème philosophique des valeurs hostiles à la vie.

1.2 La volonté de puissance

Concept central de la philosophie de Nietzsche, celui-ci lui a donné plusieurs titres voisins successifs, dont celui-ci dans FP XII, 1 [35] et FP XI, 40 [50] :

> *"Tentative d'une nouvelle interprétation de tout ce qui arrive".*

Noter la différence entre *ce qui arrive* et *ce qui est* : la doctrine de la volonté de puissance interprète la causalité des évolutions, pas celle des situations.

La volonté chez l'homme

Nietzsche définit la notion de volonté chez l'homme comme un processus psychique à plusieurs étapes dans *"Par-delà bien et mal"* §19 :

> *"La volonté me semble être avant tout quelque chose de complexe, qui n'a d'unité que verbale […]*
>
> *Dans tout vouloir il y a d'abord une multiplicité de sensations […]*
>
> *[en second lieu] dans tout acte de volonté il y a une pensée qui donne l'ordre […]*
>
> *En troisième lieu, la volonté [est] surtout un état affectif..."*

1.2.1 La volonté de puissance de Nietzsche est un déterminisme

L'universalité du principe de causalité qui régit les évolutions des situations et des objets, vivants ou inanimés, (un des fondements de notre logique, appelé aussi « principe de raison suffisante » [1a]) ou « principe de nécessité », amène l'homme à postuler que *toutes les évolutions de la nature sont régies par un principe commun* : Nietzsche l'appelle *"volonté de puissance"*, je l'appelle « déterminisme ». *La volonté de puissance de Nietzsche n'est donc pas seulement une volonté au sens (usuel) du paragraphe précédent, c'est aussi un principe de déclenchement d'évolution*.

Nietzsche donne un exemple d'utilisation au sens usuel de sa notion de volonté dans *"Ainsi parlait Zarathoustra"* III *"Des vieilles et des nouvelles tables"* §30 :

> *"Ô toi ma volonté ! Trêve de toute misère, toi ma nécessité !"*

La volonté dont il parle là est une cause psychique dont les conséquences *nécessaires* sont des actions humaines, c'est-à-dire une cause *suffisante* [1n] de ces actions.

Nous allons définir maintenant la volonté de puissance au sens déterminisme.

1.2.1.1 La volonté de puissance interprète

Exemples d'interprétation :

- Le code du génome de tout animal est interprété par des processus biologiques qui fabriquent des protéines. Ce code contient toutes les informations qui définissent cet animal, sa structure, ses processus vitaux et ses instincts, informations qui se transmettent d'une génération à la suivante.
- Le plaisir et la souffrance sont interprétés par la volonté de puissance pour décider comment réagir pour accroître le plaisir ou diminuer la souffrance. Plus généralement, *tous les instincts, pulsions et affects sont des manifestations de la volonté de puissance*.

Nietzsche explicite le titre *"Tentative d'une nouvelle interprétation de tout ce qui arrive"* dans FP XII, 2 [148] :

> *"La volonté de puissance interprète : quand un organe prend forme, il s'agit d'une interprétation ; la volonté de puissance délimite, détermine des degrés, des disparités de puissance. De simples disparités de puissance resteraient incapables de se ressentir comme telles : il faut qu'existe un quelque chose qui*

veut croître, qui interprète par référence à sa valeur toute autre chose qui veut croître."

Mais la volonté de puissance de Nietzsche est pour lui un *principe universel*, qu'il n'applique pas qu'au corps. C'est une loi générale d'évolution, destinée à tirer la conséquence de déséquilibres ou disparités en fonction d'une *nécessité à elle qui exige la croissance*. Pour un être vivant, cette nécessité est l'accroissement maximum du plaisir, du bonheur, de l'emprise, nous l'avons vu à propos de la vie ; la volonté de puissance interprète les *"instincts"* [5], *"pulsions"* [4] et *"affects"* [12] de cet être pour en diriger tous les actes, toutes les pensées.

Le processus d'interprétation [84] de la volonté de puissance concerne aussi, par exemple, des activités intellectuelles comme la réflexion morale. Nietzsche écrit, dans *"Par-delà bien et mal"* §108 :

> *"Il n'y a pas de phénomènes moraux, seulement une interprétation morale des phénomènes."*
>
> Il s'agit, chez un homme, d'une interprétation par sa volonté de puissance.

Nous verrons plus loin que la théorie de la volonté de puissance, c'est-à-dire des instincts, pulsions et *"affects"*, a pour nom chez Nietzsche : la *"psychologie"*.

1.2.1.2 La réalité n'est qu'une apparence

Pour Nietzsche, une apparence est l'image de quelque chose perçue à un instant donné par une personne donnée. Cette apparence peut changer immédiatement après parce que tout peut évoluer, mais elle donne accès à une connaissance plus approfondie si on se donne la peine de la chercher. Une succession d'apparences reflète donc une évolution, un « film » dont Nietzsche appelle la logique d'enchaînement des situations par causalité *"volonté de puissance"*. Mais Nietzsche présente sa volonté de puissance comme une hypothèse, pas comme un principe régissant toutes les lois d'évolution de manière certaine. Il écrit dans FP XI, 40 [53] :

> *"L'apparence, au sens où je l'entends, est la véritable et unique réalité des choses - ce à quoi seulement s'appliquent tous les prédicats existants et qui, dans une certaine mesure, ne saurait être mieux défini que par l'ensemble des prédicats, c'est-à-dire aussi par les prédicats contraires. Or ce mot n'exprime rien d'autre que le fait d'être inaccessible aux procédures et distinctions logiques ."*
>
> *"Je ne pose donc pas « l'apparence » en opposition à la « réalité », au contraire je considère que l'apparence c'est la réalité […]. Un nom précis pour cette réalité serait la « volonté de puissance », ainsi désignée à partir de sa structure interne et non à partir de sa nature protéiforme, insaisissable et fluide."*

L'expression volonté de puissance de Nietzsche désigne donc la structure interne, évolutive, de la réalité, c'est-à-dire *le principe de succession des situations s'enchaînant sous l'effet de la causalité*. Comme la causalité exerce son effet par l'intermédiaire d'un ensemble de lois d'évolution dans le temps d'un objet, la volonté de puissance est une « loi d'unification de ces lois d'évolution ».

- En physique les lois d'évolution sont régies par un principe unificateur, le déterminisme *étendu* [1c], généralisation du déterminisme scientifique à toutes les lois physiques sans exception.

- Pour un être vivant, chaque évolution vise un accroissement du plaisir, de l'emprise : la volonté de puissance est la cause de cette recherche constante de *plus* de bonheur ; elle régit la succession d'actions (d'évolutions) qui sont les manifestations de la vie ; son équivalent déterministe est le déterminisme humain.

Voir aussi Apparence et réalité.

1.2.1.3 Cause d'évolution physique : déterminisme = volonté de puissance

Chaque fois qu'un système matériel évolue, la cause d'évolution peut être considérée comme une recherche, par la nature, d'un meilleur équilibre énergétique [13].

> Exemples : une masse qui se déplace dans le champ de la pesanteur en cédant son énergie potentielle pour acquérir de l'énergie cinétique (la pomme de Newton qui tombe [98]) ; un système thermodynamique qui transforme de l'énergie thermique en énergie mécanique (un moteur thermique).

Par analogie anthropomorphique, on peut considérer cette recherche par la nature d'un meilleur équilibre énergétique comme un « désir » d'accroître l'entropie thermodynamique (le désordre, la perte d'information descriptive [6]) du système considéré. Cette explication téléologique [10] attribuant une finalité à la nature n'est qu'une métaphore, bien sûr, mais elle correspond bien à la deuxième loi de la thermodynamique [6]. En matière de transfert de chaleur, cette loi exprime une « volonté » de la nature d'équilibrer les températures des parties d'un système, opération qui correspond à une croissance de son entropie thermodynamique, c'est-à-dire de son désordre.

La volonté de puissance de Nietzsche est donc un principe d'évolution analogue à un déterminisme physique s'expliquant par une inévitable croissance d'entropie [1b] [1c]. Et comme le déterminisme physique, la volonté de puissance est un postulat, hypothèse admise sans démonstration mais justifiée par le but de toute l'œuvre de Nietzsche : *l'étude de l'homme et de sa culture* par interprétation [84] des instincts et pulsions en tant que manifestations de la volonté de puissance.

1.2.1.4 La volonté de puissance n'est pas une finalité

Forme de déterminisme, la volonté de puissance est une conséquence du postulat de causalité, *ce n'est pas un principe de finalité* : il n'y a pas de but poursuivi par le déterminisme ou la volonté de puissance, pas d'« être » caché ou divin régissant les évolutions ou leur enchaînement. Dans chaque évolution, l'action est son propre but, qui ne dépend que de la situation à l'instant où elle commence ; après chaque évolution, la situation ayant changé, l'évolution suivante en résulte et peut être autre.

La notion de volonté de puissance précédente se décline en 3 versions, appliquées successivement par Nietzsche à l'esprit de l'homme, à son corps et à la nature.

1.2.2 Volonté de puissance de la vie et des évolutions naturelles

1.2.2.1 La vie est volonté de puissance

Nietzsche interprète toujours la réalité à l'aide d'un modèle basé sur la vie, concept de base de sa philosophie. Pour lui, l'homme ne peut accéder à la connaissance du monde que par des interprétations basées sur des apparences [84], interprétations

qui sont relatives et ont nécessairement une part de subjectivité, mais qui sont la meilleure approximation de la réalité à laquelle l'homme puisse accéder (détails : perspectivisme).

Nietzsche ignore donc délibérément la physique et son postulat de réalisme.

Parce qu'il considère que la vie d'un être est une action constante en vue de croître, d'étendre et d'intensifier son emprise, Nietzsche écrit dans *"Par-delà bien et mal"* §13 et FP XII, 2 [190] :

> *"La vie est volonté de puissance."*

Les neurosciences lui donnent raison. Il précise dans FP XII, 7[9] :

> *"La vie n'est pas adaptation des conditions internes aux conditions externes, mais volonté de puissance qui, de l'intérieur, soumet et s'incorpore toujours plus d'« extérieur »."*

Nietzsche contredit là Darwin et sa prédominance de la lutte pour la survie. En outre, nos connaissances actuelles de physiologie prouvent que le corps s'adapte à son environnement et ses conditions d'existence ; cette adaptation concerne ses organes (muscles, etc.), son métabolisme et même l'expression de ses gènes qui gouverne leur conduite de la machinerie cellulaire. On peut considérer l'adaptation du corps - et d'ailleurs celle de l'esprit - comme l'effet d'un désir d'évolution vers plus de plaisir, c'est-à-dire d'une volonté de puissance.

Nietzsche insiste sur certaines caractéristiques de ce plaisir : la volonté de dominer, d'accroître toujours plus son emprise sur les gens et la société, de chercher la confrontation pour elle-même - pour le plaisir de remporter la victoire. Il a une vision expansionniste, conquérante, de cette conséquence de la nature humaine qu'est la volonté de puissance ; le bonheur ne suffit pas à l'homme, selon lui, il lui faut *une croissance* du bonheur.

Nietzsche ajoute dans FP XII, 1 [59] :

> *"Les mouvements sont des symptômes, les pensées sont aussi des symptômes : les désirs nous sont reconnaissables derrière eux, et le désir fondamental est la volonté de puissance…"*

Confirmant l'enchaînement des actions sous l'effet de la volonté de puissance, Nietzsche écrit dans FP XII, 1 [61] :

> "[Après une pensée] *la pensée suivante est un signe de la façon dont la situation globale de puissance s'est entre-temps modifiée."*

Nietzsche écrit dans FP XI, 40 [61] :

> *"Notre intelligence, notre volonté comme nos sensations dépendent de nos jugements de valeur : ceux-ci répondent à nos pulsions* [4] *et à leurs conditions d'existence. Nos pulsions sont réductibles à la volonté de puissance."*

> *"La volonté de puissance est le fait ultime, le terme dernier auquel nous puissions parvenir".*

Commentaires sur ces deux dernières citations

Lois de psychologie sur les valeurs et émotions

Nietzsche énonce d'abord, ci-dessus, des lois de psychologie bien connues depuis le début des années 2000, grâce au développement des neurosciences [1c1] :

- Tout homme a un système de valeurs provenant de 3 origines : l'héritage génétique (inné), l'acquis culturel [2] et le contexte du moment [3].
- Toute pensée est traduite automatiquement et immédiatement en émotions : à chaque instant, le contexte (perceptions et réflexions en cours, et leurs conséquences prévisibles) est évalué (consciemment ou non) sous forme d'émotions, par comparaison aux valeurs qui s'appliquent. Nietzsche écrit :
  - Dans FP XII, 1 [61] : *"Sous chaque pensée git une émotion."*
  - Dans FP XII, 1 [75] : *"Les pensées sont signes d'un jeu et d'un combat des émotions : elles restent toujours liées à leurs racines cachées."*

  L'homme réagit à ces émotions par des désirs de changement, d'évolution vers plus de bonheur ; désirs plus ou moins conscients et transformés par sa psychologie et son raisonnement ; désirs que Nietzsche appelle « volonté de puissance » et que j'appelle « déterminisme humain ». Nietzsche rappelle avec raison que *l'intelligence n'est qu'un outil au service des désirs d'évolution*, c'est-à-dire que la Raison et sa Logique ne sont pas des valeurs, mais des outils ; c'est pourquoi l'homme n'hésite pas à agir de manière illogique ou déraisonnable lorsqu'une telle action est la meilleure manière de satisfaire son désir d'évolution du moment, produit de ses instincts, pulsions et perceptions.

  Prise en compte de la hiérarchie des valeurs d'un homme à un instant donné
  A tout moment, dans le psychisme humain, il y a une hiérarchie de valeurs qui s'applique pour déterminer (consciemment ou non) la prochaine action physique à entreprendre ou la prochaine pensée. Une des valeurs, qui domine les autres, sera utilisée dans cette détermination ; ce sera soit une valeur déjà présente en mémoire, soit une valeur « calculée automatiquement » en prenant en compte par synthèse les diverses valeurs qui s'appliquent.

  La hiérarchie des valeurs de l'instant considéré varie avec les circonstances, que l'on peut classer en deux catégories :

  - Celles où l'émotion est si forte que l'homme réagit automatiquement, instantanément, sans réfléchir - réflexe utile en cas de danger grave ;
  - Celles où l'émotion plus faible laisse à l'homme le temps de réfléchir.

  Selon l'émotion qu'il ressent, donc, l'homme peut réagir de façon différente à une même situation, ses valeurs étant différentes.

  > C'est ainsi que le jugement éthique d'un homme peut être biaisé par son intérêt, même s'il ne s'agit pas d'un intérêt matériel évident : un cadre qui aime son entreprise a tendance à juger moins sévèrement un manquement à l'éthique de celle-ci que le même manquement chez une autre société.

  Lorsque l'homme réfléchit *avant* d'agir, l'exigence de logique de son raisonnement l'emporte sur les autres valeurs. Si la conclusion du raisonnement ne provoque pas d'émotion intense empêchant que l'homme la suive, il le fait, sinon il agit selon cette dernière émotion - par exemple en faisant le contraire de ce que la logique lui recommandait.

Insistons ici sur le fait que la hiérarchie des valeurs d'un homme dépend des circonstances, notamment du temps dont il dispose pour déterminer son action ou de son état émotif au moment de la décision d'action : selon le cas, il réagira sous le coup de l'émotion - donc de manière rapide, instinctive et non logique, ou de manière lente et rationnelle.

Exemple. Supposons que le problème que l'homme doit résoudre est d'ordre moral : décider dans les circonstances actuelles s'il agit égoïstement contre l'intérêt de la société, ou s'il sacrifie son intérêt personnel à celui de la société comme la morale l'exige. L'expérience montre qu'un homme qui a le temps de réfléchir est plus enclin à respecter les principes de morale qu'un homme qui doit décider immédiatement : la valeur « intérêt de la société » n'est plus forte que la valeur « intérêt personnel » que lorsque la raison peut dominer l'intuition et les automatismes d'une émotion.

Nietzsche recommande l'égoïsme, car les hommes forts (les « maîtres ») ont si confiance en leurs pulsions [4] et instincts [5] qu'ils ne réfléchissent pas. Ce sont les hommes faibles, toujours apeurés, qui réfléchissent : ils cherchent la meilleure manière de se protéger.

Compléments : Procédure de construction d'un point de vue.

- En écrivant *"La volonté de puissance est le fait ultime",* Nietzsche en fait une « loi unificatrice des lois d'évolution » qu'on ne peut espérer dépasser en matière de pouvoir d'explication causale, ni « verticalement » parce qu'il n'y a pas de principe unificateur encore plus synthétique, ni « horizontalement » parce qu'il unifie toutes les lois d'évolution.

  On voit à quel point l'expression *"volonté de puissance"* est équivalente au terme déterminisme, qui désigne le principe unificateur des lois d'évolution de la physique.

Autres caractéristiques du concept nietzschéen de vie-volonté de puissance

Dans *"L'antéchrist"* §6, Nietzsche écrit :

> *"La vie elle-même est pour moi l'instinct de croissance, de durée, l'accumulation des forces, l'instinct de puissance : où la volonté de puissance fait défaut, il y a déclin. Je prétends que cette volonté manque dans toutes les valeurs supérieures de l'humanité - que des valeurs de déclin, des valeurs nihilistes, règnent sous les noms les plus sacrés."*

C'est pourquoi Nietzsche parle de décadence et de maladie de la civilisation.

Voir aussi les définitions que Nietzsche donne des valeurs « bon », « mauvais » et « bonheur ».

1.2.2.1.1 Origines de l'idée que la vie est volonté de puissance

Chez les philosophes stoïciens grecs

On trouve chez les philosophes stoïciens grecs, vers 300 avant J.-C., les idées suivantes que Nietzsche reprend à son compte :

- « La sagesse est dans l'accord avec la nature », que Nietzsche reprend sous la forme « vivre heureux exige de satisfaire les instincts et pulsions de sa nature ».

- « Tout être vivant cherche à se conserver et à se développer », que Nietzsche reprend dans sa doctrine de la volonté de puissance.

Chez le philosophe allemand Schopenhauer

Schopenhauer, que Nietzsche considère comme son maître, définit dans [42] la « volonté » comme le principe naturel de toute transformation, toute évolution régie par la causalité : tout objet de la nature résulte d'un objet précédent par une transformation dont la loi est régie par la volonté. Schopenhauer conçoit le monde entier comme une volonté qui régit la physique et la chimie, ainsi que la force vitale des animaux et des plantes. *La « volonté » de Schopenhauer est donc ce que j'ai appelé « déterminisme » ; dans le cas qui intéresse Nietzsche, les hommes, elle repose sur les instincts et pulsions à la base de leurs désirs.*

Concernant les êtres vivants, Schopenhauer affirme que la nature a une propriété, la volonté, qui équivaut à une finalité ; il écrit dans [42] Livre IV, §54 :

> « …ce qui importe à la nature, ce n'est pas l'individu, mais l'espèce seule qu'elle tend, de toutes ses forces, à conserver… »
>
> « La nature elle-même exprime […] cette grande vérité que ce sont les Idées [9] seules et non les individus qui possèdent une réalité véritable [résultant de la volonté] ».

Schopenhauer définit aussi la « volonté de vivre » comme le principe d'effort qui régit toute la vie affective, consciente ou non ; tous les désirs ; toute l'expérience qu'une personne a de son corps. La conscience de l'homme est dominée par ce vouloir-vivre, à part chez des êtres d'exception parvenus à une ascèse [37] qui leur permet de nier délibérément la volonté elle-même.

Nietzsche reprend à son compte le concept de volonté de Schopenhauer, en l'appelant *"volonté de puissance"*, mais avec des différences : il nie toute finalité dans la volonté, qui « fait ce qu'elle veut », en étant sa propre finalité ; et il affirme que le bonheur de l'homme, sa règle de vie, consiste à réaliser ses désirs sans se limiter, de manière dionysiaque [8], même s'il doit en souffrir.

Chez Spinoza

Citation de [130] pages 180-181.

A la morale traditionnelle, fondée sur des catégories transcendantes du bien et du mal [Platon et Kant considèrent le bien et le mal comme des notions absolues, à validité universelle], Spinoza substitue une éthique fondée sur la recherche rationnelle et personnelle du bon et du mauvais.

[Spinoza appelle « puissance d'agir »(issue du désir) la « volonté de puissance » de Nietzsche]

L'homme vertueux n'est plus celui qui obéit à la loi morale ou religieuse, mais celui qui discerne ce qui augmente sa puissance d'agir. Tandis que l'homme de la morale traditionnelle se complaira dans des sentiments qui diminuent sa puissance vitale (tristesse, remords, crainte, culpabilité, pensée de la mort), l'homme éthique de Spinoza ne recherche que ce qui affermit en lui la puissance vitale. Il tourne résolument le dos à la tristesse et à tous les sentiments morbides pour ne penser qu'à faire grandir la joie véritable.

On comprend pourquoi Nietzsche, qui n'aura de cesse de déconstruire les catégories morales transcendantes du bien et du mal établies par la morale chrétienne, puis par Kant, jubilera en découvrant la pensée de Spinoza :

> « Je suis très étonné, ravi ! J'ai un précurseur, et quel précurseur ! [...] ma solitude, qui comme du haut des montagnes, souvent, souvent, me laisse sans souffle et fait jaillir mon sang, est au moins une dualitude. Magnifique! »

Ces lignes ont été écrites le 30 juillet 1881, or Nietzsche confessera que c'est en août de cette même année qu'il aura toutes les grandes intuitions de son œuvre à venir. De fait, ce n'est que quelques années plus tard que sont publiés ses grands ouvrages de déconstruction de la morale traditionnelle *(Par-delà le bien et le mal* en 1886, la *Généalogie de la morale* en 1887). L'influence de Spinoza sur sa pensée est donc immédiate et majeure. Nietzsche suit également Spinoza sur le remplacement de la dualité bien-mal par la différence bon-mauvais :

> « Par-delà le Bien et le Mal, cela du moins ne veut pas dire : par-delà le bon et le mauvais », précise-t-il dans *Généalogie de la morale.*

A la suite de Spinoza, Nietzsche construit aussi son éthique à partir de la joie et en vue de la joie, mais de manière fragmentaire et par aphorismes, là où le philosophe hollandais a construit un puissant système rationnel.

1.2.2.1.2 Champ d'action de la volonté de puissance

Nietzsche écrit dans *"Par-delà bien et mal"* §36 :

> *"La « volonté » ne peut naturellement agir que sur une « volonté », et non pas sur une « matière » (sur les « nerfs », par exemple)."*

Il a raison en vertu du principe d'homogénéité :

- La volonté de puissance (le déterminisme humain) est un principe postulé, loi générale d'évolution qui ne peut régir que les règles particulières d'enchaînement des pensées. Ces règles sont floues et approximatives ; et il n'y a pas de règle concernant les pensées qui émergent brusquement et involontairement du subconscient : intuitions, perceptions, émotions, etc.
- Le déterminisme étendu régit les lois de la physique, précises, et le déterminisme humain celles de la psychologie, floues et qualitatives.
- En tant qu'abstraction humaine, une loi n'est cause (raison suffisante) d'aucun effet physique ; réciproquement, quelque chose de physique (matière, énergie, évolution…) ne peut créer une loi d'évolution, qui est une abstraction humaine.

La volonté de puissance est donc bien un déterminisme, « loi des lois d'évolution ». Mais c'est aussi une « loi des incitations à agir par débordement de force vitale » :

- Quand un homme désire un objet, il désire en fait s'affirmer et croître en assimilant l'objet ;
- Le besoin et le désir de commander des hommes forts est un désir de domination, d'appropriation d'autres êtres pour les mettre à son service.

Lorsque la volonté de puissance réussit à s'exprimer, le développement et la croissance de l'individu qui en résultent lui procurent du plaisir, du bonheur. *Le*

bonheur n'est pas un état statique susceptible de durer en l'absence d'évolution de la situation, il ne dure que tant que cette situation évolue dans le bon sens. C'est pourquoi la recherche d'une évolution dans le sens de la volonté de puissance ne s'arrête jamais : tant qu'un homme vit, il veut « plus ».

Voir aussi des compléments sur la volonté de puissance, fournis par Nietzsche lui-même dans *"Ainsi parlait Zarathoustra"* - De la victoire sur soi-même.

1.2.2.2 De l'esprit au corps, puis à la nature

1.2.2.2.1 La psychologie, théorie de la volonté de puissance

Nietzsche postule que le principe déterministe régissant toute vie humaine est la volonté de puissance, qui a pour théorie la psychologie - dont il donne une définition très particulière (ci-dessous) - alors que sa définition traditionnelle est soit « Science qui étudie les faits psychiques », soit « Science du comportement conscient, des pensées, du sentiment ». Il constate, au début de *"Par-delà bien et mal"* §23 :

> *"Toute la psychologie s'est laissé arrêter jusqu'ici par des préjugés et des appréhensions d'ordre moral ; elle n'a pas osé s'aventurer dans les profondeurs. La saisir comme une morphologie et une théorie évolutionniste de la volonté de puissance, ainsi que je le fais, voilà qui n'a encore jamais effleuré la pensée de personne…"*

Dans cette citation, Nietzsche définit la morphologie de la volonté de puissance, c'est-à-dire ses parties, sa structure, comme étant celles de la psychologie ; il définit aussi la psychologie comme *"théorie évolutionniste de la volonté de puissance"*, ce qui confirme le fait que la volonté de puissance régit des évolutions. Pour Nietzsche, *la psychologie est la théorie des manifestations de la volonté de puissance sous forme d'instincts et de pulsions*. Autrement dit : pour Nietzsche, la psychologie étudie les instincts et pulsions de l'homme résultant de son déterminisme.

> Cette définition montre l'absence d'intérêt de Nietzsche pour l'étude des mécanismes psychiques de la pensée *rationnelle*, qui tente d'échapper aux instincts et pulsions.
>
> Quand Nietzsche parle de théorie *évolutionniste*, il ne s'agit pas d'évolution des espèces au sens de Darwin ou de Lamarck [91]. Il s'agit de l'effet « désir de croissance » de la volonté de puissance, qui la fait agir sur les instincts et pulsions qui régissent à leur tour la vie humaine.

Nietzsche dérive les lois de la psychologie de lois de la physiologie, et nous verrons un peu plus bas qu'il ramène les processus psychologiques à des processus physiologiques, basés sur l'action des instincts et pulsions ; or ceux-ci interprètent la volonté de puissance. L'interaction entre instincts et/ou pulsions produit toutes les pensées, toute la conscience. Mais les mots « instinct » et « pulsion » sont, pour Nietzsche, des abstractions recouvrant des processus physiologiques d'interprétation d'états du corps et du système nerveux dont les détails restent à découvrir. Pour l'instinct, par exemple, il écrit dans *"Aurore"* §119 *"Vivre et imaginer"* :

> *"Quel que soit le degré que quelqu'un puisse atteindre dans la connaissance de soi, rien ne peut être plus incomplet que l'image qu'il se fait de l'ensemble des instincts qui constituent son individu. A peine s'il sait nommer par leurs noms les instincts les plus grossiers : leur nombre et leur force, leur flux et leur reflux, leur*

jeu réciproque, et avant tout les lois de leur nutrition lui demeurent complètement inconnues. Cette nutrition devient donc une œuvre du hasard : les événements quotidiens de notre vie jettent une proie tantôt à tel instinct, tantôt à tel autre ; […] toutes nos expériences sont des aliments…"

Nietzsche va jusqu'à qualifier la psychologie de « science fondamentale » en écrivant à la fin du §23 de *"Par-delà bien et mal"* :

"… le psychologue […] aura au moins le droit d'exiger […] que la psychologie soit reconnue de nouveau comme la science souveraine dont toutes les autres sciences ne sont que les servantes et les premiers degrés. Car désormais la psychologie est de nouveau la voie qui conduit aux problèmes essentiels."

1.2.2.2.2 Des évolutions de l'esprit à celles du corps

Nietzsche s'appuie ensuite sur sa représentation [9] du fonctionnement de l'esprit humain schématisée par *"La vie est volonté de puissance"* pour proposer une représentation du corps physique tout entier (anatomie et physiologie), basée sur une analogie : les évolutions du corps physique sont régies par un principe unique analogue à la volonté de puissance de l'esprit, dans une forme plus primitive préalable à la vie où sont liés et confondus les mécanismes d'autorégulation, d'assimilation, de nutrition, de sécrétion, d'échanges organiques, etc. Nietzsche décrit et justifie cette intuition dans *"Par-delà bien et mal"* §36 :

"A supposer que rien d'autre ne soit « donné » comme réel que notre monde de désirs et de passions, que nous ne puissions nous abaisser ou nous élever à une autre « réalité » qu'à celle de nos instincts, - car la pensée n'est qu'un comportement des instincts les uns par rapport aux autres - n'est-il pas permis de risquer cette question : ce monde « donné » ne suffit-il pas à nous faire comprendre aussi, par un intermédiaire de même nature que lui, le monde dit mécanique ou « matériel » ? Et non pas comme une illusion, une « apparence », une « représentation » (au sens de Berkeley et de Schopenhauer), mais comme ayant le même degré de réalité que nos passions elles-mêmes : une forme plus primitive du monde des passions, où est encore inclus dans une puissante unité tout ce qui, dans le processus organique, se ramifie, prend forme (et, bien entendu, en devient plus délicat et plus faible) - une sorte de vie instinctive où toutes les fonctions organiques sont encore liées synthétiquement et confondues : autorégulation, assimilation, nutrition, sécrétion, échanges organiques, - bref une forme préalable de la vie ?

Finalement, il n'est pas seulement permis de risquer cette question, la conscience de la méthode l'impose. Ne pas admettre plusieurs sortes de causalités tant que l'on n'a pas essayé jusqu'à l'extrême limite (jusqu'à l'absurde, si vous le permettez) de tout résoudre avec une seule, c'est une morale de la méthode à laquelle on n'a pas le droit aujourd'hui de se soustraire ; c'est une « conséquence par définition », comme dirait un mathématicien. Il s'agit en fin de compte de savoir si nous reconnaissons véritablement la volonté comme une force agissante, si nous croyons à la causalité de la volonté.

Dans ce cas - et au fond c'est précisément cela qu'implique notre croyance à la causalité -, nous devons essayer de poser par hypothèse comme seule et unique causalité celle de la volonté. La « volonté » ne peut naturellement agir

que sur une « volonté », et non pas sur une « matière » (sur les « nerfs », par exemple). Bref nous devons risquer cette hypothèse que partout où l'on reconnaît des « effets », c'est qu'une volonté agit sur une volonté, que tout processus mécanique, pour autant qu'une force s'y exerce, révèle une force de volonté, un effet de volonté.

A supposer enfin qu'on réussisse à expliquer l'ensemble de notre vie instinctive comme le développement interne et les diverses branches d'une seule forme fondamentale de volonté - de la volonté de puissance, comme c'est ma thèse -, à supposer que l'on puisse ramener toutes les fonctions organiques à cette volonté de puissance, et que l'on trouve en elle aussi la solution du problème de la procréation et de la nutrition - c'est le même problème -, on aurait par là acquis le droit d'appeler toute force agissante, sans ambiguïté possible, volonté de puissance. Le monde vu de l'intérieur, le monde désigné en fonction de son « caractère intelligible » serait tout simplement « volonté de puissance » et rien d'autre."

1.2.2.2.3 Comment Nietzsche voit la pensée

Dans la citation précédente (§36), Nietzsche écrit : *"la pensée n'est qu'un comportement des instincts les uns par rapport aux autres"*.

- Je suis d'accord avec Nietzsche que la pensée met en œuvre des automatismes subconscients du cerveau (qui fait partie du corps), certains sous l'influence des instincts, pulsions et affects [12], et le reste (dont Nietzsche ne parle pas) des mécanismes logiques du cerveau (voir mon texte [1a] aux paragraphes « Principe de raison suffisante du connaître » et « Principe de raison suffisante de l'être », [88] et [43].)

- Pour moi, la pensée d'un homme n'est que l'interprétation par son cerveau de transmissions électrochimiques d'informations entre ses neurones ; c'est une interprétation d'un processus physique.

  Pour Nietzsche comme pour moi, les instincts [5], pulsions [4] et affects [12] sont en fait des interprétations de l'activité du système nerveux ; les concepts [54] d'« "instinct" », de « "pulsion" » et d'« "affect" » n'existent que pour simplifier la formulation de descriptions psychologiques. Complément : transcendance.

- Toutes les fonctions psychiques, conscientes et inconscientes, relatives aux sensations, à la conscience, à la mémorisation, à l'intuition, à la réflexion logique, bref *toutes les pensées*, résultent au niveau cérébral de transmissions de besoins à satisfaire entre neurones et au niveau psychique. Ces besoins peuvent résulter d'un état du corps (faim/soif, douleur, fatigue, indigestion, etc.) ou de pensées régies par une valeur (jugements moraux, jugements logiques comme vrai/faux, déductions, etc.) Nous verrons que pour Nietzsche les pensées résultent d'un affect, lui-même interprétation de la volonté de puissance. (Voir aussi une autre citation)

  En particulier, la cause première de toute activité intellectuelle de haut niveau (comme réfléchir à un cas de conscience en appliquant des règles morales ou résoudre un problème de mathématiques) est toujours un état physique de l'individu.

On peut exprimer cette loi de causalité d'une façon négative : *il n'y a pas d'autonomie de la pensée consciente, il n'existe pas de « pensée première » déconnectée de toute cause physique*, comme le croyait Platon.

Nietzsche pense la même chose lorsqu'il écrit dans :

- *"Par-delà bien et mal"* §187 : *"les morales ne sont, elles aussi, qu'un langage figuré des affects."* ;
- *"Par-delà bien et mal"* §19 : *"…notre corps n'étant qu'un édifice où cohabitent des âmes multiples."*

  (Ces « âmes » sont les instincts et pulsions d'un individu, en lutte constante les unes contre les autres, tout en coopérant à un désir résultant.)
- *"Le Gai savoir"* §39 *"Modification du goût"* que les jugements esthétiques et moraux d'un homme puissant et influent traduisent son état physique du moment, et qu'en les suivant il se montre courageux.
- *"Le Gai savoir"* - Préface à la seconde édition §3 :
  - ✓ *"qu'un philosophe qui a cheminé […] à travers beaucoup de santés […] a aussi traversé un nombre égal de philosophies"* ;
  - ✓ que ce philosophe ne peut que transposer à chaque fois son état [de santé] et que *"cet art de la transfiguration, c'est justement cela, la philosophie."*

1.2.2.2.4 Toute pensée est immédiatement appréciée selon une valeur

Dès que la conscience ou le subconscient d'un homme a construit une pensée, celle-ci est immédiatement et automatiquement évaluée au sens « favorable ou défavorable à la vie-volonté de puissance », pour que l'homme puisse réagir rapidement, sans prendre le temps de réfléchir.

La construction d'une nouvelle pensée se fait à partir de souvenirs qu'elle relie et auxquels elle se relie. L'évaluation « favorable ou défavorable » se produit en même temps, au fur et à mesure de cette construction. Nietzsche connaissait ce processus de construction en écrivant dans *"Le Gai savoir"* §114 *"Etendue du moral"* :

> *"Lorsque nous voyons une image nouvelle, nous la construisons d'emblée à l'aide de toutes les anciennes expériences que nous avons faites, suivant le degré de notre probité et de notre justice."*

La phrase *"suivant le degré de notre probité et de notre justice"* fait référence à l'inévitable simplification et falsification introduite par la personnalité et justifie l'exigence de perspectivisme de Nietzsche. Et celui-ci ajoute une précision importante à chaque évaluation « favorable ou défavorable » réalisée par le psychisme :

> *"Il n'y a pas d'expériences vécues qui ne soient morales, même dans le domaine de la perception sensorielle."*

Il veut dire qu'une comparaison à une valeur est automatiquement effectuée par l'esprit pendant l'évaluation précédente, comparaison au sens favorable ou défavorable à la vie-volonté de puissance.

1.2.2.2.5 Modèles et métaphores du corps et de la pensée de Nietzsche

Nous avons vu jusqu'ici que le principe déterministe qui régit toute la vie est la volonté de puissance, dont résultent les instincts [5], pulsions [4] et affects [12] ; les résultats des conflits et coopérations de ceux-ci dirigent la pensée et la conscience.

Nietzsche, qui raisonne souvent par analogie, s'exprime fréquemment par métaphores. Ainsi, puisqu'il trouve une analogie entre l'interprétation d'apparences de la réalité (processus psychologique) et la digestion d'aliments (processus physiologique), il évoque parfois un processus psychologique en termes digestifs. Dans *"Le crépuscule des idoles"* - *"Les quatre grandes erreurs"* §6 il écrit :

> *"[Les sentiments généraux agréables] dépendent du sentiment des bonnes actions (ce que l'on appelle la « bonne conscience », un état physiologique qui ressemble quelquefois à s'y méprendre à une bonne digestion)."*

Nietzsche utilise donc un *modèle physiologique* de représentation des processus psychologiques, et s'exprime alors à l'aide de métaphores comme la métaphore digestive. Autres exemples d'emploi d'une métaphore digestive :

- Nietzsche admire les Juifs ;
- Un mauvais régime alimentaire est responsable du pessimisme.

1.2.2.2.6 Interactions des modèles psychologique et physiologique de l'homme

Nietzsche réduit ainsi son modèle psychologique à un modèle physiologique basé sur le système nerveux. Mais comme, dans d'autres textes, Nietzsche considère les processus physiologiques comme conséquences de processus psychologiques, il faut comprendre qu'à ses yeux ces deux niveaux de modélisation de l'homme sont interdépendants : aucun n'est prioritaire sur l'autre (et on ne peut interpréter la pensée de Nietzsche à l'aide d'un modèle exclusivement physiologique). *Cette vision de Nietzsche est aujourd'hui confirmée par les neurosciences*.

Cette interdépendance permet à Nietzsche d'utiliser la physiologie comme modèle d'interprétation et de description métaphorique de l'action psychologique des instincts et pulsions de la volonté de puissance. Chez Nietzsche :

- Le mot *"corps"* ne désigne pas le corps physique. Il n'est utilisé que pour évoquer les instincts et les émotions de la volonté de puissance ;
- Les affirmations physiologiques et psychologiques ne sont que des expressions d'un langage symbolique utilisé pour parler de volonté de puissance, elles n'ont pas de caractère scientifique.

Face à un trait ou un phénomène psychologique, Nietzsche recommande de toujours chercher le trait ou le phénomène physiologique sous-jacent qu'il interprète et qui l'explique. Il écrit dans *"Le crépuscule des idoles"* - *"Le problème de Socrate"* §2 :

> *"Des jugements, des appréciations de la vie, pour ou contre, ne peuvent, en dernière instance, jamais être vrais : ils n'ont d'autre valeur que celle d'être des symptômes…"*

Exemples d'utilisation du modèle physiologique pour des phénomènes psychiques

Source : *"La Généalogie de la morale"* 3ème dissertation §6

- Argument contre la foi chrétienne :

  "…l'« état de péché » chez l'homme n'est pas un fait, mais seulement l'interprétation d'un fait, à savoir d'un malaise physiologique - ce malaise considéré à un point de vue moral et religieux qui ne s'impose plus à nous. - Que quelqu'un se sente « coupable » et « pécheur » ne prouve nullement qu'il le soit en réalité, pas plus que quelqu'un n'est bien portant parce qu'il se sent bien portant."

- Explication de la souffrance psychique :

  "…la « douleur psychique » elle-même ne passe pas à mes yeux pour un fait, mais seulement pour une interprétation [de causalité] de faits qu'on ne peut encore formuler exactement : c'est quelque chose qui flotte dans l'air et que la science est impuissante à fixer […]. Quand quelqu'un ne vient pas à bout d'une « douleur psychique », la faute n'en est pas, allons-y carrément, à son âme, mais plus vraisemblablement à son ventre [...]. Un homme fort et bien doué digère les événements de sa vie […], comme il digère ses repas, même lorsqu'il a dû avaler de durs morceaux.

  Nous savons aujourd'hui l'influence de la santé physique sur la nature agréable ou douloureuse des pensées. Les gens sains et équilibrés jouissent souvent d'une joie de vivre sans raison consciente ; ils sont aussi plus dynamiques, plus optimistes, plus entreprenants. Les jeunes sont plus souvent souriants que leurs aînés. Les gens malades (et Nietzsche l'était) nourrissent souvent des idées noires, et adoptent une attitude réactive ou même passive face aux problèmes. Dans ce paragraphe, Nietzsche voulait d'abord rappeler des limites de la science de son époque, puis énoncer une relation à laquelle il tenait : la pensée vient du corps, pas de l'abstraction qu'est « l'esprit » ; elle n'est pas, non plus, autonome.

- Les représentations [9] de la connaissance s'acquièrent par nutrition et digestion.

  Extraits de FP XI, 38 [10] :

  "L'homme est une créature qui invente des formes et des rythmes ; […] Sans cette transformation du monde en formes et en rythmes, il n'y aurait pour nous rien qui fût « identique », donc rien qui se répète, donc aucune possibilité d'expérience ni d'assimilation, de nutrition. Dans toute perception, c'est-à-dire dans la forme la plus primitive de l'assimilation, l'essentiel est […] une imposition de formes."

  "Voilà comment apparaît notre monde, […] notre unique réalité ; et la « connaissance », vue sous cet angle, n'est rien d'autre qu'un moyen au service de la nutrition."

  Bien entendu, les connaissances sont enregistrées dans la mémoire, que l'homme nourrit ; mais le processus d'enregistrement (la digestion des connaissances) introduit des simplifications et une falsification dues à l'interprétation, elle-même soumise à la volonté de puissance.

- Un mauvais régime alimentaire est responsable du pessimisme

  Dans "Le Gai savoir" §134 *"Les pessimistes comme victimes"* Nietzsche écrit :

  "Là où s'impose un profond déplaisir quant à l'existence, se révèlent les répercussions d'une grave faute de régime alimentaire dont un peuple s'est

longtemps rendu coupable. C'est ainsi que l'expansion du bouddhisme (non pas son émergence) est liée pour une large part à la place prépondérante et presque exclusive du riz dans l'alimentation des Indiens et à l'amollissement général qu'elle entraîne."

Il est évident qu'à la longue, au bout d'un certain nombre de siècles, le régime alimentaire d'un peuple provoque une adaptation génétique et l'adoption d'une culture qui impacte son psychisme ; mais ce n'est *qu'un des facteurs* de ses conditions de vie. *Pour évaluer l'influence du régime alimentaire sur une population il faut des statistiques, dont Nietzsche ne disposait pas*.

Le problème de Nietzsche est qu'il raisonne trop par analogie : ayant constaté le caractère souvent apathique des bouddhistes indiens, népalais et tibétains qui méditent, ainsi que leur forte consommation de riz, il en déduit que le riz entraîne le pessimisme ; il va vite en besogne, il manque de rigueur !

Les Chinois du sud, dont le riz est la base de l'alimentation (ceux du nord sont mangeurs de blé), ne sont pas des pessimistes-nés, au contraire : le dynamisme et l'esprit d'entreprise dont ils ont toujours fait preuve en émigrant, et dont ils font preuve de nos jours (voyez le développement de Shanghai, Hong Kong, Canton, Wuhan, Taïwan, etc.) sont incompatibles avec un pessimisme atavique.

Nietzsche confond le pessimisme avec une sagesse orientée vers le perfectionnement personnel au lieu de la recherche des biens matériels ; il est vrai que les bouddhistes sont épris de paix, mais à l'occasion ils savent se révolter : voyez la lutte des Tibétains contre les envahisseurs chinois et celle des Chinois (bouddhistes confucéens) contre les Japonais dans les années 1930.

Autre exemple de manque de rigueur de Nietzsche dans le même texte : il attribue *"l'insatisfaction européenne de l'époque moderne"* à la surconsommation d'alcool due à l'influence germanique au Moyen Age. Il oublie que les divers peuples germaniques étaient buveurs de bière, alors que les européens du sud buvaient plutôt du vin. Il oublie qu'au Moyen Age, malgré le Saint Empire Romain Germanique, il n'y a jamais eu domination de la culture allemande en France, en Italie du sud, en Espagne, etc. Et il se trompe sur l'origine de l'insatisfaction moderne de l'Europe, que j'ai expliquée dans [1g] et qui est due à une perte de valeurs morales, pas une perte de sobriété. Voir aussi : [100].

- Un régime végétarien incite à se droguer

  "Dans "Le Gai savoir" §145 *"Danger des végétariens"* Nietzsche écrit :

  "L'énorme prédominance de la consommation du riz pousse à l'usage de l'opium et des narcotiques, de la même manière que l'énorme prédominance de la consommation de pommes de terre pousse à l'eau de vie - ; mais elle pousse aussi, répercussion plus subtile, à des manières de penser et de sentir qui produisent un effet narcotique."

  Aux conclusions contestables ci-dessus, Nietzsche ajoute un procès d'intention :

  "Avec quoi s'accorde le fait que les défenseurs de ces manières de penser et de sentir, tels les lettrés indiens, vantent et voudraient justement imposer comme loi à la masse un régime purement végétarien : ils veulent susciter et accroître ainsi ce qu'ils sont en état de satisfaire."

Voir aussi le caractère indispensable de l'expérience de la maladie.

Caractère non-scientifique du modèle physiologique - Antimatérialisme

Avec son modèle (sa métaphore) physiologique, Nietzsche n'essaye pas d'être conforme aux connaissances scientifiques : il en utilise les termes pour suggérer des représentations [9] convenant aux messages qu'il veut faire passer ; il s'oppose aux interprétations scientifiques des choses parce qu'elles supposent l'existence d'une vérité objective qu'il récuse, et l'acceptation du matérialisme. Il rejette le matérialisme dans *"La Généalogie de la morale"* 3ème dissertation, à la fin du §16 précité :

> *"Une telle conception, entre nous soit dit, n'empêche pas de demeurer l'adversaire résolu de tout matérialisme…"*

Explication de ce rejet du matérialisme : voir Rejet de « l'atomisme » matérialiste.

Caractère antispiritualiste du modèle physiologique

Le modèle physiologique et son langage servent aussi à Nietzsche à s'opposer au modèle idéaliste de beaucoup de philosophes depuis Platon : Nietzsche prétend qu'on peut représenter des pensées à partir du corps, bien concret et bien connu, au lieu de recourir à d'artificielles Idées abstraites, absolues et éternelles [9].

Nietzsche se dit donc à la fois antimatérialiste et anti-idéaliste. Mais son antimatérialisme admet le postulat de causalité, et son anti-idéalisme admet l'immatérialisme de Berkeley, qui est une forme d'idéalisme : Nietzsche aime affirmer à la fois une chose et son contraire, peut-être par esprit de provocation [101].

Autres considérations sur la pensée, ses origines et sa domination par les passions

- Chaque pensée est bien motivée par un besoin physique de plus de plaisir ou de moins de souffrance. C'est une recherche de progrès personnel mesuré en fonction de valeurs qui ont trois origines : l'inné (génétique), l'acquis (culture reçue et expérience vécue) et contexte du moment [3].

  Mais si la pensée a bien des origines que Nietzsche appelle instincts [5], pulsions [4] et affects ou passions [12], ses processus comprennent aussi bien des mécanismes subconscients que des mécanismes conscients, et son déroulement (l'enchaînement des pensées) est régi par la psychologie, dont les lois (approximatives) obéissent au *déterminisme humain* que Nietzsche appelle volonté de puissance.

- Pour Nietzsche comme pour moi, l'intellect (ensemble des facultés intellectuelles) n'est qu'un instrument au service des émotions (que Nietzsche appelle *"affects"* ou *"passions"* [12] lorsqu'elles sont violentes). La Raison et la Logique ne sont donc pas des valeurs, mais des outils. FP XI, 40 [38] affirme :

  "… il est manifeste que l'intellect n'est qu'un instrument ; mais entre les mains de qui ? Des passions à coup sûr ; et celles-ci forment une pluralité à l'arrière-plan de laquelle il n'est pas nécessaire de supposer une unité : il suffit de considérer cette pluralité comme une sorte de régence."

  Nietzsche complète cette opinion sur la place des passions par une opinion sur le fonctionnement des instincts, des évaluations et même des jugements moraux, fonctionnement basé sur des excitations nerveuses qu'ils ne font qu'interpréter. Il écrit dans *"Aurore"* §119 :

"…nos instincts en état de veille ne font également pas autre chose que d'interpréter les excitations nerveuses…"

"…nos évaluations et nos jugements moraux ne sont que des images et des fantaisies, cachant un processus physiologique inconnu à nous, une espèce de langage convenu pour désigner certaines irritations nerveuses ?"

1.2.2.2.7 Validité des exposés et raisonnements basés sur des métaphores

Par définition, une métaphore est une expression par laquelle on désigne une chose, *l'objet*, au moyen d'un terme qui en désigne une autre, *l'image*.

Exemple : on peut désigner une vague haute en utilisant le mot « mur ».

L'emploi d'une métaphore se justifie lorsqu'elle a une puissance suggestive, qu'elle induit une représentation [9], une émotion ; *c'est donc un procédé de communication*.

Mais Nietzsche l'emploie aussi comme méthode de raisonnement : il raisonne parfois sur la métaphore (l'image) pour en déduire une conclusion concernant l'objet. Son raisonnement est alors interprétatif : à partir de l'analogie qu'il voit entre l'objet et son image, il déduit une propriété de l'objet à partir d'une propriété de son image.

Cette méthode de raisonnement est particulièrement peu rigoureuse ; on la comprend (voire on l'admire) chez un poète, mais on ne peut l'admettre chez un penseur. L'emploi d'une analogie, celle d'une métaphore par exemple, se justifie lorsqu'on a besoin d'induire dans l'esprit d'un lecteur ou d'un auditeur une représentation ou une émotion, en utilisant l'analogie avec quelque chose qu'il connaît ; mais il n'est pas justifié pour raisonner parce qu'une analogie est imprécise.

Par contre, lorsqu'il existe une transformation rigoureusement définie qui permet de passer de l'objet à l'image *et réciproquement*, un raisonnement sur l'image peut souvent être plus concis, plus élégant que son équivalent sur l'objet. C'est le cas en mathématiques, par exemple, lorsqu'on utilise la *transformée de Laplace* pour résoudre des équations différentielles représentant des processus physiques. C'est aussi le cas lorsqu'on fait des tests sur maquette pour étudier l'écoulement de l'eau sur une coque de bateau ou de l'air sur une aile d'avion.

1.2.2.2.8 De la volonté de puissance de l'esprit à celle du corps, puis de la nature

Nietzsche fait le raisonnement suivant :

- Il part de sa théorie de la volonté de puissance, théorie qu'il appelle psychologie et qui s'applique à l'esprit humain. Selon cette théorie, la volonté est une force agissante cause de l'enchaînement des pensées, enchaînement qui dans notre esprit est confondu avec l'évolution réelle (il en est le seul modèle valable).

  Le psychisme déroule des pensées que Nietzsche réduit à celles résultant des instincts et pulsions : *"la pensée n'est qu'un comportement des instincts les uns par rapport aux autres"* (PDM §36) ; il oublie les pensées logiques (comme les déductions) résultant de pulsions et de perceptions.

- Par analogie et pour expliquer la volonté de puissance précédente appliquée à l'esprit, Nietzsche étend ensuite sa théorie aux mécanismes physiques du corps humain, en les affirmant régis par un principe unique déterministe équivalent, mais « plus primitif » que le déterminisme humain.

Nietzsche passe de l'esprit au *"corps"* [20] d'abord parce que, ce dernier étant moins complexe, son existence et ses propriétés sont mieux établis que celles de l'esprit : pour expliquer l'organisation et le fonctionnement de l'esprit on peut partir du corps, plus simple. Nietzsche écrit dans FP XI, 40 [15] :

"Prendre pour point de départ le corps et en faire un fil conducteur, voilà l'essentiel. Le corps est un phénomène beaucoup plus riche et qui autorise des observations plus claires. La croyance dans le corps est bien mieux établie que la croyance dans l'esprit."

Ensuite, Nietzsche est obligé de prendre le corps pour base de départ de son explication des évolutions du monde parce que, dans le cadre de son hypothèse de la volonté de puissance, la seule réalité est celle de la vie, faite d'évolutions régies par la volonté de puissance. Or la première chose qui vit et dont l'existence est source de représentations [9], c'est le corps humain. Il écrit dans FP XII, 2 [172] :

"L'« être » - nous n'en avons pas d'autre représentation que « vivre ». Comment quelque chose de mort peut-il donc « être » ?"

- Nietzsche étend enfin sa théorie déterministe des évolutions à toute la nature, par une nouvelle analogie qu'il justifie par le principe de causalité. Il postule qu'il doit exister un principe unique régissant toutes les lois d'évolution de la nature, principe que j'ai appelé *déterminisme étendu* [1c]. Il écrit dans FP XI, 36 [31] :

  "Rien n'y fait : il faut comprendre que tous les mouvements, tous les « phénomènes », toutes les « lois » ne sont que des symptômes de processus internes et on est bien forcé de se servir de l'analogie qu'est l'homme à cette fin."

Commentaire

Plutôt que le raisonnement hiérarchisé de Nietzsche, je préfère partir des lois de la physique régies par le déterminisme scientifique, pour les étendre ensuite au déterminisme statistique, indispensable pour prendre en compte la physique quantique. Puis, compte tenu de la complexité des mécanismes du vivant (que je ne peux modéliser dans [1c] qu'avec une hiérarchie de « couches logicielles », comme le fait [3] page 14) je passe du déterminisme étendu (c'est-à-dire scientifique + statistique) au déterminisme humain ; celui-ci prend en compte le caractère fondamentalement imprévisible de la psychologie humaine, dû à sa complexité, à l'autonomie du subconscient et au fait que l'homme raisonne, anticipe et se trompe avant de prendre une décision - ce que la nature ne fait pas.

Nietzsche a raison de ne pas tenter d'expliquer directement la complexité des phénomènes psychiques à partir de phénomènes de base comme les pulsions ; il préfère hiérarchiser les niveaux de complexité en tentant d'expliquer les pensées, phénomènes de l'esprit, à partir de ceux du corps, plus compréhensibles et plus certains, et déduire par analogie ceux de la matière inanimée de ceux du corps. Il remarque, en plus, qu'on ne peut croire dans l'esprit si on ne croit pas dans le corps, position opposée à celle de Platon. Il écrit dans FP XI, 36 [36] :

"…la croyance au corps est provisoirement encore une croyance plus forte que la croyance à l'esprit ; et qui veut la saper sapera aussi précisément par là, et le plus radicalement la croyance en l'autorité de l'esprit."

1.2.2.3 « Loi » de la volonté de puissance

Dans *"Par-delà bien et mal"* Nietzsche précise sa « Loi de la volonté de puissance ». Il l'introduit en définissant la vie dans le §13 :

> *"Avant tout un être vivant veut donner libre cours à sa force, la vie est volonté de puissance…"*

Nietzsche précise sa loi de la volonté de puissance à la fin du §22 :

> *"Mais, comme je l'ai dit,* [la science physique est] *de l'interprétation, non pas un texte, et il pourrait venir quelqu'un qui […] considérant les mêmes phénomènes* [de la nature] *y verrait précisément l'impitoyable et brutal triomphe de tyranniques volontés de puissance ; cet interprète vous mettrait sous les yeux de façon si évidente l'absolu sans exception de toute « volonté de puissance », que presque tous les mots finiraient par apparaître inutilisables, et celui même de tyrannie un euphémisme et une litote, une métaphore lénifiante, trop humaine.*
>
> *Pourtant il conclurait en affirmant du monde la même chose que vous : à savoir que sa marche est nécessaire et calculable, non pas parce qu'il est soumis à des lois, mais au contraire parce que les lois font ici absolument défaut, et que chaque puissance va à chaque instant jusqu'au bout de ses conséquences."*

En résumé, Nietzsche affirme :

a) Que la volonté de puissance est une interprétation hypothétique, une lecture de la réalité parmi d'autres, mais qui a l'avantage de respecter le plus le texte (les faits).

   En aucun cas la volonté de puissance n'est l'essence des évolutions réelles ou leur principe fondamental, puisqu'il n'y a pas de réalité mais seulement des interprétations qui peuvent varier d'une fois sur l'autre.

b) Qu'en admettant l'hypothèse de la volonté de puissance, tous les phénomènes sont régis par des volontés de puissance auxquelles ils ne peuvent échapper. Il écrit dans *"Par-delà bien et mal"* §36 :

   "Dans ce cas - et au fond c'est précisément cela qu'implique notre croyance à la causalité -, nous devons essayer de poser par hypothèse comme seule et unique causalité celle de la volonté.": c'est la « Loi de la volonté de puissance » ; dans la nature, l'unique causalité est celle du déterminisme.

   Pour Nietzsche, la volonté de puissance est un principe d'interprétation universel [84], valable pour toute apparence. Cette interprétation utilise souvent un langage métaphorique basé sur la physiologie pour décrire des phénomènes psychologiques et, avec moins de rigueur, des phénomènes naturels quelconques.

c) Qu'avec cette hypothèse l'évolution du monde est certaine et prédictible.

d) Qu'il n'y a pas de loi d'évolution, simplement des conséquences inéluctables de puissances appliquées à des situations.

Critique de la Loi nietzschéenne de la volonté de puissance

Au point a) ci-dessus, Nietzsche considère sa théorie de la volonté de puissance comme l'hypothèse la plus respectueuse du « texte » de la réalité, mais qui ne peut modéliser une réalité qui n'existe pas.

Au point b), Nietzsche affirme simplement que toute évolution de la nature (tout phénomène observable) est déterministe, régi selon le cas par le déterminisme physique ou le déterminisme humain : c'est une conséquence du principe de causalité. Je suis d'accord avec cette position (détails : [1c]).

Au point c), Nietzsche rappelle que le déterminisme fait qu'une évolution se déclenche inéluctablement dès qu'existe la situation qui en est cause. Il en déduit que toute évolution est prédictible (je suppose qu'il pense : dans sa nature et ses résultats) puisque déterministe. Nous savons aujourd'hui qu'*en réalité le déterminisme n'entraîne pas toujours la prédictibilité* [1c4], mais à son époque et en tant que non-scientifique, Nietzsche ne pouvait pas le savoir. (Voir aussi le paragraphe « Nietzsche contre la causalité physique et son déterminisme »).

Au point d), Nietzsche affirme qu'il n'y a pas de loi d'évolution, ce qui est faux en physique. Mais c'est là qu'il y a une différence entre le déterminisme - qui régit de façon certaine les lois d'évolution de la nature - et la volonté de puissance de Nietzsche, imaginée essentiellement pour le comportement humain. Cette volonté est un processus multi-étapes décrit dans *"Par-delà bien et mal"* §19.

La cause agissante de ce processus est un instinct ou une pulsion de croissance accompagné(e) d'une émotion qui dépend de chaque individu et du contexte de l'instant considéré, au lieu d'être une cause naturelle comme celle du déterminisme de la physique ; c'est pourquoi dans la théorie causale de l'action de Nietzsche, basée sur la volonté de puissance et appliquée aux actions humaines, il n'y a pas de cas général de comportement d'évolution, pas de loi régie par une règle de stabilité : Nietzsche rappelle simplement là l'imprévisibilité de la pensée humaine et les différences d'appréciation d'un même objet par des personnes distinctes. Mais Nietzsche pense en même temps :

- Qu'avec une connaissance suffisante de la situation actuelle on peut prévoir son évolution de manière précise, même lorsqu'il s'agit du comportement humain, ce qui contredit l'opinion précédente et qui est tout simplement faux !
- Que la causalité et le déterminisme ne sont que des modèles abstraits d'évolution, commodes mais n'expliquant rien.

Nietzsche se trompe encore en affirmant que la marche (c'est-à-dire l'évolution) du monde est calculable *sans être soumise à des lois* : un calcul suppose un algorithme (méthode de calcul), donc un comportement clairement décrit et stable dans le temps et l'espace, comportement régi par des lois (voir définition du déterminisme scientifique). Mais dans le domaine du déterminisme humain, par contre, l'imprédictibilité de comportement est si fréquente que tout se passe souvent comme s'il n'y avait pas de loi ; et le désir qui existe toujours entraîne des volontés d'évolution, donc d'action, auxquelles l'individu ne peut désobéir.

1.2.2.4 La lutte entre forts et faibles s'est terminée par la victoire des faibles

Nietzsche affirme que la lutte historique entre forts et faibles se termine toujours par la victoire des faibles sur les forts. Il écrit dans *"Par-delà bien et mal"* §262 :

> *"Seuls les médiocres ont la perspective de se reproduire et de se perpétuer - ils sont les hommes de l'avenir, les seuls survivants..."*

La première raison de l'affirmation de Nietzsche est la haine du christianisme, pour lui religion des faibles ; Nietzsche fait de la *vérité historique qu'est cette victoire sur l'empire romain* une *loi pour tous les êtres vivants*, induction sans preuve. Les chrétiens du bas-peuple ont fini par triompher de l'Empire romain parce que :

- Les chrétiens pauvres ayant plus d'enfants ont acquis peu à peu une supériorité numérique sur l'aristocratie (Genèse 35 : 11 : « Sois fécond, et multiplie : une nation et une multitude de nations naîtront de toi »).
- A force de recevoir des prêtres le même enseignement chrétien que les gens du peuple, les aristocrates au pouvoir ont fini par adopter la morale chrétienne et ses valeurs, devenant ainsi des « maîtres dégénérés ».

Le christianisme a triomphé des religions païennes parce qu'il apportait aux humbles (plus nombreux que les puissants) la promesse d'un bonheur et d'une justice futurs qui ne dépendraient que de leurs propres actes, et pas de leur situation actuelle de richesse ou de statut social (point de vue d'esclaves contre celui de maîtres). A ceux qui souffrent ici-bas, il promet un bonheur éternel au Paradis : un humble sera jugé au Ciel comme un puissant, un pauvre comme un riche, selon leurs actes ; c'est *la pureté d'intentions* qui mène au Paradis, pas les actes ou les sacrifices païens. En somme, le christianisme apportait aux pauvres les vérités et promesses qu'ils avaient envie de croire.

On lit dans "Par-delà bien et mal" §32 :

> *"…au cours des dix derniers millénaires, en bien des régions du globe, on en est venu peu à peu à ne plus laisser les conséquences, mais l'origine de l'action décider de la valeur de celle-ci. […] Au lieu des conséquences, l'origine : quel renversement de la perspective ! […] on attribua l'origine d'un acte précisément à une intention, on s'accorda à croire que la valeur d'un acte résidait dans celle de l'intention. "*

Les promesses du christianisme s'avérèrent irrésistibles : en trois siècles il conquit l'Empire romain, puis il imposa ses révélations et ses règles de morale pendant tout le Moyen Age. (Complément)

Pour Nietzsche, le refus méprisant du corps humain et du monde réel des chrétiens est une réaction d'être faibles à leur impuissance ; et par déni de réalité (par nihilisme), ces êtres faibles se réfugient dans les rêves de bonheur et de justice futurs promis par leur religion. L'histoire ayant fait triompher le christianisme après le spiritualisme platonicien initial [1f] qu'il rejette aussi, Nietzsche doit constater le triomphe des hommes faibles sur les hommes forts, ceux qui acceptent le monde tel qu'il est.

> Le déni de réalité et le refuge dans un monde virtuel sont aujourd'hui monnaie courante chez les adolescents qui passent chaque jour des heures sur

Facebook à entretenir leur image pour avoir beaucoup « d'amis », et chez ceux qui passent des heures sur Twitter à lire et envoyer des messages pour avoir beaucoup de « suiveurs ».

En affirmant la victoire systématique des faibles sur les forts (*"les faibles finissent toujours par se rendre maîtres des forts"*), Nietzsche généralise à toute l'histoire un fait historique romain, première erreur. Il ne tient pas compte de contre-exemples comme la victoire de forts, les colons immigrés, sur les faibles Indiens d'Amérique, les aborigènes d'Australie ou les primitifs Africains, deuxième erreur.

Nietzsche attribue l'esprit aux seuls hommes faibles, alors qu'il y a de nombreux exemples d'hommes forts qui sont aussi intellectuellement performants, à commencer par Napoléon, que Nietzsche admire.

Ces exemples sont même si nombreux qu'ils posent un problème dans la société, à l'époque de Nietzsche comme aujourd'hui : les fils de « bourgeois » font statistiquement de meilleures études que les fils d'ouvriers ; ils ont, par la suite, des revenus plus élevés ; ils accèdent bien plus souvent au pouvoir politique et aux postes de responsabilité dans les entreprises. De nos jours, l'écart s'accroît dans tous les pays entre les revenus élevés et croissants des 5 % les plus habiles de la population, et les revenus modestes et stagnants des autres 95 % : *les inégalités sociales augmentent au profit des forts, qui ne sont donc pas « en train de perdre ».*

Ce n'est pas parce qu'il y a eu des seigneurs qui cultivaient l'art de combattre aux dépens de la culture et des nobles affaiblis par une vie de luxe, et que la Révolution française et l'esprit des Lumières [26] ont remplacé leur domination par celle de la bourgeoisie, qu'on peut attribuer la victoire à l'esprit de cette dernière. Le basculement moral du Moyen Age aux temps modernes est dû à un phénomène qui se poursuit de nos jours, *la perte progressive de respect dans notre société* : respect d'autrui, respect de l'autorité et respect des institutions ; celle-ci a commencé à la Renaissance avec la déchristianisation, s'est poursuivie avec les Lumières [26] et la Révolution de 1789, et continue de nos jours avec la libération des mœurs.

Il y a eu *déconstruction* [73] *des valeurs morales traditionnelles issues des Lumières* [26], comme le travail, la foi dans la raison et la science, ainsi que le respect de l'autre et des institutions, au profit d'une affirmation que « tout se vaut » (toutes les opinions, toutes les formes d'art et d'expression personnelle, indépendamment des efforts, du travail et de la réflexion) ; et si tout se vaut, rien ne justifie l'effort, il n'y a plus d'espoir de progrès : on est en plein nihilisme.

Cette déconstruction a abouti à un individualisme inculte (les élèves ne sont plus tenus de travailler guidés par un maître, mais encouragés à développer leur personnalité, et à s'exprimer malgré leur manque de connaissances et de réflexion). Et ce respect de toute opinion, de toute forme d'expression a abouti à un communautarisme détestable en République, et à des œuvres d'art primitives et bâclées, en musique comme en peinture comme dans les arts dramatiques.

En donnant une voix électorale et un pouvoir d'achat à chaque citoyen, la démocratie a permis aux plus nombreux, de loin les moins cultivés, d'imposer certains choix à toute la société. Exemples :

- L'art n'est plus que rarement raffiné et élitiste (le chiffre d'affaires de la musique classique et lyrique est 25 fois moins important que celui de la « musique » faite de bruits, de jeux de lumière et de trémoussements) ;
- Les transferts sociaux français sont si importants qu'ils permettent à beaucoup de gens peu entreprenants et peu productifs de vivre en grande partie des impôts de ceux qui prennent des risques et génèrent beaucoup de richesses ; l'économiste français Bastiat avait déjà déploré au XIXe siècle cette « tyrannie de la majorité démocratique » qui exploite une minorité.

On ne voit donc pas en quoi les faibles sont intellectuellement supérieurs aux forts, comme le prétend Nietzsche : ils n'ont que la supériorité du nombre.

1.2.2.5 Volonté de connaître, volonté de vérité

1.2.2.5.1 Volonté de connaître : l'inévitable falsification

Apprendre quelque chose rend plus fort, plus « grand ». Une des formes de la volonté de puissance selon Nietzsche, *la volonté de connaître*, consiste pour un homme à imposer à d'autres ses représentations mentales et convictions personnelles.

Mais toute représentation [9] par un individu modifie la réalité, d'abord en la schématisant, puis en ne retenant que ce qui l'intéresse ou qu'il comprend, voire en la complétant par des propriétés imaginaires remplaçant quelque chose qu'il n'a pas vu mais voudrait voir : *toute représentation est une falsification*. En affirmant cela, Nietzsche reprend à son compte ce que Platon, qu'il détestait, notait dans le « mythe de la caverne » plus de 2000 ans avant lui.

Forme de volonté de puissance s'exprimant par domination, la volonté de connaître *à sa manière*, en imposant *ses* schémas mentaux, est une expression de soi caractéristique d'une « force active », expression *qui falsifie la réalité*.

1.2.2.5.2 Volonté de la vérité falsifiée du « monde vrai » - « Monde apparent »

Un homme bien dans sa peau et à la personnalité forte accepte la réalité telle qu'elle est, parce qu'il surmonte facilement les éventuelles contrariétés qu'il y subit ; la falsification qu'il lui impose en se la représentant est une déformation sans intention de modification significative.

Il en va tout autrement d'une personnalité faible, mal dans sa peau et voyant le monde d'une manière négative : elle déteste et refuse le monde qu'elle perçoit (le monde *apparent*), et en modifie ou invente l'image à sa façon, se réfugiant ainsi dans un monde falsifié, qu'elle appelle « monde vrai » pour y croire comme à une idole.

Exemple 1 : la religion chrétienne, conçue pour aider les gens pauvres à échapper à la misère et la cruauté du monde romain, a déclaré mauvaises des valeurs appréciées par les riches aristocrates, comme la beauté du corps, la richesse et les plaisirs de la vie. Elle leur a substitué une « beauté de l'âme et du comportement », le mépris du corps et des richesses, et la « sainteté du jeûne, de la frugalité et de l'abstinence ». (Détails)

Exemple 2 : Il y a des jeunes hommes aujourd'hui (et pratiquement pas de femmes) qui se réfugient plusieurs heures par jour dans le monde artificiel des jeux électroniques, auxquels on joue seul ou en réseau. Ayant besoin de choses

à faire pour exister dans un monde dont ils veulent fuir les valeurs, ils ne peuvent plus se passer de jouer ; ils négligent leurs études, leur travail, leur famille; il leur faut l'aide d'un psychologue pour retrouver une vie normale.

Nietzsche décrit les nouvelles valeurs adoptées par ces êtres faibles (les chrétiens) dans *"La Généalogie de la morale"* 1ère dissertation §7 :

"Les misérables seuls sont les bons ; les pauvres, les impuissants, les humbles seuls sont les bons ; les souffrants, les nécessiteux, les malades, les difformes sont aussi les seuls pieux, les seuls bénis de Dieu ; c'est à eux seuls qu'appartiendra la béatitude - en revanche, vous autres, vous qui êtes nobles et puissants, vous êtes de toute éternité les mauvais, les cruels, les lubriques, les insatiables, les impies, et, éternellement, vous demeurerez ainsi les réprouvés, les maudits, les damnés !"

Les valeurs artificielles adoptées par les pauvres sont contraires aux valeurs naturelles de la vie, favorables à la recherche de plus de bonheur et d'emprise sur le monde ; ce sont des *valeurs inversées* qui s'opposent donc aux valeurs naturelles de la vie-volonté de puissance.

Nietzsche appelle ce processus de représentation [9] délibérément falsifié du monde perçu *"volonté de vérité"*, c'est-à-dire volonté d'une vérité fictive construite pour échapper à la réalité ; *cette vérité et ses valeurs sont hostiles à la vie* (libre expression des penchants), vie dont l'homme faible a peur. Voici un exemple.

Lamentation de Michel : « Je suis brimé et méprisé dans mon travail, mon ménage est en perdition, mes amis m'ont quitté et j'ai des problèmes d'argent : je déteste ce monde cruel et absurde. Depuis quelques mois, je souffre d'insomnie et je passe mes nuits sur Internet ; je m'y suis créé un personnage sage et heureux qui conseille des gens esseulés dans l'art de trouver l'âme sœur. »

Pour Nietzsche, la *"volonté de vérité"* des défavorisés leur fait construire des idoles qu'ils vont ensuite adorer.

Pour illustrer l'idée qu'un homme peut croire vrai un monde que son imagination a conçu à l'opposé de la vérité qu'il rejette, Nietzsche utilise, dans FP XII, 8 [2], des exemples de déductions fausses du type : « Si un objet a une propriété P, il existe nécessairement un objet qui a la propriété opposée, non-P » :

"Ce monde est apparence, donc il y a un monde vrai". […]

"Ce monde est rempli de contradictions, donc il y a un monde sans contradictions." […]

Et Nietzsche attribue de telles conclusions erronées à la souffrance de certains hommes en train d'inventer *leur* vérité. Il écrit à la suite :

"Ces conclusions sont inspirées par la souffrance : au fond ce sont des désirs qu'il y ait un tel monde ; la haine contre un monde qui fait souffrir s'exprime également dans le fait qu'on en imagine un autre, plus valable : le ressentiment des métaphysiciens contre le réel est ici créateur."

Comme des êtres faibles peuvent souffrir - par peur de l'inconnu - d'être dans l'incompréhension, l'incertitude, ou la perception d'une apparence au lieu de la vérité,

ils peuvent croire (à tort) à l'existence d'une vérité qui les rassure. Nietzsche conclut dans FP XII, 8 [2] :

> *"…superstition que le bonheur soit lié à la vérité (confusion : le bonheur dans la « certitude », dans la « foi »)*

Nietzsche accuse les religions (qu'il assimile à la religion chrétienne) d'être la principale source de ce refus du monde réel de misère et d'injustice, et du refuge dans un monde idéalisé où « les méchants » sont punis et « les bons » récompensés, où un pauvre méprisé dans ce monde peut gagner le Paradis éternel s'il l'a mérité, etc. Ce monde idéalisé, illusion imaginée à partir du monde réel, est métaphysique : pour Nietzsche, les religions ne sont pas issues d'un besoin métaphysique des hommes, c'est le besoin métaphysique qui résulte de l'enseignement des religions. Il écrit dans le GS §151 :

> *"Sous l'empire des idées religieuses on s'est habitué à la représentation d'un « autre monde » […]* [qui] *n'est plus qu'un monde métaphysique, […] erreur d'interprétation de certains phénomènes de la nature…"*

Conclusion

En créant le « monde vrai », vérité artificielle pour échapper à la réalité perçue, un homme faible crée des valeurs hostiles à cette réalité, valeurs qui s'opposent au libre cours des instincts [5] et pulsions [4] de la volonté de puissance, c'est-à-dire de la vie naturelle : Nietzsche constate que *la vie (les hommes faibles) peut créer des valeurs hostiles à la vie*. Il généralise souvent cette constatation, en affirmant qu'*une chose peut engendrer son contraire*.

Voir aussi des compléments sur la volonté de vérité dans :
"Ainsi parlait Zarathoustra", De la victoire sur soi-même.

1.2.2.5.3 Tenus pour responsables, les privilégiés sont qualifiés de « méchants »

Pour les déshérités, l'état détestable de la réalité s'expliquant nécessairement par *la faute de responsables*, ils qualifient ceux-ci de « méchants », leur en veulent, veulent se venger d'eux, et si possible les faire souffrir. Voilà comment ces êtres faibles ont adopté une *morale du ressentiment*, morale qui dénigre les valeurs de plaisir et estime les valeurs de souffrance contre toute logique.

Voir plus bas l'influence de la religion sur la morale et la responsabilité de la religion judéo-chrétienne.

1.2.2.6 Le problème philosophique des valeurs hostiles à la vie

Pour Nietzsche, toute valeur étant basée sur la vie et évaluée en fonction de la vie puisqu'elle n'a de sens que par rapport à elle, le problème se pose de comprendre *comment la vie peut engendrer des valeurs qui lui sont hostiles*.

Nous venons de le voir : l'homme obligé de vivre dans une société où il souffre de ne pouvoir satisfaire certains désirs se réfugie dans une société imaginaire, « le monde vrai », dont certaines valeurs sont inversées par rapport à celles (naturelles) du monde réel, donc hostiles à la vie, aux penchants instinctifs. C'est donc la psychologie humaine, qui fait partie de la vie, qui a créé des valeurs hostiles aux

valeurs naturelles de la vie-volonté de puissance. Nietzsche écrit dans VDP I, page 95 :

"Il est d'une importance capitale d'abolir le monde vrai. Il est cause que l'on suspecte et déprécie le monde que nous sommes ; il constitue notre plus dangereux attentat contre la vie."

1.2.2.6.1 L'existence des valeurs hostiles est nécessaire à la vie et inévitable

Pour Nietzsche, toute valeur, toute interprétation [84] est relative à un homme particulier, puisqu'elle met en jeu son psychisme personnel. Certains êtres faibles engendrent nécessairement des valeurs hostiles à la vie, nous l'avons vu. La vie est inconcevable sans ces valeurs hostiles, car :

- Ce n'est qu'en prenant aussi en compte ces valeurs hostiles, nécessairement affirmées par l'homme faible en même temps qu'il crée son « monde vrai », que cet homme peut trouver une harmonie entre ses désirs et la réalité ; ces valeurs sont donc indispensables à la réalisation de ses désirs, et même pour accepter de vivre au lieu de sombrer dans le nihilisme.
- Les actions basées sur des valeurs positives ne peuvent paraître bénéfiques que s'il existe aussi des valeurs négatives auxquelles elles s'opposent, et si les hommes qui souffrent ont pu procéder à une inversion des valeurs. Ces hommes ont donc à la fois des valeurs de la vie réelle, auxquelles ils ne peuvent échapper longtemps, et les valeurs artificielles inversées de leur « monde vrai » ; ils ne peuvent ignorer aucune de ces deux catégories de valeurs.

  De leur côté, les hommes bien dans leur peau - qui n'ont nul besoin d'échapper à la réalité parce qu'elle n'est guère en conflit avec leurs valeurs - ont un souci de réalisme. Ils voient et acceptent leur vie comme ayant des côtés positifs, dont ils profitent, et des côtés négatifs qu'ils surmontent parce qu'ils sont forts : ils ne voient jamais la vie exclusivement pénible ou exclusivement heureuse. Avec son souci de contredire Platon (qu'il accuse de ne voir qu'en noir et blanc) chaque fois qu'il peut, Nietzsche écrit dans FP XII, 8 [2] :

  "Les hommes courageux et créateurs ne conçoivent jamais plaisir et douleur comme ultimes questions de valeur, - ce sont des états corrélatifs, il faut vouloir les deux si l'on veut atteindre quelque chose."

1.2.2.6.2 Le monde vrai jugé à l'aune de la vie

Nietzsche sait que l'appréhension du monde ne peut être que perspectiviste et basée sur des apparences, nous l'avons vu. Malheureusement, toute recherche de vérité est nécessairement effectuée par un homme en position de faiblesse, d'insécurité, car sinon il se contenterait (pour être heureux) de ses intuitions et des apparences perçues sans réfléchir, il n'inventerait pas une vérité artificielle.

Toute recherche de vérité est polluée par la force vitale (ou la faiblesse) de celui qui la cherche, parce qu'il a des instincts, des pulsions et des préjugés ; incapable d'objectivité et d'honnêteté, il peut ne pas voir quelque chose, mal l'interpréter ou même l'inventer. Toute « vérité » trouvée dans ces conditions a des aspects falsifiés, hostiles à la vie naturelle qui satisfait ses désirs sans recours à la réflexion.

L'honnêteté exige que l'on reconnaisse ce paradoxe : *c'est la non-vérité (la vérité imaginaire) qui est la condition du bonheur de l'homme faible ! Qu'il soit faible ou fort, d'ailleurs, un homme ne peut être heureux que dans un monde à peu près conforme*

à ses valeurs, quitte à ce que tout ou partie de ce monde et de ses valeurs soit artificiel. Menant à cette conclusion, la doctrine de la volonté de puissance met en cause nos valeurs traditionnelles, interprétables selon les deux directions d'évolution, nécessairement absolues : le Bien et le Mal (attention : ne pas confondre ces *directions d'évolution* avec les *valeurs* qui portent le même nom !). Nietzsche écrit dans VDP II, chapitre V §631 :

> *"Avouer que la non-vérité est la condition de la vie, sans doute, c'est un terrible procédé pour abolir notre sentiment usuel des valeurs ;"*

Critique

Quoi qu'en dise Nietzsche, un homme peut être objectif et atteindre la vérité lorsque celle-ci ne le touche pas, ne provoque pas chez lui d'émotion trop forte, par exemple lorsqu'il a le temps de réfléchir.

> Exemple : connaître la date du sacre de Napoléon (2/12/1804) ne me touche pas ; je suis un tout petit peu plus content de la connaître que de l'ignorer, et je suis capable de la découvrir sans la falsifier.

La primauté des sentiments et intuitions d'un homme sur sa raison en cas de conflit ne joue que lorsque l'homme est concerné personnellement par l'objet de son opinion, pas lorsqu'il s'agit d'un problème sans conséquence pour lui.

En contestant toute possibilité de vérité objective, Nietzsche va trop loin : il conteste la vérité scientifique, par exemple, qui a tant fait progresser l'humanité. Si le déterminisme est bien un principe général régissant les évolutions physiques, sa version nietzschéenne, la volonté de puissance, ne doit servir de base qu'à des raisonnements où interviennent les valeurs humaines. Bien que Nietzsche étende la doctrine de la volonté de puissance à toute la nature (avec un raisonnement assez approximatif), il vaut mieux, dans tous les cas où l'homme ne se sent pas concerné dans sa recherche du bonheur, penser déterminisme et rester rigoureux.

Compléments sur la vérité et l'objectivité selon Nietzsche :

- Le perspectivisme
- L'objectivité, caractéristique des êtres non créatifs

1.2.2.7 L'art, solution pour accepter la non-vérité et l'absurdité de l'existence

Le *pessimisme moderne* conduit à refuser le monde réel, absurde et tragique, comme le font le philosophe Schopenhauer [42] et certains artistes romantiques. Nietzsche propose de lui substituer un *pessimisme des hommes forts*, capables de vivre avec ce pessimisme sans trop en souffrir, et qui ont une culture supérieure. Cette culture encourage la réalisation de soi, l'expression de sa force vitale, donc la création artistique : voir Le nihilisme héroïque.

L'esthétique permet une expression des sentiments dégagée de toute contrainte rationnelle, donc favorable à la vie car moyen de réalisation de soi, donc de plaisir ; elle permet à l'homme de supporter une vision pessimiste, tragique, de la réalité. Nietzsche écrit dans VDP I, Livre II chapitre VI §453 *"Physiologie de l'art"* :

> *"L'art nous est donné pour nous empêcher de mourir de la vérité."*

Pour Nietzsche, l'art est donc un moyen d'échapper aux sentiments d'absurdité et de dégoût de l'existence, ainsi qu'au désespoir du nihilisme. Il écrit dans NDT §7 :

"Ayant pris conscience de la vérité contemplée, l'homme ne perçoit plus maintenant de toutes parts que l'horreur et l'absurdité de l'être ; […] le dégoût lui monte à la gorge.

Et, en ce péril imminent de la volonté, l'art s'avance alors comme un magicien sauveur, apportant le baume secourable : lui seul a le pouvoir de transmuer ce dégoût de ce qu'il y a d'horrible et d'absurde dans l'existence en représentations, à l'aide desquelles la vie est rendue possible. Ces images sont le « sublime », où l'art dompte et assujettit l'horrible, et le « comique », où l'art nous délivre du dégoût de l'absurde."

Critique

Dans cette citation Nietzsche propose donc à chacun, pour échapper à la frustration née d'une réalité trop différente de ses aspirations (absurde, horrible, dégoûtante), de se réfugier dans l'art. Il substitue ainsi le refuge dans l'art au refuge dans la connaissance (vérité) enjolivée, attitude de fuite encore plus contestable. Heureusement, ce refuge dans la consolation n'est pas sa solution préférée, qui est d'innocenter la vie, de l'accepter telle qu'elle est sans chercher d'excuse pour le Mal qu'elle impose.

Je trouve irréaliste la solution du refuge dans l'art quand on voit la vie en noir. Dans le cas ci-dessus, je ne vois pas comment l'art réglerait les problèmes de Michel qui le font souffrir et désespérer.

Voir aussi le paragraphe L'art doit façonner toute connaissance et toute vérité.

1.2.2.8 Psychologie de la volonté de puissance et point de vue moral

Compte tenu du statut de science fondamentale qu'il attribue à la psychologie en tant que théorie de la volonté de puissance, et compte tenu de son opposition irréductible à l'idéalisme, Nietzsche se devait de défendre une vision amorale (ni morale, ni immorale) de la psychologie. A la fin de *"Par-delà bien et mal"* §23, il écrit :

"Toute la psychologie s'est laissée arrêter jusqu'ici par des préjugés et des appréhensions d'ordre moral ; elle n'a pas osé s'aventurer dans les profondeurs. La saisir comme une morphologie et une théorie évolutionniste de la volonté de puissance, ainsi que je le fais, voilà qui n'a encore jamais effleuré la pensée de personne…"

Cette citation commence par une constatation à laquelle je souscris : la psychologie n'a pas été étudiée en profondeur indépendamment de considérations morales avant Freud [107], qui a publié son œuvre célèbre *Die Traumdeutung* (*L'interprétation des rêves*) en 1900, et a subi comme Darwin, Copernic et Galilée les sarcasmes des gens à l'esprit encombré de préjugés religieux et moraux.

En fait, l'humanité n'a séparé la science de la religion et de la philosophie que très progressivement, comme le montre la monumentale étude d'Arthur Koestler *Les Somnambules* [7] : depuis les scientifiques grecs de l'Antiquité jusqu'à Darwin, il a fallu plus de 2000 ans.

Nietzsche précise sa pensée à ce sujet en écrivant, après le paragraphe précédent :

> *"La force des préjugés moraux a pénétré profondément dans le monde de la spiritualité pure, en apparence le plus froid et le plus exempt de notions préconçues, et, comme il va de soi, elle a exercé une action nuisible, paralysante, aveuglante, déformante. Une vraie physio-psychologie se heurte à des résistances inconscientes dans le cœur du chercheur, elle a le « cœur » contre elle."*

Commentaires

Non seulement Nietzsche a vu juste, mais la dernière phrase de ce dernier paragraphe a une implication importante et générale : une résistance psychologique inconsciente, quelle que soit son origine, peut empêcher un homme de penser quelque chose ou d'y réfléchir ; il ne cherchera même pas à diriger sa raison dans une direction qu'il rejette à priori.

Il faudra une réflexion profonde, avec un souci d'objectivité et d'honnêteté intellectuelle qu'on rencontre rarement, pour qu'un homme arrive à une conclusion contraire à des convictions préalables, surtout si celles-ci sont déjà intériorisées (incorporées au subconscient, c'est-à-dire à la culture du moment). Il est très difficile de surmonter une dissonance cognitive. Sartre a même rappelé que l'homme préfère souvent être taxé de mauvaise foi plutôt que d'admettre une erreur. (Exemple du président Chirac [15])

Pour moi, le *déterminisme humain* (qui régit le comportement d'un homme et son évolution) est l'effet de son psychisme, ensemble de mécanismes décrits par sa psychologie. En approfondissant, le psychisme met en œuvre des processus mentaux basés sur des valeurs, elles-mêmes provenant de 3 origines : l'héritage génétique (inné), l'acquis culturel et le contexte du moment (voir aussi [3]). Le contexte (perceptions et réflexions en cours, et leurs conséquences prévisibles) est évalué sous forme d'émotions par comparaison aux valeurs qui s'appliquent. L'homme réagit à ces émotions par des désirs d'évolution, plus ou moins conscients et transformés par sa psychologie et son raisonnement, désirs que Nietzsche appelle *"volonté de puissance"*.

Mais contrairement à Nietzsche, qui étend la portée de la *"volonté de puissance"* en dehors du domaine animal à la nature entière, je n'étends la portée du déterminisme humain qu'au règne animal et lui seul, les lois physiques de la nature étant régies par le déterminisme étendu [1c].

1.2.2.9 Déclin de la volonté de puissance

Dans chaque situation de la nature, le déterminisme impose toujours l'application immédiate et automatique des lois physiques d'évolution correspondantes : rien ne s'oppose jamais à l'application de ces lois, qui « n'échouent » jamais. Un homme, par contre, peut échouer dans l'action entreprise, ou ne pas en tirer toute la satisfaction escomptée ; il est bien obligé, alors, de s'adapter en changeant de valeur cible. La nouvelle valeur (ou le nouvel ensemble de valeurs) qui guide désormais sa volonté de puissance promet moins de plaisir, moins de croissance de la satisfaction que la précédente, et l'homme ne l'adopte qu'à regret.

En adoptant une nouvelle valeur à regret, l'homme passe de l'attitude précédente de développement, de conquête, à une attitude de défense contre l'adversité et l'échec. Nietzsche parle alors de *"déclin de la volonté de puissance"* : il y a déclin chaque fois

que l'homme passe d'une volonté de croître à une volonté de se défendre, ou même chaque fois que sa volonté de croissance diminue.

Nietzsche prête à Darwin une théorie de « lutte permanente pour la survie » régissant tous les instants de l'existence d'un être vivant, alors que Darwin théorise l'évolution des espèces en concurrence par une meilleure adaptation à l'environnement et une plus grande fécondité. Nietzsche admet qu'il existe une lutte pour survivre, mais il n'y voit qu'un pis-aller, une attitude adoptée lorsque la volonté de puissance ne peut pas viser la croissance (voir le paragraphe Nietzsche contre Darwin).

Nietzsche pense, en conséquence, qu'il y a deux sortes d'hommes : les « forts » qui sont le plus souvent en quête instinctive de croissance, de domination, et les « faibles » qui sont sur la défensive et utilisent leur intelligence pour s'en sortir, au lieu de leur instinct (voir le paragraphe Forces actives et forces réactives).

1.2.2.10 Le perspectivisme

Nietzsche : la vie des hommes est un ensemble permanent de luttes

Les hommes étant en lutte permanente pour la domination de l'autre, du fait des volontés de puissance, il est inévitable qu'à chaque bataille certains gagnent et d'autres perdent. Un homme qui a perdu une bataille pour la domination cherche alors d'autres satisfactions, d'autres manières ou occasions d'exprimer sa volonté de puissance. Mais chacune de ces autres manières permet une expression de la volonté de puissance plus limitée, moins spontanée, moins généreuse, plus soumise à l'instinct de conservation : la volonté de puissance devient alors davantage une volonté de survivre, une lutte pour la vie. Chacune de ces autres manières correspond à une subdivision de la volonté de puissance initiale, qui agit dans un domaine plus réduit. Chaque homme a alors un ensemble de domaines d'action où il peut espérer conquérir, dominer, et d'autres où il doit résister au désir de conquête d'autres hommes. C'est ainsi que naissent les différences - forces et faiblesses - entre les individus, dont *la vie est en permanence un ensemble de luttes*.

Chaque individu, ainsi différencié des autres, a ses propres buts, ses propres valeurs ; *face à toute situation, il a sa façon personnelle de voir et de juger*. Mais tous ses points de vue, toutes ses valeurs restent soumis à la règle de la volonté de puissance : chacun de ses jugements de valeur est toujours par rapport aux possibilités de croître, de se réaliser. Nietzsche l'écrit dans VDP I, Livre II, §58 :

> *"Le point de vue de la valeur consiste à envisager des conditions de conservation et d'accroissement pour des êtres complexes…"*

Toute valeur est par conséquent relative à une personne, à son point de vue du moment. Il ne peut exister de valeur universelle, objective (partagée par tous les individus) et durable, parce qu'à chaque fois qu'un individu interprète des faits il compare et juge, et il a une manière personnelle de le faire. Cette théorie de la connaissance de Nietzsche s'appelle *perspectivisme* et s'énonce ainsi :

> « Un fait n'a de sens, de valeur, que relativement à un point de vue, une certaine perspective sous laquelle une personne particulière le voit, perspective prise par rapport à la vie. »

Pour connaître la réalité on fait donc des interprétations, dont aucune n'est vraie.

Nietzsche affirme que seule une vision perspective est valable dans *"La Généalogie de la morale"* 3ème dissertation §12 :

> *"Il n'existe qu'une vision perspective, il n'y a qu'une « connaissance » perspective ; et plus notre état affectif entre en jeu vis-à-vis d'une chose, plus nous avons d'yeux, d'yeux différents pour cette chose, et plus sera complète notre « notion » de cette chose, notre « objectivité »."*

Nietzsche affirme dans FP IX, 4 [172] qu'un homme qui interprète la réalité apparente la déforme en fonction des habitudes culturelles de son groupe social [2] :

> *"Ce ne sont pas nos perspectives* [personnelles] *selon lesquelles nous voyons les choses, mais les perspectives d'un être selon notre espèce, un être plus grand, à travers les représentations duquel nous voyons."*

Voir aussi la critique du réalisme.

Conséquences de cette indispensable mise en perspective

- La « chose en soi » de Platon et de Kant, objective et indépendante de la vie, a un caractère illusoire ; c'est une abstraction, pas une réalité à laquelle on peut croire. Il en est de même d'autres concepts [54] absolus comme le « sujet connaissant » ; Nietzsche écrit dans *"La Généalogie de la morale"* 3ème dissertation §12 :

  "Tenons-nous donc dorénavant mieux en garde […] contre cette fabulation de concepts anciens et dangereux qui a fixé un « sujet connaissant, sujet pur, sans volonté, sans douleur, libéré du temps », gardons-nous des tentacules de notions contradictoires telles que « raison pure », « spiritualité absolue », « connaissance en soi »…"

  Nietzsche contredit là tous les philosophes qui, comme Kant [74], raisonnent sur l'essence de quelque chose [9], et croient en l'existence de vérités objectives et de valeurs absolues comme le Bien et le Mal, le Beau et le Laid, etc.

  Il faut ici se rappeler le domaine d'application du perspectivisme de Nietzsche : ce qui touche l'homme, qui ne peut connaître, comprendre et juger qu'en fonction de ses valeurs, de ses habitudes, de ses préjugés, etc. La vérité objective, absolue, existe bien dans d'autres domaines comme la science, nous l'avons vu, mais il n'y a ni morale universelle ni neutralité culturelle.

- Pour bien connaître une chose il faut interpréter ce qu'on en voit avec le maximum de points de vue, comme la verraient le plus possible d'hommes dans le plus possible de situations. Mais en aucun cas il ne faut espérer atteindre la vérité objective ou absolue, réalité qui n'existe pas.

Critique du raisonnement de Nietzsche

On peut résumer le raisonnement de Nietzsche comme suit. Un homme apprend dès son enfance et pendant toute sa vie qu'il existe des domaines, des activités, des situations où il peut agir dans le sens de sa volonté de puissance, et d'autres où il doit protéger ce qu'il a (ou ce qu'il est) déjà. Ces domaines, activités et situations peuvent apparaître, se transformer ou disparaître constamment, d'où un besoin

permanent d'adaptation. Ce besoin est d'autant plus grand que chaque homme est en concurrence avec d'autres pour obtenir ou faire ce qu'il désire.

On peut arriver à la conclusion de Nietzsche que les hommes diffèrent par leurs valeurs et leurs aptitudes en rappelant une évidence : elles ne dépendent que de deux types de facteurs, l'héritage génétique et les connaissances acquises.

Plus généralement, l'appréhension perspectiviste de Nietzsche, basée sur des interprétations multiples de la réalité apparente (« ce que l'on voit »), est plus adaptée aux sciences de la vie (où elle est indispensable) qu'aux sciences exactes ; dans celles-ci, la réalité n'est pas nécessairement protéiforme, ambiguë et évolutive, et elle peut être objective (la même pour tous les observateurs), et stable dans le temps.

Le perspectivisme de Nietzsche recommande de *décrire ce que l'on voit dans l'instant*, pas d'en construire des modèles conceptuels abstraits comme le font la physique et Platon. Elle recommande aussi de se méfier de ses propres préjugés et préférences, et de ne jamais croire qu'on a appréhendé la réalité, qui n'existe pas.

1.2.2.10.1 Procédure de construction d'un point de vue - Représentations

Dire qu'il faut de multiples points de vue pour approcher de la réalité, c'est énoncer un principe. Voyons plus en détail les étapes de la construction d'un point de vue.

La construction peut débuter par une perception physiologique : j'ai perçu quelque chose par un ou plusieurs de mes cinq sens, ou mon corps a ressenti quelque chose (douleur, bien-être, etc.). Il se peut que cette perception ne franchisse pas mon seuil de conscience [43], que je ne m'en aperçoive pas ; elle reste alors inconsciente.

Si j'en deviens conscient, je m'en suis fait une *représentation* [9] : mon esprit en a une image, qui s'est construite sans effort lors du franchissement du seuil de conscience [9]. Cette image est immédiatement et automatiquement évaluée par un processus psychique subconscient que tout homme possède, pour déterminer s'il y a un danger grave sans prendre le temps de réfléchir ; s'il y en a un, l'homme réagit immédiatement, instinctivement, pour se protéger.

Qu'il y ait ou non un danger, le subconscient examine ensuite automatiquement la représentation, toujours en un temps très faible. Cet examen met en œuvre plusieurs processus : *une reconnaissance de forme* (je reconnais par exemple un visage connu, ou une configuration connue de pièces d'un jeu d'échecs) et *une reconnaissance de mouvement* (y a-t-il quelque chose qui change de manière reconnaissable, comme un objet qui vient vers moi). Ces deux processus se déroulent très vite, automatiquement, en parallèle, et leur résultat est immédiatement évalué par comparaison à des valeurs, en fonction de son impact potentiel favorable ou défavorable à ma volonté de puissance, c'est-à-dire à l'accroissement (ou la non-décroissance) de mon bonheur.

C'est ainsi, par exemple, qu'en voyant un visage - reconnu ou non - mon psychisme s'en fait automatiquement une opinion pour chaque valeur à laquelle il l'a instinctivement comparé : amical ou menaçant, beau ou laid, etc. Cette opinion se construit toute seule et devient parfois consciente, et je ne pourrai la modifier qu'en raisonnant consciemment avec la volonté de dépasser ma première impression. Il est

fréquent que des gens ne fassent pas cet effort et en restent à cette opinion intuitive ; et lorsqu'elle concerne une personne, elle peut influer sur la conduite à son égard : faire ou non affaire avec, voter pour un politicien, etc.

A ce moment-là il y a une représentation [9] dans ma conscience [43], avec une première opinion sur son impact sur moi. Cette opinion est en général accompagnée d'une suggestion d'attitude ou d'action à adopter, point de départ intuitif d'un raisonnement sur cette représentation. La plupart du temps, *ma conscience dirige mon raisonnement dans une direction qui conforte l'intuition précédente*, en vérifiant ses conséquences, en évaluant des détails. Plus rarement, mon esprit critique, basé sur d'autres valeurs et aidé par ma mémoire, me fait remettre en cause l'attitude envisagée au départ. Je réfléchis alors, pour trouver d'autres manières de satisfaire mes désirs. Cette étape est la même, que la représentation initiale de ma conscience provienne d'une perception ou d'un raisonnement : le processus est devenu itératif, chaque raisonnement générant une représentation, chaque représentation étant aussitôt évaluée par rapport à mes valeurs, etc.

Complément sur les raisonnements déductifs : Principe de raison suffisante [1n].

1.2.2.10.2 Construction d'une représentation selon Nietzsche

Dans *"Par-delà bien et mal"* §192, Nietzsche dit que l'esprit humain choisit toujours la méthode qui lui paraît la plus facile pour arriver à un résultat cherché. Ainsi, il essaie toujours de se représenter quelque chose de nouveau à partir de quelque chose qu'il connaît déjà et auquel il suffit d'ajouter quelques retouches : il fait le maximum d'analogies. Nietzsche écrit :

> *"La nouveauté trouve nos sens hostiles et rebelles…"*

Chaque représentation [9] d'un homme comprend automatiquement une évaluation de son objet par rapport à lui-même : bénéfique, dangereux, etc. Cette évaluation est automatique, inconsciente, immédiate. Les qualités ainsi trouvées font partie intégrale de la représentation, elles en sont indissociables, elles sont mémorisées avec la représentation et peuvent servir à la retrouver ultérieurement. Nietzsche a eu l'intuition remarquable de cette vérité scientifique, en écrivant :

> *"… même dans les processus sensoriels les plus « simples » « règnent » déjà les passions : la crainte, l'amour, la haine, sans oublier la passion passive de la paresse."*

L'esprit humain a tendance à compléter une représentation par des propriétés qui l'intéressent, en les imaginant si ses sens ou sa raison n'ont pu les lui fournir ; ce processus est aussi automatique et inconscient que l'évaluation précédente : *quand l'homme ne sait pas mais a besoin de savoir, il invente ;* c'est là une autre vérité scientifique. Et *il lui est souvent plus facile d'inventer un détail que de le chercher dans son objet ou de raisonner pour le déduire de ce qu'il sait déjà*. C'est pourquoi un esprit rigoureux effectue toujours une analyse critique d'une représentation un tant soit peu complexe ou nouvelle, pour vérifier sa cohérence interne et externe. Nietzsche a également vu cela en écrivant :

> *"…nous ne voyons jamais un arbre exactement et complètement, avec ses feuilles, ses branches, sa couleur, sa forme ; il nous est tellement plus facile de laisser notre imagination former un à peu près d'arbre ! Même en présence des événements les plus étranges, nous ne procédons pas autrement ; nous*

imaginons la plus grande partie de l'événement et nous sommes à peine capables de ne pas assister en « inventeurs » à n'importe quel phénomène. En d'autres termes, nous sommes par nature et depuis toujours habitués à mentir. […] chacun est beaucoup plus artiste qu'il ne pense."

1.2.2.10.3 L'erreur est indispensable à la vie !

L'utilité de l'erreur pour la vie-réalisation de soi est une thèse philosophique de Nietzsche, qui paraît provocante au premier abord mais devient logique après réflexion.

Raisonnement de Nietzsche

Chaque fois qu'un homme se forme une opinion, dans une certaine perspective, il la formule pour lui-même et tente (s'il n'est pas seul) de l'imposer à son entourage sous l'influence de sa volonté de puissance ; celle-ci le pousse à dominer, à accroître son emprise sur les esprits. L'homme va donc défendre sa position exprimée et souvent entrer en conflit avec d'autres hommes, qui défendent chacun sa propre position.

Plus il défend sa position, plus un homme a besoin d'y croire, pour être cohérent avec lui-même. Il finit souvent par croire fermement ce qu'il dit, transformant ainsi une simple erreur due à un point de vue limité en fausseté délibérée, sa volonté de convaincre dépassant sa volonté de rigueur : *son affirmation devient vraie à ses yeux parce qu'il la veut vraie !* S'il y renonçait en adoptant la position d'un autre homme, il admettrait une défaite qui le dévaloriserait à ses propres yeux, ce qu'il ne peut supporter. Nietzsche écrit cela dans VDP I, chapitre IV *"Le monde pensable et mesurable"* §308 :

"La vérité est une sorte d'erreur, faute de laquelle une certaine espèce d'êtres vivants ne pourraient vivre. Ce qui décide en dernier ressort, c'est la valeur pour la vie."

L'homme préfère donc souvent une affirmation fausse, une vérité déformée, partielle ou inventée qui lui permet de conserver son estime de soi, sans laquelle il ne pourrait vivre. *La vie a donc besoin de l'erreur et d'affirmer qu'elle n'est pas erronée !*

1.2.2.11 Erreurs qu'un homme ne reconnaît pas

La raison d'un homme n'est qu'un outil au service de ses valeurs, « dominées par ses instincts [5] et pulsions [4] » dirait Nietzsche. En cas de conflit entre la raison et une valeur comme l'estime de soi, la raison cède toujours, l'homme choisissant ce qui conforte le mieux l'estime de lui-même dont il ne peut se passer. Nietzsche écrit sur ce sujet dans *"Par-delà bien et mal"* la maxime §68 :

"« Je l'ai fait », dit ma mémoire. « Impossible », dit mon orgueil et il n'en démord pas. En fin de compte - c'est la mémoire qui cède."

1.2.2.11.1 Le refoulement

Lorsqu'une représentation [9] mentale qu'il vient de se construire est associée à un affect insupportable, l'individu la refoule, s'empêchant ainsi d'en prendre conscience. C'est là d'abord une réaction naturelle de défense. Mais c'est aussi une source infinie de défauts d'objectivité et de préjugés, bref de réactions irrationnelles : la mauvaise foi d'une personne peut alors être sans limite.

Un événement extérieur peut donc être refoulé et ne pas laisser d'empreinte en mémoire. Il peut aussi laisser en mémoire une empreinte qui restera refoulée tant que certaines conditions affectives ne sont pas remplies, puis elle surgira dans la conscience [43]. Il est clair que le refoulement peut affecter de manière considérable, consciente ou non, la façon de l'homme de juger ou de se conduire.

1.2.2.11.2 L'inconscient cognitif

Contrairement au cas du refoulement *où le sujet sait mais ne veut pas savoir*, il y a des cas *où le sujet sait mais ne sait pas qu'il sait*. Dans ce dernier cas, appelé *inconscient cognitif*, la personne a appris à son insu ; elle est alors capable d'utiliser cette connaissance sans avoir fait d'effort pour l'acquérir, sans même savoir qu'elle en dispose. Sa réaction face à certaines situations est inexplicable, puisque basée sur un savoir caché. De nombreuses idées toutes faites sont des inconscients cognitifs, ainsi que de nombreuses croyances et coutumes qui font partie de la culture [2] parce qu'elles sont intériorisées. En outre, l'inconscient cognitif peut produire des intuitions ou des émotions qui apparaissent spontanément dans la conscience, paraissant de ce fait transcendantes.

Ce qui vient d'être dit pour des connaissances est vrai pour des valeurs : un homme base ses jugements sur certaines valeurs dont il n'a pas conscience. Les jugements sur ces valeurs lui paressent naturels, évidents ; il ne voit pas pourquoi il les remettrait en question, pourquoi il *se* remettrait en question.

1.2.2.11.3 La dissonance cognitive

C'est ainsi qu'on appelle *le conflit qui naît dans l'esprit d'une personne lorsque quelque chose qu'elle croit est contredit par une information certaine qu'elle vient de comprendre*. Ce conflit produit une tension psychologique en général pénible à supporter, voire insupportable car la personne se sent rabaissée à ses propres yeux et peut-être aussi aux yeux des autres. Souvent la personne rejette ou ignore la nouvelle information, allant alors jusqu'à nier l'évidence avec une irrationalité et une mauvaise foi totales ; parfois elle invente une justification de sa croyance antérieure en la prétendant compatible avec la nouvelle information, attitude également irrationnelle et de mauvaise foi. La dissonance cognitive a été observée aussi chez des jeunes enfants et même chez des singes capucins.

Cette incapacité pour bien des gens d'accepter d'avoir eu tort et de changer d'avis est source de nombreux conflits dans notre société. Exemple : [15]

Conseil : toujours reconnaître ses erreurs !

Pour ma part, lorsque j'ai pris conscience vers vingt ans du problème de la dissonance cognitive, je me suis entraîné à rester intellectuellement honnête, à reconnaître mes erreurs, à énoncer clairement et publiquement si nécessaire la nouvelle réalité à laquelle j'adhérais. L'entraînement a consisté à me persuader que je me grandissais, aux yeux des autres comme à mes propres yeux, en reconnaissant m'être trompé, et en adhérant à la réalité au lieu de persister dans l'erreur. A force d'entraînement j'ai réussi, dans chaque débat, à chercher *la vérité* par la prise en compte de l'opinion des autres, et pas à chercher *le triomphe de mon opinion de départ* ; et chaque fois que je découvrais ainsi une vérité nouvelle je me sentais plus riche, et les gens avec qui je débattais m'estimaient davantage pour mon ouverture et mon honnêteté.

Voir aussi le paragraphe Le déni de réalité.

1.2.2.12 La force chez Nietzsche

Chez Nietzsche, la *"force"* est la manifestation de la volonté de puissance lorsqu'elle commande aux pensées et aux actes d'un homme. Elle résulte de l'effet plus ou moins intense de l'harmonie du système d'instincts [5] et pulsions [4] d'un individu, lorsqu'ils collaborent efficacement à la bonne expression de sa volonté de puissance.

- Dans FP XI, 40 [42] on lit :

  "La seule force qui existe est de même nature que celle de la volonté : un ordre donné à d'autres sujets et suivant lequel ils se transforment."

Dans FP XI, 36 [31] on lit :

> *"Ce victorieux concept de « force » grâce auquel nos physiciens ont créé Dieu et le monde, a encore besoin d'un complément : il faut lui attribuer une dimension intérieure que j'appellerai « volonté de puissance », c'est-à-dire appétit insatiable de démonstration de puissance ; ou d'usage et d'exercice de puissance sous forme d'instinct créateur, etc."*

Nietzsche ajoute donc au concept de force physique d'un être vivant une force intérieure, la *"volonté de puissance"*, qui s'exprime sous forme d'instincts [5] ou de pulsions [4]. Il précise dans *"La Généalogie de la morale"* 1ère dissertation §13 :

> *"Exiger de la force qu'elle ne se manifeste pas comme force, qu'elle ne soit pas une volonté de terrasser, d'assujettir et de dominer, une soif d'ennemis, de résistances et de triomphes, c'est tout aussi insensé que d'exiger de la faiblesse qu'elle se manifeste comme force.*

La force ou la faiblesse d'un homme sont des traits psychologiques caractéristiques de son aptitude à affronter la réalité du monde qu'il perçoit, et à s'y comporter en homme fort ou homme faible, c'est-à-dire de manière active ou réactive. On ne peut pas dire que les hommes sont *ou* faibles *ou* forts : un fort, par exemple, peut avoir des faiblesses.

1.2.2.12.1 Quantité de force

Nietzsche écrit dans *"La Généalogie de la morale"* 1ère dissertation §13 :

> *"Une quantité déterminée de force correspond exactement à la même quantité d'instinct, de volonté, d'action - bien plus, elle n'est pas autre chose que justement cet instinct, cette volonté, cette action même…"*

Nietzsche introduit dans ce paragraphe la notion de « quantité de force » pour décrire d'abord la violence des instincts [5] et des pulsions [4]. En quantifiant ainsi la volonté de puissance, il lui attribue une propriété « d'intensité » que n'a pas le déterminisme scientifique, mais qu'on peut attribuer au déterminisme humain.

> En effet, le déterminisme scientifique et sa version enrichie, le déterminisme étendu, sont des principes qui affirment simplement que dans une situation donnée la nature déclenche une évolution précise, régie par des lois physiques déterministes. Ce déclenchement est une relation de cause à effet, qui à l'évidence n'est pas quantifiable : si la cause (situation-circonstances) existe, la conséquence (évolution) se produit nécessairement, sans restriction ni délai.

Par contre, en matière de déterminisme humain et plus généralement de déterminisme du vivant, un grand nombre de mécanismes physiologiques comprennent des paires de processus antagonistes. Toute évolution résulte alors de l'action d'une ou plusieurs de ces paires, action plus ou moins bien coordonnée, plus ou moins intense, régie par un déterminisme quantifiable, en plus de l'action de mécanismes non appariés. Exemples :

- Le système sympathique accélère le cœur, le parasympathique le ralentit.
- Le système sympathique dilate les bronches, le parasympathique les contracte.

Selon la quantité de force, c'est-à-dire d'intensité d'un instinct ou d'une pulsion dans des circonstances données, les lois régies par le déterminisme humain ajustent automatiquement l'équilibre de paires de mécanismes antagonistes pour produire l'effet désiré par le subconscient.

Je définis donc chez un individu la « quantité de force » d'un instinct (ou de la volonté de puissance) comme son « degré d'irrésistibilité ». Plus la force est grande, plus ses désirs s'imposent et dominent l'esprit et le subconscient de l'individu, par augmentation de la priorité des valeurs correspondantes dans son échelle de valeurs du moment ; voir aussi Force de volonté et besoin de sens.

A tout instant, la volonté d'action de l'individu (sa volonté de puissance) est donc la résultante des forces qui interviennent, souvent de manière antagoniste. Cette volonté résultante est *dans la direction et le sens* qui satisfont sa valeur dominante du moment, et son *intensité* correspond à la quantité de force.

Remarque : avec cette définition, la volonté de puissance d'un être vivant est caractérisée par une direction, un sens et une intensité : en mathématiques et en physique, c'est un vecteur, analogie scientifique curieuse qui s'ajoute à celle entre la volonté de puissance et l'entropie thermodynamique.

Voir aussi : Une causalité à deux composantes - Force accumulée

A la fois vrai et faux, et à de multiples points de vue

La volonté de puissance d'un individu résulte d'une perpétuelle lutte d'influence de pulsions [4] et d'instincts [5], chacun cherchant à s'imposer aux autres - mais en fait coopérant en vue d'une interprétation unifiée [84]. C'est pourquoi Nietzsche s'impose de ne jamais raisonner de manière binaire, en opposant « vrai » et « faux » : pour lui qui voit toute la nature à travers un modèle d'être vivant, une affirmation peut être à la fois vraie et fausse. Mais pour nous qui pouvons séparer ce qui vit de ce qui ne vit pas, il y a de nombreuses circonstances où une pensée binaire, déterministe au sens scientifique, s'impose parce qu'elle est plus rigoureuse ; cette rigueur permet une meilleure compréhension, donc une meilleure anticipation des évolutions.

Nous garderons alors des recommandations de Nietzsche celle de multiplier les interprétations d'une situation, d'en considérer tous les aspects, pour la comprendre et décider d'une action éventuelle. Nous respecterons ainsi le quatrième précepte que Descartes a énoncé dans son célèbre *Discours de la méthode* [60] :

> « …faire partout des dénombrements si entiers et des revues si générales, que je fusse assuré de ne rien omettre. »

Toute pensée prend en compte la totalité de la situation du moment

Les neurosciences l'affirment, et Nietzsche confirme dans FP XII, 1 [61] :

> *"Aucune pensée, aucun sentiment, aucune volonté n'est né d'un instinct déterminé, c'est au contraire un état global, toute la surface de toute la conscience, il résulte du constat de puissance momentané de tous les instincts qui nous constituent - et donc de l'instinct alors dominant aussi bien que de ceux qui lui obéissent ou lui résistent."*

Nietzsche affirme avec raison que, dans le jeu de concurrence-coopération des instincts et pulsions du moment, c'est toujours leur effet global et son émotion résultante qui déterminent la volonté de puissance et sa force, donc la pensée qui apparaît. Cette opinion étant confirmée aujourd'hui par les neurosciences, on voit une fois de plus la perspicacité et l'intuition de Nietzsche.

1.2.2.12.2 Forces actives et forces réactives - Hommes forts et hommes faibles

Dans sa vision de la psychologie, Nietzsche appelle « *force* » d'une personne l'intensité de sa volonté de puissance, notamment du désir de démontrer et d'augmenter sa puissance sous forme de pulsions [4] créatrices et de défis relevés.

Nietzsche distingue les « forces actives » des « forces réactives ».

- Les « forces actives » (appelées aussi « affirmatives ») sont les forces positives d'appétit de vie, d'optimisme, de liberté, de création, d'entreprise, de don, d'affirmation de soi et de domination des faibles : ce sont des forces de « maîtres », des forces d'êtres sains.

  Ces forces actives ont donné naissance à des « religions positives », qui incitent l'homme à accepter et aimer sa vie, et décrivent le monde qui suit la mort de manière négative. Ainsi, dans la religion positive des Grecs, la vie mérite d'être vécue car elle procure du plaisir ; après la mort, les Enfers souterrains sont un monde de souffrances séparé du monde des vivants par le fleuve Styx (dont le nom signifie « haïssable », « qui fait frissonner de peur de la mort »).

- Les « forces réactives » (appelées aussi « négatives ») sont des forces pessimistes qui subissent, objectent, s'opposent à la vie, demandent de l'aide, critiquent les progrès et l'innovation. Elles caractérisent une force vitale maladive, et induisent des attitudes de ressentiment et de soumission face à une volonté plus forte : ce sont des forces d'« esclaves ».

  Ces forces réactives ont donné naissance à des « religions négatives » comme la religion chrétienne, qui prêche la détestation de la vie, pleine de souffrances.

Hommes forts et hommes faibles

Pour Nietzsche, on ne peut juger les actes d'un homme qu'en fonction de *sa nature profonde* : un « faible » l'est par la culture acquise depuis sa naissance ; il voit des dangers partout et cherche à s'en protéger. De même, un « fort » l'est par héritage de la culture de ses ascendants, il recherche le défi et le danger, et il cherche à vaincre et dominer tout ce qui lui résiste.

La vie est créatrice de valeurs, de circonstances où la survenance ou l'absence d'un acte fait une différence. (Si un homme trouve qu'aucun acte n'a d'importance, qu'il ne peut rien changer qui ait de la valeur à ses yeux, il est en plein nihilisme).

La religion chrétienne, source de forces réactives

La religion chrétienne qualifie de mauvaises les manifestations de force vitale comme l'orgueil, la gourmandise, les plaisirs des sens. Elle préconise le ressentiment envers les riches et les puissants, décrits comme suspects et méchants. Dans l'Evangile selon Saint Luc (XVIII, 24-25) on lit :

> « Jésus, voyant qu'il était devenu tout triste, dit : Qu'il est difficile à ceux qui ont des richesses d'entrer dans le royaume de Dieu ! Car il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. »

Dans notre France de tradition catholique, le sentiment envieux à l'égard des riches et l'habitude culturelle de les considérer comme coupables, pousse beaucoup de gens de gauche à désirer qu'on leur impose une fiscalité assez lourde pour être punitive [48]. Dans les pays de tradition protestante, au contraire, le sentiment envieux à l'égard des riches existe, mais il est moins répandu, moins intense et souvent accompagné d'un sentiment d'admiration.

La religion chrétienne glorifie les manifestations de faiblesse comme la modestie, la charité, la soumission, l'autopunition. Après la mort, l'homme se voit promettre le Paradis (décrit comme le seul endroit où l'on peut être pleinement heureux), le Purgatoire ou l'Enfer, selon son comportement pendant sa vie, c'est-à-dire la manifestation de la justice divine par une éternité de récompense ou de punition.

Alors que les Grecs de l'Antiquité avaient une religion positive de joie de vivre et de disparition de l'être après la mort, les chrétiens ont une religion de vie négative, suivie d'une promesse de Paradis éternel pour ceux qui ont été vertueux.

Nietzsche appelle *"nihilisme"* la culture imposée par le christianisme (issu du platonisme et de sa morale socratique), qui a fait triompher ses forces réactives sur les forces actives de la culture romaine.

Voir aussi : Le romantisme.

1.2.2.12.3 Force de volonté et besoin de sens

La *"force de volonté"* d'un homme lorsqu'il s'agit de penser ou d'agir dans une situation donnée est la quantité de force dont sa volonté dispose alors. Elle dépend de l'indépendance de son esprit par rapport aux certitudes extérieures :

- Un homme à volonté forte a des certitudes optimistes en lui-même, il a peu besoin de s'appuyer sur des faits matériels ou des principes moraux ; il n'a guère besoin, non plus, qu'un autre homme prenne la responsabilité de la décision et lui donne l'ordre ou le conseil de la prendre : il est prêt à prendre des risques. La force de volonté est une qualité indispensable à qui veut commander.
- Un homme à volonté faible, au contraire, ne peut se décider sans appui extérieur, il n'ose pas le faire, il déteste le risque. Il lui faut soit une certitude matérielle de succès, soit qu'un autre prenne la responsabilité à sa place. Cela le prédispose à obéir à un chef.

Au lieu d'une situation donnée, Nietzsche se place au niveau supérieur de l'attitude dominante d'un homme pendant sa vie. Pour lui :

- Un homme dont la force de volonté est faible est un pessimiste qui a besoin que la vie ait un sens [93], pour connaître son devoir et ce qu'il peut espérer ; sinon, il est perdu, le nihilisme le guette.
- Un homme dont la force de volonté est forte, au contraire, est un optimiste qui a la conviction interne qu'il peut venir à bout d'éventuelles difficultés et surmonter d'éventuels contretemps ; il a ses certitudes en lui-même, il n'a pas besoin qu'une morale lui dicte son devoir et que des espoirs réalistes justifient ses efforts. Nietzsche l'écrit dans FP XIII, 9 [60], puis dans *"Le Gai savoir"* §347 *"Les croyants et leur besoin de croyance"* :

  "Le degré de force de volonté se mesure au degré jusqu'où l'on peut se dispenser du sens dans les choses, jusqu'où l'on supporte de vivre dans un monde dépourvu de sens, parce que l'on organise soi-même un petit fragment de celui-ci."

  "…la volonté est, en tant qu'affect du commandement, le signe le plus décisif de la maîtrise de soi et de la force."

L'indépendance d'esprit par rapport à des certitudes extérieures peut être plus ou moins grande selon les circonstances. Elle dépend aussi du délai de décision dont un homme dispose : en cas d'urgence il doit décider vite, sans analyser longtemps la situation, sans demander l'avis de quiconque : voir Force de volonté et croyances.

1.2.2.13 Plaisir et souffrance

Le plaisir et la souffrance ne sont pas des valeurs ; ce sont des symptômes que la volonté de puissance interprète pour trouver la direction d'évolution nécessaire à l'accroissement du bonheur. L'intensité d'une sensation de plaisir ou de souffrance détermine la quantité de force de la volonté de puissance qui l'interprète : plus on souffre fort, par exemple, plus la volonté de puissance entraîne une réaction forte pour diminuer cette souffrance.

Peut-on éliminer la souffrance ?

Eliminer la souffrance est impossible. Le fait de vivre impliquant une recherche constante de plus de plaisir ou moins de souffrance, *la variation de celles-ci fait partie de la vie, qui ne se conçoit pas sans elles*. Ainsi, la douleur physique est le symptôme qui nous avertit de quelque chose qui risque de nous apporter plus de souffrance, voire la mort : elle est donc indispensable à notre vie, elle en fait partie. De son côté, la souffrance morale traduit un conflit entre des valeurs d'une personne et une situation qu'elle subit ou une menace qu'elle redoute.

Plaisir, souffrance et état de santé

La présence ou l'absence de plaisir ou de souffrance ne donnent pas de certitude concernant l'état de santé du moment : on peut être sain et éprouver une douleur passagère, ou être malade et éprouver un plaisir passager. Ce n'est que si le plaisir ou la souffrance durent qu'on peut conclure quelque chose sur la santé. Le corps sain d'un être « fort » a des mécanismes *pour surmonter* la douleur ou la souffrance plus efficaces que le corps malade d'un être « faible », qui n'a que des mécanismes *de défense*.

Les deux sortes de souffrance, selon la richesse de la vie

La différence entre forces actives et réactives apparaît dans le GS §370 :

> *"…il y a deux sortes de souffrants, d'abord ceux qui souffrent de la surabondance de la vie, qui veulent un art dionysien [8] et aussi une vision et une compréhension tragique de la vie - et ensuite ceux qui souffrent d'un appauvrissement de la vie, qui demandent à l'art et la philosophie le calme, le silence, une mer lisse, la délivrance de soi, ou bien encore l'ivresse, les convulsions, l'engourdissement, la folie".*
>
> *"L'être chez qui l'abondance de vie est la plus grande, Dionysos, l'homme dionysien [8], se plaît non seulement au spectacle du terrible et de l'inquiétant, mais il aime le fait terrible en lui-même, et tout le luxe de destruction, de désagrégation, de négation ; la méchanceté, l'insanité, la laideur lui semblent permises en quelque sorte, par suite d'une surabondance de forces génératrices et fécondantes qui est capable de faire, de chaque désert, un pays fertile.*
>
> *C'est au contraire l'homme le plus souffrant, le plus pauvre en force vitale, qui aurait le plus grand besoin de douceur, d'aménité, de bonté, en pensée aussi bien qu'en action, et, si possible, d'un Dieu qui serait tout particulièrement un Dieu des malades, un « Sauveur » ;"*

Force d'une nature et résistance à la souffrance

Nietzsche pense que la force d'une nature forte lui permet de surmonter les contrariétés et, plus généralement, les souffrances ; une nature faible, au contraire, est excessivement irritable, accordant de ce fait une importance exagérée aux situations de plaisir et de déplaisir. Patrick WOTLING l'explique dans son livre 4. page 139 : « L'obsession de la souffrance est toujours le propre d'un état de déséquilibre morbide, et l'irritabilité le signe de l'affaiblissement de l'instinct d'autodéfense.» ; il s'appuie sur cette citation de Nietzsche FP XIV, 14 [86] :

> *"…les maladies, et surtout les maladies nerveuses et mentales, sont des signes que manque la force défensive de la nature forte ; c'est ce qu'indique justement l'irritabilité, de sorte que plaisir et déplaisir deviennent des problèmes primordiaux."*

Force d'un homme et résistance à la dure vérité de l'existence

Chez tout homme il y a en permanence un décalage entre ses désirs et la possibilité de les satisfaire ; nous en connaissons aujourd'hui une explication physiologique et c'est la source du « non-être » de Sartre. L'homme agit dans le sens de ses désirs (Nietzsche dirait : dans le sens de sa volonté de puissance).

Mais lorsque le décalage est si grand que l'homme perd espoir d'améliorer son bonheur, il y a un risque de nihilisme (négation de la réalité perçue) et de refuge dans un monde imaginaire. L'homme est alors d'autant plus « fort » qu'il peut mieux résister à la souffrance du décalage et au désir de fuite devant la réalité. Nietzsche écrit dans *"Par-delà bien et mal"* §39 :

> *"…la nature foncière de l'existence pourrait même impliquer qu'on pérît de la connaître tout entière, de telle sorte que la force d'un esprit se mesurerait à la dose de « vérité » qu'il serait capable de supporter ou, pour parler plus*

clairement, au degré où il lui serait nécessaire de la diluer, de l'envelopper, de l'édulcorer, de l'amortir, de la fausser."

1.2.2.14 Le combat de Nietzsche contre les erreurs du platonisme

Nietzsche dénonce vigoureusement les illusions du platonisme (spiritualisme, idéalisme [1f]) en général et du christianisme en particulier, parce qu'à ses yeux ce sont des doctrines réactives, génératrices d'attitudes de faiblesse, donc hostiles à la vie. Pour lui, Dieu est une invention d'hommes trop faibles pour affronter la réalité, et qui se réfugient dans une réalité artificielle qu'ils ont créée de toutes pièces pour être à jamais compassionnelle, bonne, juste et heureuse. Dieu est donc une idole comme le veau sacré en métal, créée par des hommes en mal de sens pour être ensuite adorée [17].

Nietzsche dénonce aussi les conséquences de la faiblesse des hommes dominés par des forces réactives : frustrations ; sentiment d'impuissance et de ressentiment ; désir de vengeance ; sentiment d'envie vis-à-vis des riches, des puissants, de ceux qui réussissent. Il en résulte un mal de vivre, l'envie de rien, la perte du sens de l'existence, parfois de la dépression, parfois du nihilisme.

Dans *"La Généalogie de la morale"* 1ère dissertation §13, il écrit à propos de ces hommes faibles :

> *"Quoi d'étonnant si les affects rentrés couvant sous la cendre, si la soif de vengeance et la haine utilisent à leur profit cette croyance* [que le monde est méchant alors qu'il pourrait ne pas l'être]*, et même au fond entretiennent avec une ferveur toute particulière cette croyance selon laquelle il est loisible au fort de devenir faible, à l'oiseau de proie de se faire agneau : - on s'arroge ainsi le droit de rendre responsable l'oiseau de proie de ce qu'il est oiseau de proie…"*

Nietzsche explique là que le monde est ce qu'il est, avec ses êtres forts et ses êtres faibles, avec ses carnassiers voués à dévorer des proies sous peine de mourir de faim. Il est puéril d'accuser le monde d'être ce qu'il est sous prétexte qu'on en souffre et qu'on est impuissant à le changer ; c'est aussi absurde car, en vertu du principe d'identité [88], le monde ne peut pas être autre que ce qu'il est ; rêver d'un monde meilleur n'est que cela, un rêve, un refus de la réalité.

Nietzsche explique et déplore le sentiment d'impuissance que leur faiblesse ne peut manquer d'inspirer aux êtres faibles qui souffrent ; il écrit à la suite :

> *"Lorsque les opprimés, les écrasés, les asservis, sous l'empire de la ruse vindicative de l'impuissance, se persuadent : « Soyons autres que les méchants, c'est-à-dire bons ! Est bon quiconque ne fait violence à personne, quiconque ne viole, ni ne blesse, qui n'attaque pas, qui n'use pas de représailles, et qui laisse à Dieu le soin de la vengeance, quiconque se tient caché comme nous, les patients, les humbles et les justes. »*
>
> *Tout cela veut dire, en somme, à l'écouter froidement et sans parti pris : « Nous, les faibles, nous sommes décidément faibles ; nous ferons donc bien de ne rien faire de tout ce pour quoi nous ne sommes pas assez forts. »"*

1.3 Le nihilisme

1.3.1 Définitions habituelles du nihilisme

- Le nihilisme est d'abord *une doctrine* selon laquelle rien n'existe, ni réalité ni croyance ; c'est pourquoi le déni de réalité est un nihilisme.
- C'est ensuite, *sur le plan moral*, une négation des valeurs morales et de leur hiérarchie ; c'est pourquoi pour un nihiliste le monde est dénué de sens [93].
- C'est enfin *une disposition d'esprit* caractérisée par le désenchantement moral, l'absence de but et le pessimisme ; c'est pourquoi un nihiliste est désespéré.

Une impression de *néant* résulte de cette dévalorisation des valeurs morales et sociales, qui perdent leur influence sur les choix humains. C'est d'abord cette dévalorisation des valeurs suprêmes que Nietzsche affirme dans sa célèbre phrase *"Dieu est mort"*. Dénué des valeurs essentielles, *le monde n'a pas de sens, il est absurde et inhumain* [93], rendant donc le nihiliste pessimiste voire désespéré.

La philosophie nihiliste prône l'utilitarisme [28] et le rationalisme [108] scientifique, doctrines que Nietzsche méprise et combat. Elle rejette les sciences sociales et les philosophies classiques, ainsi que l'autorité de l'Etat, de l'Eglise ou de la famille.

1.3.2 Définitions nietzschéennes du nihilisme

Source : FP XIII, 9 [35]
"1. Le nihilisme est un état NORMAL. *[Voir [93] et son dernier paragraphe]*
Nihilisme : le but fait défaut ; la réponse au « pourquoi ? » fait défaut ; que signifie le nihilisme? que les valeurs suprêmes se dévalorisent."

Nietzsche énonce ensuite son refus de la possibilité d'existence d'une vérité, de concepts absolus (indépendants du contexte) et de valeurs :

> *"2. PRESUPPOSES DE CETTE HYPOTHESE* [Le nihilisme est un état normal]
> *Qu'il n'y a point de vérité ; qu'il n'y a aucune conformation absolue des choses, aucune « chose en soi » - cela même est un nihilisme, et à vrai dire le plus extrême. Il pose la valeur des choses précisément dans le fait qu'aucune réalité ne correspond à cette valeur…"*

Voir aussi : Décomposition de la morale.

Face au nihilisme, Nietzsche distingue deux attitudes :

- Une attitude *réactive*, où l'homme se contente de réagir à un conflit entre ses valeurs et celles de la société où il vit. Le manque de sens de sa vie [93] est désespérant, mais il n'y peut rien. C'est une attitude défensive d'homme faible, qui peut être passive mais aussi aller jusqu'à la violence.
- Une attitude *héroïque*, où l'homme ne se laisse pas aller, mais agit dans le sens de sa volonté de puissance, pour s'affirmer, changer les choses et profiter le plus possible de la vie ; c'est une attitude offensive, créative, entreprenante.

1.3.2.1 Le nihilisme réactif

Nietzsche distingue deux formes de nihilisme réactif : le nihilisme actif et le nihilisme passif.

1.3.2.1.1 Le nihilisme actif

"[C'est un] signe de la puissance accrue de l'esprit" (FP XIII, 9 [35])

La force de l'esprit a tellement augmenté que ses buts initiaux se trouvent dépassés. Ce nihilisme est destructeur : l'homme qui en est atteint veut détruire sa société et se détruire lui-même, car il n'espère plus rien de positif et ne peut s'affirmer et crier son désespoir qu'en détruisant. C'est le nihilisme du suicide, des anarchistes, des révolutionnaires et des terroristes. Voici deux exemples.

- Extraits de [122] livre XI, chapitre III « Un diablotin » :

  « Pourquoi faire le mal ? Pour qu'il ne reste rien nulle part. Ah ! comme ce serait bien ! Savez-vous, Aliocha, je pense parfois à faire beaucoup de mal, de vilaines choses, pendant longtemps, en cachette... Et tout à coup tous l'apprendront, m'entoureront, me montreront du doigt ; et moi je les regarderai. C'est très agréable. »

  « Je veux me détruire. Il y a ici un jeune garçon qui est resté couché entre les rails pendant le passage d'un train. Veinard ! Écoutez, on juge maintenant votre frère pour avoir tué son père, et tout le monde est content qu'il l'ait tué […] Moi la première. »

  « Je me tuerai, car tout me dégoûte ! Je ne veux plus vivre ! »

  « Je n'ai besoin que de vos larmes. Et que les autres me torturent, me foulent au pied, tous, tous, sans excepter personne ! Car je n'aime personne. Vous entendez, personne ! Au contraire, je les hais ! »

- Extrait de [117] :

  « 1. Le révolutionnaire est un homme condamné. Il n'a pas d'intérêts propres, pas de liaisons, pas de sentiments, pas d'attaches, pas de biens et pas même de nom. Tout en lui est absorbé par un seul et unique intérêt, une seule pensée, une seule passion : la révolution.

  2. Tout au fond de son être, non seulement en paroles mais aussi en actes, il a rompu tout lien avec l'ordre établi et le monde cultivé dans son ensemble, avec ses lois, ses propriétés, ses conventions sociales et ses principes éthiques. Il est un ennemi implacable de ce monde, et s'il continue d'y vivre, c'est pour mieux le détruire.

  3. Le révolutionnaire exècre les doctrines et a rejeté les sciences ordinaires, les laissant aux générations futures. Il ne connaît qu'une seule science, la science de la destruction. A cette fin, et à cette fin seule, il étudiera la mécanique, la physique, la chimie et peut-être la médecine ; à cette fin, il étudiera jour et nuit la science vivante : le peuple, ses caractéristiques, son fonctionnement et tout ce qui constitue le présent ordre social à tous les niveaux. Son seul et unique objectif est la destruction immédiate de cet ordre ignoble.

  4. Il méprise l'opinion publique. Il exècre et abhorre l'éthique sociale existante dans toutes ses manifestations et expressions. Pour lui, est moral tout ce qui

peut permettre le triomphe de la révolution. Est immoral et criminel tout ce qui se trouve en travers de son chemin. »

1.3.2.1.2 Le nihilisme passif

La force de l'esprit a tellement faibli que l'homme est incité à la démission, à l'abandon, au laisser-aller. L'homme qui en est atteint a perdu ses valeurs et ses illusions, et se complait dans une inactivité où il rumine son désespoir. Ayant besoin de certitudes morales, il s'invente un monde artificiel aux valeurs en accord avec celles que son bonheur exige et qu'il ne trouve pas dans le monde sensible. Et lorsqu'il ne sait pas expliquer un phénomène de la nature il en invente une cause, souvent magique ou divine. Voir aussi le sens de la vie [93].

Nihilisme passif et christianisme

Un homme dans le nihilisme passif ne peut supporter le monde où il vit : il se réfugie dans le « monde vrai ». Dans sa culture, l'Idée-illusion domine la réalité, qui n'est pas assumée (le mot *nihilisme* vient de sa négation).

Nous avons déjà vu que le christianisme est source de forces réactives et de passivité. Chez les chrétiens l'âme est éternelle et compte plus que le corps mortel ; l'au-delà sanctionne et compense les actes et souffrances d'ici-bas, etc. La religion permet à l'homme de fuir le réel, d'apaiser son sentiment d'impuissance et sa détresse, de lui donner un espoir… dans l'au-delà. Le clergé s'allie aux princes pour asservir et exploiter le peuple au nom de vérités révélées qu'il proclame à cet effet, collusion dénoncée aussi par Karl Marx. Le sujet d'un royaume chrétien doit respecter son « Roi par la grâce de Dieu » et lui obéir sans discuter son bon plaisir. Le christianisme mène au nihilisme.

1.3.2.2 Le nihilisme héroïque

C'est le nihilisme des êtres forts, des « héros » et de Nietzsche. Pour chacun, la mort de Dieu et la disparition des valeurs traditionnelles est une bonne nouvelle, une occasion de changer le monde, de s'affirmer avec une joie dionysiaque [8], dans le sens de sa volonté de puissance.

Un nihiliste héroïque accepte de vivre dans un monde dénué de sens *parce qu'il lui en donne un, celui qu'il veut et crée en tant qu'artiste.* Il l'accepte aussi parce que la recherche d'un tel sens n'est qu'une curiosité métaphysique déplacée : il faut accepter le monde et le destin tels qu'ils sont car le monde étant un chaos, il est illusoire d'essayer d'en comprendre quelque chose. Mieux même, il faut aimer les aspects de la vie que les faibles déplorent : le mal, la maladie, la souffrance, la méchanceté, la cruauté, le mensonge, etc., *parce qu'ils font partie de la vie*.

Créateur, le nihiliste héroïque considère le décalage entre la situation perçue et l'idéal comme un défi à relever. Un adepte du nihilisme héroïque ne se réfugie pas dans le rêve pour fuir la réalité et n'a pas besoin d'idoles. Sa philosophie exclut la transcendance divine et affirme que le sens de la vie de l'homme [93] est en lui-même, et que son devenir ne dépend que de lui. Nietzsche décrit les qualités de l'homme nouveau dans *"Par-delà bien et mal"* §56, où il annonce aussi, à la fin, sa doctrine de « l'Eternel retour » :

> *"si […] on a pénétré et sondé jusqu'au fond la pensée la plus radicalement négatrice du monde qui soit - par-delà bien et mal, et non plus, comme Bouddha et Schopenhauer, en restant prisonnier du leurre de la morale, - on ouvrira peut-*

être les yeux […] sur l'idéal opposé : celui de l'homme le plus exubérant, le plus vivant, le plus consentant au monde, qui non seulement a appris à s'accommoder de la réalité telle qu'elle fut et telle qu'elle est et à la supporter, mais encore réclame qu'elle se répète telle qu'elle fut et telle qu'elle est, de toute éternité…"

L'homme nouveau de Nietzsche n'est ni nihiliste réactif, ni prisonnier d'une morale qui ignore sa volonté de puissance, mais en harmonie avec le monde et souhaitant le rester.

1.3.3 Le nihilisme dans l'histoire de l'humanité

Nietzsche exprime le sentiment d'absence de finalité dans l'apparition et l'évolution de l'humanité dans *"La Généalogie de la morale"* 3ème dissertation §28 :

> *"…l'homme, l'animal-homme, n'a eu jusqu'à présent aucun sens. Son existence sur la terre était sans but ; « pourquoi l'homme ? » - c'était là une question sans réponse ; la volonté de l'homme et de la terre manquait ; derrière chaque puissante destinée humaine retentissait plus puissamment encore le refrain désolé : « En vain ! »"*
>
> *"…une immense lacune environnait l'homme, - il ne savait pas se justifier soi-même, s'interpréter, s'affirmer, il souffrait devant le problème du sens de la vie."*
>
> *"L'homme […] ne rejette pas la souffrance en soi : il la veut, il la cherche même, pourvu qu'on lui montre la raison d'être, le pourquoi de cette souffrance. Le non-sens de la douleur, et non la douleur elle-même est la malédiction qui a jusqu'à présent pesé sur l'humanité…"*

Détestation de la réalité, le nihilisme réactif engendre un pessimisme, une fatigue de vivre, un sentiment si fort de vanité des efforts qu'il mène au ressentiment et souvent au désespoir, voire à l'immoralisme, la rébellion et la justification du suicide ou du meurtre. (Voir : Sens de la vie [93])

Le nihilisme réactif sévit beaucoup de nos jours, les gens ayant perdu beaucoup de valeurs et ne croyant plus à grand-chose [1g] (Voir aussi : [100]). Des adolescents se sont suicidés parce qu'une campagne de dénigrement sur Facebook de leurs qualités, de leurs actes ou de leur physique leur a fait perdre la foi en leur dignité humaine ; des fous armés assassinent des enfants dans des écoles…

1.3.4 Les idoles du christianisme, des Lumières et du socialisme

Les nihilistes passifs dénoncent et nient la vie réelle (d'où le terme *nihilisme*), et inventent un monde artificiel (que nous avons appelé plus haut « monde vrai ») aux valeurs inversées par rapport aux valeurs naturelles de la vraie vie, pour y croire et se consoler de la dureté de celle-ci. Nietzsche dit à ce propos que « *l'homme s'est créé des idoles* [faux dieux comme le veau sacré en métal [17]] *pour y croire »* ; son nihilisme oppose le rêve du « monde vrai » à la seule réalité accessible, celle du monde apparent (on dit aussi : sensible).

Nietzsche définit la notion d'idole dans la préface de *"Ecce Homo"* Avant-propos §2 :

> *"Je n'érige pas de nouvelles « idoles » ; que les anciennes apprennent d'abord ce qu'il en coûte d'avoir des pieds d'argile. Renverser des idoles - j'appelle ainsi toute espèce d'idéal - voilà bien plutôt mon affaire. Dans la même mesure où l'on*

a imaginé par un mensonge un monde idéal, on a enlevé à la réalité sa valeur, son sens, sa véracité… Le « monde vrai » et le « monde de l'apparence », traduisez : le monde inventé et la réalité... Le mensonge de l'idéal a été jusqu'à présent la malédiction suspendue au-dessus de la réalité. L'humanité elle-même, à force de se pénétrer de ce mensonge, a été faussée et falsifiée jusque dans ses instincts les plus profonds, - jusqu'à l'adoration des valeurs inverses de celles qui lui garantiraient l'épanouissement, l'avenir, le droit éminent à l'avenir."

Aux yeux de Nietzsche, *le christianisme, les Lumières et le socialisme sont des idoles*, car ce sont les idéologies d'hommes faibles qui rêvent à un « monde vrai » moralement juste, qui est une utopie, une tromperie. Voir :

- La dénonciation du christianisme
- *Qu'est-ce que les Lumières ?* (Kant, 1784) [26]
- Ce mot de Jaurès : « Le socialisme est une morale », c'est-à-dire un système politique basé sur de bons sentiments. Il résume l'idéal d'hommes qui veulent un Etat qui garantit aux citoyens l'égalité et la solidarité, en intervenant dans l'économie par la propriété d'entreprises et la fourniture de services publics.

  Le communisme, basé encore plus sur les bons sentiments d'hommes vertueux, ne diffère du socialisme que par le niveau d'intervention de l'Etat :

  - alors que le socialisme tolère la propriété privée d'entreprises, le communisme veut qu'il soit propriétaire de tous les moyens de production, de transport et d'échange ;
  - alors que le socialisme respecte l'initiative économique individuelle (entreprises et services privés), l'économie communisme de l'URSS était régie par une planification centralisée de la production, des transports et de la consommation dont le prix Nobel d'économie von Hayek a démontré l'inefficacité.

  Voir aussi : Opinion de Nietzsche sur le communisme.

Pour Nietzsche, le nihilisme des hommes faibles est accompagné d'une perte de puissance, ainsi que des désirs et des idéaux à la base des valeurs de la vie réelle. La célèbre phrase *"Dieu est mort !"* affirme notamment la perte actuelle de justification et d'influence du spiritualisme [1f] et des valeurs associées aux religions révélées. Le titre du livre de Nietzsche *"Le crépuscule des idoles"* contient deux idées :

- *Le crépuscule*, heure du jour où la lumière baisse. Or pour les croyants, la lumière c'est Dieu ou la Vérité. Il s'agit donc de la baisse de valeur de Dieu (Dieu est mort !) et de la Vérité absolue, de leur déclin aux yeux des hommes.
- *Les idoles*, faux dieux créés par l'homme qui nie la réalité pour les adorer.

Idéal, idole - Valeur idole

Une idole a une autorité que l'homme lui a donnée ; il n'a donc pas tendance à la remettre en cause. Il est alors très difficile - voire impossible - à l'homme de remettre en cause ce qu'elle représente. Or cette idole peut correspondre à quelque chose de conscient comme un idéal, ou à quelque chose d'inconscient, de culturel comme une valeur ou une coutume.

Nietzsche, opposé à tout idéal parce qu'il limite ou oriente l'initiative, écrit dans *"Ecce homo"* avant-propos §2 :

> *"Renverser des idoles - j'appelle ainsi toute espèce d'idéal..."*

Une valeur inconsciente mais hostile à la vie pose également problème.

1.3.5 Dénonciation du christianisme

On trouve dans [122] livre VI chapitre III « Extrait des entretiens et de la doctrine du père Zosime » un plaidoyer très argumenté pour la foi chrétienne, une homélie pleine d'amour du prochain. C'est ce genre de foi dont Nietzsche dénonce les contrevérités, l'utopisme et les conséquences tragiques pour la civilisation européenne.

Une violente critique du christianisme

On lit dans *"L'antéchrist"* §15 :

> *"Dans le christianisme, ni la morale, ni la religion ne sont en contact avec la réalité. Rien que des causes imaginaires (« Dieu », « l'âme », « moi », « esprit », « libre arbitre » […]) ; rien que des effets imaginaires (« le péché », « le salut », « la grâce », « l'expiation », « le pardon des péchés »). Une relation entre des êtres imaginaires (« Dieu », « esprits », « âmes ») ; une imaginaire science naturelle (anthropocentrique ; une absence totale de la notion de cause naturelle) ; une psychologie imaginaire (une complète incompréhension de soi-même, des interprétations de sentiments généraux agréables ou désagréables […] à l'aide du langage figuré des idiosyncrasies religieuses et morales - « le repentir », « la voix de la conscience » la tentation du diable », « la présence de Dieu ») ; une téléologie imaginaire (« le Royaume de Dieu », « le Jugement dernier », « la vie éternelle »).*
>
> *Ce pur monde de fiction se distingue très à son désavantage du monde des rêves, puisque celui-ci reflète la réalité, tandis que l'autre ne fait que la fausser, la déprécier et la nier. Après que le concept « nature » fut inventé, en tant qu'opposition au concept « Dieu », « naturel » devint l'équivalent de « méprisable » - tout ce monde de fictions a sa racine dans la haine contre le naturel (- la réalité ! -), elle est l'expression du profond déplaisir que cause la réalité...*
>
> *Mais ceci explique tout. Qui donc est seul à avoir des raisons pour sortir de la réalité par un mensonge ? Celui qu'elle fait souffrir. Mais souffrir de la réalité, dans ce cas-là, signifie être soi-même une réalité manquée... La prépondérance des sentiments de peine sur les sentiments de plaisir est la cause de cette religion, de cette morale fictives : un tel excès donne la formule pour la décadence..."*

"être soi-même une réalité manquée" signifie être soi-même inadapté au monde réel.
Voir aussi : Détails sur la téléologie : [10] - Détails sur la décadence.

1.3.5.1 Le christianisme est responsable de la propagation du nihilisme

Nietzsche attribue au christianisme la propagation du nihilisme. Il l'attaque violemment dans *"La Naissance de la Tragédie" §5 "Essai d'autocritique"* :

"Le christianisme fut, dès l'origine, essentiellement et radicalement, satiété et dégoût de la vie pour la vie, qui se dissimulent, se déguisent seulement sous le travesti de la foi en une « autre » vie, en une vie « meilleure ». La haine du « monde », l'anathème aux passions, la peur de la beauté et de la volupté, un au-delà futur inventé pour mieux dénigrer le présent, au fond un désir de néant, de mort, de repos, jusqu'au « sabbat des sabbats », - tout cela, aussi bien que la prétention absolue du christianisme à ne tenir compte que *des valeurs morales, me parut toujours la forme la plus dangereuse, la plus inquiétante d'une « volonté d'anéantissement », tout au moins un signe de lassitude morbide, de découragement profond, d'épuisement, d'appauvrissement de la vie, - car, au nom de la morale (en particulier de la morale chrétienne, c'est-à-dire absolue), nous* devons *toujours et inéluctablement donner tort à la vie, parce que la vie* est *quelque chose d'essentiellement immoral, - nous* devons *enfin étouffer la vie sous le poids du mépris et de l'éternelle négation, comme indigne d'être désirée et dénuée en soi de la valeur d'être vécue. La morale elle-même - quoi ? la morale ne serait-elle pas une « volonté de négation de la vie », un secret instinct d'anéantissement, un principe de ruine, de déchéance, de dénigrement, un commencement de fin ? et par conséquent le danger des dangers ?…"*

Nietzsche poursuit le texte précédent en présentant la solution morale qu'il propose, une solution antichrétienne qu'il nomme *doctrine dionysienne* [8]:

"C'est contre *la morale que, dans ce livre, mon instinct se reconnut comme défenseur de la vie, et qu'il se créa une doctrine et une évaluation de la vie absolument contraire* [à la morale], *purement artistique,* antichrétienne. *Comment la nommer ? Comme philologue et ouvrier dans l'art d'exprimer, je la baptisai, non sans quelque liberté, - qui pourrait dire le vrai nom de l'Antéchrist ? - du nom d'un dieu grec : je la nommai* dionysienne*."*

Deux enseignements importants du christianisme

Le christianisme enseigne que :

- L'homme a une nature corrompue depuis *le Péché originel* [25].

  (A l'époque de Jésus, les fils et descendants d'un coupable étaient aussi considérés comme coupables pendant un certain nombre de générations. Cette conception absurde de la responsabilité a, heureusement, disparu ; ainsi, les Allemands du XXIe siècle ne sont pas responsables de la Shoah, génocide perpétré par les nazis de 1940-45 sur les juifs. Hélas, l'Eglise catholique n'est jamais revenue sur la révoltante absurdité du Péché originel.)

- Ce sont des hommes qui ont crucifié Jésus, innocent fils de Dieu venu pour racheter leurs péchés et les sauver ; ils sont donc coupables à jamais et doivent avoir mauvaise conscience.

  (Même remarque que précédemment sur la transmission de responsabilité).

L'Eglise : structure de domination basée sur la puissance de l'esprit

Dans *"Le Gai savoir"* §358 *"Le soulèvement paysan de l'esprit"* on lit :

"[Par opposition à tout « Etat »]*, une Eglise est d'abord une structure de domination qui assure aux hommes hautement spirituels le rang suprême et croit à la puissance de l'esprit au point de s'interdire tous les moyens plus grossiers de la violence…"*

Il y a du vrai dans cette affirmation, mais :

- Dans l'histoire, la structure de domination de l'Eglise européenne n'a pas été au service des seuls hommes *"hautement spirituels"*, bien que le « Roi par la grâce de Dieu » et le clergé aient dominé la société de nombreux pays. L'Eglise a aussi été alliée à bien des princes au pouvoir, les soutenant de son autorité spirituelle en échange du soutien de leur pouvoir politique pour conserver ses biens et privilèges.
- L'Eglise s'est interdit *"tous les moyens plus grossiers de la violence"* sauf lorsqu'elle a torturé et envoyé au bûcher ceux qu'elle considérait comme des adversaires de ses dogmes, ou comme des rebelles à la Foi qu'elle enseignait.

  Exemple : L'astronome et philosophe Giordano Bruno (1548-1600) a été emprisonné pendant 8 ans par l'Inquisition avant d'être brûlé. Son crime :

  - Avoir nié une vérité affirmée par l'Eglise romaine : « La Terre est le centre de l'Univers » ;
  - Avoir soutenu qu'elle appartient à un système héliocentrique, et que l'Univers est infini et contient d'innombrables planètes comme celles du système solaire.

  10 ans après l'exécution de Giordano Bruno, Galilée a prouvé au monde que les 4 satellites de Jupiter visibles à la lunette tournaient autour de cette planète, pas autour de la Terre. Hélas, l'Eglise l'a poursuivi, lui aussi…

1.3.6 Le nihilisme n'est pas une constatation, c'est une attitude de fuite

Pour Nietzsche, le nihilisme ne consiste pas à *constater le néant* (l'absence d'existence, de valeurs ou de différences entre valeurs, de but, d'espoir, de justification des efforts) ; il consiste à *nier le néant* et à *en compenser la souffrance* dans le « monde vrai » et avec des valeurs inversées ou falsifiées, selon l'enseignement du christianisme.

1.3.7 Dieu est mort !

Dans *"Le Gai savoir"* §125 *"Le dément"* (ou *"L'insensé"*), Nietzsche écrit :

> *"Où est passé Dieu ? [lança le dément], je vais vous le dire ! Nous l'avons tué, - vous et moi ! Nous sommes tous des assassins !"*
>
> *"Ne sentons-nous rien encore de la décomposition divine ? - les dieux aussi se décomposent ! Dieu est mort ! Dieu demeure mort ! Et [c'est] nous [qui] l'avons tué !"*

Dans "Le Gai savoir" §343 "Ce que signifie notre gaieté d'esprit", Nietzsche précise :

> *"Le plus grand événement récent, - le fait que « Dieu est mort' », que la croyance au dieu chrétien a perdu toute crédibilité - commence déjà à répandre sa première ombre sur l'Europe. […]*
>
> *l'événement lui-même est bien trop grand, trop éloigné, trop en marge du pouvoir de compréhension de beaucoup pour que l'on puisse même simplement affirmer que la nouvelle en est déjà arrivée ;*
>
> *et moins encore que beaucoup savent déjà ce qui s'est produit à cette occasion -*

et tout ce qui désormais, une fois cette croyance ensevelie, doit s'effondrer pour avoir été construit sur elle, […] par exemple notre morale européenne."

"En effet, nous, philosophes et « esprits libres" », nous sentons, à la nouvelle que le « vieux dieu » est «mort », comme baignés par les rayons d'une nouvelle aurore ; notre cœur en déborde de reconnaissance, d'étonnement, de pressentiment, d'attente, l'horizon nous semble enfin redevenu libre[…], toutes les entreprises risquées de l'homme de connaissance sont de nouveau permises..."

On peut voir deux sens dans le cri *"Dieu est mort !"*.

1. Jésus est mort, tué par des hommes comme nous (les athées à l'esprit libre). Nous avons réussi à le tuer, avec ce qu'il représente de faiblesse, de déni de réalité, de sentiment de culpabilité depuis le Péché originel [25], de promesses illusoires.
2. Bien qu'il y ait encore des croyants, notre culture actuelle est de plus en plus athée : la foi est devenue une affaire privée, qui ne structure plus la société comme au Moyen Age ; et notre philosophie est de plus en plus matérialiste. *Nous avons réussi à nous débarrasser de l'essentiel des préceptes réactifs et inhibants du christianisme*. Nietzsche affirme que nous avons tué l'idée de Dieu et que, contrairement à l'affirmation de résurrection de l'Evangile (Matthieu 28 :5-7), *"Dieu demeure mort !"* Il écrit dans *"La Généalogie de la morale"* II §20 :

   "Le sentiment de la dette envers la divinité n'a cessé de croître pendant des milliers d'années, toujours dans la même proportion où l'idée de Dieu et le sentiment de la divinité ont grandi et se sont développés sur la terre."

   Nietzsche décrit là les obligations et coutumes religieuses (honorer Dieu, respecter les prêtres, aller à la messe, construire des églises, etc.) comme des dettes envers Dieu qu'il faut honorer. Une dette importante, selon l'Eglise catholique, est celle envers Jésus, venu sur Terre pour racheter les péchés des hommes, à commencer par le Péché originel ; et selon la très ancienne coutume, la dette pour ce péché s'est transmise à travers toutes les générations suivantes, jusqu'à nos jours. Nietzsche poursuit un peu plus loin :

   "L'avènement du dieu chrétien, l'expression maximale du divin atteinte jusque-là, a aussi fait éclore sur la terre le maximum de sentiment d'obligation. A supposer que nous ayons commencé à entrer dans le mouvement contraire, il serait permis de conclure, avec quelque vraisemblance, du déclin irrésistible de la foi au dieu chrétien, à un déclin de la conscience de la faute chez l'homme, déclin déjà considérable aujourd'hui ; on ne pourrait même exclure que le triomphe complet et définitif de l'athéisme libère l'humanité de tout sentiment de dette envers son origine, sa causa prima [cause première]*. L'athéisme et une sorte de seconde innocence sont liés l'un à l'autre."*

   Nietzsche ne suppose pas que *"nous avons commencé à entrer dans le mouvement contraire"*, il en est certain en s'écriant *"Dieu est mort !"*. Il en tire une conséquence importante pour notre société : le déclin des sentiments de faute et de culpabilité. Il s'en réjouit, parce que ce déclin implique pour les gens une plus grande liberté, donc une meilleure possibilité de se réaliser, de profiter de la vie, bref de vivre au sens de la volonté de puissance.

(A mon avis ce déclin des sentiments de faute et de culpabilité, particulièrement manifeste depuis mai 1968, entraîne aussi, hélas, une perte de respect qui a des conséquences sociétales déplorables [1g], [100].)

Enfin, Nietzsche affirme que ses pareils, les philosophes à l'esprit libre, voient avec joie la possibilité d'une société européenne nouvelle, débarrassée du carcan moral du christianisme ; il entrevoit la possibilité pour des philosophes-médecins de notre civilisation d'enseigner une nouvelle morale de liberté et d'acceptation joyeuse du monde tel qu'il est, et d'y convertir un jour l'humanité.

Mais Nietzsche est obligé de constater que, parmi les non-croyants, rares sont les vrais athées, les esprits supérieurs comme lui qui, ayant réfléchi aux conséquences d'une attitude passive face à la vie avec ses problèmes de nihilisme réactif, ont adopté un nihilisme héroïque avec joie, d'où le titre *"Le Gai savoir"*. Nietzsche est donc obligé de reconnaître dans l'aphorisme *"Le Gai savoir"* §125 que l'heure du triomphe final des forces actives n'est pas encore venue :

"Je viens trop tôt, dit-il alors, ce n'est pas encore mon heure. Cet événement formidable est encore en route et voyage, - il n'est pas encore arrivé jusqu'aux oreilles des hommes. La foudre et le tonnerre ont besoin de temps […] pour être vus et entendus."

Complément sur les raisons de la victoire de l'athéisme.

Une culture et ses valeurs changent très lentement

Une culture (et la religion en fait partie) [2] ne peut évoluer que très lentement : il faut souvent des siècles pour que des valeurs intériorisées soient abandonnées et remplacées par d'autres. Rappelant *L'allégorie de la caverne* [94], Nietzsche écrit dans *"Le Gai savoir"* §108 :

"Dieu est mort ; mais l'espèce humaine est ainsi faite qu'il y aura peut-être encore durant des millénaires des cavernes au fond desquelles on montrera son ombre. - Et nous - il nous faut aussi vaincre son ombre !"

1.3.7.1 C'est l'homme qui a créé Dieu, et il en subit les conséquences

Dans *"Le Gai savoir"* § 300 *"Préludes à la science"*, Nietzsche écrit :

"Prométhée devait-il commencer par se figurer qu'il avait volé la lumière et expier cette action, - pour découvrir finalement qu'il avait créé la lumière en désirant la lumière, et que non seulement l'homme, mais encore le dieu avait été l'œuvre de ses mains et l'argile modelé par ses mains ? rien que des images de l'artiste en images ?"

Selon une légende grecque, Prométhée avait volé le feu qui avait été caché par Zeus pour le donner sur Terre à l'homme, lui permettant ainsi d'améliorer sa vie par le progrès technique et en toutes choses d'exercer son libre arbitre, indépendamment des dieux. Nietzsche utilise sa légende comme métaphore de l'homme, pour affirmer que *c'est l'homme qui a inventé Dieu* parce qu'il en avait besoin pour expliquer ce qu'il ne savait pas expliquer lui-même, et pour répondre aux questions du sens de la vie [93].

Pour dévaloriser le concept de Dieu il l'assimile à celui d'une idole, simple statue d'argile fabriquée par l'homme. Et pour se moquer aussi de la Bible (où on lit dans la

Genèse, chapitre 1 verset 32 : « Dieu créa l'homme à son image ») Nietzsche dit que l'homme a créé l'image de Dieu à son image.

Conséquences tragiques de la mort de Dieu

L'athéisme de la mort de Dieu est le début d'une tragédie de la perte de valeurs des Européens, de leur nihilisme. Il faut donc les amener à adopter de nouvelles valeurs en combattant ce nihilisme ; Nietzsche l'affirme dans FP XII, 7 [31] :

> *"L'époque tragique pour l'Europe : conditionnée par le combat contre le nihilisme."*

Il propose donc aux hommes de construire une nouvelle civilisation où toutes les conséquences de la mort de Dieu auront été prises en compte : voir Annonce de l'avenir.

1.3.8 La contestation et le nihilisme de Nietzsche

Nietzsche s'oppose à l'humanisme des Lumières et au communisme

Nietzsche reproche au christianisme d'avoir inculqué aux hommes du rêve pour fuir la réalité. Mais l'humanisme [70] des Lumières [26] et le communisme (Nietzsche ne parle que de socialisme) en ont fait autant, le premier en promettant le bonheur par la Raison, la Science et la Liberté, le second en promettant le bonheur économique et social par un communisme utopique. Nietzsche reconnaît que l'humanisme des Lumières a combattu victorieusement l'obscurantisme et l'infantilisme propagés par l'Eglise, mais cela ne compense pas, à ses yeux, son caractère idéaliste, aussi pernicieux que celui du communisme. Il accuse donc les Lumières et le communisme d'être tous deux des idoles que les hommes ont fabriquées pour les adorer.

Ce que Nietzsche conteste dans notre civilisation

Nietzsche refuse toute autorité d'origine sociétale, religieuse ou morale, qu'il remplace par la confiance dans le seul jugement individuel : il est férocement individualiste, non-conformiste, antisocial, aimant la fantaisie, la spontanéité et l'art. Dans notre civilisation qu'il trouve absurde, en contradiction avec les attentes nées des valeurs naturelles, Nietzsche est fier de sa compréhension de cette absurdité, avec son amoralité. Conscient que les hommes qui comprennent le monde comme lui sont rares, il a le sentiment d'appartenir à une élite intellectuelle, une élite de philosophes - hélas impuissante.

Nietzsche méprise les hommes du peuple, il ne les hait pas

En tant que nihiliste héroïque, Nietzsche n'aime pas l'humanité, il l'affirme dans *"Le Gai savoir"* §377 "*Nous, sans patrie"*, avant d'y préciser qu'il n'est ni xénophobe ni raciste :

> *"L'humanité ! Parmi toutes les vieilles femmes y eut-il jamais vieille femme plus horrible ? […] Non, nous n'aimons pas l'humanité ;"*

Il précise dans *"Le Gai savoir"* §379 *"Digression du fou"* :

> *"Ce n'est pas un misanthrope qui a écrit ce livre : la haine des hommes se paye trop cher aujourd'hui. Pour pouvoir haïr comme autrefois l'on savait haïr l'homme, […] en bloc, sans restriction, de bon cœur, avec tout l'amour* de la *haine - pour cela il faudrait pouvoir renoncer au mépris, - et combien de joie*

subtile, combien de patience, combien de bonté même, devons-nous justement à notre mépris ! Avec notre mépris nous sommes de plus les « élus de Dieu » : le subtil mépris est à notre goût, il est notre privilège et notre art, peut-être notre vertu, à nous autres modernes parmi les modernes... La haine, au contraire, vous égalise, vous place les uns en face des autres, dans la haine il y a de l'honneur, et enfin, dans la haine il y a de la crainte […]. Mais, nous qui sommes sans crainte, nous les hommes plus spirituels de cette époque, nous connaissons assez bien notre avantage, du fait de notre esprit supérieur, pour vivre justement dans l'insouciance à l'égard de ce temps."

La phrase commençant par *"nous qui sommes sans crainte"* (qui est le sous-titre du Livre V du Gai savoir) affirme que les hommes de la classe de Nietzsche ont un caractère de « maître » qui ne craint pas les hommes inférieurs (les « esclaves »), mais les ignore et les méprise. Nietzsche ajoute une impression de dégoût :

"L'époque aime l'esprit, elle nous aime et elle aurait besoin de nous, même si nous devions lui faire comprendre que nous sommes artistes en mépris ; […] que malgré notre douceur, notre patience, notre affabilité, notre politesse, nous ne pourrions persuader notre nez d'abandonner l'aversion qu'il a pour le voisinage des hommes…"

Les reproches faits aux *"grands hommes"*

Dans *"Le Gai savoir"* §28 *"Nuire par ses meilleurs qualités"* Nietzsche reproche aux *"grands hommes"* d'avoir poussé la plupart des autres hommes, plus faibles, au nihilisme, leur faisant ainsi perdre leurs qualités, à ses yeux naturelles, de raison et d'égoïsme. Nietzsche reproche aux hommes exceptionnels - des gens comme Jésus et Descartes - de propager des valeurs comme la croyance en des vérités indémontrables et le désintéressement, les mettant ainsi en conflit avec les pulsions [4] naturelles qui les poussent à réfléchir par eux-mêmes et à être égoïstes.

1.3.9 Les cas du communisme et du socialisme

Voir d'abord si nécessaire : Définition du communisme

Je trouve que le reproche de Nietzsche ci-dessus s'applique bien aussi à Marx [71] et Engels, dont la société communiste idéale suppose des citoyens si honnêtes, travailleurs et altruistes qu'elle en devient utopique. Les expériences de gouvernement communiste se sont terminées par le désastre économique et l'aliénation politique ; exemples : l'URSS et ses satellites, les « démocraties populaires », Cuba et la Corée du Nord. La Chine est le seul contre-exemple : un gouvernement tyrannique y dirige une économie ultralibérale, où les citoyens obtiennent une croissance de leur niveau de vie en échange d'une aliénation de leur liberté d'expression et d'injustices dues à la corruption.

Il y a une autre raison qui empêche l'avènement d'une société communiste : *la propriété collective des moyens de production et de transport*. Pour faire passer un pays de la propriété privée à la propriété collective il faut acheter ou prendre leurs biens aux particuliers. Acheter étant impossible car l'argent disponible est celui des particuliers, il faut *prendre* les biens de ces derniers, les confisquer - donc employer la force car ils se défendront avec la dernière énergie. Le passage au communisme exige donc une révolution sanglante, une guerre qui ne peut opposer que des pauvres à des possédants : en Russie, par exemple, elle s'appellera *Révolution*

prolétarienne. A part la tentative chilienne de 1970 qui n'aura duré que trois ans et qui consistait à passer à une société *socialiste* (et non communiste, puisque son économie conservait un secteur privé et un secteur semi-public), tous les passages d'un pays au communisme (Russie, Chine, Cuba, Vietnam, Cambodge, Corée du Nord) se sont faits entre 1945 et 1948 dans le sang ou par élimination des partis d'opposition (démocraties populaires européennes).

Autre caractéristique d'un régime communisme : arrivé par la guerre, il ne peut se maintenir au pouvoir que par la terreur et en étant totalitaire (pensée « conforme » obligatoire, tous les citoyens sont au service de l'Etat).

Enfin, dans un pays donné la culture et morale de la population communiste s'opposent à celles du reste de la population : [118] explique clairement que le communisme a un système de valeurs falsifiées et une culture qui glorifie le parti au pouvoir… comme le christianisme du Moyen Age avait des valeurs inversées et une culture qui glorifie Dieu.

Différences entre socialisme et communisme

Nietzsche ne parle que du socialisme, auquel il reproche son caractère démocratique hostile à la volonté de puissance des individus, ainsi que ses promesses fallacieuses. Il ne parle qu'une fois du communisme, à propos du philosophe positiviste Dühring (pourtant antimarxiste !) auquel il reproche son égalitarisme dans *"La Généalogie de la morale" "La faute, la mauvaise conscience"* §11.

Les principales différences entre socialisme et communisme sont :

- Le communisme suppose la propriété collective des moyens de production, d'échange et de transport, alors que le socialisme admet l'existence d'un secteur privé surveillé par l'Etat (fixation de prix, nombreuses autorisations exigées, etc.)
- Le communisme ne peut s'installer que par la guerre, alors que le socialisme peut s'installer en respectant des élections et des institutions démocratiques.
- Le pouvoir communiste est tyrannique et totalitaire, alors que le socialisme est démocratique et pluraliste même si l'Etat contrôle une partie importante de l'économie et de la dépense publique (56% en France en 2012).

1.3.10 L'absence de sens du monde actuel

Je déplore l'absence de sens du monde actuel [93] pour la plupart des gens, qui ont raison de ne pas lui trouver de finalité, de but mobilisateur, d'espoir de progrès.

- Pourquoi le libéralisme économique, qui a conduit au capitalisme, et vers quoi tend ce dernier ? Vers la possession de toujours plus d'objets par toujours plus de gens ? Vers des téléphones portables renouvelés plus souvent ? Vers des coiffures ou des vêtements qu'on change à chaque nouvelle mode ? Les peuples pauvres ont besoin de plus d'objets pour sortir de leur misère en accédant à plus de confort, mais nous ?

  En fait, le capitalisme ne tend vers rien et personne ne dirige son évolution. L'économie actuelle est régie par les forces aveugles des marchés de biens, de services et de capitaux, marchés que personne ne contrôle parce qu'ils évoluent au gré de l'offre et de la demande. Les gouvernements - particulièrement en France, depuis 1945 - interviennent avec des lois, des subventions et des impôts, mais leur pouvoir est limité par la dimension mondiale des problèmes et

le fait que les pays se font plus souvent concurrence qu'ils ne s'entendent : l'égoïsme et la loi du plus fort règnent.

La concurrence régit tous les domaines : les marchés, les media esclaves de l'audimat, les embauches où il y a souvent plus de candidats que de postes, la recherche où il faut publier plus que les autres pour avoir des crédits, la politique où il faut gagner des voix à coups de promesses irréalisables et de distributions d'argent emprunté, etc. Cette concurrence est aussi aveugle. Elle ne connaît qu'une loi : gagner contre les autres ; chacun défend ses intérêts sans souci de moralité, mais seulement de légalité pour éviter les amendes et la prison.

Dans cette situation, les gens se sentent d'autant plus impuissants que leur manque de culture économique et de culture générale fait qu'ils ne comprennent pas les mécanismes et forces complexes en jeu. Face à l'Etat et aux problèmes économiques, ils n'ont qu'un bulletin de vote et la possibilité de dénigrer et d'accuser sur Internet, moyens qui ne leur paraissent guère efficaces ; ils sont frustrés et n'espèrent guère le progrès, les sondages le montrent.

- Pourquoi un fabricant ne peut-il survivre qu'en perfectionnant sans cesse ses articles et en inventant à jet continu de nouveaux produits à obsolescence programmée ? Parce qu'il est en concurrence, ou parce que ses clients veulent tout le temps des nouveautés ? Pourquoi la pression concurrentielle sur les entreprises force-t-elle autant de leurs salariés à se dépasser jusqu'à perdre leur santé ? Ces contraintes inhumaines ont-elles une chance de diminuer ?
- Pourquoi les progrès des télécommunications - téléphone portable, Internet et réseaux sociaux - rendent-ils des gens si inquiets qu'ils restent jour et nuit à l'écoute des appels, messages ou nouvelles pouvant les concerner ? Pourquoi tant de gens n'arrivent-ils plus à se déconnecter, à trouver du temps pour eux et leur famille ? Quel sens ont tous ces progrès - et en ont-ils un ?
- Pourquoi cette impuissance des politiciens nationaux à créer les conditions du travail et de la sécurité ? Parce que la mondialisation leur enlève toute marge de manœuvre ? Mais qui est responsable de cette redoutable mondialisation ?
- Pourquoi ce sentiment d'impuissance des citoyens, dont le vote n'arrive jamais à leur procurer la sécurité ou même la stabilité de l'emploi ? Pourquoi y a-t-il de plus en plus de jeunes sans emploi, d'adultes en emploi précaire, de jeunes couples qui ne peuvent pas se loger ? Est-ce qu'une amélioration est possible ?
- Pourquoi vit-on, depuis quelques années, sous des menaces constantes : crises financière et économique qui n'en finissent plus, maladies et catastrophes climatiques déclenchées par la pollution de l'environnement ? Pourquoi personne n'a-t-il une solution ? Pourquoi suis-je condamné à subir sans pouvoir réagir ?
- Pourquoi n'y a-t-il pas de grand projet mondial qui mobilise les peuples : gouvernement mondial, conquête spatiale, éradication de la maladie, élimination des tyrannies… Pourquoi cette absence de leader ?

La vie en société n'a pas toujours été sans but. Pendant le Moyen Age, le but était Dieu : pour Lui on bâtissait des cathédrales et on faisait des croisades. Pendant le siècle des Lumières [26], on espérait en même temps la fin des tyrannies et la compréhension du monde par la Raison et la Science. Mais aujourd'hui plus de but, donc comment espérer ?

La difficulté de vivre sans but et avec des questions sans réponse

Un être vivant a des désirs du seul fait qu'il vit ; sans désir il serait mort, et tout désir engendre un but. Nietzsche écrit dans sa 3ème dissertation de *"La Généalogie de la morale"* §1 :

> *"…[le fait essentiel de la volonté humaine est] son horreur du vide : il lui faut un but, et il préfère encore avoir la volonté du néant que de ne point vouloir du tout."*

Cette horreur du vide se traduit aussi par la difficulté de vivre avec des questions sans réponse, surtout lorsque ces questions sont importantes, voire existentielles. L'absence de réponse aux questions ci-dessus, et même d'espoir d'avoir une réponse un jour, démoralise beaucoup de gens. Dans ce passage, Nietzsche dit que la psychologie humaine rend préférable la vie dans un monde artificiel, aux valeurs opposées à celles de la nature (la volonté du néant), à une vie où tout se vaut et rien ne mérite d'effort, vie qu'on n'a pas envie de vivre.

Le trop grand contraste entre les valeurs admises et la vie subie

Il y a une énorme différence, aujourd'hui, entre la situation que les gens vivent - en fait qu'ils subissent - et leurs désirs. Beaucoup ont perdu espoir d'améliorer cette situation. Certains se réfugient dans les spectacles (4 heures de télévision par jour, en moyenne), d'autres dans les jeux électroniques ou les rencontres sur Internet, d'autres dans la boisson ou la drogue. Leur attitude trahit une formidable dévaluation des valeurs traditionnelles, celles de la culture qu'ils ont reçue de leurs parents et qui demeure encore la référence, la culture « normale ».

La perte de valeurs se traduit d'abord par une perte de respect. Pour la religion : l'athéisme progresse ; pour les institutions : la République est contestée dans ses lois, sa langue et ses mœurs dans certains quartiers ; pour le respect du savoir : le corps enseignant a perdu le respect des élèves ; pour le respect de l'engagement quand on fonde une famille : la moitié des unions (avec ou sans mariage) se terminent par une séparation au bout de quelques années.

Par rapport aux années 1960, l'attitude des gens a évolué vers le cynisme [72]. C'est à qui se coiffera et s'habillera d'une manière choquante, cheveux et barbe hirsutes, jeans déchirés et délavés, chaussures de sport sales : les gens veulent ainsi montrer par l'image d'eux-mêmes qu'ils se moquent des valeurs et coutumes de leurs parents, qu'ils sont libres de s'affirmer par la laideur et la saleté. Dans nos banlieues, l'ignorance, la bestialité et la violence sont revendiquées par beaucoup de jeunes, en même temps que leur mépris des lois de la République et de sa police.

L'attitude de ces jeunes est ambivalente.

- D'une part elle montre un mépris de l'opinion des autres, qu'on n'est plus tenu de respecter : beaucoup de jeunes se sentent égaux avec leurs aînés en droits et en absence de devoirs ; ils manquent de culture, de respect des autres et des institutions, et même de politesse. Ils ne connaissent plus l'histoire de France et sa géographie, nos grands auteurs et philosophes : à bas ces fossiles ! Ils ignorent la culture traditionnelle, mais connaissent et admirent les grands sportifs et les chanteurs braillards qui se trémoussent.
- D'autre part ils tiennent beaucoup à occuper une place dans le monde, à avoir de l'importance aux yeux des autres. C'est pourquoi ils affirment tant leur

existence par des tags sur les murs, et par leur présence sur un réseau social comme Facebook où ils donnent une image d'eux-mêmes qui doit les valoriser et leur apporter la maximum d'approbation et d'« amis ».

Dans un couple, chacun veut recevoir beaucoup (normal, c'est son dû !) et donner peu. Même attitude envers l'Etat, dont on attend beaucoup mais à qui on veut payer le moins possible d'impôts !

Pour beaucoup de gens le monde actuel n'a pas de sens, parce que leur société a perdu une trop grande part des valeurs d'une culture traditionnelle qui avait fait ses preuves dans la durée. Pour trouver de nouveau un sens au monde où ils vivent, ils devraient commencer par le comprendre, avec son progrès technique en révolution permanente et ses mécanismes économiques mondialisés ; cela exige d'acquérir des connaissances et de réfléchir, des efforts que l'enseignement primaire et secondaire ne leur apprend plus à faire. Voir aussi :
[1g] ; [100] ; Absence de réponse des Français aux questions essentielles

1.3.11 Désespoir de Nietzsche face à la culture et à la science de son temps

Influencé par le philosophe pessimiste Schopenhauer [42], Nietzsche écrit en 1874 dans *"Considérations inactuelles"* III *"Schopenhauer éducateur"* :

> *"Or, comment le philosophe regarde-t-il la culture de notre temps ? […] Il lui semble presque apercevoir une destruction et un arrachement complet de la culture, quand il songe à la hâte générale, à l'accélération de ce mouvement de chute, à l'impossibilité de toute vie contemplative et de toute simplicité. Les eaux de la religion s'écoulent et laissent derrière elles des marécages ou des étangs ; les nations se séparent de nouveau, se combattent les unes les autres et demandent à s'entre-déchirer."*

Nietzsche laisse éclater là un pessimisme noir, peut-être influencé aussi par la société de son époque, en pleine révolution industrielle capitaliste. Une bourgeoisie enrichie domine la société et s'intéresse bien plus à l'argent et aux plaisirs qu'à la culture ; à cent lieues d'une vie contemplative elle n'apprécie que le paraître, le rang social. Le respect de la religion baisse - notamment en France, en même temps que l'unité des nations comme l'Allemagne et l'Italie se fait par la guerre. Et le militarisme allemand, auréolé de sa victoire sur la France, est persuadé de la supériorité de la civilisation allemande ; il rêve de pangermanisme depuis la fondation de l'Empire allemand en 1871. Nietzsche n'a jamais pu accepter l'idée d'une supériorité allemande, particulièrement sur le plan culturel, au contraire.

> *"Les sciences, pratiquées sans aucune mesure et dans le plus aveugle laisser-faire s'éparpillent et dissolvent toute conviction solide ; les classes et les sociétés cultivées sont entraînées dans une grandiose et méprisante exploitation financière. Jamais le monde n'a été […] plus pauvre en amour et en dons précieux. Les professions savantes ne sont plus que des phares et des asiles, au milieu de toute cette agitation frivole ; leurs représentants deviennent eux-mêmes chaque jour plus agités, ayant chaque jour moins de pensées, moins d'amour. Tout se met au service de la barbarie qui vient, l'art actuel et la science actuelle ne font pas exception ! L'homme cultivé est dégénéré au point qu'il est devenu le pire ennemi de la culture, car il veut nier la maladie générale et il est un obstacle pour les médecins."*

Nietzsche n'a jamais accepté, non plus, la pratique de « la science pour la science », la recherche scientifique pour satisfaire la curiosité de l'homme. Pour lui, une science qui n'a pas une finalité humaniste, qui n'essaye pas de donner du sens à la vie humaine [93], qui ne recherche pas la beauté, déshumanise la société ; elle l'éloigne de la vie artistique, la détourne de la réflexion philosophique, la rend cupide et jouisseuse. Les gens instruits utilisent leurs connaissances pour faire des affaires et monter des usines qui exploitent les ouvriers, leur valeur première étant le profit. Les universitaires sont respectés, mais sans pouvoir ni influence dans cette société frivole ; ils s'y adaptent en devenant eux-mêmes comme les bourgeois. Les valeurs culturelles et scientifiques perdant de l'importance, le niveau culturel baisse.

Nietzsche en conclut que l'homme cultivé a dégénéré, qu'il a perdu les qualités de cœur et d'esprit des hommes cultivés d'antan, mais qu'il nie cette dégénérescence et refuse les « médecins de la civilisation » dont Nietzsche tirera le surhomme quelques années plus tard.

Quand Nietzsche dit que *"Les sciences, pratiquées sans aucune mesure […] s'éparpillent et dissolvent toute conviction solide",* il affirme d'abord que la multiplication et la fréquence des découvertes scientifiques éparpillent l'attention des hommes, la détournant vers des sujets matériels de bas niveau.

Quand il dit que les sciences *"dissolvent toute conviction solide"* il déplore la substitution de connaissances objectives, sans âme, sans sens humain, aux convictions intuitives et aux affects [12] de l'individu, à ce qu'il croyait savoir avant que la science le démente, voire le ridiculise. Là, Nietzsche a tort : plus on remplace les préjugés et les superstitions par des connaissances scientifiques, plus on donne à l'homme la possibilité de comprendre le monde au lieu de le voir à travers des intuitions chargées d'émotion, et plus la puissance de son intellect a de champ pour s'exprimer. Bien entendu, la responsabilité de l'homme croîtra en même temps que son pouvoir : connaître la physique atomique n'a pas créé la bombe et les morts de Hiroshima, pas plus qu'un fusil n'a assassiné quelqu'un, c'est l'homme le responsable ; et ce n'est pas parce que certains hommes sont fous que l'Homme doit rester ignorant.

Concernant la résistance à la remise en cause des préjugés par des gens rétrogrades en 2012, aux Etats-Unis, voir *Refus d'enseigner l'esprit critique* [102].

1.4 Cosmologie et morale aristocratique des anciens Grecs

Avant de poursuivre l'étude de la pensée de Nietzsche, nous avons besoin d'un bref rappel de la cosmologie des Grecs du temps de Platon (né vers 428 avant J.-C., mort en 347 avant J.-C.), et de ses conséquences en matière d'organisation de la société, de forme de gouvernement, de justice et de morale ; Nietzsche s'en est beaucoup inspiré.

La cosmologie des anciens Grecs

A l'époque de Platon, les Grecs se représentaient l'Univers (la Terre, les astres, les éléments comme l'eau et l'air, les êtres vivants, bref tout ce qui existe) comme un « Tout » qu'ils appelaient *cosmos* depuis Pythagore, au VIe siècle avant J.-C.

Le mot cosmos désignait à la fois le monde, l'Univers et l'ordre (par opposition au désordre) ; c'était une réalité intelligible, une abstraction, pas une réalité physique. Les Grecs considéraient le cosmos comme *organisé, harmonieux et beau*, contrairement à notre vision actuelle du monde, régi par un déterminisme physique et économique sans dimension humaine, dénué de finalité et amoral. Le cosmos avait une âme éternelle et un corps, tous deux immatériels et vivant en autarcie, conception anthropomorphique. Enfin, le mot cosmos avait aussi un sens moral, esthétique et politique.

N'ayant pas été créée par les hommes, l'abstraction anthropomorphique harmonieuse et belle qu'est le Cosmos est donc divine pour les Grecs, par définition même de la divinité, donc supérieure aux hommes à qui elle s'impose. Ceux-ci doivent donc en respecter les principes d'harmonie et de hiérarchie en toutes circonstances : *pour un ancien Grec, une action ou une situation est bonne si et seulement si elle est conforme à l'harmonie naturelle* : la morale et la justice dérivent de la cosmologie.

On voit ici le raisonnement dogmatique des Grecs : à partir de la nature dont les réalités admirables s'imposaient à eux, ils ont imaginé le cosmos et ses propriétés parfaites, en ont déduit le caractère divin, et ont déduit du tout l'obligation de respecter ses principes d'harmonie et d'organisation hiérarchisée dans tout ce qu'ils faisaient. Le tout sans discussion approfondie, donc dogmatique.

Un monde hiérarchisé

Qu'il s'agisse de la Terre et des astres qui l'entourent, ou de l'organisation de la société, le monde des Grecs était *hiérarchisé* - et cette hiérarchie traduisait l'harmonie, l'organisation *bonne*. Le monde avait un ordre naturel : ce qui est bon en haut, ce qui est moins bon en dessous, et ce qui est médiocre tout en bas.

L'organisation des représentations [9] du monde était également hiérarchique : les *idées* - au premier rang desquelles les concepts de cosmos et d'harmonie - étaient la seule réalité ; elles étaient supérieures aux *objets* du monde sensible.

L'essence précède l'existence - Spiritualisme (idéalisme)

Les Grecs du temps de Platon étaient spiritualistes (idéalistes) [1f]. Pour qu'un objet physique existe, il fallait qu'il en existe au préalable une description complète sous forme d'Idée, l'« essence » [9]. Et pour que cette abstraction existe, il fallait (conformément au postulat de causalité) qu'elle ait été créée, donc qu'un Créateur préexiste à tout l'Univers, donc qu'il soit divin ; il fallait en outre que le créateur d'une essence ait eu un dessein, pour la définir de manière intelligible. Pour les Grecs, donc, *l'essence précède l'existence et il n'y a d'autre absolu que l'esprit*.

> Selon la doctrine du *spiritualisme métaphysique* (celui de Descartes, par exemple) il n'existe que deux types distincts de substances : la matière (« substance étendue ») et l'esprit (« substance pensante »).
>
> Par la suite, d'autres philosophes (matérialistes [1f], comme Sartre) ont postulé l'opposé : *l'existence précède l'essence* ; c'est l'homme, grâce à son libre arbitre, qui choisit sa vie, ce qu'il sera et ce qu'il fera, donc crée sa propre définition et en est responsable.

Une société avec une hiérarchie de classes

La cité grecque était organisée selon le modèle cosmologique. Sa hiérarchie de classes (deux castes : celle des hommes libres et celle des esclaves) était nécessairement bonne pour ses citoyens, puisqu'elle avait la même structure harmonieuse que la nature. Chaque homme y avait sa place ; sa condition, sa fonction étaient clairement définies, et il n'aurait pas été juste qu'il en changeât, l'harmonie de la cité en aurait souffert.

Le gouvernement de la cité grecque était donc aristocratique. Les aristocrates étant par origine familiale et culturelle les meilleurs, ils étaient faits pour gouverner. En dessous de leur classe, il y avait celle des soldats, faits pour défendre la cité ; en dessous encore, il y avait les artisans et ouvriers, faits pour travailler avec goût ; et en bas de l'échelle il y avait les esclaves, faits pour obéir et assurer l'essentiel de la production agricole. Ces classes résultant de la naissance et de la culture, elles étaient légitimes et nul ne pouvait sortir de la sienne.

Le mot démocratie représentait, pour les Grecs, le gouvernement par le « peuple » *des aristocrates*, pas par les autres citoyens ou leurs éventuels représentants. Dans la démocratie grecque, chaque aristocrate au gouvernement avait une voix égale lors des votes pour prendre une décision.

A cette hiérarchie de classes sociales correspondait un ensemble de qualités requises pour leurs membres. Les aristocrates devaient être intelligents, pour bien gouverner ; les soldats devaient être courageux, pour bien se battre ; les artisans et ouvriers devaient être habiles et pouvoir s'adapter pour bien réaliser tous les travaux qu'on leur commandait, et ils devaient être tolérants et modérés. Ces qualités de tolérance et de modération facilitant la vie commune, elles étaient recommandées à toutes les classes sociales.

La justice

Pour les Grecs, était moral et juste ce qui était en harmonie avec l'ordre du monde. Puisqu'un aristocrate était supérieur à un artisan, il était juste qu'il ait raison et l'autre tort, quelles que soient les circonstances d'un éventuel désaccord. La justice n'avait donc pas besoin de commandements d'origine divine, comme dans le judaïsme ou le christianisme.

Si, par exemple, un artisan qui s'était enrichi par son travail tentait d'accéder à la classe des soldats ou à celle des aristocrates, il avait tort car il brisait l'harmonie naturelle de la société, où chacun devait rester à sa place. Il n'y avait donc aucune possibilité de démocratie au sens où nous l'entendons aujourd'hui, parce que les hommes étaient naturellement inégaux et que leur accorder une égalité lors de la prise de décisions était injuste, contre nature.

La morale issue de la cosmologie

Les Grecs ont constaté qu'entre êtres vivants de la nature c'est la loi du plus fort qui règne. Un chat agit donc conformément à sa nature de chat, c'est-à-dire bien, lorsqu'il tue une souris ou lorsqu'il la fait souffrir en jouant avec. Un chat n'a aucune raison de faire du bien à une souris, de ne pas la faire souffrir lorsqu'il en a envie.

De même, l'homme vainqueur n'est pas obligé de faire grâce à un vaincu, de lui épargner de la souffrance. L'homme n'est ni immoral ni injuste en agissant comme

d'autres êtres vivants, en harmonie avec la nature. Lorsqu'il en a le pouvoir, un homme peut donc être cruel ; imperméable à la pitié, il n'a aucune obligation morale de secourir ou d'aider un autre homme.

Semblable à la morale nietzschéenne basée sur la volonté de puissance, la morale aristocratique grecque recommande donc un comportement humain conforme aux instincts et pulsions, analogue en cela au comportement animal. (Complément)

La morale grecque de l'Antiquité ignorait la notion de péché, comme Nietzsche (qui approuve et admire cette morale) le rappelle dans *"Le Gai savoir"* §135 *"Provenance du péché"* ; cette notion a une origine juive :

> *"Le péché, tel qu'on le ressent aujourd'hui partout où le christianisme règne ou a régné naguère […] est un sentiment juif et une invention juive, et eu égard à cet arrière-plan de toute la moralité chrétienne, le christianisme visait en fait à « judaïser » le monde entier."*
>
> *"…l'Antiquité grecque - monde qui ignore le sentiment du péché…"*
>
> *"…le péché est un manquement à l'égard de Dieu, non à l'égard de l'humanité !"*

Heureusement, si un homme ressent un penchant à faire du bien, par exemple à un autre homme de la même classe ou d'une classe supérieure, l'éthique grecque lui permet de le faire car il exprime là une qualité virtuelle qu'il a en lui-même.

L'homme grec ne peut développer qu'un potentiel et des qualités dont il a hérité en naissant ; c'est là, d'ailleurs, le premier but de l'éducation. Un athlète peut donc s'entraîner pour développer ses qualités encore virtuelles ; mais lorsqu'il a atteint son plafond de performances il est inutile et même absurde qu'il continue à s'entraîner, puisqu'il ne pourra jamais se dépasser. *Le potentiel et les qualités d'un homme sont hérités de ses ancêtres* ; contrairement à ce que pensait Sartre, un homme ne se « fait » pas.

1.4.1 De la morale cosmologique grecque à notre morale actuelle

Contrairement à notre morale actuelle, qui impose des devoirs (« tu dois faire ceci et pas cela… ») exigeant des efforts sur soi-même et contre ses penchants naturels, les situations privilégiées d'aristocrate ou de soldat de la société grecque n'imposaient que le devoir de *réaliser le potentiel reçu à la naissance* : l'intelligence, la force, etc. La notion de naissance impliquait plus que l'hérédité, elle impliquait l'appartenance à une famille, à son statut social, à sa culture : on était « fils de… », on venait de la ville de… De nos jours, certaines cultures au Moyen-Orient prêtent à priori à un homme des qualités attribuées à sa tribu d'origine. (Voir aussi la notion de race).

Le gouvernement grec ne pouvait qu'être aristocratique, alors que le gouvernement moderne peut être démocratique, tous les citoyens étant égaux en droits et en devoirs quelles que soient leur naissance et leur profession.

Au temps de Platon, la dignité d'un homme dépendait de qualités inculquées depuis la naissance - ce qu'il *était*, alors que nos cultures modernes d'origine chrétienne la font dépendre des actes de la vie - ce qu'il *a fait*. Quoi qu'ils fassent, les Grecs étaient inégaux par naissance, alors que dans notre société de culture chrétienne tous les hommes sont jugés selon les mêmes critères, d'après leurs actes et pas leur

naissance. Les Grecs jugeaient l'action d'un homme à ses résultats ; à part dans le domaine économique, *nous prenons surtout en compte le mérite* : efforts accomplis et intention, encore un héritage chrétien.

Le Français moderne a tellement l'habitude intériorisée d'être jugé selon son mérite moral, qu'il oublie les lois économiques. Il accepte donc mal qu'un autre gagne plus que lui parce qu'il produit plus de richesse ou que ses compétences sont plus rares ; pourtant l'économie ne peut évaluer le travail d'un homme que selon la loi amorale de l'offre et la demande, pas selon son mérite moral.

Utopiste lui aussi, le pape Benoît XVI recommande que les relations économiques et le profit soient régis par la morale chrétienne dans l'encyclique *Caritas in veritate* http://www.vatican.va/holy_father/benedict_xvi/encyclicals/documents/hf_ben-xvi_enc_20090629_caritas-in-veritate_fr.html.

L'habitude grecque de juger et classer les gens d'après leur naissance a subsisté tant que la société a accordé de la valeur à la filiation et aux titres héréditaires, habitude qui, en Europe, subsiste encore un peu au Royaume-Uni. A propos de la France du XVIIe siècle, Nietzsche parle dans le §224 de *"Par-delà bien et mal"* de *"civilisation aristocratique"* ; et en effet, elle a donné des attitudes comme celle que Corneille, en 1636, prête à son héros Rodrigue dans *Le Cid*, acte II, scène II :

« Je suis jeune, il est vrai ; mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend point le nombre des années. »

De nos jours, on voit souvent des enfants d'un acteur ou chanteur connu embrasser la carrière de leur père, pour profiter de l'image attachée à son nom.

La révolution morale socratique

Socrate est né vers 469 avant J.-C. et mort en 399 avant J.-C. (plus jeune, Platon a été son disciple). *Socrate peut être considéré comme le père de la philosophie occidentale*, tant son influence a été grande sur les philosophes qui lui ont succédé, à commencer par Platon et son disciple Aristote.

Dans [89], Socrate parle de son « démon » (la voix de sa conscience) §XIX :

« …vous m'avez souvent et partout entendu dire qu'un signe divin et démoniaque se manifeste à moi […]. Cela a commencé dès mon enfance ; c'est une sorte de voix qui, lorsqu'elle se fait entendre, me détourne toujours de ce que je me propose de faire, mais ne m'y pousse jamais. »

Sa conscience intervient pour empêcher Socrate de suivre des désirs, lorsqu'ils le pousseraient à mal agir ; elle l'incite, par exemple, à être juste et à ne pas être cruel. Socrate a enseigné cette morale avec un succès considérable, bien qu'elle aille à l'encontre de la morale grecque de son temps.

Celle-ci tolérait, par exemple, une décision injuste si elle avait été prise démocratiquement par une majorité de sénateurs ou de juges. Elle tolérait la cruauté d'un aristocrate faisant souffrir un de ses esclaves, parce que la cruauté fait partie de l'harmonie de la nature et que, quoi qu'il fasse, un maître ne peut pas avoir tort vis-à-vis d'un esclave.

C'est d'ailleurs parce que Socrate a enseigné cette morale à des jeunes qu'il a été accusé de « corruption de la jeunesse » et condamné à mort ; il a préféré mourir plutôt que de renoncer à sa morale et à son enseignement.

L'intelligence de Socrate, alliée avec sa conscience, le dissuadait de rechercher le plaisir quand il contrariait la vertu, définie comme condition nécessaire et suffisante du bonheur. Il pensait que tout homme qui sait ce qu'est la vertu (c'est-à-dire comment agir *bien* et non *mal* dans des circonstances données) agit nécessairement de manière vertueuse, puisque seuls les ignorants peuvent agir mal.

Imperméable au mysticisme (amystique), il pensait (comme Descartes le fera par la suite) que la Raison d'un homme a le pouvoir de s'opposer à ses passions [12] ; sur ce point il se trompait : nous savons aujourd'hui (et Nietzsche savait aussi) que la Raison n'est qu'un outil au service des instincts et passions.

Nietzsche méprisait et haïssait violemment Socrate, comme on le voit dans *"Le crépuscule des idoles"* - *"Le problème de Socrate"*. Il lui reprochait d'enseigner qu'il faut se laisser dominer par des forces réactives, faire taire ses instincts et affects ainsi que son égoïsme naturel au nom de principes moraux contre nature ; utiliser son intelligence au lieu de laisser s'exprimer ses passions [12] ; se laisser aller au ressentiment face à la vie. Pour Nietzsche, *Socrate et Platon sont responsables du nihilisme de la culture issue du christianisme, qui domine encore notre société d'Europe occidentale*.

1.4.2 Morales issues du christianisme et des Lumières

Morale issue du christianisme

Pour le christianisme, chaque homme ayant une âme éternelle et parfaitement pure, tous les hommes sont égaux en dignité. Mais comme chaque homme jouit d'un libre arbitre, il est responsable de ses actes et peut être jugé sur eux. L'intention précédant l'acte comme l'essence précède l'existence, on doit donc juger l'intention plus que l'acte, pour apprécier une bonne intention même si l'acte résultant a échoué ; et l'acte a d'autant plus de valeur que son auteur doit faire un plus grand effort sur lui-même pour l'accomplir.

Nous avons déjà vu qu'un homme n'est pas maître de ses valeurs, et nous verrons que le libre arbitre d'un homme est illusoire et qu'il ne peut maîtriser ses intentions, ce qui rend irréaliste cette importante partie de la morale chrétienne.

Aujourd'hui, nos valeurs morales - et nos lois laïques, en grande partie basées sur elles - s'inspirent des valeurs judéo-chrétiennes, valeurs d'origine théologique qui ont remplacé les valeurs d'origine cosmologique des Grecs et croient à la pureté de l'âme éternelle. Mais la justification théologique de la morale a disparu comme la justification cosmologique : les explications grecque et judéo-chrétienne du monde ont été balayées par la science (Kepler, Newton…), comme le *créationnisme* de la Bible et de CUVIER [91] (« les espèces vivantes sont figées dans l'état où elles ont été créées par Dieu ») a été balayé par l'*évolutionnisme* scientifique de Darwin (« les espèces évoluent et les mieux adaptées et plus prolifiques survivent »).

L'héritage moral judéo-chrétien privilégie même *l'intention*, basée sur des valeurs que chacun a en soi, par rapport aux *lois* de la société ; d'après cette morale enseignée

par Jésus, un homme qui juge une loi mauvaise en son âme et conscience peut la violer.

C'est à un tel comportement que nous incite la *Parabole de la femme adultère* de l'Evangile de Jean (voir le court texte [1v]). La loi officielle (celle que Moïse a donnée aux Juifs, loi que les pharisiens [69] respectent scrupuleusement) prescrit de lapider une femme adultère. Mais Jésus persuade ses juges qu'ils ne sont pas, eux-mêmes, assez dénués de péchés pour avoir le droit moral de la juger ; au lieu d'appliquer la loi, chacun d'eux doit donc suivre les prescriptions de sa conscience, qui passent avant.

Ce comportement fait aujourd'hui partie de la culture en France, il a été intériorisé par beaucoup de gens. C'est ainsi qu'une jeune agrégée m'a affirmé qu'« elle ne respectait que les lois qu'elle approuvait, et ne se sentait nullement obligée de respecter les autres ». Voilà donc une personne instruite, une citoyenne qui se sent au-dessus des lois. Son attitude est contraire aux textes et au fonctionnement des institutions de la République, qui a absolument besoin qu'elles soient respectées sous peine de délitement de la société. Et si elle enseigne à ses élèves ce « droit à la désobéissance pour toute loi qui déplaît » elle fait un mal considérable et devrait être sermonnée, voire révoquée si elle persiste.

Sur ce point, donc, l'enseignement de Jésus est inacceptable dans un Etat de droit. Mais Nietzsche, adversaire résolu de la démocratie et défenseur de l'individualisme au nom du droit de chacun de vivre selon les désirs de sa volonté de puissance, l'approuverait sans doute, tout en déplorant que nos valeurs intériorisées aient été inversées par l'enseignement du christianisme.
(Voir : Arguments de Nietzsche contre l'égalité et la démocratie)

Morale issue des Lumières

Aux morales basées sur la cosmologie, puis la religion, a succédé, au XVIIIe siècle, une « morale des Lumières » [26] basée sur la Raison, la Science et les droits de l'homme - au premier rang desquels il y a la liberté. Cette morale (un humanisme [70]) met désormais en avant l'Homme, dont la supériorité par rapport à l'animal et la dignité reposent sur :

- Son libre arbitre, qui permet à l'homme, à l'aide de l'intelligence, de créer librement son propre modèle, comme Sartre le revendique dans son existentialisme [56] ;
- Son imagination créatrice, qui permet à l'homme de concevoir et fabriquer une infinité d'objets et de développer sa pensée à l'infini ;
- Son aptitude à communiquer avec ses semblables, oralement, par écrit et par expression artistique, permettant ainsi à l'humanité d'additionner les créations et les expériences de tous ses individus, à toutes les époques, pour aller toujours plus loin vers la satisfaction de ses désirs.

Comme la science et l'athéisme, désormais triomphants en Europe occidentale, nous décrivent un monde dépourvu de morale naturelle et de finalité, l'humanisme [70] des Lumières [26] s'est doté de règles morales nouvelles, que Kant a fait découler d'un principe suprême : *le devoir* [74]. Pour que l'homme puisse vivre heureux en société en profitant de ses bienfaits, il a *le devoir de limiter sa liberté pour ne pas empiéter sur celle d'autrui*. Cela implique le respect des lois et institutions républicaines, le

respect de chacun pour les autres, et la limitation des actes désirés par la volonté de puissance nietzschéenne et permis par le libre arbitre.

1.4.3 Egoïsme ou altruisme ?

Le problème du choix : égoïsme ou altruisme ?

Avec un point de vue utilitariste [28], on peut dire que l'homme a intérêt à cet échange « un peu de liberté contre beaucoup d'avantages de la société ». Mais selon l'utilitarisme, un projet ou un acte d'un homme est moral si et seulement si il maximise l'accroissement de bonheur *de toute la société*, pas celui de ce seul homme.

Cette définition de l'acte bon (moral) pose un problème : lorsque l'intérêt d'un homme est en conflit avec celui de la société, que faut-il privilégier : l'intérêt de l'individu ou celui de la société ? Il n'y a pas de réponse rationnelle à cette question, mais seulement des réponses relevant de choix par l'individu et par la société.

Pour moi, un homme se décide toujours en fonction de celle de ses valeurs ou combinaison de valeurs applicables à la situation qui est prépondérante. S'il réfléchit, sa raison cherchera seulement à identifier les critères nécessaires pour décider, et sa décision découlera ensuite intuitivement des valeurs correspondantes. Il peut se faire, alors, que la valeur dominante le pousse à l'égoïsme, comme il peut se faire qu'elle le pousse à l'altruisme ; vu la diversité des hiérarchies de valeurs humaines, il n'y a pas de résultat général prévisible.

A mon avis, les critères proposés par Kant [74] pour juger de ce qui est moralement bon, *le désintéressement* et *l'universalité* (la recherche du bien commun), sont utopiques. Ce sont des critères *de mérite* identiques à ceux du christianisme : pour être désintéressé et plus sensible au bien commun qu'au bien personnel, il faut être un saint ! S'il n'espère aucune récompense, un athée cohérent n'a aucune raison d'être désintéressé, ni d'œuvrer au bien commun ; seul un croyant peut espérer de Dieu une récompense, dans ce monde ou dans l'autre.

Compte tenu de ses mécanismes psychiques, un homme ne choisit l'altruisme que lorsque la satisfaction escomptée est supérieure à celle attendue d'un choix égoïste ; cela n'arrive que lorsque, dans la situation considérée, la valeur applicable dominante pousse à l'altruisme. Un homme *n'est pas capable* de faire autrement, il ne cherchera même pas de raison de faire autrement ; au contraire, s'il raisonne il cherchera à justifier son choix, c'est-à-dire la prééminence de la valeur qu'il invoque (ou a invoquée) pour choisir.

Voir aussi : De l'amour du prochain.

Le problème de la « nature »

Depuis l'Antiquité grecque la morale actuelle a retenu, chez beaucoup de gens et notamment chez Nietzsche, la croyance en une « nature » qui prédétermine des caractéristiques de certaines populations. Exemples : pour Nietzsche, les Anglais sont bêtes (sauf Newton !) ; pour certains hommes, les femmes ne peuvent conduire que mal ; il y a des gens qui n'aiment pas les musulmans ; les Noirs ont le rythme dans le sang, etc. Ce sont là des formes de xénophobie, de sexisme ou de racisme, *des préjugés selon lesquels les membres d'une certaine population ont, par héritage*

génétique ou culturel, une caractéristique commune. Cette caractéristique serait due à leur culture, elle serait aussi naturelle que celle d'un lion d'être carnivore, et justifierait une certaine attitude à leur égard : le mépris de Nietzsche pour les Anglais et des conducteurs machos pour les conductrices, l'évitement et l'exclusion des Noirs pour des racistes, etc. Les lions, évidemment innocents de leur nature carnivore, auraient droit à la compréhension lorsqu'ils dévorent une gazelle. (Voir aussi la notion nietzschéenne de race.)

De telles attitudes sont détestables : tous les êtres humains, quels que soient leur origine, leur sexe, leur couleur de peau, leur culture ou leurs croyances ont la même dignité morale, le droit au même respect ; tous jouissent du même libre arbitre pour se définir eux-mêmes et décider de leurs actes.

Mais nier l'existence de toute prédétermination de certaines populations est antiscientifique, car *il y a bien des caractéristiques génétiques ou culturelles partagées par les membres de certaines populations*. C'est là une vérité scientifique, valable statistiquement ; ainsi par exemple, dans les compétitions mondiales de courses de fond (5000m, 10000m, marathon) le pourcentage d'Ethiopiens qui gagnent est statistiquement bien plus élevé que la moyenne des autres ethnies. Aucune caractéristique n'est à priori certaine pour *un membre particulier* d'une population : son héritage génétique et sa culture dépendent de ses ascendants et peuvent l'empêcher d'être conforme à la moyenne de la population dans laquelle on le range.

> Il résulte de ce qui précède que toute discrimination, positive comme négative, est contraire à l'égale dignité de tous les êtres humains. Ainsi, les divers gouvernements français qui ont fixé des quotas de femmes au Parlement ou au gouvernement, ou favorisé l'entrée dans des Grandes Ecoles de jeunes des quartiers pauvres *parce qu'ils sont pauvres*, agissent de manière immorale, en discriminant par idéologie. Il est scandaleux qu'un candidat de parents pauvres soit préféré à un candidat de parents non pauvres qui aurait de meilleures notes, ou même qu'il soit dispensé de concours d'entrée ; pour aider les jeunes défavorisés il faut leur donner des cours particuliers pour qu'ils puissent progresser, pas leur accorder une discrimination positive, inéquitable et antirépublicaine.

On ne peut donc préjuger de la « nature » d'une personne, lui attribuer à priori des caractéristiques particulières. Mais dans tous les cas, elle a *ses* instincts et *ses* valeurs, et la doctrine de la volonté de puissance de Nietzsche affirme que son bonheur exige qu'elle puisse agir conformément à celles-ci ; cette doctrine n'est pas justifiée par l'appartenance à un groupe, elle est valable pour chaque individu, bien que Nietzsche ait constamment raisonné en termes de races, troupeaux et populaces, comme nous allons le voir maintenant.

1.5 Le combat de Nietzsche contre la maladie de la civilisation

Nietzsche veut créer une culture *"saine"*, que les philosophes médecins doivent substituer à la culture *"malade"* qui règne sur la civilisation de l'Europe du fait de l'influence du platonisme et plus encore de sa forme populaire, le christianisme. *La promotion de cette culture nouvelle est l'œuvre de sa vie*. Voyons quelques détails.

Nietzsche contre la philosophie dogmatique, Platon et le christianisme

Toute sa vie, dans toute son œuvre, Nietzsche a combattu la philosophie dogmatique [53], qui croit en la valeur de la connaissance humaine sans l'avoir mise en question et sans admettre de contradiction. Il a aussi combattu l'idéalisme platonicien (définitions : [1f]) qui croit en des concepts [54] absolus et dualistes comme la Vérité et le Bien. Dans l'avant-propos de *"Par-delà bien et mal"*, Nietzsche écrit :

> *"…la plus grave, la plus tenace et la plus dangereuses de toutes les erreurs ait été celle d'un dogmatique, de Platon, l'inventeur de l'esprit pur et du Bon en soi."*
>
> *"Mais la lutte contre Platon, ou, si nous voulons parler clairement et pour le « peuple », la lutte contre l'oppression millénaire exercée par le christianisme et l'Eglise - car le christianisme est un platonisme pour le « peuple »…"*

Nietzsche attribue au platonisme, et à sa conséquence le christianisme, la décadence de la civilisation européenne.

1.5.1 Maladie de notre civilisation

Attention : Nietzsche appelle en général culture ce que nous appelons civilisation.

Un philosophe médecin de la civilisation européenne

Dans la préface de la seconde édition du *"Gai savoir"* §2, Nietzsche écrit :

> *"J'attends toujours qu'un médecin philosophe au sens exceptionnel du mot - un homme qui aura à étudier le problème de la santé d'ensemble d'un peuple, d'une époque, d'une race, de l'humanité - ait un jour le courage de porter mon soupçon à son degré ultime et d'oser cette proposition : dans toute activité philosophique, il ne s'agissait absolument pas jusqu'à présent de « vérité », mais de quelque chose d'autre, disons de santé, d'avenir, de croissance, de puissance, de vie…"*

Avant Nietzsche, Platon aussi avait travaillé à préparer, par ses livres, la prise de pouvoir par des philosophes précepteurs, dont l'enseignement guérirait la société de ses maux. Mais Nietzsche, appliquant sa métaphore physiologique à la civilisation européenne issue du christianisme, lui-même issu du platonisme, considère qu'elle n'est pas « saine » ; il veut donc trouver et publier des « remèdes » à propager par de futurs philosophes-médecins.

Diagnostic généalogique de la maladie

Juger la civilisation « malade » suppose des comparaisons à des valeurs. Or Nietzsche pense que l'homme définit ses valeurs d'après ses instincts [5] et affects [12], eux-mêmes résultant de sa volonté de puissance, nous l'avons vu.

> Dans cette démarche généalogique remontant des conséquences aux causes :
>
> civilisation → valeurs → pulsions → volonté de puissance
>
> Nietzsche omet deux origines importantes des valeurs : celles qui résultent de notre héritage génétique (l'inné) et celles qui résultent du contexte.

Puisque, pour Nietzsche, la civilisation résulte généalogiquement du corps, avec ses instincts et affects, il peut, en employant la métaphore médicale, parler à son propos de « maladie » (terme opposé ici à santé) : chacune des composantes de la civilisation (la société et la culture, dont la religion fait partie) est une interprétation (manifestation) d'une ou plusieurs composantes de l'état du corps.

Ici aussi Nietzsche omet deux composantes d'une civilisation : les connaissances et les réalisations [2] ; je suppose que c'est parce qu'il appelle la civilisation « culture », réservant le mot « civilisation » à l'état d'un homme amolli par sa société décadente. A force de changer des définitions de mots sans en donner de description précise, Nietzsche finit par perdre de la rigueur.

Nietzsche formule donc un diagnostic de la maladie de notre civilisation :

- Dans FP X, 25 [407] :

  "Toutes nos religions et philosophies sont des symptômes de notre santé physique : la victoire du christianisme fut la conséquence d'un sentiment général de lassitude et d'un mélange des races (c'est-à-dire de désordres et de contradictions dans l'organisme)"

  Je ne partage pas cette opinion sur les raisons de la victoire du christianisme, raisons que l'Histoire ne confirme pas. Du reste, Nietzsche lui-même en a donné une autre explication, plus crédible.

- Dans FP X, 25 [512] :

  "L'affect religieux est la maladie la plus intéressante que l'homme ait contractée jusqu'ici. Son étude vous fait paraître les gens sains presque ennuyeux et repoussants."

1.5.2 Histoire de notre civilisation à partir de celle de la volonté de puissance

Son diagnostic posé, Nietzsche considère certaines composantes de la civilisation une par une et explique son évolution à partir de celle de la volonté de puissance du corps de ses hommes, approche généalogique. Ainsi, par exemple, il écrit dans *"Humain, trop humain"* II *"Le voyageur et son ombre"* §114 *"La littérature et la morale s'expliquent"* :

> *"On peut montrer, par l'exemple de la littérature grecque, quelles forces font s'épanouir l'esprit grec, comment il entra dans différentes voies et ce qui finit par l'affaiblir. Tout cela donne une image de ce qui s'est en somme passé avec la moralité grecque et de ce qui se passera avec toute autre moralité : comment elle commença par être une contrainte, montrant d'abord de la dureté, puis devenant peu à peu plus douce…"*

Nous verrons plus bas que Nietzsche attribue les philosophies à des états du corps des philosophes (vous avez bien lu !), notamment à des états pathologiques résultant d'un conflit entre leurs instincts et/ou leurs pulsions. Il attribue donc les philosophies idéalistes qu'il combat, comme celle des Lumières [26] et de son philosophe le plus influent, Kant, à une mauvaise interprétation de leur corps, en écrivant dans *"Le Gai savoir"* préface §2 *:*

> *"Le déguisement inconscient de besoins physiologiques sous le costume de l'objectif, de l'idéel, du purement spirituel atteint un degré terrifiant, - et assez souvent, je me suis demandé si, somme toute, la philosophie jusqu'à aujourd'hui n'a pas été seulement une interprétation du corps et une mécompréhension du corps"*

Et Nietzsche confirme cette contrainte subie par les philosophes au §3.

Nietzsche pense donc que la philosophie de Kant, qu'il considère comme absurde, ne peut être l'œuvre que d'un malade guetté par le crétinisme congénital (vous avez encore bien lu !) en écrivant dans FP XIV, 16 [55] :

> *"En termes de physiologie, la « Critique de la raison pure »* [74] *est déjà la forme latente du crétinisme…"*

Nietzsche dénonce aussi les nombreuses interprétations erronées de la réalité, comme les contresens de la morale ascétique. Ainsi, l'application d'une morale hostile à la vie peut faire souffrir psychologiquement un homme qui interprète mal un état pathologique de son corps ; Nietzsche écrit dans FP X, 26 [206] :

> *"…nous interprétons comme souffrances morales des états physiques incompris…"*

Puisque tout phénomène de la civilisation est associé à des instincts humains qui le régissent, comprendre le sens d'un phénomène exige de mettre en évidence ses instincts associés par une démarche généalogique : derrière une civilisation il y a un état physiologique, avec ses instincts et pulsions qui en même temps luttent et coopèrent, donc avec sa santé. Une civilisation tire sa valeur de celle de la santé du corps dont elle émane.

Commentaires sur ce raisonnement de Nietzsche par analogies et métaphores

Le raisonnement ci-dessus repose sur des analogies floues entre civilisation, esprit, et corps avec ses instincts et pulsions dominés par la volonté de puissance. Nietzsche s'exprime à leur sujet en employant des métaphores. J'avoue ne pas être convaincu par ses raisonnements : je ne vois pas pourquoi on pourrait diagnostiquer un état de la civilisation à partir d'un corps mal défini (le corps, les instincts et les pulsions de qui ?) parce qu'on a appliqué des mots communs à la civilisation et au corps. Pour moi, Nietzsche se paie de mots, qu'il définit de manière si intuitive - donc si vague - qu'ils deviennent creux.

Le diagnostic nietzschéen de la civilisation européenne peut être défendu sans ces métaphores et analogies douteuses. On peut déplorer, par exemple, les illusions et inversions de valeurs de ses peuples issues du christianisme, ainsi que leur amollissement et ce que Nietzsche appelle leur décadence. On peut proposer (comme ci-dessous) que des philosophes clairvoyants, libérés des erreurs que Nietzsche dénonce, éclairent les hommes du futur pour « guérir » leur civilisation. Mais il faut beaucoup de tolérance pour ignorer des outrances comme le diagnostic de crétinisme appliqué à l'œuvre la plus célèbre de Kant ci-dessus, afin de reconnaître à Nietzsche la valeur des critiques qu'il fait.

1.5.3 La civilisation que Nietzsche désire

Dans la civilisation que Nietzsche appelle de ses vœux les hommes ont le courage de voir la réalité telle qu'elle est. C'est pourquoi ce sont des *surhommes* même en comparaison avec les meilleurs des hommes de notre temps. Nietzsche écrit dans *"Ecce Homo"* - *"Pourquoi je suis un destin"* §5 :

> *"[Zarathoustra] ne cache pas que son type d'homme, un type relativement surhumain, est surhumain précisément par rapport aux hommes bons,* [et] *que les bons et les justes appelleraient démon son surhomme...*

Vous autres, hommes supérieurs que mon regard a rencontrés ! ceci est mon doute sur vous et mon rire secret : je devine que vous traiteriez mon surhomme de - démon ! votre âme est si loin de ce qui est grand que le surhomme vous serait épouvantable dans sa bonté…

C'est de ce passage et d'aucun autre qu'il faut partir pour comprendre ce que veut Zarathoustra : cette espèce d'hommes qu'il conçoit, conçoit la réalité telle qu'elle est : elle est assez forte pour cela - la réalité ne lui paraît pas étrangère et éloignée, elle est elle-même, elle renferme en elle-même tout ce que cette espèce a de terrible et de problématique, car c'est par là seulement que l'homme peut avoir de la grandeur..."

1.6 Maîtres, esclaves et troupeau

1.6.1 Définition d'une *"race"* au sens de Nietzsche

Pour Nietzsche, *"La vie est volonté de puissance"*, c'est-à-dire volonté de croître et de s'imposer aux autres. Il classe les hommes d'une société en deux *"races"*, selon la culture [2] qui leur a été inculquée par leur famille et leur milieu d'origine. Il écrit dans *"Par-delà bien et mal"* §264 :

"Il est impossible qu'un homme, même en dépit des apparences, n'ait pas dans son corps les qualités et les préférences de ses parents et de ses ancêtres. C'est le problème de la race. A supposer que l'on sache quelque chose des parents, il est permis d'en tirer des conclusions sur l'enfant…"

Nietzsche pense que la culture, inculquée à un homme au point de définir sa *"race"*, a affecté si profondément son corps et son psychisme qu'elle a façonné ses pulsions ; il est donc devenu le produit de cette culture, produit que Nietzsche appelle *"race"*. En outre, les membres d'une race donnée résultent d'une longue tradition culturelle et d'une sélection délibérée, qui en garantit la pureté en éliminant les êtres culturellement imparfaits ou non-conformes.

L'appartenance à une race est donc définie par Nietzsche en fonction de qualités acquises, pas de caractéristiques physiologiques comme la couleur de peau. *Nietzsche n'est donc pas raciste ; il n'est pas, non plus, antisémite - au contraire !* Malgré tout, la famille et les ancêtres d'une personne déterminent la partie de sa culture qu'on lui a enseignée pendant l'enfance, et qu'il a complétée ultérieurement.

Comme l'établissement d'une tradition culturelle demande des siècles [2], de nombreux pays d'Europe étaient de création trop récente à l'époque de Nietzsche (la seconde moitié du XIXe siècle) pour avoir produit une race propre. Parfois même les habitants d'un *pays* (au sens politique) appartenaient à plusieurs *nations* en train de construire leur unité culturelle ; c'était le cas de l'Italie et de l'Allemagne, par exemple. Nietzsche écrit dans *"Par-delà bien et mal"* §251 :

"Ce qu'on appelle aujourd'hui en Europe une « nation » […] est dans tous les cas une réalité en devenir, jeune, très mobile, ce n'est pas encore une race [et moins encore une culture affirmée et stable comme celle du peuple juif] *: ces « nations » devraient donc se garder de toute concurrence et de toute hostilité irréfléchies !"*

1.6.2 Les deux races d'une société

Les races dont parle Nietzsche sont :

- Les *"maîtres"*, race dominante que leur force vitale grande et active rend libres, forts, optimistes, entreprenants, créatifs, leaders.

  Des recherches récentes [22] ont montré l'existence d'un gène prédisposant à ce trait de caractère, confirmant ainsi l'intuition de Nietzsche si on y remplace « culture acquise » par « hérédité ».

- Les *"esclaves"*, race dominée que leur force vitale faible et réactive rend pessimistes, maladifs, craintifs, passifs, suiveurs. Nietzsche qualifie avec mépris cette population de *"troupeau"*.

  Un esclave est en conflit avec lui-même car sa morale (coutumes et règles imposées, par exemple, par la religion chrétienne) lui interdit des actes que ses instincts et pulsions rendent désirables. Ce conflit entraîne un déni de réalité : un esclave se ment à lui-même en refusant de reconnaître ses désirs ou en les considérant comme coupables parce qu'on lui a appris à le faire.

  Dans [122] livre II, Dostoïevski tire des conséquences d'un déni de réalité : « Celui qui se ment à soi-même et écoute son propre mensonge va jusqu'à ne plus distinguer la vérité ni en soi ni autour de soi. Il perd donc le respect de soi et des autres. Ne respectant personne, il cesse d'aimer… »

Pour illustrer les différences entre la nature active des maîtres, qui suivent leurs instincts et pulsions au lieu de réfléchir, et la nature passive des esclaves qui réfléchissent beaucoup et agissent peu, Nietzsche écrit dans "*Humain, trop humain*" II 1ère partie §366 *"« Veuille être toi-même ! »"* :

> *"Les natures actives et couronnées de succès n'agissent pas selon l'axiome « connais-toi toi-même », mais comme si elles voyaient se dessiner devant elles le commandement : « Veuille être toi-même et tu seras toi-même. » - La destinée semble toujours leur avoir laissé le choix ; tandis que les inactifs et les contemplatifs réfléchissent pour savoir comment ils ont fait pour choisir une fois, le jour où ils sont entrés dans le monde."*

Nietzsche se moque là des inactifs et contemplatifs, c'est-à-dire des esclaves, en suggérant qu'ils n'ont pris qu'une seule décision dans leur vie, celle de naître.

Pour Nietzsche, la *"race"* d'un homme est déterminée après la naissance, c'est une culture héritée de ses ancêtres et si fortement intériorisée qu'elle impacte ses pulsions [4]. Nous savons aujourd'hui que le comportement d'un homme dans des circonstances données dépend à la fois de son héritage génétique et de ce qu'il a appris [3].

Compléments : Théorie du croisement des races et Nous, sans patrie.

Nietzsche explique l'impossibilité qu'un esclave surmonte le handicap de sa race dans *"Par-delà bien et mal"* §264 :

> *"…une écœurante impuissance à se maîtriser, une jalousie sournoise, une façon grossière de se donner toujours raison (ces trois particularités réunies ont de tout temps caractérisé le véritable type plébéien) doivent se transmettre à l'enfant*

aussi inévitablement qu'un sang vicié ; et avec l'aide de la meilleure éducation et de la meilleure culture, on n'arrivera simplement qu'à faire illusion sur cette hérédité."

Commentaire sur l'impossibilité de vaincre un handicap culturel d'origine familiale

Il est certain qu'un enfant de famille aisée est bien placé pour faire de meilleures études qu'un enfant de famille pauvre, ce qui lui donne une meilleure probabilité de réussite professionnelle. Il peut aussi recevoir une éducation qui développera ses qualités de résistance aux accidents de la vie, voire de dynamisme, etc. Ces avantages dus au milieu social sont importants : les gens qui en ont bénéficié ont tendance à choisir des gens comme eux comme collègues de travail, et à se mettre en couple avec des partenaires comme eux, avec qui ils élèveront des enfants comme eux, créant et perpétuant ainsi une caste sociale privilégiée ; c'est statistiquement prouvé, en Europe comme aux Etats-Unis et en Chine.

Mais il y a de nombreux exemples d'enfants de famille modeste qui ont brillamment réussi par la suite, contrairement aux prédictions sans nuance de Nietzsche. Je n'en cite qu'un, mais célèbre : Thomas Edison, fils de gardien de phare qui n'a fréquenté l'école que sporadiquement, mais dont les inventions ont transformé le monde : la lampe à incandescence, le phonographe, le microphone, une dynamo à haut rendement, le premier réseau urbain de distribution d'électricité, etc. Et en 1878 il a fondé Edison Electric Light Co., devenue en 1892 General Electric, aujourd'hui une des multinationales les plus puissantes et les plus profitables du monde. Nietzsche était forcément au courant des inventions d'Edison, mondialement célèbres 8 ans avant la publication de *"Par-delà bien et mal"*, mais ce contre-exemple manifeste ne l'a pas empêché d'affirmer implicitement qu'avec son origine familiale Edison aurait dû rester un excité, jaloux, sournois, de mauvaise foi... bref un homme ayant bien peu de chances de réussir ce qu'il entreprend comme il l'a fait.

Compléments

- Sur la définition d'un maître : *"Par-delà bien et mal"* §293.
- Sur la proximité avec la pensée de Tocqueville [128].
- Sur les ouvriers et patrons de l'industrie : *"Le Gai savoir"* §40.
- L'esprit historien de la plèbe européenne.

1.6.3 Victoire des esclaves sur les maîtres - Comportement de troupeau

Nietzsche déplore la victoire de la morale (c'est-à-dire des valeurs) des esclaves dans l'Europe d'aujourd'hui, en écrivant dans *"Par-delà bien et mal"* §202 :

"La morale est dans l'Europe d'aujourd'hui une morale de troupeau"

Nietzsche développe sa pensée sur ce sujet dans *"Par-delà bien et mal"* §199, dont voici le texte presque intégral commenté par parties successives.

"Si, depuis qu'il y a des hommes, il y a toujours eu des troupeaux d'hommes (familles, communautés, tribus, peuples, États, Églises) et toujours un très grand nombre d'hommes obéissant à une minorité de maîtres, - si, par conséquent, ce à quoi on a jusqu'ici formé les hommes, ce qu'ils ont le mieux et le plus longtemps pratiqué, c'est l'obéissance, on peut présumer à juste titre que,

chacun, d'une manière générale, éprouve maintenant le besoin inné d'obéir, comme une sorte de conscience formelle, qui ordonne : « Tu dois absolument faire telle chose, t'abstenir absolument de telle autre », bref : « tu dois ».

Nietzsche considère les hommes à personnalité faible et sans originalité comme membres du *"troupeau"* qu'est devenue la société, ou d'un de ses groupes-troupeaux, car à ses yeux ces hommes ne se distinguent guère les uns des autres dans leurs pensées et leurs actes. Pour lui ces hommes, très nombreux, sont des « esclaves » obéissant par nature et par éducation à une minorité de « maîtres » et d'autorités diverses. Ils ont été si efficacement conditionnés pour obéir que cette obéissance est incorporée à leur subconscient et leur paraît naturelle et moralement justifiée. En déplorant le « tu dois », Nietzsche s'attaque aussi à Kant, dont le devoir est la valeur suprême [74].

Nietzsche poursuit :

Ce besoin [d'obéir] *cherche à se repaître et à remplir sa forme d'un contenu ; dans son appétit grossier, il se sert sans faire le difficile, au gré de sa violence et de son impatience, et il accepte ce que lui corne à l'oreille n'importe quelle autorité - parents, maîtres, lois, préjugés de classe, opinion publique.*

Nietzsche accuse là les esclaves d'être si bien conditionnés qu'ils se laissent facilement influencer par n'importe quelle autorité de la société. Il poursuit :

Ce qui a étrangement borné le développement de l'homme et qui a fait les hésitations, les lenteurs, les retours en arrière et les piétinements de l'évolution humaine, c'est que l'instinct grégaire de l'obéissance est celui qui s'hérite le plus aisément et qu'il prospère aux dépens de l'art de commander. Qu'on imagine cet instinct se développant jusqu'à ses derniers excès : ceux qui commandent et les hommes indépendants viendront à manquer, ou bien ils ne se sentiront pas la conscience tranquille et auront besoin, pour pouvoir commander, de se faire d'abord illusion à eux-mêmes, de s'imaginer qu'eux aussi obéissent.

Nietzsche accuse à présent l'accroissement du nombre d'esclaves de s'être fait, et de se faire encore, au détriment de celui des maîtres ; dans notre société, devenue société d'esclaves, il y a une hiérarchie, dans laquelle on ne peut s'élever qu'en se persuadant - et en persuadant les autres - qu'on est bien intégré, qu'on a la même morale que les autres citoyens ; dans cette société d'obéissance des esclaves, ceux qui commandent obéissent aussi à quelque chose au-dessus d'eux comme Dieu, le suffrage universel, etc.; être indépendant, n'obéir à personne, n'est possible que pour de très rares célébrités et, bien entendu, les maîtres. Nietzsche poursuit :

Cet état de choses est effectivement celui de l'Europe moderne : je l'appelle l'hypocrisie morale des dirigeants. Pour tranquilliser leur conscience ils en sont réduits à feindre de n'être que les exécuteurs de commandements antiques et suprêmes (ceux des ancêtres, de la constitution, du droit, des lois et même de Dieu) ou à adopter la façon de voir du troupeau, auquel ils empruntent leurs titres de « premier serviteur du peuple » par exemple, ou d'« instrument du bien public ».

Nietzsche accuse les dirigeants politiques européens d'être des hypocrites qui gouvernent en profitant de l'obéissance inculquée à la quasi-totalité de la population, et en prétendant agir dans le respect du droit et l'intérêt de leurs administrés ; en fait,

ils trompent ceux-ci et apaisent leur propre conscience en justifiant malhonnêtement leur pouvoir par son origine : divine (« Roi par la grâce de Dieu »), démocratique (élection) ou autre.

On peut facilement trouver aujourd'hui, en Europe occidentale, des exemples de situation politique qui confirment l'opinion de Nietzsche [1e], qui poursuit :

> *D'un autre côté, l'homme du troupeau se targue aujourd'hui, en Europe, d'être la seule espèce d'homme permise et il exalte les qualités qui le rendent docile, accommodant et utile au troupeau, comme si les seules vertus véritablement humaines étaient le sens social, la bienveillance, la déférence, l'assiduité, la modération, la modestie, l'indulgence, la pitié."*

Nietzsche déplore ici l'attitude de *"l'homme du troupeau"*, consistant à trouver bon et justifié le conditionnement qui le rend soumis et altruiste contre son intérêt objectif : il n'est alors qu'un esclave bien conditionné. En fait, notre culture a si bien incorporé cette morale au subconscient de la plupart des gens que ceux-ci n'envisagent même pas de la remettre en cause ; en outre, ils ne voudraient pas se dévaloriser en se déjugeant : les valeurs morales admises par notre société sont celles des esclaves.

Nietzsche considère l'indépendance comme une autre dimension de la force, du caractère « maître ». Il écrit dans *"Par-delà bien et mal"* §29 :

> *"L'indépendance est le fait d'un tout petit nombre, le privilège des forts. Celui qui essaie d'y atteindre […] prouve par là qu'il est non seulement fort, mais, selon toute vraisemblance, d'une* exultante *témérité.*

Parce qu'aux yeux de Nietzsche la valeur suprême est la vie-volonté de puissance, l'égoïsme, la spoliation et l'asservissement d'autrui sont justifiés parce qu'ils font partie de la vie, et parce qu'il est normal pour un maître d'exploiter et maltraiter des esclaves si tel est son bon plaisir. Athée, Nietzsche ne craint pas de châtiment divin et n'attend aucune récompense dans l'au-delà ; il ne considère même pas un maître comme coupable d'une maltraitance d'esclaves, puisqu'un tel acte est normal vu sa condition de maître.

> Sur l'opposition entre les intérêts de l'individu et ceux de la société
>
> Je trouve le raisonnement de Nietzsche incomplet. Même si, en toute logique amorale et athée, un individu n'a aucune raison de bien se comporter en société (comme Kant l'a expliqué [74]) *la société, elle, ne peut tolérer les attitudes antisociales* ; sous peine de délitement, elle doit considérer chaque homme responsable de ses actes, jugés en fonction d'une morale qu'elle impose par ses lois dans l'intérêt supérieur de tous. Et avant même de juger et punir, elle doit inculquer à chaque individu le respect de règles où l'intérêt collectif passe avant l'intérêt particulier, et où l'indispensable solidarité exige la réciprocité altruiste : comme Rousseau l'a si bien montré, il y a et il doit y avoir un contrat social respecté par tous, et que la société fait respecter avec son pouvoir judiciaire [29] et [29b].

Suite de "Par-delà bien et mal" §199

> *Pour les cas où l'on croit ne pas pouvoir se passer de chef, et de mouton de tête, on s'ingénie de nos jours à remplacer le chef unique par un syndic d'habiles*

> *hommes de troupeau : telle est par exemple l'origine de tous les régimes représentatifs."*

Nietzsche est contre la démocratie représentative, dont le parlement est à ses yeux un *"syndic d'habiles hommes de troupeau"*. Il préfère un gouvernement par une aristocratie de maîtres, dont l'autorité (issue d'une tradition culturelle familiale) se passe de justification ou d'élection. Sans entrer dans des considérations morales assez évidentes, j'ai une objection en ce qui concerne notre société moderne : son organisation ; sa législation ; ses lois et mécanismes économiques ; l'échelle mondiale de ses problèmes, tout cela est devenu si complexe qu'une démocratie représentative s'impose pour des raisons de compétence et de temps disponible. Seuls des professionnels de l'administration, ou des parlementaires travaillant le temps qu'il faut dans des commissions spécialisées faisant appel à des experts, peuvent faire des choix politiques techniquement valables. Les qualités culturelles de *"maîtres"* aristocrates tels que Nietzsche les voit ne suffisent guère, à mon avis.
(Voir : Arguments de Nietzsche contre l'égalité et la démocratie)

L'esclavage défini comme manque de temps libre

Dans HTH §283, Nietzsche considère comme esclaves tous ceux qui ne disposent pas d'au moins les deux tiers de leur temps ; il s'agit de gens *que leur condition oblige* à beaucoup travailler, ou *qui se sont engagés* à le faire, ou *qui sont tellement impliqués* dans la vie de la société (le troupeau) et les devoirs envers elle, qu'ils sont esclaves.

> *"Tous les hommes se divisent, en tout temps et de nos jours, en esclaves et libres ; car celui qui n'a pas les deux tiers de sa journée pour lui-même est esclave, qu'il soit d'ailleurs ce qu'il veut : homme d'Etat, marchand, fonctionnaire, savant."*

Nietzsche confirme dans *"Par-delà bien et mal"* $189 : *"L'oisiveté pèse aux races laborieuses."* et dans HTH §284 : *"En faveur des oisifs"* : *"C'est pourtant une noble chose que le loisir et l'oisiveté."*

En fait, Nietzsche veut qu'un homme ait le temps de penser et de créer, et de le faire à son rythme ; c'est pourquoi sa société idéale est aristocratique. Et lorsque l'homme devient comme lui un philosophe, professionnel de la réflexion qui y consacre tout son temps, Nietzsche considère qu'il demeure libre.

1.6.4 Rapports maîtres-esclaves

La distinction entre « race des maîtres » et « race des esclaves » s'appliquant notamment aux valeurs morales, les rapports entre membres de chacune de ces classes dépendent des valeurs que chaque classe reconnaît : ces rapports sont perçus différemment selon qu'on est maître ou esclave, mais ils sont toujours conflictuels.

Morale naturelle des maîtres, morale artificielle des esclaves

Alors que la morale des maîtres a des valeurs de *recherche des plaisirs et des défis*, la morale des esclaves a des valeurs *utilitaires* [28] de protection contre le Mal : une situation, un acte ou une attitude ont d'autant plus de valeur à leurs yeux qu'ils permettent de mieux se protéger des maux ou d'aider un semblable. Exemples : la gentillesse, la charité, la compassion, la générosité, la patience, la soumission à

l'autorité. Les maîtres ont donc une *morale positive*, tournée vers l'action, les esclaves une *morale négative* de défense contre les dangers et la souffrance.

La morale des maîtres est *naturelle*, ses valeurs étant celles permettant à la vie d'exprimer ses instincts et pulsions pour aller vers des plaisirs à faible dimension intellectuelle. Par contre, la morale des esclaves est *artificielle* : elle valorise ce qui permet d'échapper aux souffrances de la vie réelle ou de les diminuer, souffrances qui résultent du processus intellectuel de représentation du monde des esclaves.

Bien et Mal jugés selon l'auteur de l'acte ou selon l'acte lui-même

Alors que les maîtres définissent le Bien et le Mal par rapport aux *qualités* qu'ils prêtent à leurs pareils (conformément aux exigences de la vie), les esclaves les définissent par rapport à des *actions*, dangereuses ou inoffensives : un homme est Bon s'il est inoffensif. Alors que pour un maître *la valeur d'une action est inséparable de sa « race » culturelle (maître ou esclave)*, pour un esclave *elle dépend de l'action et pas de son auteur* ; les esclaves ont donc un catalogue de mauvaises actions, à empêcher ou à punir.

> Complexité du droit français
>
> Le principe du droit français est de prévoir *tout* ce qui est interdit ou obligatoire, le reste étant par définition permis ou facultatif. Les 57 codes législatifs [16] décrivant tout cela occupent plusieurs centaines de milliers de pages (environ 3400, par exemple, pour le Code du travail 2012). Comme il est impossible de prévoir tous les cas où il faudra interdire ou obliger, les décisions « au coup par coup » des juges et les décrets administratifs constituent une immense littérature qui s'ajoute aux lois votées ; c'est ainsi qu'il y a 21147 documents décrivant les instructions d'application des lois et décrets publiés au Journal officiel pendant la seule année 2012 : 14200 arrêtés, 3771 décrets, 2724 décisions, 160 délibérations, 88 lois, etc.

Alors que pour un maître les hommes sont par nature inégaux, puisque sa « race » est supérieure à celle des esclaves, pour un esclave les hommes sont égaux par principe et doivent être jugés selon leurs seuls actes.

> La France a des lois écrites pour que *toutes les situations semblables soient jugées de manière identique*. Dans les pays anglo-saxons, au contraire, ce sont les décisions de justice du passé qui servent de référence aux décisions à prendre aujourd'hui, les décisions les plus importantes constituant une jurisprudence de base appelée « Common Law » ; un Américain n'est donc pas choqué à l'idée qu'*on juge la même affaire différemment dans deux tribunaux distincts*. Il est piquant de savoir que le principe du droit anglo-saxon, avec sa Common Law, a été imposé à l'origine par les normands de Guillaume le Conquérant, venus de France au XIe siècle et parlant français…

L'inversion des valeurs de la morale des esclaves, tout à leur ressentiment, par rapport à celles des maîtres, est illustrée par Nietzsche dans *"La Généalogie de la morale"* 1ère dissertation §11 :

> *"…qu'on se demande plutôt qui est en réalité le « méchant » au sens de la morale du ressentiment. La réponse, en toute rigueur, la voici : ce méchant est précisément le « bon » de l'autre morale, c'est l'homme de distinction, le*

puissant, le dominateur, mais noirci, vu et pris à rebours par le regard venimeux du ressentiment."

Les Bons, les Mauvais et les Méchants

Dans leur monde fictif aux valeurs inversées (qu'ils appellent *"monde vrai"* pour arriver à y croire), les esclaves se considèrent comme Bons et considèrent les maîtres comme Mauvais, et même comme Méchants puisqu'ils sont responsables de leurs souffrances et constituent une menace permanente et redoutable. Jugeant les Méchants coupables, les esclaves se mettent à les détester, à les diaboliser, à vouloir les punir pour qu'ils souffrent à leur tour.
(Complément : Le combat de Nietzsche contre les erreurs du platonisme)

Morale du ressentiment et inversion des valeurs

A force d'impuissance, la morale des esclaves devient une *morale du ressentiment*. Par inversion délibérée des valeurs, ils se mettent à détester les valeurs naturelles du monde apparent (celles dont les maîtres sont fiers parce qu'elles font d'eux des maîtres) comme la force physique, la richesse et la prise de risque. Ils déclarent ces valeurs mauvaises et dangereuses, et estiment la modestie, la pauvreté et la prudence. Ils veulent une société qui les protège du Mal et des menaces des Méchants, alors que les maîtres veulent une société d'opportunités et de défis. Nietzsche écrit dans *"La Généalogie de la morale"* 1ère dissertation §13 :

> *"« Nous, les faibles, nous sommes décidément faibles ; nous ferons donc bien de ne rien faire de tout ce pour quoi nous ne sommes pas assez forts. »* […] *Grâce à ce faux monnayage, à cette duperie de soi propres à l'impuissance, [cet amer constat] a pris les dehors pompeux de la vertu qui sait attendre, qui renonce et qui se tait, comme si la faiblesse même du faible - c'est-à-dire son essence, son activité, toute sa réalité unique, inévitable et irremplaçable - était un accomplissement libre, quelque chose de voulu, de choisi, un acte, un mérite."*

Commentaires

Au contraire des grands pays d'Asie où le progrès économique est évident pour la population, le niveau de vie stagne dans la plupart des pays d'Europe occidentale, baissant même à l'occasion des crises financières et économiques. L'immense majorité des Européens se sentent impuissants à améliorer la situation : de plus en plus de gens ne peuvent plus accéder à un logement, par exemple ; de plus en plus de travailleurs enchaînent les emplois précaires et les périodes de chômage. Face à cette impuissance, *les valeurs des gens sont de plus en plus individualistes* (« je n'arrive pas à résoudre *mes* problèmes, alors ceux des autres… »), et l'horizon de leurs perspectives est de plus en plus *ici* (protectionnisme, xénophobie…) et *maintenant* (« aurai-je encore un emploi dans six mois ? ; vu mes soucis actuels, je me soucierai d'écologie plus tard… »)

Les Français, par exemple, s'estiment en permanence menacés : par la mondialisation qui risque de leur faire perdre leur travail (concurrence, délocalisations) ; par le capitalisme qui risque de donner aux riches le juste fruit de ce travail ; par l'énergie nucléaire et les OGM qui risquent de leur faire perdre la santé ; par les voyous et les terroristes qui risquent de les agresser, etc. *Les Français sont le peuple le plus inquiet du monde, tous les sondages internationaux le disent, et les plus grands consommateurs de tranquillisants*.

C'est pourquoi les politiciens français répètent souvent que la politique qu'ils mènent ou proposent a pour premier but *de protéger leurs concitoyens* ; c'est aussi pourquoi ces politiciens se présentent comme « Le candidat du peuple contre les élites » ou « L'ennemi des banques » [48]. Et pour aller dans le sens de l'inversion de valeurs, ces politiciens disent au peuple « Vous êtes les meilleurs » (sous-entendu : meilleurs que les riches, dont ils proposent de plafonner les rémunérations parce que l'inégalité des revenus est perçue comme forcément injuste).

Beaucoup de gens, en Europe, en Amérique et en Asie, réagissent à leur inquiétude en entretenant des espoirs irréalistes : on peut spéculer à la hausse sur les prix de l'immobilier, qui ne cesseront jamais de croître (et brusquement ils s'effondrent, et des millions d'américains ou d'espagnols deviennent incapables de rembourser leurs prêts) ; un pays (Grèce, Italie…) peut emprunter pendant des décennies pour vivre au-dessus de ses moyens sans jamais rembourser ; le chômage devrait être interdit, ou combattu par des créations volontaristes d'emplois, etc. Ces gens croient les promesses électorales utopiques de politiciens malhonnêtes parce qu'ils ont envie d'y croire, qu'ils en ont besoin pour se rassurer et espérer.

Voir aussi la proximité de l'opinion de Nietzsche avec la pensée de Tocqueville [128].

1.6.4.1 Résumé du raisonnement de Nietzsche sur le ressentiment

- La souffrance et l'humiliation ressenties par les esclaves, dans un monde apparent dont ils sont impuissants à changer les règles politiques et les structures sociétales, produisent dans leur esprit un ressentiment permanent.

- Parce qu'ils se considèrent eux-mêmes comme Bons, donc innocents de leur souffrance, les esclaves attribuent cette responsabilité à *des coupables*, qu'ils dénoncent et auraient plaisir à faire souffrir à leur tour.

  Un maître surmonte rapidement une souffrance en réagissant contre sa cause et sans éprouver de ressentiment ; pour lui ce n'était qu'une contrariété, un défi à relever. Un esclave, au contraire, n'a pas assez de force pour réagir victorieusement contre les causes de sa souffrance, et rumine son ressentiment tant qu'il n'a pas réussi à se venger des coupables.

- Au bout d'un certain temps, le ressentiment des esclaves envers des coupables devient *un dénigrement systématique de leurs valeurs*. Chez les esclaves s'installe le sentiment qu'ils appartiennent à une « classe maudite », et que les coupables appartiennent à une « classe méchante », aux valeurs détestables.

- Peu à peu s'enracine chez les esclaves une *morale du ressentiment*, ensemble de valeurs haineuses et revanchardes à l'égard des méchants, aux valeurs inverses des leurs. Nietzsche parle à ce propos de *révolte morale* des esclaves, sujet que nous étudierons plus bas.

  Pour Nietzsche, cette révolte des esclaves serait restée morale, c'est-à-dire limitée à leur esprit qui souffre et rumine sa vengeance, si les esclaves n'avaient pas été aidés à transformer leur société et imposer leur morale par des *"maîtres décadents"*, au premier rang desquels il y a les prêtres.

Voir l'opinion d'Aristote sur une société avec des maîtres et des esclaves [127].

1.6.4.2 Point de vue des maîtres

Un maître a conscience d'appartenir à la classe culturelle supérieure : il est fier de ne pas être un esclave, il y voit une distinction ; il est trop fier pour se plaindre ; il considère la barrière de classe culturelle comme naturelle et infranchissable. A ses yeux, qu'il soit pauvre ou riche un esclave demeure un esclave. Un maître respecte, voire admire un autre maître ; il méprise un esclave en l'ignorant, ou, lorsque c'est impossible, en tenant son opinion et ses désirs pour négligeables.

A part sa culture (avec ses pulsions [4]), un maître reconnaît un esclave à son attitude : il est malheureux, s'en plaint et éprouve du ressentiment ; il est fourbe et cherche sans cesse un moyen d'améliorer son triste sort ; il refuse la responsabilité de son malheur et accuse d'autres gens ou la société, il veut s'en venger.

1.6.4.2.1 Un esclave est mauvais à priori, puisqu'il est esclave

Dans l'esprit d'un maître, un esclave est *nécessairement mauvais* quoi qu'il fasse, *puisqu'il est esclave*, alors qu'un maître ne peut, par nature, être que *bon* : Nietzsche se plaçant au point de vue des maîtres, sa distinction entre bon et mauvais dépend donc de la « race » d'un homme, pas de ce qu'il fait. Cette opinion de Nietzsche rappelle celle des Grecs, pour qui la valeur et les possibilités d'un homme dépendent de sa naissance, dans le cadre de sa classe sociale.

> L'opinion de Nietzsche : « Dans un conflit avec un maître, un esclave a tort à priori *puisqu'il est esclave* » est aussi prêtée par Marx aux bourgeois, classe dominante du XIXe siècle. Il écrit en 1871 dans [116] :
>
> « …le bourgeois de nos jours se considère comme le successeur légitime du seigneur de jadis, pour lequel toute arme dans sa propre main était juste contre le plébéien, alors qu'aux mains du plébéien la moindre arme constituait par elle-même un crime. »

Nietzsche déplore la perte, dans notre société, du sentiment d'immense distance qu'éprouve un maître par rapport aux esclaves. Il attribue cette perte regrettable à la présence, en chacun de nous, d'une trop grande part d'esclave : voir *"Le Gai savoir"* §18 *"Fierté antique"*.

1.6.4.2.2 Crimes contre une classe sociale

Nietzsche n'est ni le seul ni le premier à subdiviser une société en races, classes sociales ou castes : la société des Grecs comportait déjà des classes dont il était inconcevable qu'un homme sorte.

Pendant la courte période révolutionnaire de la Terreur (1793-1794) certains Français ont assassiné des gens parce qu'on les considérait comme des ennemis de la patrie. Ainsi, Robespierre a déclaré devant la Convention :

> « Pour punir les ennemis de la patrie, il suffit d'établir leur personnalité. Il ne s'agit pas de les punir, mais de les détruire. »

Selon Robespierre, donc, inutile de prendre le temps juger un homme de manière équitable : si, selon la procédure simplifiée et sans appel du Tribunal révolutionnaire, il faisait partie des contre-révolutionnaires, des commerçants qui avaient vendu trop cher, des accapareurs, des prêtres ou des sympathisants de l'une de ces catégories,

il fallait le décapiter ; et on exécuta ainsi entre 30.000 et 40.000 personnes dans tout le pays. *La terreur était érigée en moyen de gouvernement*.

Enfin, au XXe siècle, les génocides communistes et nazis ont assassiné des dizaines de millions d'opposants, en général sans jugement : 65 millions dans la Chine de Mao, 20 millions en URSS, 2 millions au Cambodge, 1 million au Vietnam et 5 millions de Juifs. Les justifications des assassins étaient « l'opinion contre-révolutionnaire ou l'appartenance à une classe sociale non-ouvrière » (koulaks en URSS, intellectuels en Chine…) et « la race non-aryenne » (juive ou tsigane). Ainsi, on lit dans [119] :

> « L'ennemi est la grande justification de la terreur ; l'État totalitaire ne peut vivre sans ennemis. S'il en manque, il s'en inventera. Une fois identifiés, ceux-ci ne méritent aucune pitié. [...] Être ennemi est une tare inguérissable et héréditaire. [...] On insiste parfois sur le fait que les Juifs étaient poursuivis non pour ce qu'ils avaient fait mais pour ce qu'ils étaient : des Juifs. Il n'en va pourtant pas autrement du pouvoir communiste : il exige la répression (ou, aux moments de crise, l'élimination) de la bourgeoisie comme classe. La simple appartenance à cette classe suffit, il n'est pas nécessaire de *faire* quoi que ce soit. »

L'histoire est pleine de crimes et d'injustices abominables : Nietzsche l'a constaté et, hélas, souvent justifié en stigmatisant la pitié, la compassion, ainsi que le droit de vivre des faibles, des malades et des « parasites de la société ».

1.6.4.2.3 Origine historique des notions de Bien et Mal

Nietzsche attribue une origine *historique* aux notions de Bien et Mal, apparues d'abord chez les maîtres, qui se jugeaient eux-mêmes bons et jugeaient les esclaves mauvais. Pour un maître, les qualificatifs Bon et Mauvais s'appliquent à un homme, et pas à un acte, réputé conséquence inéluctable de son auteur : est Bon tout homme de race maître, Mauvais tout homme de race esclave, indépendamment de leurs actes, qui ne peuvent que leur ressembler. Dans ce jugement d'un homme, basé sur la culture acquise depuis sa naissance et non ses actes, on reconnaît la hiérarchie sociale initiale des Grecs, dans leur société aristocratique.

Ce n'est que plus tard, selon Nietzsche, que les esclaves se sont mis à juger les actes au lieu des hommes. On lit, en effet, dans *"Par-delà bien et mal"* §260 :

> *"Il est manifeste que les jugements moraux ont partout d'abord été appliqués aux hommes puis, par extension et tardivement, aux actes ;"*

La certitude de Nietzsche sur l'ordre historique d'application des jugements moraux vient de ce que la morale des Grecs, basée à l'origine sur les valeurs de l'aristocratie, a commencé à basculer vers les valeurs de comportement au Ve siècle avant J.-C. sous l'influence de Socrate et sa défense de la Vertu. Sur le plan de l'individu, nous avons déjà vu que l'opinion de Nietzsche est corroborée par ce que nous savons des premières impressions : un homme qui en voit un autre le juge automatiquement, instinctivement, d'après son apparence ; il ne peut s'empêcher d'avoir une telle opinion irréfléchie avant, éventuellement, d'y réfléchir et d'observer le comportement de l'autre pour conforter ou non sa première impression.

1.6.4.2.4 Noble et vulgaire

Source : *"Le Gai savoir"* §3
Nietzsche oppose les natures « noble » et « vulgaire » selon les jugements de valeur qu'elles portent sur les actes nobles et généreux, et sur les actes irrationnels inspirés par une pulsion ou un idéal.

Selon Nietzsche, les natures vulgaires ne trouvent rationnels que les actes inspirés par l'intérêt ; elles ne comprennent pas qu'une personne puisse agir contre ses intérêts au nom de valeurs supérieures ; pour Nietzsche, elles souffrent *d'utilitarisme* [28], critère de jugement méprisable caractéristique des esclaves.

> Les lois fondamentales de l'économie, énoncées par leur père l'Anglais Adam Smith en 1776 [47], supposent une doctrine utilitariste. Nietzsche les considère comme hostiles à la vie.

Les maîtres, au contraire, savent faire passer leur raison après leurs passions [12], d'où des actes occasionnels où apparaît leur noblesse ou leur générosité.
Voir aussi le paragraphe Origine aristocratique du qualificatif « bon ».

1.6.4.2.5 Relation de la doctrine maîtres-esclaves avec la volonté de puissance

Pour Nietzsche, le comportement d'un homme s'explique par ses instincts [5] et pulsions [4] ; sa raison n'en est pas maître, *son libre arbitre est illusoire*. On ne peut pas plus juger la moralité des actes d'un maître que ceux d'un fauve carnivore, qui dévore ses proies parce que c'est sa nature de carnivore, c'est ainsi qu'il vit. Avec son point de vue de maître (adopté parce que « conforme à la nature », donc à la vie) et sa doctrine de la « vie-volonté de puissance », *Nietzsche considère comme morale bonne celle dont les valeurs sont favorables à la vie, celle qui permet de se développer en donnant libre cours à ses instincts* [5] *et pulsions* [4].

Le critère fondamental de la morale de Nietzsche, celui sur lequel on doit selon lui baser tout jugement, est le caractère *favorable* ou *hostile* à la vie-volonté de puissance. C'est exactement le critère des anciens Grecs : est bon ce qui est conforme à la nature, qui en respecte l'harmonie ; pour un homme, c'est ce qui est conforme à ses penchants (instincts et pulsions), qui lui permet de les exprimer, de réaliser son potentiel. Et ce qui est en harmonie avec la nature est juste et beau.
Nietzsche exprime son admiration pour la Grèce antique dans *"Considérations inactuelles"* II *"De l'utilité et de l'inconvénient de l'histoire pour la vie"* §8 :

> *"…notre plus noble récompense [à nous autre Allemands] serait de nous assigner la tâche plus gigantesque encore […] de chercher nos modèles, d'un regard courageux, dans le monde primitif, sublime, naturel et humain, de la Grèce antique."*

La morale des esclaves est mauvaise parce qu'en prisant l'altruisme (contraire à l'intérêt individuel) et en condamnant l'expression des instincts naturels, elle est hostile à la vie.

Un maître agit spontanément en maître. C'est un individualiste qui cherche à créer, à se dépasser, à étendre son emprise, à combattre ce qui lui résiste, à imposer ses idées et sa marque : il a de la force à revendre. Il agit ainsi sans réfléchir, par nature, pour satisfaire ses instincts et pulsions, *par volonté de puissance*.

Attitude de maître

De par son caractère, sa force vitale naturelle débordante qui le pousse à affirmer pour *s'affirmer,* un maître affirme plus souvent qu'il nie, parce qu'il est plus souvent en train de conquérir et de prodiguer ses forces qu'en train de défendre ses acquis comme un esclave. En donnant aux autres, en agissant pour eux, en intervenant dans leur vie, le maître satisfait le désir d'action de son énergie débordante. Naturellement enthousiaste, un maître croit plus souvent qu'il doute, admire plus souvent qu'il méprise, et a tendance à suivre son premier mouvement, son penchant. Brûlant de suivre ses instincts et pulsions pour vivre plus intensément, un maître peut faire des erreurs en négligeant ou sous-estimant les esclaves et leurs réactions, qu'il connaît mal parce qu'ils ne l'ont jamais intéressé ; chacune de ces erreurs lui apprend quelque chose sur le monde qu'il partage avec ces esclaves, et il s'y adapte sans jamais avoir besoin de les diaboliser, ou même de les détester.

L'attitude d'un maître serait donc jugée bonne par un ancien Grec, puisque conforme à *sa* nature, et à *la* nature en général.

La vérité ou la fausseté n'ont de valeur que par rapport à la vie

Pour Nietzsche, la vérité d'une affirmation n'est, en elle-même, ni bonne ni mauvaise, puisqu'il faut l'apprécier par rapport à la vie : si l'affirmation va dans le sens favorable à la vie-volonté de puissance elle est bonne, sinon elle est mauvaise.

> Exemple : puisqu'un maître a systématiquement une attitude active, favorable à la vie, ses affirmations sont bonnes *à priori*. De leur côté, les esclaves - qui détestent leur vie de souffrances - ont des valeurs hostiles à la croissance voulue par la vie : peur, prudence, obéissance, modestie, résignation, etc.
>
> Selon son auteur, donc, une même affirmation peut être tantôt vraie, tantôt fausse : l'affirmation « La richesse est un objectif de vie valable » peut paraître :

- Vraie à un maître, car favorable à la croissance de son emprise, donc à l'expression de sa volonté de puissance ;
- Fausse à un esclave, qui nie l'intérêt de la richesse par mauvaise foi, en prétendant qu'elle n'a pas d'intérêt au lieu d'admettre qu'il est incapable de l'atteindre.

1.6.4.2.6 Maîtres et valeurs morales de compassion et de pitié

Nietzsche adopte le critère de moralité des anciens Grecs : est moral ce qui est en harmonie avec la nature. Et comme un maître au sens de Nietzsche est bon par nature, du fait de la culture acquise depuis sa naissance, sa morale est celle d'un Grec : elle n'accorde pas de valeur à la pitié, sentiment qui n'existe pas dans la nature. Dans *"Par-delà bien et mal"* §260, on lit :

> *"« Pourquoi a-t-on loué l'acte de compassion ? » L'homme noble sent que c'est lui qui fixe les valeurs, il n'a pas besoin d'approbation, il juge : « ce qui m'est nuisible est nuisible en soi », il sait que c'est lui qui confère de l'honneur aux choses, qui crée les valeurs. Tout ce qu'il trouve en lui, il l'honore : une telle morale est une glorification de soi-même. Elle met au premier plan le sentiment de la plénitude, d'une force qui veut déborder, la joie d'une tension haute, la conscience d'une richesse qui aimerait donner et se prodiguer ; l'homme noble, lui aussi, vient en aide au malheureux, non pas par pitié, le plus souvent, mais poussé par la surabondance de force qu'il sent en lui. L'homme noble honore en*

> *lui l'homme puissant, et celui qui est maître de soi, qui sait parler et se taire, qui pratique avec joie la sévérité et la dureté envers soi, et qui vénère tout ce qui est sévère et dur. […] Un tel homme est précisément fier de n'être pas fait pour la pitié… "*

Dans *"Par-delà bien et mal"* §30, Nietzsche écrit :

> *"Il y a des hauteurs de l'âme d'où même la tragédie cesse de paraître tragique, et si l'on embrassait d'un seul regard toute la douleur du monde, qui oserait décider que forcément ce spectacle nous contraindrait à la pitié, et par là même au redoublement de cette douleur ?... Ce qui est nourriture et réconfort aux hommes supérieurs, pour une espèce très différente et inférieure devient presque un poison."*

Nietzsche s'oppose aux règles traditionnelles de la morale en général et du vivre ensemble en particulier. Il considère la vie, avec sa volonté de puissance, comme l'unique critère de morale. Il refuse donc de condamner l'égoïsme, l'hostilité et la cruauté, au nom de la conformité à la nature humaine, parce que « l'homme est un loup pour l'homme » comme disait Hobbes.

Nietzsche expose la base de sa propre réflexion sur la morale altruiste, en écrivant dans *"La Généalogie de la morale"* Avant-propos §5 :

> *"Mais c'est justement contre ces instincts [non-égoïsme, pitié, abnégation, sacrifice] que s'élevait en moi une défiance de plus en plus fondamentale, un scepticisme toujours plus profond ! En eux je voyais précisément le grand péril de l'humanité, la tentation et la séduction suprême qui la conduirait... où donc ?... Au néant ? - Je voyais là le commencement de la fin, l'arrêt, la lassitude qui regarde en arrière, la volonté qui se retourne contre la vie, la dernière maladie s'annonçant par des symptômes de tendresse et de mélancolie : je comprenais que cette morale de compassion qui se propageait de plus en plus, qui atteignait même les philosophes et les rendait malades, était le symptôme le plus inquiétant de notre culture européenne, inquiétante elle-même, son détour vers un nouveau bouddhisme ! Vers un bouddhisme européen ! Vers - le nihilisme !...*

Nietzsche estime donc que la morale européenne est désastreuse, car le progrès de ses valeurs de tendresse et de compassion est si néfaste à la vie et à la culture qu'il engendre une tendance au bouddhisme, et même au nihilisme. Il justifie ensuite son procès de la pitié par un argument d'autorité :

> *Chez les philosophes modernes, cette préférence, cette surestimation de la pitié est, en effet, quelque chose de nouveau : jusqu'à présent c'était précisément sur la valeur négative de la pitié que les philosophes étaient tombés d'accord. Qu'il me suffise de nommer Platon, Spinoza, La Rochefoucauld et Kant, ces quatre esprits aussi différents que possible l'un de l'autre mais unis sur un point : le mépris de la pitié."*

Beaucoup de philosophes ont reproché à Nietzsche d'affirmer que son modèle d'homme amoral ravalait celui-ci au rang d'un animal, esclave de ses instincts [5], pulsions [4] et passions [12] du moment. Leur appréciation désobligeante ne change rien à la réalité ; l'homme est à la fois soumis :

- A ses désirs physiologiques, sur lesquels se base une morale naturelle, instinctive, dont les valeurs sont celles de la volonté de puissance de Nietzsche ;

pour vivre le plus heureux possible selon celle volonté de puissance, l'homme est constamment égoïste et souvent cruel.

- Aux exigences de la vie en société, qui impose un certain nombre de comportements altruistes en échange des services rendus. Ses propres valeurs naturelles égoïstes obligent souvent l'homme à être altruiste pour ne pas perdre les avantages de la vie en société, ou ne pas être puni par elle : il est alors *altruiste par intérêt*, attitude que Kant et le christianisme désapprouvent.

Nietzsche justifie que l'on respecte des passions [12], que la plupart des gens considèrent comme mauvaises, parce que ce sont des conditions essentielles de la vie naturelle, de la réalisation de soi, donc du bonheur. Il reconnaît pourtant que cette cohérence avec une priorité à la vie peut être pénible, car elle est contraire à la culture intériorisée. Il écrit dans *"Par-delà bien et mal"* §23 :

"Mais à supposer que quelqu'un aille jusqu'à prendre les passions : haine, envie, cupidité, autoritarisme, comme des conditions de la vie, comme quelque chose qui doit exister fondamentalement et essentiellement dans l'économie d'ensemble de la vie, et qu'il faut donc intensifier s'il est vrai que la vie doive l'être, - celui-là souffrira d'une telle direction de son jugement comme du mal de mer."

Nietzsche tire une autre conséquence du respect des instincts et passions [12] : la primauté de la psychologie. Peu après le paragraphe précédent, il écrit :

"Jamais aux yeux des voyageurs et des aventuriers téméraires ne s'est encore ouvert un monde de vues plus profondes, et le psychologue qui fait ce sacrifice [de respecter les passions comme elles le méritent en tant que conditions essentielles de la vie] […] aura au moins le droit d'exiger en échange que la psychologie soit reconnue de nouveau comme la science souveraine dont toutes les autres sciences ne sont que les servantes et les premiers degrés. Car désormais la psychologie est de nouveau la voie qui conduit aux problèmes essentiels."

L'importance de la psychologie vient de son caractère indispensable pour expliquer l'inversion de valeurs, la vie qui crée des valeurs hostiles à la vie.

1.6.4.2.7 Vivre, c'est être égoïste, cruel et soumis à ses pulsions et instincts

Dans *"Par-delà bien et mal"* §259, Nietzsche écrit :

"S'abstenir réciproquement de s'offenser, d'user de violence, de s'exploiter, considérer la volonté d'autrui comme l'égale de la sienne : cela peut, en un sens grossier, devenir entre individus une règle de bonne conduite quand les conditions nécessaires se trouvent réunies (c'est-à-dire quand leurs forces et leurs critères sont effectivement analogues, et qu'ils sont apparentés à l'intérieur d'un même corps social).

Mais si l'on voulait étendre ce principe et aller jusqu'à en faire le principe fondamental de la société, il révélerait aussitôt ce qu'il est : la négation de la vie, un principe de décomposition et de décadence. Il faut ici aller au fond des choses et se défendre de toute faiblesse sentimentale : vivre c'est essentiellement dépouiller, blesser, subjuguer l'étranger et le faible, l'opprimer, lui imposer durement nos propres formes, l'incorporer et au moins, au mieux,

l'exploiter - mais pourquoi toujours employer ces mots auxquels s'attache de tout temps une intention calomnieuse ? Même ce corps à l'intérieur duquel, comme nous venons de le supposer, les individus se traitent en égaux, - c'est le cas dans toute saine aristocratie, - doit, s'il est vivant et non moribond, faire contre d'autres corps tout ce dont les individus qui le composent s'abstiennent à l'égard l'un de l'autre : il lui faudra être la volonté de puissance incarnée, il voudra grandir, occuper de plus en plus d'espace, accaparer, devenir prépondérant, non pas en vertu d'une moralité ou d'une immoralité quelconque, mais tout simplement parce qu'il vit et parce que la vie est volonté de puissance.

[…] L'« exploitation » n'est pas le fait d'une société corrompue ou imparfaite et primitive, elle est inhérente à la nature même de la vie ; elle est sa fonction organique fondamentale, une conséquence de la volonté de puissance proprement dite, qui est tout bonnement la volonté de vivre. Et si cette théorie semble nouvelle, la réalité, elle, est le fait primordial de toute l'histoire ; ayons donc enfin l'honnête de le reconnaître !

Dans *"Par-delà bien et mal"* §265, Nietzsche confirme son point de vue sur l'égoïsme :

"Au risque de choquer des oreilles innocentes, je pose en fait que l'égoïsme fait partie de l'essence de l'âme noble, j'entends cette croyance inébranlable qu'il faut qu'à un être « tel que nous », d'autres êtres soient nécessairement soumis par nature, et qu'ils doivent se sacrifier à nous. L'âme noble accepte son égoïsme comme un fait, sans se poser aucune question…"

Nietzsche confirme la nécessité que *"d'autres êtres soient […] soumis par nature, et qu'ils doivent se sacrifier à nous"* en proposant une société esclavagiste.

Compléments sur les idées de Nietzsche concernant la société

La conception nietzschéenne de l'attitude sociale des individus rappelle celle du philosophe anglais Hobbes : par nature, les hommes se détestent, se jalousent et ne songent qu'à se déposséder mutuellement de tous les biens et fonctions publiques désirables. Hobbes en conclut qu'une société ne peut assurer un minimum de services publics et de justice que si elle est dirigée d'une main de fer.

Nietzsche admet que des hommes d'une même classe sociale, celle des maîtres, puissent se supporter, et même se respecter et se considérer comme égaux. Il n'accepte pas l'égalité de la dignité, des droits et des devoirs entre *tous* les citoyens, parce qu'elle est contraire à l'inégalité qui régit la nature ; il rejette donc aussi la démocratie.

Nietzsche contre l'égalité et la démocratie

Nietzsche justifie le rejet du principe d'égalité entre citoyens au motif que ce principe nie les exigences de la vie théorisées dans sa doctrine de la volonté de puissance, donc qu'il œuvre pour la décomposition et la décadence de la société aristocratique qu'il désire. (Complément)

Nietzsche déplore une décomposition possible de la société due au respect du principe d'égalité ; lui-même la considère comme composée de races, terme qu'il substitue à celui de classes de la société hiérarchisée à gouvernement aristocratique

des Grecs. Pour lui, la race des maîtres a fini par adopter la morale de notre société à majorité d'esclaves, avec ses principes comme l'égalité entre tous les hommes.

Pour Nietzsche, toute évolution d'une société vers plus d'égalité est une évolution vers la décadence, puisqu'elle tend à étouffer chez chaque citoyen l'expression des instincts et passions [12] qui font sa spontanéité, sa créativité, son individualisme, son originalité - étouffant donc sa quête du plaisir naturel. Nietzsche est donc contre la démocratie ; il écrit dans *"Par-delà bien et mal"* §202 :

> *"…nous trouvons dans les institutions politiques et sociales [de l'Europe] une expression de plus en plus manifeste de cette morale [de troupeau] : le mouvement démocratique assume l'héritage du mouvement chrétien."*

Et il ajoute dans *"Ainsi parlait Zarathoustra"* I *"Lire et écrire"* :

> *"Que chacun ait le droit d'apprendre à lire, cela gâte à la longue, non seulement l'écriture, mais encore la pensée."*

Pour Nietzsche, la démocratie est trompeuse comme le christianisme, en promettant un avenir meilleur au peuple qu'elle a endormi : l'égalité rend bien des combats et des situations de concurrence superflus. Comme le christianisme, la démocratie est hostile à la vie-volonté de puissance, donc au libre épanouissement individuel des citoyens ici et maintenant. Comme le christianisme, la démocratie organise l'obéissance passive des gens du peuple (le troupeau) à une minorité au pouvoir.
(Voir : Arguments de Nietzsche contre l'égalité et la démocratie)

Nietzsche contre le socialisme

Nietzsche n'aime pas non plus le socialisme, que nous appelons aujourd'hui communisme, car il prône la propriété collective des terres et moyens de production, comme le voulait Karl Marx [71]. Nietzsche en affirme le caractère utopique pour une raison avérée par la suite dans les pays communistes : l'homme ne respecte pas ce qui n'est pas à lui, il ne travaille pas avec la même ardeur pour la collectivité que pour lui-même. (*"Humain, trop humain"* II, §285)

Nietzsche considère que la démocratie et le socialisme modernes sont des républicanismes issus des Lumières [26], dont il critique la métaphysique en tant qu'idéologie hostile à la vie et promettant des lendemains utopiques.

Les faibles et les malades ne méritent pas de vivre, il ne faut pas les secourir

Nietzsche considère la société européenne de son époque comme déjà décadente, parce qu'elle souffre des valeurs nihilistes de dégoût de l'existence et de pitié que les esclaves malades ont fini par faire adopter aux maîtres bien portants ; il écrit dans *"La Généalogie de la morale"* 3ème dissertation §14 :

> *"Les malades sont le plus grand danger pour ceux qui se portent bien ; ce n'est pas aux plus forts qu'il faut attribuer le malheur des forts, mais à ceux qui sont les plus faibles. […] Ce qui est à craindre, ce qui est désastreux plus qu'aucun désastre, ce n'est pas la grande crainte* [que les forts inspirent aux faibles], *mais le grand dégoût de l'homme* [pour l'existence et pour lui-même], *non moins que la grande pitié pour l'homme* [faible]*."*

Et Nietzsche justifie le fait que les forts ont plus le droit d'exister (donc de vivre au sens volonté de puissance) que les faibles parce que l'avenir repose sur les forts ;

les forts ne doivent donc pas secourir les faibles, mais les laisser périr de leurs maladies pour que la société en soit débarrassée. Il écrit un peu plus loin dans le §14 et au début du §15 :

> *"Le droit d'existence des bien portants* [au sens moral, pas physique - il s'agit des maîtres] *est d'une importance mille fois plus grande* [que celui des esclaves faibles] *: eux seuls sont la garantie de l'avenir, eux seuls sont responsables de l'avenir de l'humanité."*

> *"…j'exige […] que l'on comprenne profondément à quel point le devoir des gens bien portants* [les maîtres] *ne saurait être de soigner les malades* [les esclaves], *de guérir les malades…"*

Nietzsche considère l'altruisme et le respect de l'autre comme des marques de faiblesse chez un maître, chaque fois que cet autre appartient à la race inférieure ; dans une société, la généralisation de ce genre de faiblesse est, pour lui, une marque de décadence. Allant au bout de ses idées, il préconise la lutte des classes, de chaque classe contre les autres, plus que Karl Marx [71] lui-même qui n'opposait que capitalistes et prolétaires ! Hobbes explique qu'en l'absence d'un Etat fort qui fait respecter les lois, des hommes livrés à eux-mêmes seront en « guerre de tous contre tous ».

"Que veut dire vivre ?"

C'est sous ce titre que Nietzsche confirme la citation précédente (*"Par-delà bien et mal"* §259) dans *"Le Gai savoir"* §26 :

> *"Vivre - cela veut dire : repousser continuellement loin de soi quelque chose qui veut mourir ; vivre - cela veut dire : être cruel et impitoyable envers tout ce qui chez nous faiblit et vieillit, et pas uniquement chez nous. Vivre - cela veut donc dire être sans pitié envers les mourants, les misérables et les vieillards ? Etre constamment un assassin ? - Et le vieux Moïse a pourtant dit : « Tu ne tueras point ! »*

(La phrase *"Et le vieux Moïse a pourtant dit : « Tu ne tueras point ! »"* [76] signifie seulement que Nietzsche confirme les affirmations précédentes malgré l'autorité d'une pensée admise partout depuis des milliers d'années.)

Voir aussi :

- Définitions que Nietzsche donne des valeurs « bon », « mauvais » et « bonheur ».
- Comment Nietzsche justifie l'égoïsme.
- Désintéressement et égoïsme : un homme ne peut agir que par intérêt.

Une société aristocratique est indispensable à l'élévation spirituelle de l'homme

Nietzsche explique qu'une telle société, basée sur l'esclavage, est indispensable pour qu'une aristocratie ait le temps de se livrer à des activités conformes à sa nature noble.

1.6.4.2.8 La brute blonde

L'abandon d'un maître à ses instincts brutaux est décrit comme suit par Nietzsche dans *"La Généalogie de la morale"* 1ère dissertation §11 ;

"Au fond de toutes les races aristocratiques il est impossible de ne pas reconnaître le fauve, la superbe brute blonde [périphrase évoquant un lion] *rôdant en quête de proie et de victoire ; ce fond de bestialité cachée a besoin, de temps en temps, d'un exutoire, il faut que la brute se montre de nouveau, qu'elle retourne à sa contrée sauvage ; - aristocratie romaine, arabe, germanique ou japonaise, héros homériques, vikings scandinaves - tous se valent pour ce qui est de ce besoin. Ce sont les races nobles qui ont laissé l'idée de « barbare » sur toutes les traces de leur passage ;"*

Interprétation

Nietzsche pense que des maîtres (aristocrates) d'un même groupe (par exemple obéissant à un même chef) ont entre eux des relations empreintes de respect et de retenue, mais qu'en présence d'étrangers cette contrainte sociale disparaît et ils s'abandonnent à leur sauvagerie naturelle. C'est ainsi que s'expliquent, selon lui, la barbarie constatée lors des invasions : massacres, incendies, pillages, etc. Cette cruauté extrême est commune à toutes les aristocraties de l'Histoire : Romains, Germains, Arabes, Turcs, etc. La souffrance infligée était, dans l'antiquité, un spectacle d'autant plus apprécié qu'elle accompagnait des combats ; les jeux de cirque romains en furent des exemples, et Nietzsche en cite d'autres et se justifie.
Voir aussi :

- L'extrême cruauté fait partie de la culture traditionnelle russe : [118] : 1034-1037
- Les sentiments de supériorité et de plénitude d'un maître dus à sa liberté.

La méprise des moralistes sur le caractère maladif des maîtres

Nietzsche contredit les moralistes qui trouvent anormales les valeurs des maîtres dans *"Par-delà bien et mal"* §197, parce que pour lui ces valeurs sont normales puisque favorables à la vie :

"On se méprend du tout au tout sur la bête et sur l'homme de proie (par exemple César Borgia) ; on se méprend sur la « nature », aussi longtemps qu'on cherche à découvrir « quelque chose de maladif » ou même un « enfer » inné, au fond de ces êtres qui ont, par excellence, la santé du fauve de la jungle et l'exubérance de la flore tropicale ; c'est pourtant ce qu'ont fait presque tous les moralistes."

1.6.4.3 Point de vue des esclaves

Alors que l'attitude d'un maître envers les esclaves n'est qu'indifférence, ou à la rigueur mépris pour ceux qu'on ne peut ignorer, l'attitude d'un esclave envers tous ses ennemis, maîtres ou non, est (comme le pensait aussi Hobbes) la crainte, l'hostilité, l'envie, le ressentiment, voire la haine. Un esclave n'ignore pas les maîtres, il les combat avec toutes les ressources de son intelligence, et il les diabolise pour justifier ce combat : pour lui, un maître est « un méchant », alors que lui-même est « bon », comme tous les hommes qu'il n'a pas à craindre.

L'opinion de Nietzsche est illustrée par la morale chrétienne, qui soupçonne les riches et les puissants de méchanceté et d'appropriation égoïste et malhonnête de biens du peuple, nous l'avons vu. En France, et contrairement aux pays de tradition protestante, la majorité des gens se méfient des riches, des capitalistes, des banquiers : on doit cacher sa réussite, nécessairement suspecte. En Chine au contraire, on la montre, et dans les pays anglo-saxons elle suscite une admiration teintée d'envie. La majorité des Français attend du gouvernement

protection contre les riches spoliateurs et les multinationales aux bénéfices et salaires scandaleux ; et, par ressentiment et jalousie, elle attend aussi qu'on leur inflige des impôts punitifs pour redistribuer aux pauvres une part de leur argent. [48]

Le combat des esclaves contre leurs ennemis mobilisant toute leur intelligence et toutes leurs ressources, ils sont souvent vainqueurs de ceux qui ne se sont pas donné autant de mal, au premier rang desquels il y a les maîtres qui les ont ignorés. C'est pourquoi des esclaves arrivent à des situations enviables dans les affaires, la politique, etc.

Dans la société démocratique française, les citoyens pauvres (peu productifs de richesses, mais majoritaires et soutenus par des politiciens démagogues) font voter des lois à leur avantage, avec des transferts sociaux importants prélevés sur les plus fortunés (qui sont aussi les plus productifs) ; en démocratie, une majorité tyrannique peut exploiter une minorité. Comme Socrate l'avait déjà remarqué, *des décisions démocratiques ne sont pas nécessairement justes*.

En plus du soupçon, les esclaves ont souvent une attitude de crainte vis-à-vis des initiatives des maîtres et même d'autres esclaves ; ils s'opposent donc aux changements, aux audaces, ils demandent qu'on les en protège.

En France, par exemple, il y a une forte proportion de fonctionnaires parmi les salariés : ces travailleurs choisissent souvent la fonction publique comme protection contre un avenir qui les inquiète. A chaque fois qu'un gouvernement veut changer quelque chose, des Français manifestent : il y a plus de manifestations à Paris, chaque année, que dans l'importe quelle autre capitale ; le NON rassemble toujours de plus grandes foules que le OUI. Tout en affirmant que le courage, l'initiative et l'esprit d'entreprise sont des vertus, la plupart des Français s'en méfient et n'en veulent pas pour eux-mêmes : ces vertus sont à leurs yeux sources de graves déconvenues.

Alors que les maîtres créent, innovent, prennent des risques « pour la beauté du geste », les esclaves n'ont pour critère que l'utilité : « Puis-je y gagner quelque chose ? ». Alors qu'un maître juge une action d'après la race (classe culturelle) de son auteur, un esclave la juge en elle-même, conformément à la Constitution française du 5 Fructidor An III (22 août 1795) : « La loi est la même pour tous », et à la Constitution italienne « La legge e uquale per tutti », constitutions égalitaires que Nietzsche considère comme faites par et pour des esclaves.

1.6.4.4 Révolte des esclaves et son exploitation

A force d'être dans le ressentiment, les déshérités (*"esclaves"*) se révoltent moralement contre la condition dans laquelle les maintient le monde dominé par l'aristocratie, condition contre laquelle ils ne peuvent rien sinon *imaginer* des consolations, et des réparations *futures* par une justice toute-puissante. Nietzsche qualifie cette imagination de créatrice, en écrivant dans *"La Généalogie de la morale"* 1ère dissertation §10 :

"La révolte des esclaves dans la morale commence lorsque le ressentiment lui-même devient créateur et enfante des valeurs…"

Nous verrons ci-dessous les détails de cette création de valeurs par les esclaves, création qui a consisté pour l'essentiel à inverser les valeurs des aristocrates.

Nietzsche attribue aux Juifs cette inversion des valeurs dans *"Par-delà bien et mal"* §195 :

> *"Les Juifs - ce peuple « né pour l'esclavage » […] ont réussi ce prodigieux renversement des valeurs qui a donné à la vie sur terre, pour quelques millénaires, un attrait nouveau et dangereux : leurs prophètes ont fondu en une seule notion celles de « riche », d'« impie », de « violent », de « sensuel », et pour la première fois ont donné au mot « monde » un sens infamant. Ce renversement de valeurs (à la suite duquel « pauvre » est devenu synonyme de « sacré » et d'« ami ») fait l'importance du peuple juif : avec lui commence dans la morale la révolte des esclaves."*

Il est exact que les Juifs (plus exactement : le peuple d'Israël) ont vécu des siècles comme esclaves ou peuple opprimé : en Egypte jusqu'au XIVe siècle avant J.-C.; à Babylone de 586 à 538 avant J.-C.; en Palestine sous occupation romaine à partir de 63 avant J.-C., etc. Ils étaient alors méprisés, asservis, exploités, bref misérables.

1.6.4.4.1 L'inversion des valeurs par les esclaves

Révoltée, l'imagination des esclaves (et notamment des Juifs) inverse des valeurs définies à l'origine par les maîtres. Ainsi, aux *aptitudes naturelles* que sont la force physique ou le talent artistique, ils substituent les *résultats d'efforts*, après avoir nié la valeur des aptitudes naturelles : l'élève méritant n'est pas l'intelligent qui réussit sans travailler, c'est celui qui travaille dur même si son intelligence est moyenne. Aux *résultats* prisés par les maîtres, les esclaves substituent les *intentions* : celui qui a voulu bien faire est estimé même s'il a échoué ; le meurtre sans intention de tuer est moins grave que le meurtre prémédité. Ces inversions de valeurs permettent à la fois de *déclarer estimables* les intentions et les efforts de gens faibles qui doivent travailler dur pour réussir, et de *rabaisser* les résultats faciles des gens forts, c'est-à-dire *de consoler les affligés et de rétablir la justice*.

Nietzsche écrit avec mépris dans *"Par-delà bien et mal"* §30 :

> *"Ce qui est nourriture et réconfort aux hommes supérieurs, pour une espèce très différente et inférieure devient presque un poison. Les vertus de l'homme du commun seront peut-être vices ou faiblesses chez un philosophe ; peut-être faudrait-il qu'un homme bien né dégénérât et allât à l'abîme pour posséder les qualités qui obligeraient le monde inférieur où il aurait échoué à le vénérer comme un saint. Il y a des livres qui, pour l'âme et la santé, ont une valeur inverse, selon que c'est l'âme inférieure, la force vitale inférieure qui en use, ou l'âme supérieure et la plus grande force vitale. […] Les livres de tout le monde sentent toujours mauvais : l'odeur des petites gens les imprègne irrémédiablement. Où le peuple mange et boit, et même où il vénère, l'air s'empuantit. N'entrez pas dans les églises si vous voulez respirer un air pur."*

Nous verrons plus bas le rôle que Nietzsche attribue aux prêtres dans l'inversion des valeurs des esclaves, leur sentiment de culpabilité et leur réduction à l'état de « troupeau obéissant ».

1.6.4.4.2 Invention par les esclaves d'un « monde vrai » artificiel

Nous avons vu que par souffrance impuissante, les esclaves se mettent à croire à d'autres valeurs, celles d'une société imaginaire idéale. Cette société illusoire, à laquelle adhèrent de plus en plus de gens qui s'influencent les uns les autres, devient

peu à peu pour eux la « vraie » société, celle qu'on souhaite, la société perçue tous les jours devenant artificielle, condamnable, à punir et réformer d'urgence.

Voir aussi comment Nietzsche définit les idoles.

1.6.4.4.3 La victoire du Juif Jésus

La révolte morale des esclaves juifs a été poursuivie par les chrétiens, dont l'Eglise a dominé le monde occidental pendant près de deux mille ans. En crucifiant l'un des leurs, Jésus, un agitateur qui prophétisait, ils en ont fait un dieu dont les disciples ont fini par conquérir spirituellement l'empire romain avec la conversion de l'empereur Constantin en 313 après J.-C.

Aux yeux de Nietzsche, cette victoire d'une morale aux valeurs inversées, falsifiées, a trouvé son apogée dans l'avènement de la démocratie, conséquence directe de l'égalité des âmes prêchée par les chrétiens. Voyons cela de plus près.

1.6.4.4.4 Conséquences de ces illusions, dans le passé et aujourd'hui en France

Dans les siècles passés

Historiquement, ce genre de révolte contre une société cruelle a donné naissance au christianisme, qui promettait aux pauvres de ce monde la justice et le paradis après leur mort. Et tant de gens malheureux ont cru cette promesse sans preuve - parce qu'ils avaient envie d'y croire - qu'ils ont fait basculer l'Empire romain, dont l'empereur Constantin est devenu chrétien en l'an 313 par calcul politique.

Il y eut aussi l'utopie marxiste [71], basée sur la croyance à un Homme futur, travailleur, honnête et altruiste, dans une société aux dirigeants désintéressés, système dont l'application a entraîné des désastres économiques et des régimes de terreur. Mais des millions de gens y ont cru, et quelques-uns y croient encore.

Parfois détenteurs du pouvoir dans une société tyrannique, les chrétiens comme les marxistes ont assassiné des milliers d'opposants, boucs émissaires des malheurs de leurs sociétés. Et les profiteurs de chacun de ces régimes (noblesse et clergé, pour le christianisme ; oligarques et apparatchiks pour le communisme) se sont empli les poches en exploitant les peuples.

De nos jours en France

La pensée de Nietzsche est toujours d'actualité en France, je l'explique dans les textes [1g]. Voici des compléments sur l'absence de sens du monde et de leur vie pour beaucoup de Français, sujet déjà abordé ci-dessus.

Aujourd'hui beaucoup de Français, la plupart peut-être, ne comprennent pas le sens de leur vie [93], parce qu'ils ne comprennent pas le monde où ils vivent. Ils en ressentent une angoisse : ce qu'on ne comprend pas recèle des menaces, d'autant plus de menaces que l'imagination invente des réponses inquiétantes aux questions sans réponse.

Voici ce que ces gens inquiets constatent. Depuis 1968, et de plus en plus vite :

- Nos valeurs morales traditionnelles reculent et le respect mutuel des gens disparaît, remplacé par des textes de loi - notre Code du Travail 2012, par exemple, compte environ 3400 pages, et il y a 56 autres codes de loi [16].

Beaucoup de Français se défient tellement des autres qu'ils veulent des lois pour dire comment ils doivent vivre, et les y contraindre. Exemple : il y a eu une de loi d'opinion (!) qui définissait comment on doit interpréter l'Histoire dans le cas du génocide arménien [21]. Quand une société remplace ses règles de morale ou une liberté *de penser* par des textes législatifs, elle est très malade ! [100].

- Le progrès des technologies de l'information et des communications, associé au progrès des transports et à l'élimination des barrières aux échanges commerciaux et financiers, conduit à la mondialisation. Celle-ci à son tour provoque une course au « toujours plus » matériel, toujours moins respectueux de l'homme et de la nature. Doit-on remarquer que, depuis 1968, l'enrichissement matériel (croissance du PIB par habitant) n'a guère fait progresser le bonheur et l'optimisme des Français, qui prennent de plus en plus de tranquillisants et épargnent toujours plus par précaution ?
- Dans un monde de plus en plus complexe aux niveaux économique, financier et politique, il y a de plus en plus de gens qui ne comprennent plus rien à ce qui se passe. Leur source principale d'information, la télévision, n'offre que des journaux consacrés pour l'essentiel aux faits divers générateurs d'émotion, donc d'audience. De nouvelles sources d'information et d'échanges sur Internet (blogs ; réseaux sociaux ; sites d'associations, de particuliers et de groupes de pression) sont pour la plupart non fiables et irresponsables. Et le bas niveau de connaissances économiques et de civisme de ces gens fait qu'ils préfèrent passer leur temps libre à se divertir au lieu de s'informer. Quelle est alors la valeur de l'opinion qu'exprime chaque citoyen si mal informé quand il vote ? [1e]

Le résultat est dramatique : les Français sont le peuple le plus pessimiste du monde, les sondages le montrent depuis des années [100] ; ils sont aussi les plus gros consommateurs de tranquillisants au monde ; ils épargnent environ 16 % de leurs revenus, plus que la plupart des autres peuples ; ils sont de ceux qui manifestent le plus et qui brûlent le plus de voitures de leurs voisins. Nietzsche a parlé de société du ressentiment…

Se sentant impuissants, beaucoup de Français s'enthousiasment pour les révoltes de peuples tyrannisés qu'ils rêvent en secret d'imiter : Tunisie, Birmanie (Myanmar), Syrie, etc. Beaucoup accusent le capitalisme de tous les maux, alors que son développement en Asie montre que la libre entreprise est la seule solution pour sortir des milliards de gens de la misère où les maintenaient des économies étatiques. Beaucoup entretiennent des illusions, croyant par exemple que l'Etat peut créer des emplois pérennes, ou contraindre des sociétés ou des banques à en créer de toutes pièces - ce qu'aucun pays n'a jamais réussi à faire.

Un certain nombre de politiciens exploitent la frustration, le ressentiment et les espoirs de millions de citoyens en proposant des solutions économiques et politiques utopiques. Un tribun propose en 2012, par exemple, de se passer des marchés financiers (et même de se venger des banques et de les punir !), alors que le crédit finance 70 % des achats des Français et les 1850 milliards d'euros de dettes publiques.

Les écologistes ont, depuis des décennies, le raisonnement suivant pour exploiter des peurs :

> « Si je peux imaginer un événement ou une situation, même extrêmement improbables, qui comportent un danger grave pour l'environnement, alors je veux qu'on arrête toute activité économique liée à ces dangers, toutes affaires cessantes et quel qu'en soit le coût. »
>
> Les écouter revient à accepter de s'assurer *à n'importe quel prix* contre des dangers *non démontrés*, et pourtant des millions de gens les écoutent. Parce que je peux imaginer un accident de voiture où je mourrais, dois-je pour autant ne plus rouler en voiture quel que soit l'avantage de ce mode de transport ? Ne peut-on substituer à une décision craintive de fuite - attitude d'esclave, selon Nietzsche - une décision de résoudre les problèmes - attitude de maître ?

Pour grappiller quelques votes, le Président Chirac a fait inscrire dans la Constitution l'incroyable « Principe de précaution ». Celui-ci impose de tenir compte de toute peur exprimée par quelques citoyens, *si vague, non démontrée et déraisonnable qu'elle soit*, et de faire décider par un tribunal d'arrêter l'activité à l'origine de la peur. Des antennes-relais téléphoniques ont ainsi été démontées par décision de justice, sans preuve médicale de nocivité mais seulement parce qu'elles faisaient peur à des gens… qui, par ailleurs, ne veulent pas se passer de leur téléphone portable. Sans doute voulaient-ils téléphoner par ondes radio sans antenne relais !

On a même inversé, à l'occasion de cette modification de la Constitution, un principe fondamental du droit, reconnu dans tous les pays : désormais, quand des Français ont peur, c'est à celui qui leur fait peur de démontrer qu'ils ne devraient rien craindre, alors que partout et depuis toujours c'est au demandeur d'une décision de justice de prouver que sa demande est fondée !

1.6.5 La décadence

Voir ou revoir d'abord :

- Définitions que Nietzsche donne des valeurs « bon », « mauvais » et « bonheur ».
- Corruption et décadence selon Nietzsche.

Voici le point de vue de Nietzsche sur la société européenne actuelle, dominée par des « esclaves » et ayant adopté leur moralité d'hommes faibles ; Nietzsche déconstruit cette morale d'origine chrétienne, hostile à la vie, au nom de la raison.

En conflit avec lui-même, ses désirs luttant contre sa morale, un esclave est un homme faible incapable d'agir de façon volontariste dans le sens de sa volonté de puissance. Il n'a pas la force d'affronter la réalité, il la nie et la remplace par la réalité artificielle du « monde vrai », avec ses idoles. Il est altruiste au lieu d'agir dans le sens de son bonheur personnel, qui exige la croissance. Par impuissance, il prend des décisions faciles, qui ne l'engagent pas, qui n'ont pas de direction cohérente, qui peuvent aller en tous sens au gré de ses changements d'avis. Nietzsche qualifie alors cet homme psychologiquement faible de *décadent* et notre société (culture, civilisation) qui a adopté la morale de tels hommes de *décadente* (voir citation sur l'anarchiste).

Dans la société décadente de notre civilisation européenne, les hommes sont pour la plupart des suiveurs ; lorsqu'il faut faire des choix importants, chacun fuit les responsabilités.

(Dans la société française actuelle il y a souvent des débats, des concertations à n'en plus finir, des atermoiements et finalement des décisions de détail, insignifiantes et à court terme, qui ne règlent pas le problème économique structurel de fond - qu'on n'ose pas régler de peur de fâcher des gens qui se feraient entendre bruyamment, comme les *intermittents du spectacle* ; exemple de réformes qui ne vont pas assez loin : le financement des retraites. La plupart des citoyens sont alors mécontents de l'absence de progrès et protestent.)

Nietzsche affirme que l'incapacité des citoyens à adopter une politique commune pour s'extraire d'une situation difficile fait qu'ils confient parfois le pouvoir à un tyran.

(Et c'est ainsi que l'Allemagne étant dans une situation désespérée suite à la crise de 1929, son chancelier, Hindenburg, confia le pouvoir à Hitler en 1933.)

Nietzsche considère que la solution du pouvoir tyrannique paraît logique à des hommes décadents qui refusent la réalité, refoulent leurs désirs et ruminent leur ressentiment. De tels hommes faibles, toujours sur la défensive, craignent les conflits sociaux et les guerres ; *leur bonheur a surtout besoin qu'il n'y ait pas de problème*.

(C'est aussi pourquoi les gouvernements français préfèrent souvent laisser des grévistes barrer les routes ou occuper illégalement des usines, plutôt que d'envoyer les forces de l'ordre les déloger devant les inévitables caméras de télévision. Les policiers ont souvent ordre de ne pas poursuivre des jeunes délinquants en fuite parce qu'en cas d'accident mortel le préfet craint une émeute dans leur quartier. Et c'est parce que ce sont les problèmes inquiétants qui suscitent de l'audience, que nos journaux télévisés consacrent la majeure partie de leur temps à couvrir les crimes, les grèves, les scandales, etc.)

Contre la décadence, Nietzsche propose de cesser le déni de réalité et de suivre les instincts naturels, fussent-ils violents, dionysiaques [8], donc amoraux.

1.6.6 Le rôle des prêtres

Nous savons que la morale définit les devoirs de chacun envers les autres, que ces devoirs soient ou non repris et précisés dans des lois humaines. Nietzsche pense qu'il faut juger la morale d'une société par rapport à la vie (libre expression de la volonté de puissance) *de chaque personne* et par rapport à ses implications sociétales : il n'y a pas de morale universelle.

Du point de vue de la vie d'une personne, une bonne morale permet des comportements de recherche du plaisir et de la croissance. C'est une morale conforme aux penchants naturels, que Nietzsche définit comme « morale des maîtres », une morale hostile à la vie étant celle des « esclaves » qui rejette les valeurs naturelles.

Du point de vue sociétal, Nietzsche dénonce la morale d'esclave, hostile à la vie, et le rôle des religieux dans son adoption par le peuple. Dans sa partition de la société en une hiérarchie de castes où les maîtres des castes supérieures dominent les esclaves des castes inférieures, Nietzsche attribue une place privilégiée aux prêtres,

avant de les juger sévèrement et de les accuser de remèdes épouvantables aux maux qu'ils ont eux-mêmes causés. Il écrit dans *"La Généalogie de la morale"* 1ère dissertation §6 :

> *"… la caste la plus haute forme en même temps la caste sacerdotale…"*
>
> *"Il y a, dès le principe, quelque chose de morbide dans ces aristocraties sacerdotales et dans leurs habitudes dominantes, détournées de l'action, voulant que l'homme tantôt couve ses songes, tantôt soit bouleversé par des explosions de sentiments, - la conséquence paraît en être cette débilité intestinale et cette neurasthénie presque fatalement inhérentes aux prêtres de tous les temps.*
>
> *Et le remède inventé par eux-mêmes contre cet état morbide, comment ne pas affirmer qu'en fin de compte il s'est trouvé cent fois plus dangereux encore que la maladie dont il s'agissait de se délivrer ? L'humanité tout entière souffre encore des suites de ce traitement naïf, imaginé par les prêtres. Il suffira de rappeler certains régimes diététiques (privation de viande), le jeûne, la continence sexuelle, la « fuite dans le désert » (l'isolement …"*

Nietzsche reproche donc aux prêtres d'avoir fait adopter par le peuple des pratiques contraires à la vie, car pleines de souffrances. Et en plus de ces pratiques, il leur reproche d'avoir enseigné une métaphysique également hostile à la vie, et même d'avoir pratiqué un lavage de cerveaux [38] en inculquant un auto-hypnotisme :

> *"Joignez à cela la métaphysique sacerdotale hostile aux sens, qui rend paresseux et raffiné, l'hypnotisme par autosuggestion…"*

1.6.6.1 Comparaison des valeurs des aristocrates avec celles des prêtres

Dans *"La Généalogie de la morale"* 1ère dissertation §16 on lit :

> *"Les Romains étaient les forts et les nobles, ils l'étaient à un point que jamais jusqu'à présent sur la terre il n'y a eu plus fort et plus noble, même en rêve ; […] Les Juifs, au contraire, étaient ce peuple sacerdotal du ressentiment par excellence, un peuple qui possédait une génialité de la morale populaire qui n'a pas son égale..."*

Nietzsche accuse les prêtres d'avoir utilisé leur génialité (compétence géniale) en matière de psychologie populaire pour convertir, puis endoctriner le peuple : nous le verrons plus bas.

Dans *"La Généalogie de la morale"* 1ère dissertation §7 on lit :

> *"Les jugements de valeurs de l'aristocratie guerrière sont fondés sur une puissante constitution corporelle, une santé florissante, voire débordante, sans oublier ce qui est nécessaire à l'entretien de cette vigueur éclatante : la guerre, l'aventure, la chasse, la danse, les joutes, et en général tout ce qui implique une activité robuste, libre et joyeuse.*
>
> *Le mode d'évaluation de la haute classe sacerdotale, nous l'avons vu, repose sur d'autres conditions premières : tant pis pour elle quand il s'agit d'affronter la guerre. Les prêtres, le fait est notoire, sont les ennemis les plus méchants - pourquoi donc ? Parce qu'ils sont les plus impuissants. L'impuissance fait croître en eux une haine monstrueuse, sinistre, des plus intellectuelles et des plus venimeuses. Les plus haineux des vindicatifs, dans l'histoire universelle, ont toujours été des prêtres, comme aussi les plus spirituels des vindicatifs : - auprès*

de l'esprit que déploie la vengeance du prêtre, tout autre esprit entre à peine en ligne de compte."

L'opinion de Nietzsche sur la haine intellectuelle des prêtres (haine basée sur l'interprétation tendancieuse ou malhonnête des textes sacrés ainsi que des accusations sans fondement) est étayée par de nombreux exemples de procès (Galilée, Jeanne d'Arc, Inquisition…) et des exemples de cruauté (lapidations, tortures, exécutions sur une croix, bûchers…).

Dire que Nietzsche déteste les religions et leurs prêtres est un euphémisme. Pour lui, les rabbins juifs, les prêtres chrétiens et les pasteurs protestants sont tous coupables d'avoir inculqué aux croyants, avec des mensonges, des valeurs inversées par rapport aux valeurs des aristocrates, naturelles et favorables à la vie. A propos des protestants, il écrit dans *"La Généalogie de la morale"* 1ère dissertation §16 :

"…ce mouvement de ressentiment (allemand et anglais) foncièrement plébéien que l'on appelle la Réforme…"

La Révolution française ne trouve pas davantage grâce à ses yeux, car il ajoute :

"Dans un sens plus décisif, plus radical encore, la Judée remporta une nouvelle victoire sur l'idéal classique, avec la Révolution française : c'est alors que la noblesse politique qui subsistait encore en Europe, celle des dix-septième et dix-huitième siècles français, s'effondra sous les coups des instincts populaires du ressentiment…"

Par contre, Nietzsche admire Napoléon, à ses yeux un véritable maître avec son idéal noble de conquête, qui a mis un terme au début de démocratie de la Révolution française en instaurant une nouvelle aristocratie. Il écrit plus loin :

"…retentit, en face du mot d'ordre mensonger du ressentiment qui affirme le privilège du plus grand nombre, en face de la volonté d'abaissement, d'avilissement, de nivellement, de déchéance, et de crépuscule de l'humanité, le terrible et enchanteur mot d'ordre contraire du privilège du petit nombre ! Comme une dernière indication de l'autre voie apparut Napoléon, homme unique et tardif si jamais il en fut, et en lui le problème incarné de l'idéal noble en soi - qu'on réfléchisse bien au problème que cela représente : Napoléon, cette synthèse d'inhumain et de surhumain !..."

1.6.6.2 L'enseignement des religieux monothéistes

Les religieux ont commencé par enseigner un ensemble de croyances révélées en se livrant à un prosélytisme intensif. L'efficacité de ce prosélytisme pour recruter et convertir des adeptes était due d'abord à la situation misérable de ceux-ci : les Juifs étaient des esclaves déportés, puis, en Judée au temps du Christ, un peuple dominé par les Romains, qui avaient même détruit leur Temple de Jérusalem en 70 après J.-C. A ces gens qui souffraient, les religieux ont promis le bonheur et la justice après la mort pour les croyants qui auraient respecté ici-bas leurs règles morales et leurs pratiques religieuses - et eux seuls. Nietzsche écrit dans *"La Généalogie de la morale"* 3ème dissertation §17 :

"…si l'on se place au point de vue que seul connaît et occupe le prêtre, on ne peut pas assez admirer tout ce qu'avec une pareille perspective il a vu, cherché et trouvé. L'adoucissement de la souffrance, la « consolation » sous toutes ses formes, c'est sur ce domaine que se révèle son génie : avec quelle hardiesse et

quelle promptitude il a fait choix des moyens ! On pourrait dire, en particulier, que le christianisme est un grand trésor de ressources consolatrices des plus ingénieuses, tant il porte en lui de ce qui réconforte, de ce qui tempère et narcotise, tant il a risqué, pour consoler, de remèdes dangereux et téméraires ; il a deviné, avec un flair subtil, si raffiné, d'un raffinement tout oriental, les stimulants par lesquels on peut vaincre, ne fût-ce que par moments, la profonde dépression, la pesante lassitude, la noire tristesse de l'homme physiologiquement inhibé."

1.6.6.3 Critique du christianisme

Nietzsche critique violemment le christianisme dans *"L'antéchrist"* §5 :

"Le christianisme a pris parti pour tout ce qui est faible, bas, manqué, il a fait un idéal de l'opposition envers les instincts de conservation de la vie forte, il a gâté même la raison des natures les plus intellectuellement fortes en enseignant que les valeurs supérieures de l'esprit ne sont que péchés, égarements et tentations."

Voir aussi :

- Les définitions que Nietzsche donne des valeurs « bon », « mauvais » et « bonheur ».
- Le christianisme mène au nihilisme.
- Le plaidoyer contre le désintéressement (l'altruisme).
- Les définitions de la corruption et de la décadence.

1.6.6.4 Conversion des pauvres au monothéisme et inversion des valeurs

Impuissants à changer le monde où ils vivaient, sans autre perspective de sortir de leur malheur, persuadés d'une vengeance au Jugement dernier contre les élites qui les faisaient souffrir, les déshérités n'eurent d'autre choix que de croire les promesses des religieux et d'adopter leur religion. Cette adoption, rapidement devenue culturelle et intériorisée sous forme de croyance sans réserve, impliquait une inversion des valeurs remplaçant celles des élites par leurs opposées, tout en déclarant Bons les déshérités et Mauvais les aristocrates.

On lit dans *"La Généalogie de la morale"* 1ère dissertation §7 :

"…les Juifs, ce peuple sacerdotal qui a fini par ne pouvoir trouver satisfaction contre ses ennemis et ses dominateurs que par une radicale transmutation de toutes leurs valeurs, c'est-à-dire par un acte de vengeance suprêmement spirituel. C'était la seule façon d'agir qui convînt à un peuple de prêtres, ce peuple de la rancune sacerdotale la plus viscérale.

Nietzsche qualifie les Juifs de *"peuple sacerdotal"* parce que leurs prêtres, les rabbins, y ont toujours exercé une forte influence. La religion a été le ciment qui a permis au peuple juif de conserver son unité à travers les siècles, alors qu'il subissait l'esclavage ; les persécutions ; la rancune des chrétiens envers le peuple qui a crucifié le Christ ; la méfiance envers les Juifs qui réussissaient en affaires, et le rejet des non-chrétiens par les chrétiens. Les Juifs ne pouvaient s'affirmer qu'en se déclarant « Peuple élu », en vivant le plus possible comme

leurs rabbins, et en inversant leurs valeurs dans un sens qui les valorisait. Nietzsche poursuit au §7 :

Ce sont des Juifs qui, avec une redoutable logique, ont osé le renversement de l'aristocratique équation des valeurs (bon = noble = puissant = beau = heureux = aimé de Dieu), et qui ont maintenu ce renversement avec l'acharnement d'une haine sans borne (la haine de l'impuissance), affirmant : « Les misérables seuls sont les bons ; les pauvres, les impuissants, les humbles seuls sont les bons ; les souffrants, les nécessiteux, les malades, les difformes sont aussi les seuls pieux, les seuls bénis de Dieu ; c'est à eux seuls qu'appartiendra la béatitude - en revanche, vous autres, vous qui êtes nobles et puissants, vous êtes de toute éternité les mauvais, les cruels, les lubriques, les insatiables, les impies, et, éternellement, vous demeurerez ainsi les réprouvés, les maudits, les damnés ! »"

Deux commentaires sur ce passage

- La religion chrétienne recommande :
  - *L'ascétisme*, ensemble de pratiques douloureuses qui ont pour but l'union profonde avec Dieu, comme la mortification et la pénitence [37].
  - *La libération du corps* : l'homme doit se libérer de son corps impur pour se rapprocher de Dieu, en dominant ses instincts et ses passions [12], et en renonçant le plus possible aux plaisirs physiques.

  Nietzsche s'élève vivement contre ces recommandations, qui empêchent l'homme de vivre sa vie-volonté de puissance.

- A la fin de ce passage on croit entendre le discours de certains politiciens démagogues français d'aujourd'hui contre les riches, les financiers et les PDG des multinationales. Les valeurs de cette morale chrétienne qui ont survécu dans la culture française expliquent le ressentiment et la volonté vengeresse de certains élus de gauche d'imposer aux plus riches des impôts punitifs et confiscatoires. Leur attitude risque de décourager certains de ces riches de vivre et d'investir en France, alors que ce sont eux qui prennent le risque d'entreprendre pour générer la richesse dont tout le monde profite.

Dans la suite de ce passage, Nietzsche tire les conclusions de l'inversion des valeurs par les Juifs : ce sont les chrétiens qui ont poursuivi et amplifié cette dépréciation des valeurs naturelles jusqu'à ce qu'ils triomphent et deviennent la classe dominante, une fois les aristocrates devenus décadents. Nous en subissons aujourd'hui encore les conséquences, puisque notre morale demeure dominée par des valeurs traditionnelles d'origine judéo-chrétienne, hostiles à la vie :

"On sait qui a recueilli l'héritage de cette dépréciation judaïque..."
[Les chrétiens d'abord, et nous encore aujourd'hui].

1.6.6.5 Attribution de l'inversion des valeurs au spiritualisme

Nietzsche reproche au spiritualisme (idéalisme) de Platon d'avoir beaucoup insisté sur la primauté de l'Idée [9] par rapport à la matière ; et comme ce qui était supérieur était « Bien », et ce qui était inférieur « Mal », l'esprit pur était estimable et la matière méprisable. Dans *"Aurore"* §39 *"Le préjugé de l'« esprit pur »"* Nietzsche écrit :

"Partout où a régné la doctrine de la spiritualité pure, elle a détruit par ses excès la force nerveuse : elle enseignait à mépriser le corps, à le négliger ou à le tourmenter, à tourmenter et à mépriser l'homme lui-même, à cause de tous ses instincts ; elle produisait des âmes assombries, raidies et oppressées, - qui croyaient en outre connaître la cause de leur sentiment de misère et espéraient pouvoir la supprimer ! « Il faut qu'elle se trouve dans le corps ! il est toujours encore trop florissant ! »"

1.6.6.6 Les prêtres ascétiques dressent les croyants par lavage de cerveau

(Définition du lavage de cerveau : [38])

Nietzsche pense que ce n'était pas aux hommes bien portants (au sens moral comme au sens physique, c'est-à-dire aux hommes forts, aux maîtres) de soigner les faibles (les esclaves aux corps et valeurs malades) ; ces derniers doivent donc être soignés par d'autres hommes faibles, les prêtres ascétiques. Il écrit dans *"La Généalogie de la morale"* 3ème dissertation §15 :

> *"…j'exige […] que l'on comprenne profondément à quel point le devoir des gens bien portants* [des hommes forts, des maîtres] *ne saurait être de soigner les malades* [les esclaves]*, de guérir les malades…"*
>
> *"Le prêtre ascétique doit être pour nous le sauveur prédestiné, le pasteur et le défenseur du troupeau malade : c'est ainsi seulement que nous pourrons comprendre sa prodigieuse mission historique. La domination sur ceux qui souffrent, voilà le rôle auquel le destine son instinct, il y trouve son art spécial, sa maîtrise, sa catégorie de bonheur. Il faut qu'il soit malade lui-même, il faut qu'il soit intimement affilié aux malades, aux déshérités pour pouvoir les entendre, - pour pouvoir s'entendre avec eux ; mais il faut aussi qu'il soit fort, plus maître de lui-même que des autres, intact surtout dans sa volonté de puissance, afin de posséder la confiance des malades et d'en être craint ; afin d'être pour eux un soutien, une résistance, un rempart, une contrainte, un instructeur, un tyran, un dieu. Il a à défendre son troupeau - contre qui ? Contre les bien portants assurément, mais aussi contre l'envie qu'inspirent les bien portants ; il doit être l'ennemi et le contempteur de toute santé et de toute puissance, de tout ce qui est rude, sauvage, effréné, dur, violent…"*

Les religieux ne se contentèrent pas d'avoir réussi à changer les valeurs d'un nombre de plus en plus grand de convertis au christianisme. Ils assurèrent leur domination (qu'ils justifiaient par leur qualité d'intermédiaires entre les croyants et Dieu) *en pratiquant un enseignement de type lavage de cerveau*.

- Leur description du monde issue de la Bible - déclarée parole de Dieu, donc vérité incontestable - mélangeait réalité perçue et croyances philosophiques (comme les sphères célestes et la perfection évidente des mouvements circulaires uniformes prêtés aux astres) pour persuader que la seule Vérité est celle de la Bible.
- En plus de l'obligation d'autocritique (la confession) et de châtiments légers (les pénitences et la répétition multiple de prières), les religieux n'hésitèrent pas à utiliser les moyens les plus cruels pour imposer leurs croyances : procès aux arguments spécieux comme celui de Jeanne d'Arc et ceux de l'Inquisition, châtiments corporels allant jusqu'au bûcher, menaces de brûler en Enfer, etc.

- Tout cet enseignement aboutissait à imposer une morale considérée comme la seule possible, comme le Bien absolu : les religieux étaient des moralistes se comportant en moralisateurs intransigeants, cruels si nécessaire chaque fois qu'il fallait imposer leurs vérités ou leurs règles de comportement. A propos d'eux, Nietzsche écrit dans VDP I, §511 pages 409-410 :

  "Il faut être très immoral pour faire de la morale en action... Les moyens des moralistes sont les moyens les plus effroyables qui aient jamais été mis en œuvre ; quiconque n'a pas le courage d'être immoral dans ses actes est propre à tout, sauf à faire un moraliste…

  Nietzsche accuse l'enseignement des religieux d'être *un dressage* analogue à celui des animaux, qui imprime si fortement dans les esprits leurs vérités sur le monde, leur morale et leurs pratiques religieuses, que ceux-ci s'en trouvent transformés. Les religieux prétendent que cette transformation de chaque esprit est *pour son Bien*, car elle le prépare à vivre selon la volonté de Dieu, lui donnant ainsi une chance d'accéder un jour au Paradis. Nietzsche poursuit :

  …La morale est une ménagerie ; son postulat est que des barreaux de fer peuvent être plus utiles que la liberté, même pour le prisonnier ; son autre postulat, c'est qu'il y a des dompteurs qui ne redoutent pas les moyens terribles - qui savent manier le fer rouge. Cette espèce redoutable qui affronte l'animal sauvage, ce sont les « prêtres »…

  Poursuivi jusqu'à la fin du Moyen Age, cet enseignement fit des chrétiens une population aux certitudes sans nuances : tout homme était chrétien, croyait en Dieu et son fils Jésus, et ne respectait comme valeurs que celles de la religion apprise. Ces valeurs étaient si inversées par rapport aux valeurs naturelles, que Nietzsche se demande comment on peut justifier un tel dressage ; il écrit à la suite :

  …L'homme, enfermé dans la cage de fer de ses erreurs, devenu une caricature d'homme, malade, misérable, malveillant envers lui-même, plein de haine pour tout ce qui tend à la vie, plein de méfiance envers tout ce qui est beau et heureux dans la vie, l'homme réduit à une image de la misère, ce monstre officiel, arbitraire, né après coup, que les prêtres ont tiré de leur propre sol, le « pécheur », comment arriverons-nous, malgré tout, à justifier ce phénomène?

  Pour juger équitablement de la morale, il nous faut la remplacer par deux concepts zoologiques : le domptage du fauve et la sélection d'une race définie…

  Ne parvenant pas à justifier ce lavage de cerveaux [38] ayant abouti à créer une classe de gens aux valeurs hostiles à celles de la vie naturelle, Nietzsche juge les prêtres en poursuivant :

  Les prêtres, de tout temps, ont prétexté qu'ils voulaient « améliorer » l'homme... Mais nous ririons, nous autres, si un dompteur voulait parler de ses animaux « améliorés ». Le plus souvent, le domptage du fauve s'obtient par un dommage fait au fauve : l'homme moral non plus n'est pas un homme meilleur, mais un homme débilité. Mais il est moins nuisible..."

Nietzsche constate que cette transformation débilitante des valeurs a commencé avec l'enseignement par les rabbins juifs d'une morale haineuse et revancharde. Les prêtres chrétiens ont pris la suite en prétendant enseigner une morale d'amour,

progrès proclamé qui s'est avéré mensonger, puisque débouchant sur la poursuite du dressage des croyants avec la même cruauté, sur les croisades et les guerres de religion.

Nietzsche explique comment la religion sert aux maîtres, faits pour commander, à asservir les esclaves, faits pour obéir.

Enfin, Nietzsche décrit l'effet du dressage sur l'attitude du peuple par rapport aux aristocrates, en écrivant avec désespoir dans *"La Généalogie de la morale"* 1ère dissertation §11 :

> *"Si l'on admet comme vrai ce qui aujourd'hui est tenu pour « vérité », que le sens de toute culture soit justement de domestiquer le fauve « humain » pour en faire, par le dressage, un animal apprivoisé et civilisé, on devrait sans aucun doute considérer comme de véritables instruments de culture tous ces instincts de réaction et de ressentiment par lesquels les races aristocratiques, tout comme leurs idéaux, ont été, en fin de compte, humiliées et dominées ; […] Ces « instruments de culture »" sont la honte de l'homme…"*

Nietzsche conclut son accusation des prêtres dans *"Ecce homo"* *"Pourquoi j'écris de si bons livres"* *"Aurore"* §2 en évoquant l'inversion de valeurs du christianisme :

> *"Le signe décisif, d'où il ressort que le prêtre (sans en excepter les prêtres masqués, les philosophes) est devenu le maître […], que la morale de décadence, la volonté de la fin, passe pour la morale par excellence, c'est la valeur absolue dont on investit partout les actes non égoïstes et l'inimitié dont on poursuit tout ce qui est égoïste."*
>
> *"…le prêtre veut précisément la dégénérescence de […] l'humanité. C'est pour cette raison qu'il conserve ce qui dégénère ; c'est à ce prix qu'il domine l'humanité..."*

1.6.6.7 L'égalitarisme, conséquence de la pureté de l'âme

Conséquence que tirent les chrétiens des postulats de pureté de l'âme et de son caractère immatériel : *toutes les âmes se valent* ; donc *tous les hommes sont égaux*, ils ont une égale dignité ; tous méritent le même respect, donc les mêmes droits. Selon Nietzsche, cette croyance chrétienne conduit à la démocratie égalitaire qu'il déteste, et au nihilisme avec sa perte de valeurs et d'espoir.

Nietzsche dénonce le caractère erroné et illusoire de la notion d'âme sacrée, notion que je considère personnellement comme une *abstraction floue ne représentant ni une réalité physique, ni même un concept avec lequel on peut raisonner*. Nietzsche se moque du fait que pour les chrétiens deux âmes sont nécessairement égales. Pour lui, par exemple, un homme fort ne peut être égal à un homme faible, vu leurs héritages génétiques et culturels, et quoi que la religion prétende pour leurs âmes ; ainsi, par exemple, les actes de l'un et l'inaction de l'autre ne peuvent avoir la même valeur par rapport à la vie.
(Voir : Arguments de Nietzsche contre l'égalité et la démocratie)

L'égalitarisme de nos jours en France

L'égalitarisme - volonté idéologique détestable de considérer tous les hommes comme égaux en toutes circonstances, et d'agir politiquement pour égaliser leurs droits et leurs revenus - continue à faire des ravages de nos jours en France.

Je ne conteste pas l'égalité des hommes en dignité, droits et devoirs, égalité à la base de la Déclaration des droits de l'homme de la Constitution. Je conteste l'enseignement dans nos écoles françaises de l'égalité en tant que principe absolu lorsqu'il s'agit d'affirmations : on apprend à nos jeunes à penser que toutes les opinions se valent et exigent le même respect, y compris quand l'une est contraire aux faits ou à la logique et l'autre pas ; cet enseignement fait qu'un élève qui n'a rien appris et n'a pas réfléchi exige qu'on respecte les âneries qu'il profère autant que l'enseignement de son professeur, au motif absurde qu'il a les mêmes droits. Lorsque « Tout se vaut », rien ne vaut et mérite l'effort : c'est du nihilisme !

Je conteste l'opinion d'un employé qu'en tant qu'homme il a le même mérite que le PDG de son entreprise de 100.000 salariés, donc que son salaire devrait être comparable. Les rémunérations d'un employé et d'un PDG ne sont pas fixées en fonction des valeurs chrétiennes de mérite moral ou d'égale pureté des âmes, mais avec une logique économique : combien le salarié rapporte-t-il à l'entreprise (d'où une borne supérieure), et combien coûterait son remplacement par quelqu'un d'aussi valable pour son poste, compte tenu de la facilité de trouver ce remplaçant (loi de l'offre et de la demande).

Des Français qui affirment croire à cette égalité des hommes en toutes circonstances sont en pleine contradiction lorsqu'ils dénoncent le remplacement d'un salarié français par un salarié roumain qui coûte 4 fois moins cher, pour permettre à une entreprise française de rester compétitive ou simplement de survivre. Pourquoi un Roumain aurait-il moins le droit de travailler qu'un Français ?

En employant des Français à des postes où des Roumains conviendraient on augmente les prix de revient, donc les prix de vente ; on fait alors payer plus cher à des clients. En payant plus cher des articles ou services produits par des Français, il reste aux clients moins d'argent pour acheter d'autres produits, privant ainsi d'autres salariés français de débouchés pour leur production : une telle relocalisation est sans effet sur le PIB du pays, mais elle diminue le pouvoir d'achat des consommateurs.

L'égalitarisme conduit toujours, en dernière analyse, à des incohérences.

1.6.6.8 Les déshérités persuadés qu'ils sont eux aussi coupables

La croyance en un libre arbitre de l'homme, donc à sa responsabilité, a permis aux prêtres de persuader les croyants qu'ils sont coupables des maux qui les font souffrir. Les prêtres réussirent à tourner certains ressentiments des déshérités contre eux-mêmes, pour les rendre plus obéissants. On lit dans *"La Généalogie de la morale"* 3ème dissertation §15-16 :

> *"Si l'on voulait résumer en une courte formule la valeur de l'existence du prêtre, il faudrait dire : « le prêtre est l'homme qui change la direction du ressentiment ». En effet, tout être qui souffre cherche instinctivement la cause de sa souffrance ; il lui cherche plus particulièrement un responsable, ou, plus exactement encore, un responsable fautif, susceptible de souffrir, bref, un être vivant contre qui, sous n'importe quel prétexte, il pourra, d'une façon effective ou en effigie, décharger*

son affect : car la décharge d'affect est, pour l'être qui souffre, la suprême tentative de soulagement, je veux dire d'étourdissement, le narcotique inconsciemment désiré contre toute espèce de souffrance. Telle, est, à mon avis, la seule véritable cause physiologique du ressentiment, de la vengeance et de tout ce qui s'y rattache; je veux dire le désir de s'étourdir contre la douleur au moyen de l'affect…"

"« Je souffre, certainement quelqu'un doit en être la cause » - ainsi raisonnent toutes les brebis maladives. Alors leur berger, le prêtre ascétique, leur répond : « C'est vrai, ma brebis, quelqu'un doit porter la faute de tout cela : mais tu portes toi-même la faute de tout cela, - tu portes toi-même la faute de toi-même ! »… Est-ce assez hardi, assez faux ! Mais un but est du moins atteint de la sorte ; ainsi que je l'ai indiqué, la direction du mouvement est changée."

"On devine maintenant, d'après cet exposé, ce que l'instinct guérisseur de la vie a tout au moins tenté, par l'intermédiaire du prêtre ascétique et l'usage qu'il a dû faire […] de la tyrannie de concepts paradoxaux et paralogiques tels que la « faute », le « péché », l'« état de péché », la « perdition », la « damnation » : il s'agissait de rendre les malades inoffensifs, […] de retourner les moins malades contre eux-mêmes en toute rigueur, de faire revenir en arrière leur ressentiment […] et de faire servir ainsi les mauvais instincts de ceux qui souffrent à leur propre discipline, à leur autosurveillance, à leur victoire sur eux-mêmes."

Les prêtres réussirent à donner un sentiment permanent de culpabilité aux hommes, en leur enseignant des valeurs hostiles à la vie :

- Ils enseignèrent d'abord aux hommes qu'ils étaient irrémédiablement corrompus et maudits depuis le Péché originel [25].
- Ensuite, ils donnèrent aux *hommes d'aujourd'hui* mauvaise conscience parce que *leurs ancêtres* avaient tué Jésus innocent sur la croix, alors qu'il expiait les péchés du monde. Et contre toute logique, ces hommes les crurent malgré l'évidence : *nul n'est responsable d'actes qu'il n'a pas commis !* Cet assassinat de Jésus est un premier sens de la célèbre citation de Nietzsche (*"Le Gai savoir"* §125) :

  "Dieu est mort ! Dieu demeure mort ! Et [c'est] nous [qui] l'avons tué !"
- Enfin, ils apprirent aux hommes à mépriser leur propre corps et les plaisirs de la vie, pour racheter leur méchanceté par la souffrance.

Les prêtres firent donc de chaque homme un pécheur. Ils le persuadèrent que son seul espoir pour moins souffrir et pour entrer un jour au Paradis est la soumission à Dieu et une pensée constamment tournée vers lui.

Ils réussirent si bien qu'au Moyen Age la vie de la chrétienté fut entièrement tournée vers la religion : il y eut deux siècles de croisades pour délivrer la Terre sainte des musulmans (1096-1291) ; la construction de dizaines de grandes cathédrales mobilisa des dizaines de milliers d'hommes pendant plusieurs siècles. L'art (peinture, sculpture, musique…) fut entièrement religieux, à de rares exceptions près comme des peintures des Brueghel et les poèmes de Charles d'Orléans et François Villon. Nous avons vu l'ampleur de la réussite du christianisme et de ses prêtres dans l'endoctrinement des foules.

Et comme les prêtres furent en général alliés aux princes au pouvoir, la résignation et la soumission qu'ils enseignaient profitait à ce pouvoir, en dissuadant les misérables de se révolter contre lui. Karl Marx, qui l'avait remarqué, écrivait dans [27] :

> « L'homme fait la religion, ce n'est pas la religion qui fait l'homme. La religion est en réalité la conscience et le sentiment propre de l'homme qui, ou bien ne s'est pas encore trouvé, ou bien s'est déjà reperdu. »
>
> « La religion est le soupir de la créature accablée par le malheur, l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit d'une époque sans esprit. C'est l'opium du peuple.
>
> Le véritable bonheur du peuple exige que la religion soit supprimée en tant que bonheur illusoire du peuple. »

Il voulait dire :

- Que la religion est une invention humaine, une illusion, une superstition ; que c'est l'homme qui a imaginé Dieu, pas Dieu qui a créé l'homme.
- Qu'historiquement la religion chrétienne a promis le bonheur après la mort pour que les gens du peuple malheureux (les prolétaires), opprimés et exploités par les capitalistes, ne se révoltent pas pendant cette vie-ci contre ceux qui les oppriment et les exploitent. Il considérait donc que la religion endormait le peuple comme l'opium endort celui qui le fume, et que l'Eglise a donc toujours été, de ce fait, complice des tyrans et des exploiteurs.

Nietzsche sur le sommeil qui apaise et rend passif

Nietzsche pense comme Karl Marx que le christianisme rend les gens apathiques ; c'est un moyen de fuir sa mélancolie. Il écrit dans *"Aurore"* §376 *"Dormir beaucoup"* :

> *"Que faire pour se stimuler lorsqu'on est fatigué et que l'on a assez de soi-même ? L'un recommande la table de jeu, l'autre le christianisme, un troisième l'électricité. Mais ce qu'il y a de meilleur, mon cher mélancolique, c'est encore de beaucoup dormir, au sens propre et au figuré !"*

Sur le sommeil, voir aussi : *"Ainsi parlait Zarathoustra"* I *"Des chaires de la vertu"*.

1.6.6.9 Conséquences modernes du lavage de cerveau par les religieux

(Définition du lavage de cerveau : [38])

Nietzsche décrit les conséquences de l'enseignement des religieux pour les hommes modernes comme suit dans *"La Généalogie de la morale"* 2ème dissertation :

- §22 :

  "On aura déjà deviné ce qui se passa avec tout cela et sous le voile de tout cela : cette tendance à se torturer soi-même, cette cruauté rentrée de l'animal-homme intériorisé, replié sur lui-même, enfermé dans l'« État » pour être domestiqué, et qui inventa la mauvaise conscience pour se faire du mal, après que la voie naturelle de ce désir de faire mal lui fut coupée, - cet homme de la mauvaise conscience s'est emparé de l'hypothèse religieuse pour pousser son propre supplice à un degré de dureté et d'acuité effrayant. Une obligation envers Dieu : cette pensée devint pour lui un instrument de torture."

- §23 :

  "…cet autocrucifiement et cette autoprofanation de l'homme…"

- §24 :

  "Nous autres hommes modernes, nous sommes les héritiers d'une vivisection des consciences, d'une torture pratiquée sur nous-mêmes comme sur des cobayes à travers des milliers d'années…"

1.6.6.10 La morale des faibles adoptée par les forts

Les faibles déshérités formant de loin la classe la plus nombreuse, certaines valeurs qu'ils avaient adoptées finirent par s'imposer aux forts ; et elles s'imposèrent d'autant plus que faibles et forts reçurent le même enseignement des prêtres.

Nietzsche ne l'explique pas ainsi, mais nous savons aujourd'hui qu'une opinion peut s'imposer à un homme par effets de répétition et d'influence du groupe : si ceux qui l'entourent croient et affirment quelque chose, l'homme finit souvent par le croire.

Qu'une affirmation politique soit vérifiable ou non, si elle ne contredit pas des faits avérés elle finit par s'imposer si beaucoup de gens la répètent souvent. C'est pourquoi, en période électorale, certains partis font répéter la même opinion accusatrice par de nombreux membres, de nombreuses fois ; elle finit par être répétée par les media et devenir crédible pour beaucoup d'électeurs, même si elle est fausse ou non démontrée.

Nietzsche affirme que la morale inversée du « monde vrai » des faibles finit par culpabiliser les forts, par leur donner honte d'eux-mêmes et de leurs propres valeurs. Aujourd'hui encore, en France, on a honte d'être plus riche que ses voisins, on s'en cache même si on a acquis sa fortune honnêtement.

Pour Nietzsche, l'adoption par les déshérités des valeurs enseignées par les religieux est due à l'habileté des prêtres. Nous parlerions aujourd'hui d'un « marketing très efficace, basé sur une exploitation savante de traits psychologiques de ces déshérités » : besoin d'être consolés de leur souffrance ; d'être récompensés de leur vie vertueuse et vengés de leurs élites au Jugement dernier ; d'être considérés comme Bons alors que les maîtres sont Mauvais et Méchants, etc.

Mais l'habileté des prêtres et l'effet de groupe de la masse du peuple (le *surmoi* [81] de Freud [107]) ont aussi provoqué l'adoption des valeurs des pauvres par les riches, croyants eux aussi. *Les esclaves, jusque-là dominés, étaient désormais vainqueurs des maîtres, qui se sont sentis à leur tour coupables d'être plus riches, ou plus forts, ou plus braves. La morale des pauvres, hostile à la vie, avait triomphé de la morale naturelle de la vie ; elle était devenue LA morale*. Pour Nietzsche, les maîtres avaient dégénéré.

Nietzsche reproche aux prêtres d'avoir œuvré dans un sens hostile à la vie, en enseignant aux misérables à croire à des valeurs inversées par rapport aux valeurs naturelles des élites, c'est-à-dire à des mensonges. Le temps passant, cet enseignement a fait des déshérités une race d'esclaves passifs et obéissants, puis converti la morale des maîtres eux-mêmes jusqu'à les faire se sentir coupables de

leur supériorité et de leur bonheur, compte tenu de la souffrance des esclaves. Nietzsche écrit dans *"La Généalogie de la morale"* 3ème dissertation §14 :

"Quand parviendront-ils [les hommes du ressentiment] au triomphe sublime, définitif, éclatant de cette vengeance ? - Le jour, indubitablement, où ils arriveront à jeter dans la conscience des heureux leur propre misère et toutes les misères : de sorte qu'un jour ceux-ci commenceraient à rougir de leur bonheur et à se dire peut-être les uns aux autres : « Il y a une honte à être heureux, en présence de tant de misères ! »"

1.7 La morale perd sa raison d'être, puis devient impossible

Source : Professeur Daniel PIMBE : [6.] - *L'autodestruction de la morale*

Grâce aux religieux, les faibles ont vaincu les forts et fait triompher leurs valeurs hostiles à la vie-volonté de puissance sur les valeurs naturelles qui lui étaient favorables. Nietzsche écrit dans *"La Généalogie de la morale"* 1ère dissertation §9 :

"Inclinons-nous devant le fait accompli : c'est le peuple qui l'a emporté - ou bien les « esclaves », ou bien la « populace », ou bien le « troupeau », nommez-les comme vous voudrez. -, si c'est aux Juifs qu'on le doit, eh bien ! jamais peuple n'a eu une mission historique plus considérable. Les « maîtres » sont abolis ; la morale de l'homme du commun a triomphé."

Le problème est alors celui de la pérennité de cette victoire, car à long terme on ne peut en juger qu'à la lumière de la conformité de la morale en cours à la vie, à la possibilité de chercher et trouver la croissance, le plaisir, le progrès.

1.7.1 Sévérité et punitions de moins en moins nécessaires - Angélisme

Dans la société issue de cette victoire des dominés sur les dominants, les aristocrates n'étaient plus des Méchants pour les faibles, car ils avaient adopté leurs valeurs. Avec la disparition des Méchants, ou la réduction de leur nombre et de leur puissance jusqu'à être négligeables, notamment du fait de lois répressives, *la morale de ressentiment et de vengeance n'avait plus de raison d'être, le peuple n'ayant plus rien à craindre*. Nietzsche écrit dans *"Par-delà bien et mal"* §201 :

"Finalement, dans les périodes de longue et profonde paix, on a de moins en moins l'occasion et l'obligation de former ses sentiments à la sévérité et à la dureté ; dès lors, cette sévérité, même dans la justice, commence à importuner les consciences ; on est presque offensé par l'altier et dur aristocrate qui revendique la responsabilité de soi et de ses actes, il éveille la méfiance ; l'« agneau », et plus encore le « mouton bêlant », gagnent en considération…

Nietzsche explique là qu'un moindre besoin de sévir entraîne les mentalités vers moins de sévérité. Il poursuit :

…Il y a dans l'histoire un point de ramollissement maladif et de déliquescence où la société va jusqu'à prendre parti, sérieusement et sincèrement, pour celui qui la lèse, pour le criminel. Punir lui semble, en quelque sorte injuste - à tout le moins l'idée de « punition » et d'« obligation de punir » la fait souffrir et l'effraye. « Ne suffit-il pas de le mettre hors d'état de nuire ? A quoi bon le punir par surcroît ? Punir est une chose épouvantable ! »…

A mesure que prennent de l'importance les valeurs de gentillesse, de compassion et de pardon, l'absence de sévérité devient peu à peu une faiblesse et une pitié pour les délinquants, les criminels et autres ennemis de la République.

> L'exemple de certains Français vers la fin du XXe siècle illustre cet angélisme : au lieu de voir dans les jeunes antisociaux des banlieues misérables ce qu'ils sont - des délinquants - on les a appelés « sauvageons des cités sensibles » [49] ; on les a plaints ; on leur a construit des salles de sport ; on leur a affecté des « médiateurs », des « éducateurs » et des « animateurs » ; et on dépense dans des « centres éducatifs fermés » [1m] des sommes folles qui seraient mieux investies ailleurs - avec pour résultat l'explosion des trafics de drogue, des agressions, des incendies de voitures et des dégradations, et pour finir du communautarisme musulman et la haine pour la République et ses institutions.

Nietzsche termine son raisonnement :

> *…Ainsi la morale du troupeau, la morale de la peur, tire-t-elle ses dernières conséquences. A supposer que l'on puisse abolir le danger, la raison de craindre, on aurait par là-même aboli cette morale : elle ne serait plus nécessaire, elle-même ne se tiendrait plus pour nécessaire ! Si on scrute la conscience de l'Européen moderne, c'est toujours le même impératif qu'on débusquera des mille replis et recoins de la moralité, l'impératif de la peur du troupeau : « Nous voulons qu'un jour il n'y ait enfin plus rien à craindre ! » Un jour, un beau jour - la volonté et le chemin qui y mènent, voilà ce que partout en Europe on appelle aujourd'hui le « progrès »."*

Nietzsche a donc prédit qu'un jour cette évolution vers trop de commisération et de pardon toucherait toute l'Europe occidentale et serait considérée comme un progrès. De nos jours sa prédiction s'est réalisée, mais elle a été suivie d'une réaction qu'il n'avait pas prévue, réaction due à la criminalité et au terrorisme islamiste : une montée dans tous les pays d'une forte demande de sécurité ; un sentiment antimusulman avec rejet de leurs coutumes concernant les droits de la femme et ses vêtements, et réciproquement un sentiment antifrançais de nombreux immigrés ou descendants d'immigrés musulmans ; des limitations de l'immigration ; et une exigence d'intégration volontariste des immigrés, avec obligation de suivre des cours de langue et de prêter serment à la République.

Voir aussi un complément sur l'angélisme selon Nietzsche et l'applicabilité de sa position à la société française contemporaine.

Première conclusion de Nietzsche sur la morale : elle devient inutile

En triomphant par son adoption dans toute la société, la morale des faibles - devenue LA morale - perd la justification de ses valeurs parce qu'ils éprouvent moins de peur, de souffrance et de ressentiment : on n'en a plus besoin, le peuple ne croit plus devoir suivre ses principes. Devenue inutile la morale disparaît, la société devient amorale ; la morale s'est donc détruite elle-même. Voir aussi : Il n'y a ni actes moraux, ni actes immoraux

Deuxième conclusion de Nietzsche sur la morale : elle devient impossible

La disparition de la morale par inutilité est accompagnée par celle du « monde vrai », imaginé par les déshérités pour fuir le monde apparent. Le peuple ne croit plus,

alors, aux valeurs morales du « monde vrai » et à sa vision idéalisée du monde. Ces valeurs et ce monde sont désormais jugés contraires à la vérité et malhonnêtes ; en plus d'être *injustifiée*, LA morale est devenue *impossible*. Nietzsche écrit :

- Dans *"Le Gai savoir"* §110 *"Origine de la connaissance"* :

  "Le développement affiné de la probité et du scepticisme finirent par rendre également ces hommes [les penseurs] *impossibles* [en contradiction avec les faits]*…"*

- Dans VDP II §414, page 157, sur l'autodestruction de la morale :

  "…la morale elle-même, en exigeant avant tout la vérité et la probité, se passe autour du cou la corde qui servira nécessairement à l'étrangler : le suicide de la morale, voilà la suprême exigence de la morale !

Le christianisme enseignant ses révélations comme *la seule vérité possible* concernant le monde, l'homme et la morale, les chrétiens ont peu à peu fini par croire que cet enseignement était LA Vérité ; et puisque le sort de l'homme (le Paradis, le Purgatoire ou l'Enfer) dépendait du respect de cet enseignement, l'homme s'est mis à considérer LA Vérité comme indispensable dans tous les domaines, en tant que condition du salut, il a intériorisé cette exigence ; et c'est cette exigence qui a fini par lui faire tuer Dieu. Nietzsche écrit dans *"Le Gai savoir"* §357 :

> *"…l'athéisme inconditionné, probe, est […] l'acte le plus lourd de conséquences d'un dressage bimillénaire à la vérité qui finit par s'interdire le mensonge de la croyance en Dieu... On voit ce qui a vraiment vaincu le Dieu chrétien : la morale chrétienne elle-même, le concept de véracité entendu en un sens toujours plus rigoureux, la subtilité de confesseurs de la conscience chrétienne, traduite et sublimée en conscience scientifique, en droiture intellectuelle à tout prix."*

Conséquences de l'athéisme : amoralité et nihilisme

Sans morale ni illusions le peuple manque désormais de repères, et en attendant de trouver une représentation [9] fidèle et honnête du monde et de nouvelles valeurs, il penche vers l'amoralité et le nihilisme. Nietzsche pense que la perte de valeurs morales amplifie à son tour la perte de religiosité. Il écrit dans VDP I, *"La morale vaincue par elle-même"* §296 :

> *"Les religions périssent de leur croyance à la morale : le Dieu moral des chrétiens n'est pas soutenable ; d'où « l'athéisme » - comme s'il ne pouvait pas y avoir d'autres dieux !"*

Il est certain qu'en s'opposant depuis toujours à des désirs aussi forts que répandus, comme l'amour hors mariage, l'infidélité conjugale et la richesse, les religions judéo-chrétienne et musulmane n'ont nullement réussi à en empêcher le passage à l'acte : chez l'immense majorité des gens aucune raison morale, aucune menace de brûler en enfer, aucun raisonnement logique ne prévaut face à des désirs vraiment violents.

Pire même, constatant que la transgression de ces interdits religieux n'entraînait pas automatiquement le châtiment promis, certains hommes en ont déduit qu'on pouvait ignorer impunément les commandements religieux, donc qu'il n'y avait pas de raison de croire tout ce qu'enseignaient les prêtres, qu'on pouvait se contentait d'aller au temple, à l'église ou à la mosquée une fois par an et à l'occasion de cérémonies comme le mariage et le baptême ; et certains en ont déduit qu'on pouvait

se passer complètement de croire en Dieu et se libérer ainsi des contraintes morales enseignées par les prêtres et leurs textes sacrés.

1.7.2 La vérité à la fois impossible et indispensable

Après avoir constaté que la morale irréaliste du peuple est devenue impossible, Nietzsche raisonne comme suit. Même s'il reste très peu de Méchants et parce qu'ils sont faibles, la plupart des hommes ne peuvent accepter le monde apparent où il leur faut vivre, monde dont les valeurs naturelles conformes à la vie-volonté de puissance les font souffrir : ils doivent donc refuser cette vérité-là. Mais comme le « monde vrai » artificiel, qu'ils avaient créé pour échapper au monde apparent, se trouve être mensonger et malhonnête, il faut en refuser la morale et adopter, malgré tout, celle du monde apparent, avec sa vérité honnête conforme à la vie-volonté de puissance - l'adopter même si elle est cruelle ; et cette adoption constituera *une victoire de la morale sur elle-même par autodestruction*.

Cette adoption est une épreuve terrible, que Nietzsche qualifie de surhumaine : comment accepter la vérité naturelle - qui est amorale -, alors que depuis deux mille ans les prêtres ont inculqué aux hommes des mensonges que ceux-ci ont si bien intériorisés qu'ils font partie de leur culture ? (Définition d'une culture : [2])

Complément : Origine de la connaissance.

1.7.3 La morale de nos jours

La perte de justification de la morale d'esclave et l'abandon du monde imaginaire à valeurs inversées sont des évolutions très progressives : elles s'étendent sur plusieurs générations et n'atteignent diverses couches de la population que peu à peu.

Le pédagogisme

De nos jours, particulièrement en France, on trouve chez de nombreuses personnes des restes de morale de la peur et du ressentiment, ainsi que des valeurs inversées. Pour affirmer que les valeurs morales de notre société de gens faibles résultent surtout de la peur, Nietzsche écrit dans *"Par-delà bien et mal"* §201 :

> *"…la crainte est mère de la morale. […] tout ce qui élève l'individu au-dessus du troupeau et apeure le prochain, voilà ce que désormais on appelle le mal, tandis que les sentiments modestes, humbles, conformistes et respectueux de l'égalité, la médiocrité des désirs, sont honorés et salués comme moraux."*

Cette morale, très répandue en France aujourd'hui, a produit une idéologie égalitariste aux effets désastreux sur l'enseignement. A partir des textes de deux intellectuels gauchistes, Bourdieu et Passeron [62], on a formé pendant plus de 20 ans dans des IUFM (Institut Universitaire de Formation des Maîtres) des enseignants qui ont substitué à l'exigence traditionnelle d'excellence, « valeur de droite », une égalité dans la médiocrité : un élève s'estimant l'égal de son professeur ne lui accorde plus beaucoup de respect, et n'en accorde guère à son enseignement - qu'il conteste lorsqu'il lui déplaît. Cette idéologie d'enseignement (dite pédagogiste) a entraîné une baisse considérable du niveau des élèves français, dont les tests internationaux comme PISA [64] témoignent encore aujourd'hui, et qui handicapent considérablement la compétitivité de la France. Voir la note sur le pédagogisme [63].

Heureusement on trouve aussi, de nos jours, des gens qui croient à des valeurs positives comme l'optimisme, la libre entreprise et l'enrichissement, la recherche par bravade de difficultés à vaincre, la baisse de l'assistance et de l'ingérence de l'Etat, etc. En schématisant, la population d'égalitaristes est très présente en France, alors que celle des individualistes est majoritaire aux Etats-Unis.
(Détails sur la morale française contemporaine : [1g] - Voir aussi : [100].)

L'homme a perdu la foi et les valeurs traditionnelles

Nietzsche remarque que de nos jours l'homme a perdu la foi en Dieu que les religieux chrétiens lui ont enseignée depuis 2000 ans : *"Dieu est mort !"*, écrit-il dans *"Le Gai savoir"* §125 : Dieu a disparu de notre culture en même temps que les valeurs enseignées par les religieux et correspondant au « monde vrai » imaginé pour fuir le monde apparent.

En France, par exemple, la Renaissance puis la Révolution de 1789 ont commencé à déchristianiser le peuple ; ensuite le Concordat de 1801 a imposé à l'Eglise le contrôle strict de l'Etat ; enfin la laïcité républicaine a triomphé en 1905 en séparant complètement l'Eglise de l'Etat, devenu neutre par rapport aux diverses religions et à leurs pratiques.

Dans les pays avancés (sauf certains Etats des Etats-Unis), l'œuvre de Darwin a fait triompher l'évolutionnisme, doctrine sur la vie opposée à l'enseignement judéo-chrétien de la Bible ; Dieu ne s'impose plus, désormais, en tant que créateur des espèces vivantes telles qu'elles sont de nos jours, même si on peut encore le supposer créateur de l'Univers comme l'a montré Kant [74].

Plus généralement, la science a imposé de plus en plus son approche expliquant les phénomènes sans recourir à Dieu [7], et les lois de nombreux pays sont devenues neutres par rapport aux Eglises.

Notre culture a évolué vers un affaiblissement des valeurs traditionnelles : liberté des mœurs, perte de respect des gens les uns envers les autres et envers les institutions, montée de l'individualisme et de l'athéisme, etc.

La quasi-disparition de Dieu de notre culture n'est pas la disparition de la population de croyants, bien que celle-ci ait décru dans de nombreux pays avancés et fortement en France ; c'est la séparation de la foi et de la vie publique. La foi est devenue une affaire privée : la morale de chacun est son affaire personnelle ; c'est désormais la loi humaine, votée, qui régit les rapports entre citoyens dans la sphère publique.

Dieu n'étant plus la référence des valeurs comme au Moyen Age, l'homme en a adopté une autre, celle des Lumières [26]. Celle-ci a conduit aux Droits de l'homme, à la démocratie et à la laïcité républicaine, toutes valeurs dont Nietzsche trouve les conséquences désastreuses.

Pour lui, la seule référence possible, celle en accord avec la nature de l'homme, est celle des valeurs de la vie-volonté de puissance, valeurs qui mettent l'individu en avant, qui constituent un humanisme [70]. Hélas, trop d'hommes ne sont pas prêts à les adopter ; ils ne peuvent les accepter du fait de l'héritage trop prégnant de la morale religieuse, si longtemps enseignée qu'elle a été incorporée à son subconscient et à la culture de beaucoup de gens. Adopter cet humanisme-là étant à

ses yeux une tâche surhumaine pour l'homme occidental, Nietzsche propose de faire évoluer sa culture pour faire émerger progressivement un nouveau type d'homme, le *surhomme*.

1.8 Le libre arbitre est illusoire, mais on y croit

1.8.1 Définition du libre arbitre d'un homme

C'est la possibilité pour un homme de se déterminer par sa seule volonté, sans contrainte d'un tiers ou d'une puissance surnaturelle ; c'est une liberté absolue qui consiste, le plus souvent, à choisir parmi plusieurs possibilités. Descartes, Kant et Sartre, par exemple, la croyaient possible. Pour ces philosophes, *le libre arbitre de l'homme est tel qu'il n'est déterminé par aucune essence humaine ou règle de pensée préalable ; au contraire, du simple fait qu'il existe, l'homme peut penser librement.* Pour Sartre, il peut se déterminer si complètement qu'il crée alors sa personnalité, celle qui intervient dans ses décisions et ses actes ; il résume cela en disant que :

- *L'existence* [de l'homme] *précède l'essence* [son caractère [9]] ;
- L'homme décide librement ce qu'il veut être, et travaille à le devenir :
  l'homme « se fait » lui-même, et il en est responsable [56].

D'après *Encyclopædia Britannica 2007 Ultimate Reference Suite,* article « free will » :

> *"Les arguments en faveur du libre arbitre sont basés sur l'impression subjective de liberté, le sentiment de culpabilité, une religion révélée, ou sur le postulat de responsabilité des actions de chacun qui sous-tend les concepts de loi, récompense, punition et incitation."*

Enfin, Nietzsche qualifie la *"volonté" libre"* de superstition dans *"Le Gai savoir"* §345.

Je considère, moi, que *le libre arbitre est une illusion*, car à un instant donné les valeurs à la base des choix d'un homme provenant de son inné (génétique), son acquis (mémoire, culture), et le contexte où il vit, ses désirs et ses rejets (conscients ou non) sont prédéterminés [3]. L'homme est libre de décider ce qu'il veut, cette liberté-là définissant son libre arbitre ; mais ce qu'il veut étant complètement déterminé par son inné, son acquis et le contexte, *le libre arbitre est limité au choix entre des désirs et rejets prédéterminés ou étrangers à l'homme, donc illusoire*.

Rappelons ici que *la raison d'un homme ne fait pas partie de ses valeurs : l'homme ne fait jamais quelque chose parce que c'est raisonnable, mais parce que cela satisfait une de ses valeurs ; la raison n'est qu'un outil au service des valeurs*, ce que pense aussi Nietzsche.

1.8.2 Attribution de tout événement à un sujet et ses conséquences

Nietzsche constate avec raison que, dès l'origine, la psychologie humaine a eu tendance, par anthropomorphisme [114], à attribuer tout événement, toute situation, à un sujet (un être) qui en serait l'auteur. Ainsi, l'existence et l'évolution de l'Univers furent attribuées à un Dieu créateur ; la foudre fut attribuée par les Grecs à Zeus et l'amour à Aphrodite ; les « esclaves » misérables attribuent leur condition à des « coupables ». Nietzsche écrit dans *"Le Gai savoir"* §127 :

"La croyance à la volonté comme cause d'effets est la croyance à des forces qui s'exercent de manière magique. Or à l'origine, partout où il voyait se produire quelque chose, l'homme a cru à une volonté entendue comme cause et à des êtres doués d'une volonté personnelle exerçant une action à l'arrière-plan, - le concept de mécanique lui était tout-à-fait étranger."

[Nietzsche entend ici par *"mécanique"* le déterminisme.]

Cette opinion de Nietzsche est confirmée par une des trois « preuves » logiques de l'existence de Dieu données au cours des siècles, la preuve téléologique [10] qu'on peut résumer comme suit.

Preuve téléologique de l'existence d'un Dieu créateur du Monde

Des philosophes comme Platon et Aristote, constatant qu'il y a un ordre (et même une harmonie) dans le monde et non le désordre absolu, et qu'on trouve beaucoup de beauté dans la nature, ont refusé de croire que c'était là l'effet de lois mécaniques (déterministes) ou d'un hasard aveugle. Ils ont affirmé que c'était nécessairement le résultat d'une volonté organisatrice et de l'Idée-essence [9] qu'elle avait eue, qui ne pouvaient être que celles de Dieu. La doctrine *téléologique* explique l'existence de l'Univers par un but, une intention extérieure à lui, ceux de Dieu ; au lieu du déterminisme mécanique et sans âme, il y a un « déterminisme divin ».

On peut aussi présenter leur raisonnement comme suit : « Puisque (pour un spiritualiste) le monde réel n'est possible que précédé par une Idée (une essence, un plan), il faut bien que cette idée ait un créateur externe à ce monde, créateur transcendant incréé appelé Dieu par définition. »

Les tenants de ce raisonnement commencent donc par utiliser deux fois le postulat de causalité (« monde précédé par une Idée » et « Idée précédée par son créateur ») avant de l'ignorer en croyant à un « créateur incréé » pour éviter une embarrassante régression à l'infini de la causalité !

En juillet 2005, le cardinal-archevêque de Vienne, Mgr. Schönborn, a affirmé que la position officielle de l'Eglise catholique explique l'existence du monde par l'argument téléologique, considéré comme évident. Il a souligné que cette position est incompatible avec la théorie darwinienne de l'évolution des espèces sous l'effet de mutations aléatoires et de la survie des plus forts par sélection naturelle. Mais il a été contredit par le pape Benoît XVI, qui a dit en juillet 2007 accepter l'évolution, tout en confirmant que l'Eglise catholique attribue la création de l'Univers à Dieu.

La preuve téléologique de l'existence de Dieu est aussi fausse que les deux autres « preuves » imaginées au cours des siècles, la preuve cosmologique et la preuve ontologique [1h] : *Kant a démontré* [74] *à la fin du XVIIIe siècle qu'aucune preuve logique de l'existence ou de l'inexistence de Dieu ne pouvait exister* [1h] *; croire ou ne pas croire en Dieu est donc affaire de choix personnel*.

La preuve téléologique ne prouve rien pour une raison de bon sens : ce n'est pas parce qu'un homme *croit* quelque chose, qu'il *en est sûr*, qu'il *ne puisse pas imaginer que la vérité soit autre*, que ce qu'il croit est vrai ! Lorsque Descartes est certain que ce dont il est sûr est vrai, parce que seul Dieu peut avoir inspiré sa conviction - Dieu qui ne trompe pas - Descartes se trompe, son argument n'a rien de probant. Toute la

science moderne repose sur l'absence de justification divine du monde et de ses phénomènes, sur une rationalité sans Dieu ni idéologie.

De nos jours beaucoup de gens croient encore à la preuve téléologique, notamment aux Etats-Unis où on enseigne encore, dans certains états, la théorie de l'origine du monde appelée *Intelligent Design*, issue de l'absurde « Principe anthropique » [1j]. Voir aussi l'impossibilité de prouver l'existence de Dieu donnée par Kant [82].

Détails sur le Créationnisme, l'Intelligent design et l'Evolutionnisme darwinien : [1z10]

L'absurde attribution (téléologique) d'une situation ou d'un événement à un sujet

Nietzsche souligne l'erreur consistant à séparer une force (force physique, force d'un sujet ou force de la volonté de puissance) de ses effets, et rétablit la vérité : tout événement est la conséquence inévitable de la volonté de puissance, c'est-à-dire, en langage moderne, du déterminisme ; toute situation résulte de l'évolution de celles qui l'ont précédée. Il n'y a pas de situation ou d'évolution indépendante, séparable respectivement de l'évolution ou de la situation qui l'a précédée ; le principe de causalité suffisante [1a] s'applique toujours, et ce que l'on voit a toujours une cause matérielle, même si nous l'ignorons. En particulier, il n'y a pas de Dieu créateur distinct de Sa création, l'Univers : *il vaut mieux admettre qu'on ne sait pas comment l'Univers a été créé et ce qui l'a précédé (si quelque chose l'a précédé), qu'expliquer son existence par un concept anthropomorphique infalsifiable* [44]*, Dieu*.

Il est, toutefois, important de savoir que le caractère déterministe d'une loi d'évolution de la nature n'entraîne pas nécessairement la prévisibilité de cette évolution ou de son résultat à une certaine date ou à un certain endroit (voir [1b] ou [1y]).

Selon Nietzsche, la philosophie moderne est antichrétienne

Ayant en tête Descartes, Nietzsche écrit dans *"Par-delà bien et mal"* §54 :

> *"Autrefois on croyait à l'âme […] on disait « je » déterminant, « pense » verbe, déterminé ; penser est une activité, elle suppose nécessairement un sujet qui en soit la cause."*

Or une activité physique est régie par le déterminisme (par la volonté de puissance, pour Nietzsche), donc elle a une cause physique mais pas nécessairement un sujet, être responsable. Nietzsche assimile métaphoriquement ce sujet à l'âme d'un être, concept impossible à définir de manière satisfaisante. Et comme l'existence de cette âme est un des fondements du christianisme qu'il déteste, Nietzsche (prenant son désir pour une réalité) affirme que la philosophie moderne, sceptique, est ouvertement antichrétienne, autre généralisation abusive et non convaincante :

> *"Depuis Descartes […] tous les philosophes s'attaquent à la vieille notion d'âme, sous le couvert d'une critique de la notion de sujet et de verbe - autrement dit, ils s'en prennent au postulat fondamental de la doctrine chrétienne."*

> *"La philosophie moderne, en tant qu'elle est sceptique à l'égard de la connaissance et de ses méthodes, est plus ou moins ouvertement antichrétienne…"*

La science moderne et le christianisme

Si on ne peut rien affirmer concernant le scepticisme de LA philosophie moderne, parce qu'il y en a plusieurs (notamment une philosophie des sciences) et qu'il en apparaît d'autres de temps en temps ; si en plus on ne peut affirmer que TOUTES ces philosophies sont plus ou moins ouvertement_antichrétiennes, on peut situer la science moderne par rapport au christianisme.

La science moderne ne fait jamais appel à Dieu ou à un être transcendant pour expliquer un phénomène, une situation à un instant donné, une loi d'évolution ou une constante de la physique ; elle ne suppose aucune intention dans ce qu'on constate matériellement.

La science suppose une attitude amystique (imperméable au mysticisme), indépendante de toute explication transcendante. On ne peut déclarer la science antichrétienne, car ce n'est ni une personne qui a une opinion, ni l'action intentionnelle d'un militant antireligieux, ni le résultat d'une telle action. On peut seulement dire que le christianisme a donné des explications du monde aujourd'hui contredites par la science.

1.8.3 L'illusoire libre arbitre

Le christianisme sépare l'homme en une âme, immatérielle et innocente, et ses actes, soumis à son libre arbitre : cette séparation fait que, pour un chrétien, l'âme n'est jamais coupable d'une mauvaise action, c'est toujours l'homme qui l'est, du fait de son libre arbitre, et il peut et doit en être tenu pour responsable. Pour les religieux qui l'enseignent, le libre arbitre a deux avantages :

- *Le libre arbitre permet de culpabiliser l'homme*, en le déclarant responsable de ses actes depuis le Péché originel d'Adam et Eve [25].

  Nous avons vu ci-dessus une vérité scientifique : tous les actes de l'homme (y compris ceux qu'il croit résulter d'un raisonnement logique et ceux qu'il attribue à sa libre volonté) s'expliquent par la recherche de plus de plaisir en satisfaisant la valeur dominante du moment ; c'est l'effet du déterminisme humain, que Nietzsche appelle *"volonté de puissance"*.

  Le libre arbitre est donc illusoire : l'homme peut, en effet, faire ce qu'il veut ; mais ce qu'il veut est esclave de valeurs et désirs qu'il ne maîtrise pas.

- *Le libre arbitre permet d'innocenter Dieu*, en affirmant qu'Il laisse les hommes libres de leurs actes, donc que les hommes sont responsables de tout le mal qu'ils font, et pas Lui.

  Cette doctrine est contraire à un enseignement fondamental de la religion chrétienne : il existe un Dieu infiniment bon et tout puissant, qui ne peut donc pas laisser faire le mal. C'est une des contradictions les plus dérangeantes de la foi chrétienne, connue sous le nom de « Problème du mal » [1k].

Opinion de Nietzsche sur le libre arbitre et le déterminisme

Dans *"Humain, trop humain"* - *"Au bord de la cascade"* §106, on lit :

> *"En contemplant une cascade, nous croyons voir dans les innombrables ondulations, serpentements, brisements des vagues, liberté de la volonté et caprice ; mais tout est nécessaire, chaque mouvement peut se calculer mathématiquement. Il en est de même pour les actions humaines ; on devrait pouvoir calculer d'avance chaque action, si l'on était omniscient, et de même*

chaque progrès de la connaissance, chaque erreur, chaque méchanceté. L'homme agissant lui-même est, il est vrai, dans l'illusion du libre arbitre ; si à un instant la roue du monde s'arrêtait et qu'il y eût là une intelligence calculatrice omnisciente pour mettre à profit cette pause, elle pourrait continuer à calculer l'avenir de chaque être jusqu'aux temps les plus éloignés et marquer chaque trace où cette roue passera désormais. L'illusion sur soi-même de l'homme agissant, le postulat du libre arbitre, font également partie de ce mécanisme, qui doit être calculé."

Nietzsche commence par affirmer là sa foi dans le déterminisme (exactement : le déterminisme philosophique de Laplace) :

"tout est nécessaire, chaque mouvement peut se calculer mathématiquement."

Nietzsche a raison sur ce point, compte tenu des connaissances de son époque. Nous savons en plus aujourd'hui que *le déterminisme n'entraîne pas la prévisibilité* (voir [1c4] et ce titre dans [1y]).

Il affirme ensuite qu'une connaissance parfaite (exhaustive) de la situation actuelle (si elle était possible) permettrait de prédire toute action humaine : pour lui les actes d'un homme, donc sa pensée, sont en théorie aussi parfaitement prévisibles que les évolutions naturelles ; l'opinion de Nietzsche est conforme à la doctrine du déterminisme philosophique. Sur ce point, il se trompe ; voir :

- Le paragraphe Imprédictibilité de la pensée humaine [1z1], qui montre que l'impossibilité de prévoir est due à deux raisons essentielles :
  - La complexité, qui peut rendre imprédictibles les évolutions d'un système dont chaque élément évolue de manière simple, bien connue et déterministe ;
  - Des pensées qui apparaissent spontanément dans le subconscient, sans que la conscience puisse les prévoir.
- Le texte *Le matérialisme explique-t-il la pensée ?* [1y] (réponse : non, car la pensée est parfois transcendante, inaccessible à des raisonnements déterministes).

Avant de poursuivre l'analyse de cette citation, notons que Nietzsche la contredit en niant la validité de la causalité et du déterminisme dans *"Par-delà bien et mal"* §21 ! Peut-être a-t-il changé d'avis entre les dates où il a écrit ces textes ?

Nietzsche attribue ensuite le caractère illusoire du libre arbitre au déterminisme : puisque tout est prédéterminé dans la nature, y compris chaque homme, le libre arbitre de celui-ci est illusoire car chaque choix qu'il fera est prévisible (donc calculable) et ne dépend pas de lui, mais seulement de circonstances matérielles indépendantes de sa volonté, notamment ses valeurs. Il confirme cette opinion dès l'aphorisme [1.a] suivant *"Irresponsabilité et innocence"* §107 :

"La complète irresponsabilité de l'homme à l'égard de ses actes et de son être est la goutte la plus altière que le chercheur doit avaler, quand il était habitué à voir dans la responsabilité et le devoir les lettres de noblesse de l'humanité."

Il précise l'origine des libres choix d'un homme (ses instincts [5] et pulsions [4]) dans FP XIV, 25 [1] *"La grande politique"* :

"Il n'y a pas de cas qui montre mieux à quel point la notion de « libre arbitre » a peu de sens : on dit « oui » à ce qu'on est, on dit « non » à ce qu'on n'est pas…"

Voir aussi le paragraphe L'homme est-il libre malgré le déterminisme ? [1z2].

Enfin, la doctrine de l'Eternel retour de Nietzsche suppose que tout le présent et tout l'avenir sont soumis à un éternel recommencement à l'identique, qui exclut toute innovation, tout choix libre. Mais cette doctrine est archi-fausse…

Par son athéisme et ce raisonnement sur le déterminisme et le libre arbitre, Nietzsche se montre partisan du déterminisme. Or (paradoxe) il s'affirme résolument antimatérialiste !

1.8.4 Psychologie de la causalité

Source : [59] pages 76-77

Il existe une *causalité psychologique* en plus de la causalité physique qui régit l'enchaînement des événements de manière déterministe. Cette causalité psychologique est une fonction innée, instinctive, automatique et impossible à empêcher du mode rapide de fonctionnement de notre psychisme, le Système 1. Elle est à l'origine d'intuitions et de valeurs sur lesquelles nous basons des jugements, conscients ou non.

Alors que la causalité physique est inférée par le mode lent et conscient de notre psychisme (le Système 2) lorsqu'il rapproche un ensemble d'observations, le mécanisme de causalité psychologique produit une *impression (intuition) de causalité* à partir d'un tel rapprochement. Cette impression est produite automatiquement et instantanément par le Système 1, à partir d'un rapprochement involontaire associant des objets qui peuvent éventuellement être abstraits et n'avoir entre eux qu'un rapport lointain (exemple : « pendant une même année »).

La causalité psychologique produit également, grâce au Système 1 et tout aussi automatiquement, une *impression d'intention et un jugement de valeur*. Lorsqu'un événement ou un objet est perçu comme cause psychologique d'un autre événement ou objet, l'esprit attribue instinctivement à la cause *l'intention* d'avoir provoqué la conséquence, et associe sa conséquence prévisible à un jugement de valeur « bon pour moi » ou « mauvais pour moi ». La cause devient alors inconsciemment *un être qui a un but*, et cette impression persiste tant que la conscience et son Système 2 n'ont pas été activés par « l'intensité » du caractère « bon » ou « mauvais » pour y réagir.

Par héritage génétique, un homme attribue instinctivement des intentions à des objets inanimés ou à des êtres imaginaires : un enfant d'un an qui voit un dessin animé y reconnaît un méchant et sa victime ; tous les croyants trouvent l'Univers trop beau et complexe pour résulter du hasard et attribuent donc sa création à Dieu (Principe anthropique).

Cette attribution d'intention à un être imaginaire explique la propension de nombreuses personnes à attribuer à leur âme la cause de leurs actes : Nietzsche, par exemple, croyait à un « esprit » qui régit l'Univers et possède des intentions (voir [92] et Une vision anthropomorphique de l'Univers).

Beaucoup de gens interprètent le libre arbitre comme la possibilité pour un Moi désincarné d'avoir une volonté et d'agir en conséquence.

L'homme sépare instinctivement causalité physique et causalité intentionnelle, monde matériel et monde psychique ; il imagine alors des corps (objets physiques) sans âme et des âmes sans corps ; il imagine aussi qu'une âme puisse agir sur son corps. C'est cette séparation inconsciente et instinctive qui a toujours rendu acceptables ces deux croyances fondamentales de nombreuses religions :

- La cause première de l'existence du monde, donc de sa création, est une divinité immatérielle (Dieu, Etre suprême, etc.) ;
- Une âme immortelle dirige notre corps pendant notre vie et le quitte à notre mort.

Conclusions

- Notre psychisme a un mécanisme automatique, le Système 1, qui relie continuellement ses perceptions et ses sensations par une *causalité psychologique*, puis en imagine les conséquences et évalue leur importance en produisant une émotion plus ou moins intense.
- Toute intuition du subconscient jugée assez importante est transmise à la conscience, qui l'examine avec son Système 2. La conscience ne peut contredire les conclusions intuitives du Système 1 qu'en invoquant des valeurs prépondérantes.
- Les origines des religions sont codées génétiquement dans notre Système 1. Il est donc inconcevable pour beaucoup de personnes que Dieu n'existe pas, car elles n'ont pas analysé consciemment et rationnellement ce qui justifie leur foi ou n'ont pas trouvé alors de valeurs qui la contredisent.

2. Deuxième partie : La généalogie de la morale

Nous avons vu le rôle, selon Nietzsche, de la religion et de ses prêtres dans l'adoption de règles de morale, jugées du point de vue de la division de la société en maîtres et esclaves. Nous allons à présent nous intéresser à la morale en tant qu'*ensemble de valeurs de la civilisation* [2] *de l'Europe occidentale*, pour mieux comprendre le procès que lui fait Nietzsche, selon qui les fondements de la morale actuelle découlent de préjugés, d'illusions et d'illogismes hostiles à la vie.

Le sujet de ce livre

Voici comment Nietzsche décrit le sujet de *"La Généalogie de la morale"* dans son avant-propos §2 :

> *"Mes idées sur l'origine de nos préjugés moraux - car tel est le sujet de ce pamphlet…"*

Le mot *"pamphlet"*, déjà présent dans le sous-titre, annonce des points de vue choquants et la révélation que des valeurs considérées comme moralement estimables ne le sont guère en réalité.

Dans *"Humain, trop humain"* II *"Le voyageur et son ombre"* §267 Nietzsche dénonce l'influence de l'éducation des jeunes par leurs parents, parce qu'elle a tendance à leur inculquer *leur* culture [2], c'est-à-dire *leurs* valeurs, *leurs* coutumes et *leurs* croyances. Cet endoctrinement fait d'eux *"nos ennemis naturels",* elle inhibe la création et l'expression de valeurs et de goûts artistiques personnels, elle est donc hostile à la vie.

Au §3 de l'avant-propos de *"La Généalogie de la morale"*, Nietzsche explique qu'il s'est posé à treize ans la question :

> *"« Quelle origine ont en définitive nos idées du bien et du mal ? »"*

Pour y répondre il a dû se révolter contre l'enseignement des valeurs morales reçu des parents : sa réflexion l'a conduit, alors, à faire de Dieu *"le père du mal"*. Du coup, il a reformulé son problème :

> *"Dans quelles conditions l'homme s'est-il inventé à son usage ces deux jugements de valeur : bien et mal ; et quelle valeur ont-ils par eux-mêmes ? Ont-ils jusqu'à présent entravé ou favorisé le développement de l'humanité ? Sont-ils un symptôme de détresse, d'appauvrissement vital, de dégénérescence ? Ou bien trahissent-ils, au contraire la plénitude, la force, la volonté de la vie, son courage, sa confiance, son avenir ?"*

Nietzsche affirme là (sous forme de question) *l'origine humaine des valeurs et règles de morale*, humaine par opposition à divine comme dans les *Dix commandements*. Il rappelle ensuite ses critères de jugement : *on doit décider qu'une chose est bien ou mal selon qu'elle est favorable ou hostile à la vie-volonté de puissance*. Et tout jugement *favorable* ou *hostile* doit se faire sans certitudes ou préjugés préalables ; il doit se faire avec un esprit ouvert qui accepte la possibilité que quelque chose soit à la fois vrai et faux, favorable et hostile.

Etablir la généalogie de la morale consiste, pour Nietzsche :

- A chercher les origines des valeurs morales constatées d'un homme dans ses pulsions [4] - et pas dans la philosophie, la science ou des textes sacrés ;
- A évaluer « la valeur de ces valeurs morales » en fonction de leur caractère favorable ou hostile à la vie, et à critiquer les valeurs erronées qu'il constate dans notre civilisation ou ses textes.

Premières accusations

Nietzsche commence son avant-propos par une constatation qui constitue une accusation des philosophes qui l'ont précédé, accusation de ne pas avoir compris ce qui motive l'homme, de n'avoir même pas cherché à le comprendre :

> *"Nous ne nous connaissons pas, nous qui cherchons la connaissance, nous nous ignorons nous-mêmes : et il y a une bonne raison pour cela. Nous ne nous sommes jamais cherchés…"*

Après avoir rappelé l'importance des connaissances pour l'homme, il écrit que les hommes (les philosophes) ne cessent de les chercher :

> *"…notre trésor est là où bourdonnent les ruches de notre connaissance. C'est vers ces ruches que nous sommes sans cesse en chemin…"*

Nietzsche accuse ensuite les hommes de ne pas suffisamment analyser leur vie quotidienne (*"les « expériences vécues »"*), ce qui les empêche de se connaître eux-mêmes, c'est-à-dire de connaître leurs valeurs :

> *"…nous nous frottons parfois les oreilles après coup et nous nous demandons, tout étonnés, tout décontenancés : « Qu'avons-nous donc vécu en réalité ? » Mieux encore : « Qui donc sommes-nous en réalité ? »…"*

> *"…nous demeurons étrangers à nous-mêmes, nous ne nous comprenons pas, […] « Chacun est à soi-même le plus étranger », - à l'égard de nous-mêmes nous ne sommes point de ceux qui « cherchent la connaissance »..."*

Nietzsche reconnaît donc que l'homme cherche la connaissance (donc implicitement qu'il cherche à penser par lui-même, indépendamment des enseignements dogmatiques comme celui de l'église, et sans leurs préjugés et illusions). Mais il reproche aux hommes d'avoir cherché à connaître le monde matériel (la physique) au détriment d'une connaissance de leur psychisme.

Au §5 Nietzsche accuse des valeurs morales, considérées par son maître Schopenhauer comme absolues, d'être hostiles à la vie, il les déconstruit :

> *Il s'agissait pour moi de la valeur de la morale […], du « non-égoïsme », des instincts de pitié, d'abnégation, de sacrifice* [que Schopenhauer considérait tellement] *comme des « valeurs en soi »* […] *qu'il se fonda sur* [ces valeurs] *pour dire non à la vie et à lui-même."*

Nietzsche n'accepte pas la notion de « valeur en soi », c'est-à-dire de valeur absolue, à respecter quelles que soient les circonstances, comme un impératif catégorique kantien [30] : pour Nietzsche il n'y a pas de valeur toujours applicable, l'homme doit rester à tout moment maître de ses valeurs ; et ces valeurs peuvent être jugées seulement en fonction de leur adéquation à l'expression de la volonté de puissance,

source de tout progrès, de tout plaisir. Nietzsche attribue au respect de valeurs absolues par Schopenhauer le pessimisme de ce dernier, si hostile à la vie qu'il l'a conduit au bord du suicide.

Nietzsche étend cette critique de la conception des valeurs de Schopenhauer à des historiens de la morale dans *"Le Gai savoir"* §345 *"La morale comme problème"* :

> *"Ces historiens de la morale […] continuent d'obéir eux-mêmes ingénument au commandement d'une certaine morale dont ils se font, à leur insu, les porte-enseignes […] ; par exemple en ressassant encore et toujours avec une telle confiance ce préjugé populaire de l'Europe chrétienne qui veut que la caractéristique de l'action morale réside dans l'abnégation, la négation de soi, le sacrifice de soi, ou dans la compassion, dans la pitié."*

Dans le même texte, Nietzsche accuse la morale actuelle d'être un consensus obtenu sans la moindre critique, c'est-à-dire « la morale de tout le monde » :

> *"Manifestement, jusqu'à présent, la morale n'a pas été un problème du tout ; mais bien plutôt ce sur quoi précisément on pouvait, après toutes les méfiances, les conflits, les contradictions, tomber mutuellement d'accord, le lieu sacré de la paix, où les penseurs se reposaient aussi d'eux-mêmes, soufflaient, reprenaient vie. Je ne vois personne qui ait osé une critique des jugements de valeur moraux ;"*

Plan de La Généalogie de la morale

Après un avant-propos, le livre est divisé en trois dissertations :

- *"Première dissertation : « Bien et Mal », « Bon et Mauvais »"* ;

  Nietzsche y disserte sur ces valeurs fondamentales.

- *"Deuxième dissertation : La « Faute », La « Mauvaise conscience » et ce qui leur ressemble" ;*

  Nietzsche étudie là les déficiences de l'état moral.

- *"Troisième dissertation : Quel est le sens des idéaux ascétiques ?" ;*

  Nietzsche y étudie la représentation de valeurs dominantes, c'est-à-dire l'idéal dans la philosophie (l'ascétisme), la religion et l'art.

2.1 Principes qui guident la recherche de Nietzsche

2.1.1 En quoi Nietzsche croit-il ?

Source : *"Le Gai savoir"* §346 *"Notre point d'interrogation"*

Nietzsche évoque là ses bases métaphysiques. Il se décrit (en parlant de lui-même à la première personne du pluriel : *nous*) comme *sans-dieu, incroyant* et *immoraliste*. Selon ce qu'on peut lire dans ses textes, Nietzsche est bien athée, mais je ne le qualifie pas de *matérialiste* par opposition à *spiritualiste*, car c'est un immatérialiste qui croit que l'Univers est régi par un « esprit ». Et je préfère le qualifier *d'amoraliste* au lieu *d'immoraliste*, pour mieux exprimer qu'il est contre toute morale, parce qu'une

morale restreint la liberté d'un homme d'agir conformément à sa volonté de puissance, à ses instincts et pulsions. Nietzsche précise ses croyances :

> *"…le cours du monde n'est absolument pas divin, […], rationnel, miséricordieux ou juste ;"*

> *"…le monde dans lequel nous vivons est non divin, immoral, « inhumain »"*

> Objection : un monde inhumain ne peut être immoral, il ne peut être qu'amoral.

Un philosophe du soupçon

Nietzsche explique aussi pourquoi il a une attitude de soupçon tellement systématique qu'on l'a parfois taxé d'être, comme Freud et Marx, un « philosophe du soupçon » [107] :

> *Ne sommes-nous pas […] justement tombés dans le soupçon d'une contradiction […] entre le monde dans lequel nous étions jusqu'à présent chez nous avec nos vénérations - grâce auxquelles, peut-être, nous supportions de vivre -, et un autre monde que nous sommes nous-mêmes : soupçon implacable, radical, extrême envers nous-mêmes, qui s'empare de plus en plus, de plus en plus durement de nous, Européens, et pourrait aisément placer les générations à venir face à ce terrible ou bien-ou bien : « Supprimez ou bien vos vénérations, ou bien - vous-mêmes ! » Cette dernière situation serait le nihilisme ; mais la première ne serait-elle pas également - le nihilisme ? - Voilà notre point d'interrogation."*

Nietzsche voit là une contradiction entre le « monde vrai » artificiel (dans lequel se réfugient les gens qui ne peuvent supporter le dur monde apparent, monde vrai qui leur permet de supporter la vie en adoptant des valeurs inverses de celles de la nature) et son monde à lui, le monde apparent (réel). Cette contradiction finit par mettre en lumière le mensonge intrinsèque du monde vrai, qui devient insupportable - d'où un nihilisme *passif*, et la terrible épreuve du monde apparent - d'où un nihilisme *actif* et des pulsions suicidaires, nous l'avons vu.

2.1.2 Origine des valeurs morales - Instinct du troupeau

Nietzsche cherche l'origine des valeurs morales et des idéaux à la base de nos jugements, en partant des pulsions [4] qu'ils interprètent.
Il écrit dans *"Le Gai savoir"* §116 *"Instinct du troupeau"* :

> *"Là où nous rencontrons une morale, nous trouvons une appréciation et une hiérarchie des pulsions et des actions humaines."*

Nietzsche affirme là que nos jugements « bon ou mauvais » (dont les cas particuliers définissent nos valeurs) viennent de pulsions subconscientes, intériorisées par la culture [2] qui nous a été inculquée. Or les valeurs et coutumes d'une culture expriment *le devoir* de chaque individu, défini à partir de ce qui est utile à la société :

> *"Ces appréciations et ces hiérarchies sont toujours l'expression des besoins d'une communauté et d'un troupeau : ce qui lui est utile […] -, cela est aussi l'étalon suprême de la valeur de tous les individus."*

Nietzsche qualifie avec mépris de *"troupeau"* la majorité des membres d'une société, « esclaves » qui doivent être commandés par des aristocrates « maîtres ». Nietzsche définit le but de la morale inculquée à chaque membre du troupeau :

"La morale induit l'individu à devenir fonction du troupeau et à ne s'attribuer de valeur que comme fonction."

"Devenir fonction" signifie avoir un certain rôle social utile, pour être intégré au groupe et non isolé. Exemples : être artisan ou soldat, mais ne jamais pouvoir devenir un chef, rôle réservé aux aristocrates. De nos jours encore, une personne qui se présente le fait souvent d'abord par son métier : « Dupont, chef comptable ».

Nietzsche décrit l'intériorisation dans le subconscient de l'instinct de troupeau transmis par la race dans *"Le Gai savoir"* §117 *"Remords du troupeau"* :

"…durant la plus longue période de l'humanité, il n'y avait rien de plus terrifiant que de se sentir individu. Être seul, avoir une sensibilité singulière, ni obéir ni commander, avoir le sens d'un individu - ce n'était pas alors un plaisir, mais au contraire un châtiment…"

"…toute misère et toute peur étaient liées à la solitude."

"Tout ce qui nuisait au troupeau, que l'individu l'ait voulu ou ne l'ait pas voulu, procurait alors à cet individu un remords…"

La conclusion de Nietzsche est sans appel (*"Le Gai savoir"* §116) :

"La moralité est l'instinct du troupeau dans l'individu."

Nietzsche rappelle dans FP XII, 2 [165] qu'un phénomène n'est, en lui-même, ni moral ni immoral, car la moralité est une interprétation humaine extra-morale (c'est-à-dire due aux pulsions inculquées) :

"Mon principe majeur : il n'y a pas de phénomènes moraux, seulement une interprétation morale de ces phénomènes. Cette interprétation est elle-même extra-morale."

2.1.3 Toute morale est hostile à la vie

Selon Nietzsche, les règles d'une morale créent un conflit, en empêchant un homme de vivre selon les désirs naturels que lui inspire sa volonté de puissance. Lorsqu'il est psychologiquement faible, il devient nihiliste : sa réaction à ce conflit est un déni de réalité qui le fait se réfugier dans un monde artificiel. Les valeurs de ce monde-là sont hostiles à la vie-volonté de puissance, ce sont des mensonges : en les adoptant, l'homme se crée des idoles qu'il va ensuite adorer [17]. Nietzsche développe ces idées dans "*Le crépuscule des idoles"*, où il écrit :

- Dans l'*"Avant-propos"* :

  "Il y a plus d'idoles que de réalités dans le monde…"

  Nietzsche veut dire là que le monde est dominé par l'idéalisme hérité de Platon, avec ses concepts et vérités absolus et erronés. Notre morale est dominée par les idéaux (idoles) du « monde vrai » contraires à la réalité, que nous refusons : nous sommes donc nihilistes.

- Dans *"La morale comme manifestation contre nature"*, en décrivant les préceptes moraux contre nature du christianisme :

  "…« il faut tuer les passions »"

"[Le Nouveau Testament dit :] « Si ton œil est pour toi une occasion de péché, arrache-le »" (Matthieu, chapitre 5, verset 22).

Selon Nietzsche, en devenant chrétiens les Européens ont adopté une morale d'homme faible, d'esclave qui nie la réalité et en remplace les valeurs naturelles par des idéaux qui mènent à la décadence.

Nietzsche écrit dans *"Le crépuscule des idoles" - "La morale comme manifestation contre nature"* §5 que la morale qui se réclame de Dieu :

- Est *"contre nature"* et prône *"une vie déclinante, affaiblie, fatiguée, condamnée."* ;
- *"Est l'instinct de décadence même, qui se transforme en impératif : elle dit : «Va à ta perte ! »."*

Nietzsche accuse la morale d'empêcher l'homme de vivre dans FP XII, 7 [6] :

"Mon opinion : toutes les forces et les pulsions qui permettent la vie et la croissance tombent sous le coup de la morale : morale comme instinct de négation de la vie. Il faut anéantir la morale pour libérer la vie."

Et Nietzsche résume son opinion sur les valeurs « bon » et « mauvais », sur le bonheur et la morale dans *"L'Antéchrist" §2*.

2.1.4 Il n'y a ni actes moraux, ni actes immoraux

Dans *"La Volonté de puissance"* [12.] - Livre troisième : *"Principe d'une nouvelle évaluation" - "III. La volonté de puissance en tant que morale" - "Histoire de la moralisation et de l'amoralisation",* Nietzsche affirme :

"Première proposition : il n'y a pas du tout d'actes moraux : ceux-ci sont purement imaginaires. Non seulement ils ne sont pas démontrables (ce que Kant a concédé et le christianisme aussi), mais ils sont même impossibles. On a inventé une opposition aux forces actives, par un malentendu psychologique, croyant ainsi désigner une autre espèce de ces forces ; on a imaginé un mobile premier qui n'existe pas du tout. D'après ce mode d'évaluer qui a mis en cours l'opposition entre " moral " et " immoral ", il faudrait dire: il n'y a que des intentions et des actes immoraux.

Deuxième proposition : Toute cette distinction entre " moral " et " immoral " part du principe que tant les actes moraux que les actes immoraux sont des actes de libre spontanéité, - bref qu'une telle spontanéité existe, ou, autrement dit : que l'évaluation morale ne se rapporte qu'à une seule espèce d'intentions et d'actes, l'espèce libre. Mais toute cette espèce d'intentions et d'actes est purement imaginaire : le monde auquel on pourrait appliquer seulement l'échelle morale n'existe pas du tout : - il n'y a ni actes moraux ni actes immoraux."

Analyse

Nous avons vu qu'un être vivant en général, donc l'homme en particulier, ne peut agir qu'en obéissant à des valeurs qui sont en lui. C'est de cette limitation de son libre arbitre que Nietzsche tire les deux propositions ci-dessus.

- Esclave de ses désirs, l'homme n'agit pas en fonction de considérations morales, c'est-à-dire altruistes ; même quand il croit le faire, il obéit en fait à une valeur

intériorisée qui lui commande d'agir ainsi, en sacrifiant des intérêts personnels correspondant à des valeurs moins importantes.

Les actes moraux sont donc physiquement impossibles, comme Nietzsche l'affirme ; lorsqu'il croit agir de manière morale, l'homme se trompe : il préfère en réalité cet acte moral à d'autres actes possibles qui le seraient moins.

L'homme agit toujours selon sa volonté de puissance du moment. Il arrive que cette volonté de puissance résulte de sa culture ou de pressions qu'il subit ou a subi, et qu'elle domine donc la volonté de puissance naturelle correspondant à ses instincts et pulsions : l'homme est alors en conflit avec sa nature.

- Dans la seconde proposition, Nietzsche tire une conséquence de la première concernant la relation entre la morale d'un homme et son libre arbitre : comme le libre arbitre de l'homme est toujours illusoire, les règles de morale n'ont pas de sens ; l'homme agit toujours selon sa pulsion [4] dominante du moment.

  Mais comme cette pulsion dominante résulte de sa culture, donc de la pression que la société exerce ou a exercé sur lui, l'homme peut aller contre son intérêt, faire taire ses désirs profonds quoi qu'il lui en coûte. Or la société a besoin que lors d'un conflit entre ses intérêts - ceux du plus grand nombre - et ceux d'un individu, ce dernier fasse passer l'intérêt public avant son intérêt particulier ; elle va donc lui enseigner une morale, le déclarer responsable (jouissant d'un libre arbitre) et tenter de le contraindre à agir selon les règles de cette morale, avec la pression de l'opinion de son entourage et/ou celle de la Loi.

La conclusion de Nietzsche : *"il n'y a ni actes moraux ni actes immoraux"* est correcte au sens volonté de puissance, mais celle-ci peut avoir subi une influence irrésistible.

Conclusion

Nietzsche déconstruit la morale d'origine chrétienne de notre société européenne en allant jusqu'à proclamer qu'elle est inutile et même absurde ; elle est erronée et illusoire puisque les instincts auxquels l'homme ne peut désobéir sont égoïstes. Nietzsche ignore donc le point de vue et l'action contraignante de la société.

2.1.5 Attitude à adopter face à une affirmation ou un jugement sans nuance

Nous avons vu que Nietzsche refuse (parce qu'elles sont dogmatiques, donc inadaptées à la réalité protéiforme, ambiguë et changeante) les notions de Vérité absolue (voir perspectivisme) ; de critère absolu (Bien/Mal, Beau/Laid…), de règle absolue (comme l'impératif catégorique kantien [30]). Sa méfiance doit nous inspirer, nous aussi, dans notre société d'aujourd'hui.

Exemple d'affirmation sans nuance : le droit de grève

Les syndicalistes français considèrent le droit de grève comme absolu, imprescriptible. Pourtant, dans son Préambule, la *Constitution française de 1948* dit :

> « Le droit de grève s'exerce dans le cadre des lois qui le réglementent. »

Cette phrase laisse au législateur et au gouvernement la possibilité d'en restreindre l'application. Les textes en vigueur [68] reconnaissent une incompatibilité entre le droit de grève et la continuité de certains services publics, exigée par le droit des citoyens à la continuité de l'Etat, droit pour lequel ils paient des impôts.

Cette incompatibilité a pour effet de permettre à quelques *centaines* de « roulants » de la SNCF de paralyser en faisant grève des *centaines de milliers* de Français, les privant du droit de se déplacer, ou de le faire avec des horaires prévisibles.

Ce problème perdure depuis la création de la SNCF, après la deuxième guerre mondiale, bien que le *service public* de la SNCF soit indispensable à l'économie nationale, à qui chacune de ces grèves coûte des dizaines de millions d'euros. Il perdure parce qu'aucun gouvernement n'a eu le courage d'affronter les syndicats au nom de l'intérêt supérieur du public, ni d'organiser un référendum pour rendre inconstitutionnelles les grèves des transports publics. Leur droit de grève permet aux salariés de la SNCF d'accumuler impunément chaque année plus de jours de grève qu'aucune autre entreprise en Europe.

Cet exemple montre qu'un droit de grève *absolu* peut être moralement injuste en même temps qu'économiquement désastreux.

Le droit de grève a été accordé pour permettre à des salariés de faire pression sur leur employeur en cas de conflit du travail. *Il n'a jamais été accordé pour que des grévistes puissent prendre en otage des milliers de personnes étrangères à leur conflit*. Considérer le droit de grève comme absolu revient à accorder un droit de prise d'otages, un droit d'empêcher des gens qui n'y sont pour rien de travailler ou d'arriver à l'heure.

Si les gouvernements français successifs avaient été plus courageux, ils auraient fait leur devoir, ils auraient instauré un *véritable service minimum* à horaires prévisibles. Cela aurait rendu la vie plus supportable à d'innombrables citoyens, au prix d'un moindre pouvoir de pression d'une poignée de grévistes. L'obligation actuelle de « prévenir qu'on fera grève » permet d'autant moins un service minimum qu'un salarié qui a prévenu qu'il fera grève peut venir quand même travailler et recevoir son salaire, tout en ayant désorganisé la prévision de trafic. En fait, *les syndicats de la SNCF comptent sur leur pouvoir de prendre les voyageurs en otage pour faire céder l'Etat, attitude parfaitement immorale*.

Conclusions

- Face à une affirmation, un jugement ou une règle sans nuance il faut être méfiant et faire preuve d'esprit critique.
- Il est souvent utile, pour trouver la part de réalité, la part de vérité ou la part équitable dans une prise de position absolue, de faire de la généalogie comme Nietzsche, c'est-à-dire d'analyser son origine : « Quand on a accordé le droit de grève, pourquoi était-ce ? ».

<u>Les indispensables contre-pouvoirs</u>

Le paragraphe précédent montre que certains salariés de la SNCF disposent d'un pouvoir de nuisance *absolu* : on ne peut empêcher quelques centaines de grévistes de prendre en otage tout un peuple. Au fil des ans, ce pouvoir a permis à ces salariés français d'obtenir des avantages considérables : ils travaillent moins d'heures que les autres salariés et pendant moins d'années ; ils sont bien mieux payés pendant leur vie active comme pendant leur retraite ; enfin, leur emploi est garanti à vie. Tous ces avantages posent un problème d'équité : on voit qu'un pouvoir absolu de nuisance peut créer des inégalités scandaleuses.

La méfiance envers un pouvoir absolu doit être la règle partout. Exemples :

- Un pouvoir politique absolu mène à la tyrannie, qui permet à une petite caste dirigeante d'opprimer et d'exploiter le reste du peuple. Ce fut, par exemple, le cas en Tunisie sous la dictature corrompue et prédatrice de M. Ben Ali.

  Dans un pays moderne, les législateurs et gouvernants sont issus d'élections démocratiques, et la justice est indépendante des pouvoirs exécutif et législatif.

- Un pouvoir économique dominant permet à des monopoles ou des oligopoles (alliance d'un petit nombre de fournisseurs qui dominent un secteur économique et peuvent s'entendre pour en profiter) de faire des profits excessifs sur le dos de leurs clients. Ainsi, lorsque l'oligopole (dit « cartel ») des pays producteurs de pétrole OPEP a brusquement multiplié par 4 le prix du pétrole fin 1973, il a causé dans les pays consommateurs comme la France une grave crise économique avec explosion du chômage : ce fut le « 1er choc pétrolier ». Et un 2ème choc pétrolier causé par ces mêmes producteurs eut lieu en 1979-81, faisant de nouveaux dégâts chez les consommateurs.

  D'où l'exigence de concurrence.

- Une source d'information dominante peut orienter ou déformer les connaissances du public, d'où des citoyens qui votent sans savoir la vérité. C'est pourquoi des sociétés qui dominent Internet (une des principales sources modernes d'information), comme Google et Facebook, ont été plusieurs fois traînées en justice pour avoir désinformé le public, avoir violé la vie privée de millions de personnes, avoir bloqué des informations de concurrents, avoir diffusé des insultes et diffamations, etc.

  D'où l'exigence de pluralité des sources d'information et de leur indépendance.

Ces exemples montrent qu'un excès de pouvoir peut faire beaucoup de mal dans notre société, quel que soit le domaine où il a lieu : politique, économique, media, etc.

2.2 Première dissertation - Origines de la morale

2.2.1 Les historiens de la morale accusés d'erreur par Nietzsche

Dans *"La Généalogie de la morale"* 1ère dissertation §2 on lit :

> *"« A l'origine, décrètent-ils [les historiens de la morale], les actions non égoïstes ont été louées et réputées bonnes par ceux à qui elles s'adressaient, à qui elles étaient utiles ; plus tard on a oublié l'origine de cette louange et on a simplement trouvé bonnes les actions non égoïstes, parce que, par habitude, on les avait toujours louées comme telles - comme si elles étaient bonnes en soi. »"*

Nietzsche trouve la généalogie de la morale de ces historiens niaise dès qu'il s'agit de préciser l'origine et la notion du jugement « bon », parce que :

> *"nous y trouvons « l'utilité », « l'oubli », « l'habitude » et finalement « l'erreur » ;"*

Nietzsche juge erronées toutes ces origines, car elles ne font pas partie des critères de la vie, qui est instinctive, créative et individualiste. Il reproche à ces historiens de

dériver la notion de « bon » de *l'utilité* pour les esclaves, alors qu'à ses yeux elle dérive des *dispositions naturelles* des maîtres, conformément à ses croyances aristocratiques issues de celles des anciens Grecs, que nous examinons à présent.

2.2.1.1 Les termes Bon et Mauvais ont été définis par les aristocrates

2.2.1.1.1 Une société à deux *"races"*

Sur le modèle de la société aristocratique fondée sur des croyances cosmologiques des Grecs, Nietzsche sépare une société en deux classes qu'il appelle *"races"* :

- La classe supérieure, aux membres séculiers ou religieux, à la culture [2] aristocratique, aux valeurs favorables à la vie naturelle, qu'il considère comme la race des maîtres, des « bons » ;
- La classe inférieure, populaire, aux valeurs utilitaires [28] et hostiles à la vie, qu'il considère comme une populace, une tribu, un troupeau ; c'est la race inférieure des esclaves, des « mauvais ».

2.2.1.1.2 Origine aristocratique du qualificatif « bon »

Nietzsche refuse l'explication utilitariste [28] de l'origine du qualificatif « bon » donnée par les historiens de la morale, car à ses yeux il s'agit d'un « bon » objectif, donc inacceptable puisque toute opinion est subjective. Il attribue la vraie origine de « bon » à l'appréciation des membres de l'élite sur eux-mêmes, en affirmant ensuite dans *"La Généalogie de la morale"* 1ère dissertation §2 :

> *Le jugement « bon » n'émane nullement de ceux à qui on a prodigué la « bonté » ! Ce sont bien plutôt les « bons » eux-mêmes, c'est-à-dire les personnes de distinction, les puissants, supérieurs par leur condition et leur élévation d'âme qui se sont eux-mêmes considérés comme « bons », qui ont jugé leurs actions « bonnes », c'est-à-dire de premier ordre, établissant cette taxation par opposition à tout ce qui était bas, mesquin, vulgaire et populacier. C'est du haut de cette passion de la distance qu'ils se sont arrogé le droit de créer des valeurs et de leur donner des noms : que leur importait l'utilité ! […] La passion de la distinction et de la distance, je le répète, le sentiment général, fondamental, durable et dominant d'une espèce supérieure et régnante, en opposition avec une espèce inférieure, avec un « bas-fond » - voilà l'origine de l'opposition entre « bon » et « mauvais »."*

Voir confirmation de cette origine au paragraphe Origine historique des notions de Bien et Mal.

Nietzsche est si sûr de l'origine aristocratique des notions de Bon et Mauvais et des vocables qui les représentent, qu'il insiste en poursuivant :

> *"(Ce droit du maître en vertu duquel on donne des noms va si loin que l'on peut considérer l'origine même du langage comme un acte d'autorité émanant de ceux qui dominent…"*

Nietzsche fonde son attribution des valeurs et termes Bon et Mauvais aux différences sociales entre l'élite et le bas peuple, en invoquant une origine étymologique. Dans *"La Généalogie de la morale"* 1ère dissertation §4 on lit :

> *"L'indication de la véritable méthode à suivre m'a été donnée par cette question : Quel est exactement, au point de vue étymologique, le sens des désignations du*

mot « bon » dans les diverses langues ? C'est alors que je découvris qu'elles dérivent toutes d'une même transformation de notions, - que partout la notion de « distinction », de « noblesse », au sens du rang social, est la notion de base d'où naît et se développe nécessairement la notion de « bon » au sens d'« âme distinguée », de « noble » au sens d'« âme supérieure », d'« âme privilégiée ». Et ce développement est toujours parallèle à celui qui finit par transformer les notions de « vulgaire », « plébéien », « bas » en celle de « mauvais »."

A l'appui de ses affirmations sur l'origine de la valeur et du mot Bon dans la *"race"* dominante, et de ce qui est Mauvais dans la race dominée, Nietzsche donne des arguments sans valeur, tels que la ressemblance phonétique en allemand entre Bon (Gut), Dieu (Gott) et le peuple des Goths. Et Nietzsche confirme les préjugés antidémocratiques et anti-communards sur lesquels il base ses affirmations étymologiques dans les deux passages suivants (respectivement §4 et §5) :

Voilà une constatation qui me paraît être essentielle au point de vue de la généalogie de la morale ; si elle a été faite si tard, la faute en est à l'influence inhibitrice qu'exerce au sein du monde moderne le préjugé démocratique sur toute recherche touchant la question des origines."

"Les Celtes, soit dit en passant, étaient une race absolument blonde ; quant à ces zones de populations aux cheveux essentiellement foncés que l'on remarque sur les cartes ethnographiques de l'Allemagne faites avec quelque soin, on a tort de les attribuer à une origine celtique et à un mélange de sang celte, comme fait encore Virchow : c'est plutôt la population pré-aryenne de l'Allemagne qui perce dans ces régions. (La même observation s'applique à presque toute l'Europe : pour l'essentiel, la race soumise a fini par y reprendre la prépondérance, avec sa couleur, la forme raccourcie du crâne et peut-être même les instincts intellectuels et sociaux : - qui nous garantit que la démocratie moderne, l'anarchisme encore plus moderne et surtout cette prédilection pour la Commune, [le mélange de socialisme et de républicanisme radical qui s'est révolté en mars 1871, à Paris, contre l'Assemblée à majorité monarchiste] *la forme sociale la plus primitive, que partagent aujourd'hui tous les socialistes d'Europe, ne sont pas, dans l'essence, un monstrueux effet d'atavisme - et que la race des conquérants et des maîtres, celle des aryens, n'est pas en train de succomber même physiologiquement ?...)"*

Discussion

Il y a des raisons de penser comme Nietzsche que *l'autorité et l'admiration font partie de l'origine de la définition de ce qui est Bon et ce qui est Mauvais*. Exemples : dans une famille les enfants apprennent ces notions de leurs parents ; dans notre société actuelle il y a des « leaders d'opinion » que suivent beaucoup de gens : des femmes s'habillent selon la mode définie par des couturiers, des jeunes se coiffent comme leurs idoles, des journalistes de télévision exercent une forte influence sur l'opinion.

Mais le caractère tranché de l'opinion de Nietzsche sur l'origine des qualificatifs Bon et Mauvais est excessif. Il est *inévitable* qu'un homme qui reçoit un don trouve cet acte bon, qu'un homme qu'un autre fait souffrir trouve son attitude méchante, etc.: on ne peut éviter que les conséquences d'un acte lui confèrent un degré d'utilité qui le fait juger bon ou mauvais par ceux qu'il impacte, et que des actes objets de tels jugements existent indépendamment des maîtres dont parle Nietzsche.

Des qualificatifs comme Bon et Mauvais ne peuvent être communiqués entre deux hommes que lorsque ceux-ci sont d'accord sur les termes qui les désignent. La fréquence considérable des actes que des hommes ont considérés comme bons ou mauvais, et dont ils ont voulu parler, fait qu'ils ont très tôt défini les termes correspondants dans leur langue, indépendamment de l'élite à qui Nietzsche les attribue.

En outre, on ne voit pas pourquoi Nietzsche a restreint les possibilités de choix de l'origine étymologique à un seul des deux suivants : l'usage des aristocrates *ou* l'utilitarisme [28] du bas peuple. Il y a des concepts [54] dont les nuances peuvent s'exprimer par deux termes à la fois, un de chacune des deux origines ci-dessus.

Exemple : depuis la conquête de l'Angleterre par les Normands francophones, en 1066, l'anglais a souvent deux termes issus d'un même concept, un d'origine française et un d'origine saxonne (autochtone). Le terme d'origine française désigne alors une variante plus noble ou plus estimable du concept d'origine, alors que le terme saxon désigne une variante plus vulgaire. Ainsi, le mot français « porc » a donné le mot anglais « pork » pour désigner la viande que les nobles Normands consommaient, alors que le mot « pig » désigne l'animal élevé par les paysans autochtones, de la caste inférieure, cochon dont les nobles de parlaient pas.

Conclusion

La généalogie des valeurs Bon et Mauvais de Nietzsche est donc tout sauf convaincante. Elle constitue un exemple du fait qu'il se paie de mots, qu'il se laisse tellement aveugler par ses idées fixes qu'il perd son esprit critique.

Conséquences politiques et sociétales de la doctrine des races et des castes

Les considérations de Nietzsche sur les races *dominante* (les Aryens) et *dominée* (les pré-Aryens), ainsi que le triomphe de ces derniers à qui Nietzsche attribue la démocratie, l'anarchisme, la Commune de Paris de 1871 et autres idées socialistes « primitives », ainsi que son influence sur l'évolution du langage, sont des outrances qui se passent de commentaires. Elles sont aussi révoltantes pour nous que l'origine des qualités « pur » et « impur » d'un homme, que Nietzsche attribue à la caste sacerdotale (la classe des prêtres) en écrivant dans *"La Généalogie de la morale"* 1ère dissertation §6 :

> *"C'est là* [dans la caste la plus haute, la caste sacerdotale] *que par exemple le contraste entre « pur » et « impur » sert pour la première fois à la distinction des classes ; […] Le « pur » est d'abord simplement un homme qui se lave, […] qui ne couche pas avec les femmes malpropres du bas peuple…"*

2.2.2 Nietzsche veut trouver une valeur des valeurs de la morale

En plus d'une recherche de l'origine de la morale rappelée par le titre de son ouvrage *"La Généalogie de la morale"*, Nietzsche s'y fixe comme objectif de trouver une *valeur* de la morale, c'est-à-dire d'en évaluer les règles par rapport à leur intérêt pour la vie. Il écrit dans l'Avant-propos §5 :

> *"Il s'agissait pour moi [dans "La Généalogie de la morale"] de la valeur de la morale - et sur ce point je n'avais à m'expliquer qu'avec mon illustre maître Schopenhauer […] Il s'agissait, en particulier, de la valeur du non-égoïsme, des instincts de pitié, d'abnégation, de sacrifice, que Schopenhauer précisément avait si longtemps enjolivés à nos yeux - divinisés et transportés dans les*

régions de l'au-delà, qu'ils finirent par rester pour lui comme des « valeurs en soi » et qu'il se fonda sur eux pour dire non à la vie et à lui-même."

Tout en rappelant dans le passage précédent les idées philosophiques qu'il doit à Schopenhauer, Nietzsche déplore sa référence à des « valeurs en soi », notion qu'il rejette pour son caractère absolu comme la notion de « chose en soi » (l'essence [9]) de Kant ; Nietzsche déplore aussi le pessimisme de Schopenhauer.

Conditions nécessaires à des jugements par rapport à la vie

Pour juger une affirmation par rapport à la vie il faut admettre, selon Nietzsche :

- La négation de toutes les certitudes existant avant le jugement, comme l'impératif catégorique [30] ou plus généralement une déontologie (nous l'avons vu précédemment) ; il faut donc accepter de déconstruire de telles certitudes ;
- L'approbation d'antagonismes autodestructeurs (exemples : la vie engendre des valeurs hostiles à la vie ; autodestruction de la morale) ;
- L'approbation du néant comme complément de la totalité : pour Nietzsche, le nihilisme vient du *refus* du néant éprouvé (le monde apparent, qui n'a pas de sens [93]) et de la consolation avec les valeurs du christianisme et de la moralité ; il ne vient pas de *l'acceptation* du néant.

2.2.3 Juger une action selon une règle déontologique ou au cas par cas ?

Avant de poursuivre l'étude de *"La Généalogie de la morale"* ci-dessous, rappelons un choix philosophique traditionnel pour juger la valeur d'une action :

- Soit on considère chaque situation comme un cas particulier et on évalue l'action selon ses conséquences - approche *utilitaire* [28] ;
- Soit on applique une règle générale, absolue, indépendante du contexte et des conséquences - approche *déontologique* [30] recommandée par Kant.

Pour comprendre l'importance du choix de l'approche ci-dessus considérons l'exemple classique suivant.

Le dilemme de l'aiguilleur

Un employé des chemins de fer, aiguilleur de son état, est devant un aiguillage qu'il peut manœuvrer. Dans la position actuelle de l'aiguillage, un train venant de la gauche de l'aiguilleur continue son chemin vers la droite sur la même voie, la voie A ; si l'aiguilleur actionne l'aiguillage, le train est détourné sur une autre voie, la voie B.

A l'instant considéré, il y a cinq ouvriers qui travaillent sur la voie A et un qui travaille sur la voie B, et un train arrive très vite. Si l'aiguilleur ne fait rien, le train continue sur la voie A et écrase cinq ouvriers ; s'il actionne l'aiguillage, le train passe sur la voie B et écrase un seul ouvrier : l'aiguilleur doit-il ou non actionner l'aiguillage ?

- Selon un raisonnement utilitaire, l'aiguilleur doit détourner le train vers la voie B, pour sauver la vie de cinq ouvriers au prix de celle d'un seul.
- Selon un raisonnement déontologique (celui de Kant, par exemple), s'il détourne le train l'aiguilleur assassine un ouvrier, violant ainsi la règle absolue « Tu ne tueras point ». Il n'a donc pas le droit de tuer un ouvrier, même si en ne faisant rien il en condamne cinq : le critère absolu passe avant le critère utilitaire.

Il n'y a pas de choix toujours préférable entre jugement utilitaire et jugement déontologique : chaque homme doit se déterminer selon sa conscience. Il n'est même pas tenu d'avoir toujours le même raisonnement, utilitaire OU déontologique : il peut choisir tantôt l'un tantôt l'autre. N'ayant pas de formation juridique, je ne sais pas si une loi impose une approche plutôt que l'autre : faut-il appliquer l'interdiction de tuer ou l'obligation d'assistance à des gens plus nombreux en danger ?

La position de Nietzsche

Nietzsche condamne les deux approches !

- Il condamne l'approche utilitaire au nom de l'impossibilité de juger avec certitude d'une utilité. Et si l'ouvrier seul avait plus de valeur que les cinq autres, par exemple puisqu'il fait vivre une famille de sept personnes alors que les cinq autres ne « valent » que cinq vies ? L'aiguilleur n'en sait rien et il n'a qu'une seconde pour choisir.
- Il condamne l'approche déontologique au nom de l'absence de valeur de règles absolues par rapport à la vie : selon les circonstances, l'aiguilleur doit se déterminer *par rapport à ce qu'il juge préférable pour lui-même, égoïstement !*

L'approche de Nietzsche est donc une forme particulière d'utilitarisme : un homme doit juger quelque chose selon l'utilité par rapport à sa volonté de puissance personnelle, c'est-à-dire son inspiration du moment, son plaisir, la croissance de son emprise, etc. Il n'existe pas de règles applicables écrites à l'avance.

Nous avons vu que Nietzsche raisonne selon une interprétation très personnelle de l'histoire des notions de Bien ou Mal et des termes qui les désignent. Nous avons vu aussi qu'il n'accepte de juger quelque chose Bien ou Mal que selon ses conséquences favorables ou hostiles à la vie de celui qui juge.

2.2.4 Une critique des valeurs basée sur leur évolution

Dans l'Avant-propos §6 de *"La Généalogie de la morale"*, Nietzsche précise son objectif d'évaluation des valeurs morales qu'il déplore et la manière de l'atteindre. Au lieu d'évaluer *directement* ces valeurs en fonction de leur impact sur la vie, Nietzsche trouve indispensable de commencer par décrire les conditions de leur naissance et de la déformation ultérieure qu'il leur voit :

> *"…enfin une exigence nouvelle élèvera la voix. Énonçons-la, cette exigence nouvelle ; nous avons besoin d'une critique des valeurs morales, et la valeur de ces valeurs doit tout d'abord être mise en question - et, pour cela, il est de toute nécessité de connaître les conditions et les circonstances qui leur ont donné naissance, au sein desquelles elles se sont développées et déformées (la morale en tant que conséquence, symptôme, masque, tartuferie, maladie ou malentendu ; mais aussi la morale en tant que cause, remède, stimulant, entrave, ou poison), connaissance telle qu'il n'y en a pas encore eu de pareille jusqu'à présent, telle qu'on ne la désirait même pas.*

Nietzsche affirme donc implicitement que la morale est née favorable à la vie, et qu'elle ne lui est devenue néfaste qu'ensuite, du fait de la société. Il fait penser à Rousseau pour qui l'homme, bon à l'origine, a été rendu méchant par les exigences économiques de la vie en société [29]. Nietzsche poursuit :

On tenait la valeur de ces « valeurs » pour donnée, réelle, au-delà de toute mise en question ; et c'est sans le moindre doute et la moindre hésitation que l'on a, jusqu'à présent, attribué au « bon » une valeur supérieure à celle du « méchant », supérieure au sens du progrès, de l'utilité, des bienfaits pour l'homme en général (y compris l'avenir de l'homme). Comment ? Et si le contraire était vrai ? Si, dans l'homme « bon », il y avait un symptôme de recul, de même qu'un danger, une séduction, un poison, un narcotique qui fait peut-être vivre le présent aux dépens de l'avenir ? d'une façon plus agréable, plus inoffensive, peut-être, mais aussi dans un style plus mesquin, plus bas ?... En sorte que, si le plus haut degré de puissance et de splendeur du type homme, possible en lui-même, n'a jamais été atteint, la faute en serait précisément à la morale ! En sorte que la morale serait le danger des dangers ?..."

Pour Nietzsche, l'homme ne se connaissait pas assez jusqu'à présent pour savoir que ses valeurs traditionnelles étaient néfastes. Avec son point de vue utilitaire [28], l'homme admettait qu'il y avait des valeurs absolues, objectives, et que ce qui est bon est évidemment préférable à ce qui est mauvais. Mais Nietzsche pense qu'on ne peut pas séparer et opposer le bien et le mal comme le fait la morale actuelle, et que l'avoir fait jusqu'à présent a empêché l'homme d'atteindre la meilleure vie possible.
Complément

2.2.5 Valeur « Bien » et évolution « Vers le bien »

Je constate que Nietzsche ne fait pas de différence entre *la valeur* « Bien » et *le sens d'évolution* « vers le Bien » ; pourtant, les distinguer est aussi important que distinguer *le résultat* d'une action de *sa finalité*. Or lorsqu'on juge une action, une intention ou une affirmation *favorable à la vie* au sens de Nietzsche - c'est-à-dire favorable à la croissance de l'emprise ou la satisfaction des désirs - la valeur ne peut servir que pour *une comparaison à critère unique*, alors que le sens d'évolution peut servir à *une synthèse de comparaisons selon plusieurs valeurs*. Exemples :

- La valeur « courage » s'applique à un acte qui accepte un risque, c'est un critère de comparaison adapté à cette seule caractéristique. Par contre, un remède qui empêche de mourir d'une certaine pathologie tout en coûtant cher et en faisant souffrir, va dans le bon sens si on estime que vivre vaut bien ces deux sacrifices.
- Les médecins appliquent souvent un raisonnement basé sur des *facteurs de risque* et des *facteurs de protection*.

  On appelle *facteur de risque* d'une maladie un facteur qui favorise la survenance de cette maladie ; exemple : fumer est un facteur de risque du cancer du poumon. Un facteur de risque accroît le risque de développer la maladie, mais ne suffit pas en général, à lui seul, pour la déclencher.

  Il est fréquent qu'on sache qu'un facteur de risque joue moins en présence d'un autre facteur, appelé pour cette raison *facteur de protection* ; un facteur de protection atténue le risque d'une maladie.

  Les médecins évaluent donc la prédisposition d'une personne à une certaine affection en comparant l'ensemble de ses facteurs de risque et de protection, chacun à une valeur particulière comme le taux de cholestérol dans le sang. Une hygiène de vie qui présente moins de facteurs de risque que de facteurs de protection pour une maladie donnée va dans le bon sens pour éviter cette maladie.

Nécessité de choisir entre Bien et Mal ; analyse et synthèse des conséquences

Il est évident qu'une situation donnée d'un individu donné peut présenter à la fois *plusieurs caractéristiques (causes) distinctes* qui l'entraînent, certaines « vers le Bien » et d'autres « vers le Mal ». Une évolution à facteurs multiples peut toujours être évaluée par rapport à *une résultante globale dans un seul des deux sens*, « vers le Bien » ou « vers le Mal », que cette évaluation soit certaine ou en probabilité, à condition de se rappeler que les facteurs « bien » et « mal » coexistent.

Par une démarche d'analyse, l'esprit humain peut toujours décomposer une caractéristique donnée en propriétés ; chacune de celles-ci, lorsqu'on la compare à une valeur particulière, entraîne une évolution dans un seul des deux sens : « vers le Bien » ou « vers le Mal », ou reste sans effet. Et si plusieurs facteurs d'évolution agissent simultanément, indépendamment ou non, l'esprit peut toujours en *faire une synthèse* et considérer qu'ils ont une résultante dirigée dans un seul sens, « vers le Bien » ou « vers le Mal » : ce sera le cas chaque fois qu'une personne (l'homme qui évolue ou l'homme qui assiste à une évolution) en a une opinion de synthèse ou un ressenti global.

Enfin, si une évolution - effective ou seulement envisagée - a plusieurs conséquences, certaines favorables à la vie et d'autres défavorables, chaque personne qui l'évalue peut, selon les conséquences qu'elle considère et leurs poids, juger cette évolution soit globalement bonne (ou mauvaise), soit à la fois bonne par certaines conséquences et mauvaise par d'autres - sans que ce jugement soit logiquement absurde ou intrinsèquement contradictoire. Le poids ci-dessus est un coefficient d'importance basé sur l'émotion positive ou négative que chacune génère, c'est-à-dire son utilité subjective.

L'homme a la remarquable faculté de raisonner et juger sans respecter le principe d'homogénéité, préférant par exemple perdre 100 € plutôt que perdre la face en admettant une erreur. C'est parce qu'il peut toujours comparer des choux et des carottes ou en faire la synthèse, que l'esprit peut voir une évolution tantôt globalement dans un seul sens, tantôt avec des conséquences distinctes qui ont chacune un sens favorable ou non à la vie. Et lorsqu'une situation (ou une action, ou une opinion) a plusieurs caractéristiques, l'esprit peut juger chacune par rapport à une valeur particulière, ou même plusieurs s'il la décompose.

Les considérations précédentes sur les valeurs et les jugements s'appliquent aussi au jugement moral d'actes, réels ou envisagés : quels devoirs un homme a-t-il par rapport à lui-même et par rapport à la société, selon le critère « favorable à la vie » ? Nous venons de voir que dans beaucoup de situations il peut y avoir plusieurs devoirs simultanément, chacun associé à une valeur globale ou à plusieurs couples caractéristique-valeur.

Il est à présent évident que tout acte peut être à la fois bon et mauvais, et qu'on le juge d'autant mieux qu'on peut être exhaustif dans les points de vue et les conséquences pris en compte. Lorsqu'on compare une action, une affirmation ou une situation à une valeur pour la juger, on en considère en fait les conséquences, et pour chacune c'est le sens d'évolution et/ou la valeur absolue qu'on juge bon ou mauvais, selon qu'il est ou non favorable à la vie.

2.2.6 L'origine de la morale selon nos connaissances sur l'évolution

Il est utile, au point où nous en sommes de l'étude de l'origine de la morale, de comparer les connaissances actuelles à l'opinion de Nietzsche.

Il y avait au départ, chez de nombreux mammifères, une distinction entre ce qui est bien et ce qui est mal dans la relation avec ses congénères. Les chiens descendent des loups, qui connaissent les règles de la vie en meute, le respect du chef de meute et de ses prérogatives. Un chien apprend très bien de l'homme ce qui est permis et ce qui est défendu, et il peut éprouver de la honte quand on le gronde parce qu'il s'est mal conduit.

L'homme, animal social lui aussi, est parti de la même base. La distinction entre bien et mal dans un contexte personnel ou social est représentée dans le cortex préfrontal de son cerveau par l'effet de deux neurotransmetteurs : l'anticipation positive (désir) associée à la dopamine, et la souffrance associée à l'acétylcholine.

La supériorité de l'homme sur l'animal se manifeste par les jugements moraux appliqués à autrui : seul l'homme peut juger le comportement relationnel de ses semblables - et il ne s'en prive pas ! Juger autrui exige des facultés d'abstraction, de représentation [9] de l'esprit de l'autre et de comparaison à un modèle, facultés qui à ma connaissance n'existent pas (ou très faiblement) chez l'animal. Chaque homme a besoin de juger les autres pour déterminer ceux à qui il peut faire confiance et jusqu'à quel point, cette confiance étant indispensable à la coopération - et même à ce qu'on croit être de l'altruisme lorsqu'on veut être payé de retour d'un bienfait.

Une attitude altruiste dans une culture [2] résulte en fait de l'action pendant des millénaires de lois de l'évolution comme la sélection naturelle et la prime à la coopération, ainsi que de circonstances historiques.

Les comportements altruistes provoquaient chez leur auteur une émotion agréable « d'action bonne » parce qu'ils entraînaient souvent une récompense matérielle de la part du bénéficiaire, ou au moins son estime.

Les comportements indifférents ou hostiles, au contraire, produisaient une émotion désagréable parce qu'ils entraînaient en retour un comportement semblable de ceux qui en souffraient.

La répétition de ces « récompenses » et « punitions » a été enregistrée par l'hérédité génétique et la mémoire sous forme de règles de ce qu'il faut faire ou ne pas faire, et incorporée peu à peu au subconscient ; les valeurs correspondantes sont devenues culturelles au point de faire parfois partie des universaux.

Une attitude altruiste chez les membres d'une société a souvent aidé celle-ci à survivre dans un environnement hostile, donc à avoir une descendance à qui la même culture d'altruisme a été transmise et a profité dans le cadre de la sélection naturelle. Un homme avait intérêt à se comporter de manière altruiste vis-à-vis d'un autre et vis-à-vis du groupe où il vivait. Consacrer quelques efforts à des actes altruistes lui permettait d'en économiser beaucoup, parce que d'autres personnes en faisaient autant à son égard et que la société lui rendait des services comme à ses autres membres. Et ceci s'est produit dans toutes les sociétés humaines, dans tous les pays et à toutes les époques, faisant de l'altruisme un des universaux.

Voici comment l'origine des règles morales a évolué depuis la naissance de l'humanité :

- Il y a 1,5 million d'années, les individus vivant dans les sociétés primitives où il s'agissait d'abord pour chacun de survivre, avaient des règles morales d'altruisme issues des besoins physiologiques et de la protection *de l'individu*. Domaines concernés : manger, boire, sécurité, reproduction.

  Les règles morales tendaient à protéger l'individu et à échanger avec d'autres individus des services et des biens dans un souci de réciprocité. Ces règles morales de protection de l'individu *sont nées avant le langage* et sont basées sur l'intuition et l'émotion.

- Peu à peu, la morale se mit à régir les relations au sein *de la famille*, préoccupée de se perpétuer en tant que famille. On codifia : la sécurité, les liens affectifs, le respect de la hiérarchie. Un individu devait parfois faire passer son intérêt après celui de sa famille.

  Les règles morales (qui se sont ajoutées aux précédentes) *tendaient à renforcer le groupe*, à qui ses membres devaient loyauté.

  Ces règles morales de protection du groupe sont nées *avec le langage*, lorsqu'un individu a été capable de dire avec précision à un autre ce qu'il jugeait bien ou mal. Alors que les règles de protection de la personne sont si incorporées au subconscient qu'elles sont automatiques et se manifestent avec un temps de réponse très court, les règles de protection du groupe demandent un temps de réflexion ; souvent, elles ne font que justifier par raisonnement ce que les règles subconscientes ont exigé en premier.

- L'effectif des groupes humains vivant ensemble continuant à croître, la morale fut complétée par des règles d'altruisme *tribal*.

- Il y a 35 000 ans environ, la raison d'être des règles morales changea. Au lieu d'une origine biologique liée au besoin de l'homme de survivre, seul et en groupe, les règles morales furent de plus en plus créées pour des raisons socioculturelles. Chaque membre d'une société devait accepter de faire passer son intérêt et celui de sa famille après celui de la société (et plus tard, l'intérêt d'une majorité prit le pas sur celui d'une minorité, d'où la démocratie).

  La morale devint une source de règles de justice, de solidarité et de patriotisme. Elle s'appuya de plus en plus sur la religion, attribuant les règles aux dieux et les justifiant par leur volonté. La religion a joué un rôle important dans la cohésion sociale de tous les groupes humains. La cohésion d'un groupe l'a rendu plus fort, plus résistant aux agressions de la nature et de ses ennemis, ce qui a favorisé la multiplication de sa descendance et la transmission des tendances à la cohésion sociale d'une génération à la suivante.

- De nos jours, les règles concernent de plus en plus *l'humanité entière*, envers qui chacun a un devoir d'altruisme et de solidarité, et *l'environnement planétaire* dans lequel nous vivons, pour lequel chacun doit accepter des sacrifices.

  A ce propos on doit remarquer l'importante régression que constitue, pour l'humanité entière, la croisade des terroristes islamistes pour remplacer partout, à coups d'attentats aveugles, la démocratie par un califat tyrannique et obscurantiste comme celui du Moyen-Orient au VIIIe siècle.

Exemple de règles morales simples, qui se sont précisées par la suite :

- Il vaut mieux agir pour obtenir du bonheur sans rendre d'autres hommes malheureux ;
- Il vaut mieux limiter l'exercice de sa liberté personnelle à des actions qui ne réduisent pas celle des autres ;
- Il ne faut pas faire à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fasse ; il faut agir envers lui comme vous voudriez qu'il agisse envers vous.

2.2.7 L'origine de la morale selon l'ethnologie

Définitions de l'ethnologie, de l'éthologie et de l'anthropologie : [35].

2.2.7.1 Les universaux moraux

L'ethnologie confirme aujourd'hui que c'est le fonctionnement même de toute société primitive, avec les exigences nées des services qu'elle rend à l'individu et des devoirs qu'elle lui impose en échange, qui a créé et précisé les premières règles de morale. Ces règles n'ont rien d'un impératif catégorique [30], mais elles sont si universellement intériorisées dans le genre humain qu'elles constituent des *universaux moraux* ; ceux-ci sont toujours associés à des affects [12] provoquant automatiquement, instinctivement, un jugement de valeur dans tout esprit humain. Elles concernent notamment :

- Une distinction entre le bien et le mal ;
- L'interdiction de faire violence à autrui (assassinat, torture, viol…) ;
- La honte et les tabous ;
- L'aptitude à s'identifier à autrui pour le comprendre et prévoir ses réactions ;
- Les droits et les devoirs ;
- La justice, l'honnêteté ;
- Rendre le bien pour le bien et le mal pour le mal ;
- L'admiration de la générosité ;
- L'obligation de punir le tort fait à la société, etc.

Les universaux (moraux et autres) sont des concepts [54] universels, applicables à tous les hommes, quelles que soient leur race (notion contestable), leur origine géographique et l'époque. Ils caractérisent la culture [2], la société, le langage, le comportement et le psychisme d'une manière semblable pour toutes les sociétés humaines connues dans l'Histoire. Ils résultent d'*une structure psychique commune à tous les hommes*, que les divers parcours historiques et ajouts culturels n'ont pu que compléter sans en modifier les caractéristiques fondamentales. Certains auteurs (comme le linguiste Noam Chomsky) considèrent même que la structure psychique commune ci-dessus est basée sur des morceaux de génome communs à tous les hommes, transmis par héritage des parents aux enfants [109].

L'existence des universaux s'explique par *une base biologique et génétique commune à tous les hommes et une évolution identique*. A un instant donné de

l'histoire de l'humanité, les universaux sont des caractéristiques d'*une nature humaine universelle*, et de la partie de cette nature qui n'a pas été modifiée depuis des millénaires par une culture ou des faits historiques particuliers. Ils font donc partie de « l'inné » (par opposition au reste de la culture, qui fait partie de « l'acquis »). Historiquement, les universaux ont évolué au même rythme que l'espèce humaine sous l'influence de la sélection naturelle puis socioculturelle, progressivement et sur une durée de l'ordre de dix à cent mille ans.

Les universaux constituent une part importante du déterminisme humain.

La morale d'une société n'a pas été introduite par une religion révélée, comme certains le croient ; *depuis quelques milliers d'années la religion n'a fait que préciser une morale préexistante, même si ses apports sont importants*. La morale s'est construite peu à peu, et dans toutes les populations, par un processus inéluctable, en même temps que les autres universaux. Voici comment.

2.2.7.2 Solidarité, altruisme, générosité et patriotisme

L'ethnologie montre que la règle importante de morale qu'est *la solidarité* est apparue avant toute religion dans les sociétés primitives, dès que chacune comptait plus d'une famille. Un groupe où les hommes s'entraidaient était plus efficace pour chasser et se protéger des ennemis, animaux ou humains ; ses membres survivaient donc plus fréquemment que ceux de familles isolées ; un tel groupe rejetait de son sein tout homme sur qui on ne pouvait pas compter pour aider les autres. Les générations passant, l'habitude de solidarité a été intériorisée dans le subconscient des hommes, devenant ainsi une valeur morale indiscutable, donc un devoir.

Le devoir de solidarité oblige chaque membre d'un groupe à coopérer avec les autres en vue de buts communs définis. Le temps passant, la solidarité a engendré *l'altruisme*, où un homme fait passer l'intérêt d'un autre ou du groupe avant le sien, voire même *la générosité* où il donne parce qu'en faisant du bien aux autres il se valorise à ses propres yeux comme aux leurs. L'ethnologie montre que les sociétés solidaires, dont les membres étaient altruistes et parfois généreux, ont mieux survécu et se sont davantage développées que les sociétés dominées par l'individualisme, l'égoïsme, voire la défiance et l'hostilité. Peu à peu, la solidarité, l'altruisme et la générosité sont devenus des valeurs morales incorporées au subconscient de tous les hommes, propagées par l'enseignement donné par les parents aux enfants et faisant partie de la culture.

Ces valeurs morales d'origine utilitariste [28] étaient réputées bonnes parce qu'un homme qui les respectait était considéré comme digne de confiance par les autres, alors qu'un homme qui ne les respectait pas était rejeté et ne pouvait profiter des avantages de la vie en société. Rapidement, celle-ci a imposé la valeur de *réciprocité* : aider celui qui aide et donne. La réciprocité est devenue un devoir si prégnant que celui qui reçoit sans donner en retour se sent mal à l'aise : il craint d'être considéré comme ne respectant pas la morale du groupe, donc d'en être rejeté.

Les siècles passant et les groupes d'hommes devenant des tribus à la population nombreuse, une nouvelle valeur morale s'est imposée : *le patriotisme*. La tribu attendait de chaque membre qu'il sacrifie à l'occasion ses intérêts à ceux du groupe,

l'intérêt commun passant avant l'intérêt particulier ; elle attendait la fidélité de chacun et punissait la trahison ; elle imposait une solidarité avec le groupe tout entier, solidarité dont sont nés, par exemple, les impôts et prestations sociales d'aujourd'hui. Chaque tribu s'est organisée en société, avec ses institutions comme la hiérarchie d'autorité et le clergé, ensemble des intermédiaires entre les hommes et les dieux.

2.2.7.3 Ni morale universelle, ni neutralité culturelle, des cas particuliers

Quelle que soit leur culture, tous les hommes sont d'accord sur un certain nombre de principes de morale constituant des universaux. Mais pour des raisons morales ou religieuses, certaines cultures admettent des pratiques que d'autres n'admettent pas (exemple). *Il n'y a donc pas de morale universelle. Il n'y a même pas de morale laïque universelle*, parce que la neutralité et l'impartialité impliquées par la laïcité sont moralement inacceptables dans certains pays à religion d'Etat, par exemple des pays musulmans. Plus généralement, *il n'y a pas de neutralité culturelle* : à la base de toute culture il y a des orientations qui permettent certaines choses, en imposent d'autres et en interdisent encore d'autres.

2.2.7.4 La moralité des mœurs

Voir les définitions de morale, mœurs et moralité.

Dans *"Aurore"* §9, sous le titre : *"Idée de la moralité des mœurs",* on lit :

> *"Si l'on compare notre façon de vivre à celle de l'humanité pendant des milliers d'années, on constatera que, nous autres, hommes d'aujourd'hui, vivons dans une époque très immorale : le pouvoir des mœurs est affaibli d'une façon surprenante et le sens moral s'est tellement subtilisé et élevé que l'on peut tout aussi bien le considérer comme volatilisé."*

On est frappé par la pertinence de cette opinion, formulée en 1881, dans notre France du début du XXIe siècle [1g]. Plus loin dans cet aphorisme [1.a], on trouve :

> *"…la moralité n'est pas autre chose (donc, avant tout, pas plus) que l'obéissance aux mœurs, quel que soit le genre de celles-ci ; or les mœurs, c'est la façon traditionnelle d'agir et d'évaluer. Là où la tradition ne commande pas, il n'y a pas de moralité ; et moins l'existence est déterminée par la tradition, moins est grand le cercle de la moralité."*

D'après mon dictionnaire, la moralité est :

- Soit l'opposé de l'*amoralité*, c'est-à-dire le caractère de ce qui peut être apprécié ou jugé selon les critères Bien ou Mal ;
- Soit l'opposé de l'*immoralité*, c'est-à-dire ce qui est conforme aux règles de morale ; Nietzsche a donc en tête ce dernier sens.

Dans la mesure où les (bonnes) mœurs sont des comportements conformes à la morale, elles sont bien conformes à la tradition de la population considérée. Lorsqu'une situation ou un comportement sont suffisamment rares pour qu'une tradition (c'est-à-dire une *coutume*) n'ait pas pu s'instaurer, il n'y a, par définition, pas de règle morale correspondante, on doit la juger selon des critères de morale plus généraux. Et Nietzsche a encore raison de remarquer que plus la vie d'une société est réglementée par des traditions, plus est longue la liste de règles qui limitent la

liberté de ses individus. Comme Nietzsche milite pour la liberté maximum, il juge sévèrement la tradition :

> *"Qu'est-ce que la tradition ? Une autorité supérieure à laquelle on obéit, non parce qu'elle commande l'utile, mais parce qu'elle commande."*

Je pense que l'homme obéit à la tradition parce qu'elle résulte d'une valeur intériorisée, qui fait partie de sa culture, qui lui paraît incontestable, et qu'il est souvent incapable de décrire clairement. Nietzsche qualifie cette valeur de *"puissance incompréhensible et indéfinie"*, inspirant une crainte irraisonnée dont l'origine est donc superstitieuse.

2.2.7.5 Inégalités et apparition des castes

Des groupes d'hommes primitifs qui chassaient ensemble devaient absolument coordonner leurs actions, sous peine d'échec. Ce besoin de coordination, allié à la reconnaissance par le groupe des aptitudes supérieures d'un des membres ou de sa force plus grande, a fait de ce dernier un chef naturel qui dirigeait les actions communes.

Cette organisation hiérarchique du pouvoir, indispensable pour définir des buts communs et une politique pour les atteindre, et éviter l'anarchie, a rendu les hommes inégaux. Certains avaient plus de droits, plus de privilèges que les autres, et des responsabilités différentes et souvent plus honorifiques : la société s'est divisée en castes. Les castes dominantes, en général les nobles-militaires et leurs alliés les religieux, ont accaparé les terres et leur produit, réduisant l'essentiel de la caste dominée à l'état d'esclaves ou de serfs pauvres et exploités. Pour se perpétuer, les membres de l'aristocratie au pouvoir ont rendu les privilèges héréditaires : on naissait et demeurait noble et riche, roturier et pauvre, ou esclave sans biens ni droits. Ces règles furent érigées en lois, dont la transgression était punie. Pour mieux asservir le peuple et le rendre obéissant, on déclara le Roi « nommé par Dieu » lors de son sacre : celui qui transgressait les lois royales violait des commandements divins.

Dans cette société féodale, les nobles et les prêtres ne travaillaient pas et méprisaient le travail. Les premiers faisaient la guerre… ou la fête en temps de paix ; les seconds priaient, et instruisaient leurs semblables dans l'écriture et l'obéissance à la religion. Celle-ci définissait les connaissances, *toutes issues des textes sacrés* : lois de l'Univers, lois divines, lois morales.

Au Moyen Age, en Europe, tout le monde était croyant et il n'y avait pas de question métaphysique sans réponse comme : d'où vient le Monde ? D'où viens-je ? Que deviendrai-je après la mort ? Qu'est-ce qui est mal ? Puisque la religion avait réponse à tout et que tous les hommes instruits recevaient le même enseignement, il n'y avait pas de désaccord politique, pas de lutte entre capitalisme et socialisme, pas de séparation entre Eglise et Etat, pas de combat pour la laïcité. La société était stable, ses institutions pérennes, et aucun progrès technique ne produisait d'articles qui changent en peu de temps notre vie, comme les smartphones ou les pilules contraceptives d'aujourd'hui.

Selon Nietzsche, qui subdivise la société européenne en une aristocratie de maîtres et un troupeau d'esclaves, c'est parce que les maîtres ont reçu des religieux le même enseignement, les mêmes valeurs, que les esclaves, qu'ils ont peu à peu adopté ces dernières, perdant ainsi leurs valeurs naturelles favorables à la vie-volonté de puissance et devenant de ce fait des « maîtres dégénérés ».

2.2.7.6 Castes inférieures et inversion des valeurs - Méchants

Comparant leur état à celui des castes dominantes, les membres des castes inférieures souffraient de leur sort : ils étaient pauvres, sans droits et méprisés par les aristocrates, astreints à des travaux épuisants et sans perspective de progrès. Tout naturellement, ils se mirent à rêver à une vie meilleure où les valeurs morales imposées par les aristocrates seraient inversées à leur avantage. Puisque les dominants se considéraient comme « bons » et considéraient les dominés comme « mauvais » pour justifier le mal qu'ils leur faisaient, ces derniers se considérèrent comme « bons » et considérèrent les dominants comme des « mauvais qui les faisaient souffrir, c'est-à-dire des « méchants » : Nietzsche le constate avec raison.

Comme l'a bien vu Nietzsche, cette inversion de valeurs commença avec la morale des Juifs, peuple longtemps opprimé et déporté, et se poursuivit avec celle des chrétiens. La force physique, valeur estimable pour les aristocrates dominants, fut déclarée « mauvaise » car faisant souffrir les misérables qui se considéraient comme « bons » ; les faibles détestèrent les forts tout en les jalousant. La richesse des aristocrates fut déclarée suspecte par les chrétiens, opinion encore très répandue de nos jours en France, dont la longue tradition catholique fait la « fille aînée de l'Eglise ».

Le succès de l'inversion des valeurs morales et sa conquête de la majorité de la population fut assuré par les promesses et l'enseignement du christianisme : les pauvres de ce monde seront riches dans l'autre ; ils ne seront plus méprisés ; à leur mort ils seront jugés selon les mêmes critères que les riches, en fonction de leur seul comportement ici-bas, etc. Ces promesses, qui ne reposaient sur aucune preuve, furent crues parce que les misérables avaient envie de les croire, et qu'elles transformaient leur impuissance frustrante en espoir : ils se convertirent en masse au christianisme ; l'empereur romain Constantin lui-même se fit chrétien en l'an 312 par opportunisme, et, pour des raisons militaires, déménagea en 324 à Byzance, qui devint Constantinople, la « nouvelle Rome ». Constantin fonda ainsi l'Empire byzantin, dont il était « Empereur par la grâce de Dieu ».

Nietzsche a bien vu que l'inversion des valeurs adoptée par les dominés ne changeait pas la réalité du monde où ils vivaient, elle ne changeait que son appréciation. Souffrant toujours, les dominés déclarèrent les méchants dominants *coupables* de leur souffrance : ils se laissèrent aller désormais au *ressentiment*. Et, par une réaction très humaine, ils voulurent infliger à ces méchants un « juste châtiment », pour qu'ils souffrent à leur tour.

2.2.7.7 De nos jours, en France

La théorie d'inversion des valeurs de Nietzsche s'applique encore de nos jours en France, où beaucoup de gens (qui se considèrent comme les défavorisés d'aujourd'hui) voudraient que le gouvernement impose aux « méchants riches » des impôts punitifs et confiscatoires, pour leur redistribuer la plus grande partie possible de l'argent de ces derniers [48]. Ils demandent que le revenu du capital (épargne souvent constituée par des gens modestes pour leurs vieux jours) soit imposé au moins autant que celui du travail, alors que ce capital a déjà été imposé en tant que revenu et CSG, puis parfois imposé de nouveau au titre de l'Impôt sur la Fortune ; dans leur aveuglement idéologique, ils refusent de voir qu'en décourageant ainsi l'investissement du capital en France on le fait fuir à l'étranger. Envieux, ils

demandent l'interdiction des hauts salaires et des primes (bonus et stock options), pour ne pas que d'autres reçoivent ce qu'eux-mêmes ne reçoivent pas ; peu importe que ces hauts salaires s'expliquent par ce qu'ils rapportent à leur entreprise, obligée de les payer pour trouver des salariés suffisamment capables, donc rares.

La frustration de beaucoup de gens, de nos jours, vient de leur incompréhension du monde où ils vivent. Pour eux, ce monde a changé trop vite du fait des progrès techniques, de la mondialisation et de la perte de références morales accélérée depuis 1968 [1g]. Voir aussi : [100].

Par manque de connaissances économiques, ils ne comprennent pas qu'un transfert inéluctable du travail peu qualifié se produit en faveur des pays en développement, transfert qui oblige les travailleurs des pays riches à toujours plus de spécialisation, de technicité, d'études et de recherches. Par ignorance, ils ne comprennent pas que le chômage dû à ce transfert d'activité ne peut être baissé par une politique gouvernementale volontariste ; aucun pays n'y est jamais parvenu sans imposer à ses citoyens un blocage des revenus et des dépenses publiques pendant de longues années, pour diminuer son endettement et dégager des marges de manœuvre financières favorables à l'investissement (indispensable pour la productivité et la compétitivité).

Ils ne comprennent pas qu'indépendamment de la concurrence des pays pauvres, la vie économique normale détruit *chaque jour*, en France, environ 10.000 emplois. Ceux-ci correspondent à des produits ou services devenus obsolètes qui ne se vendent plus, à des sociétés qui disparaissent parce que leur propriétaire prend sa retraite, etc. Et chaque jour l'économie crée 10.000 emplois pour produire de nouveaux produits et services [1t]. *Pour ne pas risquer le chômage, chaque salarié doit donc, jusqu'au jour de sa retraite, avoir un métier qui embauche ; il doit donc se former en permanence pour garder son employabilité*. Hélas presqu'aucun ne le fait : les gens préfèrent espérer que leur entreprise, le gouvernement ou la chance leur offriront un emploi s'ils perdent le leur ; ils sont par là aussi irresponsables qu'un pays qui renoncerait à son armée en espérant qu'il n'aurait jamais besoin de se défendre !

Les gens ne comprennent pas que, par peur de leur dire la vérité sur la transformation continue de l'économie moderne, qui exige des efforts constants d'adaptation et d'investissement, leurs gouvernements successifs leur ont distribué de l'argent *emprunté* pour gagner des voix aux élections, et que l'heure du remboursement a sonné, avec ses sacrifices. Ne comprenant pas ces problèmes économiques, ils se sentent impuissants, ils sont frustrés, ils n'ont pas de perspectives, ils votent donc à chaque élection pour « sortir les sortants », à leurs yeux toujours coupables [51].

De nos jours, la victoire de la morale des esclaves sur celle des maîtres est due à l'adhésion de ces derniers aux valeurs des esclaves. Nietzsche l'a constatée et déplorée au XIXe siècle, et elle est toujours d'actualité : notre société française est devenue une société du ressentiment et de la méfiance de la plupart des citoyens modestes, à l'égard d'autres plus favorisés comme à l'égard de l'Etat. Ressentiment et méfiance se manifestent notamment :

- A l'égard du modèle économique, où on se méfie :

- De la mondialisation et des contraintes de l'Union européenne (concurrence, taux d'intérêt…) rendues responsables des délocalisations et du chômage, alors qu'ils proviennent de nos salaires et transferts sociaux qui ont augmenté plus vite que la productivité, nous rendant insuffisamment compétitifs dans beaucoup de secteurs ;
- Du pouvoir des banques d'affaires et des investisseurs internationaux, dû à l'énormité de nos besoins de financement (nous vivons beaucoup à crédit) et à l'insuffisance de supervision administrative des mécanismes de prêt et de spéculation ;
- Des écarts de revenus croissants entre les 5% de « riches » et les 95% de « pauvres », qui permettent aux premiers de vivre dans une société de consommation et de loisirs où leur pouvoir d'achat augmente sans cesse, alors que les seconds ont des fins de mois difficiles et un pouvoir d'achat qui stagne ou même décroît ;
- De la lourde fiscalité, due à des dépenses publiques excessives, des subventions à tout va et des gaspillages : en 2012, en France, les dépenses de l'Etat et des collectivités locales représentaient 56% du PIB - record d'Europe, la puissance publique dépensant plus que tous les autres acteurs économiques réunis (consommateurs et entreprises) !

▪ A l'égard de l'Etat et de ses institutions, où on déplore :
  - Sécurité insuffisante ; zones de non-droit ; parasitisme de certains « gens du voyage » sans travail régulier, et de certains immigrés venus en France pour profiter de la SS, des allocations familiales et logement, de la retraite, etc. ;
  - Enseignement produisant 150.000 jeunes sans diplôme par an, jeunes voués pour la plupart au chômage et pour beaucoup à la délinquance ;
  - Justice d'une lenteur incroyable, dont on attend parfois un jugement pendant des années ; faute de crédits de construction et de fonctionnement des prisons, moins de la moitié des personnes condamnées à de la prison y vont vraiment ;
  - Législation du travail d'une complexité infinie (code du travail d'environ 3400 pages) qui décourage l'embauche par crainte de ne pouvoir licencier si le travail vient à manquer : il y a donc les salariés en CDI, dont l'emploi est protégé, et les travailleurs qui enchaînent pendant des années les CDD, souvent à temps partiel ; sur ce point, cette législation est très inéquitable ;
  - Classe politique qui n'inspire ni confiance, ni même respect. Aux Etats-Unis aussi, les sondages montrent que, début 2012, 85% des Américains ne font aucune confiance au Congrès (sénateurs et députés), qu'ils ont pourtant élu pour légiférer ;
  - Fonctionnaires trop nombreux (33% des 16 millions de salariés) aux privilèges exorbitants : garantie de l'emploi et du salaire, absentéisme non sanctionné, grèves preneuses d'otages, etc.

Une société aux membres influençables

Dans *"Par-delà bien et mal"* §199, Nietzsche écrit :

> *"Si, depuis qu'il y a des hommes, il y a toujours eu des troupeaux d'hommes (familles, communautés, tribus, peuples, États, Églises) et toujours un très grand nombre d'hommes obéissant à une minorité de maîtres, - si, par conséquent, ce*

> *à quoi on a jusqu'ici formé les hommes, ce qu'ils ont le mieux et le plus longtemps pratiqué, c'est l'obéissance, on peut présumer à juste titre que, chacun, d'une manière générale, éprouve maintenant le besoin inné d'obéir, comme une sorte de conscience formelle, qui ordonne : « Tu dois absolument faire telle chose, t'abstenir absolument de telle autre », bref : « tu dois ».*
>
> *Ce besoin* [d'obéir] *cherche à se repaître et à remplir sa forme d'un contenu ; dans son appétit grossier, il se sert sans faire le difficile, au gré de sa violence et de son impatience, et il accepte ce que lui corne à l'oreille n'importe quelle autorité - parents, maîtres, lois, préjugés de classe, opinion publique."*

Nietzsche déplore, chez la plupart des hommes, l'absence d'originalité individuelle résultant de leur culture d'« esclaves » dominés par des « maîtres ». A force de suivre des leaders d'opinion, investis ou non d'une autorité officielle, la plupart des gens se comportent comme un troupeau conduit par des bergers où bon leur semble. De nos jours, en France, on constate toujours ce phénomène, mais on constate aussi une montée de l'individualisme.

Par manque de connaissances en économie et de rigueur de raisonnement, la plupart des gens sont incapables de juger les situations économiques autrement que par rapport à eux-mêmes : « Je me trouve trop pauvre, alors que d'autres sont trop riches », « Je voudrais à la fois acheter des vêtements fabriqués en Asie à des prix imbattables et garder les emplois en France », etc. Ils jugent donc l'économie avec des critères subjectifs, basés sur leurs émotions.

Incapables de juger par eux-mêmes à partir de données économiques vérifiables, ils se laissent influencer par des informations parcellaires ou biaisées provenant de journalistes ou de politiciens ; ils changent parfois d'opinion à l'apparition d'une information nouvelle, même si celle-ci est parcellaire ou résulte d'un raisonnement faux.

> Ainsi, il suffit qu'un politicien qu'ils estiment justifie son affirmation « Les Français sont dans la misère » par « Dans ma circonscription, par exemple, je connais une famille de 4 personnes vivant avec un seul salaire minimum. » : ils acceptent la généralisation abusive d'une situation concernant une seule famille à l'ensemble des 65 millions de Français. Estimant ce politicien, ils acceptent sans sourciller de raisonner faux comme lui, parce qu'ils acceptent ce qu'ils ont envie d'accepter, qui s'identifie avec ce qu'affirme ce politicien qu'ils estiment. Dans un troupeau, un mouton accepte d'aller où le berger le mène avec ses semblables.

J'ai aussi constaté que les gens qui ne comprennent pas notre monde jugent les propositions de candidats aux élections en fonction de leur opinion de chaque candidat (très subjective) ; et ils répondent aux questions des référendums en fonction de leur approbation ou désapprobation du gouvernement qui les pose, pas de la question posée ou de l'intérêt de la France.

On peut multiplier les exemples de suivisme :

- Les peurs des OGM, des ondes radio, de l'énergie nucléaire, de la mondialisation..., peurs inspirées par des ignorants ou des idéologies du malheur, de la crainte, du déclin, etc. ;

- Les modes suivies par certaines femmes et l'exigence de nombreux jeunes de porter des vêtements et chaussures de marque ;
- Les chanteurs sans voix et qui ne savent pas chanter, dont le public fait des stars en un mois à l'aide de la télévision, parce qu'ils se trémoussent en cadence sous des éclairages synchronisés…

En même temps que ce suivisme de gens qui ne jugent par eux-mêmes que selon des critères affectifs, il y a depuis 1968 une montée de l'individualisme au détriment de l'altruisme, du patriotisme, du respect de l'autre et des institutions, toutes valeurs considérées de plus en plus comme ringardes [1g].
En voici deux exemples.

- Par pédagogisme [63], l'école française développe la personnalité de chaque élève, le fait s'exprimer et s'affirmer. Elle ne développe plus sa capacité d'écoute, de lecture et de réflexion ; elle n'exige plus le respect du professeur, désormais considéré comme un égal et tenu de justifier chaque effort demandé aux élèves ; ceux-ci contestent donc certains enseignements qui leur déplaisent.

  Le niveau des élèves et étudiants a énormément baissé depuis 1968. Ils ne savent plus calculer une division avant la classe de cinquième - et encore si elle n'a pas trop de décimales et de préférence avec une calculette. Ils ne savent plus parler Français, parce qu'ils ne lisent pas les auteurs classiques et ne sont plus tenus de respecter la grammaire et l'orthographe. Ils ne se donnent même plus le mal de réfléchir avant de s'exprimer, habitude prise avec les messages SMS et les tweets ; d'ailleurs, pourquoi se donner du mal en écrivant à quelqu'un qu'on ne respecte pas et dont on n'attend pas qu'il vous respecte ? Echangeant de nombreux messages sur Internet à propos de mes textes, je suis consterné de la nullité de la grande majorité des internautes qui m'écrivent : manque de connaissances, manque de structure de la pensée et de l'expression, orthographe ignorée et abréviations SMSesques…

  Pour élever le niveau d'un élève dans une matière il faut que l'enseignant de cette matière lui consacre du temps en particulier. Au lieu de cela, et pour ne pas traumatiser les jeunes en révélant leur ignorance, on a allégé les programmes et supprimé le maximum de notes et de classements ; on a même supprimé l'épreuve de culture générale du concours de Sciences Po pour cause de discrimination contre les candidats d'origine modeste. Si tu as de la fièvre, casse le thermomètre ! Je développe ce sujet dans [1z].

- L'importance croissante que chacun s'accorde au détriment du respect de l'autre et des institutions est illustrée par l'opinion de ces deux dames, l'une professeur agrégé et l'autre docteur en médecine. Toutes deux m'ont dit que *le respect des lois par une personne n'est dû que pour celles qu'elle approuve !* N'ont-elles pas lu *Léviathan* de Hobbes ou *Du contrat social* de Jean-Jacques Rousseau [29b], n'ont-elles pas compris qu'une société ne peut exister au bénéfice de ses membres qu'avec des lois respectées par tous ? Ne voient-elles pas que si chacun s'arroge le droit de décider dans son intérêt égoïste ou selon sa fantaisie ce qui est permis, interdit ou obligatoire, ce sera la loi inéquitable du plus fort et l'hostilité de tous envers tous ?

  Le droit de grève dans les transports publics français est un autre exemple de triomphe de l'égoïsme de quelques agents sur les droits de centaines de milliers

de passagers qu'ils prennent en otage. Par un abus scandaleux de langage, le gouvernement appelle « Service minimum » l'obligation pour les grévistes de prévenir de leur arrêt de travail 48 heures à l'avance, non d'assurer un minimum de service. Au nom de leur droit constitutionnel de grève, quelques centaines de « roulants » de la SNCF peuvent priver de leur droit constitutionnel de se déplacer mille fois plus de voyageurs, disposant ainsi d'un pouvoir de nuisance disproportionné. Par égoïsme, quelques agents SNCF font ainsi grève chaque année aux époques où il y a le plus de voyageurs, tout en affirmant avec mauvaise foi que « C'est pour défendre le service public ».

Non seulement aucun gouvernement n'a osé jusqu'à présent dénoncer cet abus de droit, cet extraordinaire égoïsme, mais tous appellent « Service minimum » (expression qui suggère un minimum de satisfaction du droit des voyageurs à se déplacer) un simple devoir de préavis. Cet exemple montre que le droit du plus fort, les syndicats, s'impose par égoïsme aux plus faibles, les voyageurs et le gouvernement, et aux contribuables à qui elle coûte chaque année des dizaines de millions en pertes économiques.

Dans cet exemple, la République de liberté, égalité et fraternité ne garantit à ses citoyens voyageurs ni liberté de se déplacer, ni égalité face aux grévistes. Et comme la SNCF, obéissant à l'Etat, commence même souvent par refuser de discuter les revendications de ses agents, elle tourne le dos à la fraternité, qui suppose une solution des problèmes négociée dans un esprit de compréhension mutuelle entre citoyens d'une même nation. *De toutes les entreprises du monde, la SNCF est celle où il y a le plus de grèves, depuis des années*.

Je développe ce sujet dans [1z3].

2.2.8 Justification philosophique de la morale

2.2.8.1 Le respect de la morale n'est logique que pour les croyants

Comme Kant l'a démontré [74], le choix d'être athée est aussi justifié - ou peu justifié - que celui d'être croyant. Les philosophes positivistes [65] ont cru que la connaissance scientifique (*démontrable ou justifiable par l'expérience*) pouvait et devait remplacer la foi en Dieu *révélée*. Ils ont donc accusé les croyants d'avoir inventé, dans leur religion, un *mythe* basé sur une illusion destinée à consoler les malheureux, à leur laisser espérer qu'après leur mort ils obtiendront enfin bonheur et justice. Freud [107] disait que la religion procède toujours d'une illusion, provenant du désir infantile de protection et de consolation [50].

En fait, que l'on soit croyant ou non, il faut pouvoir adopter, à l'échelle individuelle comme à l'échelle sociétale, une morale, c'est-à-dire des règles de comportement permettant une vie en société harmonieuse. Le problème est alors de définir et justifier des règles où l'égoïsme de l'individu passe après l'intérêt de « son prochain » ou de la société.

- *Avec la religion chrétienne*, ce problème est résolu et les règles sont clairement enseignées, avec menace d'aller en Enfer si on les enfreint et promesse de Paradis après une vie vertueuse et charitable : la carotte et le bâton.
- *Sans religion*, la raison ne peut pas justifier l'altruisme : pourquoi sacrifier mon intérêt personnel à celui d'autrui ou de la société, en l'absence de crainte de punition divine ou d'espoir de récompense dans l'au-delà ?

Kant a donc proposé, aux croyants comme aux athées, un axiome de valeur suprême remplaçant la morale d'origine religieuse : *le Devoir* [74]. Un homme doit faire son devoir, donc être vertueux, *parce que c'est son devoir*, *que c'est la seule manière d'avoir une conduite méritante*. En fait, il doit incorporer à son subconscient les règles morales si parfaitement qu'il puisse se passer de la peur du châtiment divin ou du gendarme, et de tout espoir de récompense ; sa raison d'être vertueux doit être le sens du devoir qu'il a en lui-même, et être acquise peu à peu par éducation et imitation des hommes sages. Mais Kant reconnaît qu'en toute rigueur le devoir ne peut être justifié en tant que valeur suprême que par une foi en Dieu [74].

Hélas, la confiance de Kant dans le pouvoir de la raison d'imposer à un homme de faire son devoir est un vœu pieux. Tout homme a un ensemble ordonné de valeurs, et si son désir d'être vertueux et de faire son devoir est moins fort qu'un autre désir, il ne peut vouloir faire son devoir, il s'efforcera de satisfaire son désir le plus fort (nous l'avons vu précédemment). Le libre arbitre de l'homme est illusoire, nous l'avons vu aussi.

2.2.8.2 Conséquences sur les responsabilités de l'homme et de la société

Un homme qui n'est pas libre, c'est-à-dire dont les choix sont dictés par sa hiérarchie de valeurs du moment, n'est pas responsable de ce qu'il fait ; en toute logique, la société ne devrait donc jamais le punir lorsqu'elle n'approuve pas ses actes !

Cette conséquence logique de l'athéisme est inacceptable dans la vie en société, où la protection de la société doit avoir priorité sur celle de l'individu. Lorsque leurs intérêts s'opposent, *la société doit tenir l'homme pour responsable de ses actes*, l'intérêt général passant avant l'intérêt particulier. La société doit donc inculquer à chaque homme les règles de comportement à l'égard des autres, et les faire respecter au moyen des lois, de la force publique et de la pression sociale. (Comme on s'en doute, Nietzsche reproche à la société d'agir ainsi, de créer des citoyens obéissants - donc ramollis.)

Ce point de vue sur la responsabilité individuelle doit être complété par les conséquences de l'imprévisibilité de l'homme. Compte tenu de cette imprévisibilité dont il doit se méfier, la société exige que l'homme sain d'esprit maîtrise ses actes et se comporte de manière responsable : c'est affaire de volonté, comme Descartes, Kant et d'autres l'ont expliqué.

- La société - et d'abord sa famille - a pour devoir d'apprendre à chaque homme les valeurs et règles dont le respect est nécessaire à la vie en commun, et de les préciser dans des textes de loi. Pour que les désirs de chaque personne ne l'incitent pas à se comporter de manière antisociale, la société doit faire en sorte que les peines prévues pour non-respect des lois changent l'échelle des valeurs individuelles dans le sens du respect de ces lois ; celui qui respecte les lois n'a droit de ce fait à aucune récompense, mais celui qui les viole sera puni.
- De son côté, l'homme a pour devoir de respecter les lois civiles et morales, c'est sa responsabilité ; il doit avoir acquis des valeurs civiques qui dominent celles de ses instincts et pulsions.

2.2.9 L'influence des religions sur les règles de morale

Exemples de règles morales d'origine religieuse

Les religions juive et chrétienne ont précisé par écrit, dans leurs textes sacrés communs (les cinq premiers livres de l'Ancien testament, formant le Pentateuque), des règles comme les suivantes, issues du *Lévitique*, chapitre 19 :

> « Chacun de vous respectera sa mère et son père. »
>
> « Vous ne déroberez point, et vous n'userez ni de mensonge ni de tromperie les uns envers les autres. »
>
> « Tu ne répandras point de calomnies parmi ton peuple. Tu ne t'élèveras point contre le sang de ton prochain. »
>
> « Tu ne te vengeras point, et tu ne garderas point de rancune contre les enfants de ton peuple. Tu aimeras ton prochain comme toi-même… »

D'autres cultures [2] ont énoncé à peu près les mêmes règles : Confucius (Chine, 6e siècle avant J.-C.), Isocrate (Grèce, 4e siècle avant J.-C.), le Mahabharata (Inde, approximativement 2e siècle avant J.-C.), etc.

Rôle décroissant de la religion pour créer du lien social

En assurant la cohésion d'une société autour de coutumes, croyances et valeurs communes, la religion a pu être la base de la structure sociale *tant que le nombre de membres d'un groupe social n'était pas assez élevé pour qu'il ait besoin d'institutions comme le gouvernement et les lois.* Une société qui compte peu de membres, comme les sociétés tribales agricoles primitives, peut se contenter de lois simples résultant d'une application des principes de la religion, comme les lois coraniques. Mais lorsque la population augmente, il faut des institutions et des lois adaptées à des problèmes complexes qu'une religion ne peut avoir prévus ; on remplace ainsi une structure tribale par une structure de nation avec des lois écrites.

Aujourd'hui, dans la société occidentale, une grande partie du lien social structuré autour de la religion a disparu au profit de l'individualisme, des partis politiques et d'associations (1 million en France !). Il reste encore de l'époque où les règles principales de vie en société étaient définies par la religion - et présentées comme dictées par Dieu - la plupart de nos principes de morale, de nos valeurs, et une partie de notre Constitution et de nos lois. Nietzsche l'a constaté, l'a déploré, et a recommandé une transvaluation des valeurs pour faire enfin évoluer la civilisation [2] de l'Europe occidentale dans un sens favorable à la vie, à l'expression des pulsions.

Voir aussi :

- Le plaidoyer de Nietzsche contre le désintéressement (l'altruisme).
- Les définitions nietzschéennes de la corruption et de la décadence.
- La civilisation que Nietzsche désire.

2.2.9.1 Anachronisme de certaines règles morales d'origine religieuse

La religion judéo-chrétienne préconise à chaque croyant des comportements moraux très différents selon qu'il s'agit de membres de la même tribu ou d'étrangers ; la

religion musulmane fait de même : aux époques de la rédaction de ces textes, c'était la morale en vigueur.

Il est regrettable que ces textes n'aient pas évolué, qu'ils soient toujours figés dans leur état primitif pour la (mauvaise) raison qu'on les considère comme sacrés (la parole de Dieu étant par définition parfaite pour l'éternité, elle ne changera pas et n'a pas à être changée par des hommes). Un tel raisonnement suppose des hommes et une société humaine qui ne changeront jamais (absurde et contredit par l'Histoire !) et des règles morales figées leur interdisant de changer de comportement, donc de progresser ou même de s'adapter.

Au fur et à mesure que les siècles passent, le fossé entre la morale figée des religions monothéistes et la morale respectée au quotidien s'agrandit, ce qui fait fuir de plus en plus de croyants vers l'athéisme, le nihilisme ou des versions « aménagées » et personnelles de la foi (« Je crois à ma façon et agis selon ma conscience ») ou propagées par des sectes.

Il y a des pays comme l'Arabie Saoudite où le seul code légal (la charia) dérive de l'enseignement du Prophète, le Coran et le hadîth (ensemble des traditions relatives aux actes du Prophète et de ses compagnons). Les autres pays musulmans ont tous des lois (à la fois morales, religieuses, juridiques et politiques) basées sur la charia, figée par écrit depuis le IXe siècle. Code de pensée et de conduite universel, la charia dicte les règles de la conscience et des pratiques religieuses des musulmans, ainsi que les règles de leurs relations avec les autres hommes et avec l'Etat ; elle définit ce qui est Bien (et plaît à Dieu) et ce qui est Mal (et lui déplaît).

Bien entendu, le caractère absolu et immuable des valeurs et règles de la charia est absurde pour Nietzsche, car inadapté à la réalité protéiforme et hostile à la vie.

Déclin de la religiosité, particulièrement en France

La survivance dans notre société de valeurs traditionnelles ne garantit pas leur respect. Comme le remarque si justement André Comte-Sponville dans *Le capitalisme est-il moral ?* [52], page 38, « le dimanche de plus en plus de gens vont au supermarché au lieu de l'église ». Le déclin de la pratique religieuse en France est confirmé par l'étude INED [31], où on lit :

> « Outre le déclin du sentiment d'appartenance religieuse, la pratique chez ceux déclarant une religion est plus faible aux jeunes âges qu'aux âges élevés : à 65-79 ans, 68 % des hommes et 55 % des femmes déclarant appartenir à une religion disent ne jamais « assister à un service religieux » (en dehors des mariages, des baptêmes et des enterrements) contre respectivement 85 et 80 % à 18-24 ans. »

2.2.9.2 La religion judéo-chrétienne responsable de l'inversion des valeurs

Nietzsche attribue historiquement aux Juifs l'inversion de valeurs qui subsiste encore aujourd'hui dans notre culture traditionnelle d'origine judéo-chrétienne. Le passage ci-dessus de *"La Généalogie de la morale"* 1ère dissertation §7 *"Les misérables seuls sont les bons ;…"* est précédé par celui-ci :

> *"Ce sont les Juifs qui, avec une redoutable logique, ont osé le renversement de l'aristocratique équation des valeurs (bon = noble = puissant = beau = heureux = aimé de Dieu), et qui ont maintenu ce renversement avec l'acharnement d'une haine sans borne (la haine de l'impuissance), affirmant : Les misérables…"*

Il est vrai que la religion judéo-chrétienne inculque des règles morales qui combattent les instincts [5] et pulsions [4] ; elle combat donc la vie-volonté de puissance, qui cherche toujours à laisser ces instincts et pulsions s'exprimer. Dans CI *"La morale comme manifestation contre nature"* §1, on lit :

> *"De tout temps elle* [l'Eglise] *a mis le poids de la discipline sur l'extirpation (- de la sensualité, de la fierté, du désir de dominer, de posséder et de se venger). Mais attaquer la passion à sa racine, c'est attaquer la vie à sa racine : la pratique de l'Eglise est nuisible à la vie…"*

A l'appui de son accusation de la morale chrétienne, Nietzsche cite une formule du Nouveau Testament, dans le Sermon sur la Montagne (Marc IX, 47) :

> *"Si ton œil est pour toi une occasion de péché, arrache-le ;"*

Il aurait aussi pu citer Marc IX, 43 :

> « Si ta main est pour toi une occasion de chute, coupe la ; »

Nietzsche accuse donc la religion de s'opposer aux valeurs positives, celles qui favorisent l'expression des *"instincts"* [5] et *"pulsions"*, [4] donc de s'opposer à tout ce qui permet une vie de recherche du bonheur par croissance et de satisfaction des désirs. Il l'accuse aussi d'enseigner aux hommes à agir contre leur intérêt, c'est-à-dire à être altruistes et à se rendre volontairement malheureux (s'arracher un œil, se couper une main, donner son argent) au nom d'un respect de valeurs négatives. Il accuse donc les membres du clergé, et tous ceux qui suivent son enseignement contraire aux valeurs de la vie, d'être des faibles, des malades avec des valeurs négatives, hostiles à la vie, donc des *"dégénérés"*. (Détails)
Nietzsche écrit dans CI *"La morale comme manifestation contre nature"* §2 :

> *"Le même remède, la castration et l'extirpation, est employé instinctivement dans la lutte contre le désir par ceux qui sont trop faibles de volonté, trop dégénérés pour pouvoir imposer une mesure à ce désir ;"*

En constatant que sa raison n'intervient pas dans le choix par un homme d'un système de valeurs positives ou négatives, choix dominé par ses instincts, sa culture et son vécu - donc sa nature profonde, Nietzsche déplore le caractère dogmatique [53] des religions révélées, l'obligation de croire ce qu'elles enseignent sans preuve ni réflexion. On trouve, en effet, dans le Nouveau Testament (Jean XX, 28-29) :

> « Jésus lui dit : Parce que tu m'as vu, tu as cru. Heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru ! »

2.2.10 La morale inversée des esclaves est basée sur le mensonge

Nous avons vu que Nietzsche pense que les valeurs de la morale - à l'origine celles de l'aristocratie, fière et dominatrice, valeurs naturelles et favorables à la vie - ont été inversées par les esclaves déshérités. Cette inversion a eu lieu à la fois parce que les esclaves satisfaisaient ainsi des besoins psychologiques de se sentir protégés, valorisés et d'espérer [50], et parce que les religieux leur ont inculqué leurs valeurs religieuses par lavage de cerveau [38], en leur mentant. Nietzsche décrit cette inversion dans *"La Généalogie de la morale"* 1ère dissertation §14 :

> *"Un mensonge doit transformer la faiblesse en mérite, cela n'est pas douteux"*

> *"[…] Et l'impuissance qui n'use pas de représailles devient, par ce mensonge, la « bonté » ; la craintive bassesse, « humilité » ; la soumission à ceux qu'on hait,*

« obéissance » (c'est-à-dire l'obéissance à quelqu'un dont ils disent qu'il ordonne cette soumission, - ils l'appellent Dieu). Ce qu'il y a d'inoffensif chez l'être faible, sa lâcheté même, dont il est riche, et ce qui chez lui fait antichambre, et doit attendre à la porte, inévitablement, se parent ici d'un nom bien sonnant et s'appellent « patience », parfois même « vertu » ; « ne pas pouvoir se venger » devient « ne pas vouloir se venger » et parfois même pardon (« car ils ne savent pas ce qu'ils font [32] *- nous seuls savons ce qu'ils font ! ») On parle aussi de « l'amour de ses ennemis » - et l'on sue à grosses gouttes. […]"*

"Ils sont misérables, sans aucun doute, tous ces marmotteurs […] mais ils me disent que leur misère est un signe d'élection et de distinction de Dieu ;…"

"Maintenant ils me donnent à entendre que non seulement ils sont meilleurs que les puissants, les maîtres du monde dont ils doivent lécher les crachats (non pas par crainte, oh ! point du tout par crainte ! mais parce que Dieu ordonne d'honorer toutes les autorités) [33]*, que non seulement ils sont meilleurs, mais encore qu'ils « s'en tirent mieux » ou du moins qu'ils s'en tireront mieux un jour. Mais assez ! assez ! Je n'y tiens plus. De l'air ! De l'air ! Cette officine où l'on fabrique les idéaux, il me semble qu'elle pue le mensonge à plein nez."*

Et Nietzsche accuse les prêtres de déguiser leur haine des privilégiés en demande de justice et amour. Il poursuit dans le §14 :

"Ces êtres du sous-sol gonflés de vengeance et de haine [les prêtres] *- que font-ils de cette vengeance et de cette haine ? Avez-vous jamais entendu un pareil langage ? A n'en croire que leurs paroles, vous seriez-vous douté que vous n'étiez entouré que d'hommes du ressentiment ?...*

[…] Ce n'est qu'à présent que je saisis ce qu'ils ont répété si souvent : « Nous autres bons - nous sommes les justes » - ce qu'ils demandent, ils ne l'appellent pas représailles, mais bien « le triomphe de la justice » ; ce qu'ils haïssent, ce n'est pas leur ennemi, non ! ils haïssent « l'injustice »,« l'impiété » ; ce qu'ils croient et ce qu'ils espèrent, ce n'est pas un espoir de vengeance, l'ivresse de la douce vengeance (- « plus douce que le miel », disait déjà Homère), mais la victoire de Dieu, du Dieu de justice sur les impies ; ce qu'il leur reste à aimer sur terre, ce ne sont pas leurs frères dans la haine, mais « leurs frères en amour », comme ils disent, tous les bons et les justes de la terre. »"

2.3 Deuxième dissertation - La responsabilité

Cette dissertation commence par l'énoncé de la solution nietzschéenne au problème de la protection de l'individu contre la causalité aveugle, qui handicape toute initiative, toute créativité, donc la libre expression de la volonté de puissance.

- Il y a d'abord la causalité physique, le déterminisme, qui empêche l'homme de dominer la nature selon sa volonté.
- Il y a ensuite les prévisions humaines : l'homme réfléchit, calcule avant d'agir : il n'est pas spontané, donc pas libre.
- Il y a enfin la morale et les idéologies, qui enferment l'homme dans des *devoirs*. Le libre arbitre de l'homme est donc illusoire.

La solution à ce problème d'absence de liberté que propose Nietzsche est *l'oubli*, qui annule des contraintes dans l'esprit. Mais cette solution est contestable dans la mesure où des pensées apparaissent spontanément dans l'esprit, par exemple pour prévenir d'un danger ou rappeler un devoir.

2.3.1 Nietzsche et la moralité des mœurs

Problématique

Source : *"Aurore"*, §9 *"Idée de la moralité des mœurs"*

Dans cet aphorisme [1.a], Nietzsche décrit la moralité et situe son origine dans les mœurs d'une société, c'est-à-dire sa culture [2], ses traditions. Il écrit :

> *"…proposition principale : la moralité n'est pas autre chose (donc, avant tout, pas plus) que l'obéissance aux mœurs, quel que soit le genre de celles-ci ; or les mœurs, c'est la façon traditionnelle d'agir et d'évaluer. […] L'homme libre est immoral, puisque, en toutes choses, il veut dépendre de lui-même et non d'un usage établi, d'une tradition : dans tous les états primitifs de l'humanité « mal » est synonyme d'« individuel », « libre », « arbitraire », « inaccoutumé », « imprévu », « imprévisible »."*

Puisque, pour Nietzsche comme pour les neurosciences, le bonheur ne peut être atteint qu'en satisfaisant ses pulsions [4] et instincts [5], en se réalisant, en étendant son emprise (*"La vie est volonté de puissance"*), ce bonheur exige la liberté d'agir, et cette liberté s'oppose au respect des contraintes de la société que sont les mœurs. C'est pourquoi, dans toute son œuvre, Nietzsche combat pour l'individualisme (contre « le suivi du troupeau »), pour l'indépendance d'esprit, pour l'athéisme (qui s'affranchit de Dieu) et contre les religions (qui imposent la foi en Dieu et leur morale). C'est pourquoi - et comme dans son célèbre texte du *"Gai savoir"* §125 où il s'exclame *"Dieu est mort"* - Nietzsche se réjouit de la liberté des mœurs de notre époque :

> *"Si l'on compare notre façon de vivre à celle de l'humanité pendant des milliers d'années, on constatera que, nous autres, hommes d'aujourd'hui, vivons dans une époque très immorale : le pouvoir des mœurs est affaibli d'une façon surprenante et le sens moral s'est tellement subtilisé et élevé que l'on peut tout aussi bien le considérer comme volatilisé."*

Je suis d'accord avec Nietzsche, je l'ai écrit dans [1g], à une nuance près : il aurait dû écrire « l'homme libre est *amoral* », puisqu'un homme n'a pas de raison d'agir de manière *immorale*, mais seulement d'agir conformément à sa volonté de puissance, en ignorant la morale.

Nietzsche précise un peu plus loin :

> *"Qu'est-ce que la tradition ? Une autorité supérieure à laquelle on obéit, non parce qu'elle commande l'utile, mais parce qu'elle commande. En quoi ce sentiment de la tradition se distingue-t-il d'un sentiment général de crainte ? C'est la crainte d'une intelligence supérieure qui ordonne, d'une puissance incompréhensible et indéfinie, de quelque chose qui est plus que personnel, - il y a de la superstition dans cette crainte."*

On peut rapprocher cette phrase de la recommandation de Kant : « Il faut faire son devoir, non par espoir d'une récompense ou crainte d'un châtiment, mais parce que c'est son devoir. » [74] Kant définit le devoir comme « la nécessité d'accomplir une action par respect pour la loi ». Pour lui, une action est bonne si son intention peut être érigée en loi universelle ; le devoir est donc un impératif catégorique [30].

Mais alors que Kant dit que l'homme doit choisir librement de faire son devoir, Nietzsche (qui rejette l'impératif catégorique kantien) dit que l'obéissance aux commandements de la tradition se fait par crainte superstitieuse de Dieu, ou de puissances inconnues mais redoutables. Nous savons, aujourd'hui, qu'à ces craintes superstitieuses s'ajoutent les obligations de conformité aux traditions intériorisées par un homme dans son subconscient, qui s'imposent à lui « parce qu'il est fait ainsi ».

Dans ce passage, Nietzsche attribue le respect de la tradition à de la crainte, généralisation injustifiée : des coutumes comme les danses et vêtements folkloriques, par exemple, font partie d'une tradition dans un esprit de fête, pas de crainte.

La psychologie explique aujourd'hui le respect des mœurs par des impératifs culturels, des règles que chaque homme a intériorisées en acquérant sa culture, ou qui font même partie des universaux et de notre patrimoine génétique [36]. La moralité d'une pensée (suivie ou non par une action) est jugée instinctivement par notre subconscient, avant que nous cherchions à la confirmer par un raisonnement conscient lorsque nous éprouvons le besoin de cette confirmation.

2.3.1.1 Nécessité des coutumes dans une société

Source : *"Aurore"*, §16 *"Premier principe de la civilisation"*

> *"Chez les peuples sauvages il y a une catégorie de mœurs, de coutumes qui semblent viser à représenter la coutume pour elle-même : ce sont des ordonnances pénibles et, au fond, superflues…"*
>
> *"…le grand principe par quoi la civilisation commence : toute coutume vaut mieux que l'absence de coutumes."*

La culture commune aux membres d'une ethnie est leur premier lien social, et elle comprend des valeurs, des coutumes et des croyances [2]. Nietzsche souligne que certaines coutumes sont cruelles et irrationnelles ; mais comme elles font partie des mœurs, il faut les respecter. Le respect de ces coutumes, même superflues, est justifié dans la mesure où elles renforcent le lien social - mais seulement dans cette mesure-là.

Dans une société, une coutume est un lien social qui s'oppose au désordre et à une partition en communautés aux cultures incompatibles. Par là, une coutume est aussi préférable au manque de coutumes que la tyrannie est préférable à l'anarchie et l'anarchie à la guerre civile.

2.3.1.2 Nietzsche et le contrat social - Métaphore créanciers-débiteurs

Dans *"La Généalogie de la morale"* 2ème dissertation §9, Nietzsche définit le « contrat social » entre une communauté et chacun de ses membres :

"…les rapports de la communauté avec ses membres sont, dans leurs grandes lignes, ceux du créancier avec ses débiteurs. On vit dans une communauté, on jouit des avantages de la communauté […], on y est protégé et ménagé, jouissant de la paix et de la confiance, à l'abri de certains dommages et de certains actes d'hostilité, […] selon que l'on s'est engagé envers la communauté qui accorde sa protection contre ces dommages et ces actes d'hostilité."

Nietzsche rappelle que, dans les temps anciens, un membre qui ne respectait pas ce contrat était exclu de la communauté et encourait les châtiments les plus cruels :

"Dans le cas contraire qu'arrivera-t-il ? La communauté, le créancier abusés se feront payer de leur mieux […] Le coupable est un débiteur qui, non seulement ne rembourse pas les avances à lui faites, mais encore s'attaque à son créancier : en toute équité il est dès lors privé […] de tous ces biens et de tous ces avantages […]. La colère des créanciers lésés et de la communauté le rejette à l'état sauvage et hors la loi, dont il avait été protégé jusque-là : elle l'exclut, - et toute espèce d'acte hostile peut se commettre contre lui."

De telles pratiques continuent dans certains peuples primitifs : voir l'exemple afghan de 2013 [112].

De nos jours on considère que les droits de l'homme sont inaliénables [39] ; quelle que soit la faute d'un homme, même s'il a commis des crimes atroces ou contre l'humanité, il a droit (en principe !) à un procès équitable dans tous les pays signataires de la Charte des Nations unies de 1945 ; en pratique…

2.3.1.3 La prévisibilité de l'homme, conséquence du respect des mœurs

Le carcan des mœurs rend l'homme prévisible

Dans *"La Généalogie de la morale"* 2ème dissertation §2, Nietzsche décrit une conséquence du respect des mœurs, la prévisibilité des actes des hommes qui les respectent :

"…ce n'est que par la moralité des mœurs et la camisole de force sociale que l'homme a été vraiment rendu prévisible."

Nietzsche déplore la prévisibilité d'un individu parce qu'elle le rend semblable aux autres, qu'elle l'empêche de changer d'avis et de créer de manière originale, et plus généralement de suivre ses instincts conformément à la volonté de puissance. Il souhaite l'émergence d'une société d'hommes libérés :

"…le fruit le plus mûr de l'arbre est l'individu souverain, l'individu qui n'est semblable qu'à lui-même, l'individu affranchi de la moralité des mœurs, l'individu autonome et supramoral (car « autonome » et « moral » s'excluent), bref l'homme à la volonté propre, indépendante et persistante, l'homme qui a le droit de promettre, - "

On peut citer beaucoup de cas où la pensée et le comportement d'un homme ont été imprévisibles, même pour ses proches, sans que le respect des mœurs y soit pour quelque chose. Même si on considère une société toute entière, ses opinions et comportements statistiques sont souvent fort peu prévisibles, là encore sans rapport avec les mœurs. On peut retenir de cette opinion de Nietzsche que les mœurs d'une

société restreignent *parfois* la liberté de *certains* de ses membres, ainsi que leur individualisme et leur créativité.

En se rappelant que *"La Généalogie de la morale"* a été écrite après *"Par-delà bien et mal"* pour lui servir de complément, et que Nietzsche milite pour une société où l'homme serait débarrassé du carcan de la morale traditionnelle, de ses préjugés et de ses illusions, on peut voir dans ce texte un argument de plus contre la morale traditionnelle au nom de la liberté.

La réputation de fermeté

Nietzsche développe son opinion ci-dessus sur la relation entre respect des mœurs et prédictibilité dans *"Le Gai savoir"* §296 *"La réputation de fermeté"*. Il explique que la réputation de fermeté d'un homme lui est fort utile : elle rassure son entourage, qui peut compter sur lui - qualité précieuse aux yeux de ce « troupeau d'esclaves craintifs ». Les gens qui l'entourent aiment que le caractère d'un homme soit constant, qu'on puisse prédire ses opinions, ses désirs et ses actes en toutes circonstances : cela fait partie de ses bonnes mœurs.

Les mœurs désapprouvent les changements d'opinion, les initiatives originales, donc la recherche de méthodes d'action ou de connaissances nouvelles qui pourraient déranger les habitudes de vie ou de pensée. La société a donc inculqué à l'homme des valeurs de fermeté qui lui donnent mauvaise conscience lorsqu'il songe à les transgresser. Nietzsche déplore cette morale qui enferme l'homme et étouffe son originalité.

La durée optimale des habitudes

Dans *"Le Gai savoir"* §295 *"Brèves habitudes"* Nietzsche complète son opinion sur la durée optimale des habitudes d'un homme, indépendamment des mœurs de son entourage. A ses yeux, avoir des habitudes est indispensable pour ne pas avoir à résoudre des problèmes nouveaux à tout bout de champ. Mais une habitude ne doit pas durer trop longtemps, pour que l'homme demeure libre de changer d'avis, de s'adapter, d'innover, de voyager. Il écrit :

> *"Je hais en revanche les habitudes durables et j'ai l'impression qu'un tyran s'approche de moi et que l'air nécessaire à ma vie s'épaissit là où les événements [me] semblent devoir engendrer nécessairement des habitudes durables, par exemple par l'intermédiaire d'une fonction, de la fréquentation des mêmes personnes, d'une habitation fixe…"*

2.3.1.4 L'homme malade de lui-même - La mauvaise conscience

Source : *"La Généalogie de la morale"* 2ème dissertation §16

Nietzsche attribue aux contraintes morales ou légales imposées à chaque homme par la société où il vit la « mauvaise conscience » de cet homme, c'est-à-dire un sentiment permanent de culpabilité, d'impuissance, de regret, de frustration.

> *"Je considère la mauvaise conscience comme le profond état morbide où l'homme devait tomber sous l'influence de cette transformation, la plus radicale qu'il ait jamais subie, - de cette transformation qui se produisit lorsqu'il se trouva définitivement enchaîné dans le carcan de la société et de la paix."*

Le sentiment de frustration des hommes venait du conflit entre leur nature ancestrale et les possibilités d'expression de leur volonté de puissance dans la société :

"…les anciens instincts n'avaient pas renoncé d'un seul coup à leurs exigences ! Mais il était difficile et rarement possible de les satisfaire : ils furent pour l'essentiel forcés de se chercher des satisfactions nouvelles et pour ainsi dire souterraines. Tous les instincts qui ne peuvent pas se décharger à l'extérieur se retournent en dedans…"

"Ces formidables remparts que l'organisation sociale a élevés pour se protéger contre les vieux instincts de liberté - et il faut placer le châtiment au premier rang de ces remparts - ont réussi à faire se retourner tous les instincts de l'homme sauvage, libre et vagabond contre l'homme lui-même. L'hostilité, la cruauté, le plaisir de persécuter, d'attaquer, de changer, de détruire - tout cela se dirigeant contre le possesseur de tels instincts : c'est là l'origine de la « mauvaise conscience »."

"…alors fut introduite la plus grande et la plus inquiétante de toutes les maladies, dont l'humanité n'est pas encore guérie aujourd'hui, celle de l'homme, malade de lui-même : conséquence d'un divorce violent avec le passé animal…"

2.3.1.5 L'organisation en Etats s'est imposée par la violence

Source : *"La Généalogie de la morale"* 2ème dissertation §17

Comment les sociétés se sont organisées en Etats, selon Nietzsche

Nous avons vu que, pour Nietzsche, l'homme souffre des contraintes de la vie en société, vie régie par une morale, des coutumes et des lois qui restreignent ses possibilités d'actions conformes à ses instincts animaux. Cette souffrance fait qu'il s'oppose à l'établissement d'une organisation de la société. Nietzsche en déduit que cette organisation n'a pu être imposée aux populations que par la violence.

"…il faut admettre d'abord que cette modification ne fut pas insensible ni volontaire, qu'elle ne se présenta pas comme l'adaptation organique à un nouvel état de choses, mais comme une rupture, un saut, une obligation, une fatalité inéluctable contre quoi il n'y avait ni possibilité de lutte ni ressentiment."

L'opinion de Nietzsche sur la nécessité de violence dans la transition d'une forme de société vers une autre est confortée par la doctrine marxiste exposée dans [120] et dans Les cas du communisme et du socialisme.

Pourtant il y a des cas où Nietzsche se trompe. L'ethnologie enseigne que les familles primitives de chasseurs-cueilleurs se sont spontanément groupées en tribus pour chasser et se défendre, les hommes acceptant à cette occasion de respecter des règles tribales et des valeurs altruistes en échange des avantages de la vie en groupe. Il n'y a pas eu de *"fatalité inéluctable"*, mais la loi darwinienne de survie des mieux adaptés a fait que les tribus ont survécu aux guerres et aux pillages d'autant plus souvent qu'elles étaient mieux organisées. Et cela resta vrai lorsque, à la transition entre le Paléolithique et le Néolithique il y a environ 11.700 ans, les chasseurs-cueilleurs devinrent cultivateurs et éleveurs. Nietzsche poursuit :

"…la soumission à une forme fixe d'une population jusqu'alors sans normes et sans freins, telle qu'elle a commencé par un acte de violence, ne peut être menée à terme que par d'autres actes de violence, - que, par conséquent,

l'« État » primitif à dû entrer en scène avec tout le caractère d'une effroyable tyrannie, d'une machine opprimante et impitoyable, et continuer à se manifester ainsi, jusqu'à ce qu'enfin une telle matière première d'un peuple encore plongé dans l'animalité soit non seulement pétrie et rendue maniable, mais encore façonnée. J'ai employé le mot « État » : il est aisé de concevoir ce que j'entends par là - une horde quelconque de blondes bêtes de proie, une race de conquérants et de seigneurs qui, avec son organisation guerrière doublée de la force d'organisation, laisse, sans scrupules, tomber ses formidables griffes sur une population peut-être infiniment supérieure en nombre, mais encore informe et errante. Telle est bien l'origine de l'« État » sur la terre : je pense qu'on a fait justice de cette rêverie qui faisait remonter cette origine à un « contrat »."

Même si le regroupement en tribus ne s'est pas toujours fait grâce à des violences contre les individus, comme le pense Nietzsche, il a raison d'écrire que les sociétés primitives étaient régies par la loi du plus fort. Voyons à présent pourquoi Nietzsche a tort de rejeter l'origine contractuelle du regroupement d'hommes en sociétés à règles communes.

Le procès de Nietzsche à Rousseau

Nietzsche interprète *Du contrat social* de J-J Rousseau [29b] comme attribuant historiquement la formation de l'Etat, avec ses lois, dans une société déjà soumise à des règles morales, à un contrat - implicite mais librement consenti - entre chaque citoyen et la communauté. Cette interprétation historique est inexacte : Rousseau affirme que les sociétés se sont organisées *par nécessité économique et sociale*, il ne relate pas l'histoire de l'organisation de telle ou telle société (voir aussi [29]), il n'affirme pas que des hommes se sont mis à respecter un quelconque contrat pour d'autres raisons.

En fait, les sociétés se sont organisées surtout d'après les lois économiques, pour gérer le plus efficacement possible la production et les échanges : voilà la vérité historique, c'est aussi ce qu'il faut comprendre du texte de Rousseau, et c'est ce que Karl Marx a confirmé dans sa « science » du *Matérialisme historique* décrite dans son célèbre ouvrage *Le Capital* [71].

Partant de son interprétation inexacte, Nietzsche accuse Rousseau de s'être trompé en décrivant la formation des Etats par accord de leurs membres sur un même contrat social. Il affirme, lui, que les Etats se sont formés par la violence, la guerre et la barbarie, derrière des chefs dont les qualités héréditaires faisaient des « maîtres » qui soumettaient les autres hommes sans scrupule, par égoïsme, soif du pouvoir et des richesses.

"Ils ne savent pas, ces organisateurs de naissance, ce que c'est que la faute, la responsabilité, le scrupule ; en eux règne cet effrayant égoïsme de l'artiste au regard d'airain, et qui se sait justifié d'avance dans son « œuvre », en toute éternité, comme la mère dans son enfant. Ce n'est point chez eux, on le comprend d'emblée, qu'a germé la mauvaise conscience, - mais sans eux elle n'aurait point levé, cette plante horrible, elle n'existerait pas…"

Nietzsche et Rousseau ont tous deux raison : les Etats se sont formés et ont grandi régis à la fois par des règles économiques non explicites, des lois imposées par la force et les résultats des guerres.

2.3.1.6 Nécessité de la folie pour l'émergence d'idées nouvelles

Source : *"Aurore"*, §14 *"Signification de la folie dans l'histoire de l'humanité"*

> *"Si […] des idées nouvelles et divergentes, des instincts et des jugements de valeur contraires n'ont jamais cessé de surgir, ce ne fut cependant pas parce qu'ils étaient sous l'égide d'un sauf-conduit terrible : presque partout, c'est la folie qui ouvre la voie de l'idée nouvelle, qui rompt le ban d'une coutume, d'une superstition vénérée."*

Pour Nietzsche, la volonté de puissance d'un homme exige pour s'exprimer la liberté de suivre ses instincts [5] et pulsions [4] sans se laisser freiner par la Raison, la Morale ou la Loi. Or la créativité est une expression de la volonté de puissance, tandis que la logique rationnelle n'est qu'une mise en forme déductive d'idées déjà présentes. C'est pourquoi Nietzsche réserve au suivi débridé (dionysiaque [8]) des pulsions et instincts toutes les manifestations humaines de la volonté de puissance, la recherche du bonheur par croissance de l'emprise et la créativité. Et comme ce suivi débridé est, par définition, une manifestation de la folie, Nietzsche pense que les idées nouvelles ne peuvent germer que dans des esprits libérés des contraintes de toute sorte, des coutumes, de la Raison et de la Loi.

Il y a, dans l'Histoire, de nombreux exemples d'idées jugées folles à leur époque qui ont fait progresser l'humanité. En voici :

- Dans le domaine des sciences, le système héliocentrique de Nicolas Copernic, la quantification de l'énergie rayonnée de Max Planck, la Relativité générale d'Albert Einstein ;
- Dans le domaine sociétal, les droits de l'homme, l'égalité devant la Loi ;
- Dans le domaine des croyances, celles du christianisme (un humble sera jugé au Ciel comme un puissant, un pauvre comme un riche, selon leurs actes ; c'est la pureté d'intentions qui mène au Paradis, pas les sacrifices païens, etc.).

  La civilisation [2] européenne était dominée par la tradition chrétienne, qui tenait pour vraies les révélations de la Bible comme « Dieu a créé le monde tel qu'il est aujourd'hui il y a 6000 ans environ », croyance dont Darwin a montré l'impossibilité ; croire la science humaine plutôt que les Saintes Ecritures était en son temps une folie sacrilège, et c'est toujours le cas dans certains états des Etats-Unis.

2.3.1.7 Sentiments de supériorité et de plénitude de celui qui peut promettre

Pour Nietzsche, un homme est vraiment libre s'il peut s'engager, agir comme il a choisi de le faire, donc faire des promesses aux autres et à lui-même. Un tel homme a alors un sentiment de plénitude, de supériorité ; à l'évidence, il fait partie de la race des maîtres. Après la citation ci-dessus, Nietzsche poursuit :

> *" - celui qui possède en lui-même la conscience fière et vibrante de ce qu'il a enfin atteint par là, de ce qui s'est incorporé en lui, une véritable conscience de la liberté et de la puissance, le sentiment d'être arrivé à la perfection de l'homme. Cet homme affranchi qui* <u>peut</u> *vraiment promettre, ce maître du* <u>libre</u> *arbitre, ce souverain - comment ne saurait-il pas quelle supériorité lui est ainsi assurée sur tout ce qui ne peut pas promettre et répondre de soi, quelle confiance, quelle crainte, quel respect il inspire - il « mérite » tout cela - et qu'avec ce pouvoir sur lui-même, le pouvoir sur les circonstances, sur la nature et sur toutes les*

créatures de volonté plus bornée et moins dignes de confiance, lui est nécessairement remis entre les mains ? L'homme « libre », le détenteur d'une durable et indomptable volonté, trouve dans cette possession son étalon de valeur : ne se référant qu'à lui-même pour regarder les autres, il vénère ou méprise ; et de même qu'il honore fatalement ceux qui lui ressemblent, les forts et ceux auxquels on peut se fier (ceux qui peuvent promettre), - donc chacun de ceux qui promettent en souverain, difficilement, rarement, sans hâte, de ceux qui sont avares de leur confiance, qui honorent lorsqu'ils font confiance, qui donnent leur parole comme quelque chose sur quoi l'on peut tabler, puisqu'il se sent assez fort pour pouvoir la tenir en dépit de tout, même des accidents, même de la « destinée » - ; de même il sera nécessairement prêt à chasser d'un coup de pied les misérables roquets qui promettent, alors que la promesse n'est pas de leur domaine, à battre de verges le menteur déjà parjure au moment où la parole passe sur ses lèvres. La fière connaissance du privilège extraordinaire de la responsabilité, la conscience de cette rare liberté, de cette puissance sur lui-même et sur le destin, a pénétré chez lui jusqu'aux profondeurs les plus intimes, pour passer à l'état d'instinct, d'instinct dominant : - comment l'appellera-t-il, cet instinct dominant, à supposer qu'il ressente le besoin d'une désignation ? Ceci n'offre pas l'ombre d'un doute : l'homme souverain l'appelle sa conscience...

L'homme à forte personnalité qui en impose aux autres, qui a confiance en sa valeur, qui est vraiment libre de s'engager en prenant ses responsabilités, a conscience de son pouvoir sur lui-même et sur les événements.

2.3.2 Apologie de la cruauté - Châtiment

Nietzsche consacre presque toute la 2ème dissertation de *"La Généalogie de la morale"* à ces sujets, ce qui montre l'importance qu'il y attache.

2.3.2.1 La morale inculquée par lavage de cerveau

Dans *"La Généalogie de la morale"* 2ème dissertation §3, Nietzsche affirme que l'homme-animal ne peut apprendre que par l'effet d'une souffrance. A la question :

"« Comment à l'homme-animal faire une mémoire ? Comment sur cette intelligence du moment, à la fois obtuse et trouble, sur cette incarnation de l'oubli, imprime-t-on quelque chose assez nettement pour que cela demeure présent ? »..."

Nietzsche répond :

"« On applique une chose avec un fer rouge pour qu'elle reste dans la mémoire : seul ce qui ne cesse de faire mal reste dans la mémoire »"

Et il précise :

"…les plus épouvantables sacrifices et gages (par exemple le sacrifice du premier-né), les mutilations les plus répugnantes (entre autres la castration) les rituels les plus cruels de tous les cultes religieux (car toutes les religions sont en dernière analyse des systèmes de cruauté) - tout cela a son origine dans cet instinct qui a su deviner dans la douleur l'adjuvant le plus puissant de la mnémotechnique."

Nietzsche désigne les mortifications de l'ascétisme [37] comme moyen de lavage de cerveau [38] infligé aux peuples pour qu'ils mémorisent les règles morales que leur classe dominante (aristocratie et religieux) veut leur inculquer :

> *"…tout l'ascétisme est de ce domaine : quelques idées doivent être rendues ineffaçables, inoubliables, toujours présentes à la mémoire, « fixes », afin d'hypnotiser le système nerveux et intellectuel tout entier au moyen de ces « idées fixes » - et par les procédés et les manifestations de l'ascétisme on supprime, au profit de ces idées, la concurrence des autres idées, on les rend « inoubliables ». Plus l'humanité a eu « mauvaise mémoire », plus l'aspect de ses coutumes a été épouvantable ; en particulier la dureté des lois pénales permet d'évaluer les difficultés qu'elle a éprouvées pour se rendre victorieuse de l'oubli et pour maintenir présentes à la mémoire de ces esclaves du moment, soumis aux passions et aux désirs, quelques exigence primitives de la vie sociale."*

Critique de cette opinion

Il y a de nombreux exemples dans l'Histoire qui donnent raison à Nietzsche, hélas. Les gouvernants pour imposer leurs lois, et les religieux pour imposer leurs croyances et les pratiques associées, ont beaucoup torturé, en invoquant à chaque fois d'excellentes raisons conformes à *leur* morale et les lois qu'*ils* voulaient faire respecter.

Mais l'homme n'apprend pas seulement par la souffrance et la crainte. Il peut aussi, par exemple, apprendre :

- *Par intérêt* (économique, financier, etc.) des règles qui ont une dimension morale ; un vendeur qui veut gagner le plus sur le long terme respecte son client et lui fait gagner de l'argent, au lieu de le tromper ;
- *Par idéologie politique ou économique* une doctrine à forte dimension morale comme le socialisme ou le libéralisme, lorsque cette doctrine enthousiasme ;
- *Par pragmatisme* (je constate les attitudes morales qui sont acceptées et celles qui ne le sont pas ; je convaincs mieux l'autre de quelque chose qu'il accepte comme moral ; je me justifie à mes propres yeux en me prouvant que j'agis ou compte agir moralement) - et je me souviens après de « ce qui a marché » ou « n'a pas marché ».

2.3.2.2 Nietzsche et la justice

2.3.2.2.1 La société responsable des comportements délinquants ?

La tendance instinctive d'un individu étant d'agir conformément à sa volonté de puissance, c'est-à-dire de ses envies ou de son intérêt mais pas conformément à la morale de la société, celle-ci a le devoir de lui enseigner cette morale : ce qui se fait, ce qui ne se fait pas et ce qui est obligatoire. Elle a aussi le devoir de veiller au respect des lois, avec les institutions judiciaire et policière. Nietzsche pense que lorsque la société des esclaves constate des comportements individuels immoraux, sa première tendance est d'en assumer la responsabilité ; il écrit dans *"Aurore"*, §9 :

> *"La communauté […] considère pourtant, avant tout, la culpabilité de l'individu comme sa culpabilité à elle, et elle en supporte le châtiment comme son*

châtiment : « Les mœurs se sont relâchées », ainsi gémit l'âme de chacun, « pour que de pareils actes soient devenus possibles »."

Nous avons abordé plus haut cette tendance à l'angélisme de certaines personnes de gauche dans la société française actuelle, *certaines personnes* et pas *la société* comme l'écrit Nietzsche en généralisant à tort.

Montée de la mansuétude dans les sociétés riches comme en France

Dans "La *Généalogie de la morale"* 2ème dissertation §10, Nietzsche écrit :

"A mesure que s'accroît sa puissance, une communauté accorde moins d'importance aux manquements de ses membres, puisque ces membres ne lui paraissent plus dans la même mesure dangereux pour l'existence de l'ensemble ni subversifs : le malfaiteur n'est plus « mis au ban » et chassé, le courroux général ne peut plus, comme jadis, se donner libre carrière contre lui, - bien plus, on défend maintenant soigneusement le malfaiteur contre cette colère, on le protège surtout contre ceux qui ont subi le dommage immédiat. […]"

Cette constatation de Nietzsche s'applique bien à la réaction de la société française actuelle contre la délinquance. Les délinquants ont de plus en plus de droits : présence obligatoire d'un avocat lors des interrogatoires ; délai réduit pour les mettre en examen ou les libérer ; respect tatillon de la procédure entraînant de fréquentes remises en liberté de criminels ; *majorité* de condamnés à la prison qui n'y vont jamais faute de places ; police souvent impuissante parce que l'emploi de la force et d'armes pourrait blesser des casseurs et des pillards ; ordre de ne pas poursuivre des délinquants qui s'enfuient en voiture et de ne pas leur tirer dessus pour ne pas qu'ils aient un accident ou une blessure ; manque d'effectifs de police et de justice pour sécuriser les banlieues et y lutter contre les trafics ; jeunes multirécidivistes en échec scolaire pour qui on dépense des fortunes dans des centres éducatifs fermés [1m] au lieu d'investir dans les études de jeunes qui promettent, etc.: *la loi française protège plus les délinquants que leurs victimes, dont on cherche à apaiser la colère par des dédommagements à coût minimum*. Nietzsche poursuit :

"[…] l'effort tenté pour localiser le cas et prévenir ainsi une effervescence et un trouble plus grands ou même généralisés ; la recherche de compensations équivalentes pour accommoder toute l'affaire ;"

Il est fréquent qu'un préfet refuse que la police poursuive des incendiaires, des voleurs de véhicules et des casseurs dans un « quartier sensible », pour éviter des émeutes de leurs jeunes, ennemis déclarés de la société française ; il n'y a rien qu'un gouvernement français craigne plus que l'écho médiatique d'émeutes dans des cités. Et il est fréquent que la police laisse faire des blocages de route ou d'accès à des dépôts d'essence pour ne pas mécontenter ces grévistes preneurs d'otages. Nietzsche poursuit :

"…avant tout la volonté toujours plus arrêtée de considérer toute infraction comme pouvant être rachetée, et par conséquent d'isoler, du moins dans une certaine mesure, le délinquant de son acte, - tels sont les traits qui caractérisent toujours plus clairement le droit pénal dans les phases suivantes de son développement. Si la puissance et la conscience individuelle d'une communauté s'accroissent, le droit pénal toujours s'adoucira ;"

La loi française considère qu'un acte - même grave - peut être racheté, et qu'après un séjour en prison le condamné a payé sa dette envers la société et peut être remis en liberté ; ce séjour est même toujours écourté en cas de « bonne conduite ». Après avoir ainsi payé sa dette à la société, le condamné est jugé digne d'être libre et capable de vivre dans la société, alors qu'il est fréquent qu'il ne puisse pas y gagner sa vie, faute de qualification à un métier. En dissociant le délit du délinquant, la loi française met souvent en danger la société en y relâchant des gens incapables d'y vivre autrement qu'en parasites ; c'est ainsi que beaucoup de Tsiganes (Roms), dont la tradition millénaire veut qu'ils n'aillent pas à l'école, ne peuvent vivre que de mendicité, vols et trafics, et constituent une proportion significative de la population carcérale.

Il n'est donc pas surprenant que beaucoup de citoyens respectueux des lois finissent par ne plus supporter l'insécurité, les trafics et le communautarisme qui défie la République, et le manifestent dans leurs votes et dans la rue. Soucieux d'éviter une défaite électorale, le gouvernement et divers partis politiques réagissent alors ; Nietzsche écrit à la suite :

> *"dès qu'un affaiblissement ou un danger profond se manifestent, aussitôt les formes plus rigoureuses de la pénalité reparaissent."*

Nietzsche généralise et résume ses prises de position précédentes en concluant :

> *"Le « créancier » s'est toujours humanisé dans la même proportion qu'il s'est enrichi ; en fin de compte, on mesure même sa richesse au nombre des préjudices qu'il peut supporter sans en souffrir. Il n'est pas impossible de concevoir une société ayant conscience de sa puissance au point de se payer le luxe suprême de laisser impuni celui qui l'a lésée. « Que m'importent en somme mes parasites ? » pourrait-elle dire alors. « Qu'ils vivent et qu'ils prospèrent ; je suis assez forte pour ne pas m'inquiéter d'eux ! »... La justice qui a commencé par dire : « tout peut être racheté, tout doit être racheté » est une justice qui finit par fermer les yeux et par laisser courir celui qui est insolvable, - elle finit, comme toute chose excellente en ce monde, par s'abolir elle-même. Cette auto-abolition de la justice, on sait de quel beau nom elle se pare - elle s'appelle la grâce, elle demeure, comme l'on pense, le privilège du plus puissant, mieux encore, son « par-delà » le droit."*

Nietzsche plaide donc pour qu'on considère certains délinquants comme incorrigibles par nature, incapables de se racheter et de vivre normalement. La liberté qu'on leur accorde constitue alors un refus de justice à leurs victimes, une auto-abolition de la justice.

<u>Sociétés compassionnelles et problèmes d'immigration</u>

A son époque, Nietzsche ne pouvait deviner les problèmes actuels d'immigration dans les pays riches de gens qui veulent du travail ou cherchent à échapper à un régime qui les menace. Aider ces malheureux est naturel pour beaucoup de citoyens des pays riches, simplement parce qu'ils ont bon cœur. En outre, l'économie de nombreux pays riches a besoin de travailleurs immigrés parce que leur faible natalité entraîne un manque de main d'œuvre.

Mais hélas, beaucoup de candidats à l'immigration n'ont pas une qualification professionnelle adaptée aux postes disponibles, et leur niveau d'études est trop

faible pour qu'ils puissent se former ; beaucoup de ces candidats ne parlent même pas la langue du pays où ils veulent s'installer. Ils parviennent souvent à y entrer illégalement, ou à y entrer comme touristes et à y rester après expiration de leur visa. Certains trouvent même du travail au noir, sous-payé et sans protection sociale, et vivent en se cachant pendant des années. Et à ces immigrés clandestins s'ajoutent les membres de leur famille que les immigrés légaux font venir du pays d'origine au titre du droit, naturel et reconnu, au regroupement familial ; on estime qu'en France, chaque année, il y a plusieurs dizaines de milliers d'immigrants qui s'installent, clandestinement ou non, mais sont hélas inassimilables.

Plus l'entrée et l'installation de ces immigrants est facilitée, plus il y en aura : le nombre de candidats dans le monde se compte en dizaines de millions. Or aucun pays riche ne peut en accueillir plus d'un certain nombre, au-delà duquel la charge financière de ses citoyens pour nourrir, loger, soigner et former ses immigrés deviendrait insupportable.

Et à cette charge financière s'ajoute le refus fréquent de beaucoup d'étrangers de s'intégrer à la société des pays d'accueil, d'en adopter la langue, les vêtements et autres coutumes : il suffit de constater le nombre croissant de ces hommes et femmes qui s'habillent et se comportent ostensiblement d'une façon qui exprime leur refus de la manière européenne de vivre, leurs exigences croissantes en matière d'alimentation conforme à leurs coutumes, de séparation des hommes et femmes dans des bâtiments publics, de pauses dans leur travail pour prier, etc. Un nombre croissant de ces immigrés se constituent en communautés, délibérément distinctes de celles des autochtones avec leur propre culture, quand elles ne leur sont pas hostiles.

De même qu'il y a des citoyens des pays avancés prêts à pardonner aux délinquants et à accuser leur propre société d'être responsable de leur comportement, il y a des Européens qui sont prêts à accueillir tous les immigrés illégaux et à régulariser leur séjour ; certains voudraient même leur donner ensuite un droit de vote. Leur bon cœur en fait, hélas, des utopistes : les pays riches ne peuvent accueillir toute la misère du monde sans que la plupart de leurs citoyens se révoltent contre ce que cela coûte, et contre la concurrence illégale que ces travailleurs acceptant un salaire misérable font à leurs propres travailleurs. Il y a des pays européens où le refus de ces étrangers inassimilables a fait élire des députés xénophobes, et d'autres comme l'Australie où il n'a jamais été question d'en accepter un seul - j'y suis allé, je sais de quoi je parle.

2.3.2.2.2 Relation entre faute et dette

Source : *"La Généalogie de la morale"* 2ème dissertation §4

Pour Nietzsche, la notion de *faute* a pour origine celle de *dette*. Il cite un argument basé sur la racine commune des noms allemands qui désignent ces deux notions, respectivement Schuld et Shulden, argument évidemment sans valeur.

Cet argument est sans valeur en français, où la relation causale est inversée : quand on a commis une faute, on doit quelque chose : si, par ma faute, j'ai fait du tort à une personne, je lui dois réparation ; un détenu qu'on relâche a payé sa dette envers la société. Chez tous les peuples, la morale oblige un fautif à réparer dans toute la mesure du possible.

2.3.2.2.3 "Toute chose a son prix, tout peut être payé"

Dans *"La Généalogie de la morale"* 2ème dissertation §8, Nietzsche écrit :

> *"Le sentiment de la faute, de l'obligation personnelle […] a tiré son origine, nous l'avons vu, des plus anciennes et des plus primitives relations entre individus, les relations entre acheteur et vendeur, entre créancier et débiteur…"*
>
> *"« Toute chose a son prix, tout peut être payé. » - Ce fut le canon moral de la justice, le plus ancien et le plus naïf, le commencement de toute « bonté », de toute « équité », de toute « bonne volonté », de toute « objectivité » sur la terre. La justice, à ce premier degré, c'est la bonne volonté entre gens de puissance à peu près égale, de s'accommoder les uns des autres, de ramener l' « entente » au moyen d'un compromis, - quant aux gens moins puissants on les contraignait à accepter entre eux ce compromis."*

2.3.2.3 Faute, châtiment et cruauté

2.3.2.3.1 Responsabilité et châtiment

Source : *"La Généalogie de la morale"* 2ème dissertation §4.

Un homme ne peut être tenu pour responsable de quelque chose que dans la mesure où il pouvait intervenir pour qu'elle ait lieu ou pas, c'est-à-dire dans la mesure où il en avait connaissance, disposait de son libre arbitre et pouvait agir.

- Nous avons déjà vu qu'en fait le libre arbitre est illusoire ; c'est une faculté qui n'existe que pour des chrétiens et, plus généralement, des spiritualistes [1f] (qui croient comme Descartes que l'esprit et sa raison l'emportant sur la matière, l'esprit de l'homme peut toujours lui faire faire « les bons choix »).
- Nous avons vu aussi que la société *doit* tenir un homme pour responsable de ses actes.

  Nietzsche confirme l'existence d'un « contrat social » entre une communauté et chacun de ses membres. Il affirme son établissement par la violence dans *"La Généalogie de la morale"* 2ème dissertation §17, où il accuse implicitement J-J Rousseau de l'avoir attribué à tort à un accord librement consenti dans [29b].

Nietzsche constate qu'en tant que représaille, le châtiment associé à une faute n'est dû, de nos jours, que si le fautif aurait pu éviter la faute grâce à son libre arbitre. Mais selon Nietzsche, avant notre époque le châtiment-représaille pouvait être infligé même en l'absence de culpabilité. On punissait par exemple par colère, comme les parents punissent un enfant, ou parce qu'un vainqueur prenait plaisir à faire souffrir un ennemi vaincu.

Nietzsche pense donc que, depuis toujours, l'homme a associé à un dommage subi un châtiment compensatoire *réputé équivalent*, cette association résultant *d'un contrat (explicite ou implicite) entre un débiteur et un créancier*. Selon lui, on a donc toujours considéré qu'il existe, pour chaque dommage, une réparation équivalente - éventuellement sous forme de châtiment du fautif, et on a tort de pardonner pour absence de libre arbitre ou de capacité d'intervention.

2.3.2.3.2 Les diverses formes de châtiment et leur effet

Source : *"La Généalogie de la morale"* 2ème dissertation §13, 14 et 15

Nietzsche cite une liste de « sens » que l'on peut donner à un châtiment :

> *"Châtiment, comme moyen d'empêcher le coupable de nuire et de continuer ses dommages. Châtiment comme rachat du dommage causé et cela sous une forme quelconque (même celle d'une compensation d'affect). Châtiment comme moyen d'isoler la cause d'une perturbation d'équilibre pour empêcher la propagation de cette perturbation. […] Châtiment comme moyen de compensation pour les avantages dont le coupable a joui jusque-là (par exemple lorsqu'on l'utilise comme esclave dans une mine). Châtiment comme moyen d'éliminer un élément dégénéré (dans certaines circonstances toute une branche, comme le prescrit la législation chinoise' : donc moyen d'épurer la race ou de maintenir un type social). Châtiment comme occasion de fête, c'est-à-dire comme viol et humiliation d'un ennemi enfin vaincu. Châtiment comme moyen de créer une mémoire, soit chez celui qui subit le châtiment, - c'est ce qu'on appelle la « correction », - soit chez les témoins de l'exécution. […] Châtiment comme déclaration de guerre et mesure de police contre un ennemi de la paix, de la loi, de l'ordre, de l'autorité..."*

> *"Cette liste n'est certainement pas complète ; car il est évident que le châtiment revêt des utilités de toutes sortes."*

Effet *escompté* du châtiment sur celui à qui on l'inflige

> *"Le châtiment aurait la propriété d'éveiller chez le coupable le sentiment de la faute ; on voit en lui le véritable instrument de cette réaction psychique que l'on appelle « mauvaise conscience », « remords »."*

Effet *réel* du châtiment sur celui à qui on l'inflige

> *"Ce que l'on atteint, en somme, par le châtiment chez l'homme et l'animal, c'est l'augmentation de la crainte, l'affinement de la perspicacité, la domination sur les appétits : en ce sens, le châtiment dompte l'homme, mais ne le rend pas « meilleur »."*

2.3.2.3.3 L'ancien « droit à la cruauté »

Source : *"La Généalogie de la morale"* 2ème dissertation §5

Un contrat comprenant souvent une clause de garantie destinée à indemniser le créditeur en cas de non-respect de ses engagements par le débiteur, Nietzsche rappelle qu'il fut un temps où cette garantie pouvait être :

> *"…quelque chose qu'il [le débiteur] « possède » encore, qu'il a encore en sa puissance, par exemple son corps, sa femme, sa liberté, voire sa vie…"*

Nostalgique de cette époque préchrétienne, Nietzsche cite le fait que :

> *"…le créancier pouvait notamment dégrader et torturer de toutes les manières le corps du débiteur, par exemple en couper telle partie qui parût en proportion avec l'importance de la dette…"*

Il poursuit :

"Voici en quoi consiste l'équivalence : aux lieu et place d'un avantage, qui compense directement le dommage causé (donc au lieu d'une compensation en argent, en terre, en possession d'une quelconque nature), il est accordé au créancier une sorte de satisfaction en manière de remboursement et de compensation, - la satisfaction d'exercer, sans aucun scrupule, sa puissance sur un être réduit à l'impuissance, la volupté « de faire le mal pour le plaisir de le faire' », la jouissance du viol : et cette jouissance est d'autant plus vive que le rang du créancier sur l'échelle sociale est plus bas, que sa condition est plus humble, car alors le morceau lui paraîtra plus savoureux et lui donnera l'avant-goût d'un rang social plus élevé. Grâce au châtiment infligé au débiteur, le créancier prend part au droit des seigneurs : il finit enfin, lui aussi, par goûter le sentiment exaltant de pouvoir mépriser et maltraiter un être comme quelque chose qui est « au-dessous de lui » […] La compensation consiste donc en une assignation et un droit à la cruauté."

Nietzsche rappelle donc :

- Qu'une faute ou un non-respect de contrat pouvait donner droit à faire souffrir ;
- Qu'il était admis (et apprécié !) qu'un homme puisse en torturer un autre, même et surtout si ce dernier était d'un rang social plus élevé.

La société dont Nietzsche a la nostalgie admettait donc un *droit à la cruauté*.

2.3.2.3.4 Faire souffrir des hommes était un plaisir et un spectacle

Dans *"La Généalogie de la morale"* 2ème dissertation §6 et §7, Nietzsche écrit :

"Dans la mesure où faire souffrir causait un plaisir infini, en compensation du dommage et du désagrément causé par le dommage, cela procurait aux parties lésées une contre-jouissance extraordinaire : faire souffrir ! - une véritable fête !

Le plaisir de faire souffrir était tel qu'on en fit des spectacles appréciés d'un vaste public. Exemples :

- Les jeux du cirque à Rome, et en France les exécutions par décapitation, écartèlement ou sur un bûcher.
- L'extrême cruauté fait partie de la culture traditionnelle russe : [118] : 1034-1037

Nietzsche constate donc que pendant des millénaires la douleur extrême était jugée acceptable par ceux qui l'infligeaient. Et alors qu'une telle cruauté nous révolte, nous Européens d'aujourd'hui, et que nous proclamons que l'homme a des droits inaliénables, Nietzsche regrette le temps où on torturait, en écrivant :

"…j'atteste ici expressément qu'au temps où l'humanité n'avait pas encore honte de sa cruauté, la vie sur terre s'écoulait avec plus de sérénité qu'à notre époque où il y a des pessimistes."

Et pour expliquer la fin de cette « époque de sérénité », Nietzsche accuse l'homme de s'être affaibli et avili parce qu'il avait de plus en plus honte de lui-même :

"L'assombrissement de la voûte céleste au-dessus de l'homme a toujours grandi en proportion avec la honte que l'homme éprouvait à la vue de l'homme. Le

regard pessimiste et fatigué, la défiance vis-à-vis de l'énigme de la vie, le « non » glacial, dicté par le dégoût de la vie - ce ne sont pas là les signes caractéristiques des époques les plus mauvaises du genre humain : au contraire ! en vrais végétaux des marécages, ils ne viennent au jour que quand se forme le marécage qui est leur terrain ; - j'entends le maladif avilissement et la moralisation qui finissent par apprendre à l'animal « homme » à rougir de tous ses instincts."

2.3.3 Nietzsche applique mal sa doctrine de la volonté de puissance

La position de Nietzsche sur le caractère historiquement naturel et banal de la cruauté, position qui nous paraît si barbare, n'est que la conséquence ultime de sa doctrine de la volonté de puissance : pour lui, vivre c'est se laisser aller à tous ses instincts [5], pulsions [4] et *"affects"* [12] sans exception, sans tenir compte d'une morale ou d'un quelconque sentiment de pitié ou de respect d'un homme de classe inférieure. Et puisque, de nos jours, l'homme n'admet plus cette cruauté, n'y prend plus plaisir (sauf la minorité qui apprécie les courses de taureaux et les films d'horreur !), Nietzsche le considère comme affaibli, maladif, honteux de lui-même, pessimiste parfois jusqu'au nihilisme, bref décadent, dégénéré ; cette dégénérescence de l'homme empêche sa volonté de puissance de s'exprimer, donc l'empêche d'agir pour être plus heureux.

Critique

Le raisonnement de Nietzsche est du type « Puisque j'ai tellement perdu que je suis devenu pauvre, je ne peux plus faire grand-chose pour augmenter mon bonheur, mes principes moraux me l'interdisent ». Ce pessimisme est injustifié : *tant que l'homme vit, il peut faire quelque chose de significatif pour son bonheur ; sa situation n'est désespérée que s'il n'a plus aucune liberté d'action*. Même si ses valeurs ont énormément changé depuis quelques siècles, la volonté de puissance d'un homme existe toujours tant qu'il vit ; les neurosciences actuelles l'affirment et Nietzsche aurait pu s'en apercevoir à son époque, lui qui écrivait dans *"Par-delà bien et mal"* §13 et FP XII, 2 [190] :

"La vie est volonté de puissance".

J'ai voulu vérifier pour mes propres désirs et ceux de mes proches si la possibilité de *faire* (ou même seulement de *voir*) souffrir me manquait. La réponse est non ; au contraire la vue du sang et de toute souffrance me fait horreur et fait horreur à mes proches ; même une souffrance intellectuelle comme celles résultant du mépris, du harcèlement ou de l'exclusion nous paraît pénible.

Peu importe pourquoi et comment mes valeurs sont devenues ce qu'elles sont, peu importe que pour Nietzsche je sois décadent et malade ; étant vivant, ma volonté de puissance me suggère en permanence des désirs à satisfaire. Et je sais que chaque action, chaque pensée même, qui me fait progresser vers la satisfaction de mes désirs m'est agréable. Même si ma morale a changé, qu'elle n'est plus celle d'un homme de l'Antiquité, elle ne m'empêche pas totalement d'agir pour mon bonheur, elle me laisse un espace de liberté. Même si mon libre arbitre est illusoire puisque je suis esclave d'instincts et pulsions subconscients, ces instincts et pulsions existent et il y a du plaisir à chercher à les satisfaire. Je ne suis pas nihiliste, et beaucoup de gens sont comme moi.

L'erreur de Nietzsche est de mal appliquer sa doctrine de la volonté de puissance, qui juge chaque chose en fonction de son caractère favorable ou non à la vie : au lieu de juger par rapport à la situation de son époque (qu'il déplore), Nietzsche juge par rapport à l'histoire ancienne, où la cruauté était admise et même source de plaisir ; mais comme son époque n'est pas celle d'hier et que les valeurs de nos contemporains ont changé, Nietzsche se trompe.

La solution de Nietzsche est l'avènement progressif d'une société de surhommes, libérés des valeurs de la morale chrétienne de troupeau, créateurs de leurs propres valeurs réalistes adaptées à la vie sur cette Terre ; c'est la solution à laquelle appelle *"Ainsi parlait Zarathoustra".* Mais ce n'est pas la seule, même si on lui prête un caractère idéal à long terme. L'homme peut encore agir pour être heureux, sans attendre, et il y a, dans le monde actuel, d'immenses et exaltants défis à relever.

2.4 Troisième dissertation - Le sens des idéaux ascétiques

Définition du substantif « idéal »

Dans ce texte, c'est un but que l'on poursuit pour atteindre la perfection dans sa pensée et/ou ses actes dans un domaine particulier. Exemple : Karl Marx avait un idéal communiste en matière de société et d'économie.

Sujet de cette troisième et dernière partie de *"La Généalogie de la morale"*

Nietzsche, qui a montré que le nihilisme guette l'homme de notre société à morale issue du christianisme, propose une solution à cette angoisse du vide : se donner un but, donner du sens à sa vie [93] en adoptant un idéal. Il étudie cette solution dans le cas des artistes (où il a en tête Richard Wagner, qui a mis en scène l'ascèse dans son opéra *Parsifal*), des philosophes, des saints et des prêtres.

Après avoir montré qu'une morale est hostile à la vie-volonté de puissance, Nietzsche présente dans cette dissertation la morale européenne comme un *idéal ascétique* qui rend l'homme malade, décadent, tout en affirmant hypocritement qu'elle le rend meilleur. Les philosophes qui soutiennent cet idéal font donc une faute contre la vie bonne.

Nietzsche commence par décrire sa vision des idéaux de quatre catégories de personnes : les saints, les artistes, les philosophes et les prêtres. Comme beaucoup d'hommes, ces personnes ont en commun une angoisse du vide qu'elles pallient en se donnant un but. *Se donner* un but, puis *s'efforcer* de l'atteindre, c'est exprimer sa volonté de puissance par un choix et des actes ; c'est donc vivre plus, pas s'abandonner au néant : voilà une première raison d'avoir un idéal.
(Complément sur l'absence de sens aujourd'hui).

2.4.1 L'ascétisme

Si nécessaire, revoir d'abord la définition de l'ascétisme [37].

2.4.1.1 Le bonheur du sage exige l'autarcie de son esprit

L'ascétisme est une pratique des lois morales, une philosophie socratique érigée en système de pensée chez les cyniques [72] et les stoïciens [72]. Ces deux courants philosophiques affirment que *le bonheur du sage exige l'autarcie de son esprit*, c'est-

à-dire son aptitude à renoncer aux plaisirs et autres satisfactions de ses instincts. Capable de se passer de beaucoup de choses indispensables au commun des mortels, l'autarcique peut consacrer son esprit et son énergie à poursuivre un idéal plus élevé que les plaisirs matériels.

On parvient à l'autarcie en s'entraînant à maîtriser les besoins de son corps, les égoïsmes et les affections de son esprit, et en expérimentant sur soi-même la conception morale de l'autarcie.

- Pour les cyniques, *l'autarcie est une apathie* obtenue en entraînant le corps à résister aux souffrances.
- Pour les stoïciens, *l'autarcie est obtenue en raisonnant* sur la signification de l'ascèse en tant que liberté intérieure nécessaire à la pratique de la vertu : moins on a de besoins impérieux, plus on est libre de leur tyrannie. Pour progresser, il faut s'exercer à l'ascèse toute sa vie, avec un régime alimentaire, de la méditation, des évaluations des progrès, et des conseils reçus.

  La morale autarcique stoïcienne ne valorise jamais la souffrance ou l'expiation ; elle n'implique aucun mépris du corps, tant que la raison est guidée par les instincts naturels. Elle n'implique aucun renoncement, mais un progrès dans le pouvoir de renoncer. Grâce à ce pouvoir, les représentations [9] mentales profitent d'un meilleur discernement, et le jugement peut se libérer des besoins, des habitudes, des préjugés et de l'ostentation pour être mieux mis à l'épreuve. Ce pouvoir de renoncer est une liberté qui permet l'expression de la volonté de puissance de chaque homme, et le libère d'objets, personnes et actes sur lesquels il n'a pas prise.

La pratique de l'ascétisme entraîne un amour de soi (estime de soi, soin de son corps, etc. [41]) et non un mépris ou une défiance de soi comme l'enseigne le christianisme.

<u>Ascétisme et créativité</u>

Nietzsche définit un effet de l'ascétisme sur la créativité d'un homme : la réfréner jusqu'à ce que son accumulation la fasse jaillir. Il écrit dans FP IX, 4 [169] :

> *"But de l'ascétisme : laisser sa soif devenir totale ; il faut que la création s'accumule."*

<u>Qu'entend Nietzsche par idéal ascétique ?</u>

Nietzsche définit la signification d'un idéal ascétique dans *"La Généalogie de la morale"* 3ème dissertation §23 : c'est le sens qu'il a pour un homme qui veut atteindre le comportement ascétique. Il écrit, à propos d'un prêtre :

> *"L'idéal ascétique exprime une <u>volonté</u>"*

Tous les hommes qui ont un tel idéal ont la volonté d'atteindre une perfection spirituelle, qui exige le détachement des contraintes, peines et plaisirs de ce monde, c'est-à-dire l'ascétisme. Le prêtre désire en plus : convertir à sa foi, consoler les fidèles, inspirer la crainte, s'auto-protéger : nous verrons cela plus bas.

> *"L'idéal ascétique a un <u>but</u>, - celui-ci est assez général, pour qu'en dehors de lui tous les intérêts de l'existence humaine paraissent bornés, mesquins, étroits ; à la poursuite de ce but, il* [le prêtre] *emploie les temps, les peuples, les hommes ;"*

Le but de l'idéal ascétique du prêtre est l'accomplissement de la mission que lui a confiée l'Eglise : convertir, enseigner la religion, consoler, etc. L'idéal ascétique est *"un système défini de volonté, de but et d'interprétation"* (il s'agit de l'interprétation du monde : origines de l'Univers et de l'homme, évaluation des actes humains en fonction de la morale chrétienne, etc.)

"Quel est donc le sens des idéaux ascétiques ?"
Nietzsche pose cette question dans la 3ème dissertation de *"La Généalogie de la morale"*, dont elle est le titre. Voici ses réponses.

2.4.2 Idéal ascétique chez un saint, un artiste, un philosophe, un prêtre

2.4.2.1 Idéal ascétique d'un saint

Nietzsche résume son accusation du rôle historique des saints dans *"Ecce homo" "Pourquoi j'écris de si bons livres" "Aurore"* §2 :

> *"…jusqu'à présent, l'humanité a été en de très mauvaises mains, […] elle a été gouvernée par les déshérités qu'animent la ruse et la vengeance, par ceux que l'on appelle les « saints », ces calomniateurs du monde qui souillent la race humaine."*

Nietzsche évacue la recherche de l'idéal ascétique d'un saint en quelques mots dans *"La Généalogie de la morale"* 3ème dissertation §1 :

> *"[Chez les saints, l'idéal ascétique est] un prétexte au sommeil hivernal, leur désir de gloire, leur repos dans le néant (« Dieu »), leur forme de la démence."*

Nietzsche voit donc l'idéal ascétique d'un saint comme l'apathie qui suit un but atteint, l'union parfaite avec le Christ (Nietzsche considère Dieu comme le néant) accompagnant une absence de but qui serait absurde ici-bas.

Un être vivant a des désirs du seul fait qu'il vit ; sans désir il serait mort, et tout désir engendre un but. Pour Nietzsche, le concept de saint qui n'a plus de désir parce qu'il a atteint la perfection auprès de Dieu est un concept humain fou. Il écrit :

> *"…[le fait essentiel de la volonté humaine est] son horreur du vide : il lui faut un but, et il préfère encore avoir la volonté du néant que de ne point vouloir du tout."*

Critique

Je ne comprends pas pourquoi Nietzsche a cherché le sens de l'idéal ascétique d'un saint. Un saint est une abstraction, pas un homme vivant ; il n'a donc pas d'idéal. Il est surprenant que Nietzsche, athée, se soit intéressé à l'idéal d'une abstraction religieuse qu'il croit absurde.

Le christianisme reconnaît comme saints des hommes ou femmes à qui Dieu a accordé Sa grâce. A part la Vierge Marie, Jean-Baptiste et les apôtres qui furent saints de leur vivant, tous les autres le sont devenus après leur mort, par canonisation. Si, dans ces citations, Nietzsche pensait à l'idéal de ces saints vivants que furent les apôtres, leur idéal fut actif, pas apathique.

Conclusion : ignorons donc ce minuscule passage de *"La Généalogie de la morale"*, qui ne joue aucun rôle dans le reste de l'œuvre de Nietzsche.

2.4.2.2 Idéal ascétique d'un artiste

Nietzsche répond à sa question au §5 : dans le cas d'un artiste il n'y en a pas, car l'artiste étant trop impliqué dans le monde il n'a aucune indépendance.

> *"Quel est donc le sens des idéaux ascétiques ? Dans le cas de l'artiste, nous commençons à le comprendre : il n'y en a aucun ! […] leur indépendance dans le monde et face au monde n'est pas assez grande pour que leurs appréciations et les changements dans ces appréciations méritent, par eux-mêmes, de l'intérêt ! Ils furent de tous temps les valets d'une morale, d'une philosophie ou d'une religion ; sans compter que trop souvent, hélas ! ils ont été les courtisans dociles de leurs admirateurs et de leurs fidèles, les flatteurs avisés des puissances d'ancienne et de fraîche date. Tout au moins leur faut-il toujours un rempart, une réserve, une autorité déjà établie : les artistes ne vont jamais seuls, l'allure de l'indépendance est contraire à leurs instincts les plus profonds."*

2.4.2.3 Idéal ascétique d'un philosophe

Nietzsche s'intéresse ensuite à l'ascétisme d'un philosophe, qui l'affranchit du monde sensible (apparent, réel) privé de buts d'action et de sens, au profit d'un monde idéal où il peut se construire un but et un sens, où il n'a plus d'angoisse du vide. Son idéal ascétique apporte au philosophe, qui était plein de doutes et d'inhibitions, l'indépendance et la liberté ; il peut ainsi devenir plus créatif, laisser s'exprimer sa volonté de puissance, vivre davantage… dans son monde éloigné de la réalité.

Exemple : la pauvreté, l'humilité et la chasteté prônés par le christianisme favorisent la créativité en libérant l'homme de soucis : gagner de l'argent, avec ses obligations professionnelles ; ambition ; relations affectives avec son entourage. Compte tenu de la Règle d'action du vivant que nous avons vue, l'idéal ascétique résulte lui-même de valeurs et d'instincts *plus forts* que la pauvreté, l'humilité et la chasteté impliqués par l'ascétisme. Cet idéal peut donc bien aller dans le sens de la vie chez ceux qui l'adoptent, notamment certains philosophes.

Nietzsche illustre l'effet libérateur de l'ascétisme sur un philosophe en citant le cas de son maître Schopenhauer à la fin du §6 :

> *"… pour en revenir à notre première question : « Quel <u>sens</u> faut-il attacher au fait qu'un philosophe rende hommage à l'idéal ascétique ? » Nous voilà déjà arrivé à une première indication : il veut <u>être délivré d'une torture</u>."*

Nietzsche justifie son diagnostic au début du §7, en expliquant que le pessimiste Schopenhauer était torturé par ses préjugés et l'hostilité de ses ennemis au point d'envisager de quitter ce monde.

Nietzsche présente ensuite, dans §7, d'autres arguments en faveur de sa vision des idéaux ascétiques des philosophes. Ces arguments critiquent les erreurs des philosophes, leurs fautes contre la vie bonne, nécessairement favorable à la volonté de puissance :

> *"…partout où il y a des philosophes […] il y a une véritable animosité, une rancune philosophique à l'égard de la sensualité."*

> *"- il existe de même une véritable prévention, une tendresse toute particulière des philosophes à l'égard de l'idéal ascétique -"*

Nietzsche rappelle que tout être vivant (*"toute bête"*) cherche en permanence l'attitude et l'action la plus favorable possible à sa vie-volonté de puissance.

> *"Toute bête, la bête philosophe comme les autres, tend instinctivement vers un optimum de conditions favorables au milieu desquelles elle peut déployer sa force et atteindre la plénitude du sentiment de sa puissance ; toute bête a de même une horreur instinctive et une sorte de flair subtil, « supérieur à toute raison », pour toute espèce de trouble-fête et d'obstacles qui se présentent ou pourraient se présenter sur ce chemin vers l'optimum - (ce n'est pas de sa route vers le bonheur que je parle, mais de sa route vers la puissance, vers l'action, vers l'activité la plus puissante, ce qui, de fait, dans la plupart des cas, est sa route vers le malheur)."*

Nietzsche parle de *"route vers le malheur"* pour évoquer les renoncements d'un philosophe qui a des idéaux ascétiques. Il cite l'exemple du mariage :

> *"Ainsi le philosophe a horreur du mariage et de tout ce qui pourrait l'y conduire, - du mariage en tant qu'obstacle fatal sur sa route vers l'optimum. Parmi les grands philosophes lequel était marié ? Héraclite, Platon, Descartes, Spinoza, Leibniz, Kant, Schopenhauer - ils ne l'étaient point ; bien plus, on ne pourrait même se les imaginer mariés. Un philosophe marié a sa place dans la comédie, telle est ma thèse…"*

Nietzsche affirme enfin que la poursuite d'un idéal ascétique permet l'indépendance, une autarcie qui se vit le mieux loin des hommes, dans le désert :

> *"Dans l'idéal ascétique tant de passerelles sont ouvertes vers l'indépendance qu'un philosophe ne peut entendre, sans une vive allégresse et sans applaudir, l'histoire de ces hommes résolus qui un jour opposèrent leur négation à toute servitude et s'en allèrent dans quelque désert…"*

Commentaires sur la vie dans le désert

La préférence pour une vie loin des autres hommes que Nietzsche attribue aux philosophes s'oppose à celle des philosophes stoïciens [72] grecs, qui recommandent de communiquer avec d'autres penseurs pour se soumettre à leur critique et recevoir leurs conseils.

A mon avis, un penseur sans contact avec la société court des risques graves : penser de manière abstraite ; se tromper parce qu'il ne soumet pas sa pensée à la critique et la contradiction ; perdre le sens des réalités humaines et sociétales ; et restreindre la population qui profite de sa pensée, ce qui en restreint l'intérêt. Dans notre société actuelle, par exemple, on reproche aux fonctionnaires technocrates (comme ceux de l'Union européenne, à Bruxelles) de décider (émettre des directives qui s'imposent aux pays membres) en fonction de principes sans rapport avec les réalités de terrain, qu'ils ignorent délibérément.

L'isolement d'un penseur peut aujourd'hui être grandement diminué et géré grâce à Internet et ses réseaux sociaux. Tout en vivant loin des villes et d'une grande partie de sa famille, un philosophe moderne peut se tenir au courant de l'actualité et de ce qui se publie. Il peut aussi publier sur Internet et les réseaux sociaux, directement, immédiatement et sans frais, et débattre des sujets qui l'intéressent. Sans révéler son adresse postale ou son numéro de téléphone pour ne pas être dérangé, il peut choisir à qui il écrit, avec qui il dialogue sur Internet.

Nietzsche donne enfin sa réponse à la question du sens d'un idéal ascétique pour un philosophe :

"…à son aspect le philosophe sourit, comme à un optimum des conditions nécessaires à la spiritualisation la plus haute et la plus hardie, - par là il ne nie pas « l'existence », il affirme au contraire son existence à lui, et seulement son existence…"

Cette réponse est complétée §8 où, après avoir rappelé qu'en pratiquant l'ascétisme les philosophes pensent seulement à eux-mêmes et à ce qui leur permet l'autarcie indispensable à la créativité, Nietzsche écrit :

"On connaît les trois mots de parade de l'idéal ascétique : pauvreté, humilité chasteté […] conditions propres et naturelles de leur existence la meilleure, de leur plus belle fécondité."

"…ces philosophes, leur devise est « celui qui possède est possédé »…"

"On reconnaît le philosophe à ce qu'il évite trois choses brillantes et bruyantes : la gloire, les princes et les femmes…"

Nietzsche applique toujours la Règle fondamentale d'action du vivant que nous avons vue :

"…leur spiritualité [celle des philosophes] *a agi précisément parce qu'elle était l'instinct dominant qui impose ses exigences aux autres instincts…"*

Conseils d'indépendance de Nietzsche

Dans *"Par-delà bien et mal"* §41 Nietzsche énonce des règles à suivre par ceux qui veulent une réelle indépendance (valeur de « maître ») par rapport aux préjugés et aux valeurs d'« esclave » qui handicapent le jugement, la créativité et l'aptitude à commander au lieu de seulement obéir :

"Ne pas s'attacher à une personne […] ; ne pas s'attacher à une patrie […] ; ne s'attacher à aucune pitié […] ; ne pas s'attacher à une science […] ; ne pas s'attacher à son propre détachement […] ; ne pas nous attacher à nos propres vertus […]. Il faut savoir se garder : c'est la plus forte preuve d'indépendance."

Conformément aux préconisations du cynisme [72] de ne s'attacher à aucune personne ou collectivité, Nietzsche recommande aussi de se garder de toute habitude d'action et de pensée, et même de toute considération systématique d'un point de vue « valeur morale » dans certains jugements. Un homme a ainsi le maximum de chances d'être clairvoyant, créatif et équitable, pour aller à chaque occasion dans le sens de la vie, celui de la vraie sagesse. Et Nietzsche confirme ces conseils §44 en s'attribuant, ainsi qu'à ses pareils précurseurs des *"philosophes de l'avenir"*, les qualités d'indépendance suivantes :

"Nous qui sommes […] pleins de méchanceté contre les séductions secrètes de la dépendance : honneurs, argent, fonctions publiques, enivrement des sens ;"

Mais hélas, ces conseils ont un caractère si théorique qu'ils confinent à l'utopie.

- Si je ne m'attache pas aux autres, ils le sentiront et ne s'attacheront pas à moi ; pourrai-je vivre entouré de froideur ?

- Si je ne m'attache pas à mon travail, on ne me confiera jamais de responsabilité, je ne pourrai exercer que des fonctions où l'engagement personnel ne compte pas, c'est-à-dire des fonctions d'exécution de bas niveau, mal payées ; Nietzsche suppose-t-il que celui qui suit ces conseils vit de ses rentes ? Et si j'ai plaisir à faire correctement un travail, dois-je me refuser ce plaisir et ne faire aucun effort ?
- Si je ne m'implique dans aucune activité associative, si je me désintéresse de la vie politique, je ne pèserai dans aucune décision collective qui me concerne ; serai-je assez humble pour le supporter ?

Il faut une nature particulièrement froide pour être capable de si peu d'engagement, et Nietzsche dirait que si je vais contre ma nature, mon attitude est hostile à la vie…

2.4.2.4 Idéal ascétique d'un prêtre

La réflexion de Nietzsche sur ce sujet commence par une interprétation historique méprisante de la condition des hommes contemplatifs que sont les prêtres comme les philosophes, dans *"La Généalogie de la morale"* 3ème dissertation §10 :

> *"Ce qu'il y avait d'inactif, de rêveur, de pusillanime dans les instincts des hommes contemplatifs les entoura longtemps d'une atmosphère de méfiance : à cela il n'y avait d'autre remède que d'inspirer une crainte profonde. Les vieux brahmanes, par exemple, s'y entendaient."*

Nietzsche explique alors que ces hommes méprisés recoururent à une inversion des valeurs, pour croire eux-mêmes au bien-fondé de leur vie contre nature :

> *"En hommes d'époques terribles, ils eurent recours à des moyens terribles : la cruauté contre eux-mêmes, la mortification la plus ingénieuse […] lorsqu'il leur fallut commencer par faire violence, dans leur for intérieur, aux dieux et à la tradition, pour pouvoir croire eux-mêmes à leur novation."*

> *"…l'idéal ascétique a longtemps servi au philosophe d'apparence extérieure, de condition d'existence, - il était forcé de représenter cet idéal pour pouvoir être philosophe, il était forcé d'y croire pour pouvoir le représenter."*

Nous voyons encore de nos jours des gourous barbus, chevelus et hirsutes, aux noms indiens, vêtus de longues robes crasseuses, qui endoctrinent des gens crédules pour leur faire donner leurs biens à la secte dont ils se sont autoproclamés grands prêtres.

Nietzsche poursuit la critique de l'idéologie du prêtre ascétique, §11 :

> *"Le prêtre ascétique tire de cet idéal non seulement sa foi, mais encore sa volonté, sa puissance, son intérêt. Son droit à la vie existe et disparaît avec cet idéal…"*

> *"Car une vie ascétique est une autocontradiction : un ressentiment sans pareil domine, celui d'un instinct qui n'est pas satisfait, d'un désir de puissance qui voudrait se rendre maître, non de quelque chose dans la vie, mais de la vie même, de ses conditions les plus profondes, les plus fortes, les plus souterraines ; il s'agit d'une tentative d'user la force à tarir la source de la force ; on voit le regard haineux et mauvais se tourner même contre la prospérité physiologique, en particulier contre l'expression de cette prospérité, la beauté, la*

joie ; tandis que les choses manquées, rabougries, la souffrance, le malheur, la laideur, le dommage volontaire, la mutilation, les mortifications, le sacrifice de soi sont ressentis et recherchés à l'égal d'une jouissance."

Au §13, Nietzsche considère cette autocontradiction comme *"« la vie contre la vie »"*, une absurdité. Il formule alors son jugement sur l'idéal ascétique des prêtres :

"Établissons brièvement la réalité des faits : l'idéal ascétique a sa source dans l'instinct d'autoprotection et de salut d'une vie dégénérescente qui, par tous les moyens, s'efforce de se conserver, qui lutte pour son existence ; il est l'indice d'une inhibition et d'un épuisement physiologique partiels, contre lesquels se raidissent sans cesse les instincts les plus profonds et les plus intacts de la vie, avec des inventions et des artifices toujours nouveaux."

"[Le prêtre ascétique] attache à l'existence tout le troupeau des ratés, des dégoûtés, des disgraciés, des malheureux, des souffrants de toute espèce, troupeau dont il est instinctivement le berger."

Selon Nietzsche, l'idéal ascétique est, pour le prêtre, un moyen de protéger sa propre existence en la dévalorisant et en se mortifiant : il vit de sa détestation de la vie, c'est sa manière d'exprimer sa volonté de puissance.

Enfin, Nietzsche décrit la déchristianisation actuelle suite à la mort de Dieu dans *"Le Gai savoir"* §358 *"Le soulèvement paysan de l'esprit"* :

"…la croyance en Dieu est renversée, la croyance à l'idéal ascétique chrétien finit de livrer son ultime combat."

2.4.2.4.1 Actions des religieux contre les états dépressifs de leurs fidèles

A propos des moyens utilisés par les faibles avec l'encouragement des prêtres ou à leur initiative, pour se consoler et diminuer leur souffrance morale et leur perte de sens, Nietzsche écrit dans *"La Généalogie de la morale"* 3ème dissertation §18 :

Travailler pour oublier sa souffrance

"…on emploie, contre les états de dépression, un autre training […] : l'activité mécanique. Que par elle une existence de souffrances soit considérablement allégée, la chose n'est pas douteuse ; on appelle aujourd'hui ce résultat un peu hypocritement « la bénédiction du travail ». L'allégement provient de ce que l'intérêt du patient est fortement détourné de la souffrance…"

Aimer son prochain pour oublier sa propre peine

"Un moyen plus apprécié encore dans la lutte avec la dépression c'est l'organisation d'une petite joie facilement accessible et qui peut passer à l'état de règle ; on se sert souvent de cette médication concurremment avec la précédente. La forme la plus fréquente sous laquelle la joie est ordonnée comme remède est la joie de dispenser la joie (tels les bienfaits, présents, allégements, aides, encouragements, consolations, louanges, distinctions), le prêtre ascétique, en prescrivant l'amour du prochain, prescrit au fond un excitant de l'instinct le plus fort et le plus affirmatif, bien qu'à une dose minime, - la volonté de puissance."

Se rapprocher des autres pour obtenir leur soutien, leur compassion

"…la formation de troupeaux est, dans la lutte avec la dépression, un important progrès, une victoire. L'accroissement de la communauté fortifie également chez l'individu un intérêt nouveau qui l'arrache souvent à son chagrin personnel, à son aversion contre sa propre personne […]. Tous les malades, tous les maladifs aspirent instinctivement, poussés par le désir de secouer leur sourd malaise et leur sentiment de faiblesse, à une organisation en troupeau : le prêtre ascétique devine cet instinct et l'encourage ; partout où il y a des troupeaux c'est l'instinct de faiblesse qui les a voulus, l'habileté du prêtre qui les a organisés."

Les forts sont individualistes, les faibles sont grégaires

Car il ne faut pas s'y tromper : les forts aspirent à se séparer, comme les faibles à s'unir, c'est là une nécessité naturelle ; si les premiers se réunissent, c'est en vue d'une action agressive commune, pour la satisfaction collective de leur volonté de puissance, à quoi leur conscience individuelle répugne beaucoup ; les autres au contraire se mettent en rangs serrés par le plaisir qu'ils éprouvent à ce groupement ; - par là leur instinct est satisfait, tout comme celui des « maîtres » de naissance […] est irrité et foncièrement troublé par l'organisation."

Moyens *"innocents"* et *"coupables"* des prêtres pour combattre la souffrance morale

Nietzsche écrit dans *"La Généalogie de la morale"* 3ème dissertation §19 - 20 :

"Les moyens que nous avons vu mettre en usage jusqu'ici par les prêtres ascétiques - l'étouffement de tous les sentiments vitaux, l'activité mécanique, la petite joie, celle surtout de l'« amour du prochain », l'organisation en troupeau, l'éveil du sentiment de puissance dans la communauté et sa conséquence, le dégoût individuel étouffé et remplacé par le désir de voir prospérer la communauté - ce sont là, si l'on se place à un point de vue moderne, les moyens innocents employés dans la lutte contre le déplaisir…"

"…moyens plus intéressants, les moyens « coupables ». Partout il ne s'agit que d'une chose : provoquer un débordement du sentiment, - et cela comme l'anesthésie la plus efficace contre la douleur lente, sourde et paralysante ; c'est pourquoi l'esprit inventif du prêtre s'est montré littéralement inépuisable dans l'examen de cette question unique : « Comment provoque-t-on un débordement du sentiment ?... » […] « Le prêtre ascétique a su utiliser de tous temps l'enthousiasme qui anime toutes les fortes passions. »"

"L'idéal ascétique au service d'une intention, le débordement des sentiments : […] Faire sortir l'âme humaine de tous ses gonds, la plonger dans la terreur, la glace, l'ardeur et le ravissement, à un tel point qu'elle en oublie, comme par un coup de baguette magique, toutes les petites misères de son malaise, de son déplaisir et de son dégoût. Comment arriver à ce but ? et quelle voie est la plus sûre ?... Au fond toutes les grandes passions sont bonnes, pour peu qu'elles puissent se donner carrière brusquement, que ce soit la colère, la crainte, la volupté, la haine, l'espérance, le triomphe, le désespoir, ou la cruauté ; en effet, sans hésitation, le prêtre ascétique a pris à son service toute la meute des chiens sauvages qui hurlent dans l'homme, pour déchaîner selon le besoin, tantôt celui-ci, tantôt celui-là, dans un but unique, réveiller l'homme de sa longue tristesse, chasser, du moins pour un temps, sa sourde douleur, sa misère

hésitante, et cela toujours guidé par une même interprétation, par une « justification religieuse »."

Nietzsche remarque que ce genre de débordement se paie par la suite, les malades devenant plus malades : c'est pourquoi ce remède des prêtres contre la douleur des fidèles est *"coupable"*.

2.4.3 Critique de l'idéal ascétique des prêtres

Source : *"La Généalogie de la morale"* 3ème dissertation §23

Nietzsche considère l'idéal ascétique des prêtres comme *"un système défini de volonté, de but et d'interprétation",* qui :

- A pour but l'accomplissement de la mission que leur a confiée l'Eglise : convertir, enseigner la religion, consoler, etc. ;
- Cherche à inspirer la crainte ;
- Est à l'origine d'un déni de réalité et d'un ressentiment envers les forts, les puissants, ressentiment produisant une inversion des valeurs ; des pratiques de pénitence et de mortification ; ainsi que la croyance en un monde idéal futur, le Paradis ;

  Les prêtres ont donc élevé les croyants, les ont rendus malades et leur ont inculqué un sentiment de culpabilité pour affaiblir leurs pulsions [4].
- A pour but l'autoprotection des prêtres au détriment des intérêts des fidèles, qu'il culpabilise et soumet à leur autorité et à celle de l'Etat.

Nietzsche a démontré avec force arguments, dans les aphorismes [1.a] précédents, les conséquences désastreuses de cet idéal ascétique, que sa conscience [43] ne peut donc que condamner.

> *"L'idéal ascétique exprime une volonté : où se trouve la volonté adverse en qui s'exprimerait un idéal adverse ?"*

> *"L'idéal ascétique a un but, - celui-ci est assez général, pour qu'en dehors de lui tous les intérêts de l'existence humaine paraissent bornés, mesquins, étroits ; à la poursuite de ce but, il emploie les temps, les peuples, les hommes ; il n'admet aucune autre interprétation, aucun autre but ; il rejette, nie, affirme, confirme uniquement dans le sens de son interprétation […] ; il ne s'assujettit à aucune puissance, il croit au contraire à sa prééminence sur toute puissance, […] il est persuadé que toute puissance sur terre doit d'abord recevoir de lui un sens, un droit à l'existence, une valeur, comme instrument de son œuvre, comme voie et moyen vers son but, but unique..."*

2.4.4 Nietzsche accuse la science de manquer de conscience

Source : *"La Généalogie de la morale"* 3ème dissertation §23 (début de l'analyse continuée ici)

Nietzsche cherche une antithèse de l'idéal ascétique des prêtres, dont le but premier est l'assujettissement éternel du peuple : y a-t-il un autre idéal qui n'aurait pas les inconvénients de cet idéal-là, et que la conscience morale [43] pourrait accepter ?

"Où est l'antithèse de ce système défini de volonté, de but et d'interprétation ?"

Un tel idéal ne chercherait pas à inspirer la crainte ; il accepterait la réalité sans construire un monde artificiel basé sur la foi en Dieu, le Paradis, et des valeurs opposées aux valeurs naturelles ; et il ne chercherait à protéger personne en particulier, ni à soumettre qui que ce soit à une autorité illégitime. Il écrit au sujet du but unique d'un tel idéal :

> *"On me répondra qu'il existe, que, non seulement il a lutté longtemps et avec succès contre cet idéal* [l'idéal ascétique]*, mais encore qu'il l'a vaincu sur presque tous les points importants : notre science moderne tout entière en porterait témoignage, - cette science moderne qui, véritable philosophie de la réalité, n'aurait évidemment foi qu'en elle-même, aurait évidemment seule le courage, la volonté d'elle-même, et jusqu'ici aurait fort bien su se passer de Dieu, de l'au-delà et des vertus négatives."*

Nietzsche suggère donc que la science est un idéal possible pour remplacer l'idéal ascétique des prêtres, dont il n'a en apparence aucun des inconvénients précités, et dont il remplace « victorieusement » la source (les révélations de la religion) par des vérités démontrables. Mais il rejette aussitôt cette solution, au motif que *la science n'a pas de conscience, qu'elle ne donne pas du sens à la vie* [93] :

> *"…la science aujourd'hui n'a pas la moindre foi en elle-même, et encore moins un idéal au-dessus d'elle, - et là où il lui reste encore de la passion, de l'amour, de la ferveur, de la souffrance, là encore, bien loin d'être l'antithèse de cet idéal ascétique, elle n'en constitue que la forme la plus nouvelle et la plus noble."*

Nietzsche reproche donc à un idéal scientifique d'être *amoral* et *dépassionné*, du fait de la nature même de la méthode scientifique : celle-ci est indépendante de toute morale, de toute foi religieuse, de toute finalité et de tout système philosophique qui ont un sens pour l'homme ; et elle est dépassionnée pour atteindre la meilleure objectivité possible. Et Nietzsche méprise les gens qui recherchent l'objectivité : voir L'objectivité, caractéristique des êtres non créatifs .

Nietzsche considère que ces caractéristiques de la science constituent des renoncements qui en font une forme d'ascétisme. Et comme il refuse, dans un tel ascétisme, son renoncement à une expression des instincts libérée de toute contrainte scientifique - renoncement selon lui hostile à la vie - il rejette la science en tant qu'antithèse valable de l'idéal ascétique des prêtres. Il écrit :

> *"…il reste à prouver que la science, en tant que bloc, possède aujourd'hui un but, une volonté, un idéal, une passion de foi ardente. C'est tout le contraire qui est le cas…"*

L'expression *"il reste à prouver"* est un euphémisme : la science rejette à priori de telles caractéristiques sentimentales. Par parti-pris, Nietzsche prête aux scientifiques des intentions qu'ils n'ont pas, ou pas plus qu'à l'égard d'une philosophie :

> *"…la science est aujourd'hui le refuge de toutes sortes de mécontentements, d'incrédulité, de remords, […] de mauvaise conscience - elle est l'inquiétude même du manque d'idéal, la douleur du manque d'un grand amour, le mécontentement d'une tempérance forcée."*

En somme, Nietzsche accuse la pratique scientifique d'être un refuge pour des êtres faibles qui essaient d'oublier leur mauvaise conscience. Comme les scientifiques, les hommes qui se prétendent athées ou libres penseurs sont à ses yeux, victimes du même idéal : la croyance en une vérité absolue qui n'existe pas ; en réalité, aucun d'eux n'est libre.

Mais Nietzsche aurait dû savoir, en tant qu'universitaire et même seulement que philosophe, que les raisons d'un scientifique de « faire de la science » sont :

- Satisfaire la curiosité, le désir brûlant de savoir et d'apprendre : de nombreux scientifiques sont des enthousiastes ;
- Se valoriser à ses propres yeux comme aux yeux des autres en découvrant quelque chose, et encore plus si cette découverte est appliquée ;
- Se valoriser en enseignant, activité qui valorise ses étudiants.

Ce parti-pris de Nietzsche résulte d'abord de son application trop stricte de la doctrine de la volonté de puissance : pour lui, la rigueur logique et la croyance en une vérité objective brident la créativité de l'individu et la poursuite de sa croissance, vices rédhibitoires. Il résulte ensuite de son ignorance : Nietzsche n'avait aucune formation scientifique, il juge donc ce qu'il ne connaît pas, sans avoir pris la peine de se renseigner auprès de scientifiques.

Nietzsche aurait dû tenir compte de l'idéal que les scientifiques partagent avec lui : le rejet des explications téléologiques [10] du monde et des phénomènes physiques, ainsi que le refus de croire les révélations indémontrables, infalsifiables [44] et indécidables [45] de la religion. Le conflit entre le perspectivisme de Nietzsche et la croyance des scientifiques en des vérités absolues n'est qu'apparent : Nietzsche oublie les vérités des sciences exactes en défendant le seul perspectivisme, et les scientifiques adoptent le perspectivisme lorsqu'il s'agit de la vie ou du psychisme.

2.4.4.1 La science peut-elle fournir des buts à l'action ?

Dans *"Le Gai savoir"* §7 - *"Une tâche pour ceux à qui le travail ne fait pas peur",* Nietzsche commence par montrer qu'une étude assez complète des « choses morales » serait un travail immense (ce qui paraît évident !). Il écrit après :

> *"A supposer que tous ces travaux soient réalisés, la plus épineuse de toutes les questions passerait au premier plan, celle de savoir si la science est en mesure de fournir des buts à l'action après avoir prouvé qu'elle peut en supprimer et en anéantir…"*

La science est neutre par rapport aux émotions humaines, impersonnelle parce qu'objective, et basée sur une croyance en la possibilité d'une Vérité absolue, caractéristiques que Nietzsche considère comme sources d'erreurs. Comme il dit, une connaissance scientifique permet à un homme de renoncer à beaucoup de buts d'action qu'il aurait désiré poursuivre s'il était resté ignorant, par exemple lorsqu'ils sont inatteignables car contraires aux lois de la physique.

Mais je ne vois pas pourquoi la science ne pourrait pas fournir des buts d'action : *le progrès scientifique* (basé sur la curiosité et l'intérêt économique, par exemple) ; *la victoire sur une maladie* (basée sur des progrès en chimie pharmaceutique) ; *un rapprochement des hommes* (basé sur des communications plus faciles, rapides et bon marché, et sur l'accessibilité d'un nombre immense de textes littéraires et

scientifiques grâce à Internet) pourraient fournir aux hommes des sujets de rêve et des moyens pour les réaliser.

En somme, science et morale sont dans des domaines distincts : aucune connaissance n'entraîne une règle morale (même lorsqu'elle crée un besoin d'une telle règle), aucune règle morale n'entraîne une connaissance. La science est *amorale* (ni morale ni immorale), ce n'est qu'un outil, une occasion de progrès ; et l'occasion fait le larron, comme on dit.

Voir aussi le paragraphe Les erreurs scientifiques de Nietzsche.

2.4.4.2 Parallèle entre la science et le capitalisme

Le capitalisme est un système économique, ce n'est pas une personne, une entreprise ou une organisation. Il n'a donc pas de leader ou d'instance décisionnelle. En attendre une volonté, un but ou une direction d'évolution identifiable est donc absurde. Chaque acteur d'une économie capitaliste n'a pour règle que « le profit maximum, le plus vite possible, mais sans risquer de punition ». Son comportement est donc nécessairement amoral, comme l'explique si bien [52], et il apparaît vide de sens à beaucoup de gens. Et on peut en dire autant de la mondialisation, conséquence du capitalisme, du progrès des télécommunications et de la libération des échanges.

Il y a des gens qui se réfugient dans le travail, dans la recherche incessante de plus de richesse, pour échapper à leur vide intérieur, pour donner un sens à leur vie en affirmant « créer de la richesse » ou « se réaliser », ou pour acquérir toujours plus de pouvoir financier.

Des reproches absurdes

Mais les reproches faits au capitalisme et à la mondialisation de « manquer de volonté et de sens pour l'homme », c'est-à-dire d'une finalité ou d'un leader ayant des valeurs, sont absurdes. Le capitalisme n'est qu'un *système économique, un ensemble de règles de fonctionnement* de marchés animés par des acteurs économiques. Comme Karl Marx l'a montré dans *Le capital* [71], cet ensemble de règles a pour origine l'évolution naturelle de la société humaine sous l'influence de ses progrès de productivité et d'échanges, qui ont favorisé l'accumulation de profits, donc de capital ; il ne résulte pas de la volonté d'un homme ou d'un pays. Et comme ce système n'est ni un homme ni un groupe d'hommes, il ne peut avoir de valeurs.

Reprocher au capitalisme d'exister, ou d'être l'ensemble de règles qu'il est parce qu'on en voudrait d'autres, est donc absurde ; c'est une réaction anthropomorphique primitive analogue à la ridicule explication téléologique du monde [10] : « Je ne peux imaginer que ce monde soit le fruit du hasard, il doit donc résulter d'une volonté, celle de son créateur, Dieu ». Reproche-t-on à la loi de la pesanteur d'être cruelle parce qu'elle rend lourd à porter un sac de 50 kg ? Nietzsche aurait dû se rendre compte de l'absurdité de ses reproches concernant la science et les scientifiques !

2.4.5 Critique de la vérité scientifique

Source : *"La Généalogie de la morale"* 3ème dissertation §24

Cherchant toujours une antithèse à l'idéal ascétique, Nietzsche s'intéresse ici à :

> *"…ces derniers idéalistes qui soient aujourd'hui parmi les philosophes et les savants : trouve-t-on peut-être en eux les adversaires désirés de l'idéal*

> *ascétique ? […] C'est là en effet ce qu'ils croient être, ces « croyants » (car cela, ils le sont tous)…"*

Nietzsche accuse ces intellectuels d'être des « croyants en la vérité scientifique », qu'il critique en écrivant :

> *"…cette croyance a des bases quelque peu fragiles, ou même qu'elle est invraisemblable."*

(Voir aussi Nietzsche contre la causalité physique et son déterminisme).

Après avoir rappelé que la foi d'un homme ne prouve pas, par elle-même, que ce qu'il croit est justifié ou vraisemblable (contrairement à la certitude de Descartes avec son innéisme [60]), Nietzsche précise quels genres d'hommes il accuse de croire en la vérité scientifique qu'il dénonce :

> *"…ces esprits intransigeants qui prétendent à la netteté intellectuelle, ces esprits durs, sévères, abstinents, héroïques, qui sont l'honneur de notre temps, tous ces pâles athées, antéchrists, immoralistes, nihilistes, ces sceptiques, […] et autres fébriles de l'esprit (ils le sont tous en quelque façon), ces derniers idéalistes de la connaissance en qui seuls aujourd'hui réside et s'incarne la conscience intellectuelle…"*

Ces gens-là sont des athées adversaires de l'idéal ascétique des prêtres, à qui ils substituent un idéal de rigueur et de vérité scientifique. Nietzsche reproche à ces idéalistes-là de ne pas être libres, d'être prisonniers des contraintes de la vérité :

> *"Non, ceux-ci sont loin d'être des esprits libres, car ils croient encore à la vérité…"*

Nietzsche explique alors que pour un esprit véritablement libre :

> *"« Rien n'est vrai, tout est permis »"*

Nietzsche justifie son affirmation *"« Rien n'est vrai »"* par son perspectivisme, qui ne croit qu'en un ensemble d'interprétations [84] à des points de vue personnels différents. Et *"« tout est permis »"* signifie que toutes les interprétations d'un fait sont permises, dans la mesure où toute appréhension intuitive de ce fait est légitime.

> (Rappelons ici que le point de vue de Nietzsche n'est soutenable que dans le domaine du vivant, pas dans celui des sciences exactes ou expérimentales, nous l'avons vu. En outre, des scientifiques comme les médecins rejettent eux aussi la validité d'une vérité unique (diagnostic unique ou remède unique) concernant un patient donné ou une pathologie donnée ; au contraire, ils raisonnent avec des facteurs de risque et des facteurs de protection.)

Nietzsche argumente contre la possibilité d'existence d'une vérité unique en affirmant qu'une telle existence renonce à la spontanéité irréfléchie de l'expression des instincts de la vie :

> *"…ce renoncement à toute interprétation (à tout ce qui est violence, ajustage, abréviation, omission, remplissage, amplification, falsification, bref à tout ce qui appartient en propre à l'interprétation) - tout cela, pris en bloc, est aussi bien l'expression de l'ascétisme de la vertu que n'importe quelle négation de la sensualité (ce n'est là, au fond, qu'une modalité de cette négation)."*

Pour Nietzsche un tel renoncement, condamnable car hostile à la vie, constitue un ascétisme de la vertu.

"…ce qui pousse à cet ascétisme, cette volonté absolue de la vérité, c'est […] la foi en une valeur métaphysique, en une valeur par excellence de la vérité, valeur que seul l'idéal ascétique garantit et consacre (elle tient ou elle tombe en même temps que lui)."

Nietzsche rappelle que, comme une foi religieuse, toute science repose sur l'apriori de son axiomatique (définition : [1c5]), apriori métaphysique par nature :

"Il n'y a, en bonne logique, pas de science « sans apriori » ; la seule pensée d'une telle science est inconcevable, paralogique : une science suppose nécessairement une philosophie, une « foi » préalable qui lui donne une direction, un sens, une limite, une méthode, un droit à l'existence."

Nietzsche raisonne ensuite faux en affirmant que celui qui croit en la science (donc à un monde à vérités absolues, éventuellement postulées, autre que celui du vivant) doit de ce fait nier l'existence du monde du vivant. Il y a bien un monde non vivant, celui des objets, monde dont l'évolution est régie par des lois déterministes [1b] : les planètes, les objets fabriqués par l'homme, les particules physiques, etc.; et ce n'est pas parce que ce monde sans fantaisie existe que le monde du vivant n'existe pas, avec sa vérité subjective.

Nietzsche constate ensuite que non seulement toute science repose sur des axiomes métaphysiques ; mais en plus, que des scientifiques d'aujourd'hui - même athées et anti-métaphysiciens - croient possible une vérité absolue comme celle de Platon et du christianisme, et comme celle qu'il énonce *"Dieu est la vérité et la vérité est divine"*. Et comme pour Nietzsche la foi en une vérité absolue est aussi contestable que celle en Dieu, il en déduit que :

"La science elle-même a besoin désormais d'une justification (ce qui ne veut même pas dire qu'il en existe une pour elle)."

Et Nietzsche accuse toutes les philosophies, les plus anciennes comme les plus récentes, de ne pas avoir vu que *la volonté de vérité a elle-même besoin de justification*, qu'il y a donc un problème de *"la valeur de la vérité"*.

Nous connaissons la réponse de Nietzsche à ce problème : *toute affirmation, qu'elle soit vraie ou fausse, doit être jugée du point de vue de sa valeur pour la vie, selon la doctrine de la volonté de puissance*. Peu importe qu'elle soit fausse, par exemple, si elle est favorable à la vie, à l'expression des désirs permettant la croissance. *La vérité, absolue ou interprétation en perspective, n'a donc aucune valeur en elle-même*.

Nietzsche accuse donc l'idéal ascétique et la science d'exagérer tous deux, solidairement, la valeur de la vérité. Il écrit dans *"La Généalogie de la morale"* 3ème dissertation §25 :

"Tous deux, la science et l'idéal ascétique, se tiennent sur le même terrain […] : ils se rencontrent en une commune exagération de la valeur de la vérité (plus exactement : dans une croyance commune que la vérité est inestimable, incritiquable, et c'est ce qui fait d'eux nécessairement des alliés."

Commentaire

On peut citer des exemples de validité du point de vue de Nietzsche sur la valeur de la science, des cas où on peut se demander si le progrès des connaissances est un progrès pour l'humanité.

- Avoir appris à maîtriser les fissions et fusions atomiques,- en acquérant des connaissances dont les retombées peuvent être mortifères dans des bombes ou bénéfiques dans des centrales électriques, est-ce une bonne chose, ou non ? N'est-ce pas une bonne chose entre les mains d'hommes sages et un danger immense aux mains d'irresponsables ?
- Avoir appris à modifier le génome de micro-organismes peut produire des armes bactériologiques épouvantables autant que des remèdes irremplaçables…

Dans les deux cas, de telles connaissances (la vérité sur ce qui se passe) n'ont de valeur que par rapport à l'homme ; qu'elles satisfassent ou non sa curiosité comme d'autres recherches scientifiques est infiniment moins important. Dans les deux cas, la valeur de ces connaissances a été jugée d'un point de vue utilitaire [28], celui de l'humanité. La science elle-même n'est ni morale, ni immorale : ce sont là qualités humaines et la science n'est pas une personne. Elle n'est par elle-même ni bénéfique, ni dangereuse : c'est l'homme qui est responsable de ce qu'il en fait.

Au lieu de reconnaître ses responsabilités, l'homme a tendance à condamner des aspects de sa propre société : un de nos politiciens français a voulu « moraliser le capitalisme » [1p], idée aussi absurde, s'agissant de lois économiques, que de vouloir moraliser la loi de gravitation universelle pour que les objets soient moins lourds à porter, nous l'avons vu plus haut. En suggérant de moraliser le capitalisme, ce politicien suggérait en fait un accroissement du rôle de l'Etat dans l'économie, rôle déjà prépondérant en France où il dépense plus (56% du PIB en 2011) que le secteur privé tout entier, où certains impôts sont déjà confiscatoires et punitifs [48], et où à force d'empêcher les capitalistes de licencier quand une entreprise va mal il empêche celles qui vont bien d'embaucher, créant ainsi du chômage.

2.4.5.1 Effet du progrès scientifique sur l'ascétisme

Dans la suite du §25 de *"La Généalogie de la morale"* 3ème dissertation, Nietzsche cite des exemples de l'absence d'effet du progrès scientifique sur l'idéal ascétique :

> *"Et ces fameuses victoires des hommes de science : sans aucun doute ce sont des victoires - mais sur quoi ? L'idéal ascétique ne fut nullement vaincu dans ces victoires, bien au contraire, il fut fortifié, je veux dire rendu plus insaisissable, plus spirituel, plus séduisant, toutes les fois qu'une muraille, un ouvrage avancé dont il s'était entouré et qui lui donnait un aspect grossier était impitoyablement battu en brèche et démoli par la science. S'imagine-t-on vraiment que la ruine de l'astronomie théologique par exemple, ait été une défaite de l'idéal ascétique ? L'homme est-il peut-être devenu par là moins désireux de résoudre l'énigme de l'existence par la foi en un au-delà, depuis que, à la suite de cette défaite, cette existence est apparue comme plus fortuite encore, plus vide de sens et plus superflue dans l'ordre visible des choses ?"*

Dans cette citation, Nietzsche reproche au progrès de la science de n'avoir pas fait reculer l'idéal ascétique, qui empêche l'homme de vivre au sens volonté de puissance. Il cite l'exemple de la preuve scientifique de l'erreur du modèle astronomique de Ptolémée, soutenu par l'Eglise, preuve qui n'a pas mis fin à l'idéal

ascétique. Il reproche à la science de n'avoir pas apporté de réponse aux interrogations fondamentales de l'homme comme la validité de l'attribution de l'origine de son existence à un au-delà, c'est-à-dire à Dieu.

Ce procès de Nietzsche à la science est absurde. La science a pour but de décrire *ce qui est* à partir de *ce qu'on constate*, pas de répondre à n'importe quelle question imaginée par l'esprit angoissé de l'homme, et surtout pas de combattre des choix de vie comme l'ascétisme.

Il est normal que la science démolisse l'explication d'un phénomène de la nature comme le mouvement des planètes, lorsque celle-ci contredit des mesures précises, que l'Eglise ait soutenu de toute son autorité cette explication fausse ou non.

Il est normal, et même indispensable, que la science croie en une vérité indépendante des désirs humains. Seule une telle vérité permet des explications et prédictions grâce auxquelles l'homme pourra mieux comprendre la nature, pour mieux la mettre à son service - au service des désirs érigés en valeur fondamentale par la doctrine de la volonté de puissance.

Nietzsche se trompe encore de procès, lorsqu'il écrit plus loin :

> *"…toutes les sciences, naturelles ou contre-nature - c'est ainsi que j'appelle l'autocritique de la connaissance - travaillent aujourd'hui à détruire en l'homme l'ancien respect de soi, comme si ce respect n'avait jamais été autre chose qu'un bizarre produit de la vanité humaine ;"*

Le respect de soi, valeur morale importante, n'a aucun rapport avec la science, qui n'est ni morale, ni moralisatrice. Si, au nom du respect de soi, Nietzsche veut faire respecter l'ignorance - source de pauvreté et de maladie - il mène un combat absurde et qu'il sait perdu d'avance. S'il doit choisir entre la valeur du respect de soi dans l'ignorance et celle de la vérité scientifique, source de pouvoir sur la nature, la famine et la maladie, l'homme choisit la vérité, plus conforme à sa volonté de comprendre pour pouvoir ; son choix a souvent eu des conséquences regrettables, comme la déshumanisation dénoncée par Chaplin dans son film *Les temps modernes*, mais l'homme persévère dans son choix car c'est un optimiste invétéré.

Parce que l'homme doit manger pour vivre ; parce qu'il veut des objets matériels pour son confort et ses distractions ; et parce que la population mondiale croît rapidement, l'homme doit pouvoir produire toujours plus. Et pour pouvoir le faire avec le minimum d'effort, dans le minimum de temps de travail, il a besoin de progrès scientifique et technique. Ce progrès permet peu à peu à des millions de gens de sortir de la misère et d'avoir du temps libre, pour faire ce qu'ils veulent, pour vivre au sens volonté de puissance de Nietzsche.

Des nostalgiques du passé et de la sagesse antique peuvent regretter que les hommes choisissent les biens matériels, la santé et les loisirs, avec une volonté de « toujours plus », au lieu du stoïcisme [72] et de l'ascétisme favorables au progrès spirituel, mais c'est leur choix et il implique celui de la science autant que celui du respect de soi. Ce dernier doit progresser avec l'éducation et l'organisation de la société, progrès qui ne s'oppose pas à celui de la science.

2.4.6 Critique de l'approche moderne de l'Histoire

Source : *"La Généalogie de la morale"* 3ème dissertation §26

Après avoir critiqué §24-25 la connaissance scientifique - et surtout l'attitude des scientifiques eux-mêmes - Nietzsche s'en prend §26 à la connaissance historique, dans sa forme « moderne » où l'historien relate les faits en s'efforçant d'être le plus objectif possible :

> *"L'histoire moderne, considérée dans son ensemble, affirmerait-elle par hasard une attitude plus assurée en face de la vie et de l'idéal ? Sa suprême prétention, c'est aujourd'hui d'être un miroir ; elle rejette toute téléologie ; elle ne veut plus rien « prouver » ; elle dédaigne de s'ériger en juge, et croit montrer par là son bon goût, - elle affirme aussi peu qu'elle nie, elle constate, elle « décrit »... Tout cela est certainement de l'ascétisme, mais à un plus haut degré encore, du nihilisme, qu'on ne s'y méprenne pas !"*

Niant la possibilité pour un homme d'être objectif, Nietzsche ne supporte pas la volonté d'un historien de l'être, de ne pas interpréter toute information à travers le prisme de sa personnalité, de ses éventuelles croyances et de ses objectifs à lui. Il interprète cette attitude de l'historien d'honnêteté intellectuelle et de renoncement à une perspective personnelle comme un ascétisme, poussé jusqu'au nihilisme puisqu'il implique de dénier à l'information tout sens, toute valeur significative pour un homme.

Nietzsche, qui a pris position contre l'ascétisme des religieux, précise son jugement de l'ascétisme en écrivant un peu plus loin :

> *"Tous mes respects pour l'idéal ascétique, tant qu'il est sincère, tant qu'il a foi en lui-même et qu'il ne joue pas la comédie. Mais je ne puis souffrir […] ces êtres fatigués et aveulis, qui se drapent dans la sagesse et se donnent un regard « objectif » ;"*

Commentaires

Il y a des raisons pour un historien d'être le plus objectif possible. Pour toute personne qui donne une information, l'absence d'objectivité est d'abord une tromperie ; ensuite, c'est une manière d'influencer l'opinion de ceux qui reçoivent l'information, alors que chacun devrait pouvoir s'en faire une tout seul.

L'objectivité est parfois difficile ; elle demande une honnêteté intellectuelle et une rigueur que celui qui en parle a du mal à avoir lorsque le sujet suscite une émotion chez lui. Mais un professeur peut-il se permettre de manquer d'objectivité ? Et s'il en manque et que son auditoire s'en aperçoit, que devient sa crédibilité ? Et un juge à qui le comportement d'un accusé inspire une forte réprobation, a-t-il le droit d'être partial ? Depuis quand la sincérité qui justifie aux yeux de Nietzsche l'ascétisme et la « gaie science », justifie-t-elle aussi de manquer d'objectivité, délibérément ou sous l'empire d'une émotion ? Raisonner sur une information sans objectivité c'est renoncer à la Raison et aux possibilités qu'elle procure.

Hélas, les journalistes et les politiciens s'autorisent constamment à manquer d'objectivité, désinformant ainsi leurs publics ; et ils n'ont pas l'excuse d'être sincères. Et que dire des vendeurs et des publicitaires, dont l'art consiste précisément à convaincre par tous les moyens qui ne risquent pas de les envoyer en prison ? Ne sont-ils pas des menteurs professionnels ? D'ailleurs où finit la déformation de vérité pour cause d'émotion et où commence le mensonge pour cause d'intérêt ?

Et Nietzsche ajouterait : « Que dire des religieux qui essaient de faire avaler aux croyants des révélations que Spinoza et moi avons si bien réfutées, pour qu'ils les respectent et s'auto-punissent ? »

2.4.6.1 Remarques sur la volonté de puissance et la justification historique

Sur la volonté de puissance en tant que critère de ce qui est favorable à la vie

Aucun jugement de Nietzsche ne pouvant se passer du critère de volonté de puissance, il n'accepte pas qu'on énonce quelque chose qui soit neutre par rapport à elle, et encore moins qu'un homme croie à la fécondité ou l'utilité d'énoncés qui sont neutres. Au nom de la volonté de puissance, Nietzsche rejette l'objectivité même dans des domaines (comme certaines sciences) où un énoncé concerne la nature et sa connaissance sans s'appliquer à l'homme.

La volonté de puissance (se développer, conquérir, s'affirmer, etc.) est sa propre raison d'être et son propre but ; par là, c'est donc un finalisme en plus d'un déterminisme. Comme le déterminisme scientifique régit les lois d'évolution de la nature, la volonté de puissance de l'homme détermine ses valeurs et donc ses actes ; c'est donc un déterminisme humain.

Sur la justification par l'Histoire

Nietzsche a l'habitude de chercher dans l'Histoire des traits de culture (valeurs, croyances et coutumes [2]) qui justifient le caractère central de son postulat de volonté de puissance. Cela lui permet de préférer les croyances des Grecs à celles des chrétiens, et la cruauté des peuples de l'Antiquité à la compassion de ses contemporains. Il peut aussi faire remonter aux juifs (*"ce peuple sacerdotal"*) le malheur suprême, l'inversion des valeurs et la dégénérescence des peuples qui s'en est suivi. Enfin, il impute au dogmatique [53] et idéaliste Platon l'invention et la propagation de l'habitude absurde de croire des abstractions inventées de toutes pièces (les Idées [9]) plus réelles que la réalité perçue.

J'ai des réserves sur trop de justification par l'Histoire : à mes yeux l'Histoire explique l'origine, elle ne justifie pas moralement et ne prouve pas logiquement ; l'homme moderne est ce qu'il est, et c'est par rapport à lui et sa société qu'il faut énoncer des valeurs, puis juger si nécessaire. Qu'aux yeux de Nietzsche mes valeurs soient celles d'un faible, d'un dégénéré, j'en suis esclave et je ne peux juger et agir que par rapport à elles.

2.4.7 Les gens sérieux se passent d'idéal car ils sont athées

Dans *"La Généalogie de la morale"* 3ème dissertation §27 Nietzsche écrit :

> *"…l'idéal ascétique, même dans les plus hautes sphères de l'intelligence, n'a jusqu'ici qu'une seule espèce d'ennemis vraiment nuisibles : ce sont les comédiens de cet idéal - car ils éveillent la défiance. Partout ailleurs, dès que l'esprit est à l'œuvre avec sérieux, énergie et sans faux monnayage, il se passe absolument d'idéal, - l'expression populaire de cette abstinence est « athéisme » - : à cela près qu'il veut la vérité."*

En général les gens qui simulent l'ascétisme pour tromper les autres (les comédiens de l'idéal ascétique) finissent par être percés à jour, et ceux qu'ils ont trompés se méfient ensuite de tout homme affichant un tel idéal. Mais après avoir longuement disserté sur l'idéal ascétique des philosophes et des prêtres, Nietzsche nous révèle

enfin une opinion capitale : les gens sérieux, actifs et sans volonté de tromper sont athées, et un athée n'a pas besoin d'idéal ; son seul idéal est la vérité.

Les qualités « sérieux », « actif » et « sans volonté de tromper » sont celles de maîtres, selon la terminologie de Nietzsche. Pour lui, un maître n'a que faire de foi en Dieu et n'a jamais besoin d'idéal : il accepte le monde tel qu'il le voit, sans avoir besoin de se réfugier dans un monde de rêve idéalisé comme celui des esclaves croyants ; il est donc assez fort pour assumer la vérité, qu'il réclame par mépris du *"mensonge de la foi en Dieu"*, et dont il fait une règle de vie.

Nietzsche définit à ce propos un *ascétisme de la vérité*, qui veut libérer l'esprit des maîtres des contraintes qui enchaînent celui des esclaves : peurs, frustrations, ressentiment, inversion des valeurs, sentiment de culpabilité, etc. Cet ascétisme-là est la forme ultime de l'évolution chez les intellectuels libérés des chaînes du mensonge. Il écrit :

> *"L'athéisme absolu, loyal (- et c'est dans son atmosphère seulement que nous respirons à l'aise, nous autres esprits spirituels de ce temps !) n'est donc pas en opposition avec cet idéal, comme il semble au premier abord ; il est au contraire seulement une phase dernière de son évolution, une de ses formes finales, une de ses conséquences logiques…"*

Nietzsche explique alors la victoire de l'athéisme sur le Dieu chrétien qui a régné sur les esprits pendant deux mille ans, en citant *"Le Gai savoir"* §357 :

> *"« C'est la moralité chrétienne elle-même, la notion de sincérité appliquée avec une rigueur toujours croissante, c'est la conscience chrétienne aiguisée dans les confessionnaux et qui s'est traduite et sublimée jusqu'à devenir la conscience scientifique, la propreté intellectuelle à tout prix. Considérer la nature comme si elle était une preuve de la bonté et de la providence divines ; interpréter l'histoire à l'honneur d'une raison divine, comme preuve constante d'un ordre moral de l'univers et de finalité morale ; interpréter notre propre destinée, ainsi que le firent si longtemps les pieuses gens, en y voyant partout la main de Dieu, qui dispense et dispose toute chose en vue du salut de notre âme : voilà des façons de penser qui sont aujourd'hui passées, qui ont contre elles la voix de notre conscience, qui, au jugement de toute conscience délicate, passent pour inconvenantes, déshonnêtes, pour mensonge, féminisme,* [(féminisation)] *faiblesse, lâcheté…"*

Nietzsche fournit là un plaidoyer pour l'athéisme et contre la foi et la religion, un ensemble d'arguments qui expliquent son combat incessant contre elles. *Cette argumentation est une conséquence de la doctrine maîtres-esclaves, elle-même conséquence de celle de la volonté de puissance ; on voit là le lien entre l'athéisme de Nietzsche et sa doctrine de la volonté de puissance, et le lien entre la valeur de vérité de la morale chrétienne et sa perte finale*. Il conclut :

> *"Toutes les grandes choses périssent par elles-mêmes, par un acte d'« autosuppression » : ainsi le veut la loi de la vie, la loi du nécessaire « dépassement de soi-même » dans l'essence de la vie…"*

Enfin, Nietzsche prédit la conséquence ultime la plus importante de la volonté de vérité, celle d'acceptation du monde perçu qu'en tireront les maîtres d'abord, puis, si le vœu de Nietzsche se réalise, toute l'humanité dans les prochains siècles :

"La volonté de vérité […] sera - la chose ne fait aucun doute - la mort de la morale…"

Commentaires

Je sais qu'il y a des gens qui ne conçoivent pas la possibilité d'être à la fois athée et moralement estimable. Le fait qu'un athée rationnel croie que « Tout est permis » et « Pas vu, pas pris » n'entraîne pas nécessairement son immoralité. La morale d'une personne fait partie de sa culture [2], dont les valeurs et coutumes ont été acquises et imposées à son subconscient progressivement, depuis sa naissance. Lorsque la personne réfléchit à une de ses valeurs, pour savoir quoi penser et quoi faire, elle ne peut le faire qu'en fonction d'autres valeurs, qui la dominent et sur lesquelles sa conscience n'a aucun pouvoir : le libre arbitre de l'homme est illusoire. On peut être athée et avoir horreur de la cruauté, du vol et du non-respect de la parole donnée [34]. On peut être croyant et cruel, voleur et indigne de confiance, confesser ses péchés puis recommencer…

2.4.8 La Vérité, du platonisme au christianisme puis à la science

Voici les étapes de l'évolution de la pensée concernant la vérité telles que les voit Nietzsche (détails dans la section La morale perd sa raison d'être, puis devient impossible) :

- Le platonisme répand la croyance en une Vérité absolue.
- Cette vérité devient une exigence pour le judaïsme, puis le christianisme, lorsque ceux-ci présentent leurs révélations sur Dieu, le monde et l'homme comme la seule vérité.
- En même temps que l'exigence de vérité, le christianisme impose sa morale aux valeurs falsifiées comme la seule possible, car d'origine divine.
- Pendant trois siècles la morale et la cosmologie chrétienne, adoptées par le peuple des misérables, cohabitent avec la morale naturelle des aristocrates Romains et sa cosmologie d'origine grecque.
- Les prêtres chrétiens ayant réussi à enseigner leurs dogmes aux aristocrates romains, ceux-ci finissent par devenir chrétiens et l'empereur Constantin se convertit en l'an 312.
- La morale chrétienne ayant triomphé, elle règne sans partage jusqu'à la Renaissance : ses valeurs hostiles à la vie s'imposent.
- Le peuple n'éprouve plus de ressentiment à l'égard des aristocrates, qui partagent leurs valeurs et ne sont donc plus des « Méchants ». Il a moins besoin de se réfugier dans le « monde vrai ». La morale chrétienne devient moins utile, elle commence à disparaître : l'athéisme et le nihilisme progressent.
- Le « monde vrai », ses illusions et ses valeurs falsifiées apparaissent contraires à la vérité, que l'on continue à exiger : la morale chrétienne devient impossible.
- Mais le monde réel (dit *apparent*) reste difficile à supporter pour beaucoup de gens, et ceux-ci n'ont plus de « monde vrai » pour se réfugier. Par respect de la vérité ils doivent donc accepter le monde apparent, aux valeurs favorables à la vie, mais ils en souffrent.

- La perte de valeurs est accompagnée d'une perte d'espoir chez des hommes dont la culture reste imprégnée des valeurs chrétiennes hostiles à la vie. Certains ne voient plus de sens à la vie [93], qui leur paraît être un néant : le nihilisme se répand, accompagné d'athéisme. L'homme « tue Dieu ».
- Certains hommes adoptent un idéal ascétique pour échapper à l'absurdité, donner un sens à leur souffrance et combler l'absence de but.
- La connaissance scientifique progresse, en conservant l'exigence de vérité absolue héritée du platonisme et du christianisme, exigence qui devient un idéal. Cet idéal de vérité exclut Dieu chez beaucoup d'hommes amystiques qui se veulent rationnels.

2.4.9 Conclusion : sens et intérêt d'un idéal ascétique

Source : dernier aphorisme [1.a] de la *"La Généalogie de la morale"*, 3ème dissertation §28. Nietzsche y répond à la question posée au début de cette dissertation sur le sens d'un idéal ascétique. Comme nous l'avons vu à propos du nihilisme, Nietzsche décrit d'abord le sentiment humain d'absence de finalité dans l'apparition et l'évolution de l'humanité :

> *"…l'homme, l'animal-homme, n'a eu jusqu'à présent aucun sens. Son existence sur la terre était sans but ; « pourquoi l'homme ? » - c'était là une question sans réponse ; la volonté de l'homme et de la terre manquait ; derrière chaque puissante destinée humaine retentissait plus puissamment encore le refrain désolé : « En vain ! »"*

L'absence de finalité dans la création de l'Univers, dans le déterminisme de ses lois d'évolution et dans l'existence et la vie de l'homme lui-même, sont des conséquences directes du postulat matérialiste athée : il n'y a pas de Dieu créateur, le monde n'a aucune finalité, il n'y a que des lois physiques de la nature ; et ce n'est pas parce que l'homme souffre de ne pas trouver un sens au monde que celui-ci en a un ou devrait en avoir un. Les « preuves » téléologiques [10] de l'existence d'un Dieu créateur sont des pseudo-preuves, infalsifiables et sans valeur [1q]. Le « principe anthropique » invoqué par certains spiritualistes [1f] pour justifier leur foi en Dieu est également sans valeur probante [1j].

Nietzsche explique alors la raison d'être d'un idéal ascétique, il répond à sa question initiale sur le sens d'un tel idéal :

> *"Et voilà le sens de tout idéal ascétique : il voulait dire que quelque chose manquait, qu'une immense lacune environnait l'homme, - il ne savait pas se justifier soi-même, s'interpréter, s'affirmer, il souffrait devant le problème du sens de la vie."*

> *"L'homme […] ne rejette pas la souffrance en soi : il la veut, il la cherche même, pourvu qu'on lui montre la raison d'être, le pourquoi de cette souffrance. Le non-sens de la douleur, et non la douleur elle-même est la malédiction qui a jusqu'à présent pesé sur l'humanité - or, l'idéal ascétique lui donnait un sens ! C'était jusqu'à présent le seul sens qu'on lui eût donné ; n'importe quel sens vaut mieux que pas de sens du tout ; l'idéal ascétique n'était à tous les points de vue que le « faute de mieux » par excellence, le seul qu'il y eût. Grâce à lui la souffrance se trouvait interprétée ; le vide immense semblait comblé, la porte se fermait devant toute espèce de nihilisme, de désir d'anéantissement."*

Nietzsche a expliqué, dans l'aphorisme précédent (§27), qu'un homme fort, bien dans sa peau, qui accepte le monde tel qu'il le perçoit parce qu'il en accepte les valeurs, n'a pas besoin d'idéal. Pour lui le sens de la vie [93] consiste à se développer, à s'exprimer conformément à sa volonté de puissance.

Nietzsche explique ici qu'un homme faible, dont les valeurs sont en conflit avec celles du monde qu'il perçoit, ne peut même pas (en l'absence de foi religieuse) se consoler en sachant que son existence et sa souffrance s'inscrivent dans un grand projet ; au contraire, cette existence n'a aucun but, sa propre vie ne sert à rien, aucun effort n'est justifié, aucun espoir n'est permis, le nihilisme le guette.

Avoir un idéal ascétique, par contre, lui permet de substituer un but au vide qu'il ressent, de lui donner un espoir d'amélioration de sa condition, donc de vivre au sens volonté de puissance. Et depuis des millénaires, la foi judéo-chrétienne et la pratique de la religion apportent l'idéal ascétique indispensable aux hommes faibles. Un tel homme croit en Dieu et en la valeur de la morale judéo-chrétienne parce qu'il a besoin de croire en quelque chose, et parce que cette foi et ces règles de vie lui apportent un espoir au moins dans une vie future.

Le nihilisme et le Péché originel

L'homme souffre du conflit entre ses valeurs naturelles et la réalité du monde, conflit qui le prédispose au nihilisme. Les prêtres manipulateurs lui ont enseigné que sa race est coupable depuis le Péché originel [25] ; ils l'ont persuadé que la plupart des actes qui lui feraient plaisir sont des fautes ; ils l'ont ainsi désespéré, avant de lui apporter un espoir avec la religion. L'idéal ascétique a donné à l'homme un but, un espoir, une volonté justifiée d'action. Nietzsche conclut donc avec un bilan globalement positif de la religion parce qu'elle donne un sens à la vie des croyants, même si ce sens est artificiel :

> *"Impossible d'ailleurs de se dissimuler ce que toute cette volonté exprime à qui l'idéal ascétique a donné sa direction : cette haine de ce qui est humain, et plus encore de ce qui est « animal », et plus encore de ce qui est « matière » ; cette horreur des sens, de la raison même ; cette crainte du bonheur et de la beauté ; ce désir de fuir tout ce qui est apparence, changement, devenir, mort, effort, désir même - tout cela signifie, osons le comprendre, une volonté d'anéantissement, une hostilité à la vie, un refus d'admettre les conditions fondamentales de la vie ; mais c'est du moins, et cela demeure toujours, une volonté !...Et […] l'homme préfère encore avoir la volonté du néant que de ne point vouloir du tout…"*

Maximes d'après Nietzsche sur le néant subi et le nihilisme assumé

> « Un nihilisme assumé vaut mieux qu'un néant subi. »

Ou encore :

> « La religion promet l'espoir, l'athéisme le désespoir. »

Un homme qui a perdu ses valeurs, dont la vie n'a plus de sens [93], a une impression de néant très pénible. En se réfugiant dans le christianisme et son « monde vrai » il assume le nihilisme qui en résulte, mais ce nihilisme assumé est moins douloureux que le nihilisme subi, car ce n'est pas un néant sans espoir : sur ce point-là, le bilan de la religion est globalement positif.

3. Troisième partie : Par-delà bien et mal

De nombreux textes de *"Par-delà bien et mal"* sont cités et analysés dans ce cours à propos d'autres sujets ; je n'y reviens donc pas ici.

3.1 Généralités

Dans cet ouvrage publié en 1886, Nietzsche critique férocement les vérités admises par les philosophes de son époque et des époques précédentes, avant de proposer - sans y croire pour l'avenir prévisible - une philosophie nouvelle, dans son sous-titre *"Prélude à une philosophie de l'avenir"*. La critique de Nietzsche est une déconstruction [73] des philosophies précédentes en 9 chapitres :

"1 - Des préjugés des philosophes"

"2 - L'esprit libre"

"3 - L'Etre religieux"

"4 - Maximes et interludes" (non commentés)

"5 - Remarques sur l'histoire naturelle de la morale"

"6 - Nous, les savants"

"7 - Nos vertus"

"8 - Peuples et patries"

"9 - Qu'est-ce qui est noble ?"

Nietzsche critique et raille le dogmatisme [53] de Platon, les préjugés, la recherche de la Vérité absolue, les espoirs d'autonomie intellectuelle et les « vertus » des Lumières [26], l'égalité des hommes face aux droits et devoirs, la démocratie, l'émancipation des femmes, la « science de la morale », etc.

Le titre *"Par-delà bien et mal"* annonce la volonté de Nietzsche de dépasser les réflexions basées sur des valeurs morales absolues comme le Bien et le Mal, valeurs dont il nie l'exclusion réciproque et affirme les caractères relatif et complémentaire. Il précise ce titre à la fin du §4 :

> *"Que le non-vrai soit une condition de la vie, voilà certes une dangereuse façon de résister au sentiment qu'on a habituellement des valeurs, et une philosophie qui se permet ces audaces se place déjà, du même coup, par-delà bien et mal."*

Deux exemples de non-vrai condition de la vie sont donnés plus bas.
Nietzsche énonce aussi, dans le 5ème chapitre, les sujets à aborder dans une étude de la « science de la morale ».

Précaution nécessaire pour juger de la morale

Dans *"Le Gai savoir"* §380 *"« Le voyageur » parle"* Nietzsche prévient que, pour juger de la morale et de préjugés moraux, il faut une indépendance d'esprit permettant de se placer *"par-delà bien et mal"* ; cette indépendance est particulièrement importante par rapport à notre morale européenne, issue de notre héritage culturel :

"Des « pensées sur les préjugés moraux », si l'on ne veut pas qu'elles soient des préjugés sur des préjugés, présupposent une localisation à l'extérieur de la morale, quelque par-delà bien et mal vers lequel il faut monter, grimper, voler, - et, dans la situation présente, en tout cas un par-delà notre bien et mal, une liberté à l'égard de toute « Europe », celle-ci étant entendue comme une somme de jugements de valeur qui commandent et qui sont passés en nous pour devenir chair et sang."

Peut-on justifier les connaissances ?

Sans critiquer les philosophes en tant que personnes, Nietzsche critique leurs idées, dont il attribue l'origine à leurs instincts, pulsions et préjugés personnels.

Il cherche une justification des connaissances, dont il analyse l'intérêt et les conséquences. Il refuse l'opposition classique entre thèse et antithèse, c'est-à-dire le principe de non-contradiction [88] lorsqu'il s'agit de ce qui existe et des représentations [9] : il montre que les antithèses sont des abstractions en général inutiles, que l'on avance par refus craintif de la complexité de la vie et de ses contradictions.

Nietzsche ne croit pas à des connaissances durables. Il propose de réexaminer sans cesse les idées et représentations du monde, parce que chacun de ses objets est changeant et multiforme, et parce que l'homme qui les examine est lui-même en perpétuelle évolution. Et cet examen doit interpréter ces choses du point de vue de l'intérêt de la vie et de sa volonté de puissance, non d'une logique ou idéologie quelconques.

3.1.1 L'ambivalence de l'homme

Dépassant les antithèses traditionnelles « la vie est ceci, mais pas cela », Nietzsche considère que l'homme est ambivalent et désire à la fois :

- L'utopie, le rêve, l'illusion, comme la réalité ;
- L'ordre et la clarté apolliniens [58], avec son idéal de mesure et de sérénité, comme la démesure, l'ivresse extatique du dionysiaque [8] ;
- Le mal, comme le bien ;
- La bonté et la charité, comme l'indifférence et la cruauté.

Nous avons vu plus haut, à propos des *"races"* de *"maîtres"* et d'*"esclaves"*, que la vie (la société humaine) comprend à la fois :

- L'intense volonté de puissance des maîtres, avec sa force, son optimisme, son désir d'expansion, sa combattivité, sa créativité et son insouciance ;
- La faiblesse, le pessimisme, la prudence, les caractères maladif et décadent des esclaves, avec leur déni de réalité, leurs illusions et leurs valeurs inversées.

Nietzsche écrit dans *"Par-delà bien et mal"* §225 :

"L'homme est matière, fragment, superflu, argile, boue, sottise, chaos, mais il est aussi créateur, sculpteur, marteau impitoyable, et divinité qui au septième jour contemple son œuvre - comprenez-vous ce contraste ?"

3.1.2 Avant-propos : attaque du dogmatisme

Dès son avant-propos, Nietzsche attaque ironiquement une première approche de la philosophie, le dogmatisme de ceux qui croient qu'il existe une Vérité [53] :

> *"A supposer que la vérité soit femme - dites-moi, n'est-on pas fondé à soupçonner que tous les philosophes, dans la mesure où ils ont été dogmatiques, ne savaient guère s'y prendre avec les femmes ? L'effroyable sérieux, le lourd sans-gêne avec lesquels ils ont jusqu'ici abordé la vérité, n'étaient-ce pas des moyens maladroits et inconvenants de gagner le cœur d'une femme ?"*

Nietzsche se moque ici des philosophes dogmatiques, qu'il accuse d'avoir mal abordé le problème de la vérité : comme Platon, ils croient en une Vérité absolue et, dogmatiques, n'acceptent aucune mise en cause de cette certitude. Pour Nietzsche, il faut une approche prudente et toute en nuances, avec des points de vue multiples permettant des interprétations [84] originales et l'affirmation simultanée d'une chose et de son contraire : si on s'y prend comme les dogmatiques, la Vérité se refuse comme une femme qu'on aborde maladroitement. Nietzsche poursuit :

> *"Car il y a des railleurs pour prétendre que tous les systèmes sont aujourd'hui par terre, et davantage : qu'ils agonisent. A parler sérieusement, on a de bonnes raisons d'espérer que tout dogmatisme philosophique, pour solennel, définitif et décisif qu'il se donne, n'a été malgré tout qu'un noble enfantillage d'apprentis, et les temps sont peut-être tout proches où l'on comprendra de plus en plus ce qui a réellement suffi jusqu'alors à fournir la pierre angulaire de ces constructions philosophiques sublimes et absolues édifiées jusqu'ici par les dogmatiques : quelque superstition populaire datant de temps immémoriaux (comme la superstition de l'âme, qui continue encore et encore de faire des siennes sous la forme de superstition du sujet et du moi), quelque jeu de mots peut-être, une interprétation grammaticale trop séduisante ou une généralisation téméraire de faits très menus, très personnels, très humains, - trop humains."*

Il attaque ensuite Platon, en prêtant à sa philosophie des erreurs qu'on ne fait que si on l'applique mal, et en l'accusant d'être la base du christianisme :

> *"…la plus grave, la plus tenace et la plus dangereuses de toutes les erreurs ait été celle d'un dogmatique, de Platon, l'inventeur de l'esprit pur et du Bon en soi."*

> *"Mais la lutte contre Platon, ou, si nous voulons parler clairement et pour le « peuple », la lutte contre l'oppression millénaire exercée par le christianisme et l'Eglise - car le christianisme est un platonisme pour le « peuple »…"*

Mais Nietzsche ne se contente pas de critiquer, de déconstruire, il propose une civilisation où les hommes verraient la réalité telle qu'elle est.

3.2 1er chapitre : Des préjugés des philosophes

3.2.1 Désir de vérité - Dualisme

Premier préjugé, selon Nietzsche : le désir de vérité des philosophes (qui pensent qu'une affirmation doit être *vraie* pour pouvoir être jugée *bonne*, car si elle est *fausse*

elle est nécessairement *mauvaise*). Pourquoi ce désir, s'interroge Nietzsche au §1, et qu'est-ce qui le justifie plutôt qu'un désir de non-vrai ou d'incertitude ?

Au §2, Nietzsche affirme que les philosophes se trompent lorsqu'ils croient :

- Qu'il est impossible de déduire une proposition vraie de son contraire ;
- Que chaque objet a une essence (« chose en soi ») avec des propriétés immuables, dont une représentation [9] vraie dérive nécessairement.

Ils ont donc un préjugé : *"l'antinomie des valeurs"* (le dualisme), où quelque chose est soit Bon, soit Mauvais ; soit Vrai, soit Faux, etc. ; il attribue leur erreur à la pensée de Platon.

Pour Nietzsche, une propriété peut résulter de son contraire

Nous avons vu (et nous rappelons ci-dessous) deux exemples montrant *qu'on peut déduire une propriété de son contraire*, et *qu'une vérité et son contraire peuvent être toutes deux acceptables, car utiles à la vie*. Dans chacun de ces deux exemples on quitte le raisonnement *logique* pour un raisonnement *psychologique* où l'opérateur (comme dirait un mathématicien) qui fait passer d'une propriété (comme Vrai) à son contraire (Faux) est la volonté de puissance, selon la nécessité de la vie. Nietzsche écrit au §2 :

> *"Quelle que soit la valeur qu'on veuille accorder au vrai, à la véracité, au désintéressement, il se pourrait qu'il faille attribuer à l'apparence, à la volonté de tromper, à l'égoïsme et aux appétits grossiers une valeur plus haute et plus fondamentale par rapport à toute vie."*

Les deux exemples étaient :

- L'inversion de valeurs des déshérités, où la vie engendre des valeurs hostiles à la vie, valeurs dont ces déshérités ont besoin pour vivre ;
- Le paragraphe L'erreur est indispensable à la vie !

Nietzsche affirme donc, dès le début de la 1ère partie de son ouvrage, que si l'on met l'homme en avant, le critère de valeur à utiliser dans tout jugement est la volonté de puissance, l'intérêt de la vie, pas la vérité.

3.2.1.1 La pensée est dominée par des jugements de valeur instinctifs

Dans *"Le Gai savoir"* avant-propos §2, Nietzsche écrit :

> *"…je me suis assez souvent demandé si, d'une façon générale, la philosophie n'a pas été jusqu'à présent surtout une interprétation du corps, et un malentendu du corps. […] On peut considérer […] toutes ces audacieuses folies de la métaphysique, surtout pour ce qui en est de la réponse à la question de la valeur de la vie, comme des symptômes de constitutions physiques déterminées ;"*

Au §3 de *"Par-delà bien et mal"*, Nietzsche écrit :

> *"…la plus grande partie de la pensée consciente doit aussi être rangée parmi les activités de l'instinct, y compris la pensée philosophique ;"*

Dans ces passages, Nietzsche a constaté avec raison que la plupart des pensées apparaissant dans la conscience ont pour origine le subconscient et l'intuition, pas la

conscience et la déduction ; leur apparition est automatique, pas construite progressivement ; c'est une première raison pour qu'il les attribue à l'instinct.

Mais il y a une seconde raison d'apparition, plus importante que la première : beaucoup d'intuitions sont des jugements valeur, des comparaisons automatiques à une valeur préexistante.

Nietzsche confirme un peu plus bas le caractère automatique des jugements de valeur qui sont cause et conséquence de toute pensée consciente, et l'incapacité de la Raison de l'homme à s'imposer contre ses valeurs intériorisées :

> *"…le « conscient » ne s'oppose jamais de façon décisive à l'instinct, - pour l'essentiel la pensée consciente d'un philosophe est en secret presque entièrement conduite par ses instincts, qui lui imposent des voies déterminées. Même derrière toute logique et l'apparente souveraineté de ses mouvements, il y a des estimations, ou pour parler plus clairement, des exigences physiologiques qui visent à conserver un certain mode de vie."*

Il rappelle à la fin de ce passage que les valeurs d'un homme sont toutes basées sur sa volonté de puissance, dont l'origine est physiologique, même lorsqu'il raisonne logiquement et en profitant de son libre arbitre.

3.2.1.2 Raisonnements déductifs ? Des intuitions justifiées à posteriori !

Au §5, Nietzsche écrit :

> *"[Les philosophes] font tous comme si le développement naturel d'une dialectique froide, pure et divinement impassible, leur avait découvert leur doctrine et permis d'y atteindre […] alors qu'au fond c'est une thèse préconçue, une idée de rencontre, une « illumination », le plus souvent un très profond désir mais quintessencié et soigneusement passé au tamis, qu'ils défendent avec des arguments découverts après coup. Ce sont tous, quoiqu'ils disent, des avocats sans le savoir et même le plus souvent des porte-paroles astucieux de leurs préjugés, qu'ils baptisent « vérités »…"*

Nietzsche accuse les philosophes de prétendre que leur doctrine résulte d'un raisonnement rigoureux, alors qu'elle résulte d'une intuition ou d'une induction apparue spontanément dans leur esprit. Il explique cette apparition par des aprioris de chaque philosophe, basés sur des préjugés (valeurs de leur subconscient), c'est-à-dire la volonté de puissance à laquelle ils sont soumis comme tout homme. Il les accuse, enfin, d'être malhonnêtes en justifiant à postériori leurs affirmations par des arguments ad hoc.

Je confirme mon accord avec l'affirmation de Nietzsche, *en l'étendant à tous les hommes* : dans la grande majorité des cas, les affirmations des gens sont intuitives et justifiées à postériori (quand elles le sont !). Une intuition arrive à l'esprit instantanément et sans effort, alors que la recherche des faits pertinents et leur assemblage en un raisonnement par des déductions, calculs et inductions demandent du temps et des efforts : les gens font l'économie de cet effort chaque fois que leur intuition leur paraît non contestable.

Quelques jours après avoir écrit le paragraphe ci-dessus, l'ai reçu et lu le livre de Daniel KAHNEMAN, psychologue, prix Nobel d'économie, qui confirme en tous points ce processus d'élaboration des conclusions des gens [59].

3.2.1.3 Juger par rapport à la vie, pas par rapport à la véracité

Nous avons vu que Nietzsche considère la vérité d'un jugement comme sans importance par rapport à sa valeur pour la vie-volonté de puissance. Il développe cette opinion dans *"Par-delà bien et mal"* §4, où, après le début déjà cité, il poursuit :

> *"…nous sommes enclins par principe à affirmer que les jugements les plus faux (les jugements synthétiques à priori sont du nombre) nous sont les plus indispensables, que l'homme ne pourrait pas vivre sans admettre les fictions de la logique, sans mesurer la réalité au monde purement imaginaire de l'inconditionné […] sans une constante falsification du monde par le nombre - au point que renoncer à un jugement faux serait renoncer à la vie, nier la vie."*

Commentaires sur ce passage

Sur les jugements synthétiques à priori

> *"…les jugements les plus faux (les jugements synthétiques à priori sont du nombre)…"*

Un jugement *synthétique* ne peut se vérifier que par les faits. Or un jugement *à priori* est formulé avant de connaître les faits ou sans en tenir compte. Donc le concept de *jugement synthétique à priori* de Kant [74] est au mieux ambigu, au pire contradictoire dans les termes. Nietzsche n'est pas le seul à avoir souligné ce problème dans la philosophie du grand Kant, philosophie à ses yeux rêve puéril comme les Lumières [26]. En fait, un tel jugement n'est pas nécessairement à rejeter, comme l'admet Nietzsche ; et son utilisation par Kant montre que la rationalité peut subsister même quand un raisonnement utilise une proposition non démontrée ou non déterministe, si sa conclusion est une conjecture, pas une affirmation.

Les jugements les plus faux nous sont les plus indispensables

Nietzsche réaffirme simplement sa thèse, selon laquelle, pour des raisons psychologiques, l'homme peut avoir besoin d'inventer des affirmations fausses et d'y croire : pour oublier la réalité perçue, pour conserver l'estime de soi, etc.

"…sans mesurer la réalité au monde purement imaginaire de l'inconditionné…"

Cette expression signifie que Nietzsche, qui ne croit pas à des valeurs absolues comme le Bien (inadaptées à une réalité multiforme et changeante, et à une vision perspectiviste), y croit en tant que directions d'évolution (*vers le bien* veut dire *dans un sens favorable à la vie*). En fait, Nietzsche n'a pas le choix : pour juger du caractère favorable à la vie d'une chose, il faut bien accepter de juger si elle va ou non dans le bon sens, et un sens est absolu.

3.2.1.3.1 Définition des valeurs « bon », « mauvais » et « bonheur »

Voici le texte intégral de *"L'antéchrist"* §2 :

> *"Qu'est-ce qui est bon ? - Tout ce qui exalte en l'homme le sentiment de puissance, la volonté de puissance, la puissance elle-même.*
>
> *Qu'est-ce qui est mauvais ? - Tout ce qui a sa racine dans la faiblesse.*
>
> *Qu'est-ce que le bonheur ? - Le sentiment que la puissance grandit - qu'une résistance est surmontée.*

Non le contentement, mais davantage de puissance, non la paix avant tout, mais la guerre ; non la vertu, mais la valeur [« force » dépourvue du poison de la morale].

Périssent les faibles et les ratés : premier principe de notre amour des hommes. Et qu'on les aide encore à disparaître !

Qu'est-ce qui est plus nuisible que n'importe quel vice ? - La pitié active pour les ratés et les faibles : - le christianisme..."

3.2.2 Des intentions et centres d'intérêt réels des philosophes

Dans le §6 de *"Par-delà bien et mal"*, Nietzsche attribue la pensée de chaque philosophe à des intentions qui n'ont rien de philosophique.

Parler de soi, de son histoire, conformément à sa personnalité profonde

"Peu à peu j'ai tiré au clair ce qu'a été jusqu'à présent toute grande philosophie : la confession de son auteur et, sans qu'il le veuille ni s'en rende compte, en quelque sorte ses mémoires ; de même il m'est apparu que dans toute philosophie les intentions morales (ou immorales) forment vraiment le germe d'où est sortie toute la plante. De fait il est bon (et sage), pour s'expliquer l'origine des affirmations métaphysiques les plus transcendantes d'un philosophe, de toujours se demander d'abord : à quelle morale veulent-elles (veut-il) en venir ?"

"…il n'y a chez le philosophe absolument rien d'impersonnel, et sa morale, en particulier, atteste de façon décisive ce qu'il est, c'est-à-dire la hiérarchie des instincts les plus profonds de sa nature."

Agir conformément à ses centres d'intérêt

"Aussi les véritables « intérêts » du savant sont-ils d'habitude tout à fait ailleurs, dans sa famille, par exemple, ou dans le gain, ou dans la politique ;"

La lutte des instincts pour la domination, comme chez les autres hommes

"Je ne crois donc pas qu'un « instinct de la connaissance » soit le père de la philosophie ; mais qu'un autre instinct, ici comme ailleurs, s'est servi de la connaissance (et de la méconnaissance) comme d'un simple instrument."

"…chacun [des instincts d'un philosophe] aimerait à se poser, lui et pas un autre, en fin suprême de l'existence et en seigneur légitime de tous les autres instincts. Car tout instinct aspire à la domination et, en tant que tel, s'efforce de philosopher."

3.2.3 Un aphorisme révélateur de la manière de penser de Nietzsche

Source : *"Par-delà bien et mal"* §17

3.2.3.1 Une pensée vient quand elle veut, non quand « je » veux

Dans cet aphorisme [1.a], on lit :

"…une pensée vient quand elle veut, et non quand « je » veux ;"

Une pensée « vient souvent toute seule », comme je l'explique dans [1y2]. Dans cette section, je cite aussi des apparitions involontaires dans l'esprit d'un homme de pensées ayant un lien sémantique (un rapport éventuellement lointain) avec des connaissances qu'il a.

Mais une pensée peut également résulter d'une volonté lors d'un raisonnement : quand je pense « Combien font 27+15 ? » la réponse vient de ma mémoire et/ou d'un calcul d'addition. Elle ne vient pas toute seule, contrairement à ce que dit Nietzsche, qui refuse toute pensée rationnelle, volontaire, au profit de pensées affectives ou intuitives ; lui-même ne réfléchissait-il donc consciemment jamais ?

> A ce propos, Platon a fait dans [124-3] une remarque paradoxale : « Il n'est pas possible à l'homme de chercher ni ce qu'il sait ni ce qu'il ne sait pas. » Ce qu'un homme sait déjà, il n'a pas à le chercher. Et ce qu'il ne sait pas, son esprit a besoin d'en construire ou d'en imaginer une première représentation pour le chercher, ou même seulement tenter de le préciser : qu'il s'agisse d'une représentation d'objet ou de processus, il en faut une essence (une description) si on veut la comparer, la préciser, en vérifier la cohérence, etc.

On lit ensuite dans *"Par-delà bien et mal"* §17 :

> *"…c'est donc falsifier les faits que de dire : le sujet « je » est la condition du prédicat « pense ». Quelque chose pense, mais que ce quelque chose soit précisément l'antique et fameux « je », ce n'est à tout le moins qu'une supposition, une allégation, ce n'est surtout pas une « certitude immédiate »."*

Nietzsche met là en doute la validité du concept de conscience [43] : un homme est conscient du fait qu'il pense, il en est certain, même s'il ne peut le prouver à un autre parce que ce dernier ne peut lire dans son esprit. De nos jours, l'activité cérébrale peut être prouvée en captant des signaux électriques (électroencéphalogramme, etc.) ; on peut même (dans une modeste mesure) associer l'activité mesurée avec le contenu sémantique ou affectif de la pensée, ainsi qu'avec des perceptions physiques. Le « je » est bien une certitude immédiate.

Tout ce passage de Nietzsche est destiné à attaquer sans le nommer Descartes, pour son « Je pense, donc je suis » innéiste [60].

Nietzsche poursuit :

> *"Enfin, c'est déjà trop dire qu'il y a quelque chose qui pense ; déjà ce « quelque chose » comporte une interprétation du processus et ne fait pas partie du processus lui-même. On déduit ici, selon la routine grammaticale : « penser est une action, or toute action suppose un sujet agissant, donc... »"*

Par définition, le processus de pensée ne se conçoit pas sans cerveau, donc sans homme qui pense (voir [1y] paragraphe « Le cerveau est une condition nécessaire et suffisante du phénomène de pensée »). Le « quelque chose qui pense » de Descartes [110] est nécessairement un homme, et l'affirmer ne peut pas conclure autre chose sous peine de se tromper.

Pour que l'interprétation (qui résulte d'une pensée) ne fasse pas partie de la pensée d'un homme conscient de penser *il faut qu'elle existe indépendamment de lui*. Il faut alors admettre la métaphysique de Platon (c'est-à-dire le spiritualisme ou idéalisme), pour qui une Idée peut exister sans support physique [9], comme Dieu

existe avant de créer le monde. Je suis matérialiste au sens philosophique [1f] : pour moi une abstraction ne peut être qu'une création humaine, issue d'un cerveau humain ; on peut toutefois, comme Platon, considérer qu'une fois créée c'est une Idée, une « chose en soi », une « essence » [9] qui continue à avoir un sens une fois que son créateur est mort ou l'a oubliée, et que d'autres hommes (ou même des êtres d'une autre planète) peuvent la concevoir et s'en servir ; elle est alors comme un nombre, un concept absolu, indépendant de l'homme.

Nietzsche veut ici amener son lecteur à un de ses sujets favoris : l'erreur consistant à attribuer toute action à un sujet agissant alors qu'elle peut être un phénomène naturel, erreur qu'il ne cesse de dénoncer, nous l'avons déjà vu, et expliqué, mais son raisonnement ci-dessus ne convainc pas : une pensée consciente est une action qui a par définition un sujet, l'homme qui pense.

Nietzsche continue :

> *"C'est par un syllogisme analogue que l'ancien atomisme ajoutait à la force agissante ce petit grumeau de matière qui en serait le siège et à partir duquel elle agirait : l'atome ; des esprits plus rigoureux ont enfin appris à se passer de ce « résidu de la terre »…"*

Nietzsche utilise ici une analogie comme argument contre la notion de sujet-être agissant, alors que ce n'est pas parce qu'un raisonnement est faux qu'un raisonnement analogue l'est, *s'il est autre*. Qu'un atome soit ou non le siège d'une force agissante n'a aucun rapport avec la conclusion à tirer de « je pense, donc je suis ».

Une force physique ne résulte d'une volonté que dans le cas d'un être vivant, ce qu'un atome n'est pas. Les forces qu'un atome exerce sur d'autres atomes ou particules sont électromagnétiques, l'attraction universelle étant extrêmement faible par rapport à elles ; elles résultent du déterminisme qui régit toute la physique.

C'est parce qu'il confond déterminisme physique et volonté de puissance (doctrine applicable correctement aux seuls êtres vivants) que Nietzsche raisonne faux ici. On voit dans ce raisonnement faux que Nietzsche manque de rigueur, emporté qu'il est par son esprit de contradiction.

Enfin, quand il parle d'esprits plus rigoureux Nietzsche pense à Boscovich, dont il a cru correcte la théorie purement spéculative parce qu'elle est basée sur des mathématiques auxquelles lui, Nietzsche, ne pouvait rien comprendre, mais qui confortait ses préjugés immatérialistes : c'est lui qui manque de rigueur !

3.2.4 Comment Nietzsche conçoit la causalité et le déterminisme

3.2.4.1 La cause de soi

Dans l'aphorisme §21 de *"Par-delà bien et mal"*, Nietzsche écrit :

> *"La causa sui est la meilleure contradiction interne qu'on ait jamais conçue, une sorte d'attentat à la logique et de monstre, mais l'orgueil extravagant de l'homme a réussi à l'empêtrer inextricablement dans cette absurdité. L'exigence de « libre arbitre », au sens superlatif et métaphysique où il règne malheureusement encore dans la cervelle des demi-instruits, l'exigence d'assumer soi-même l'entière et ultime responsabilité de ses actes, et d'en décharger Dieu, le monde, l'hérédité, le hasard, la société, n'est rien moins que celle d'être causa sui, et*

avec une témérité plus forte encore que celle de Münchhausen, vouloir ainsi s'arracher au marais du néant en se tirant par la perruque et se hisser ainsi à l'existence."

La « causa sui » (cause de soi) est la définition de Dieu dans *l'Ethique* de Spinoza : « [Dieu est] ce dont la nature ne peut être conçue que comme existante » [61]. Cette définition est évidemment absurde, comme Nietzsche le constate en parlant de *"contradiction interne"* :

- Ce que l'on conçoit (une représentation, une essence) peut exister ou non ; l'essence et l'existence sont des concepts nécessairement distincts, comme Kant l'a rappelé [74]. Il est impossible de concevoir quelque chose qui ne peut qu'exister, car si une telle chose cessait d'exister, son essence demeurerait dans l'esprit de ceux qui la concevaient avant sa disparition, parce qu'il est impossible d'empêcher un homme de penser quelque chose ou de le garder en mémoire.
- En outre, le concept de causalité exclut la possibilité d'une *cause de soi-même*, quelle que soit celle de ses 4 définitions d'Aristote que l'on considère :
  - Une *cause efficace* suppose que la conséquence *suit la cause dans le temps*, ce qui exclut la possibilité d'une cause de soi ;
  - Une *cause finale* suppose que la conséquence *est le but* de la cause, ce qui exclut aussi la possibilité d'une cause de soi ;
  - Une *cause matérielle* suppose que la conséquence est basée sur elle en tant que substrat matériel nécessaire à sa construction, ce qui exclut aussi la possibilité d'une cause de soi ;
  - Une *cause formelle* doit être l'essence, le cahier des charges, de sa conséquence, ce qui rend *cause de soi-même* définition circulaire.

  En fait, l'expression « cause de soi-même » ne peut s'appliquer qu'à une *cause logique*, qui peut être soit :
  - Le résultat d'un calcul ;
  - Une affirmation dont on tire une déduction, comme dans le syllogisme :

  SI f(x) = 2x ET x=1 ALORS f(x) = 2

  Une telle déduction de la *conclusion* est possible sans délai, dès l'énoncé de la *cause*. Cette conclusion ne contient aucune information qui ne soit déjà implicitement contenue dans l'affirmation initiale, elle apporte une nouvelle *présentation* d'une information qui en résulte logiquement.

  Mais on ne peut pas déduire logiquement une *existence* (celle de Dieu) d'une *description*, nous venons de le voir.

Nietzsche affirme également que si l'homme jouissait d'un libre arbitre total, il serait cause de soi, ce qui est absurde car la définition du libre arbitre énonce la possibilité de décider, pas de se créer. L'histoire des aventures du baron de Münchhausen, qui s'extrait d'un bourbier en se soulevant en l'air par sa propre perruque, ne décrit pas une cause de soi mais une impossibilité physique évidente affirmée pour faire rire ; Nietzsche y voit un caractère circulaire comme dans une cause de soi.

3.2.4.2 Nietzsche contre la causalité physique et son déterminisme

On lit, dans l'aphorisme §21 de *"Par-delà bien et mal"* :

> *"On ne doit pas commettre l'erreur de concrétiser cause et effet, comme le font les physiciens (et ceux qui de nos jours introduisent dans la pensée les méthodes des sciences naturelles) en se conformant à la balourdise mécaniste actuellement en faveur, selon laquelle la « cause » presse et pousse jusqu'à ce que l'« effet » s'ensuive. On ne doit user de la « cause » et de l'« effet » que comme de purs concepts, c'est-à-dire comme de fictions conventionnelles qui servent à désigner, qui permettent de s'entendre, mais qui n'expliquent pas. Dans l'« en-soi » il n'existe pas de « liens de causalité », de « nécessité », de « détermination psychologique » ; l'effet n'y suit pas la cause, aucune loi ne le gouverne. C'est nous seuls qui avons inventé, comme autant de fictions, les causes, la succession, la réciprocité, la relativité, la contrainte, le nombre, la loi, la liberté, les raisons, le but ;"*

Dans ce paragraphe, Nietzsche énonce une conséquence de son immatérialisme. Il affirme qu'il ne faut pas croire au déterminisme (qu'il appelle *"mécanisme"*), qui n'est selon lui qu'un modèle d'évolution utile de la réalité physique. La citation *"On ne doit user de la « cause » et de l'« effet »..."* peut être interprétée comme un rappel que la nature ne connaît pas les notions de causalité, nécessité, etc., qui ne sont - comme les lois de la physique elles-mêmes - que des abstractions humaines pratiques pour expliquer ou prévoir la succession d'événements, ce que la nature ne fait pas. Nietzsche réaffirme là sa doctrine antimatérialiste (*immatérialiste*, comme celle de Berkeley) : le déterminisme, la science et ses formules de calcul prédictif ne s'appliquent qu'aux *représentations* [9] des idées-réalité, pas à la matière, qui n'existe pas. Et il confirme sa qualification des lois de la physique d'« interprétation humaine fausse » [84] en écrivant au §22 :

> *"…ce « règne des lois de la nature » dont vous parlez avec tant de fierté, messieurs les physiciens, « tout se passant comme si... », n'existe que grâce à votre interprétation et à votre mauvaise philologie* [1.b] *;"*

Nietzsche croit que, dans un modèle conceptuel de la physique, la causalité déclenche une évolution, mais que celle-ci est ensuite aléatoire ! Il écrit :

> *"Dans l'« en-soi » il n'existe pas de « liens de causalité », de « nécessité » […] ; l'effet n'y suit pas la cause, aucune loi ne le gouverne."*

(Complément sur le rejet du déterminisme).

En somme, Nietzsche nous refuse la possibilité de modéliser les évolutions physiques, donc de les prévoir ainsi que leur résultat ! Pour lui, la nature fait n'importe quoi, les mêmes causes n'entraînant pas les mêmes effets ! Et il attribue ce caractère aléatoire à l'absence de volonté qui régit l'évolution. Il refuse donc de voir que les lois physiques connues de son temps permettaient de prévoir beaucoup d'évolutions physiques vérifiables expérimentalement : chute des corps, mouvements des planètes, etc. Non seulement il se laisse aveugler par sa manie de contester tout ce que les gens croient, mais il accuse les plus savants d'entre eux (les physiciens) de se tromper, et il le fait sans preuve !

En écrivant ci-dessus : *"la « cause » presse et pousse jusqu'à ce que l'« effet » s'ensuive"* Nietzsche montre qu'il n'a pas compris une caractéristique fondamentale

du déterminisme : il n'y a pas de « jusqu'à ce que », une cause physique déclenche son effet (une évolution) instantanément, en un temps nul. L'erreur de Nietzsche vient de ce qu'il assimile la physique avec ses lois à un être vivant avec sa volonté de puissance, par anthropomorphisme.

Comparer l'opinion que Nietzsche exprime ci-dessus avec la foi dans le déterminisme qu'il exprime dans *"Humain, trop humain"* §106. Voir aussi :

- Une vision anthropomorphique de l'Univers ;
- Le monde est un chaos, il l'a toujours été et le sera toujours .

Conclusion : Nietzsche accepte la science en tant que modèle commode de la nature et interprétation humaine. Immatérialiste, il nie l'existence de toute réalité matérielle et de toute loi de causalité décrivant une réalité physique, qu'il s'agisse de situations instantanées ou d'évolutions.

S'il avait su qu'un siècle plus tard les descriptions de la nature à l'échelle de l'infiniment petit (où nous ne pouvons rien « voir ») ne sont possibles qu'avec des lois probabilistes où « tout se passe comme si… », lois dont les prédictions sont vérifiées expérimentalement avec une précision considérable…

3.2.4.3 Déterminisme humain et responsabilité

Nietzsche interprète ensuite un éventuel sentiment d'enchaînement obligé, de déterminisme humain, sous l'angle de la responsabilité assumée ou non :

> *"C'est presque toujours un symptôme de déficience chez un penseur que d'éprouver déjà, dans tout « enchaînement causal » et dans tout « déterminisme psychologique », quelque chose qui ressemble à une contrainte, à une nécessité, à une succession obligée, à une pression, à un manque de liberté : sentir ainsi est révélateur - la personnalité se trahit."*

Pour Nietzsche, toute succession d'événements de la vie humaine est régie par la volonté de puissance, qui est une loi de la nature, pas une contrainte extérieure imposée à l'homme. Donc un homme qui se sent prisonnier de lois de la nature est un faible, un inadapté ; l'attitude normale et féconde face à la vie est d'accepter l'effet de la volonté de puissance, qui tire l'homme vers son développement, sa réalisation, son bonheur. Nietzsche distingue ensuite les deux attitudes possibles d'un homme en matière de responsabilité de sa vie, les « maîtres » qui la revendiquent et les « esclaves » qui la fuient :

> *"…les uns ne veulent à aucun prix rien abandonner de leur « responsabilité », de leur croyance en eux, de leur droit personnel à leur mérite (c'est le cas des races vaniteuses) ; les autres, à l'inverse, ne veulent être responsables de rien, coupables de rien, et, poussés par un intime mépris d'eux-mêmes, aspirent à se décharger n'importe où du fardeau de leur personnalité. Ceux-ci, lorsqu'ils écrivent des livres, prennent d'ordinaire la défense des criminels ; une sorte de pitié socialiste est leur déguisement le plus aimable,…"*

Nietzsche précise même que ceux qui refusent leur responsabilité pour eux-mêmes ont tendance à la refuser aussi pour les autres, donc à pardonner leurs erreurs car ils sont « victimes de la vie ».

Je reconnais là l'angélisme que l'on reproche parfois à certains Français de gauche à propos des délinquants des banlieues « sensibles » : ils les considèrent comme des victimes de la société française, qui les exclut et les maintient dans la misère et l'assistanat ; ce sont des victimes qu'il faut donc plaindre, pardonner lorsqu'ils brûlent des voitures, attaquent des pompiers ou revendent de la drogue.

Mais sur la responsabilité Nietzsche n'a raison que pour une minorité de gens : la plupart sont bien moins tolérants pour les autres que pour eux-mêmes.

3.3 2ème chapitre : L'esprit libre

Dans ce chapitre, Nietzsche défend l'indépendance d'esprit indispensable au philosophe pour remettre en cause des valeurs dépassées et des méthodes de pensée fausses.

Pour Nietzsche, une des conditions de liberté d'esprit d'un individu est l'absence de mauvaise conscience et de honte de ses propres pulsions, attitudes inculquées par notre société sur la base de valeurs judéo-chrétiennes.

Voir aussi : Force de volonté et besoin de sens - Force de volonté et croyances.

3.3.1 Des valeurs bouleversées, extra-morales

Dans *"Par-delà bien et mal"* §32, Nietzsche propose un bouleversement des valeurs pour un approfondissement de l'homme, cette déconstruction [73] commençant par abandonner la morale des intentions (évoquée précédemment) :

> *"Mais n'en serions-nous pas arrivés aujourd'hui à la nécessité de nous résoudre, encore une fois, à renverser et bouleverser les valeurs, à la faveur d'un nouveau retour sur nous-mêmes et d'un nouvel approfondissement de l'homme ? Ne serions-nous pas au seuil d'une période que l'on pourrait, négativement, d'abord qualifier d'extra-morale, aujourd'hui où nous […] commençons à soupçonner que la valeur décisive d'un acte réside justement dans ce qu'il a de non-intentionnel,…"*

> *"…nous croyons que la morale, telle qu'on l'a conçue jusqu'ici, la morale des intentions, a été un préjugé, une construction prématurée, peut-être provisoire, quelque chose du même ordre que l'astrologie et l'alchimie, et qui, de toute façon, doit être dépassé."*

Il propose dans l'aphorisme §33 qui suit de commencer par des valeurs chrétiennes :

> *"…il faut sans aucune pitié demander des comptes aux sentiments de dévouement, de sacrifice au prochain, et traîner en justice toute la morale d'abnégation, - et de même l'esthétique de la « contemplation désintéressée », […] Il y a bien trop de charme enjôleur et de douceur dans ces sentiments qui protestent que « c'est pour autrui, ce n'est pas pour moi »…"*

3.3.2 Procès de la pensée fausse

Dans *"Par-delà bien et mal"* §34, Nietzsche fait le procès de principes de pensée qu'il juge faux. Sa déconstruction commence par les fondements de nos méthodes de représentation [9], lorsqu'elles construisent des « essences » :

> *"…la fausseté du monde dans lequel nous croyons vivre est la donnée la plus certaine et la plus solide que saisisse notre regard ; nous trouvons mille et mille raisons d'être tentés de supposer qu'il y a dans « l'essence des choses » un principe trompeur. Mais rendre notre pensée même, donc l' « esprit », responsable de la fausseté du monde […], prendre ce monde, y compris l'espace, le temps, la forme et le mouvement, comme de fausses conclusions, cela ne serait-il pas au moins une bonne occasion d'apprendre enfin à se méfier de toute pensée ?"*
>
> *"« La conscience est-elle réelle ? », « Pourquoi, à vrai dire, se soustrait-elle si résolument au monde extérieur ? »…"*

Nietzsche poursuit en stigmatisant *"la croyance aux « certitudes immédiates »"*, qu'il qualifie de *"sottise"*. Peut-être a-t-il en tête les certitudes intuitives de Descartes, issues de son innéisme [60] ; peut-être stigmatise-t-il leur imprudence lorsqu'il écrit dans *"Humain, trop humain"* I §637 :

> *"Des passions naissent les opinions : la paresse d'esprit les fait cristalliser en convictions. - Or qui se sent un esprit libre […] peut empêcher cette cristallisation par un changement constant ; […] il aura dans la tête en somme, non des opinions, mais seulement des certitudes et des probabilités mesurées avec précision."*

Nietzsche se fait beaucoup d'ennemis parmi les philosophes dont il déconstruit [73] avec brutalité les systèmes de pensée. Il justifie son mauvais caractère par la nécessité de sa philosophie du soupçon, pour en finir avec la duperie dont les philosophes ont, selon lui, été victimes jusque-là parce que l'habitude était de penser par oppositions vrai-faux, en valorisant la vérité plutôt que la vie :

> *"Le philosophe a droit en fin de compte au « mauvais caractère », parce qu'il a toujours été la plus grande dupe de la terre ; c'est son devoir aujourd'hui d'être méfiant et de trouver dans l'abîme de ses soupçons une raison de regarder le monde de travers, d'un œil méchant."*

Nietzsche explicite la duperie dont les philosophes ont été victimes en affirmant que *la vérité est sans valeur, parce qu'on ne doit juger une affirmation que par rapport à la vie*, et que *tout jugement d'un homme doit être basé sur l'apparence qu'il voit*, à travers les filtres de sa psychologie, de ses connaissances et de son intelligence :

> *"C'est tout bonnement un préjugé moral de croire que la vérité a plus de valeur que l'apparence, c'est même l'hypothèse la plus mal fondée qui soit au monde. Qu'on en fasse une bonne fois l'aveu : il n'y a de vie possible qu'à la faveur d'estimations et d'apparences inhérentes à sa perspective, […] à supposer que vous [puissiez] supprimer complètement le « monde des apparences », […] il ne resterait rien non plus de votre « vérité »."*
>
> (Nous avons déjà abordé ce sujet au paragraphe Refus du concept de vérité et des explications rationnelles et au paragraphe Juger par rapport à la vie, pas par rapport à la véracité.)

Nietzsche propose ensuite une méthode de juger autre que l'opposition vrai-faux :

> *"Ne suffit-il pas d'admettre qu'il y a dans l'apparence des degrés, pour ainsi dire des ombres et des harmonies d'ensemble, plus claires ou plus foncées, différentes valeurs, pour parler le langage des peintres ?"*

L'habitude de jugements binaires que dénonce Nietzsche ne concerne pas les propriétés *mesurables* : une longueur n'est pas seulement « grande » ou « petite », c'est un certain nombre de mètres pour tout le monde, philosophes compris, et cette mesure représente les différentes valeurs que Nietzsche réclame ; tout cela est si évident et habituel qu'on ne voit pas pourquoi Nietzsche plaide pour qu'on l'introduise.

Ce que Nietzsche oublie dans sa solution pour penser juste

En ignorant le besoin de décomposer un sujet de réflexion difficile en parties plus simples pour réussir à le comprendre, Nietzsche préconise implicitement des représentations [9] holistes [11] ; il s'oppose au 2ème précepte de Descartes :

> « …diviser chacune des difficultés que j'examinerais en autant de parcelles qu'il se pourrait, et qu'il serait requis pour les mieux résoudre. »

Descartes conseille pourtant la décomposition *optimale*, pas *la plus fine*, et au 4ème précepte [60] il recommande des vérifications par synthèse, opérations holistes [11] :

> « …faire partout des dénombrements si entiers et des revues si générales, que je fusse assuré de ne rien omettre. »

L'approche de Nietzsche à base de perspectives et de nuances refuse en fait de schématiser les représentations [9] et de considérer le caractère déterministe, nécessaire de toutes les évolutions matérielles [1b]. Elle ne convient pas aux problèmes du monde matériel, dominé par les lois déterministes de la physique ; même dans le domaine de l'homme et de son psychisme nous savons prendre en compte la complexité et ses nuances, et distinguer représentations objectives (partageables) et représentations nécessairement subjectives (individuelles). Voir le paragraphe Hiérarchie logicielle de la pensée - Transcendance philosophique.

Enfin, Nietzsche s'élève contre la mauvaise habitude mentale consistant à attribuer à un auteur (être anthropomorphique) la cause du phénomène constaté ou de la situation observée :

> *"Pourquoi le monde, celui qui nous concerne, ne serait-il pas une fiction ? Et si quelqu'un demande : « Mais cette fiction doit bien avoir un auteur ? » ne pouvons-nous pas lui répondre carrément : Pourquoi ? Ce « doit bien » ne fait-il pas partie aussi de la fiction ?"*

Il a raison concernant la nature : la causalité physique y est régie par le déterminisme, qui exclut tout auteur, et seuls les croyants invoquent un Créateur divin du monde. Il a aussi raison concernant les évolutions du vivant, régies par le déterminisme humain de la volonté de puissance.

Mais la question : « Le monde ne serait-il pas une fiction ? » renvoie à la doctrine antimatérialiste, (immatérialiste, pour être précis) de Nietzsche, pour qui la seule

certitude est notre représentation [9] du monde, ce que nous croyons en voir, c'est-à-dire des apparences.

3.4 3ème chapitre : L'être religieux

Dans ce chapitre, Nietzsche attaque violemment le christianisme.

3.4.1 Foi chrétienne et transvaluation

Dans *"Par-delà bien et mal"* §46 Nietzsche rappelle que, dans le monde romain où le christianisme est né, il y avait une grande tolérance d'idées et des habitudes de discussion philosophique et de scepticisme. Il accuse le christianisme d'avoir profondément changé cela, d'une manière qui rabaisse l'homme à ses propres yeux, l'asservit, le rend irrationnel et le pousse à de douloureuses mortifications :

> *"…la foi d'un Pascal […] ressemble effroyablement à un suicide permanent de la raison, - d'une raison tenace, vivace, comme un ver qu'on ne peut tuer d'un seul coup. La foi chrétienne est, dès l'origine, sacrifice : sacrifice que l'esprit fait de sa liberté, de sa fierté, de sa confiance en soi ; elle est en même temps asservissement, mépris sarcastique de soi-même, mutilation de soi-même. Il y a de la cruauté […] dans cette foi qu'on exige d'une conscience lasse, multiple et trop choyée ; elle suppose que la sujétion de l'esprit soit indiciblement douloureuse, que tout le passé et toutes les habitudes d'un tel esprit résistent au comble de l'absurde sous l'aspect duquel la « foi » se présente à lui."*

Derrière la violence de cette attaque, Nietzsche reproche au christianisme d'avoir réussi à *inverser les valeurs naturelles des hommes*, en leur faisant volontairement préférer la souffrance à la joie, l'humilité à la fierté et à la confiance en soi, c'est-à-dire *à leur faire adopter des valeurs hostiles à la vie* au nom d'une vérité révélée qui remplace le libre exercice de la raison. Cette inversion des valeurs au détriment de la nature humaine est une catastrophe aux yeux de Nietzsche, qui ne cessera de plaider pour une nouvelle inversion, appelée transvaluation, ramenant les valeurs de la société européenne à un ensemble favorable à la vie.

3.4.1.1 Attitudes passée et présente face à la souffrance

Attitude du christianisme face à la souffrance

Le monde antique appréciait la souffrance, qui faisait partie de la vie quotidienne. Un vainqueur l'infligeait au vaincu, à la guerre comme au cirque, pour le simple plaisir de le voir souffrir. L'inversion des valeurs a fait des chrétiens des gens qui redoutent la souffrance sous toutes ses formes : douleur physique, cruauté mentale, tyrannie qui prive de liberté, etc. Pour Nietzsche, la révolte des esclaves contre la société aristocratique a été en partie dirigée contre le mépris de la souffrance, sous l'empire romain comme à la Révolution française ; les gens modestes voulaient désormais un nouvel humanisme [70], où chaque homme est respecté par ses semblables et par le pouvoir *simplement parce qu'il est homme*. Nietzsche écrit :

> *"Le scepticisme à l'égard de la souffrance, qui n'est au fond qu'une attitude de la morale aristocratique, n'a pas peu contribué à susciter la dernière grande révolte d'esclaves qui a commencé avec la Révolution française."*

Sensibilité moderne à la souffrance

Dans *"Le Gai savoir"* §48 *"Connaissance de la détresse"* Nietzsche déplore la sensibilité de ses contemporains à la détresse, qu'elle provienne d'une souffrance physique ou psychique. Il rappelle qu'il y a eu :

> *"une époque de peur […] où l'individu devait se protéger par lui-même de la violence et à cet effet, être lui-même un tyran. Un homme traversait alors une riche école de tortures et de privations physiques et voyait même dans une certaine cruauté envers lui-même, dans une pratique spontanée de la douleur, un moyen nécessaire à sa conservation ; on apprenait alors à son entourage à supporter la douleur, on infligeait alors volontiers la douleur et l'on voyait autrui la subir sous sa forme la plus effrayante sans éprouver d'autre sentiment que celui de sa propre sécurité."*

Nietzsche qualifie cette époque ancienne de *"riche école"*, car la souffrance omniprésente enseignait à l'homme à y résister : l'homme considérait la souffrance physique - la sienne ou celle d'autrui - comme quelque chose de banal, n'entraînant pas de trop grandes peurs de la subir ou de regrets de l'infliger.

Concernant la souffrance psychique, Nietzsche pense que notre société est devenue si amollie que l'homme ne la connaît plus que par ouï-dire, et qu'il a tendance à ruminer de sombres pensées lorsqu'il anticipe sa survenance ou s'en souvient.
Nietzsche écrit :

> *"…on hait bien davantage la douleur aujourd'hui que les hommes des époques plus anciennes, et on en dit bien plus de mal que jamais auparavant, c'est à peine si l'on supporte la présence de la douleur sous forme de pensée et l'on en fait un cas de conscience et un reproche à l'encontre de la totalité de l'existence."*

Nietzsche évoque des époques comme la nôtre en écrivant :

> *"[d']époques où le raffinement et l'allègement de l'existence trouvent déjà bien trop sanglantes et méchantes les inévitables piqûres de moustiques que subissent l'âme et le corps, et, manquant de véritables expériences de la douleur, désireraient ardemment faire passer les représentations générales qui torturent pour l'espèce la plus haute de souffrance."*

> *"…l'hypertrophie de la sensibilité qui me semble à moi la véritable « détresse du temps présent »"*

Considérant que notre société est décadente ; qu'elle trouve la vie pleine de méchancetés alors que la souffrance en fait naturellement partie ; qu'elle est nihiliste, Nietzsche conclut qu'elle a besoin de détresse pour apprendre à résister à sa souffrance plus imaginaire que réelle ; il pense qu'il faut guérir le mal par le mal :

> *"Il existerait bien une recette contre les philosophies pessimistes et l'hypertrophie de la sensibilité qui me semble à moi la véritable « détresse du temps présent » [et pense que] « La vie est quelque chose de mauvais. » Eh bien ! La recette contre « la détresse » est : la détresse."*

Commentaire

Je remarque que nous Français sommes devenus une société de compassion. Dès que se produit un meurtre, un accident d'avion, ou d'ailleurs n'importe quel événement au sujet duquel les media savent nous émouvoir, nous mettons en place une cellule de soutien psychologique. Si deux soldats sont tués en mission, le président de la République se déplace, fait un discours, exprime l'hommage de la Nation. Si de graves inondations se produisent ou si la bourse baisse de 9 % en un jour, le Premier ministre et deux autres ministres interrompent leurs vacances pour aller dire qu'ils sont préoccupés et qu'ils vont prendre des mesures ; comme s'ils pouvaient empêcher la pluie de tomber, ou soutenir les cours dont la chute lèse des épargnants-électeurs.

Nous avons besoin d'être consolés, rassurés. Ce n'était pas le cas il y a quelques décennies ; nous sommes devenus faibles. Malgré la multiplication des films de violence dont la télévision nous abreuve, nous ne supportons plus la violence.

En France, nous avons tellement peur d'infliger la souffrance que nous créons sans cesse de nouveaux droits pour les personnes arrêtées, pour les délinquants de tout poil et les étrangers en situation irrégulière. Nos lois protègent plus ces délinquants que leurs victimes : un de mes locataires étant parti sans payer son loyer, j'ai demandé sa nouvelle adresse pour pouvoir le relancer, mais on me l'a refusée à EDF, à la gendarmerie, aux impôts et à la compagnie de télécommunications, sous prétexte de protéger sa vie privée de voleur, à l'évidence plus importante que mes droits de créancier. Et les gendarmes m'ont dit qu'ils ne s'occupaient pas de poursuivre de simples voleurs de loyer qui ne lèsent qu'un propriétaire ; ah, s'il s'agissait d'un vol de barre chocolatée dans un supermarché, ce serait différent…

Il y a des mafieux roumains qui font commettre des vols avec violence par des adolescents parce que nous ne les envoyons pas en prison si jeunes, de peur de les traumatiser. La police les arrête des dizaines de fois, puis les relâche, ce qui les encourage à s'en moquer et recommencer.

3.4.1.2 Un bref résumé de l'évolution de la morale en Europe occidentale

En ne tenant pas compte des efforts de Nietzsche pour décrire une histoire de la morale (voir 5ème chapitre), je distingue trois grandes périodes successives de l'histoire de l'Europe occidentale par le fondement de leur morale :

- *L'antiquité*, où la morale était basée sur une vision du cosmos, réputé beau et harmonieux ; « Bien » était synonyme de « en accord avec l'ordre naturel des choses ».
- Le *Moyen Age*, où la morale était basée sur le respect de la loi divine révélée par les textes sacrés et enseignée par le clergé.
- Les *temps modernes* (depuis les Lumières [26], au XVIIIe siècle), où la morale est basée sur le respect des Droits de l'homme, ce qui exige la liberté, l'égalité, la démocratie, la solidarité par les transferts sociaux et la liberté de conscience (d'où la laïcité des institutions).

Depuis 1968, *un humanisme* [70] *basé sur le respect des sentiments individuels* s'est installé en France. Chaque individu est devenu si important que la société tolère tout ce qu'il exprime, du moment que cela traduit une authenticité et que son mépris des

règles de comportement ne fait pas de trop gros dégâts. C'est pourquoi on voit se développer :

- Le communautarisme ;
- L'affichage vestimentaire de ses opinions religieuses ou sociales (les tenues négligées expriment l'indépendance et le mépris de l'opinion des autres) ;
- Un enseignement « centré sur l'élève », élève qui se considère comme l'égal du maître et veut qu'il justifie chaque effort qu'il lui demande… quand il ne s'en va pas faire autre chose ou ne lance pas des insultes ;
- Des formes d'art sans effort (chanteurs sans voix débitant des paroles vulgaires et banales sur une musique aux rythmes simples ou générée électroniquement), des peintures simples barbouillages vite faits, des sculptures difformes… Dans ces « œuvres » modernes l'artiste se préoccupe beaucoup plus de lui-même, de ce que *lui* veut exprimer, que de son public - qui d'ailleurs se contente de peu ;
- Des « œuvres littéraires » qui ne sont que des textes courts sur Facebook ou sur Twitter, où certains publient tout ce qui leur passe par la tête, pour montrer au monde qu'ils existent ;
- Une émotion et une compassion considérables lorsqu'une personne est victime d'un accident ou la police brutalise un peu des voyous qui mettent le feu (souvent, un ministre se déplace et promet une loi ad hoc) ;
- Des manifestations et grèves innombrables, où les gens exigent qu'on fasse ou leur donne ce qu'ils demandent, en oubliant qu'ils vivent en démocratie représentative et dans un Etat de droit, etc.

3.4.1.3 La religion considérée comme une névrose

Dans *"Par-delà bien et mal"* §47, Nietzsche écrit :

> *"En quelque endroit de la terre que soit apparue la névrose religieuse, elle est inévitablement liée à trois dangereuses prescriptions de régime : solitude, jeûne et chasteté…"*

Nietzsche traite ici la religion de *"névrose"* (affection de l'inconscient sans trouble organique, où le sujet a des troubles du comportement dont il est conscient). Pour Nietzsche, ces troubles de comportement sont au nombre de trois : *"solitude, jeûne et chasteté"*. Nietzsche les considère comme pathologiques puisqu'ils font agir le sujet en sens opposé des instincts et pulsions que tout homme a naturellement, en un sens hostile à la vie, un sens conforme à des valeurs morales substituant le mal au bien.

Le comportement du type particulier de croyant qu'est le *saint* est si étrange, selon Nietzsche, qu'il a de tout temps intéressé *"les hommes les plus divers, y compris les philosophes"*. Ceux-ci ont vu dans le phénomène du saint *"l'apparence de miracle qui lui est inhérente, c'est-à-dire la succession immédiate de contraires, d'états de l'âme auxquels la morale accorde des valeurs opposées : on croyait ici saisir la brusque métamorphose du « méchant » en « saint », en homme de bien."*

Nietzsche accuse la pensée des psychologues d'avoir sombré sur cet écueil : ils n'ont rien compris à la sainteté parce que leur psychologie introduisait des valeurs

morales dans l'interprétation [84] de l'esprit humain, où règne la seule volonté de puissance. Pour Nietzsche, le « miracle » des chrétiens n'existe pas.

3.4.1.4 La religion outil d'asservissement et de soumission à l'autorité

D'accord avec Karl Marx qui écrivait : « La religion est l'opium du peuple » [27], Nietzsche explicite dans l'aphorisme §61 de *"Par-delà bien et mal"* le rôle de la religion dans l'asservissement des esclaves par les maîtres, et dans l'acceptation par les esclaves de la soumission aux maîtres :

> *"Pour les forts, les indépendants, préparés et prédestinés au commandement, ceux en qui s'incarnent la raison et les talents d'une race dirigeante, la religion est un moyen de plus de vaincre les résistances et de parvenir à dominer ; c'est un lien entre maîtres et sujets qui révèle et livre à ceux-là les consciences de ceux-ci, ce qu'ils ont de plus caché et de plus intime, qui ne demanderait qu'à se soustraire à l'obéissance ;"*

> *"Quant aux hommes du commun, au plus grand nombre, à ceux qui ne vivent et ne doivent vivre que pour servir et rendre utiles à l'intérêt général, la religion leur procure l'inappréciable bienfait d'être contents de leur sort et de leur nature ; elle leur apporte de diverses manières la paix du cœur, une obéissance ennoblie, un peu plus de joie et de souffrance à vivre avec leurs semblables, une espèce de transfiguration et d'embellissement, une sorte de justification de leur médiocrité quotidienne, de toute l'infériorité, de la pauvreté presque animale de leur âme."*

3.4.1.5 Désespoir de Nietzsche concernant l'homme et projet du surhomme

Dans *"Par-delà bien et mal"* §62, en conclusion de sa 3ème partie *"L'Etre religieux"*, Nietzsche écrit :

> *"L'espèce humaine compte, comme toute autre espèce animale, un excédent de ratés, de malades, de dégénérés, d'infirmes, d'êtres condamnés à la souffrance ; chez l'homme (comme chez l'animal) les réussites sont toujours l'exception, et même, du fait que l'homme est l'animal dont le caractère propre ne s'est pas encore fixé, la très rare exception. Pis encore : plus le type que représente un homme est d'une nature supérieure, moins il a de chances de réussite…"*

Ce passage est (tristement) clair, sauf peut-être la phrase *"dont le caractère propre ne s'est pas encore fixé"*. J'interprète cette phrase conformément à l'opinion de Sartre [56] : l'homme, seul parmi les animaux, a le pouvoir de *se faire lui-même* ; il peut utiliser son libre arbitre pour décider de ses actes, donc ce qu'il s'impose, se permet ou s'interdit, et sa manière de vivre ; il le fait dès sa naissance, parce qu'il naît sans avoir encore décidé ce qu'il sera.

Nietzsche constate que les hommes savent aujourd'hui que Dieu est mort, mais ils n'en ont pas encore tiré toutes les conséquences : leurs valeurs, leurs inhibitions et leurs illusions restent marquées par des siècles de christianisme. Pour que l'humanité passe à une civilisation enfin libérée de ces contraintes, Nietzsche veut que des êtres supérieurs enseignent aux hommes ordinaires les valeurs de cette civilisation, conformes à la nature et à la volonté de puissance ; son projet fait l'objet de son livre le plus connu : *"Ainsi parlait Zarathoustra"*.

Comment les religions ont créé un type d'homme inférieur

Nietzsche explique comment les religions ont maintenu les hommes *"à un niveau inférieur"*, les rendant nihilistes et abîmant ainsi les peuples d'Europe :

> *"…les religions souveraines sont, tout compte fait, une des causes principales qui ont maintenu le type « homme » à un niveau inférieur car elles ont maintenu en vie trop d'êtres qui devaient périr. On leur doit des bienfaits inappréciables, et qui donc est assez riche en reconnaissance pour ne pas se trouver pauvre en face de tout ce que, par exemple, les « clercs » de la religion chrétienne ont fait pour l'Europe ? Pourtant, s'ils ont apporté la consolation à ceux qui souffraient, le courage aux opprimés et aux désespérés, un bâton et un soutien à ceux qui ne pouvaient aller seuls, s'ils ont attiré loin de la société, dans des cloîtres et des prisons spirituelles, ceux qui n'étaient plus intérieurement que ruines et que déchaînement, - que ne durent-ils* [les clercs] *faire aussi pour la paix de leur conscience en s'évertuant à conserver tout ce qui était malade et souffrant, c'est-à-dire, en fait et en vérité, en travaillant à la détérioration de la race européenne ! Mettre sans dessus dessous toutes les valeurs, voilà ce qu'il leur fallut faire ! Fracasser les forts, infecter les grandes espérances, rendre suspect le bonheur de la beauté, briser toute fière indépendance, tout ce qu'il y a de viril, de conquérant, de dominateur, tous les instincts qui sont le propre du type humain le plus élevé et le plus réussi, en y introduisant l'incertitude, la détresse de la conscience et le suicide…"*

3.5 4ème chapitre : Maximes et interludes

Voir la seule maxime commentée.

3.6 5ème chapitre : "Remarques sur l'histoire naturelle de la morale"

Dans ce 5ème chapitre de la troisième partie *"Par-delà bien et mal"*, Nietzsche s'intéresse à la *"« science de la morale »"*, en reprochant aux philosophes de n'avoir pas encore étudié le sujet comme il le mérite. Comme il l'écrit dans le premier aphorisme [1.a] de ce chapitre, §186 :

> *"…ce qui nous manque, - et pour longtemps encore, - et ce qui seul pour l'instant se justifie, c'est de réunir tous les matériaux, de définir et d'ordonner l'infinie richesse des sentiments de valeur et de leurs nuances subtiles qui ne cessent de croître, de se reproduire et de périr […] afin de préparer une typologie de la morale […] tâche purement descriptive."*

Nietzsche reproche à tous les philosophes d'avoir seulement essayé de justifier une proposition sur laquelle ils sont tous d'accord, et que Schopenhauer a énoncée dans son ouvrage *Le fondement de la morale* sous la forme traduite du latin :

> « Ne fais de mal à personne ; aide plutôt chacun selon ton pouvoir. »

Nietzsche considère cette proposition néfaste, insipide et sentimentale, parce qu'elle ne s'applique pas au monde réel, amoral car régi par la volonté de puissance.

3.6.1 La morale, langage figuré des affects

Dans *"Par-delà bien et mal"* §187, Nietzsche répond à la question :

> « A quoi sert chaque règle de morale ? Que gagne un homme qui la suit ? »

Il cite alors des exemples de raison d'être de règles morales pour un homme donné : Se justifier auprès des autres ; apaiser ses scrupules et se mettre à l'aise avec lui-même ; se crucifier et s'humilier ; se venger ; se cacher, etc. En appliquant sa règle d'explication de toute action humaine par la volonté de puissance qui la soumet à des instincts [5], pulsions [4] et affects [12] donc en recourant à sa métaphore physiologique, Nietzsche en tire la conclusion :

> *"Bref, les morales ne sont, elles aussi, qu'un langage figuré des affects."*

Il complète cette conclusion dans FP IX, 7 [60] en écrivant selon 4. :

> *"Les morales comme langage figuré des affects : mais les affects eux-mêmes langage figuré des fonctions de tout ce qui est organique."*

3.6.1.1 Intuition, instinct, foi et raison

Dans l'aphorisme §191 de *"Par-delà bien et mal"*, Nietzsche répond à la question : « Dans l'évaluation des choses, l'autorité revient-elle à l'instinct (ou l'intuition, ou la foi - bref aux désirs présents dans le subconscient) ou à la raison ? ».

Nietzsche écrit : *"la raison n'est qu'un instrument"*. Il pense que :

- En cas de conflit entre intuition et raison d'un homme, c'est l'intuition qui l'emporte ;
- La raison doit se mettre au service de l'intuition pour que l'homme puisse le mieux aller dans le sens de ses désirs, celui de la volonté de puissance ;
- La raison n'a plus qu'à trouver les arguments qui justifient le choix instinctif, pour satisfaire aussi le désir de l'homme de paraître cohérent à ses propres yeux, pour éviter de se dévaloriser.

  (Le sujet de la prépondérance de l'intuition, des instincts, des pulsions et des valeurs intériorisées sur la raison est abordé dans les sections suivantes :

  - Origines, évaluation et échelle des valeurs selon notre science
  - Lois de psychologie sur les valeurs et émotions
  - L'intellect n'est qu'un instrument au service des passions
  - A quoi reconnaît-on un homme « supérieur » ?
  - Erreurs qu'on n'admet pas
  - Le libre arbitre est illusoire, mais on y croit).

En ce qui concerne les jugements moraux, Nietzsche pense que :

- Socrate *"avait percé à jour l'irrationnel des jugements moraux"* ;

- Son disciple Platon, en revanche, n'a pu se résoudre à la primauté de l'intuition ; optimiste, il a pensé que *"la raison et l'instinct concouraient spontanément au même but, au Bien, à « Dieu »."*

3.6.1.2 Nos règles morales déforment notre jugement des instincts naturels

Dans *"Aurore"* §38 *"Les instincts transformés par les jugements moraux"*, on lit :

> *"Un même instinct devient un sentiment pénible de lâcheté, sous l'impression du blâme que les mœurs ont fait reposer sur lui ; ou bien un sentiment agréable d'humilité si une morale, telle que la morale chrétienne, l'a pris à cœur et l'a appelé bon. Ce qui signifie que cet instinct jouira soit d'une bonne, soit d'une mauvaise conscience !* [Pourtant] *En soi, comme tout instinct, il est indépendant de la conscience…"*

Le problème vient de ce que notre cerveau juge automatiquement au sens « plutôt bon pour moi » ou « plutôt mauvais pour moi » toute pensée qui le traverse, qu'elle soit instinctive et inconsciente ou volontaire et consciente [59]. Et les valeurs de référence de tels jugements viennent de notre acquis, principalement culturel [2].

3.6.2 Rôle des règles morales dans une civilisation

Dans l'aphorisme §188, Nietzsche expose le rôle des règles morales dans le développement des civilisations [2] en général et de la nôtre en particulier.

Il rappelle d'abord que les règles morales limitent notre libre arbitre et le pouvoir de notre raison, et le font à notre insu lorsqu'elles sont intériorisées. En même temps, elles façonnent notre façon de penser et d'apprécier le monde qui nous entoure, notre société et notre sens de l'esthétique. Lorsque nous leur obéissons, nous agissons dans un sens que nous trouvons bénéfique, donc dans le sens de la vie.

Beaucoup de ces règles ne sont pas explicites, n'ont jamais été formulées et pourtant elles gouvernent l'inspiration des artistes - qui ne font jamais n'importe quoi. Elles ont aussi façonné dans l'esprit européen *"la force, la curiosité brutale, la souple mobilité"*, donc l'esprit critique et la créativité. Enfin, elles ont influencé les philosophes, dont chacun n'a eu de cesse de prouver que les choix conformes aux règles morales qu'il avait adoptées étaient les bons :

> *"Pendant des millénaires, les penseurs européens n'ont pensé que pour prouver […] ; ils connaissaient toujours par avance le résultat où devaient aboutir leurs méditations les plus rigoureuses […]. Cette tyrannie, cet arbitraire, cette sublime et rigoureuse bêtise ont éduqué l'esprit ; l'esclavage sous toutes ses formes est, semble-t-il, le seul et l'indispensable moyen de discipliner et d'éduquer l'esprit."*

La culture [2] de chaque homme, dont sa morale fait partie, restreint l'horizon de ses choix et s'impose à lui, d'une façon qui lui apparaît en général naturelle comme une évidence :

> *"« Tu dois obéir peu importe à qui et longtemps ; sinon tu périras et tu perdras toute estime de toi-même », tel est, semble-t-il, l'impératif moral de la nature, qui […] ne s'adresse pas à l'individu (qu'importent à la nature les individus ?), mais bien aux peuples, aux races, aux époques, aux classes sociales, et surtout à l'animal « homme » tout entier, à l'espèce humaine."*

Toute la civilisation [2] est impactée par sa morale, aux niveaux individuel, sociétal et législatif. Voir aussi : La civilisation que Nietzsche désire .

3.6.3 Morale, volonté de puissance et emprise sur l'autre

Dans *"Par-delà bien et mal"* §194, Nietzsche décrit une conséquence de sa doctrine de la volonté de puissance dans les rapports humains : *du fait de sa volonté de puissance, toute personne veut étendre son emprise sur d'autres*.

Dans le cas de l'emprise d'un homme sur une femme, Nietzsche affirme que l'exigence de possession d'une femme varie avec l'homme qui la possède. Elle va de la possession de son corps seulement à l'exigence d'être aimé par elle malgré tous ses défauts, qui doivent être connus et acceptés.

> J'observe que c'est exactement la position des islamistes arrivés au pouvoir en Tunisie, Lybie et Egypte lors du « Printemps arabe », une position en opposition frontale avec la conception européenne de l'égalité des sexes…

Dans le cas d'un homme qui fait le bien, Nietzsche explique qu'il n'agit, en réalité, que pour satisfaire sa volonté de puissance. Il cite des exemples :

> *"Chez les hommes secourables et bienfaisants, on rencontre presque invariablement cette ruse maladroite qui commence par accommoder à leur façon celui qu'ils vont secourir : ils imaginent par exemple qu'il « mérite » d'être aidé, qu'il soupire après leur aide et qu'il témoignera à leur égard d'une « profonde reconnaissance », d'attachement, de soumission. Ces belles imaginations leur permettent de disposer de l'indigent comme d'une chose qu'ils possèdent, car ils ne sont bienfaisants et secourables que par soif de possession. Ils sont jaloux, quand on contrecarre leurs entreprises secourables ou qu'on les devance.*
>
> *Sans le vouloir, les parents façonnent l'enfant à leur image, - ils appellent cela « éducation ». Pas de mère qui, dans le fond de son cœur, doute que ce qu'elle a mis au monde soit sa chose ; pas de père qui se conteste le droit de soumettre son enfant à sa façon de concevoir et de juger. Jadis même, on trouvait légitime que les pères pussent disposer à leur guise de la vie ou de la mort du nouveau-né […]. Et, tout comme le père, aujourd'hui encore, l'éducateur, la classe sociale, le prêtre, le prince, voient dans tout nouvel être humain une occasion de s'emparer sans scrupule d'un nouvel objet. D'où il suit..."*

Avec son "*D'où il suit...*", Nietzsche invite le lecteur à conclure lui-même. Il me semble qu'il veut nous persuader que *les règles de toute morale ne sont que des conséquences d'instincts et pulsions qui manifestent leur volonté de puissance*.

Je suis de son avis, à une précision près : toute action altruiste résulte du désir de son auteur de se valoriser, à ses propres yeux et/ou à ceux d'autrui ; cette volonté elle-même est une manifestation de la volonté de puissance.

La transmission d'une morale entre générations est régie, comme sa lente évolution, par des règles darwiniennes : les morales qui ont survécu et se sont imposées sont celles qui apportaient aux personnes de leur ethnie le sentiment de progression maximum du bonheur et la meilleure réponse possible aux angoisses existentielles.

(Même la morale chrétienne, avec ses valeurs inversées contraires à la vie, apporte à ceux qui suivent ses préceptes une satisfaction telle que son bilan est globalement positif. Il l'est même si cette satisfaction est basée sur des promesses invérifiables, et sur la crédulité de chrétiens qui les croient parce qu'ils ont besoin d'y croire pour fuir le monde perçu.)

Dans la progression du bonheur ci-dessus il ne faut pas exclure celui qui vient d'un progrès matériel : plus de richesse, de loisirs, de santé, etc. La plupart des gens adoptent des règles qui leur permettent de satisfaire leurs désirs dans ces directions-là ; d'où la course actuelle au « toujours plus » matériel, « toujours plus de protection contre l'insécurité du niveau de vie et de la délinquance », et « toujours moins d'interdits » pour que chacun puisse se réaliser, imposer qu'on le prenne en compte.

3.6.4 Les morales traditionnelles accablées de critiques

Nous avons déjà vu des reproches que Nietzsche fait aux moralistes. Voici une nouvelle collection de critiques issues de *"Par-delà bien et mal"* §198.

> *"…ces morales qui s'adressent à l'individu pour faire son « bonheur » […] sont des recettes contre ses passions, ses bons et ses mauvais penchants, qui peuvent avoir la volonté de puissance et vouloir jouer les maîtres ;…"*

Nietzsche rappelle là que les penchants et désirs de l'homme résultent de ses instincts et passions [12], qui cherchent toujours à imposer leur volonté de puissance.

> [ces morales sont aussi] *"des prudences et des roueries, grosses ou petites, qui sentent le renfermé, la pharmacie domestique et les remèdes de bonne femme ; toutes présentent des formes baroques et déraisonnables, parce qu'elles s'adressent à tous et qu'elles généralisent là où il ne peut y avoir de généralisation ;"*

Nietzsche conteste la possibilité qu'un seul ensemble de règles de comportement convienne à tous les individus, car chacun de ceux-ci étant unique depuis la naissance ses valeurs sont différentes de celles des autres, puisqu'elles résultent de ses instincts et pulsions propres : pour Nietzsche, *il n'y a donc pas de morale dont les règles conviennent à toute une société*, contrairement à ce que pensait Kant.

Ce point de vue peut, à l'évidence, opposer la morale d'un individu à celle de sa société, d'où des conceptions divergentes de « ce qui est Bien, ce qui est Mal et ce qui est Obligatoire ». La société doit alors faire respecter *sa* morale, *ses* lois écrites comme *ses* règles de comportement coutumières, sous peine de se déliter.

> *"…toutes* [ces morales] *parlent dans l'absolu, se prennent pour absolues ; toutes […] ne devenant supportables […] que trop épicées, lorsqu'elles commencent à dégager une odeur dangereuse, celle surtout de « l'autre monde ».*

Nietzsche attaque là le christianisme, avec sa morale dont le respect promet un bonheur dans l'autre monde, promesse fallacieuse aux yeux de Nietzsche.

Il y a un lien de cause à effet entre morale et tradition : voir La moralité des mœurs.

3.7 6ème chapitre : Nous, les savants

3.7.1 Infériorité de la science par rapport à la philosophie

Nietzsche méprise la science et les scientifiques. Dans *"Par-delà bien et mal"* §204, il rappelle d'abord que la science s'est émancipée de la philosophie, ce qui est exact et exposé avec force détails historiques dans [7].

Il attribue cette indépendance de l'homme de science d'abord à sa nature démocratique. Il est exact que dans le domaine scientifique tout le monde peut s'exprimer, d'où la démocratie. Mais sous la plume de Nietzsche *la démocratie est une tare, car pour lui l'égalité dans une société démocratique nivelle les individus, étouffe leur initiative et leur droit à la différence sous le poids de l'Etat et du vote majoritaire ; elle est donc hostile à la vie-volonté de puissance*.

On ne voit pourtant pas en quoi la science étouffe la créativité des scientifiques, en quoi une majorité y tyrannise une minorité : les contre-exemples connus du temps de Nietzsche abondent, à commencer par Galilée, Darwin et Pasteur, qui ont fait triompher leurs idées contre la majorité des scientifiques de leur époque.

Nietzsche accuse ensuite l'homme de science d'outrecuidance et d'autoglorification. Il ne justifie pas ces accusations, mais on peut supposer que l'outrecuidance vient de la foi des scientifiques en une connaissance objective, idée absurde aux yeux de Nietzsche qui nie la possibilité de l'objectivité, et même de la vérité. Quant à l'outrecuidance attribuée à *tous* les scientifiques, elle relève de l'outrance par mauvaise humeur.

Nietzsche poursuit sa critique de la science :

> *"…après avoir résisté victorieusement à la théologie, dont elle avait été trop longtemps la « servante », la science brûle maintenant, en son exubérante sottise, de faire la loi à la philosophie et de jouer à son tour au maître - que dis-je ? de jouer au philosophe."*

L'élimination de méthodes de pensée et de jugement théologiques dans la science s'est faite sur environ 2000 ans [7]. Mais Nietzsche reproche à la science de revendiquer une primauté par rapport à la philosophie, reproche en rapport avec son mépris du positivisme d'Auguste Comte [65] et son refus d'admettre que la logique et la rigueur scientifiques peuvent apporter dans certains domaines une pensée supérieure aux intuitions, aux analogies et aux inductions de la philosophie, discipline où la pensée est plus libre :

> *"La philosophie réduite à une « théorie de la connaissance » n'est en fait qu'une timide théorie du doute et de l'abstention' : une philosophie qui ne franchit même pas le seuil de son domaine et qui pousse le scrupule jusqu'à s'en interdire l'accès, c'est une philosophie moribonde, une fin, une agonie, quelque chose qui fait pitié. Comment une telle philosophie pourrait-elle régner ?"*

Nietzsche ajoute dans l'aphorisme *"Par-delà bien et mal"* §205 :

> *"Aujourd'hui les sciences embrassent un domaine si vaste, chacune élève si haut sa tour, que le philosophe risque de se fatiguer dès son apprentissage ou de se laisser fixer quelque part et se « spécialiser » ; il n'accèdera donc plus au*

sommet d'où il pourrait avoir une vue d'ensemble, un large horizon, et dominer du regard."

Des littéraires qui ont fui la culture scientifique

Scientifique de formation, j'ai déjà rencontré cette opinion de Nietzsche chez de nombreux esprits qui ont choisi de faire des études littéraires par peur des efforts intellectuels exigés par des études scientifiques : ils s'estiment incapables de réussir dans les sciences, et désirent cacher cette incapacité en affichant du mépris pour les sciences et la rigueur intellectuelle, « qui incitent à se perdre dans les détails d'un sujet au lieu d'en voir l'ensemble ».

Ils s'intéressent donc à des domaines où la logique, la rigueur et la déduction comptent bien moins que l'intuition, l'imagination et la fantaisie, domaines pour lesquels ils se sont formés. Ils se trompent en pensant que les sciences (domaine où les règles de pensée sont précises et peu nombreuses) sont plus difficiles que les arts, où règnent l'intuition approximative et l'appréciation émotive personnelle, source d'erreurs par manque d'objectivité. Ils se trompent aussi en pensant que des études scientifiques demandent plus de travail que des études littéraires ; les premières ont des programmes bien délimités, alors que les secondes exigent un approfondissement culturel en plus de grandes connaissances.

Je vois tous les jours des politiciens et des journalistes penser aussi faux que des gens bien moins instruits, par manque d'habitude de réfléchir avec rigueur ; et chacun exprime son opinion dans les media et les réseaux sociaux, quand il ne cherche pas à l'imposer.

Nietzsche assigne aux *"nouveaux philosophes"* le suprême devoir de définir et de propager une nouvelle civilisation, et parle avec respect de *"la mission souveraine et* [les] *prérogatives seigneuriales de la philosophie"*.

Bref, Nietzsche défend la primauté de la philosophie par rapport à la science.

3.7.2 Justification des pensées superficielles

Nietzsche utilise ses (puissantes) facultés d'intuition, d'imagination et de raisonnement par analogie le plus souvent possible, et fait peu de raisonnements déductifs ; c'est conforme à sa formation exclusivement littéraire et artistique, ainsi qu'à son caractère de « maître » qui le pousse à agir impulsivement, avec le minimum de réflexion et d'organisation.

Il se connaît assez pour savoir tout cela, mais il n'a pas assez peur de se tromper pour prendre le temps de réfléchir lorsqu'un sujet est complexe ou qu'il n'y connaît rien ; et il ne respecte pas assez ses lecteurs pour se retenir de leur dire n'importe quoi, comme dans *"L'Eternel retour"*. Au contraire, il revendique le droit d'agir ainsi, de conclure sur une apparence, une première impression, en écrivant dans *"Le Gai savoir"* §381 *"Éléments pour la question de l'intelligibilité"* :

"…je ne veux pas que mon ignorance ni ma vivacité de tempérament m'empêchent d'être compréhensible pour vous, mes amis : ni ma vivacité, si fort qu'elle me contraigne à me saisir d'une chose avec rapidité, si je veux m'en saisir tout court. Car j'en use avec les problèmes profonds comme avec un bain froid - vite entré, vite ressorti."

"…une chose demeure-t-elle vraiment incomprise et inconnue du seul fait qu'on ne l'a effleurée qu'au vol, qu'on ne lui a lancé qu'un regard, qu'un éclair?"

Conformément à sa doctrine, Nietzsche ne juge pas une pensée ou une affirmation en fonction de la vérité (à laquelle il ne croit pas), mais en fonction de son caractère favorable ou non à la vie-volonté de puissance. Il écrit donc ce qui lui fait plaisir, sans gâcher ce plaisir en faisant l'effort de se documenter, de vérifier les faits ou de raisonner rigoureusement. Lorsqu'il ne sait pas quelque chose, il l'invente (voir par exemple la justification « scientifique » de sa doctrine de *"L'Eternel retour"*), et ce n'est pas le respect de ses lecteurs qui l'arrête :

> *"…le cas est plus grave pour ce qui est de mon ignorance, que je ne me dissimule pas à moi-même. Il y a des heures où j'en ai honte ; des heures aussi, il est vrai, où j'ai honte de cette honte. Peut-être sommes-nous tous aujourd'hui, nous philosophes, en mauvaise posture à l'égard du savoir : la science s'accroît, les plus savants d'entre nous sont tout près de découvrir qu'ils savent trop peu. Mais ce serait bien pire encore s'il en allait autrement, - si nous savions trop ;"*
>
> *"De combien un esprit a-t-il besoin pour se nourrir, il n'existe pas de formule pour cela ; mais si son goût est orienté vers l'indépendance, vers des arrivées et des départs rapides, vers le voyage, vers les aventures peut-être, dont seuls les plus rapides sont capables, il préférera vivre libre avec de maigres repas plutôt que non libre et gavé."*

Nietzsche justifie donc son droit de philosopher sur tout sans connaissances scientifiques et sans rigueur par son indépendance d'esprit, sa volonté d'aller vite, son goût de l'aventure ! *Il s'accorde donc le droit d'écrire ce qui lui passe par la tête*.

3.7.3 Médiocrité des savants

Dans *"Par-delà bien et mal"* §206, Nietzsche commence par affirmer que l'homme de science *"n'entend rien aux deux fonctions les plus précieuses de l'être humain"*, la procréation et l'enfantement, c'est-à-dire qu'il est incapable de créativité. Il écrit après :

> *"Regardons de plus près : qu'est-ce que l'homme de science ? D'abord une sorte de roturier, avec les vertus d'une espèce d'homme sans noblesse, c'est-à-dire qui ne domine pas, qui n'exerce pas d'autorité et qui n'a pas bonne opinion de soi : il est travailleur, il prend docilement sa place dans le rang, ses talents et ses besoins sont mesurés et réguliers, il sait flairer ses semblables et trouver instinctivement ce dont ils ont besoin, eux et lui…"*

Nietzsche rabaisse d'abord l'homme de science en le classant parmi les non-aristocrates, le bas-peuple sans noblesse d'esprit, manquant de hauteur de vue et de confiance en lui-même. Il complète ces affirmations en attribuant aux scientifiques les qualités des hommes qui travaillent et cherchent à se rendre utiles, condition qui confirme à ses yeux leur statut d'infériorité par rapport à des aristocrates oisifs.

Voir aussi : Des savants.

Critique

Toutes ces appréciations peu flatteuses, énoncées sans preuve, sans même un exemple, sont démenties par l'existence de savants membres de la noblesse, sociale comme intellectuelle (Platon, né aristocrate ; Laplace, marquis ; William Thomson, fait Lord Kelvin en 1866 ; Newton, anobli en 1705…) Nietzsche applique donc à sa

propre réflexion sa maxime « La vérité est sans importance, seule compte la vie ». Il poursuit :

> *"Le savant a aussi, comme de juste, les maladies et les mauvaises manières d'une race sans noblesse, il est plein de petites jalousies et il a un œil de lynx pour les faiblesses des êtres supérieurs qu'il ne peut égaler ;"*

> *"Ce qu'un savant peut faire de pire ou de plus dangereux lui vient de l'instinct de médiocrité de son espèce : de ce jésuitisme de la médiocrité qui travaille d'instinct à l'anéantissement de l'homme hors de pair…"*

Cette débauche de mépris est tellement injuste qu'elle se retourne contre Nietzsche.

De la provenance des savants, origine de leurs tares

Dans "Le Gai savoir" §348 "De la provenance des savants" Nietzsche continue :

> *"Le savant se développe en Europe à partir de toutes les sortes de classes et de conditions sociales […] : c'est pourquoi il appartient, essentiellement et malgré lui, aux vecteurs de la pensée démocratique."*

Nietzsche déteste la démocratie en tant que système politique égalitariste, qui empêche les aristocrates de race (culture) supérieure de vivre conformément à leurs désirs égoïstes, et en oisifs esclavagistes ; voir à ce propos :

- Sa relation entre démocratie et croisement de races ;
- La science en tant que préjugé ;
- Nietzsche contre l'égalité et la démocratie.

Nietzsche accuse les savants d'être des *"vecteurs de la pensée démocratique"* parce qu'en matière scientifique tout homme a le droit de s'exprimer, la valeur de son opinion n'ayant aucun rapport avec son origine sociale ou culturelle, ou sa race. Nietzsche n'accepte pas l'égalité de la dignité, des droits et des devoirs entre tous les citoyens, parce qu'elle est contraire à l'inégalité qui régit les animaux dans la nature.

Nietzsche lance ensuite deux contrevérités : « les publications des savants reflètent la préhistoire de leur famille - origine dont ils ne peuvent se défaire », et « ils considèrent comme prouvé ce qui est conforme à leur instinct » :

> *"…à la lecture d'un livre savant […] on apercevra presque toujours […] la « préhistoire » du savant, sa famille, en particulier ses genres de profession et de métier. Là où s'exprime le sentiment « voilà qui est prouvé, j'en ai fini avec cela », c'est ordinairement l'ancêtre dans le sang et l'instinct du savant qui, à partir de sa perspective, approuve le « travail accompli »."*

A l'évidence Nietzsche n'a pas lu de publications scientifiques, ou en a lues avec un préjugé antiscientifique aveuglant. Il poursuit en stigmatisant *"la croyance à la preuve",* car à ses yeux toute preuve est illusoire puisque seule compte l'intérêt pour la libre expression de la volonté de puissance ; et pour ridiculiser cette croyance il donne des exemples absurdes, sans rapport avec de la science. N'importe quoi !

3.7.4 L'objectivité, caractéristique des êtres non créatifs

Dans *"Par-delà bien et mal"* §207, Nietzsche commence par affirmer que *"l'esprit objectif"* est *"surtout le fait de l'école pessimiste, qui a d'ailleurs de bonnes raisons de*

rendre particulièrement hommage à la « connaissance désintéressée »." C'est qu'à ses yeux le pessimisme est une attitude d'homme faible, d'« esclave » non créatif, qui n'ose pas - ou n'est pas capable de - se faire une opinion par lui-même ; il se réfugie donc dans des opinions objectives, partagées par d'autres, et refuse la responsabilité de la formulation d'une connaissance personnelle en déclarant qu'il prise la connaissance désintéressée.

Nietzsche réaffirme l'absence de créativité et d'originalité de l'homme objectif en écrivant :

> *"L'homme objectif est en effet un miroir : habitué à se soumettre à tout ce qui veut être connu, sans autre joie que celle de connaître, de « refléter », il attend que quelque chose se présente et alors il s'étale doucement…"*

Nietzsche en conclut qu'un tel homme ne peut commander, qu'il a besoin d'être commandé par un supérieur. Je propose un contre-exemple où « commander » est remplacé par « exercer une influence qui domine sans partage » : Albert Einstein, un géant qui a déconstruit toute la physique sauf la thermodynamique, un Prix Nobel dont une lettre a suffi, le 2 août 1939, pour décider le président F. D. Roosevelt à faire fabriquer la bombe atomique…

3.7.5 Nietzsche contre la possibilité d'une connaissance rationnelle

Nous avons vu que Nietzsche croit l'homme dominé par ses instincts et pulsions, et n'agissant qu'en fonction de sa volonté de puissance. Nous savons aussi que Nietzsche méprise l'intelligence en tant qu'outil des faibles et des esclaves pour se protéger, ruser, tromper et obtenir ce qui sans cela serait hors de portée de leur faiblesse. Nous verrons également qu'il croit absurde la tentative humaine de comprendre le monde par la science, dont le déterminisme matérialiste aveugle cherche une *Vérité qui n'existe pas et exclut le sens moral et esthétique dont l'homme a besoin, selon lui, dans toute connaissance*.

Nous allons voir, à présent, que tout en philosophant et encourageant ceux qui le peuvent à réfléchir, *Nietzsche croit impossible une connaissance rationnelle*. Pour imposer cette opinion, sa méthode de déconstruction consiste à « tirer sur tout ce qui bouge », à lancer le maximum de doutes et d'objections, sans ordre particulier, « comme un tapis de bombes » ; il fait là l'opposé de Kant ou de son maître Schopenhauer, qui raisonnent de manière déductive et structurée à partir de prémisses claires. Dans la suite de ses textes, Nietzsche raisonne sur des intuitions successives, sans avoir de méthode de pensée, c'est-à-dire sans rationalité - approche cohérente avec le fait qu'il croit une réflexion rationnelle impossible.

3.7.5.1 Méthodes de construction d'une représentation

Nietzsche ignore notre méthode de représentation mentale

Descartes croyait qu'il suffisait qu'une affirmation soit évidente dans son esprit, qu'il en ait une intime conviction, pour qu'il puisse la tenir pour certaine ; cela faisait partie de son innéisme [60]. Ayant cette doctrine de Descartes à l'esprit, Nietzsche écrit dans *"Par-delà bien et mal"* §16 :

> *"Il y a encore d'innocents adeptes de l'introspection qui croient qu'il existe des « certitudes immédiates », par exemple « je pense » ou, comme ce fut la superstition de Schopenhauer, « je veux », comme si la connaissance parvenait*

ici à saisir son objet dans sa pureté nue, ainsi qu'une « chose en soi », et comme si, ni de la part du sujet ni de celle de l'objet, n'intervenait aucune falsification. Mais les termes de « certitude immédiate », de « connaissance absolue », de « chose en soi » impliquent une [contradiction dans les termes], je le répéterai cent fois ! On devrait enfin cesser de se laisser abuser par les mots !"

Dans ce paragraphe, Nietzsche ignore le fonctionnement du psychisme lorsqu'il construit des représentations [9] d'un objet réel ou d'un ensemble d'autres pensées.

Méthode classique de construction d'une représentation

Nous ne pouvons penser qu'à partir de concepts [54] et perceptions *nommables* [43], abstractions dont la définition est, pour être claire, nécessairement réduite à son objet, donc incapable de saisir la complexité éventuelle d'un sujet : voir [1y]. Or un concept nommable peut exister dans l'esprit sans être une représentation [9] acceptable de tout ou partie d'un objet, et il nous est impossible de penser sans de tels concepts.

La « certitude immédiate » dont parle Nietzsche en pensant à Descartes est sans doute une certitude *intuitive*, concept nommable sans origine consciente. Vouloir qu'un tel concept décrive correctement un objet est illusoire dans le cas général.

Le processus en trois étapes décrit par Kant (idées de départ ou données de l'expérience, puis coordination par l'entendement [43], puis interprétation finale par la raison) me paraît incontournable. Même si on ne schématise pas l'entendement au moyen des « catégories » définies par Kant [74], on énoncera nécessairement son résultat au moyen de concepts nommables clairs et certains, c'est-à-dire de « choses en soi » que Nietzsche rejette.

Cette approche est la même que celle qui permet de construire une proposition dans le cadre d'une axiomatique, elle suppose qu'on admette au départ des axiomes de faits et des règles de construction déductive de conséquences.

L'objection « toute interprétation, toute représentation implique une falsification » est incontournable, comme Nietzsche l'a montré [84]. Nous y répondons en analysant chaque représentation [9] construite de manière critique et en la confrontant avec celles d'autres personnes. Par définition de la vérité d'une affirmation scientifique selon Karl Popper [1c3], celle-ci est établie lorsqu'elle ne rencontre plus d'objection valable ; elle est alors *provisoire*, bien entendu, jusqu'à ce qu'on découvre éventuellement une objection ou un énoncé considéré comme meilleur ; on n'établit donc jamais *la vérité* d'un texte, mais seulement sa *non-fausseté,* par consensus sur l'absence d'objections de gens qualifiés pour les faire (détails : [1c3]).

Nietzsche nie la validité des concepts de « certitude immédiate », de « connaissance absolue » et de « chose en soi » parce qu'ils sont absolus. Il refuse de voir que l'esprit ne peut construire une représentation [9] qu'à partir d'abstractions pures, elles-mêmes définies à partir de concepts à priori comme « nombre entier » ou « ligne droite », qu'on ne peut définir à partir de concepts plus simples. Nietzsche affirme qu'en pensant avec de tels concepts on ne peut aboutir qu'à des erreurs, qu'à se laisser abuser par les mots. Il a tort : l'emploi d'abstractions absolues et de concepts de base à définition intuitive est incontournable pour penser.

Les types de concepts que Nietzsche souhaite, notamment pour *le Gai savoir*

Nietzsche voudrait qu'un homme ne pense qu'à partir de perceptions (sensorielles) ou d'émotions immédiates, irréfléchies, pour pouvoir saisir « l'âme et le sens des choses et des êtres » dans toute sa richesse. Il se trompe : de telles pensées immédiates, irréfléchies, ne sont pas nommables parce qu'elles ne sont pas des abstractions à définition standard sur lesquelles tous les hommes sont d'accord. Elles sont donc nécessairement personnelles, floues, évanescentes et communicables seulement par partage d'émotions. On ne peut s'en servir pour comprendre le monde de la nature suffisamment pour prédire des évolutions physiques et élaborer les outils et méthodes pour la dominer. De telles pensées ne conviennent qu'aux artistes.

Il me semble qu'une des raisons pour lesquelles Nietzsche fait autant d'erreurs est qu'au lieu de suivre avec soin la procédure ci-dessus, il se contente de décrire et de commenter toutes les intuitions qui lui passent par la tête dans le cadre de chaque aphorisme [1.a]. C'est parce qu'il ne prend pas le temps de construire sa pensée qu'elle est aussi décousue et contient autant de répétitions. Peut-être est-ce sa maladie et les souffrances qu'elle lui inflige qui l'obligent à travailler plus par aphorismes à intuitions multiples vite écrits, que par ouvrages longs et structurés ? Je ne sais pas, ce qui m'intéresse ce sont ses idées, pas l'homme, paix à son âme !

Pour saisir la complexité d'un sujet, nous l'interprétons autant de fois qu'il faut, en nous concentrant sur des aspects différents puis en élaborant des synthèses, jusqu'à ce que nous estimions en avoir fait le tour, approche perspectiviste.

Chaque fois que notre interprétation a ainsi construit une représentation [9], nous l'analysons de manière critique pour en vérifier la cohérence (non-contradiction [88]), la situer par rapport à d'autres représentations et savoir (par synthèse des représentations déjà construites, et contrôle de sa cohérence et de sa couverture du sujet) s'il reste des interprétations à faire. Il sera souvent nécessaire de construire deux types de représentations : des *représentations statiques* décrivant les parties qui composent le sujet et leur structure, et une ou plusieurs *représentations dynamiques*, décrivant son évolution dans le temps, historique ou fonctionnelle.

Nous prenons soin aussi de réfléchir, pour chaque représentation, au choix du niveau de détail : entre l'approche résolument holiste [11] de Nietzsche lorsqu'il s'en tient aux apparences, et une décomposition analytique poussée où on peut se perdre dans les détails, il faut choisir un niveau permettant à la fois une bonne compréhension et une économie de temps de réflexion.

Enfin, si nous estimons que le point de vue d'autres personnes est nécessaire pour compléter ou confirmer le nôtre, nous le leur demandons.

Nietzsche se contredit au sujet des connaissances immédiates

Nous venons de voir que Nietzsche critique Descartes pour son innéisme [60], qui lui permet de croire vraies des connaissances immédiates acquises par introspection ; il se moque des *"innocents adeptes"* de ce genre d'erreur. Mais il y croit lui-même en répondant à la question :

« Comment une âme noble peut-elle savoir qu'elle est noble ? »

Il l'écrit dans *"Par-delà bien et mal"* §287 :

> *"Qu'est-ce qui est noble ? […] Ce qui décide ici, ce qui fixe le rang, ce ne sont pas les œuvres, c'est la foi […] : je ne sais quelle certitude fondamentale qu'une âme noble possède au sujet d'elle-même, quelque chose qu'il est impossible de chercher, de trouver, peut-être même de perdre. - L'âme noble a le respect de soi."*

La connaissance de soi de Nietzsche : « Je sais que j'ai une âme noble » est un jugement de valeur analogue au « Je sais que je suis (j'existe) » de Descartes, c'est le même genre d'innéisme. Nietzsche se le permet, mais l'interdit à Descartes !

Voir aussi le paragraphe Critique de la vérité scientifique.

3.7.5.2 Immédiateté de l'émotion - Art et nature

Nous venons de voir que l'homme peut avoir des connaissances immédiates, spontanées, et qu'il ne peut s'empêcher de formuler des jugements de valeur irréfléchis. Dans le psychisme humain il y a un niveau subconscient et un niveau conscient, séparés par un seuil de conscience. Au niveau subconscient règnent les émotions, les instincts et les pulsions, que l'homme ressent sans pouvoir les associer à des paroles. Mais lorsqu'un de ces ressentis est jugé suffisamment important (associé à une valeur suffisamment importante), il franchit le seuil de conscience et l'homme y pense avec des mots.

Le psychisme associe spontanément des pensées, engendrant ainsi dans le subconscient de nouvelles pensées qu'il associe aussitôt, automatiquement, à des émotions. Et lorsqu'une de ces émotions est assez forte, une pensée se forme dans notre conscience, avec des mots. C'est ainsi par exemple que l'on apprécie une œuvre d'art : quelque chose dans cette œuvre nous parle, nous émeut, et nous en prenons conscience. Il peut s'agir d'une peinture, d'un air de musique, d'une phrase de poème ou de pièce de théâtre, des mots se forment dans notre esprit quand ils nous inspirent un sentiment de beauté.

Dans *"Le Gai savoir"* §80 *"Art et nature"* Nietzsche décrit l'émotion artistique éprouvée par les anciens Grecs quand ils entendaient au théâtre de belles phrases :

> *"…ils exigeaient […] même de la passion représentée sur scène qu'elle parle bien, et s'abandonnaient avec ravissement à la non-naturalité du vers dramatique : dans la nature la passion est si avare de paroles !"*

Ce goût pour l'expression des sentiments par de belles phrases s'oppose au goût des peuples nordiques pour des sentiments *suggérés*. Le talent de l'auteur consiste alors à susciter chez son spectateur des intuitions, il lui demande d'avoir de l'imagination pour comprendre ce qu'il ne lui dit pas. L'art dramatique grec explicitait à outrance, déclamant les mots avec un rythme et une intonation étudiés pour faire passer le message de l'auteur ; l'art nordique utilise souvent des gestes et des mimiques sans paroles, pour suggérer un message que chaque auditeur doit se construire lui-même.

Lorsque la situation dans une pièce, un opéra ou un film, n'est pas naturelle, voire même est artificielle ou peu crédible, le spectateur ne peut apprécier ce qu'il voit et entend qu'en « entrant dans le jeu », en acceptant de voir avec les lunettes de l'auteur. C'est ainsi que des pièces classiques comme *Phèdre*, de Racine ou *Polyeucte*, de Corneille, paraissent merveilleuses quand on s'est laissé prendre à la

musique des vers, au rythme de leurs mots, à l'élévation des sentiments des personnages - malgré des situations aujourd'hui complètement artificielles.

Dans son aphorisme, Nietzsche fait l'éloge de la non-naturalité avec talent. Mais hélas, le plaisir artistique dont il parle ne peut être éprouvé que par des gens avec un minimum de culture, et qui sont prêts à se distraire par leur esprit et non leur corps.

3.7.6 Les erreurs scientifiques de Nietzsche

N'ayant aucune culture scientifique, Nietzsche a affirmé des choses fausses dans le cadre de ses combats contre des idées ou des populations (comme les Anglais) qu'il détestait. Comme le montre la suite de cette section, Nietzsche s'est beaucoup opposé à la science et aux scientifiques, et de manière critiquable.

3.7.6.1 Les cas où Nietzsche respecte la science

Connaissances issues des apparences contre Vérité absolue

Certains commentateurs de la pensée de Nietzsche ont déduit de l'opposition apparent/absolu qu'il ne respectait la science dans aucun cas. En fait, Nietzsche rejette la science seulement lorsqu'elle se préoccupe de chercher la vérité (unique et absolue), qui n'a pas de valeur par elle-même à ses yeux. Dans *"Le Gai savoir"* §293 *"Notre air"* il rappelle d'abord que la science cherche des vérités parfaites, sans nuance, qui ne peuvent satisfaire que ceux qui cherchent cette connaissance idéale-là :

> *"[Celui qui est habitué à la science] ne veut vivre nulle part ailleurs […] Pourquoi devrait-il redescendre dans ces eaux troublées où l'on doit nager et patauger…"*

Nietzsche pense que les gens (supérieurs) comme lui ne peuvent se contenter de telles connaissances, parce qu'elles ne reflètent pas les apparences protéiformes qu'ils constatent ; ils se contentent donc de ces apparences-là, qui sont à leur portée. Agressif, Nietzsche déclare qu'ils sont plus forts que les tenants d'une Vérité absolue, qui doivent les redouter :

> *"Qu'ils nous craignent donc, ceux qui ne savent pas se réchauffer et s'éclairer auprès de nous !"*

Savoir permet de modérer des émotions excessives

Pour Nietzsche, la science a aussi un rôle en tant que *modérateur des émotions excessives* : elle permet de les comprendre, donc d'en adoucir les éventuelles conséquences regrettables. Il écrit dans *"Humain, trop humain" - "Caractères de haute et basse civilisation" - "Avenir de la science"* §251 :

> *"…les illusions, les préjugés, les passions doivent servir à échauffer, l'aide de la science qui connaît doit servir à éviter les conséquences mauvaises et dangereuses d'une surchauffe."*

Critique

La science que Nietzsche respecte n'est pas de la science mais de la *connaissance par impressions et émotions inspirées par les perceptions.* Appréciée comme le veut Nietzsche, en fonction de la vie et si possible d'un point de vue esthétique, c'est une *connaissance individuelle* comme une culture artistique. Son savoir n'est donc pas objectif (affirmant les mêmes choses d'une personne à une autre), il ne peut résulter

d'un travail d'équipe comme notre science moderne, qu'on ne pourrait pratiquer seul. La connaissance que Nietzsche apprécie permet à un homme d'apprécier (plaire/déplaire), elle n'a pas pour but de permettre à l'humanité de comprendre et maîtriser la nature. (Complément)

En fait, à l'occasion de la science Nietzsche s'oppose à la Vérité absolue, concept qui ne convient pas aux sciences de la vie parce qu'il n'est ni nuancé, ni évolutif, mais réducteur. Nietzsche ne pense guère aux sciences exactes, parce que la connaissance de la nature inanimée et sa mise à notre service ne l'intéressent pas.

Il ne s'exprime qu'en pensant aux sciences de la vie (médecine, psychologie, etc.), domaine où sa méthode de connaissance des faits par examen d'apparences multiples et représentations intuitives convient, parce que la précision et la rigueur scientifiques n'ont souvent pas de sens.

Peut-être aurait-il mieux accepté la science si sa définition de la vérité avait été celle que Karl Popper [1c3] a définie à partir de 1934, vérité considérée aujourd'hui comme établie provisoirement lorsqu'elle ne rencontre plus d'objection, par consensus sur l'impossibilité d'y trouver une erreur.

3.7.6.2 Science et morale reposent toutes deux sur des croyances à priori

Nous avons vu que Nietzsche s'oppose à la recherche de la vérité sans nuance et objective, telle que la conçoivent Platon et la science. Dans *"Le Gai savoir"* il propose de changer l'objectif de l'homme qui fait de la science, en passant de la vérité à l'intérêt pour la vie-volonté de puissance.

Dans *"Le Gai savoir"* §344 Nietzsche considère le point de vue platonicien et scientifique traditionnel comme résultant de considérations morales, donc inutiles et inacceptables : il intitule cet aphorisme *"En quoi nous aussi sommes encore pieux"*.

Dès le début de ce texte, Nietzsche critique l'objectivité de la science :

> *"Dans la science, les convictions n'ont pas droit de cité".*
>
> Il s'agit de convictions individuelles ; la science les refuse, en effet, parce qu'elle vise une vérité identique pour tous les observateurs ; elle n'admet un point de vue personnel qu'en tant qu'hypothèse, comme le dit Nietzsche, qui ne sait pas que la science du XXe siècle considérera cette hypothèse comme vérité objective dès qu'elle aura résisté sans reproche à un examen par les spécialistes de son domaine, conformément au rationalisme [108] critique de Karl Popper [1c3].

Au lieu de critiquer la recherche par les scientifiques d'une vérité partagée, Nietzsche (pour qui toute croyance est suspecte) lance une autre accusation :

> *"On voit que la science aussi repose sur une croyance, qu'il n'y a absolument pas de science « sans présupposés ».*"

Une science exacte repose nécessairement sur des axiomes ; ses énoncés ne peuvent être rédigés que dans le cadre d'une axiomatique [1c5], avec son vocabulaire et sa grammaire, et en respectant ses axiomes et règles de déduction. Nietzsche considère que ces contraintes équivalent à celles d'une morale, que ce sont des croyances en une Vérité absolue plus importante que toutes les autres valeurs, donc que les présupposés d'une science sont aussi arbitraires et injustifiés

que ceux d'une morale, parce qu'ils limitent la liberté d'un homme de penser et agir selon les instincts et fantaisies de sa volonté de puissance. (Complément : Remplacer la science par une connaissance où toute valeur est par rapport à la vie)

Toute connaissance est une représentation [9] construite par l'esprit à partir d'abstractions intuitives, issues de l'expérience ou à priori [43]. Nietzsche le sait, puisqu'il définit la connaissance dans *"Le Gai savoir"* §355 *"L'origine de notre concept de connaissance"* :

> *"…que veut [le peuple] lorsqu'il veut de la « connaissance » ? Rien de plus que ceci : quelque chose d'étranger doit être ramené à quelque chose de bien connu. […] Le connu, cela veut dire : ce à quoi nous sommes suffisamment habitués pour ne plus nous en étonner…"*

C'est lorsque la construction d'une connaissance veut être rigoureuse (pour que tout homme puisse compter sur la représentation [9] qui en résulte, comme le veut une science exacte, et que cette représentation puisse être partagée, enrichissant ainsi l'humanité), que les axiomes eux-mêmes doivent être définis avec précision et les règles de déduction doivent être strictement logiques.

C'est pourquoi les faits et règles de déduction issus de convictions personnelles non rigoureuses sont exclus d'une démarche scientifique ; c'est pourquoi la démarche scientifique exclut des concepts intuitifs comme l'esprit [92] et l'âme, des valeurs morales comme Bien, et des valeurs esthétiques comme Beau ; c'est pourquoi la science ne prête à la nature ni intention, ni plan d'action, ni appréciation de résultat ; c'est donc pourquoi la démarche scientifique moderne exclut toute considération philosophique, morale ou religieuse.

Mais Nietzsche n'a que faire d'une vérité partagée, il ne s'intéresse pas aux sciences exactes, il ne veut pas prendre en compte leur apport à la vie courante, il n'a en tête que la psychologie et sa lutte personnelle contre les illusions et les préjugés. Ces préoccupations apparaissent dans la suite de cet aphorisme, où il n'analyse la validité de la volonté inconditionnée de vérité de la science que sous l'angle de rapports humains :

> *"Cette volonté inconditionnée de vérité : qu'est-elle ? Est-ce la volonté de ne pas être trompé ? Est-ce la volonté de ne pas tromper ?"*

Nietzsche rappelle ensuite un jugement *sans nuance* sur la vérité qu'il formule de nombreuses fois dans son œuvre, jugement qui constitue une règle d'ambivalence : *vérité et non-vérité sont toutes deux constamment utiles*. Ce jugement convient aux réflexions où intervient la vie (notamment la psychologie humaine), mais il ne convient jamais dans les domaines où on utilise une science exacte : un calcul de mécanique n'est utile que s'il est juste ; s'il est faux, il est pire qu'inutile, il est nuisible ; et ici l'utilité n'a que faire des instincts et de la volonté de puissance d'un homme. Nietzsche s'aperçoit de la limitation du domaine de validité de son jugement en écrivant :

> *"Il n'y a pas de doute possible, le véridique, dans ce sens audacieux et ultime que présuppose la croyance à la science, affirme en cela un autre monde que celui de la vie, de la nature et de l'histoire ; et dans la mesure où il affirme cet « autre monde », comment ne doit-il pas par là même nier son opposé, ce monde, notre monde?... Mais on aura compris où je veux en venir, c'est-à-dire*

> *au fait que c'est toujours sur une croyance métaphysique que repose la croyance à la science…"*

L'autre monde dont parle Nietzsche est le monde des connaissances de l'inanimé, celui des sciences non humaines comme la physique, la chimie et la mécanique, sciences indispensables à des activités humaines comme l'industrie, l'agriculture et la médecine, dont l'homme ne peut se passer sous peine de revenir à la préhistoire.

Nietzsche se trompe en affirmant que cet autre monde nie celui de la vie où il mène son combat contre les illusions et les affirmations sans nuances : ces deux mondes sont complémentaires, on ne peut en ignorer aucun sous peine de raisonner faux. Il a tort, aussi, de généraliser à *"la nature"*, l'exigence d'ambivalence « à la fois vrai ET faux » des sciences du vivant : il y a une infinité de lois de la nature qui sont régies par un déterminisme dualiste « vrai OU faux », et des lois où les nuances sont représentées par des quantités [1c].

Nietzsche risque donc encore de se tromper en écrivant *"dans la mesure où il affirme cet « autre monde », comment ne doit-il pas par là même nier son opposé"*. Le principe de non-contradiction [88] qu'il invoque ne s'applique qu'à des *propositions logiques*, où chacune est une affirmation *toujours vraie* ou *toujours fausse.* Or beaucoup d'affirmations ne sont pas binaires, dans le domaine de la physique comme dans celui de la vie ; beaucoup d'affirmations du domaine du vivant sont binaires ; beaucoup de lois physiques et de lois concernant des populations sont statistiques.

L'erreur de Nietzsche ici est précisément celle qu'il reproche aux philosophes dogmatiques : il raisonne de manière dualiste, par valeurs logiques Vrai ou Faux. S'il connaissait mieux la recherche dans les sciences de la vie et en physique, il saurait que l'homme utilise dans chaque domaine l'approche qu'il croit la meilleure. Ainsi, tout mathématicien a besoin d'intuitions [1z8], les sociologues utilisent des statistiques, les biologistes utilisent des ordinateurs pour étudier les génomes, etc.:
la recherche de la connaissance ne se fait pas par domaines disjoints.

Nietzsche voudrait justifier sa propre méthode de pensée, presque exclusivement intuitive, dominée par les émotions et très peu rigoureuse ; il voudrait nous persuader que c'est la seule valable. Il tente de le faire par agressions intellectuelles, en cherchant à prendre le contrepied de ce que d'autres croient en matière de méthodes de pensée ou de valeurs.

Enfin, la croyance métaphysique sur laquelle repose la science existe en effet, mais elle n'a aucun rapport avec la morale, Platon et Dieu, comme Nietzsche voudrait le faire croire dans la fin de son texte : la science admet comme fondamentaux tout simplement des faits qu'elle ne peut attribuer à d'autres faits, comme le début de l'Univers lors du Big Bang : ce sont ses axiomes de base.

3.7.6.3 Avant la science, la magie, l'alchimie, la sorcellerie, l'astrologie

Dans *"Le Gai savoir"* § 300 *"Préludes à la science"*, Nietzsche écrit :

> *"Croyez-vous donc que les sciences seraient apparues et se seraient développées si elles n'avaient pas été précédées par les magiciens, alchimistes, astrologues et sorcières, eux qui, par leurs promesses et leurs espérances*

illusoires, ont dû commencer par créer la soif, la faim et le goût pour les puissances cachées et défendues ? Et même qu'il ne fallait pas promettre infiniment plus que l'on ne peut tenir pour que quelque chose en général s'accomplisse au royaume de la connaissance ?"

L'homme primitif n'avait que des connaissances immédiatement nécessaires à sa survie. Ce n'est que progressivement qu'il a accumulé d'autres connaissances et les a structurées assez rigoureusement pour qu'elles deviennent de la science. Tant qu'il ne comprenait pas des choses importantes il en attribuait l'origine et le comportement à un dieu ou un esprit, parce que rester dans l'ignorance était psychologiquement insupportable : ce qu'on ne connaît pas peut s'avérer dangereux.

Peu à peu, l'accumulation des connaissances - notamment des relations de cause à effet - et la séparation des connaissances objectives, vérifiables, et des croyances fantastiques ont permis à ces connaissances de devenir des sciences [7].

Donc contrairement à ce que Nietzsche veut nous faire croire, l'explication divine ou magique des faits constatés ou imaginés n'avait rien de *nécessaire* à l'apparition et le développement de la science ; elle n'était nécessaire qu'à la satisfaction de la curiosité et du besoin de sécurité de l'homme. Du reste, il y a des sciences comme les mathématiques ou la biologie moléculaire qui sont apparues sans aucun précurseur magique.

Nietzsche a cependant raison de remarquer que la magie, l'alchimie, etc. promettent plus qu'elles ne peuvent tenir. L'homme s'en est aperçu et leur a préféré peu à peu les connaissances vérifiables de la science, et son aptitude à modéliser suffisamment les évolutions (déterminisme) pour en permettre une prédiction vérifiable ; hélas, Nietzsche refuse toute possibilité de prévoir une situation (future ou présente) en affirmant que le monde est un chaos.

Nietzsche accumule tant de prises de positions contre la science (voir aussi Illusions et regrets sur la science) qu'on ne peut s'empêcher de le soupçonner d'essayer de nous persuader de son inutilité, voire même de sa nocivité, pour se faire pardonner son ignorance totale de ce sujet.

3.7.6.4 Rejet de « l'atomisme » matérialiste - Immatérialisme

L'aphorisme §12 de *"Par-delà bien et mal"* illustre les problèmes d'affirmation de choses incomprises et de manque de rigueur en matière de science. On y lit :

"De toutes les théories, l'atomisme matérialiste est une des mieux réfutées qui soient, et peut-être n'y a-t-il plus aujourd'hui en Europe de savant assez ignare pour lui accorder sérieusement une importance autre que pratique (comme procédé d'abréviation des formules)."

Cette affirmation péremptoire de Nietzsche (où le dogmatisme fait partie des travers dont il accuse d'autres philosophes, comme Platon) s'appuie sur la théorie mathématique de Boscovich, qui l'avait formulée en 1763 sans preuve logique ou expérimentale, d'après des considérations philosophico-esthétiques.

Cette théorie purement spéculative s'opposait, par exemple, au concept de masse d'inertie de Newton [98]. Elle substituait aux atomes des *centres de force*, points matériels pesants (mais de densité infinie, car infiniment petits) agissant à distance par une force d'attraction. Elle allait dans le sens de la doctrine idéaliste, antimatérialiste, de l'évêque Berkeley, que celui-ci appelait *immatérialisme.* Selon

cette doctrine, *il n'existe réellement que des esprits, et la matière n'existe que dans nos perceptions, dont la cause est la volonté de Dieu* [92].

Ce que Nietzsche croit

Nietzsche écrit dans FP X, 26 [432] :

> *"…je me sens en relation avec le mouvement antitéléologique, c'est-à-dire spinoziste, de notre époque, mais avec cette différence que moi, je tiens également « la fin » et « la volonté » en nous pour une illusion ; de même avec le mouvement mécaniste (réduction de toutes les questions morales et esthétiques à des questions physiologiques, de toutes les physiologiques à des chimiques, de toutes les chimiques à des mécaniques) mais avec cette différence que je ne crois pas à la « matière » et que je tiens Boscovich pour un des grands tournants, comme Copernic ; que je tiens toute démarche qui part de la réflexion de l'esprit sur lui-même pour stérile et que sans le fil conducteur du corps je ne crois à la validité d'aucune recherche."*

En plus de son immatérialisme que nous venons d'évoquer, Nietzsche :

- Affirme là sa différence avec Schopenhauer sur la finalité et la volonté [42], auxquelles il ne croit pas (excellent !) ;
- Ne croit pas qu'on puisse réduire les questions morales et esthétiques à des questions physiologiques (excellent !) ;
- Ne croit pas qu'on puisse réduire les questions physiologiques à des questions chimiques (la description du génome et des processus qui l'interprètent en synthétisant des molécules est affaire de biochimie, science exacte ; de là on peut passer à tous les processus physiologiques de niveau supérieur par une modélisation à couches hiérarchisées ; notre connaissance dans ce domaine progresse tous les ans) ;
- Ne croit pas que les questions de chimie relèvent du déterminisme, qu'il appelle *"mécanisme"* (il a complètement tort : toutes les structures moléculaires et toutes les réactions chimiques reposent sur des mécanismes décrits par la physique quantique, elle-même régie par le déterminisme statistique) ;
- Ne croit pas que l'esprit humain puisse réfléchir sur lui-même (il a tort, nous savons de plus en plus le modéliser par une hiérarchie logicielle appuyée sur des résultats expérimentaux d'imagerie fonctionnelle) ;
- Croit que toute recherche doit utiliser le corps comme fil conducteur, en raisonnant comme il l'a fait pour la volonté de puissance (c'est une intuition complètement fausse due au fait que Nietzsche ne veut pas entendre parler de science physique - théorique ou expérimentale, de science exacte et objective, et de déterminisme).

Voir aussi :

- Nietzsche contre la causalité physique et son déterminisme.
- Nécessité et chaos.
- Une vision anthropomorphique de l'Univers.

Par l'affirmation §12 ci-dessus, Nietzsche prend parti pour une théorie aux mathématiques de laquelle il n'a rien pu comprendre, parce qu'elle a l'avantage de confirmer la doctrine antimatérialiste qu'il soutient. Et quand Nietzsche affirme qu'il n'y a peut-être plus en Europe de savant assez ignare pour accorder de l'importance à l'atomisme, il prend son désir pour une réalité. Quel manque de rigueur !

Comme dans beaucoup de ses textes, Nietzsche profite de toutes les occasions où une simple proximité d'idées lui permet de citer un autre concept qu'il n'aime pas, pour le combattre. Il écrit un peu plus loin :

> *"Mais il faut aller plus loin et déclarer également la guerre, une guerre impitoyable et au couteau, au « besoin d'atomisme » qui survit encore dangereusement dans des domaines où personne ne s'en doute, semblable en cela au « besoin métaphysique » plus fameux encore."*

Kant avait cité dans l'introduction de la *Critique de la raison pure* [74] le « besoin métaphysique » comme « disposition naturelle de la raison ». Nietzsche reproche à cette notion de survivre, de faire encore partie de la pensée des philosophes. Comme elle n'a aucun rapport avec le critère d'utilité pour la vie par rapport auquel Nietzsche juge tout, je ne vois qu'une raison de l'attaquer aussi violemment : la haine de toutes les idées de Kant et des Lumières [26].

Nietzsche attaque ensuite un concept remontant aux anciens Grecs (Démocrite et les épicuriens [72]), l'atomisme de l'âme, parce que le christianisme (dont il condamne l'influence) lui a longtemps fait crédit en approuvant leurs idées :

> *"Il faut d'abord tordre le cou à cet atomisme plus funeste, que le christianisme a le mieux et le plus longtemps enseigné : l'atomisme de l'âme - qu'il me soit permis de désigner ainsi cette croyance selon laquelle l'âme serait quelque chose d'indestructible, d'éternel, d'indivisible, une monade, un atomon : cette croyance-là il faut l'expulser de la science."*

> (Définitions : la notion de *monade* fut introduite par le philosophe Leibniz au début du XVIIIe siècle pour désigner l'unique élément dont l'Univers serait composé, élément indivisible, impérissable et doué de volonté (!) ; une telle notion philosophico-scientifique nous paraît aujourd'hui antiscientifique. Le mot grec « atomon » (qui ne peut être coupé) désigne la plus petite partie d'un objet et d'une âme.)

De nos jours où les doctrines spiritualiste et matérialiste s'excluent mutuellement [1f], la notion spiritualiste d'âme est clairement antiscientifique. Mais l'antimatérialiste qu'est Nietzsche ne veut y renoncer, et propose de remplacer *dans la science* le concept vague traditionnel d'âme par d'autres, tout aussi fumeux :

> *"Mais la voie est ouverte à des formes nouvelles et plus subtiles de l'hypothèse de l'âme, et des notions comme celles d'« âme mortelle », d'« âme multiplicité du sujet », d'« âme édifice commun des instincts et des passions » réclament désormais droit de cité dans la science."*

Cette proposition, que Nietzsche n'explicite pas dans son œuvre, témoigne, elle aussi, de son incompréhension du caractère intrinsèquement matérialiste et déterministe de la science. Celle-ci récuse par nature l'intervention dans notre

Univers de toute cause extérieure à lui, de tout surnaturel, de tout esprit immatériel - donc des âmes. Mais Nietzsche était immatérialiste…

Autre attaque des atomes

Dans VDP I, §344 *"Contre l'atome en physique"* on lit :

> *"Pour concevoir le monde il nous faut pouvoir le calculer ; pour pouvoir le calculer, il nous faut avoir des causes constantes ; comme nous ne trouvons pas dans la réalité de ces causes constantes, nous en inventons - qui sont les atomes. Telle est l'origine de l'atomistique."*

Nietzsche décrit d'abord là le déterminisme, qui sert à comprendre et prévoir les évolutions en supposant leurs lois de causalité stables. Puis il affirme l'inexistence de *"causes constantes"* (c'est-à-dire de situations parfaitement définies et de lois d'évolution stables), ce qui est souvent vrai dans le monde de la pensée, et toujours faux dans le monde inanimé, où « Les mêmes causes produisent les mêmes effets ». Il refuse donc de voir une réalité qui pourtant crève les yeux, aveuglé par son immatérialisme où règne l'absence de lois. Détails :

- Le monde est un chaos, il l'a toujours été et le sera toujours
- Nietzsche contre la causalité physique et son déterminisme
- Restriction du postulat de causalité [90].

Il déduit ensuite de son déni de réalité physique que l'homme *invente* des explications, notamment l'existence des atomes. S'il est vrai que les anciens Grecs (Empédocle, Démocrite, Epicure, etc.) avaient inventé le concept d'atome, le mathématicien Boscovich (dont il adopte la théorie purement spéculative) avait lui-même inventé ses « points pesants » sans preuve. Nietzsche ajoute donc la mauvaise foi à son déni de réalité : il rejette l'atomisme qui contredit ses préjugés antimatérialistes pour adopter l'élucubration de Boscovich, qui conforte l'immatérialisme qu'il préfère. Pourtant la théorie de Boscovich, formulée plus d'un siècle avant la prise de position de Nietzsche, n'avait jamais reçu de confirmation, ni théorique ni expérimentale, et contredisait celles de Newton [98], vérifiées et admises - mais Nietzsche ne voulait pas le savoir !

L'antimatérialisme intransigeant de Nietzsche

Nietzsche rejette le matérialisme parce qu'à ses yeux la matière n'existe pas réellement, ce n'est que notre perception des choses induite par « l'esprit » qui régit l'Univers ; il écrit dans *"La volonté de puissance"* Livre 1, chapitre 1, §9 :

> *"La matière est une forme subjective".*

Nietzsche est immatérialiste [92]. Pour lui, l'homme ne peut donc être réduit à de la matière, il y a « quelque chose de plus, l'esprit » (concept vague !), quelque chose de transcendant ; Nietzsche croit donc à un idéalisme voisin de celui de Platon, qu'il critique !

Dans *"Le Gai savoir"* §373 *"La « science » en tant que préjugé"*, Nietzsche écrit :

> *"C'est une conséquence des lois de la hiérarchie que les savants, en tant qu'ils appartiennent à la classe intellectuelle moyenne, n'ont pas du tout le droit*

d'apercevoir les questions et les problèmes véritablement grands : d'ailleurs leur courage et aussi leur regard ne suffisent pas pour aller jusque-là…"

Nietzsche méprise ici l'intelligence des savants, qu'il range dans *"la classe intellectuelle moyenne"* malgré le nombre de génies scientifiques célèbres à son époque. Il leur dénie *"le droit d'apercevoir les questions et les problèmes véritablement grands"* et le courage intellectuel : Descartes, Galilée, Newton, etc. n'ont traité, pour Nietzsche, que de questions de détail, et sans le courage de sortir des sentiers battus !

Nietzsche attaque ensuite, dans cet aphorisme, le déterminisme matérialiste et sa rigueur scientifique :

"…cette croyance dont se contentent maintenant tant de savants matérialistes, la croyance à un monde qui doit avoir son équivalent et sa mesure dans la pensée humaine, dans l'évaluation humaine, à un « monde de vérité » dont on pourrait approcher en dernière analyse, à l'aide de notre raison humaine petite et carrée. - Comment ? Voulons-nous vraiment laisser abaisser l'existence à un exercice de calcul, à une étude pour mathématiciens casaniers ? Qu'on se garde, avant tout, de vouloir débarrasser l'existence de son caractère ambigu…"

Antimatérialiste, Nietzsche fustige la croyance en la possibilité d'une compréhension du monde par l'homme, à son incapacité d'en créer des représentations [9] fidèles, au nom de l'inexistence d'une Vérité scientifique.

En condamnant le déterminisme et sa précision au nom d'une « noblesse de l'existence » que les sciences exactes abaisseraient, il montre qu'il n'a pas compris le caractère complémentaire des sciences physiques, capables de formuler les lois simples de la nature avec une précision permettant la prédiction, et des sciences humaines que la complexité du sujet rend imprécises et nuancées.

En confondant dans le terme *"existence"* les sciences exactes et les sciences de la vie, Nietzsche se montre incapable d'appliquer des méthodes de raisonnement différentes à des domaines si différents. En véritable idéologue dogmatique, il voit rouge dès qu'une forme de connaissance prétend à la Vérité, quel que soit le domaine de cette connaissance.

Nietzsche confond toutes les sciences exactes avec la mécanique, parce qu'elles sont toutes déterministes comme elle, donc supposent le matérialisme, et qu'il voudrait que les sciences exactes aient un sens moral - ce qu'elles doivent éviter à tout prix pour représenter la nature avec l'objectivité indispensable aux partages d'expériences. Il écrit :

"Une interprétation « scientifique » du monde, comme vous l'entendez, pourrait être par conséquent encore une des interprétations du monde les plus stupides, c'est-à-dire les plus pauvres de sens : ceci dit à l'oreille et mis sur la conscience de messieurs les mécanistes qui aujourd'hui aiment à se mêler aux philosophes, et qui s'imaginent absolument que la mécanique est la science des lois premières et dernières, sur lesquelles, comme sur un fondement, toute existence doit être édifiée. Cependant, un monde essentiellement mécanique serait essentiellement dépourvu de sens !"

Nietzsche rejette donc la science parce qu'elle n'a pas de rapport avec le « sens de la vie » [93]. Par la violence de son texte, Nietzsche montre que *la véhémence est à*

l'ignorant ce que le mégaphone est au manifestant, un moyen de communiquer ses idées au maximum de gens !

Tout à son combat antimatérialiste et anti déterministe contre les sciences exactes et leur possibilité d'expliquer la nature, Nietzsche écrit dans *"Par-delà bien et mal"* §14 :

> *"L'idée commence peut-être à se faire jour dans cinq ou six têtes que la physique elle aussi n'est qu'une interprétation […] et non pas une explication du monde ;"*

Voir aussi les paragraphes :

- Nietzsche contre la causalité physique et son déterminisme.
- Nécessité et chaos .

On peut conclure de ce qui précède que Nietzsche, qui a montré tant de clairvoyance en déconstruisant [73] la philosophie des Lumières [26], est bloqué dans un conflit entre son idéalisme, qui voudrait du sens moral dans toute réalité, et la science matérialiste qui l'évite soigneusement et laisse à l'homme la responsabilité d'en utiliser les connaissances d'une manière qui fait sens pour lui.

Nietzsche ne veut pas voir que l'humanité a fait d'immenses progrès contre la faim, la maladie, l'effort musculaire pénible et l'ignorance en séparant science, philosophie et religion, et en excluant tout « sens » d'une représentation utilisable du monde [7] ; il lui a fallu deux mille ans pour passer de Platon à Newton !

L'intuition de Nietzsche s'explique peut-être

Mon texte [1y] explique pourquoi, même pour un matérialiste, *il existe des pensées inexplicables en tant que conséquences matérielles du fonctionnement physique du cerveau, pensées qu'on peut donc qualifier de transcendantes*. Peut-être Nietzsche avait-il entrevu l'existence de ce type de pensée, existence qui expliquerait son antimatérialisme si on y ajoutait des approximations par ignorance et manque de rigueur concernant les lois scientifiques, le matérialisme et le déterminisme.

3.7.6.5 L'homme et sa science schématisent trop la connaissance

Dans *"Par-delà bien et mal"* *"L'esprit libre"* §24, Nietzsche accuse l'homme de tellement simplifier ses représentations [9] du monde qu'il les falsifie.

> *"Ô sainte simplicité ! Dans quel étrange monde de simplifications et de falsifications vit l'homme ! […] Comme nous avons rendu toute chose autour de nous claire, libre, facile et simple !"*

Nietzsche trouve les fréquentes simplifications des représentations humaines excessives, falsificatrices. Nous avons déjà abordé ce sujet précédemment, et vu alors que c'est lui qui simplifie abusivement ses méthodes de représentation et de réflexion, en refusant de considérer celles des sciences exactes qui conviennent au domaine le plus simple de la vie courante. Nietzsche attribue cette simplification excessive de l'homme à son ignorance, à son imprudence et à sa paresse :

> *"Avec quelle ingéniosité nous avons, dès le début, sauvegardé notre ignorance, pour jouir d'une liberté à peine concevable, d'une absence de scrupules, d'une imprudence, d'un entrain, d'une sérénité allègre de la vie, pour jouir de la vie !"*

Nietzsche accuse ensuite l'homme d'avoir développé sa science sur la base de cette ignorance délibérée, ainsi que d'un manque de rigueur :

> *"Et il a d'abord fallu cette inébranlable et granitique assise d'ignorance pour que puisse s'élever la science ; la volonté de savoir s'est édifiée sur une volonté beaucoup plus forte, une volonté d'ignorance, de rester dans l'incertain, la contrevérité ! Et non pas pour s'opposer à elle, mais pour en être la fleur !"*

Nietzsche reproche ensuite à l'homme de penser par oppositions réductionnistes (vrai-faux, bien-mal…) en ignorant les nuances indispensables, car sa pensée elle-même est conforme à son langage, fait pour qualifier les objets par oppositions parce que c'est plus simple. Passant ensuite de sa représentation du monde à la morale de l'homme, il accuse l'hypocrisie de celle-ci d'être devenue si habituelle qu'elle fausse même le sens du discours des psychologues :

> *"Peu importe que le langage, ici comme ailleurs, ne puisse sortir de sa lourdeur et continue de parler d'oppositions, quand il n'y a que gradation et maintes différences subtiles de degré ; qu'importe de même que l'invétérée tartuferie de la morale, qui nous a pénétrés définitivement jusqu'aux moelles, vienne dénaturer, dans la bouche même des vrais psychologues, le sens de leurs paroles…"*

Nietzsche conclut son aphorisme en expliquant ces simplifications abusives par le fait que *la science aime la vie*. Il présente donc ici la science comme une personne capable de jugements de valeur, pour que le lecteur comprenne que l'auteur de la science, l'homme, agit ainsi conformément au déterminisme de sa volonté de puissance. Ce déterminisme pousse l'homme à simplifier ses représentations [9] et ses préceptes moraux pour augmenter plus vite et plus facilement sa connaissance, outil d'emprise sur le monde, et se donner plus de liberté grâce à une morale moins exigeante :

> *"…dans un cas comme dans l'autre nous comprenons, et nous en rions, que même la meilleure science voudrait nous emprisonner dans ce monde simplifié, artificiel de fond en comble, inventé et falsifié à notre usage - qu'elle aussi aime, contrainte et consentante à la fois, l'erreur, parce qu'elle aussi, cette vivante, aime la vie !"*

En attribuant métaphoriquement à la science un désir de vie, Nietzsche rappelle simplement que tous les actes de l'homme, y compris ses activités scientifiques, sont régis par sa volonté de puissance. Il a raison, mais il oublie que la volonté de puissance d'un homme qui fait de la science lui fait alors adopter une méthode scientifique, faite de simplifications, de rigueur et d'objectivité.

Voir aussi le paragraphe Nietzsche accuse la science de manquer de conscience.

3.7.6.5.1 L'erreur de Nietzsche concernant les simplifications abusives

La connaissance en général et la science en particulier posent trois problèmes dus à leur complexité, problèmes dont voici résumées les descriptions et les solutions.

Le premier problème est *l'étendue* de chaque sujet. Dans la plupart des sciences, ainsi que dans des domaines non scientifiques de connaissance comme l'histoire, il y a tant de choses différentes à savoir et à découvrir que le temps et la capacité de travail et de mémorisation d'un homme ne suffisent pas. Les hommes ont donc choisi

de *se spécialiser par sujet*. Il y a ainsi des centaines de spécialisations en physique, comme en histoire ou en économie. Chaque spécialiste n'a qu'une connaissance générale des sujets connexes à sa spécialité, mais il a une connaissance approfondie de celle-ci.

Le deuxième problème est celui du *niveau d'abstraction* indispensable à l'homme pour se représenter quelque chose. Un objet très complexe, comme un système d'exploitation d'ordinateur ou un être vivant, ne peut être appréhendé par un esprit humain ni en tant qu'assemblage « de bas en haut » de ses parties les plus fines, ni en tant que « tout » holiste [11] qui masquerait trop de détails : il faut en construire un modèle hiérarchique sur-mesure, à niveaux d'abstraction successifs bien adaptés.

Le troisième problème est le *volume de travail* dans chaque sujet, qui justifie aujourd'hui des équipes aux effectifs conséquents. Le CERN (laboratoire de recherche en physique des particules, à Genève) mobilisait en 2012 près de 2000 physiciens, ingénieurs et techniciens. Fouiller un seul site archéologique peut mobiliser des dizaines d'archéologues, en plus des professions annexes.

Même du temps de Nietzsche, la spécialisation et le partage des tâches s'imposaient : il y avait aussi bien des cultivateurs que des constructeurs de machines à vapeur… Alors comme aujourd'hui les hommes faisaient au mieux, cherchant sans cesse des compromis entre les *ressources nécessaires* (nombre de personnes, temps, etc.) et les *ressources disponibles* (compétences, terres agricoles, capacités de production, etc.). Les accusations de Nietzsche (paresse, ignorance, imprudence, pensée binaire, manque de rigueur, etc.) ne pouvaient jamais être fondées longtemps : en science comme dans d'autres activités, de tels comportements conduisaient à l'échec et à des corrections de stratégie.

En allant au fond des choses, ce n'est pas la volonté de puissance qu'il faut invoquer pour expliquer que l'homme pense mal et travaille mal « parce que c'est dans sa nature ». C'est qu'en général l'homme aborde chaque domaine de connaissances en progressant par essais et erreurs, qu'il s'agisse d'erreurs d'observation, d'erreurs dues à des préjugés, d'erreurs de méthode ou de logique, d'erreurs d'organisation, etc. Chacune de ses décisions est régie par la volonté d'aboutir le plus vite possible et au moindre coût. Depuis qu'il existe, l'homme se trompe et progresse malgré ses erreurs, parce que c'est dans sa nature intellectuelle de se tromper, et dans celle de sa volonté de puissance de persévérer pour progresser.

A mon avis, les accusations outrancières et infondées de Nietzsche prouvent que c'est lui qui est ignorant et (par parti pris) juge de manière superficielle, sans avoir pris le temps de regarder la société où il vit : l'idéologie peut aveugler même un grand esprit !

3.7.6.5.2 Nietzsche conteste le besoin de comprendre et prévoir scientifiquement

Dans VDP I, 344, Nietzsche écrit :

> *"Rendre le monde calculable, exprimer en formules tout ce qui s'y passe, est-ce vraiment le « concevoir » ? Qu'aurait-on saisi de la musique, une fois que l'on aurait calculé tout ce qui est calculable en elle et tout ce qui peut être abrégé en formules ? - Et puis les « causes constantes », les choses, les substances, l'être absolu : autant d'inventions. Qu'a-t-on atteint ?"*

Nietzsche conteste là l'intérêt de comprendre la nature physique par une approche déterministe, basée sur des lois d'évolution.

Il donne comme argument l'exemple de la musique, où une compréhension déterministe n'apporterait rien. Cet exemple est absurde, et Nietzsche le sait car il a une excellente culture musicale : il n'y a rien de déterministe en matière de musique, ni lorsqu'on la compose, ni lorsqu'on l'interprète ; il y a bien des règles de notation et de composition, mais elles n'impliquent aucune compréhension, aucune prévision. La musique est création pure, sans logique. L'exemple de la musique n'apporte donc absolument rien à un débat sur l'intérêt de comprendre la nature et d'en prévoir l'évolution pour la mettre au service de l'homme et satisfaire sa curiosité.

Et Nietzsche commet une seconde erreur, celle de baser une démonstration qui se veut générale sur un exemple, la musique ; c'est comme mon député qui affirme « Les Français sont dans la misère » en donnant comme preuve *une* famille de sa circonscription de 120.000 habitants, au lieu d'une statistique de l'INSEE ou du Ministère des finances.

Fidèle à son approche du « tapis de bombes », Nietzsche met aussi en cause dans ce paragraphe le postulat de causalité (*"les « causes constantes »"*), l'existence des atomes (*"les choses, les substances"*) et la pensée par concepts précis et déductions rigoureuses de la science (*"l'être absolu"*). Il range le tout dans la catégorie des élucubrations (*"inventions"*) qui n'apportent aucune connaissance utile à la vie-volonté de puissance ou à la *"Gaie science"* qu'il recommande par ailleurs.

La science ne s'occupe que de phénomènes superficiels et sans intérêt

Voici le texte intégral de VDP I, §342. Je ne commente pas son message de mépris, puisqu'il ne fait que compléter le début de cette section.

> *"La précision scientifique est réalisable d'abord dans les phénomènes les plus superficiels, quand il s'agit de compter, de calculer, de palper, de voir, quand il y a des quantités constatables. Les domaines les plus indigents de l'existence ont donc été les premiers exploités de façon fructueuse. L'exigence qui veut que tout s'explique mécaniquement, c'est l'instinct qui croit que les connaissances les plus précieuses et les plus fondamentales ont été conquises d'abord dans ce domaine, ce qui est une naïveté. En fait, tout ce qui peut être compté et saisi nous est de peu de valeur ; ce que l'on n'atteint pas en le « concevant » passe chez nous pour « plus élevé ». La logique et la mécanique ne sont applicables qu'aux faits les plus superficiels ; ce sont des procédés de schématisation et d'abréviation, une façon de s'emparer de la multiplicité grâce à un artifice de langage - non pas de « comprendre », mais de dénommer afin d'arriver à s'entendre. Imaginer le monde réduit à sa surface, le rendre d'abord « saisissable ».*
>
> *La logique et la mécanique ne touchent jamais à la causalité..."*

3.7.6.6 Nietzsche contre Darwin : croissance contre survie

Nietzsche oppose sa vision de la vie *"volonté de puissance"*, c'est-à-dire de croissance et création, à celle de Darwin, lutte pour survivre.
Dans *"Par-delà bien et mal"* §13, Nietzsche écrit :

> *"Les physiologues devraient réfléchir avant de faire de l'instinct de conservation l'instinct fondamental d'un être organique. Avant tout un être vivant veut donner*

libre cours à sa force, - la vie est volonté de puissance et l'instinct de conservation n'en est qu'une des conséquences indirectes les plus fréquentes."

Nous savons aujourd'hui que Nietzsche a tort : avant de vouloir se développer et progresser, un être vivant veut survivre, puis se nourrir et satisfaire les autres besoins vitaux ; l'expression de sa force dont parle Nietzsche ne vient qu'après : c'est un fait scientifique. Si c'est nécessaire pour survivre en cas de menace sur sa vie, un être vivant arrête toujours ses efforts de croissance, ce qui montre bien que la survie est prioritaire.

Le choix de se protéger plutôt que de prendre un risque pour croître fait aussi partie de la psychologie humaine. Nous avons vu au paragraphe Règle fondamentale d'action du vivant un aspect de l'importance plus grande que la plupart des hommes accordent à la protection par rapport au développement : ils préfèrent ne pas gagner 150€ (probabilité 50%) plutôt que risquer de perdre 100€ (même probabilité).

Par sa prise de position, Nietzsche donne un exemple d'opinion sur la nature qu'il s'est forgée sans étude scientifique. Cet exemple révèle un manque de rigueur qui s'explique par sa doctrine de la vie-volonté de puissance et son dogmatisme.

Dans CI *"Flâneries d'un inactuel"* §14 *"Anti-Darwin"*, on lit :

"Pour ce qui est de la fameuse lutte pour la Vie, elle me semble provisoirement plutôt affirmée que démontrée. Elle se présente, mais comme exception ; l'aspect général de la vie n'est point l'indigence, la famine, tout au contraire la richesse, l'opulence, l'absurde prodigalité même, - où il y a lutte, c'est pour la puissance… Il ne faut pas confondre Malthus avec la nature. - En admettant cependant que cette lutte existe - et elle se présente en effet, - elle se termine malheureusement d'une façon contraire à celle que désirerait l'école de Darwin, à celle que l'on serait peut-être en droit de désirer avec elle : je veux dire au détriment des forts, des privilégiés, des exceptions heureuses. Les espèces ne croissent point dans la perfection : les faibles finissent toujours par se rendre maîtres des forts - c'est parce qu'ils ont le grand nombre, ils sont aussi plus rusés… Darwin a oublié l'esprit (- cela est bien anglais !), les faibles ont plus d'esprit… […] j'entends par esprit la circonspection, la patience, la ruse, la dissimulation, le grand empire sur soi-même et tout ce qui est mimicry (en anglais au sens général : imitation, en biologie : mimétisme)"

Critique de cette opinion de Nietzsche sur Darwin

Ce texte est un exemple de fautes de logique dues à la certitude de Nietzsche de détenir la seule vérité, à sa méprise des Anglais et à du manque de rigueur.

- Comme on peut citer dans la nature un grand nombre d'exemples aussi bien de lutte pour la vie que de prodigalité, dire que l'un des comportements est plus fréquent que l'autre est sans fondement. Affirmer que la lutte pour la vie est l'exception, c'est voir seulement ce que l'on a envie de voir.
- En écrivant *"où il y a lutte, c'est pour la puissance"*, Nietzsche refuse de voir que la lutte est très souvent lutte pour survivre. Il confirme cette opinion dans son opposition à Herbert Spencer.

Nietzsche a mal lu Darwin, qui donne de nombreux exemples d'évolution pour survivre ; et Nietzsche généralise la conclusion qu'il veut imposer malgré ces contre-exemples. Le caractère sans exception, dogmatique, de l'affirmation de Nietzsche est pourtant contredit par lui dès la phrase suivante : *"En admettant cependant que cette lutte existe - et elle se présente en effet…"*

En réalité, il est souvent impossible de séparer prodigalité et lutte pour la vie, il ne faut donc pas les opposer. Exemple : j'avais des fleurs dans mon jardin qui ont fait chaque année d'innombrables semences - prodigalité - jusqu'à la sécheresse où une espèce sauvage, plus résistante au manque d'eau, les a étouffées et remplacées - lutte pour la vie.

- Le titre du livre de Darwin est *De l'origine des espèces* 7. Darwin y démontre que *les espèces* les mieux adaptées à leur environnement et les plus prolifiques s'imposent, consomment les ressources disponibles et en privent éventuellement les autres, qui dépérissent. Nietzsche raisonne toujours sur *des individus*, pas des espèces ; il n'y a pas de volonté de puissance d'une espèce, ni de déterminisme d'une espèce !

  L'évolution d'une espèce est un phénomène d'adaptation génétique de ses individus transmissible par hérédité. Son résultat est statistique : une *population* mieux adaptée qu'une autre et en concurrence avec elle la supplante. Nietzsche n'a pas compris tout cela.

- Le manque de rigueur de Nietzsche apparaît aussi dans la phrase *"Darwin a oublié l'esprit (- cela est bien anglais !)"* qui montre qu'il méprise les Anglais, opinion absurde à l'égard de tout un peuple. Il les méprise tant qu'il écrit dans *"Par-delà bien et mal"* §228 :

  "C'est une espèce modeste et foncièrement médiocre que ces Anglais utilitaires [28] *et, comme je l'ai dit, dans la mesure où ils sont ennuyeux, on ne saurait estimer assez haut leur utilité."*

- Nietzsche ne salue pas, en Darwin, un travail scientifique d'une qualité rare par son souci du détail, de la rigueur et de l'honnêteté intellectuelle. Il ne salue même pas l'approche courageuse de Darwin, qui a délibérément ignoré les considérations religieuses, métaphysiques ou morales dans son travail, ce qui lui a attiré force critiques et sarcasmes de la part de religieux et autres traditionnalistes. Pourtant, en montrant que l'évolution ne s'est pas faite comme la Bible le prétend, et en séparant Dieu et science, Darwin menait un combat dans le même sens que celui de Nietzsche, qui aurait dû le reconnaître.

Voir aussi :

- Critique de la thèse de Darwin dans *"Ainsi parlait Zarathoustra"*
- *"Le Gai savoir"* §349 *"Encore une fois la provenance des savants"*, texte où Nietzsche réaffirme avec mépris et violence :
  - que seuls des hommes « malades » ont défendu la lutte pour survivre ;
  - que *"dans la nature règne non pas la situation de détresse, mais au contraire la surabondance, la prodigalité, jusqu'à l'absurde même.*".
- L'opposition entre le créationnisme de CUVIER et le transformisme de LAMARCK [91].

- L'opinion de Nietzsche sur l'infériorité de la science par rapport à la philosophie.

A titre d'illustration du manque de rigueur de Nietzsche, voir le paragraphe : Théorie « Le croisement des races conduit au scepticisme ».

3.7.6.6.1 Importance de la coopération dans l'évolution

L'article [46], de juillet 2012, montre la grande importance de la coopération dans l'évolution des espèces, et tout particulièrement chez l'Homme. Elle met en évidence cinq formes de coopération qui peuvent s'imposer contre les instincts égoïstes que Nietzsche glorifie dans les qualités naturelles attribuées aux « maîtres ». Toutes ces formes de coopération ont été bénéfiques, au sens de l'évolution, aux populations qui les pratiquaient, en leur procurant un avantage par rapport aux populations moins coopératives :

- La réciprocité directe : j'aide celui qui est dans le besoin, je me souviens que je l'ai aidé, et j'attends de lui une aide si un jour c'est moi qui en ai besoin.
- L'entraide entre voisins : mes voisins et moi nous entraidons, alors que nous ne le faisons pas avec des gens plus éloignés.
- L'entraide entre personnes d'une même famille : les membres de ma famille s'entraident parce qu'ils partagent des gènes et veulent préserver et accroître leurs biens, leur place dans la société, leur sécurité, etc.
- La réciprocité indirecte : j'aide celui qui a un rang social élevé, qui est estimable ; j'espère acquérir ainsi à mon tour une bonne réputation, qui me donnera une chance d'être aidé par quelqu'un que je ne connais peut-être pas.
- L'action altruiste au profit de mon groupe, de mon entreprise, de mon pays, de mon parti politique, avec qui je partage des intérêts ou simplement des opinions.

Dans une même population comme chez une même personne, la coopération peut alterner avec la concurrence, selon les circonstances. Non, l'égoïsme et la cruauté ne sont pas systématiquement profitables et ne gagnent pas toujours ; il y a toujours eu une prime à la coopération.

3.7.6.7 Opposition à Spencer : volonté de puissance ou lutte pour survivre ?

Pour Nietzsche, le philosophe Herbert Spencer (1820-1903) avait, comme Darwin, le tort d'être anglais, peuple qu'il méprisait et détestait. A propos de Spencer, Nietzsche avait noté dans FP XIII, 10 [118] page 164 :

> *"…philosophie boutiquière de Monsieur Spencer : totale absence d'un idéal, sauf celui de l'homme médiocre."*

Opposition sur la théorie de l'évolution de l'Homme

Spencer avait publié une théorie de l'évolution de l'Homme qui avait un point commun avec celle de Darwin : l'adaptation aux contraintes de son environnement dans le cadre de la lutte pour survivre, en tant qu'individu (prioritaire) et en tant qu'espèce (secondaire).

Darwin et Spencer attribuaient donc tous deux l'évolution de l'Homme à une cause *externe*, l'environnement, en même temps que d'autres causes possibles. Or Nietzsche l'attribuait à une cause *interne*, la volonté de puissance, attitude *active*

pour croître et dominer qui s'opposait à l'attitude *réactive* pour survivre en s'adaptant. Il écrit dans *"La Généalogie de la morale"* 2ème dissertation §12 :

> *"*[Toutes les évolutions d'organismes] *appartiennent aux conditions d'une véritable progression, laquelle apparaît toujours sous forme de volonté et de cheminement vers la puissance plus grande et s'accomplit toujours aux dépens de nombreuses puissances inférieures."*

(Noter le caractère dogmatique du qualificatif *"toujours"*.)

Opposition sur la théorie de l'évolution de la morale

Selon le point de vue sociologique de la théorie de Spencer, l'adaptation continue de l'Homme à son environnement explique aussi l'évolution de la Morale. Nietzsche oppose aussi, à cette théorie de Spencer, une conséquence de sa doctrine de la volonté de puissance. Il écrit à la fin de l'aphorisme *"Le Gai savoir"* §4 :

> *"Il existe aujourd'hui une doctrine de la morale, fondamentalement fausse, qui est extrêmement prisée, notamment en Angleterre : elle veut que les jugements « bien » et « mal » représentent la somme des expériences relatives à ce qui est « adapté à un but » et « non adapté à un but »* [c'est-à-dire adapté ou non au but de survivre] *; elle veut que ce que l'on appelle bon soit ce qui conserve l'espèce, et mal ce qui lui est nuisible. Mais en réalité, les pulsions mauvaises sont tout aussi adaptées à un but, favorables à la conservation de l'espèce et indispensables que les bonnes : - leur fonction est simplement différente."*

Nietzsche s'oppose ici à l'utilitarisme [28] en tant que doctrine autant qu'en tant que doctrine introduite par des Anglais. Qualifier ce qui conserve l'espèce humaine de *bon* et ce qui lui est nuisible de *mauvais* est incontournable : ce n'est pas parce que Nietzsche peut citer *un autre* facteur favorable, les pulsions mauvaises des hommes nuisibles, que Spencer a tort.

3.7.6.8 La science en tant que préjugé

Source : *"Le Gai savoir"* §373 *"La « science » en tant que préjugé"*

Dès son titre, où le mot *science* est mis entre guillemets par Nietzsche (procédé qu'il utilise parfois pour qualifier quelque chose de manière dévalorisante), on sait que dans cet aphorisme il va argumenter contre la science et les scientifiques.

Il commence par affirmer que les savants n'étant que moyennement intelligents, ils sont incapables *"d'apercevoir les véritables grands problèmes et points d'interrogation"*. (Il connaît pourtant Newton, qu'il cite dans *"Le Gai savoir"* §381, et dont la cosmologie (gravitation, Univers plat, etc.) résout de *très* grands problèmes.)

Nietzsche leur reproche ensuite d'espérer que « les choses peuvent être comprises », alors que lui-même croit le monde incompréhensible car chaotique.

Il attaque ensuite le philosophe anglais Herbert Spencer, qu'il traite de *"pédant anglais".* Il qualifie sa doctrine de « divagation » parce qu'elle affirme que l'homme s'adapte à son environnement, alors que lui-même ne veut voir que sa volonté de puissance qui le pousse à croître ; et il considère la doctrine de Spencer comme une *"possibilité repoussante"*.

Il développe ensuite son opposition à l'espoir des *"scientifiques matérialistes"* de comprendre le monde, espoir qu'il traite de *"croyance"* car lui-même est immatérialiste. Il leur reproche aussi de croire qu'ils peuvent trouver la Vérité absolue, objective, vérité qui n'existe pas pour lui puisque l'homme n'a accès qu'aux apparences.

Oubliant (comme souvent) qu'il existe une science de la nature inanimée (physique, chimie, etc.) en plus de la vie qui seule l'intéresse, il pense que considérer le monde du vivant comme déterministe est scandaleux :

> *"…voulons-nous vraiment avilir de la sorte l'existence pour la rabaisser à un exercice d'esclave du calcul, de mathématicien reclus dans son cabinet de travail? Il ne faut surtout pas vouloir la dépouiller de son caractère polymorphe : c'est le bon goût qui l'exige…"*

Il poursuit en faisant un procès d'intention aux scientifiques :

> *"Que seule soit légitime une interprétation du monde dans laquelle vous soyez légitimés, dans laquelle on peut chercher et poursuivre son travail scientifiquement au sens où vous l'entendez (- vous voulez dire, en réalité, mécaniquement ?), une interprétation qui n'admet que de compter, calculer, peser, voir et toucher et rien d'autre, c'est une balourdise et une naïveté, à supposer que ce ne soit pas une maladie de l'esprit, de l'idiotie."*

Au fond, Nietzsche n'accepte pas que la science ignore les valeurs humaines :

> *"Une interprétation « scientifique » du monde, telle que vous la comprenez, pourrait par conséquent demeurer l'une des plus stupides, c'est-à-dire les plus pauvres en signification, de toutes les interprétations du monde possibles…"*
>
> *"Mais un monde essentiellement mécanique* [c'est-à-dire déterministe] *serait un monde essentiellement dénué de sens !"*

Nietzsche refuse l'idée même d'une connaissance déterministe, sans âme, sans finalité, sans dimension artistique, objective (identique pour tous les hommes) : pour l'antimatérialiste qu'il est, le monde est régi par un *"esprit"*.

3.7.7 Doctrine de l'évolution de l'Univers dite *"Eternel retour"*

Nietzsche présente *"L'Eternel retour"* (ou *"Eternel retour du même" ou "Eternel retour de l'identique"*) comme une *doctrine* enseignée par le prophète Zarathoustra. Dans son œuvre, cette doctrine apparaît pour la première fois dans le Livre IV du Gai savoir. Elle comprend deux parties :

- Une justification cosmologique d'un éternel recommencement de l'Univers, que Nietzsche présente comme un raisonnement scientifique - hélas faux ;
- Une épreuve morale sous forme de question au lecteur sur un éternel recommencement de sa vie en même temps que celui du monde :
  si cela lui arrivait, se désespérerait-t-il ou s'enthousiasmerait-il ?
  Veut-il donc un tel recommencement ?

  Voir : *"Le Gai savoir" §341 "Le poids le plus lourd"* et GSFP 11 [143].

3.7.7.1 Enoncé de la doctrine de *"L'Eternel retour"*

On lit dans *"La volonté de puissance"* 10. tome 1, livre II, chapitre IV *"Le monde pensable et mesurable"* §3 *"Le Retour éternel"* aphorisme 323 :

"Quel que soit l'état que ce monde puisse atteindre, il doit l'avoir atteint, et cela non pas une fois, mais des fois innombrables. Ainsi ce moment présent a déjà existé bien des fois et reviendra de même, avec une distribution des forces identique à celle d'aujourd'hui, et il en est de même de l'instant qui a engendré celui-ci et de l'instant qu'il engendrera lui-même. Homme, toute ta vie est un sablier que l'on tourne et que l'on retourne, et son contenu s'écoulera un nombre infini de fois, séparées par l'intervalle d'une longue minute de temps, jusqu'à ce que le cours cyclique de l'univers ramène toutes les conditions dont tu es né."

Nietzsche a peut-être dérivé l'idée de *"L'Eternel retour"* de la *Théorie de la réminiscence* de Platon. Selon cette théorie, l'âme conserve le souvenir des Idées contemplées avant cette vie, qu'on doit pouvoir retrouver en s'y prenant bien.

3.7.7.2 Justification scientifique-cosmologique

Rappel

Dans le texte très critique qui suit, comme dans le reste de ce cours, j'analyse et évalue les affirmations de Nietzsche en tenant compte de notre science actuelle, car je ne cherche pas à juger Nietzsche, mais à voir dans quelle mesure ses idées peuvent s'appliquer à notre époque, nous inspirer ou nous inciter à réfléchir.

Comment Nietzsche voit l'Univers - Notion nietzschéenne de *"force"*

Pour comprendre l'énoncé de la doctrine de *"L'Eternel retour"* il faut d'abord comprendre comment Nietzsche voit l'Univers, qu'il appelle parfois *"le monde"*. C'est difficile car il ne donne pas de définition claire, mais seulement des affirmations disjointes concernant telle ou telle propriété. Dans *"La volonté de puissance"* 10. tome 1, livre II, chapitre IV *"Le monde pensable et mesurable"* §3 *"Le Retour éternel"* aphorisme 330 on trouve :

"Le monde, comme force, ne doit pas être conçu comme illimité, parce qu'il ne peut pas être conçu ainsi ; nous nous interdisons le concept d'une force infinie parce qu'il est incompatible avec le concept de « force ». Donc le monde n'est pas capable non plus d'une éternelle nouveauté."

La déduction dogmatique : « Le monde ne doit pas être conçu comme illimité *parce qu'il ne peut être conçu ainsi* » n'est pas un raisonnement convaincant, c'est le moins qu'on puisse dire ! L'Univers (dont nous ne voyons que les objets situés à moins de 13,8 milliards d'années-lumière) est peut-être infini, mais nous ne le saurons jamais : son expansion étant 1,8 fois plus rapide que la vitesse de la lumière, aucune énergie ou information d'éventuels objets situés au-delà ne nous parviendra jamais.

L'Univers a un espace astronomique d'un vide poussé jusqu'à environ 1 atome par m^3, c'est-à-dire environ 3 millions de milliards de milliards de fois plus ténu que l'air. Or Nietzsche accompagne l'affirmation ci-dessus par une autre dans FP X, 26 [431] qui laisse songeur :

"…« force » et « espace » ne sont que deux expressions et façons différentes de considérer la même chose : qu'« espace vide » est une contradiction"

L'affirmation : « Le concept de force infinie est incompatible avec le concept de force » pose problème, car le concept de force utilisé dans la théorie de

"L'Eternel retour" n'est défini nulle part, et le concept d'espace ne l'est pas davantage !

Si l'affirmation *"« espace vide » est une contradiction"* signifie simplement que l'Univers contient *quelque chose*, Nietzsche enfonce une porte ouverte qui pose elle aussi problème, puisqu'il affirme par ailleurs ne pas croire en la matière.

On peut supposer, par exemple, que la force est un déterminisme qui régit l'évolution de l'Univers, ou (conformément à la théorie immatérialiste de Boscovich) qu'il s'agit des forces agissant depuis les « points matériels » remplaçant les atomes, mais sans preuve.

On peut aussi supposer que Nietzsche pense à la « force vitale indispensable à la synthèse des composés organiques », à laquelle croyaient certains savants du XIXe siècle comme Pasteur, avant que le chimiste Eduard Buchner ne démontre en 1897 qu'on pouvait synthétiser ces composés sans force vitale, avec une enzyme [99]. Mais comme Nietzsche parle implicitement de « force finie » et que la force vitale n'était pas mesurable, nous devons chercher une autre explication.

Le monde de Nietzsche a donc un aspect « force finie » ; essayons de le préciser. Dans l'aphorisme 330 Nietzsche écrit :

"Cette idée que le monde évite intentionnellement une fin et sait astucieusement se garder d'entrer dans un cycle, a dû venir à l'esprit de tous ceux qui voudraient octroyer à l'univers la capacité d'éternelle nouveauté, c'est-à-dire prêter à une force finie, définie, de grandeur invariable comme est « le monde », la capacité miraculeuse de transformer à l'infini ses formes et ses positions."

Le monde est donc, pour Nietzsche, *"une force finie, définie, de grandeur invariable"*. Comme l'Univers n'est pas une force physique et que Nietzsche emploie des métaphores, il nous faut chercher ce qu'il entend par *"force"*.

Evolution de l'Univers

Nietzsche croit que l'Univers ne peut évoluer éternellement en passant par une succession d'états tous différents, car à la fin de l'aphorisme 330 ci-dessus il écrit :

"Donc le monde n'est pas capable non plus d'une éternelle nouveauté."

Pour éclairer notre compréhension du concept de *"force"*, il y a l'aphorisme 322 :

"Le renouvellement perpétuel suppose que la force grandisse d'elle-même par un libre choix, qu'elle ait non seulement l'intention, mais les moyens de se garder de toute répétition, de toute rechute dans une forme ancienne, donc qu'elle puisse à tout instant contrôler chacun de ses mouvements pour éviter cette répétition - ou encore qu'elle soit incapable de revenir à la même position :…"

Oublions un instant le caractère anthropomorphique que Nietzsche prête à *"la force"* (*"libre choix", "intention", "se garder", "contrôler"*), nous y reviendrons. Supposons que Nietzsche désigne par *"force"* l'entropie thermodynamique, c'est-à-dire la mesure du désordre de l'Univers [6] ; ce concept avait été publié par l'Allemand Rudolf Clausius plus de 30 ans avant la thèse de *"L'Eternel retour"*, et Nietzsche aurait pu le connaître comme il connaît le principe de conservation de l'énergie.

Cette hypothèse est cohérente avec le « grandissement de la force » envisagé ci-dessus. Cette croissance est exactement ce que la thermodynamique prévoit pour

l'entropie, qui tendra vers une limite finie : un jour, dans des dizaines de milliards d'années, l'Univers cessera d'évoluer, il atteindra un état final d'équilibre thermodynamique, celui où son entropie sera constante car maximale.

Hélas, Nietzsche exclut cette évolution de l'Univers en écrivant après *"position :"*

> *"…cela revient à dire que la masse de cette force ne serait rien de constant, pas plus que les qualités de cette force. Il nous est absolument impossible de concevoir une force instable, ondulatoire."*

Comme l'entropie (la mesure du désordre de l'Univers) n'est pas constante, et n'a ni *"masse"* ni *"qualités"*, la *"force"* dont parle Nietzsche n'est pas l'entropie. En outre, en physique une force n'a pas de masse. Enfin, les forces agissant sur une masse sont la gravitation, la matière sombre, l'énergie sombre, et l'inertie avec son champ de Higgs ; aucune n'a de *"masse"* ou de *"qualités"*. Nietzsche ne pouvait connaître que la gravitation, ou penser au type de force « issue d'un centre de force » de la théorie de Boscovich, dont l'existence est démentie par la physique actuelle.

La *"force"* de Nietzsche ne peut donc pas avoir de rapport avec une force physique. J'exclus aussi la force d'évolution de la volonté de puissance (que nous appelons déterminisme). La « masse de la force » (expression qui est un non-sens en physique), ne peut désigner la quantité de force, car il n'existe pas de quantité de déterminisme… J'exclus donc aussi cette hypothèse au profit de la suivante : *la force de Nietzsche est l'énergie totale de l'Univers, qui n'est pas lui-même une énergie mais en possède une ; et cette énergie est finie, même si elle est immense*.

Une vision anthropomorphique de l'Univers

Dans l'aphorisme 322, les expressions : *"Si le monde se renouvelait éternellement, on supposerait qu'il est un être miraculeux, divinement libre de créer toujours de son fonds." ; "libre choix" ; "intention" ; "se garder" et "contrôler"* relèvent de la métaphore poétique ou téléologique [10], pas de la science. La science exclut toute intervention intentionnelle ou miraculeuse dans l'évolution de l'Univers ; une évolution physique n'est régie que par sa loi, qui est déterministe - donc stable et sans surprise. Ces expressions n'ont rien à faire dans un texte sérieux sur l'évolution de l'Univers, mais Nietzsche pense en immatérialiste.

Cet immatérialisme lui fait aussi croire qu'il existe un « esprit » dont la volonté de puissance (le déterminisme) dépend. Cet esprit est cause de l'évolution de l'Univers. Il l'écrit dans l'aphorisme 330 :

> *"[Si le monde] était capable de s'arrêter, de se figer, d'« être », […] il y a longtemps que tout devenir serait révolu, et toute pensée, et tout « esprit ». Le fait que l'« esprit » existe, et qu'il est un devenir, démontre que l'univers n'a pas de but, pas d'état final, qu'il est incapable d'être."*

Nietzsche affirme là que « sans cet esprit l'Univers aurait cessé d'évoluer », et que « puisque l'esprit existe et régit toutes les évolutions, l'Univers n'a ni but d'évolution ni possibilité de se figer, par lui-même et indépendamment de cet esprit ».

Voir aussi : Ce que Nietzsche croit

Renouvellement éternel

- Si par *"renouvelait"* Nietzsche entend « recommençait à partir du même état » comme un système périodique, il émet une hypothèse impossible parce qu'elle contredit la thermodynamique ; nous y reviendrons.
- Si par *"renouvelait"* Nietzsche entend « évolue selon des lois nouvelles, en créant donc des états imprévisibles avec les lois physiques actuelles », il émet une hypothèse qui contredit la règle de stabilité du postulat de causalité, selon laquelle il n'y a jamais de loi nouvelle, toutes les lois d'évolution physique sont stables depuis le commencement de l'Univers, tout phénomène a une cause, tout ce qui existe a été créé *dans* l'Univers. Cette règle est un postulat justifié par l'absence à ce jour de constatation d'un phénomène imprévisible, d'une apparition physique inexplicable ; mais on peut toujours rêver, conjecturer *qu'un jour* on constatera un tel phénomène, une telle apparition ; je l'ai fait dans [90].

Force instable, ondulatoire

La phrase : *"Il nous est absolument impossible de concevoir une force instable, ondulatoire."* est fausse en physique - penser à la force de rappel d'un pendule simple, maximale quand son balancier est horizontal et nulle quand il est vertical. Mais si le mot force désigne l'énergie de l'Univers, la phrase de Nietzsche est exacte, l'Univers étant par définition un système fermé.

Considérations sur le *"monde des forces"*

Dans l'aphorisme §323, Nietzsche écrit :

> *"Le monde des forces ne subit aucune diminution, car autrement, dans l'infinité du temps, il se serait affaibli et aurait péri."*

Selon Nietzsche, le *"monde des forces"* (l'énergie de l'Univers) ne peut décroître. Il affirme aussi que, le passé remontant infiniment loin, si elle avait décru, l'Univers aurait « perdu de sa force » et aurait disparu. Mais :

- Une variable d'état physique, décrivant par exemple une force, peut décroître indéfiniment en tendant vers une limite non nulle : Nietzsche se trompe en pensant qu'une décroissance (ou une croissance) continue - *monotone*, en langage de mathématicien - qui se prolonge indéfiniment produit nécessairement une valeur nulle (respectivement : une valeur infinie) ; elle peut tendre asymptotiquement (converger) vers une constante non nulle. Nietzsche n'avait pas la culture mathématique nécessaire pour penser à une évolution convergente. Mais peu importe : l'Univers étant fermé, son énergie totale (la somme masse + énergie selon la Relativité) est constante.
- L'Univers n'est pas nécessairement infiniment vieux, comme Nietzsche l'affirme implicitement en parlant de *"l'infinité du temps"* ; en fait, les objets les plus lointains que nous pouvons y observer ont 13,8 milliards d'années. On peut toujours *conjecturer* que l'Univers a commencé avant, mais nous n'en aurons jamais de preuve et ne devons pas raisonner comme si nous en étions certains.

Partant de l'absence de diminution continue de l'énergie, Nietzsche en déduit que :

"Le monde des forces ne parvient donc jamais à un point d'équilibre, il n'a pas un instant de repos, sa force et son mouvement sont d'égale grandeur en tout temps."

Par la phrase *"sa force et son mouvement sont d'égale grandeur en tout temps",* on peut supposer que Nietzsche veut dire que « l'énergie est constante ». L'« absence de repos » et le « mouvement constant » désignent peut-être le fait que l'Univers est en évolution constante, comme nous le constatons tous les jours.

Mais l'affirmation *"ne parvient donc jamais à un point d'équilibre"* est une prédiction fausse : quand son entropie aura fini de croître, l'Univers sera en équilibre thermodynamique et plus rien n'y évoluera. En niant la possibilité d'équilibre, Nietzsche n'a pas pensé à une évolution de l'Univers qui serait convergente.

Un principe « scientifique » à l'origine de la doctrine de *"L'Eternel retour"*

Nietzsche écrit dans *"La volonté de puissance"* 10. tome 1, livre II, chapitre IV *"Le monde pensable et mesurable"* §3 *"Le Retour éternel"* aphorisme 331 :

"Le principe de conservation de l'énergie exige le Retour éternel."

Le principe de conservation de l'énergie, qui s'applique à un système *fermé*, n'entraîne pas nécessairement que son évolution est périodique. L'Univers est, par définition, un système fermé ; son énergie totale se conserve, mais son évolution n'est pas périodique pour au moins une raison, qui est suffisante : il contient des atomes qui se décomposent par radioactivité naturelle, et un atome décomposé ne peut se recomposer, sa décomposition étant irréversible faute d'énergie suffisante. Et de toute manière, la thermodynamique interdit le Retour éternel…

Par ignorance et imprudence Nietzsche a affirmé là quelque chose de faux.

D'autres considérations sur l'évolution du monde

Dans *"La volonté de puissance"* 10. tome 1, livre II, chapitre IV *"Le monde pensable et mesurable"* §3 *"Le Retour éternel"* aphorisme 322, Nietzsche écrit :

"Qu'on veuille bien, pour une fois, remonter en arrière. Si l'univers avait un but, ce but devrait être [déjà] *atteint. S'il y avait pour lui un état terminal, il devrait de même l'avoir* [déjà] *atteint. S'il était capable de permanence et de fixité, et s'il y avait dans tout son cours un seul instant d'« être », au sens strict, il ne pourrait plus y avoir de devenir, donc on ne pourrait plus penser ni observer un devenir quelconque. Si le monde se renouvelait éternellement, on supposerait qu'il est un être miraculeux, divinement libre de créer toujours de son fonds."*

Nietzsche écrit, en substance : « Si l'Univers pouvait avoir un état final, cet état devrait être déjà atteint. ». Nous savons que l'Univers continue à évoluer avec tout ce qu'il contient : son rayon grandit et son contenu évolue conformément aux lois de la physique. Il n'a donc sûrement pas atteint un état final, c'est-à-dire stable.

Par contre, il est exact que si l'Univers avait été à un instant du passé dans un état stable, d'après le postulat de causalité du déterminisme il ne pouvait évoluer et devrait toujours être dans le même état ; *il n'a donc jamais été figé*.

Conclusion : évolution d'un monde à force-énergie finie pendant un temps infini

Nietzsche considère donc que la force-énergie du monde est finie, car elle ne peut être ni infinie ni nulle ; et la physique moderne lui donne raison. Et comme il croit le

temps infini, tant vers le passé que vers le futur, il en déduit que *la force-énergie finie agissant pendant un temps infini a dû produire ses effets un nombre infini de fois, et doit les reproduire indéfiniment à l'avenir*.

La force-énergie de Nietzsche sur l'Univers agit donc comme la pesanteur sur un pendule simple sans frottement :
elle le fait osciller indéfiniment, à énergie et entropie constantes.

Ce modèle est « cyclique » (périodique) : le système évolue en repassant éternellement par la même succession d'états. Mais ce modèle est faux pour notre monde, car :

- L'entropie de l'Univers augmente continuellement, parce qu'il s'y produit des évolutions irréversibles comme la décomposition radioactive ; *l'Univers ne peut revenir à un état précédent* [6] ;
- Le temps n'est pas infini vers le passé.

Conclusions sur la justification de *"L'Eternel retour"* et sur la thermodynamique

Le modèle cyclique de durée infinie que Nietzsche utilise dans cette justification qu'il veut scientifique de *"L'Eternel retour"* est faux. *La théorie de l'Eternel retour est physiquement impossible, la thermodynamique l'interdit* [6].

Se trompant de nouveau, Nietzsche réfute la thermodynamique et le déterminisme

Mais Nietzsche est si certain de la fausseté de la thermodynamique, publiée en 1851 par l'Anglais William Thomson (Lord Kelvin), qu'il en conclut que son cadre, le déterminisme scientifique (qu'il appelle *"mécanisme"*) est faux ; il écrit dans *"La volonté de puissance"* 10. tome 1, livre II, chapitre IV *"Le monde pensable et mesurable"* §3 *"Le Retour éternel"* aphorisme 329 :

> *"Si, par exemple, le mécanisme ne peut échapper à la conséquence d'un état final, telle qu'elle a été tirée par William Thomson, le mécanisme est réfuté de ce fait."*

Le postulat très général du déterminisme peut être vrai même si une théorie qui le suppose, la thermodynamique, est fausse. En réfutant le déterminisme parce que la théorie thermodynamique de l'état final [6] est fausse, Nietzsche fait une erreur de raisonnement, une de plus : la thermodynamique peut être fausse *pour d'autres raisons* que le déterminisme qu'elle suppose, car elle résulte aussi d'autres postulats. Heureusement, elle est vérifiée par l'expérience !

Nietzsche n'a pas tiré correctement les conclusions de sa force-énergie constante

Nietzsche n'a pas vu qu'avec sa conclusion sur une force-énergie constante il y a une autre solution pour l'évolution de l'Univers que le modèle cyclique, celle qui correspond à la vérité scientifique : l'entropie ne peut qu'augmenter ; et cette évolution non périodique peut se poursuivre indéfiniment. Cette solution est pourtant intuitivement évidente sans même considérer l'entropie, voici pourquoi.

Lorsqu'on mélange de l'eau chaude et de l'eau froide sans échange thermique extérieur on obtient de l'eau tiède, tout le monde le sait ; au bout de quelques instants, la température du mélange est homogène et ne varie plus. On a là un exemple de système isolé de l'extérieur dont l'énergie est constante, comme l'Univers. Son évolution (homogénéisation de la température) se poursuit indéfiniment ou jusqu'à ce que la température soit la même partout : il n'y a aucune évolution cyclique. La chaleur va toujours d'un point chaud du mélange vers un point froid [6], donc ces transferts de chaleur ne cessent que lorsque la température est homogène, même si cela demande des milliards d'années.

Nietzsche aurait dû penser à cette solution, et ne pas présenter implicitement sa solution d'évolution cyclique comme la seule.

Il se peut qu'il y ait pensé, mais qu'il l'ait rejetée parce qu'il la croit impossible : nous l'avons vu au paragraphe Evolution de l'Univers. Mais si c'est le cas, il aurait pu mettre en cause cette impossibilité en pensant à l'exemple ci-dessus, que tout le monde connaît et qui en montre l'absurdité.

On voit là une différence considérable entre les rigueurs de pensée de Kant et de Nietzsche : alors que Kant réfléchit intensément avant d'écrire et ne fait jamais d'erreur grossière, Nietzsche suit ses intuitions sans réflexion profonde, conformément aux désirs que lui inspire sa doctrine de la volonté de puissance… et se trompe souvent.

Nietzsche persiste et signe

On pourrait attribuer la théorie des aphorismes 322 et 323 ci-dessus, écrits en 1881-82, à une intuition fausse, notée dans l'inspiration d'un moment et oubliée par la suite. Mais Nietzsche l'a confirmée dans l'aphorisme 330, écrit en 1885 : *trois ans après la première version il y croyait toujours*.

3.7.7.3 Structure du temps - Cycles d'évolution de l'Univers

Un monde à 4 dimensions

Nietzsche écrit dans l'aphorisme 329 :

> *"La nouvelle conception du monde. - Le monde subsiste ; il n'est rien qui devienne, rien qui passe. Ou plutôt : il devient, il passe, mais n'a jamais commencé de devenir ni cessé de passer, - il se maintient dans l'une et l'autre activité..."*

Dans cette conception de l'Univers Nietzsche considère le temps comme une 4ème dimension. Un point de cet espace quadridimensionnel est un *événement*. Tout point de l'espace géométrique à 3 dimensions parcourt une ligne dans le temps, sa *ligne d'univers* ; mais il ne cesse jamais d'exister. Cette conception correspond à *l'espace-temps de Minkowski*, représentation utile en Relativité [1z9] : elle n'a rien de ridicule.

Un temps nietzschéen infini vers le passé comme vers l'avenir

Nietzsche écrit plus loin dans l'aphorisme 329 :

> *"Rien ne peut m'empêcher de calculer à rebours à partir du moment présent et de dire : « Je n'arriverai jamais au terme », tout aussi bien que je peux, à partir du même instant présent, calculer en avant jusqu'à l'infini."*

Mais pour Nietzsche ce temps infini se subdivise en un nombre infini de périodes (cycles) identiques ; chaque période commence et se termine de la même façon, passant par les mêmes états physiques... *mais pas forcément dans le même ordre !* (Voir ci-dessous Cycle d'évolution de l'Univers et chaos)

L'écoulement du temps nietzschéen est un processus pseudo-périodique

Dans tout processus périodique, chaque période (cycle) de durée *p* est identique à la précédente mais située avant ou après dans le temps : l'état d'un système (ensemble des valeurs de ses variables descriptives) se reproduit toutes les *p* secondes.

Nietzsche considère qu'il y a, pendant un cycle d'évolution de l'Univers, un nombre *fini* d'états qu'il appelle *"cas"*. Il écrit dans l'aphorisme 324 :

> *"…tout le devenir consiste dans la répétition d'un nombre fini d'états absolument identiques entre eux."*

Il en tire la conséquence dans l'aphorisme 329 :

> *"S'il est permis d'imaginer le monde comme une grandeur de force définie et comme un nombre défini de centres de force - et toute autre représentation demeure vague, et par suite inutilisable -il s'ensuit qu'il doit traverser un nombre calculable de combinaisons…"*

Nietzsche emprunte la notion de *"centre de force"* à la théorie de Boscovich, où elle se substitue à nos atomes, chaque centre (point matériel) exerçant une force d'attraction sur ce qui l'entoure. On peut, en effet, supposer que l'Univers a un nombre immense mais fini de tels centres de force correspondant au même nombre d'atomes. Nietzsche affirme à tort que *"toute autre représentation demeure vague"*, car notre représentation [9] de la matière par atomes n'a rien de vague ou inutilisable, mais passons.

Si un objet de l'Univers est fait d'atomes (ou de centres de force), comme l'Univers est fini le nombre de combinaisons d'atomes en objets est fini : avec N atomes dans l'Univers on ne peut réaliser au plus que 2^N objets en groupant des d'atomes ; le nombre possible d'objets est donc fini (si on ne tient pas compte des positions et vitesses relatives de ces objets !). Donc le nombre de transitions possibles (évolutions) d'un état de l'Univers à un autre est fini. Donc en une durée infinie (du commencement de l'Univers au présent), et si une transition a une durée finie, le nombre de ces transitions a été infini, donc deux états au moins de l'Univers ont été atteints un nombre infini de fois. Et si on suppose vraie la règle de stabilité du postulat de causalité (« Les mêmes causes produisent les mêmes effets ») les divers enchaînements d'états ont été identiques : l'évolution de l'Univers a été et restera périodique ; c'est ce que Nietzsche pense avoir démontré. (Noter les 4 hypothèses en rouge).

Le raisonnement précédent avait seulement pour but d'illustrer par un exemple la notion de « nombre fini d'états » par cycle de Nietzsche, car il ne peut correspondre à des états décrivant complètement l'Univers.

- D'abord un atome qui s'est décomposé de façon irréversible par radioactivité ne se recomposera jamais, il ne pourra donc jamais revenir à son état non-décomposé. Et selon l'instant où un atome donné se décompose, son influence

sur les atomes voisins peut varier ; et comme il y a, pour chacun de ces atomes radioactifs, une infinité d'instants où il peut se décomposer, le nombre d'enchaînements d'évolution est infini. Mais Nietzsche n'a rien vu de tout cela…

- Ensuite un atome est aussi décrit par des variables comme la position et la vitesse, *variables continues qui peuvent prendre une infinité de valeurs*.

L'hypothèse *"nombre fini d'états"* de Nietzsche n'est donc pas possible, mais Nietzsche s'en sert pour *démontrer* qu'un état actuel donné s'est déjà produit un nombre infini de fois et se reproduira de même. Selon lui, puisqu'il y a eu dans le passé de durée infinie un nombre *infini* de transitions d'états, l'Univers qui ne peut passer que par un nombre *fini* d'états repassera nécessairement tôt ou tard par un état dans lequel il s'est déjà trouvé. La stabilité du déterminisme fait alors qu'il évoluera vers le même état successeur que précédemment, donc que l'évolution de l'Univers est périodique. *Chaque état de l'Univers « revient » donc éternellement, la fin d'un cycle coïncidant avec le début du suivant.*

Nietzsche croit avoir démontré ainsi le caractère cyclique de l'évolution de l'Univers, mais sa démonstration est fausse parce que :

- Le passé à prendre en compte n'est pas infiniment long, mais d'une durée de 13,8 milliards d'années ; et personne ne peut connaître la durée future de l'Univers.
- Rien ne prouve que toutes les transitions ont eu une durée finie : une évolution physique peut prendre un temps infini (exemple : décharge d'un condensateur).
- Nietzsche rejette la règle de stabilité du déterminisme : pour lui, une cause physique a bien une conséquence, mais celle-ci peut varier au hasard d'une fois sur l'autre : les évolutions sont aléatoires. Avec cette instabilité des évolutions et le caractère continu de certaines variables d'état, les nombres de transitions entre états et d'états de l'Univers peuvent être infiniment grands, adieu la certitude du caractère cyclique !

Autre effet de son ignorance de la physique, Nietzsche n'a pas vu qu'un modèle « pendulaire » d'évolution était possible simplement parce que l'énergie de l'Univers est constante, sans l'hypothèse impossible d'un nombre fini d'états.

> Certaines théories cosmologiques actuelles [14] considèrent comme possible une suite périodique d'évolutions de l'Univers, où un cycle commencé au Big Bang verrait l'expansion de l'espace finir par s'inverser et se terminer par un Big Crunch (grand rétrécissement) ; l'état de l'Univers et son entropie seraient alors les mêmes que lors du Big Bang, et tout recommencerait.

Cycle d'évolution de l'Univers et chaos

Nous verrons dans la section Nécessité et chaos et au paragraphe suivant, Déconstruction du déterminisme, que Nietzsche a une conception étonnante de la causalité, qu'il appelle *"nécessité"* : il considère qu'*une cause a bien une conséquence, mais que lorsque celle-ci concerne un objet physique elle n'est régie par aucune loi, n'obéissant donc à aucune régularité permettant d'en prévoir l'évolution ou un état futur, et à aucune finalité, règle morale ou esthétique susceptible de lui conférer un sens pour l'homme. Le monde physique nietzschéen régi par la volonté de puissance est donc un chaos régi par le hasard.*

Concernant l'évolution cyclique de l'Univers qui nous intéresse ici, Nietzsche écrit dans l'aphorisme 326 :

> *"Le « chaos universel » qui exclut toute activité à finalité n'est pas contradictoire avec l'idée du cycle : celui-ci n'est justement qu'une nécessité irrationnelle, sans aucune arrière-pensée formelle, éthique ou esthétique."*

Nietzsche pense donc que la succession des états d'un cycle donné est imprévisible et dénuée de sens, mais que cela n'empêche pas les cycles de revenir à l'identique ! En outre, l'expression « nécessité irrationnelle » est une contradiction dans les termes que ne sauve pas son caractère « sans arrière-pensée ».

3.7.7.4 Conséquences philosophiques de *"L'Eternel retour"*

Nous venons de voir que la justification scientifique-cosmologique de *"L'Eternel retour"* est sans valeur. Je traiterai donc très succinctement la doctrine philosophique basée sur cette justification, car elle ne peut concerner que des situations qui ne peuvent se produire.

Dans *"Le Gai savoir"* §341 *"Le poids le plus lourd"* on trouve un résumé du défi proposé à l'homme par Nietzsche, compte tenu de l'énoncé ci-dessus de la doctrine :

> *"Cette vie, telle que tu la vis et l'a vécue, il te faudra la vivre encore une fois et encore d'innombrables fois; et elle ne comportera rien de nouveau, au contraire, chaque douleur et chaque plaisir et chaque pensée et soupir et tout ce qu'il y a dans ta vie d'indiciblement petit et grand doit pour toi revenir, et tout suivant la même succession et le même enchaînement […]*
>
> *la question, posée à propos de tout et de chaque chose, « veux-tu ceci encore une fois et encore d'innombrables fois ? » ferait peser sur ton agir le poids le plus lourd ! Ou combien te faudrait-il aimer et toi-même et la vie pour ne plus aspirer à rien d'autre qu'à donner cette approbation et apposer ce sceau ultime et éternel ?"*

Sans entrer dans le détail de ce qui se passerait si l'homme acceptait ou non de revivre sa vie d'innombrables fois, une remarque s'impose. Si l'Univers passe par une succession de cycles identiques, comme Nietzsche a voulu le démontrer, ce caractère identique fait que pour l'homme chaque vie dans un cycle est identique à la précédente : *elle lui apparaît donc comme nouvelle, il n'a aucun souvenir d'une vie antérieure*.

Du reste, si un homme pouvait se souvenir d'une vie antérieure cela se saurait ; en plus, connaissant la succession des événements de cette vie passée, il pourrait en tenir compte pour sa vie actuelle, que Nietzsche suppose identique : nous sommes là en pleine science-fiction. Nietzsche résout cette contradiction en faisant appel au concept d'âme de Platon, qui se souvient des Idées des vies antérieures.

La question de Nietzsche - l'homme souffrira-t-il (ou se réjouira-t-il) de la répétition des événements malheureux (ou heureux) - *ne peut se poser, du fait même de son hypothèse de « retour de l'identique »*. Les implications de la réponse de l'homme à cette question, et de son éventuelle réaction lorsqu'on la lui pose, sont donc sans intérêt.

Pourquoi alors ce défi ?

L'objection ci-dessus est si simple qu'on doit se demander pourquoi Nietzsche a imaginé ce défi. La première idée qui me vient à l'esprit est qu'un homme qui sait qu'il va revivre un grand nombre de fois sa vie peut s'en réjouir si elle a été heureuse et se désespérer sinon, car *cette répétition a un caractère irrévocable*.

Un homme qui a un caractère de « maître », sain, optimiste et entreprenant, peut vouloir relever les défis d'une vie nouvelle au lieu de subir un éternel recommencement. Il peut vouloir une vie où il conserve son libre arbitre, pour choisir à chaque occasion quel combat il mènera ou non, et comment il le mènera. Mais si sa vie recommence à l'identique, il n'a pas de libre arbitre, il réagira comme dans l'existence précédente.

Un homme qui a un caractère d'« esclave » a vraiment de quoi désespérer : il est condamné à subir éternellement tout ce qu'il redoute, toutes les situations dont il voudrait se protéger, dans un monde dont les valeurs qu'il perçoit le blessent.

Nietzsche milite pour que l'homme accepte et aime la vie telle qu'elle est - amor fati - pour qu'il se débarrasse des valeurs inversées, illusions et préjugés. L'homme qu'il appelle de ses vœux et qui sera éduqué par des *"êtres supérieurs"* a donc toutes les chances d'être heureux dans sa vie, et encore davantage s'il sait qu'il en profitera encore et encore.

Mais tout cela est pure conjecture, il n'y a pas d'Eternel retour. Heureusement, les conseils de vie de Nietzsche restent les mêmes pour une vie unique, celle que chaque homme a devant lui et qu'il sait irremplaçable.

3.7.7.5 Enseignement de la doctrine de *"L'Eternel retour"*

Je regrette que des professeurs de philosophie admirent Nietzsche suffisamment pour enseigner sa doctrine de l'Eternel retour, physiquement impossible et contenant des erreurs de raisonnement. La philosophie est un sujet trop sérieux pour ce genre d'élucubrations, et son enseignement peut se passer de cette perte de temps.

Heureusement, je peux citer au moins un philosophe qui a vu clair : le professeur Eric Blondel, qui écrit dans 8. :

> « "L'Eternel retour" n'est pas le tout de l'œuvre de Nietzsche. Toute son œuvre ne se rattache pas à cette vision ultime. […] la doctrine de l'éternel retour n'est pas une doctrine sérieuse. »

Voir aussi les erreurs de Nietzsche concernant la nécessité et le chaos.

3.7.8 Théorie « Le croisement des races conduit au scepticisme »

Dans l'aphorisme [1.a] §208 de *"Par-delà bien et mal"*, Nietzsche décrit les origines et conséquences du scepticisme qui, selon lui, domine en Europe occidentale. J'en résume ici les affirmations.

Un philosophe non sceptique inquiète les gens du peuple, car il oppose à leur vision sceptique de l'existence des certitudes qui nient les valeurs de prudence craintive caractéristiques du « troupeau d'esclaves » qu'ils sont.

Les gens sont sceptiques parce qu'ils ont peur de la vie qu'ils voient, monde apparent auquel ils substituent un monde imaginaire qu'ils appellent « monde vrai » pour y croire. Plutôt que d'accepter l'évidence, ils se réfugient dans le doute, ils refusent toute affirmation claire. Leur crainte est maladive, elle les pousse à l'indécision et à la procrastination [111]. A la vérité apparente qu'il voit, chacun substitue une falsification partageable, la vérité objective ; à l'implication personnelle que suppose chaque connaissance, il substitue la connaissance désintéressée de la science.

Nietzsche affirme l'apparition de ce scepticisme maladif chaque fois [qu'un] *"croisement de races ou de classes sociales qui ont été longtemps séparées les unes des autres"* survient brutalement et affecte une grande partie de la population.

> *"Dans la génération nouvelle qui reçoit en quelque sorte par héritage, dans son sang, des normes et des valeurs hétérogènes, tout est inquiétude, trouble, doute, tentative, velléité ; les forces supérieures sont autant de freins, les vertus mêmes s'empêchent réciproquement de croître et de s'affermir, le corps et l'âme manquent d'équilibre, de pesanteur, d'aplomb. Mais ce qui, dans de tels métis, est le plus profondément atteint et dégénère, c'est la volonté : ils ne savent plus rien de la décision prise en pleine indépendance, du plaisir hardi qu'on goûte à vouloir, - jusque dans leurs rêves, ils doutent du « libre arbitre ».*

Nietzsche pense donc que pour avoir des certitudes, pour voir la vie d'une façon positive et sans crainte (c'est-à-dire pour se comporter en « maître »), un homme doit être « de race pure », pour qu'il n'ait pas hérité de ses parents d'instincts contradictoires et de cultures multiples (Nietzsche parle avec mépris dans le §223 du *"métis européen - à tout prendre un assez vilain plébéien"*). Or l'histoire européenne montre d'abord un grand mélange des peuples : conquêtes romaines, invasions barbares et turque, etc. Elle montre ensuite que le triomphe de la bourgeoisie sur la noblesse depuis la Révolution française et les guerres napoléoniennes a produit un mélange des classes sociales. Nietzsche en déduit que la population européenne est *"sceptique du haut en bas"* et souffre de *"paralysie de la volonté"*.

Selon Nietzsche, *"La maladie de la volonté n'affecte pas également toute l'Europe"* et *"C'est dans la France moderne […] que la volonté est le plus gravement malade"* (peut-être parce qu'en revendiquant le titre de « Patrie des droits de l'homme » elle est pour l'égalité entre citoyens, qui écrase les classes sociales, ramenant ainsi les « maîtres » pleins de certitudes et entreprenants au niveau d'« esclaves » pleins de doutes et passifs.)

Or la Russie, *"immense Empire",* a gardé une grande force de volonté parce qu'elle n'a guère mélangé sa population. Elle peut donc représenter une menace redoutable pour l'Europe. Nietzsche recommande donc l'unification politique et morale de l'Europe, qui doit *"se forger une volonté unique, une volonté à elle, terrible et durable, qui serait capable de s'assigner des buts pour des millénaires"*. Et Nietzsche conclut par une prophétie : *"le siècle prochain déjà amènera la lutte pour la domination universelle - l'obligation d'une grande politique."*

Critique

Je trouve la doctrine du déni de réalité par substitution du monde vrai au monde apparent défendable, puisque la France du XXIe siècle en constitue un exemple

assez ressemblant. Par contre, nous avons la preuve historique que le mélange des races et des classes sociales ne produit pas toujours un peuple d'indécis : les Américains, les Canadiens, les Australiens, par exemple, n'ont rien de peuples malades et sans volonté ; ils se sont montrés extrêmement entreprenants et économiquement conquérants, au contraire. Et les Anglais résultent du croisement de Saxons et de Normands, peuples on ne peut plus différents ; Nietzsche les déteste, mais il aurait dû s'apercevoir, en 1880, qu'ils avaient lancé la Révolution industrielle, ainsi que la mondialisation (par spécialisation des productions et commerce international), progrès qui avaient déjà changé la face du monde avant l'écriture de *"Par-delà bien et mal"*.

Nous avons aussi la preuve scientifique que le comportement d'un individu dépend de ce qu'il a appris (et à quoi il s'est adapté), en plus de son héritage génétique [3].

Nietzsche voudrait pourtant un croisement des races juive et prussienne

Contrairement au danger qu'il trouve ci-dessus au croisement de cultures, Nietzsche est partisan d'un croisement des « races » juive et prussienne.

Un scepticisme viril et intrépide peut apparaître

Dans *"Par-delà bien et mal"* §209, Nietzsche écrit :

> *"Dans quelle mesure la nouvelle ère guerrière où manifestement est entrée l'Europe favorisera peut-être aussi le développement d'un nouveau et plus vigoureux scepticisme…"*
>
> *"Cependant, croissait en son fils* [le futur roi de Prusse Frédéric II, dit « Le Grand »] *cette nouvelle variété de scepticisme, plus redoutable et plus dure, […] un scepticisme viril et intrépide, très proche parent du génie de la guerre et de la conquête…"*

Nietzsche pense donc qu'un nouveau type de scepticisme, viril et intrépide, peut apparaître spontanément chez un peuple à la suite d'une guerre, ou chez un homme au caractère clairement « maître » comme Frédéric II.

3.7.8.1 Croiser des races « maître » et « esclave » mène à la démocratie

Dans *"Par-delà bien et mal"* §261, Nietzsche voit une conséquence catastrophique de plus, la démocratie, qui s'ajoute à celles qu'il déplore chez la classe populaire européenne, le scepticisme et le manque de volonté. Il écrit :

> *"En fait, en vertu du lent avènement de l'ordre démocratique (et de sa cause : le mélange des sangs entre maîtres et esclaves), la tendance, originellement aristocratique et rare, à s'attribuer de son propre chef une valeur et à « penser du bien » de soi, est à présent de plus en plus encouragée et répandue…"*

Commentaires

"Le mélange des sangs entre maîtres et esclaves", dont Nietzsche parle ici, n'est pas un métissage d'origine génétique, c'est un mélange de cultures provenant de l'union de couples d'origines sociales différentes, par exemple un aristocrate et une ouvrière. Nietzsche déplore que la multiplication de telles unions amène une acceptation, par la société, de la valeur d'égalité à la base de la démocratie.

Dans une démocratie, les membres de la classe sociale la plus défavorisée (ceux que Nietzsche appelle les « esclaves ») ont les mêmes droits civiques et juridiques que les aristocrates, et le savent. Pour Nietzsche qui les méprise, il est scandaleux que ces esclaves - dont la culture est de si bas niveau - s'accordent autant de valeur, et que la société démocratique les encourage dans cette voie.
(Voir : Arguments de Nietzsche contre l'égalité et la démocratie)

En France, certains croient que l'égalité des droits entraîne celle des mérites

La deuxième partie de la citation ci-dessus : *"la tendance, […] encouragée et répandue"* appelle quelques remarques, car elle s'applique particulièrement à notre société française actuelle. Dans notre démocratie, l'habitude de chacun de se voir l'égal de l'autre a entraîné l'habitude de considérer qu'il a *les mêmes mérites* en plus des *mêmes droits*, ce qui ne va pas de soi.

La certitude qu'on vaut autant que l'autre a été développée en France, depuis 1989, par l'enseignement « centré sur l'élève » pratiqué à l'initiative de deux théoriciens d'extrême gauche, Bourdieu et Passeron [1z4].

Au nom de l'égalité à tous points de vue entre citoyens (affirmée par Bourdieu et Passeron pour combattre la domination de notre société par son aristocratie bourgeoise) on a appris à tous les jeunes Français à se considérer égaux entre eux *et à leurs professeurs*, à contester leur enseignement et leur autorité, et à ne pas accorder de respect (valeur bourgeoise !) à quiconque [1z].

On leur a appris à avoir confiance dans leur opinion et leur valeur, à s'affirmer, à attendre qu'on les respecte bien que chacun d'eux ne respecte plus guère les autres et les institutions de la République. Comme l'écrivait Nietzsche, la tendance à penser du bien de soi a été encouragée en France, et aujourd'hui l'exigence de chaque citoyen qu'on prenne en compte ses demandes fait qu'on y manifeste plus que n'importe où.

> Remarque : il y a une tendance française à essayer d'obtenir par la violence ce que la représentation nationale (le Parlement) n'a pas décidé démocratiquement. Il s'agit de violence *verbale,* mais partagée par de nombreux citoyens formant le cortège d'une manifestation, ou *physique* quand des grévistes barrent des routes ou l'accès à des dépôts pétroliers. Dans un pays qui se veut un exemple de démocratie, c'est une honte ! En plus, à l'heure où j'écris ce texte, la ministre socialiste de la Justice fait voter une loi pour amnistier les condamnations pénales des manifestants qui ont commis des dégradations lorsque leurs revendications sont syndicales : le gouvernement de la République encourage ainsi le viol de ses lois, donc le mépris des institutions !

Au fil des ans et dans la droite ligne du slogan anti-autorité de 1968 « Il est interdit d'interdire », la société française a exigé de ses jeunes de moins en moins de respect, et a obtenu satisfaction sur ce point au-delà de toute espérance [1g]. Il en est résulté, par exemple, un refus des inégalités en matière de rémunération quelle que soit la valeur économique du travail qu'on rémunère ; une croissance du nombre de divorces (au nom de son propre bonheur on respecte moins son conjoint, et beaucoup moins son engagement envers lui et ses enfants) ; l'émergence dans les banlieues pauvres de communautés qui défient ouvertement la loi de la République, etc.

3.7.9 Hommes supérieurs, philosophes et hommes de l'avenir

3.7.9.1 A quoi reconnaît-on un homme « supérieur » ?

Nietzsche précise cette distinction, importante à ses yeux, dans *"Le Gai savoir"* §301 *"Illusion des contemplatifs"* :

> *"Les hommes élevés se distinguent de ceux de rang subalterne en ce qu'ils voient et entendent indiciblement plus et qu'ils voient et entendent en pensant…"*
>
> *"C'est nous, les hommes qui sentent en pensant, qui ne cessons de construire réellement quelque chose qui n'existe pas encore : tout le monde éternellement en croissance des appréciations, des couleurs, des poids, des perspectives, des gradations, des acquiescements et des négations."*

Il est important de noter que Nietzsche refuse de croire que « l'homme est esclave de ses désirs », que « ce n'est qu'un animal ». Pour lui, c'est le cas de « l'homme qui ne pense pas », qui est soumis à ses instincts [5] et pulsions [4], être *"subalterne"*, « inférieur ». Un homme « supérieur », *"élevé"*, associe toujours une pensée, une interprétation, de l'imagination, à ses perceptions et désirs : il a une dimension intellectuelle qui fait défaut aux hommes subalternes.

Tous les hommes ont bien des désirs, tous font des choix dominés par leurs valeurs, mais les hommes supérieurs voient beaucoup plus de choses dans le monde qui les entoure et en eux-mêmes que les autres ; et ils interprètent ce qu'ils voient de manière bien plus approfondie. De ce fait, leur libre arbitre s'exerce sur des choix bien plus étendus, et en évaluant mieux les conséquences éventuelles de chaque décision. Nietzsche rappelle qu'une valeur est attribuée à quelque chose par un homme, qu'elle n'existe pas par elle-même, qu'elle n'est pas absolue :

> *"Tout ce qui possède de la valeur dans le monde aujourd'hui ne la possède pas en soi, en vertu de sa nature, - la nature est toujours dénuée de valeur : - au contraire, une valeur lui a un jour été donnée et offerte, et c'est nous qui avons donné et offert !"*

Ne pas confondre « supérieur / inférieur » et « maître / esclave »

Noter que cette dimension intellectuelle des hommes est sans rapport avec un caractère « maître » ou « esclave », notion qui s'applique à la volonté de puissance d'un homme, à son énergie. Un maître et un esclave peuvent être tous deux des intellectuels, mais le maître utilisera plutôt son intelligence pour se dépasser, alors qu'un esclave l'utilisera plutôt pour se protéger.

Voir une autre signification de « supérieur » dans : Il faut des êtres supérieurs.

3.7.9.2 Hommes et philosophes de l'avenir

Nietzsche parle souvent de « philosophes de l'avenir », « médecins » à qui il confie le devoir de soigner et renouveler notre civilisation [2]. Autant il critique et déconstruit [73] le passé et le présent, autant il rêve d'un avenir où l'homme sera enfin devenu adulte et sage suivant les préceptes des « nouveaux philosophes ».

Des mérites de la philosophie

Dans *"Le Gai savoir"* §289, Nietzsche écrit :

> *"Si l'on considère comment agit sur chaque individu la justification générale et philosophique de sa façon de vivre et de penser - c'est-à-dire comme un soleil qui brille exprès pour cet individu, un soleil qui réchauffe, bénit et féconde, combien cette justification rend indépendant des louanges et des blâmes, satisfait, riche, prodigue en bonheur et en bienveillance, combien elle transmue sans cesse le mal en bien, fait fleurir et mûrir toutes les forces et empêche de croître la petite et la grande mauvaise herbe de l'affliction et du mécontentement : - on finira par s'écrier sur un ton de prière : Oh ! que beaucoup de ces nouveaux soleils soient encore créés !"*

Dans cet aphorisme, Nietzsche commence par rappeler combien est importante, chez un homme, l'harmonie entre sa vie et sa pensée d'une part, et leur justification philosophique d'autre part : un homme se sent bien lorsqu'il sait qu'il « pense et agit comme la sagesse le recommande » [93].

Nietzsche souhaite ensuite que *tous* les hommes, quels que soient leur condition et le jugement qu'on porte sur eux, soient éclairés par cette nouvelle philosophie ; ils n'ont besoin ni de pitié, ni de compassion, ni de pardon ; comme à tous les hommes, il leur faut de bons maîtres en philosophie.

> *"Les méchants, eux aussi, les malheureux, les hommes d'exception, doivent avoir leur philosophie, leur bon droit, leur rayon de soleil ! Ce n'est pas la pitié pour eux qui est nécessaire ! - il faut que nous désapprenions cette inspiration de l'orgueil en dépit de tout ce que l'humanité en a appris pour s'y être exercée depuis si longtemps - nous n'avons pas à instituer pour eux des confesseurs, des exorcistes et des donneurs d'absolution ! C'est une nouvelle justice qui est nécessaire ! Et un nouveau mot d'ordre ! Il est besoin de nouveaux philosophes !"*

Les hommes de l'avenir

Dans *"Le Gai savoir"* §288 *"Etats d'âme élevés"*, Nietzsche évoque l'homme de l'avenir dont il rêve, celui qui aura la « bonne philosophie » :

> *"*[Il se pourrait qu'un jour l'histoire fasse enfin naître des hommes] *d'un seul sentiment élevé, l'incarnation d'un unique, grand état d'âme […].Peut-être que, chez ces âmes de l'avenir, cet état exceptionnel qui nous saisit, çà et là en un frémissement, serait précisément l'état habituel : un continuel va-et-vient entre haut et bas, un sentiment de haut et de bas, de monter sans cesse des degrés et en même temps de planer sur des nuages."*

Voir description de cet avenir.

3.7.9.2.1 Les philosophes de l'avenir : une élite d'esprits libres

Dans *"Par-delà bien et mal"* §42 et 43, Nietzsche donne une vision élitiste des philosophes de l'avenir, « médecins de notre civilisation » :

> *"Une nouvelle espèce de philosophes monte à l'horizon…"*

> *"Seront-ils de nouveaux amis de la « vérité », ces philosophes à venir ? Selon toute vraisemblance, car tous les philosophes ont aimé jusqu'ici leurs vérités.*

Mais ce ne seront sûrement pas des faiseurs de systèmes dogmatiques. Il répugnera à leur orgueil et à leur goût que leur vérité soit aussi à l'usage de tout le monde, comme c'était jusqu'à présent le vœu secret et l'arrière-pensée de tous les dogmatiques. « Mon jugement est mon jugement et personne d'autre n'y a droit facilement », dira peut-être un de ces philosophes de l'avenir. Il faut se défaire du mauvais goût de vouloir être d'accord avec le plus grand nombre."

Les philosophes que Nietzsche appelle de ses vœux auront une conscience de classe ; ils seront attachés à leur supériorité sur le « peuple », même s'ils doivent être incompris par la plupart des gens.

A mon avis il y a une contradiction entre cette caractéristique aristocratique, élitiste des philosophes, et la mission que Nietzsche leur confie, soigner la civilisation européenne, car on ne peut changer les valeurs d'une foule sans une proximité avec le plus grand nombre.

Ainsi par exemple, les philosophes des Lumières [26] (dont les idées ont fini par changer la société européenne dans le sens d'un plus grand humanisme) n'ont pu changer les valeurs de la masse des citoyens que par l'intermédiaire de politiciens populaires, créateurs de lois et institutions (comme Napoléon) et promoteurs de progrès social (comme Jules Ferry et Jaurès).

Quant au dogmatisme, même s'il a caractérisé les systèmes philosophiques et religieux du passé, il a commencé à reculer avec la Renaissance ; il a pris la fuite avec la Révolution ; il est mort depuis que la Science a imposé l'évolutionnisme, l'héliocentrisme et le progrès de l'athéisme ; il est enterré depuis que 1968 a fait triompher l'individualisme et l'irrespect.

"Finalement il en sera comme il en a toujours été : les grandes choses reviendront aux grands hommes, les abîmes aux êtres profonds, les raffinements et les frissons aux âmes délicates, et, en un mot, tout ce qui est rare aux hommes rares."

Ces philosophes seront perspectivistes. Nietzsche considère que lui et ses pareils, les autres « esprits libres », sont comme les philosophes de l'avenir, de « nouveaux philosophes ». Nietzsche écrit dans l'aphorisme suivant, §44 :

"…eux aussi seront de libres, de très libres esprits, ces philosophes de l'avenir…"

Nietzsche définit la *"liberté de l'esprit"* dans FP XIV 22[24] (page 336) :

"J'entends par « liberté de l'esprit » quelque chose de très précis : être cent fois supérieur aux philosophes et autres adhérents de la « vérité » par la sévérité envers soi-même, par la sincérité et le courage, par la volonté absolue de dire non là où un non est dangereux - je traite les philosophes connus jusqu'ici comme de méprisables libertins, sous le capuchon de la « vérité », cette femme."

Dit plus simplement, *être libre d'esprit consiste à s'affranchir des contraintes morales, préjugés et illusions de la morale actuelle, issue du christianisme, ainsi que du dogmatisme platonicien à valeurs et vérités absolues*. Nietzsche décrit l'intransigeance absolue de cette liberté d'esprit dans *"Le Gai savoir"* §98 *"A la gloire de Shakespeare"* :

> *"L'indépendance de l'âme ! […] Là, nul sacrifice ne saurait être trop grand : on doit pouvoir lui sacrifier jusqu'à son ami le plus cher…"*

Aux yeux de Nietzsche, cette liberté de l'esprit est indispensable à une pensée profonde, perspectiviste, innovante, authentique, toutes qualités indispensables à qui veut déconstruire la philosophie existante pour la remplacer par une nouvelle philosophie favorable à la vie.

Les incompréhensibles

Nous avons vu aussi que cette liberté de l'esprit destinée à créer une philosophie nouvelle doit produire des textes accessibles seulement à une aristocratie intellectuelle, des philosophes que Nietzsche considère comme ses pareils ; c'est notamment pour cela que Nietzsche écrit de manière difficile à comprendre, nous l'avions remarqué dès le début de ce cours. Il le revendique dans *"Le Gai savoir"* §371 *"Nous, incompréhensibles"* :

> *"Nous sommes-nous jamais plaints d'être mécompris, méconnus, pris pour d'autres, calomniés, mal entendus et pas entendus du tout? Tel est précisément notre sort - oh pour longtemps encore ! […] C'est aussi ce qui nous honore ; nous ne nous tiendrions pas nous-mêmes en assez haute estime si nous espérions autre chose."*

> *"…à supposer même que ce soit notre fatalité - car nous séjournons toujours plus près des éclairs ! […] elle demeure ce que nous ne voulons pas partager, pas communiquer, la fatalité de la hauteur, notre fatalité..."*

Nietzsche revendique le droit d'écrire des livres incompréhensibles pour le premier venu dans *"Le Gai savoir"* §381 *"Éléments pour la question de l'intelligibilité"* :

> *"Ce n'est encore nullement une objection contre un livre, que le premier venu le trouve incompréhensible : cela entrait peut-être justement dans l'intention de son auteur, - il ne voulait pas être compris par le premier venu. Tout esprit et tout goût vraiment noble choisit aussi, lorsqu'il veut se communiquer, ses auditeurs ;"*

Nous, sans patrie

Source : *"Le Gai savoir"* §377 "*Nous, sans patrie"*

Dans cet aphorisme Nietzsche qualifie de « sans patrie » les philosophes de l'avenir qui, comme lui, rejettent tous les systèmes, toutes les doctrines, toutes les traditions philosophiques et tous les modes de pensée actuels et du passé, c'est-à-dire des philosophes férocement *indépendants*.

> *"Nous, enfants de l'avenir, comment pourrions-nous être chez nous dans cet aujourd'hui ! Nous répugnons à tous les idéaux au sein desquels […] quelqu'un pourrait encore se sentir dans son pays "*

> *"Nous ne « conservons » rien, nous ne voulons pas non plus retourner à quelque passé que ce soit, nous ne sommes absolument pas « libéraux », nous ne travaillons pas pour le « progrès », nous n'avons pas même besoin de nous boucher l'oreille pour nous défendre des sirènes […] : ce qu'elles chantent, « égalité des droits », « société libre », « plus de maîtres et plus d'esclaves », cela ne nous séduit pas !"*

Nietzsche confirme là ses opinions politiques opposées au libéralisme, au progrès socialiste, à l'égalité des droits, etc. Il justifie ces opinions par le refus d'une société de justice et d'harmonie qui nivellerait ses membres, donc briderait les individualités originales et créatives ; à ses yeux, les hommes faibles et les « esclaves » sont voués à rester des médiocres :

> *"…nous ne considérons tout simplement pas comme souhaitable que le royaume de la justice et de l'harmonie soit fondé sur terre (parce que ce serait dans tous les cas le royaume de la médiocrisation.."*

Les gens comme lui sont par nature des « maîtres » :

> *"…nous nous réjouissons de voir tous ceux qui comme nous aiment le danger, la guerre, l'aventure, qui ne se laissent pas satisfaire, capturer, réconcilier et châtrer, nous nous mettons nous-mêmes au nombre des conquérants, nous méditons sur la nécessité d'organisations nouvelles, d'un nouvel esclavage également - car une nouvelle espèce d'asservissement fait partie aussi de tout renforcement et de toute élévation du type « homme »…"*

Nietzsche poursuit en critiquant son époque, à ses yeux décadente, à qui la nôtre ressemble :

> *"…il est nécessaire que nous ne nous sentions guère chez nous dans une époque qui aime à revendiquer l'honneur d'être appelée l'époque la plus humaine, la plus douce, la plus équitable que le soleil ait vue jusqu'à présent […] nous n'y voyons que l'expression et aussi la mascarade du profond affaiblissement, de la fatigue, de l'âge de la force déclinante !"*

Enfin, Nietzsche rend hommage à son héritage chrétien d'intégrité intellectuelle ; il déclare faire partie des *"bons Européens"*, tant par les traditions culturelles et religieuses que par le désir d'union des peuples du continent.

Voir aussi : Nietzsche n'est ni xénophobe ni raciste

Ouvriers de la philosophie et vrais philosophes

Dans l'aphorisme §211 de *"Par-delà bien et mal"*, Nietzsche distingue les philosophes de niveau modeste qu'il appelle *"ouvriers de la philosophie"* et qu'il ravale au même rang subalterne que les *"hommes de science"*, des *"vrais philosophes"*, qui *"commandent et font la loi"* :

> *"[Ces derniers disent :] « Il doit en être ainsi ! », ce sont eux qui déterminent la direction et le but de l'homme, et à cet effet ils disposent du travail préparatoire de tous les ouvriers de la philosophie, de tous ceux qui sont venus à bout du passé. Leur main créatrice se tend vers l'avenir pour le saisir, tout ce qui est et a été leur devient moyen, outil, marteau. Leur « connaissance » est création, leur création législation, leur volonté de vérité - volonté de puissance."*

Parlant de l'apprentissage du métier par un vrai philosophe, Nietzsche écrit :

> *"…il faut peut-être qu'il ait été lui-même critique, sceptique, dogmatique, historien et en outre poète, collectionneur, voyageur, déchiffreur d'énigmes, moraliste, voyant et « libre esprit », qu'il ait été presque tout pour pouvoir parcourir en son entier le cercle des valeurs et des sentiments de valeurs et, à travers toutes sortes d'yeux et de consciences, d'en haut regarder vers tous les lointains, d'en*

bas vers tous les sommets, d'un recoin étroit vers tous les espaces. Mais ce ne sont là que des conditions préalables : sa tâche veut autre chose, elle exige de lui qu'il crée des valeurs."

En s'exprimant là comme un poète romantique, Nietzsche énonce la mission essentielle de ses nouveaux philosophes : *créer les valeurs de la civilisation* [2] *européenne future qu'il appelle de ses vœux*. Pour cette tâche, ils devront partir des résultats établis par leurs subalternes, les ouvriers de la philosophie à qui il incombe :

…de constater et de réduire en formules, dans le domaine de la logique, et de la politique (de la morale) ou de l'esthétique, une masse énorme de jugements de valeurs […] établies et créées, qui sont devenues prédominantes et ont été appelées « vérités » pendant quelques lustres. Il appartient à ces chercheurs de rendre clairs, intelligibles, saisissables et maniables tous les événements et tous les jugements antérieurs, de couper toutes les longueurs, d'abréger « le temps » lui-même et de dominer le passé : tâche immense et magnifique…"

La philosophie est un don héréditaire

Dans l'aphorisme *"Par-delà bien et mal"* §212 Nietzsche tire la conclusion de sa doctrine héritée des anciens Grecs, selon laquelle on est ce qu'on naît ; la qualité de philosophe est un don hérité de la culture de ses ancêtres :

"Seule la naissance ouvre l'accès à tout monde supérieur ; en termes plus précis, il faut y avoir été formé et façonné par une longue sélection : on n'a droit à la philosophie - au sens large du mot - qu'en vertu de ses origines ; là encore ce sont les ascendants et la « lignée » qui décident. Pour que naisse un philosophe, il a fallu le travail de plusieurs générations ; [il faut] le goût des grandes responsabilités, la majesté du regard dominateur, le sentiment de se sentir isolé de la foule, de ses devoirs et de ses vertus, la bienveillance […] le goût de la grande justice et sa pratique, l'art du commandement, l'ampleur de la volonté…"

L'affaiblissement actuel de la volonté

Dans l'aphorisme *"Par-delà bien et mal"* §212 Nietzsche tire une conséquence du fait que la société européenne actuelle est une société d'esclaves :

"De nos jours le goût et les vertus à la mode affaiblissent et amenuisent la volonté, rien n'est plus actuel que la faiblesse de la volonté. Donc, dans l'idéal du philosophe, l'idée de « grandeur » devra comporter la puissance de la volonté, la dureté, la faculté de prendre de longues résolutions."

"…aujourd'hui la distinction aristocratique, la volonté de ne dépendre que de soi, la faculté d'être autre, différent et seul de son parti, la fière indépendance et l'obligation de ne vivre que de ses conquêtes, font partie de la notion de « grandeur ». Le philosophe trahira un peu de son propre idéal en posant ce principe : « Que le plus grand soit celui qui saura être le plus solitaire, le plus caché, le plus à l'écart, l'homme par-delà bien et mal, le maître de ses vertus, celui qui peut vouloir à profusion !..."

3.7.9.3 Contre l'humanisme socialiste des « libres penseurs »

Dans l'aphorisme *"Par-delà bien et mal"* §44 Nietzsche attaque les gens qui se disent (à tort, selon lui) « libres penseurs » et qu'il qualifie de *"famille d'esprits très étroits,*

captifs, enchaînés, qui veulent à peu près le contraire de ce qui est dans nos intentions et dans nos instincts". Il les accuse d'égalitarisme en les traitant de *"Niveleurs"*, car :

> *"Ce qu'ils voudraient de toutes leurs forces, c'est le bonheur du troupeau dans les verts pâturages avec, pour tous, la sécurité, l'absence de risques, le bien-être, de plus grandes facilités de vie ; leurs deux rengaines, leurs deux mots d'ordre les plus ressassés sont « égalité des droits ! » et « pitié pour tous ceux qui souffrent ! » et la souffrance elle-même est un mal qu'il faut abolir."*

On reconnaît là les valeurs socialistes du XIXe siècle, qui font toujours partie de l'humanisme [70] de notre société européenne. Nietzsche déteste et méprise ces valeurs, car :

- En limitant les droits individuels, elles empêchent un citoyen de travailler à s'affirmer, à développer son emprise, bref à agir de manière égoïste mais conforme à la vie-volonté de puissance ;
- En protégeant les hommes des périls et difficultés, elles les amollissent ;
- Les valeurs de pitié, de solidarité, de sécurité et de protection contre la souffrance qui structurent notre société sont autant d'aides à la survie des citoyens faibles, des « esclaves » comme il les appelle.

Voici un credo de Nietzsche pour lui-même et ses « nouveaux philosophes » :

> *"Nous, à l'inverse, qui avons ouvert nos yeux et notre conscience à la question : où et comment la plante « homme » a-t-elle jusqu'ici connu la plus vigoureuse et la plus haute croissance, nous qui pensons que ce fut toujours dans des conditions diamétralement opposées, et qu'il a fallu d'abord que les dangers qui menacent la vie de l'homme prissent des proportions gigantesques pour en arriver là ; qu'une longue pression et une longue contrainte ont seules permis à l'imagination de l'homme et à sa puissance de dissimulation (à son « esprit »), de s'affiner et de s'enhardir ; que sa volonté de vivre a dû s'intensifier jusqu'à devenir une volonté absolue de puissance ; - nous croyons que la dureté, la violence, l'esclavage, le danger, dans la rue et dans les cœurs, la clandestinité, le stoïcisme, la magie et les diableries de toutes sortes, que tout ce qui dans l'homme est mauvais, terrible, tyrannique, tout ce qui tient en lui du fauve et du serpent sert aussi bien à porter plus haut l'espèce « homme » que son contraire."*
>
> *"…ce que nous disons et taisons ici, nous place, en tout cas, à l'extrême opposé de toute l'idéologie moderne et de ses aspirations grégaires…"*

Nietzsche justifie enfin le titre de son livre :

> *"Et quant à la dangereuse formule « par-delà bien et mal », elle nous sert au moins à éviter qu'on nous confonde avec d'autres : nous sommes vraiment bien différents des « libres penseurs » …"*

3.7.9.4 Qualités des nouveaux philosophes

Voici des extraits du §203, conclusion du 5ème chapitre "*Remarques sur l'histoire naturelle de la morale",* où Nietzsche résume ce qu'il attend des nouveaux philosophes.

"…des esprits assez forts et intacts pour inciter à des jugements de valeurs opposés et pour renverser les « valeurs éternelles » ; des précurseurs, des hommes de l'avenir, capables dès aujourd'hui de river la chaîne et de serrer le nœud qui contraindront la volonté des millénaires à s'engager dans des voies nouvelles. Enseigner à l'homme que son avenir est sa volonté, que cet avenir dépend de la volonté humaine ; préparer d'audacieuses entreprises et des expériences collectives de discipline et d'éducation, pour mettre enfin un terme à l'effroyable domination de l'absurde et du hasard qui, jusqu'ici, s'est appelée « Histoire »…"

"…renverser les valeurs, et par là forger à coups de marteau une conscience et un cœur d'airain capables de supporter le fardeau d'une pareille responsabilité ; ressentir d'autre part la nécessité de tels chefs et le risque terrible qu'ils puissent faire défaut, échouer ou dégénérer - voilà quels sont nos véritables soucis…"

Nous voyons apparaître ici l'expression *"à coups de marteau"* que Nietzsche a utilisée comme sous-titre dans *"Le crépuscule des idoles ou Comment on philosophe au marteau"*, publié deux ans après *"Par-delà bien et mal"*.

Dans l'aphorisme *"Par-delà bien et mal"* §210, Nietzsche précise les qualités que devront avoir les nouveaux philosophes dont il rêve, en plus du scepticisme viril et intrépide. Nietzsche les voit aussi critiques, et soucieux de respecter l'image de la réalité tirée de l'expérience pour satisfaire leur passion de la connaissance :

"Aucun doute : ces philosophes dont j'annonce la venue pourront, moins que personne, se passer de ces qualités sérieuses, mais assez peu rassurantes, qui distinguent si nettement le critique du sceptique : sûreté d'appréciation, pratique consciente d'une unité de méthode, courage mûri par l'épreuve, indépendance et aptitude à répondre de soi ; davantage, ils s'avoueront un plaisir à dire non et à disséquer, ainsi qu'une cruauté réfléchie qui sait manier le scalpel avec assurance et précision, même lorsque le cœur saigne. Ils seront plus durs (et pas toujours peut-être uniquement contre eux) que peuvent le souhaiter les humanitaires ; ils ne fraieront pas avec la vérité pour qu'elle leur « plaise » ou les « élève » ou les « exalte » : ils ne croiront sans doute guère que la vérité assure au sentiment de telles jouissances."

Enfin, Nietzsche voit les nouveaux philosophes rigoureux :

"La discipline critique et les habitudes qui conduisent à la propreté et à la sévérité dans les choses de l'esprit…"

Critique

Nietzsche exige ci-dessus la rigueur intellectuelle, alors que par ailleurs il affiche son mépris des raisonnements logiques et sa vision de la philosophie en tant que pensée libre dépassant les sciences et l'expérience.

Je ne vois pas comment un homme peut raisonner avec rigueur en remplaçant l'exigence de logique et d'impartialité par celle d'être « favorable à la vie » : cette exigence méprise la conformité aux faits empiriques au profit des instincts et pulsions d'une volonté de puissance individuelle, qui admet des falsifications favorables aux désirs personnels du moment.

Une morale par caste ?

Pour être conforme à l'objectif de Nietzsche, un philosophe devrait construire des règles morales particulières pour chaque caste européenne (aristocrates, soldats, artisans, ouvriers, etc.) avec une pensée non objective, c'est-à-dire dominée par les fantaisies individuelles et la « Gaie science ».

Même en s'efforçant d'être objectifs, les philosophes sont souvent en désaccord ; mais en pensant de manière aussi personnelle que le veut Nietzsche, leurs désaccords seraient la règle. Si c'est le cas, le pluriel « nouveaux philosophes » ne convient pas pour soigner la civilisation [2] européenne, faute de consensus. Il faudrait soit un seul philosophe, imposant une pensée unique - terrorisme intellectuel, soit de multiples gourous enseignant à des disciples - et il y a un risque de communautarisme, de partis politiques ou de castes qui se déchirent en luttant pour des privilèges.

Au sujet de règles de vie bonne, Nietzsche précise leur séparation en groupes destinés aux diverses castes dans *"Par-delà bien et mal"* §228 :

> *"…le « bien-être général » n'est pas un idéal, ni un but, ni une idée concevable mais seulement un vomitif, […] ce qui convient à l'un peut ne pas convenir à l'autre, qu'exiger une seule morale pour tous c'est léser précisément les hommes supérieurs, bref qu'il y a une hiérarchie entre les hommes et par conséquent aussi entre les morales."*

Nietzsche écrit cela dans un aphorisme sur l'utilitarisme [28] anglais qu'il méprise. Mais on ne voit pas comment, il pourrait y avoir une société *moderne* qui préconise que chaque homme se conduise suivant les règles morales particulières de sa caste. Même nos régimes tyranniques refusent d'admettre qu'ils ont et favorisent une société inégalitaire de castes, lorsqu'ils se proclament républicains.

Seules les monarchies arabes ont encore, aujourd'hui, une organisation féodale où les aristocrates dominent la plèbe et l'essentiel du travail est assuré par des immigrés sans droits ; et comme elles vivent de rentes (exploitation pétrolière et investissements financiers) leur stabilité politique risque de changer avec toute évolution économique importante comme la transition vers les énergies renouvelables. Je ne vois donc pas comment la morale « par castes » de Nietzsche pourrait permettre une société viable, aujourd'hui ou dans le futur.

Un philosophe doit avoir le courage du changement et des idées nouvelles

Nietzsche a défini dans l'aphorisme précédent (*"Par-delà bien et mal"* §203) son philosophe idéal comme un homme qui a l'audace et le courage de déconstruire les systèmes de valeur acceptés et accepte la responsabilité de ses idées nouvelles. Dans *"Le Gai savoir"* §25 *"Pas faits pour la connaissance"* il décrit un défaut qu'un tel philosophe ne doit pas avoir : *l'humilité*, qui l'empêche d'oser proposer des idées et valeurs nouvelles, opposées à celles de ses contemporains :

> *"Suis-je fait, moi, pour découvrir des vérités nouvelles ? Il y en a déjà bien trop d'anciennes."*

Commentaire

J'ai moi-même rencontré des gens qui refusent des connaissances nouvelles. J'en ai vu qui, sans même prendre la peine de les assimiler un tant soit peu, les déclarent

sans intérêt. Ainsi un de mes voisins, conseiller municipal âgé, m'a déclaré d'un ton définitif :

> « Je suis contre Internet ; je n'y connais rien, mais je sais que c'est mauvais. Je vote au conseil municipal contre toute introduction d'Internet à la mairie, contre toute communication par Internet avec nos administrés. »

J'avoue qu'un tel aveu de stupidité entêtée (« je ne connais rien à cette chose, mais j'ai une opinion sur elle ») suscite chez moi le même mépris que chez Nietzsche. Elle suscite aussi de l'inquiétude : comment une commune peut-elle être bien gérée si une personne comme celle-là participe aux décisions y sont prises ? Et les autres conseillers municipaux, qui ont accepté cet homme dans l'équipe qu'ils ont formée pour les élections municipales, quel est leur discernement, quelle est la rigueur de leur pensée ?

En France, nous avons beaucoup de gens qui sont contre des nouveautés comme les OGM, l'énergie atomique, les ondes radiotéléphoniques, etc. sans y connaître quoi que ce soit, sans même *vouloir* y connaître quelque chose. Non seulement ils refusent de les connaître, ils en ont peur, ils votent contre, ils manifestent contre. Ils utilisent des téléphones portables partout, mais refusent qu'on installe une antenne près de chez eux, par peur pour leur santé.

Il y a beaucoup de gens, notamment parmi les syndicalistes, qui refusent de voir que la mondialisation et sa concurrence ont changé le monde et remis en question leurs avantages acquis ; ils s'arc-boutent sur ces avantages, dans un combat d'arrière-garde systématique dont ils sortent de plus en plus perdants.

Je connais aussi des gens qui, sans avoir peur de toute nouveauté, ont peur de l'informatique au point de refuser de s'en servir même pour des recherches simples sur Internet ou de l'échange de messages ; eux ont peur, bien que leurs enfants utilisent couramment ces fonctions et bien d'autres. Parmi ces gens, j'en ai vu qui justifient leur refus de toucher à un PC par le danger de se faire voler leur code de carte de crédit, qu'il suffit pourtant de ne pas garder dans l'appareil et de ne pas taper dans une page Internet dont l'adresse commence par autre chose que « *https://* ».

Je connais beaucoup de jeunes qui se considèrent irrémédiablement nuls en mathématiques et physique, à la suite de quelques mauvaises notes à des exercices bâclés à l'âge de 12 ans. Leur refus de tout ce qui implique des calculs ou un raisonnement déductif rigoureux est tel qu'ils choisissent de faire des études exclusivement littéraires ou artistiques, qui mènent trop souvent au chômage. Leur faiblesse en mathématiques à l'adolescence, en général due à de la paresse, finit par se transformer, les années passant, en certitude d'incapacité. Ils découvrent alors à quel point des études littéraires sérieuses exigent du travail et des efforts de mémoire et de réflexion, un prix élevé à payer pour une simple paresse initiale.

Conclusion

Les hommes qui refusent d'utiliser leur intelligence face à une chose nouvelle, sans même essayer de la connaître, manquent de plus en plus le train du progrès de notre société. Ils risquent d'être une charge pour elle au lieu d'y apporter une contribution, et lorsqu'elle est délibérée cette attitude est méprisable.

3.8 7ème chapitre : Nos vertus

Dans ce chapitre, Nietzsche donne son opinion sur les vertus de la société européenne. Nous avons déjà évoqué son pessimisme dans le paragraphe L'homme européen est tombé bien bas.

3.8.1 Désintéressement et égoïsme : un homme ne peut agir que par intérêt

Dans *"Par-delà bien et mal"* §220, Nietzsche écrit :

> *"…la vérité toute nue et toute simple : l'acte « désintéressé » est un acte très intéressé et intéressant à condition que... « Et l'amour ? » - Quoi ? Même agir par amour, vous voulez que ce soit sans égoïsme, ô balourds que vous êtes ! « Et l'éloge du sacrifice ? »- Mais celui qui a véritablement consenti un sacrifice sait bien qu'il voulait quelque chose en échange, et qu'il l'a reçu - une part de lui-même, peut-être, contre une autre part de lui-même -, peut-être a-t-il donné ici pour mieux recevoir là, peut-être pour devenir « plus » qu'il n'était, ou du moins en avoir le sentiment."*

Nietzsche affirme là qu'un homme ne peut agir que par intérêt, conformément à sa volonté de puissance. Nous avons vu comment la science actuelle lui donne raison.

Voir aussi comment Nietzsche justifie l'égoïsme.

Les hommes les plus remarquables ne peuvent pas ne pas être égoïstes

Dans *"Par-delà bien et mal"* §221, Nietzsche explique :

> *"Toute morale non égoïste, qui se donne pour absolue et prétend s'appliquer à tous sans distinction […] incite à commettre des péchés d'omission ; sous son masque d'amour de l'humanité elle ne fait qu'égarer et léser, une fois de plus, les hommes les plus grands, les plus rares, les plus privilégiés."*

Aux yeux de Nietzsche, une morale non égoïste est hostile à l'expression des instincts [5] et pulsions [4] de la volonté de puissance. En prétendant s'appliquer à tous les hommes - donc aussi aux privilégiés - elle égare ceux-ci, qui *n'ont pas intérêt* à agir ainsi.

En fait, aucun homme, privilégié ou pas, n'agira contre ses valeurs dominantes du moment. Mais si, par son expérience, un homme a intériorisé des valeurs contraires à ses instincts et pulsions antérieurs, valeurs assez fortes pour réduire ceux-ci au silence, il agira contre lui-même, persuadé que son sacrifice est justifié par des buts plus élevés.

> *"Il faut au premier chef forcer les morales à se plier à la hiérarchie, les rendre conscientes de leur arrogance, jusqu'à ce qu'elles s'accordent toutes à voir clairement qu'il est immoral de dire : « Ce qui vaut pour l'un vaut pour l'autre. »"*

Nietzsche milite pour que les morales respectent la hiérarchie sociétale aristocratie-plèbe (donc maîtres-esclaves), qu'elles reconnaissent la prédominance des valeurs des maîtres (favorables à la vie) et ne prétendent pas que les maîtres et les esclaves étant égaux en droits (ce qui est faux) doivent partager les mêmes valeurs.
Voir : Rapports maîtres-esclaves et la discussion sur une « morale par caste ».

3.8.2 Mépris de soi et pitié

Dans *"Par-delà bien et mal"* §222, Nietzsche complète son diagnostic pessimiste de maladie de la volonté de notre société (§208) : elle est aussi malade du *"mépris de soi"*. Il relie ce mal à la dégradation de la civilisation [2] européenne :

> *"Ce mépris va de pair avec l'assombrissement et l'enlaidissement de l'Europe, qui depuis un siècle n'ont fait que s'accentuer…"*

A l'appui de ce constat de dégradation, Nietzsche cite une lettre de 1776 (année de la Déclaration d'indépendance des Etats-Unis, le 4 juillet) où on lit :

> « L'époque est venue de la chute totale de l'Europe et de la transmigration [déplacement d'un peuple] en Amérique. Tout tombe en pourriture ici [en Europe] : religion, lois, arts, sciences ; et tout va se rebâtir à neuf en Amérique. »

A cette époque, l'Europe sortait du Moyen Age sous l'influence des Lumières [26] ; pour les gens lettrés comme Diderot et l'Alembert (les auteurs principaux de *L'Encyclopédie* [26]) ainsi que Rousseau, la société ne pouvait plus être dominée par un Roi, tyran de droit divin, et son alliée, l'Eglise. Elle ne pouvait plus accepter les vérités imposées, mais en trouver librement de nouvelles par la Raison et les Sciences. Comme en Amérique, les Droits de l'homme et l'Etat républicain devaient remplacer la royauté et sa noblesse, parasites de la société. L'idée de révolution était dans l'air, et les armées de Napoléon allaient la répandre dans toute l'Europe.

Pour Nietzsche, le triomphe de la démocratie sur l'aristocratie - où la condition d'un homme (dominant ou dominé) était reçue par naissance et héritage culturel - fut une catastrophe dont l'Europe ne s'était pas encore remise un siècle plus tard. Elle avait engendré une société d'esclaves faibles, craintifs, malades, où rien ne laissait prévoir un retour vers l'époque inégalitaire dont Nietzsche avait la nostalgie. Il poursuit :

> *"L'homme des « idées modernes », ce singe infatué, est furieusement mécontent de lui-même, c'est un fait."*

Nietzsche diagnostique à son époque un mécontentement général et un progrès du nihilisme, qui expliquent la désillusion des gens qui avaient rêvé des bienfaits promis par les Lumières [26]. Et il condamne l'homme européen, cause de son propre malheur puisqu'il a créé la société où il vit.

Enfin, Nietzsche affirme que la place importante prise par la valeur *pitié* dans notre société n'est qu'une affirmation par les hommes de leur mépris d'eux-mêmes : pour ne pas s'avouer qu'il se méprise pour avoir créé une société si désastreuse, un homme exprime de la pitié pour les autres, c'est-à-dire pour tous les membres d'une société *dont il fait partie*.

Critique

Nietzsche avait raison si l'on considère toutes les causes de souffrance de son siècle, que Marx a attribuées à l'évolution économique du capitalisme. Mais la souffrance du *"troupeau"* n'intéressait pas Nietzsche, qui regrettait seulement que les valeurs des esclaves (Droits de l'homme, égalité, entraide…) l'aient emporté sur les valeurs individualistes et égoïstes des maîtres. Pour lui, ces valeurs d'esclave provenaient du dogmatisme platonicien, de ses concepts erronés de Bien et Mal absolus et de Vérité absolue, concepts transmis par le christianisme.

Il est regrettable que Nietzsche ait été aveuglé par son idéologie au point de ne pas voir les progrès que la Science, la Révolution industrielle et la croissance des échanges apportaient à son époque. Ces progrès se traduisaient, par exemple, par un recul de la maladie, de la faim et de l'illettrisme : on vivait de mieux en mieux à la fin du XIXe siècle quand Nietzsche écrivait. Mais Nietzsche n'avait que faire de ces progrès et de leurs valeurs matérialistes : il ne voyait que la défaite de ses valeurs aristocratiques, et il a fini par proposer *une autre civilisation* [2].

3.8.3 L'esprit historien de la plèbe européenne

Nietzsche en donne les définitions suivantes :

- Dans FP XI 35 [2] :

  "L'esprit historien : la faculté de deviner rapidement la hiérarchie des évaluations en fonction desquelles vit un peuple, une société, un homme -, le rapport entre ces évaluations et les conditions de vie, la relation entre l'autorité des valeurs et l'autorité des forces effectives […] : être capable de reproduire tout cela en soi-même voilà ce qui fait l'esprit historien."

- Dans *"Humain, trop humain"* I §274 *"Une section de notre Moi sert d'objet artistique"* :

  "Les études historiques […] nous invitent […] à nous représenter tout un horizon déterminé de pensées, une force déterminée de sentiments […]. C'est dans la possibilité de reconstituer rapidement […] de tels systèmes de pensées et de sentiments […] que consiste le sens historique."

Avoir "l'esprit historien" (ou *"le sens historique"*) dont parle Nietzsche consiste tout simplement à connaître la culture [2] de la société où l'on vit, avec ses coutumes, croyances et valeurs transmis d'une génération à la suivante, et à vivre en les respectant.

Selon Nietzsche, le sens historique d'un homme entraîne une soumission au passé qui l'empêche de vivre dans le présent ; or vivre dans le présent (sans ruminer de souvenirs ou passer son temps à attendre quelque chose pour demain) est une des conditions du bonheur par la libre expression de la vie-volonté de puissance.
Nietzsche écrit dans *"Considérations inactuelles" II §1 :*

> *"Il y a un degré d'insomnie, de rumination, de sens historique qui nuit à l'être vivant et finit par l'anéantir, qu'il s'agisse d'un homme, d'un peuple ou d'une civilisation."*

> *"…le plus petit comme le plus grand bonheur sont toujours créés par une seule chose : le pouvoir d'oublier, […] la faculté de sentir de manière non historique..."*

Le recours de Nietzsche à l'histoire fait partie de son combat pour une civilisation où les valeurs seront favorables à la vie, civilisation à construire sur les ruines de la nôtre. Il écrit dans l'avant-propos de *"Considérations inactuelles" II* :

> *"…j'essaie d'interpréter comme un mal, une infirmité et un vice, quelque chose dont notre époque est fière à juste titre, sa culture historique…"*

> *"…nous avons besoin de l'histoire pour vivre et pour agir, et non point pour nous détourner confortablement de la vie et de l'action…"*

Nietzsche prête le sens historique à la majorité des gens d'aujourd'hui, personnes faibles qui ont une mentalité d'« esclave ». Nietzsche explique cet esprit et ses conséquences dans *"Par-delà bien et mal"* §224 *"Le sens historique"* :

> *"[Ce sens historique] nous est venu à la suite de la séduisante et folle semi-barbarie dans laquelle l'Europe a été précipitée par le mélange démocratique des classes et des races…"*

Nous avons vu que Nietzsche attribue au croisement des races en Europe un scepticisme hostile à la vie, ainsi que l'adoption de la démocratie - système à son avis désastreux parce que son égalitarisme fausse les valeurs ; c'est pourquoi il estime que ce croisement a plongé l'Europe dans une semi-barbarie (définition de Nietzsche de la barbarie). Il en tire les conséquences :

> *La semi-barbarie de nos corps et de nos désirs nous ouvre à tous de secrets accès qu'ont toujours ignorés les époques de raffinement…"*

Avoir le sens historique en Europe consiste donc à vivre selon une culture mélangée, issue du croisement de nombreux peuples ; or Nietzsche considère les conséquences du *"croisement des races"* comme catastrophiques. Il poursuit :

> *"…le « sens historique » signifie presque le sens et l'instinct de toutes choses, le goût de toutes choses, en quoi il se révèle d'emblée comme dépourvu de toute noblesse."*

Nietzsche donne des exemples du goût noble d'une civilisation aristocratique :

> *"Le oui et le non très sûrs de leur palais, leur prompt dégoût, leur réserve hésitante à l'égard de tout ce qui est étranger, leur crainte du manque de goût qu'implique une curiosité trop vive, et d'une façon générale la répugnance de toute civilisation aristocratique et fière de soi à s'avouer une nouvelle convoitise, et à reconnaître que ce qu'elle possède ne la satisfait pas et qu'elle admire l'étranger, - tout cela prévient défavorablement ces aristocrates même contre les meilleures choses du monde qui ne sont pas leur propriété et dont ils ne peuvent faire leur butin."*

En somme, le caractère « maître » des aristocrates les rend méfiants à l'égard des plébéiens et autres étrangers. Il les empêche aussi de reconnaître que quelque chose qui les concerne va mal ou leur manque, et qu'il y a des circonstances dans lesquelles ils ne peuvent imposer leur volonté. Il les empêche, enfin, de se soumettre aux coutumes comme les plébéiens et d'avoir la curiosité de leur sens historique, dont les valeurs ne les intéressent pas et qu'ils ne comprennent pas. A titre d'exemple d'art plébéien qu'un aristocrate athénien aurait trouvé ridicule, Nietzsche cite :

> *"…Shakespeare, cette étonnante synthèse des goûts espagnol, mauresque et saxon, qui aurait fait s'étrangler de rire ou d'indignation un citoyen de la vieille Athènes, un ami d'Eschyle ;"*

Pour Nietzsche, nous (le peuple actuel d'Europe occidentale, à l'état semi-barbare) avons le sens historique, avec son adaptabilité à n'importe quelle coutume et son mauvais goût qui nous fait aimer Shakespeare. Donc :

> *"…nous acceptons avec une cordialité et une complicité secrètes ce bariolage sauvage, le pêle-mêle de ce qu'il y a de plus délicat, de plus grossier et de plus*

artificiel ; nous le savourons comme le raffinement artistique qui nous était réservé, sans être plus incommodés de l'odeur nauséabonde et du voisinage de la populace anglaise […], malgré l'odeur d'égout des quartiers populaires."

Nietzsche se moque de ce qui (avec notre morale de société décadente) constitue nos qualités, et méprise notre manque de goût :

"Nous autres hommes du « sens historique », nous avons aussi nos vertus, c'est incontestable, nous sommes peu exigeants, désintéressés, modestes, vaillants, pleinement capables de nous dominer, pleins de dévouement, de reconnaissance, de patience, de prévenances : - avec tout cela nous n'avons peut-être pas beaucoup de « goût »."

"Peut-être notre grande vertu du sens historique s'oppose-t-elle nécessairement au bon goût, ou du moins au meilleur goût, et nous ne pouvons que péniblement […] revivre ces hasards heureux, brefs et suprêmes, ces transfigurations de la vie humaine qui brillent de loin en loin, ces instants miraculeux où une grande force s'arrête volontairement devant la démesure et l'illimité, où elle savoure une surabondance de joie subtile à se dompter soudain et à devenir un marbre qui se dresse sur un sol encore tremblant. La mesure nous est étrangère, reconnaissons-le, ce qui nous démange c'est précisément la démesure et l'illimité […], nous [hommes modernes et semi-barbares] ne connaissons enfin notre félicité que là où nous sommes aussi le plus en danger."

Nietzsche pense donc que nous ne pouvons trouver le bonheur qu'en vivant dans le présent, en nous laissant aller à des excès dionysiaques [8] comme les hommes qui ont besoin de se droguer.

3.8.3.1 L'humanité à venir

Source : *"Le Gai savoir"* §337 *"L'« humanité » à venir"*

Dans cet aphorisme Nietzsche regarde vers un avenir où les hommes qui ont aujourd'hui le sens historique auront abandonné toutes leurs inhibitions actuelles pour vivre libres et heureux.

Les souffrances de celui qui a aujourd'hui le sens historique :

"…qui sait ressentir l'histoire des hommes dans son ensemble comme sa propre histoire éprouve, en une universalisation formidable, toute l'affliction du malade qui pense à la santé, du vieillard qui pense au rêve de sa jeunesse, de l'amoureux à qui l'on ravit la femme qu'il aime, du martyr qui voit périr son idéal, du héros au soir de la bataille qui demeure indécise et lui a pourtant valu des blessures et la perte de son ami - ;

La joie de vivre de celui qui supporte sans faiblir son passé et regarde l'avenir :

mais supporter, savoir supporter cette formidable somme d'affliction de tous genres et demeurer cependant le héros qui, lorsque se lève un second jour de bataille, salue l'aurore et son bonheur en homme qui a face à lui et derrière lui un horizon de millénaires, en héritier de toute l'aristocratie de tout l'esprit passé, et en héritier à qui incombent des obligations, en homme le plus noble de tous les nobles anciens et en même temps premier-né d'une noblesse nouvelle, telle que n'en vit et n'en rêva encore aucune époque : prendre tout cela sur son âme, le

plus ancien, le plus nouveau, les pertes, les espoirs, les conquêtes, les victoires de l'humanité : détenir enfin tout cela au sein d'une seule âme et le condenser en un seul sentiment : - voilà qui devrait produire un bonheur que l'homme n'a pas encore connu jusqu'à présent, - un bonheur de dieu, débordant de puissance et d'amour, débordant de larmes et débordant de rire, un bonheur qui, tel le soleil le soir, prodigue et répand continuellement dans la mer les dons de son inépuisable richesse, et qui, comme lui, ne se sent jamais plus riche que lorsque même le plus pauvre des pêcheurs a encore, pour ramer, une rame en or! Ce sentiment divin s'appellerait alors humanité !"

Les gens croient qu'ils jugeront demain selon les mêmes valeurs qu'aujourd'hui

Résultat d'une étude portant sur 19.000 personnes de 18 à 68 ans [95] :

Un homme se rappelle bien son passé, notamment ses goûts d'il y a 10 ans ; il peut donc apprécier à quel point il a changé depuis. Mais il a toujours tendance à penser que dans 10 ans ses goûts resteront les mêmes qu'aujourd'hui, il n'est guère capable d'imaginer dans quel sens et combien ils changeront. Et pourtant, l'expérience montre qu'ils changeront à peu près autant…

3.8.4 Souffrance et cruauté sont indispensables pour devenir fort

Source : *"Par-delà bien et mal"* §225

Dans cet aphorisme Nietzsche décrit l'opposition entre l'approche de la souffrance par la plèbe des esclaves qu'il méprise, et celle de l'aristocratie des maîtres à laquelle lui-même pense appartenir.

Il commence par reprocher au système de valeurs de ce bas-peuple d'être basé sur le contraste plaisir/douleur, à ses yeux critère accessoire et philosophie superficielle dont un esprit créateur ne peut que se moquer, et à qui elles inspirent de la pitié :

"Hédonisme [66], pessimisme, utilitarisme [28], eudémonisme [66], toutes ces philosophies qui mesurent la valeur des choses d'après le plaisir et la douleur, c'est-à-dire d'après des états d'ordre secondaire et des phénomènes accessoires sont des philosophies superficielles et des naïvetés que tout homme doué de la faculté de donner forme et d'une conscience d'artiste ne peut que regarder de haut, avec moquerie et pitié. Pitié pour vous !"

"Notre pitié est une pitié supérieure et qui voit plus loin [que votre propre pitié pour des états peu importants comme la misère ou la maladie] *: nous voyons l'homme rapetisser, et c'est vous qui le rapetissez !"*

Nietzsche énonce ensuite une différence essentielle d'appréciation de la souffrance entre le bas-peuple et les aristocrates comme lui :

"Vous voulez, « si possible » - et il n'y a pas de « si possible » plus extravagant - - abolir la souffrance ; et nous ? Il semble au contraire que nous la voudrions encore plus haute et plus mauvaise qu'elle n'a jamais été."

Il justifie son appréciation par le fait que la souffrance est indispensable à l'homme qui veut devenir fort, endurant, courageux, ingénieux :

"Cette tension que le malheur donne à l'âme et la vigueur qu'elle y acquiert, son frisson devant la grande catastrophe, son ingéniosité et sa vaillance à supporter le malheur, à l'endurer, à l'interpréter, à l'exploiter, et tout ce qui vous a jamais

été donné de profondeur, de secret, de masque, d'esprit, de ruse, de grandeur, tout cela n'a-t-il pas été acquis par la souffrance, par la discipline de la grande souffrance ?"

C'est là une constante chez Nietzsche : pour lui, *l'homme et sa société ne peuvent devenir ou demeurer forts qu'en faisant face à d'extrêmes difficultés et souffrances, faute de quoi ils deviennent faibles*. Dans *"Par-delà bien et mal"* §262 on lit :

> *"Une espèce naît, un type acquiert de la solidité et de la force en luttant longuement contre des conditions à peu près uniformément défavorables."*

Nietzsche précise dans *"Le Gai savoir"* §19 *"Le mal"* :

> *"Mettez à l'épreuve la vie des meilleurs et des plus féconds des hommes et des peuples, et demandez-vous si un arbre qui doit prendre fièrement de la hauteur peut se dispenser du mauvais temps et des tempêtes : si la défaveur et la résistance extérieures, si toutes les espèces de haine, de jalousie, d'obstination, de défiance, de dureté, d'avidité et de violence ne font pas partie des conditions propices sans lesquelles une forte croissance n'est guère possible même dans la vertu ? Le poison dont meurt la nature plus faible est pour le fort fortifiant - et il ne le qualifie pas non plus de poison."*

Sur la pitié, Nietzsche conclut dans *"Par-delà bien et mal"* §225 :

> *"Et notre pitié, ne comprenez-vous pas à qui elle s'adresse, notre pitié à l'envers, quand elle lutte obstinément contre la vôtre, qui est le pire des amollissements, la pire de toutes les faiblesses ?"*

> *"…toute philosophie qui ne se ramène [qu'au plaisir, à la douleur et à la pitié] est une naïveté."*

Commentaire

Les techniques de préparation des militaires (exemple : parachutistes commandos) confirment l'opinion de Nietzsche : la résilience (résistance aux difficultés, au stress et au découragement ; survie dans des conditions matérielles difficiles) s'obtient par un entraînement physique et mental très dur.

Les études à l'étranger, où un jeune doit à la fois assimiler une langue et une discipline (exemple : allemand + philosophie) tout en gagnant sa vie, constituent un entraînement efficace à la débrouillardise, au travail dur, à la résistance à l'abattement et à la vie dans des conditions inhabituelles de langue et de culture.

L'homme a besoin de cruauté

Extraits de *"Par-delà bien et mal"* §229 :

> *"Ce que savourait le Romain sur les gradins du cirque, le chrétien dans l'extase de la croix, l'Espagnol devant l'autodafé et les courses de taureau, ce que savourent aujourd'hui le Japonais qui se presse à la tragédie, l'ouvrier des faubourgs parisiens qui a la nostalgie des révolutions sanglantes, et la wagnérienne qui, dans une abdication totale de sa volonté, laisse « déferler » sur elle Tristan et Isolde - ce que tous savourent, ce qu'ils cherchent à boire avec une mystérieuse ferveur, ce sont les breuvages épicés de cette grande Circé* [magicienne, personnage de l'Odyssée d'Homère] *qu'est la « cruauté »."*

"…on trouve aussi de la jouissance, une immense jouissance, à souffrir soi-même, à se faire souffrir ;"

3.8.4.1 Maladie de Nietzsche et admiration d'Epicure

Nietzsche tomba malade de dysenterie et de diphtérie en septembre 1870, pendant qu'il servait dans l'armée allemande en guerre contre la France ; il souffrit de syphilis le reste de sa vie, souffrant beaucoup et perdant finalement la raison quand la maladie atteignit son cerveau.

Dans *"Le Gai savoir"* §45 *"Epicure"* Nietzsche se sent proche de ce philosophe grec. Celui-ci décrit les conditions d'un bonheur durable comme « le repos de l'âme » (tranquillité d'esprit, absence de soucis, de passion et même de désir inassouvi) associé à l'absence de douleur physique [72]. Souffrant de syphilis, Nietzsche est certain qu'Epicure a pu définir le bonheur d'une façon aussi parfaite parce qu'il souffrait lui-même sans cesse.

3.8.5 Respecter les faits sans considération morale

Pour respecter les faits, Nietzsche veut *que l'appréhension des faits et le jugement des sages se débarrassent de toutes les considérations de morale* qui ont pollué la pensée de nombreux philosophes jusqu'à ce jour. Il écrit, dans *"Par-delà bien et mal"*§230 :

"…nous pourrions nous-mêmes être fort peu enclins à nous parer de ce clinquant et de ces falbalas de la morale ; tout notre travail nous a guéris de ce mauvais goût et de son allègre exubérance. Probité, amour de la vérité, amour de la sagesse, sacrifices qu'on fait à la connaissance, héroïsme de la véracité, ce sont de beaux mots solennels, qui chatoient et sonnent bien ; on peut s'en gonfler d'orgueil. Mais nous autres, ermites et marmottes, […] nous nous sommes persuadés que ce faste verbal n'est rien qu'une vieille parure mensongère […] dont se rehausse l'inconsciente vanité humaine, et que même sous cette peinture flatteuse et ces couches de fard il faut reconnaître et mettre à jour l'effroyable texte original : l'homo natura [l'homme à l'état de nature]*."*

3.8.6 Le mépris des femmes

Nietzsche, qui n'a jamais réussi à se marier, déteste les femmes. Il consacre les 8 aphorismes §232 à §239 de *"Par-delà bien et mal"* à les accabler de sarcasmes et à affirmer leur infériorité par rapport à l'homme. Et il les cite, en général de façon désobligeante, dans de nombreux autres textes ; exemple : *"Le Gai savoir"* §43 *"Ce que révèlent les lois"*.

3.9 8ème chapitre : Peuples et patries

Dans ce chapitre, Nietzsche donne sa vision des peuples européens, et en particulier des Allemands et des Français. Il juge à loisir les qualités et défauts qu'il leur trouve, ainsi qu'à leurs artistes et particulièrement aux musiciens comme Wagner, Mozart et Beethoven. Mais une constante se dégage de tous ses jugements : il est profondément, passionnément européen. Ainsi, il écrit dans *"Par-delà bien et mal"* §251 :

"Lorsqu'un peuple souffre, veut souffrir, de la fièvre nerveuse du nationalisme et de l'ambition politique, il faut prendre en patience les nuages et les perturbations diverses qui traversent son esprit, ses petites crises d'abêtissement : par exemple, chez les Allemands d'aujourd'hui, tantôt la bêtise antifrançaise, tantôt la bêtise antisémite, ou antipolonaise, ou romantico-chrétienne, ou wagnérienne, ou teutonique, ou prussienne..."

3.9.1 Nietzsche n'est ni xénophobe ni raciste

En parlant de lui-même à la première personne du pluriel, il écrit dans *"Le Gai savoir"* §377 *"Nous sans patrie"* :

"Non, nous n'aimons pas l'humanité ; mais d'autre part nous sommes loin d'être assez « allemands », au sens que l'on donne communément aujourd'hui au mot « allemand », pour prendre le parti du nationalisme et de la haine raciale…"

3.9.2 Nietzsche admire les Juifs

En aucun cas on ne peut accuser Nietzsche d'antisémitisme, car il écrit :

- Dans une lettre du 26/12/1887 à sa sœur Elisabeth qui vient d'épouser un des chefs du parti antisémite allemand (lettre citée par 5. page 432) :

  "…c'est pour moi une question d'honneur que d'observer envers l'antisémitisme une attitude absolument nette et sans équivoque, savoir : celle de l'opposition, comme je le fais dans mes écrits."

- Dans l'aphorisme *"Par-delà bien et mal"* §250, où il affirme que l'Europe doit beaucoup aux Juifs :

  "Nous autres artistes parmi les spectateurs et les philosophes, nous éprouvons à l'égard des Juifs - de la reconnaissance."

- Dans l'aphorisme *"Par-delà bien et mal"* §251 :

  "Je n'ai encore jamais rencontré un seul Allemand qui fût bien disposé à l'égard des Juifs, et tous les gens prudents et politiques ont beau désavouer catégoriquement l'antisémitisme proprement dit, cette prudence et cette politique ne sont pas dirigées contre le sentiment lui-même, mais seulement contre sa dangereuse démesure, en particulier contre l'expression écœurante et honteuse de ce sentiment déchaîné - qu'on ne s'y trompe pas ! Que l'Allemagne a largement assez de Juifs ; que l'estomac allemand, le sang allemand ont déjà bien du mal (et pour longtemps encore) à assimiler cette dose de « Juifs » comme l'ont déjà assimilée, grâce à une digestion plus vigoureuse, les Italiens, les Français et les Anglais : tel est le clair langage que tient un instinct général qu'il faut écouter et d'après lequel on doit agir. « Ne laissons plus entrer de Juifs de plus ! Et fermons-leur nos portes, à l'Est surtout (et aussi à la frontière autrichienne) » : voilà ce que commande l'instinct d'un peuple dont le caractère est encore faible et indéterminé, et pourrait être aisément effacé, aisément étouffé par une race plus forte. Or les Juifs sont, sans aucun doute, la race la plus forte, la plus résistante et la plus pure qui existe actuellement en Europe ; ils savent s'imposer même dans les plus mauvaises conditions…"

  "C'est un fait que les Juifs, s'ils voulaient - ou si on les y forçait, comme semblent le vouloir les antisémites -, pourraient dès maintenant exercer leur prépondérance et même littéralement leur domination sur l'Europe ; c'est un fait

également qu'ils n'y travaillent pas et ne font pas de projets dans ce sens. Pour le moment, ce qu'ils veulent et souhaitent, et même avec une certaine insistance, c'est d'être absorbés dans l'Europe et par l'Europe, ils aspirent à s'établir enfin quelque part où ils soient tolérés et respectés, et à mettre enfin un terme à leur vie nomade de « Juifs errants ». On devrait bien tenir compte de cette aspiration et de cette pression (où s'exprime peut-être déjà une atténuation des instincts juifs) et les favoriser ; et pour cela il serait peut-être utile et juste d'expulser du pays les braillards antisémites."

Nietzsche croit donc à une supériorité de la race juive, ainsi qu'à une volonté de ce peuple de s'intégrer dans les pays d'Europe où ils résident. Il propose donc qu'on expulse d'Allemagne les antisémites comme le mari de sa sœur - et non les Juifs. En fait, Nietzsche trouve un intérêt à un éventuel croisement de la race juive avec celle des Prussiens (c'est-à-dire à la synthèse de leurs cultures) :

"Il serait intéressant à beaucoup d'égards de voir s'il serait possible de réunir par un habile métissage, à l'art héréditaire du commandement et de l'obéissance [prussiens] le génie de l'argent et de la patience (et surtout un peu de spiritualité qui fait cruellement défaut [aux Prussiens])."

Nietzsche rêve qu'un tel métissage donne naissance à une nouvelle caste destinée à gouverner l'Europe, alors qu'il trouve désastreux les mélanges de cultures.

Hommage aux savants juifs

Dans *"Le Gai savoir"* §348 *"De la provenance des savants"* on lit :

"Un juif [est], conformément la sphère d'activité et au passé de son peuple, aussi peu habitué que possible […] à ce qu'on le croie : examinez à cet égard les savants juifs, - tous ne jurent que par la logique, c'est-à-dire par le fait de forcer l'adhésion par des raisons ; ils savent qu'ils l'emporteront nécessairement grâce à elle, même là où existe à leur encontre une répugnance de race et de classe, là où l'on est réticent à les croire."

"…la dette de l'Europe envers les juifs n'est pas mince pour ce qui est justement de la logicisation, de l'accroissement d'hygiène dans les habitudes intellectuelles ;"

"Partout où les juifs ont acquis de l'influence, ils ont enseigné à distinguer de manière plus fine, à raisonner de manière plus précise, à écrire de manière plus limpide et plus nette : ce fut toujours leur tâche que d'amener un peuple « à la raison »."

3.9.3 Nietzsche déteste et méprise les Anglais

Dans *"Par-delà bien et mal"* §252, Nietzsche écrit :

"Quelle race peu philosophique que ces Anglais ! Bacon représente un attentat contre l'esprit philosophique en général ; Hobbes, Hume et Locke ont avili et déprécié pour plus d'un siècle la notion même de « philosophe ». C'est contre Hume que Kant s'est levé et élevé ; c'est de Locke que Schelling a pu dire : « Je méprise Locke » ; dans la lutte contre la grossière conception, chère aux Anglais, qui réduit le monde à une vulgaire mécanique…"

"Il est caractéristique de cette race si peu philosophique qu'elle reste étroitement attachée au christianisme : elle a besoin de sa discipline pour se « moraliser » et s'humaniser peu à peu."

"…ce bétail d'ivrognes et de débauchés, à qui jadis le méthodisme, et récemment l'Armée du salut, ont appris à pousser des grognements moraux…"

Nietzsche attaque la qualité et l'œuvre de philosophes anglais dont la pensée éclaire encore le monde aujourd'hui !

Il attaque aussi le déterminisme (*"qui réduit le monde à une vulgaire mécanique"*), lui qui ne connaît rien aux sciences exactes.

Il reproche aux Anglais d'avoir besoin d'être chrétiens pour se moraliser et s'humaniser, comme si une telle opinion sans nuance pouvait s'appliquer à tout un peuple.

Le mépris de Nietzsche atteint aussi les savants anglais, notamment Darwin et William Thomson (Lord Kelvin, un des fondateurs de la thermodynamique [6]), dont il rejette sans preuve les découvertes.

3.9.4 Nietzsche juge sévèrement certains traits des Allemands

Voici, dans 5 livres différents, des exemples de mépris des Allemands :

- Dans *"Le Gai savoir"* §348 *"De la provenance des savants"* :

  "…les Allemands, race lamentablement déraisonnable à laquelle on doit toujours commencer, aujourd'hui encore, par « nettoyer la tête »."

- Dans *"La naissance de la tragédie"* §3 :

  "…la pesanteur et la morosité dialectique de l'Allemand"

- Dans *"Considérations inactuelles"* I *"David Strauss, le confesseur et l'écrivain"* :

  "[Chaque Allemand] est de nature un théologien sectaire, inventant seulement sa singulière croyance individuelle pour pouvoir se dire dissident à l'égard de toute autre croyance."

- Dans *"Le crépuscule des idoles"* - *"Ce qui manque aux Allemands"* §2 :

  "…ce peuple s'est abêti à plaisir depuis près de mille ans : nulle part on n'a abusé avec plus de dépravation des deux grands narcotiques européens, l'alcool et le christianisme."

- Dans *"Ecce homo"* *"Pourquoi j'écris de si bons livres"* *"Le cas Wagner"* §1 à 4 une très longue suite d'appréciations désobligeantes, voire insultantes, des Allemands.

3.9.5 Nietzsche aime la noblesse de la France

Dans *"Par-delà bien et mal"* §253 et §254, Nietzsche écrit ce qu'il pense de la France. Il la compare, ainsi que son peuple, à l'Angleterre et à l'Allemagne, ainsi qu'à leurs peuples :

"…les Anglais et leur profonde médiocrité ont déjà été une fois responsables d'un abaissement général de l'esprit européen : ce qu'on appelle les « idées modernes » […] était d'origine anglaise, cela ne fait pas de doute. De ces idées les Français n'ont été que les singes et les comédiens, les meilleurs soldats également, et aussi, malheureusement, les premières et plus complètes victimes…"

"…la noblesse dans tous les sens élevés du mot, - est l'œuvre et l'invention de la France ; la vulgarité européenne, la médiocrité plébéienne des idées modernes est l'œuvre de l'Angleterre."

"Aujourd'hui encore la France est le siège de la civilisation européenne la plus spirituelle et la plus raffinée - et la haute école du goût ;"

"Il y a pourtant trois choses dont, aujourd'hui encore, […] les Français peuvent s'enorgueillir comme d'un patrimoine bien à eux, et comme le signe impérissable de leur ancienne suprématie culturelle sur l'Europe : d'abord la faculté de se passionner pour l'art, de se dévouer totalement à la « forme » […]. La deuxième assise de la supériorité des Français en Europe, c'est leur vieille et très riche culture de moralistes […] une sensibilité et une curiosité psychologiques dont on n'a, par exemple en Allemagne, aucune idée…"

3.9.6 Nietzsche l'Européen

Une des raisons de Nietzsche de militer pour une nouvelle civilisation [2] est son espoir d'une unification européenne. Dans *"Par-delà bien et mal"* §256, il écrit :

"La folie des nationalités est cause que les peuples européens sont devenus de plus en plus étrangers les uns aux autres, et cette pathologique ignorance réciproque dure encore aujourd'hui ; elle a porté au pinacle des politiciens à la vue courte et à la main leste, qui ne se doutent même pas combien leur politique de désunion ne peut être nécessairement qu'un intermède. - C'est pour cela […] qu'on feint de ne pas voir […] les signes qui annoncent avec le plus d'évidence que l'Europe veut s'unifier."

Nietzsche cite de grands artistes : écrivains, musiciens, peintres... et même Napoléon qu'il admire, en tant que précurseurs d'une Europe unie autour d'une civilisation [2] commune : valeurs morales et artistiques ; règles pour une vie bonne, favorable à la vie-volonté de puissance.

3.10 9ème chapitre : Qu'est-ce qui est noble ?

3.10.1 Une société aristocratique et esclavagiste

Dans ce dernier chapitre de *"Par-delà bien et mal"*, Nietzsche expose en détail sa vision d'une société à même de produire des hommes tels qu'il les voudrait. Sans surprise, la première caractéristique de cette société est son régime politique aristocratique analogue à celui des anciens Grecs. Il écrit dans l'aphorisme §257 :

"Toute élévation du type « homme » a été jusqu'à présent l'œuvre d'une société aristocratique - et il en sera toujours de même : l'œuvre d'une société qui croit à

de multiples échelons de hiérarchie, à des différences de valeur d'un homme à l'autre, et qui a besoin d'une forme quelconque d'esclavage."

Vous avez bien lu : *"esclavage"*. Nietzsche est opposé à l'égalité entre tous les hommes, il croit à des droits de l'homme définis par sa caste culturelle, c'est-à-dire la « race » dans la culture de laquelle il a été élevé et dont il fait toujours partie. Sur ces castes, il dit :

"Le sentiment passionné de la distance naît de la différence irréductible entre les classes, du regard souverain que la caste dirigeante jette sur ses sujets et ses instruments, de la pratique qu'elle a de l'obéissance et du commandement, de l'art avec lequel elle maintient ses subordonnés au-dessous d'elle et à l'écart ; sans lui il serait absolument impossible que se développe cet autre sentiment passionné plus mystérieux, ce désir ardent d'agrandir sans cesse les distances à l'intérieur de l'âme elle-même, afin de produire des états de plus en plus élevés, rares, lointains, vastes et riches de contenu ; bref l'élévation du type « homme » et le continuel « dépassement de l'homme par lui-même » […] seraient impossibles."

Dans la citation précédente, Nietzsche considère comme irréductible la différence entre les classes : un homme né et élevé dans une classe inférieure ne pourra jamais accéder à une classe de culture supérieure ; un homme né esclave ne pourra que le rester. Son affirmation sans nuance est démentie par de nombreux exemples d'hommes qui ont accédé à de hautes responsabilités après une naissance et une éducation dans une famille modeste : Nietzsche n'en connaissait-il pas, ou refusait-il de les voir ?

Nietzsche affirme ensuite que sans le sentiment de supériorité dû à leur classe, les aristocrates ne pourraient se dépasser eux-mêmes : laisser pleinement s'exprimer leur volonté de puissance serait impossible.

Cette opinion de Nietzsche est la même que celle exposée par Tocqueville un demi-siècle plus tôt [128].

Nietzsche considère aussi comme indispensable que des esclaves s'occupent de tout ce qui est commun dans la vie, pour laisser aux aristocrates le temps de s'élever spirituellement. Sa vision de l'avenir est une conquête de l'humanité par la race supérieure des gens de son type, les seuls qui à ses yeux méritent le nom « homme », les autres étant donc des sous-hommes. Il écrit dans *"Le Gai savoir"* §377 *"Nous, sans patrie"* :

"…nous nous mettons nous-mêmes au nombre des conquérants, nous méditons sur la nécessité d'organisations nouvelles, d'un nouvel esclavage également - car une nouvelle espèce d'asservissement fait partie aussi de tout renforcement et de toute élévation du type « homme »…"

L'émergence d'une telle société ne peut se faire qu'avec des dégâts au sens sociétal, Nietzsche le concède. Et il essaie de justifier cette transition avec un argument historique dans *"Par-delà bien et mal"* §257 :

"Avouons-nous sans ménagement quels ont été jusqu'ici les débuts de toute civilisation supérieure ! Des hommes d'une nature encore naturelle, des barbares avec tout ce que ce mot a de terrible, des êtres de proie, encore pleins d'énergies et d'appétits de puissance encore intacts, se sont jetés sur des races

plus faibles, plus policées, plus paisibles, des races de commerçants ou d'éleveurs, par exemple, ou sur de vieilles civilisations amollies qui dissipaient leurs dernières forces de vie en brillants feux d'artifice d'esprit et de corruption. La caste aristocratique a toujours été à l'origine la caste des barbares ; ce n'était pas avant tout la force physique qui faisait sa prédominance, mais sa force spirituelle - ils étaient plus complètement hommes que leurs vaincus (ce qui, à tous les degrés, revient à dire « plus complètement des bêtes »)."

Nietzsche applique dans son passage sa doctrine de la volonté de puissance : pour construire son bonheur l'homme a besoin de croître en influence, en puissance dominatrice et plus généralement en satisfaisant les désirs nés de ses instincts [5] et pulsions [4], désirs d'origine très physique, comme il l'affirme par ailleurs dans le passage de la *"brute blonde"*.

Pour Nietzsche, donc, la force spirituelle comprend beaucoup de force de caractère, de volonté et de courage capables d'affronter tous les obstacles. J'observe que pour devenir champion de tennis, par exemple, il faut un mental d'acier autant qu'un physique d'exception ; mais contrairement au tennis ou autres sports de compétition où il y a des règles de *fair play* qui donnent à chacun sa chance, Nietzsche considère que seule compte la fin, qui justifie les moyens quelle que soit leur cruauté ou leur caractère inéquitable.

Dans ce passage, Nietzsche rappelle aussi sa position concernant le besoin d'affronter des situations difficiles ou dangereuses pour ne pas se ramollir : il faut à un homme comme à une société des défis et des combats pour rester fort.

La société aristocratique de Nietzsche n'a pour but que le progrès de l'élite

Dans *"Par-delà bien et mal"* §258, Nietzsche s'élève contre le Contrat social de Rousseau [29b]. La société aristocratique dont il rêve n'a pas pour buts l'entraide et la solidarité pour le bien de tous ou la productivité économique, comme celle de Rousseau, mais la pérennité et le développement de son élite, la possibilité pour celle-ci de faire tellement ce qui lui plaît qu'elle atteint un « état de bonheur » :

"…l'essentiel d'une véritable et saine aristocratie, c'est [d'obtenir] le sacrifice d'une foule innombrable de gens qui devront, dans son intérêt, être opprimés, réduits à l'état d'êtres incomplets, d'esclaves, d'instruments. Sa croyance foncière doit être que la société n'a pas le droit d'exister pour elle-même, mais seulement comme l'assise et la charpente qui permettent à une élite de s'élever jusqu'à ses tâches supérieures et en général jusqu'à un être supérieur…"

Voir en complément : Vivre, c'est être égoïste, cruel et soumis à ses *"affects"*.

Opinion de Nietzsche sur le communisme

Dans *"Par-delà bien et mal"* §259, Nietzsche dit ce qu'il pense d'une forme de société sans exploitation de l'homme par l'homme, c'est-à-dire d'une société communiste.

Définition du communisme

Le régime politique appelé *communisme* est caractérisé d'abord par *la propriété collective des moyens de production, de transport et d'échange* ; en excluant ainsi la propriété individuelle, on supprime la possibilité qu'un homme en exploite d'autres à son profit, on impose une égalité absolue sur le plan économique.

A ce critère de propriété collective, l'ancien régime de l'URSS avait ajouté *la planification centralisée de l'économie* : une administration centrale de l'Etat (le

Gosplan) planifiait tout ce qu'il fallait produire, avec quels moyens humains et matériels, et dans quel délai ; la disponibilité de biens ainsi produits définissait ce que les citoyens pouvaient acheter. Hélas, le prix Nobel d'économie 1974, Von Hayek, a démontré que *les mécanismes économiques sont trop complexes pour être appréhendés avec le niveau de détail nécessaire et dans des délais assez courts par un homme ou une administration* ; cette impossibilité explique pourquoi l'économie de l'URSS et de ses satellites n'a jamais pu éviter suffisamment les gaspillages et l'apathie pour être productive, payer les importations indispensables et assurer le bien-être matériel des populations.

Voir aussi :

- *Le manifeste du parti communiste (1847)* [120]
- Les cas du communisme et du socialisme.

Karl Marx a publié en 1867 dans *Le Capital* [71] une doctrine qu'il considérait scientifique, le *Matérialisme Historique*, grâce à laquelle il prétendait avoir démontré la crise croissante et l'effondrement inéluctables du capitalisme, et le remplacement de ce dernier par le communisme. Nietzsche décrit ainsi le progrès des idées communistes à son époque, en critiquant la doctrine de Karl Marx sans le nommer :

> *"…partout à l'heure actuelle on rêve avec enthousiasme, et même en leur prêtant un déguisement scientifique, d'états futurs de la société d'où aura disparu tout « caractère d'exploitation » : cela sonne à mes oreilles comme si on promettait d'inventer une vie qui s'abstiendrait de toute fonction organique. L'« exploitation » n'est pas le fait d'une société corrompue ou imparfaite et primitive, elle est inhérente à la nature même de la vie ; elle est sa fonction organique fondamentale, une conséquence de la volonté de puissance proprement dite, qui est tout bonnement la volonté de vivre."*

Nietzsche considérait donc une société sans exploitation de l'homme par l'homme comme hostile à la vie-volonté de puissance, donc détestable car incapable de rendre les hommes (en fait : les aristocrates) heureux.

3.10.2 Du respect

Voici ce que Nietzsche écrit au sujet du respect dans *"Par-delà bien et mal"* §263 :

> *"Il y a un instinct du rang qui, plus que toute autre chose, est déjà l'indice d'un rang élevé ; il y a un goût des nuances du respect qui laisse deviner une origine et des habitudes nobles. La finesse, la qualité et l'élévation d'une âme…"*

Pour Nietzsche, l'aristocrate se distingue par le respect qu'il accorde à certaines qualités humaines, qualités qu'il reconnaît d'abord dans les autres membres de sa classe. L'attitude de respect de certaines valeurs permet de distinguer un aristocrate (qui sait instinctivement ce qui a de la valeur) d'un homme du peuple qui n'a pas assez de goût et de finesse pour le savoir :

> *"Celui dont c'est la tâche et l'habitude de sonder les âmes usera de cet art sous ses diverses formes, pour déterminer la valeur dernière d'une âme, le rang immuable, inné, qu'elle a dans la hiérarchie : il la jugera en mettant à l'épreuve son instinct du respect."*

Bien qu'il déteste le christianisme, qu'il accuse d'avoir fait dégénérer la société européenne, Nietzsche reconnaît qu'on doit au respect de la Bible du raffinement des mœurs et de la discipline :

> *"La façon dont s'est maintenu, dans l'ensemble, en Europe, le respect de la Bible est peut-être la meilleure part du raffinement des mœurs et de la discipline que l'on doit au christianisme : ces livres profonds et d'une suprême importance ont besoin d'être protégés par la tyrannie d'une autorité extérieure…"*

Il est exact que le christianisme (comme le judaïsme) a créé du lien social entre tous ses croyants et leur a imposé la discipline de pratiques communes. Mais il est surprenant que Nietzsche fasse ici l'éloge de son texte sacré, la Bible, alors qu'il accable ses prêtres de graves accusations.

4. Quatrième partie : Le Gai savoir

Certains aphorismes de cet ouvrage ont été abordés précédemment ; nous n'y revenons pas ci-dessous.

La plupart des citations du texte *"Le Gai savoir"* proviennent de la traduction 5.

4.1 Pourquoi un « gai » savoir ?

Dans *"Le Gai savoir"* §344 Nietzsche pose la question :

> *"…à quoi tend de manière générale la morale, si la vie, la nature, l'histoire sont « immorales » ?*

Immorale ou amorale ?

Les sens de ces deux adjectifs étant proches, voici une définition et des exemples.

- Au sens « valeur de ses actions », la vie d'un homme est *immorale* lorsqu'il viole les règles de morale admises dans sa société. Elle est *amorale* (ni morale ni immorale) lorsque cet homme agit sans tenir compte d'aucune valeur morale.
- En tant qu'ensemble de phénomènes naturels régis par des lois physiques, la vie n'est pas *immorale*, elle est *amorale*, car les règles de morale s'appliquent aux hommes, pas aux phénomènes physiques.
- Tout phénomène de la nature est régi par le déterminisme : il est donc *amoral*.
- En tant que « suite d'événements », l'histoire est *amorale*.
- En tant que système économique régissant la production, les échanges et la consommation de biens et de services, ainsi que la formation, l'accumulation et l'investissement du capital, le capitalisme est *amoral* [52].

Nietzsche aurait donc dû écrire « amorales » au lieu d'« immorales ».

Ce qui intéresse Nietzsche

Mais ces évidences n'intéressent pas Nietzsche, qui voudrait juger la vie, la nature et les événements selon des critères moraux, comme si c'étaient des personnes, et notamment juger leur caractère favorable ou hostile à la vie-volonté de puissance.

Il pense, par exemple, que les hommes trouvent la vie, la nature et l'histoire cruelles parce qu'elles ne tiennent pas compte de leurs désirs, de leurs souffrances ou de leurs espoirs. Cette attitude des hommes est absurde, bien sûr, dans la mesure où ils sont impuissants à les changer. C'est pourquoi Nietzsche plaide pour une société future où les hommes, devenus réalistes, accepteront le monde comme il est. Cette société est celle du *surhomme*.

Nous avons vu les réponses de Nietzsche à sa question *"à quoi tend […] la morale"* aux paragraphes Toute morale est hostile à la vie et Il n'y a ni actes moraux, ni actes immoraux. Nietzsche pose cette question à propos de la croyance en la science, qui décrit le monde déterministe de la nature inanimée, sujet traité au paragraphe

Science et morale reposent toutes deux sur des croyances à priori. Or Nietzsche s'intéresse à un autre sujet : l'Homme.

Remplacer la science par une connaissance où toute valeur est par rapport à la vie

Nietzsche rejette donc la science traditionnelle sous prétexte que ses méthodes ne jugent pas les faits par rapport à la vie ; il la considère donc comme fictive.

> En effet, la science n'emploie pas de méthode où intervient un jugement de valeur humaine ; impersonnelle et amorale, elle exclut toute finalité esthétique, morale ou religieuse, elle se désintéresse du sens de la vie [93]. Elle laisse ces préoccupations aux hommes : *elle n'est qu'un outil,* sans justification autre que la curiosité de l'homme et son désir de pouvoir sur la nature.

Mais si Nietzsche rejette la science (la recherche scientifique et les raisonnements utilisant la science), il appelle de ses vœux une connaissance qui permet à l'homme de se libérer de ses nombreuses illusions, comme le dogmatisme, l'existence de valeurs absolues (Vérité, Bien/Mal, etc.), le dualisme, le finalisme [10], les « choses en soi », l'anthropocentrisme, etc.

Cette connaissance doit aussi être libérée du carcan de toute morale et de toute religion, tout en étant orientée vers la vie bonne, celle où chaque homme peut se réaliser selon ses désirs personnels, dans la joie ; Nietzsche l'appelle *« le gai savoir » (« la gaya scienza »)*. Il décrit la mission qu'il s'est attribuée dans *"Ecce homo"* *"Pourquoi j'écris de si bons livres"* *"Aurore"* §2 :

> *"Ma tâche qui est de préparer à l'humanité un instant de suprême retour sur elle-même […] où elle pourrait regarder en arrière et regarder dans le lointain, où elle se soustrairait à la domination du hasard et des prêtres et où elle se poserait pour la première fois, dans son ensemble, la question du pourquoi et du comment -, cette tâche découle nécessairement de la conviction que l'humanité ne suit pas d'elle-même le droit chemin, qu'elle n'est nullement gouvernée par une providence divine, que, bien au contraire, sous ses notions des valeurs les plus saintes, ont régné d'une façon insidieuse l'instinct de la négation, l'instinct de la corruption, l'instinct de décadence."*
>
> *"Avec Aurore j'ai entrepris pour la première fois la lutte contre la morale du renoncement à soi. -*
>
> *LE GAI SAVOIR*
> *(« La gaya scienza »)*
>
> *Aurore est un livre affirmatif, un livre profond, mais clair et bienveillant. Il en est de même, mais à un degré supérieur, de la « gaya scienza »."*

La « gaya scienza »

Nietzsche voudrait que toute connaissance, et même toute action :

- Ait un sens pour l'homme [93] ;
- Soit acquise et exprimée en toute liberté, sans préjugé ou contrainte morale ;
- Participe à la force de l'homme ;
- Soit favorable à la vie en procurant du plaisir, artistique ou autre.

Les qualités de la connaissance, que Nietzsche appelle *"« gaya scienza »"* et qu'il voudrait trouver chez les nouveaux philosophes, sont résumées dans *"Ecce homo"* - *"Pourquoi j'écris de si bons livres"* - *"Le Gai savoir"* où on trouve notamment :

> *"…la « gaya scienza », avec cette unité du troubadour, du chevalier et de l'esprit libre"*

Selon le livre 5. page 13, Nietzsche attend :

- Du troubadour, qui avait le privilège de parler librement protégé par les seigneurs, notamment contre l'Eglise romaine comme les troubadours cathares : l'amour de l'apparence, du faux, la jouissance de la création et de la destruction permettant la création ;
- Du chevalier : la vaillance, le courage, l'audace, l'intrépidité ;
- De l'esprit libre : voir le paragraphe Qualités des nouveaux philosophes.

L'acquisition de telles connaissances demande donc des expériences artistiques, vécues avec émotion, donc personnelles et à l'opposé de la neutralité scientifique. Un homme interprète ses expériences avec toute sa personnalité, selon sa volonté de puissance. Nietzsche a caressé l'idée de réconcilier l'art, la sagesse et la science :

- En imaginant, à la fin du §14 de *"La naissance de la tragédie"*, Socrate se demandant :

  "…peut-être […] ce qui n'est pas compréhensible pour moi n'est-il pas nécessairement l'incompréhensible ? Peut-être y a-t-il un domaine de la sagesse d'où le logicien est banni ? Peut-être l'art est-il même un corrélatif, un supplément nécessaire de la science ?"

- En écrivant dans *"Le Gai savoir"* §113 *"Eléments pour la doctrine des poisons"* :

  "…que nous sommes encore loin du point où les forces artistiques et la sagesse pratique de la vie s'uniront à la pensée scientifique…"

Critique

Une connaissance ayant les qualités de Gai savoir ci-dessus n'est pas partageable, chaque individu doit construire la sienne. Or la science a fait progresser l'humanité précisément parce que ses enseignements sont partageables, permettant à chaque homme de connaître, comprendre et compléter ce que d'autres ont découvert avant lui.

Le Gai savoir de Nietzsche n'a donc rien d'une science ; il n'a même pas de rapport avec la Raison. Il ne peut profiter qu'aux individus ayant les qualités requises, et ne fera pas progresser l'humanité. Ces qualités ne sont pas adaptées à un travail quotidien, si celui-ci n'est pas artistique ou philosophique ; Nietzsche a peut-être en tête des aristocrates d'une société comme celle de la Grèce antique, oisifs vivant du travail d'esclaves.

Voir aussi :

- Les types de concepts que Nietzsche souhaite

- Nietzsche conteste le besoin de comprendre et prévoir scientifiquement
- De l'immaculée connaissance

Les connaissances constituant le Gai savoir seront indispensables à l'homme pour construire une civilisation du futur, sujet que nous aborderons dans :
Courage de vivre, monde futur, amor fati, êtres supérieurs.

4.1.1 Déconstruire la philosophie pour la reconstruire en artiste

L'un des objectifs de la philosophie est de chercher une connaissance au-delà de la science, en posant des questions qu'elle ne pose pas et en imaginant des réponses hors de sa portée. Il en est de même dans le domaine de la morale : la philosophie peut en remettre en cause les fondements et les valeurs, et en proposer d'autres. Nous avons vu précédemment comment Nietzsche les remet en cause dans *"La Généalogie de la morale"* et *"Par-delà bien et mal"*.

Dans *"Le Gai savoir"*, Nietzsche ne se contente pas de continuer à déconstruire nos règles de connaissance et nos valeurs, souvent de façon très dure, *il déplace l'objectif de la philosophie traditionnelle vers une philosophie d'artiste (de troubadour) et de chevalier, avec une liberté d'esprit qui se veut totale*.

En appelant *"convalescents"* les hommes d'aujourd'hui qui sont en train d'abandonner les préjugés à la base de la science et de la morale traditionnelles, Nietzsche écrit dans *"Le Gai savoir"* avant-propos §4 :

> *"Non, s'il faut un art à nous autres convalescents, ce sera un art bien différent - un art ironique, léger, fluide, divinement tranquille, divinement artificiel, un art qui jaillit comme une flamme claire dans un ciel sans nuages ! Avant tout : un art pour les artistes, pour les artistes uniquement."*

Nietzsche poursuit en critiquant la volonté de vérité :

> *"Non, nous ne trouvons plus de plaisir à cette chose de mauvais goût, la volonté de vérité, de la « vérité à tout prix », […] nous avons trop d'expérience pour cela, nous sommes trop sérieux, trop gais, trop éprouvés par le feu, trop profonds... Nous ne croyons plus que la vérité demeure vérité si on lui enlève son voile ; nous avons assez vécu pour écrire cela."*

Et il conclut par une apologie de l'apparence :

> *"[Pour vivre] il importe de rester bravement à la surface, au pli, de s'en tenir à l'épiderme, d'adorer l'apparence, de croire à la forme, aux sons, aux paroles…"*

4.2 Le présent et l'avenir de la morale

Source : *"Le Gai savoir"* §1 - *"Les théoriciens du but de l'existence"*

L'intention de Nietzsche

Dans ce premier aphorisme du premier livre du Gai savoir, Nietzsche aborde sans le dire le sujet du *"Crépuscule des idoles"*, qu'il publiera l'année suivante. Il y attaque les « idoles », croyances injustifiées des hommes qui causent leur malheur. Ces croyances comprennent d'abord la morale issue du christianisme, avec ses idées

fausses, ainsi que ses valeurs hostiles à la vie naturelle et aux instincts et pulsions de la volonté de puissance ; elles comprennent ensuite les notions dogmatiques et absolues comme la Vérité, le Bien, etc.

Le mot allemand qui signifie *crépuscule* (Dämmerung), utilisé dans le titre de l'opéra *Le crépuscule des dieux* (Götterdämmerung) par Wagner, à qui Nietzsche fait ainsi un clin d'œil, signifie aussi *aube*. Dans *"Le crépuscule des idoles"*, Nietzsche annonce aussi bien la fin du règne des idoles (le crépuscule des idées fausses) que l'avènement d'une ère nouvelle, aube où les idoles seront démasquées et reniées au profit d'une sagesse véritable et d'un *gai savoir*.

Ce que Nietzsche écrit (si on veut bien lire un peu entre les lignes !)

Tout homme est dominé par les valeurs de ses instincts [5] et pulsions [4]. Selon Nietzsche comme selon l'ethnologie, sa culture [2] y a introduit un des universaux :

> *"faire ce qui est utile à la conservation de l'espèce."*

Nietzsche contredit ainsi de nombreux philosophes, Descartes par exemple, qui considèrent que la raison peut (et doit !) toujours dominer ces instincts et pulsions. J'ai expliqué que le libre arbitre de l'homme est une illusion et que sa raison est toujours esclave d'au moins une valeur.

Intérêt de l'existence d'hommes nuisibles

Selon Nietzsche, une des conditions les plus utiles à la survie d'une société humaine est l'obligation, pour elle comme pour chacun de ses individus, de subir des épreuves difficiles et pénibles pour éviter le ramollissement ; nous avons vu cela dans *"Par-delà bien et mal"* §225. C'est pourquoi Nietzsche considère que :

> *"L'homme le plus nuisible est peut-être encore le plus utile au point de vue de la conservation de l'espèce ;"*

Les actes d'un homme nuisible lui étant inspirés par ses penchants, Nietzsche lui conseille de les suivre pour le bien de l'humanité ; il lui affirme que, quoi qu'il fasse, il restera ridiculement insignifiant par rapport à la société toute entière, incapable donc de lui nuire vraiment :

> *"…ton incommensurable pauvreté de mouche et de grenouille !"*

Nietzsche appelle de ses vœux l'avènement d'une société où tout homme nuisible pourra rire de son insignifiance et être considéré comme irresponsable :

> *"Peut-être y a-t-il encore un avenir pour le rire ! Ce sera lorsque la maxime : « l'espèce est tout, l'individu n'est rien » se sera incorporée à l'humanité, et que chacun pourra, à chaque moment, accéder à cette délivrance dernière, à cette ultime irresponsabilité."*

La condition de cette irresponsabilité d'un homme nuisible dans la société est l'adoption par celle-ci de valeurs nouvelles, sagesse qui accompagnerait une attitude de Gai savoir par rapport à la connaissance :

> *"Peut-être alors le rire se sera-t-il allié à la sagesse, peut-être ne restera-t-il plus que le « Gai Savoir »."*

Mais hélas, Nietzsche sait bien qu'à notre époque il en va tout autrement :

"…c'est encore le temps de la tragédie, le temps des morales et des religions."

Nietzsche constate que notre société voit toujours apparaître des *"fondateurs de morales et de religions"* ainsi que des *"maîtres du remords et des guerres de religion"* qu'elle considère comme des héros. Mais comme l'hostilité à la vie des valeurs morales et religieuses que ceux-ci propagent finit (ou finira) par être démasquée, eux aussi travaillent à la survie de l'espèce en favorisant en fin de compte la croyance en des valeurs favorables à la vie :

"Il va de soi que ces tragiques, eux aussi, travaillent dans l'intérêt de l'espèce, bien qu'ils s'imaginent peut-être travailler dans l'intérêt de Dieu et comme envoyés de Dieu. Eux aussi activent la vie de l'espèce, en activant la croyance en la vie."

Ces moralisateurs et religieux que Nietzsche dénonce propageant des règles de conduite qui s'appliquent à la vie quotidienne, ils ne peuvent qu'appeler à vivre :

"« Il vaut la peine de vivre - ainsi s'écrie chacun d'eux…"

"Il faut aimer la vie, car... ! Il faut que l'homme favorise sa vie et celle de son prochain, car... !"

L'homme ayant besoin d'une raison de faire les efforts contre nature qu'on lui demande [93], ceux qui l'endoctrinent lui disent que c'est dans un but important, le but même de la vie :

"Afin que tout ce qui arrive, nécessairement et toujours par soi-même, sans aucune fin, apparaisse dorénavant comme ayant été fait en vue d'un but, plausible à l'homme comme raison et loi dernière, - le maître de morale s'impose comme maître du « but de la vie » ; il invente pour cela une seconde et autre vie…"

Dans ce passage, Nietzsche rappelle qu'il n'y a aucune finalité à la vie, qu'elle n'a rien de rationnel, que tout ce qui arrive est régi par le déterminisme aveugle de la nature. La sagesse consiste pourtant à l'accepter telle qu'elle est, et avec joie, pas à regret. (Cette pensée contredit l'espoir des Lumières [26] d'atteindre un jour, grâce à la Science et la Raison, une connaissance complète du monde, espoir que Nietzsche estime illusoire.)

Nietzsche réaffirme ensuite son espoir que le bon sens a fini (ou finira) par triompher des mensonges :

"Il ne faut pas nier qu'à la longue le rire, la raison et la nature ont fini par se rendre maîtres de chacun de ces grands maîtres en téléologie [10] : *la courte tragédie a toujours fini par revenir à l'éternelle comédie de l'existence…"*

Conformément à son habitude d'expliquer que tout acte négatif peut aussi avoir des résultats positifs, Nietzsche déclare l'action des moralisateurs et des religieux utile à l'humanité, car elle contribue à son évolution :

"…la nature humaine a été transformée par l'apparition toujours nouvelle de ces proclamateurs du but de la vie…"

Nietzsche termine son aphorisme en prédisant un retour de balancier : l'homme demandera de nouveau qu'on lui explique le pourquoi de son existence [93], qu'on lui donne une raison de vivre ; puis il dénoncera une fois de plus les affirmations

contraires à la nature, et cette oscillation continuera indéfiniment. C'est pourquoi il prédit que les adversaires comme lui des tromperies des morales et des religions finiront par avoir leur heure :

"Me comprenez-vous, ô mes frères ? Comprenez-vous cette nouvelle loi du flux et du reflux ? Nous aussi nous aurons notre heure !"

4.3 L'exigence de rigueur intellectuelle

Dans *"Le Gai savoir",* Nietzsche intitule le paragraphe §2 :

"La conscience morale en matière intellectuelle"

expression qui signifie : « L'exigence de rigueur des raisonnements ».

Nietzsche commence par déplorer que la plupart des hommes manquent de rigueur intellectuelle, et que la plupart vivent avec une croyance dont ils n'ont pas pris soin de vérifier la validité, ni avant de raisonner avec, ni même après. Ils n'ont pas honte de juger et décider d'après des prémisses non vérifiées, des préjugés par exemple.

Il juge sans valeur d'autres qualités intellectuelles, comme la finesse ou le génie, chez un homme dont le raisonnement n'exige pas la certitude des conclusions, faisant ainsi fi de ce qui distingue les hommes supérieurs des hommes inférieurs.

Nietzsche méprise donc les hommes aux raisonnements approximatifs d'autant plus qu'ils savent, au fond d'eux-mêmes et du simple fait qu'ils sont hommes, que de tels raisonnements ne tiennent pas.

Mais Nietzsche lui-même est souvent aveuglé par des préjugés qui le font raisonner faux. C'est le cas, par exemple, lorsqu'il explique l'évolution de l'espèce humaine par la seule volonté de puissance, considérant la lutte pour la vie de Darwin et celle de Spencer comme des raisons insuffisantes car exceptionnelles.

4.3.1 Refus des propositions infalsifiables

Dans *"Le Gai savoir"* §51 *"Sens de la vérité"* Nietzsche refuse toute proposition (affirmation qui ne peut être que toujours vraie ou toujours fausse) *infalsifiable* [44]. Il a raison, car toute affirmation infalsifiable est dogmatique [53] : son auteur refuse qu'on en discute, il veut être cru sur parole. L'affirmation « Dieu existe », par exemple, est aussi infalsifiable que « Dieu n'existe pas » : on ne peut ni les démontrer logiquement [82], ni construire une expérience probante.

Pour prouver le caractère infalsifiable d'une proposition Nietzsche suggère d'en tester la véracité : *"Faisons l'essai !"*. Il ne pense qu'à une vérification *expérimentale*, alors qu'on peut parfois prouver *logiquement* qu'une proposition est vraie ; ou qu'elle est fausse ; ou qu'elle est indécidable [45] ; ou qu'elle n'a pas de sens ; ou qu'elle est contradictoire comme « Cette proposition est fausse » :

- Si la proposition est vraie, alors elle est fausse, il y a contradiction.
- Si la proposition est fausse, alors elle est vraie, ce qui est aussi contradictoire.

4.3.2 Apparence et réalité

Source : *"Le Gai savoir"* §54 *"La conscience de l'apparence"*

Nietzsche affirme à sa façon le fait que le premier système de motivation du psychisme, le mécanisme qui engendre les désirs, est le *ça* [81] :

> *"J'ai découvert quant à moi que l'ancienne humanité et animalité, voire même que l'ensemble de l'ère primitive et du passé de tout être sensible, continue à poétiser en moi, continue à aimer, continue à haïr, continue à tirer des conclusions -"*

Nietzsche poursuit :

> *"- je me suis soudain réveillé au beau milieu de ce rêve, mais seulement pour prendre conscience que je suis en train de rêver, et que je dois continuer à rêver si je ne veux pas périr…"*

Ayant pris conscience du système instinctif-pulsionnel du *ça*, Nietzsche s'aperçoit qu'il est infra-conscient (impossible à maîtriser, autonome) et qu'un homme ne peut s'en passer car c'est la base de la volonté de puissance qui anime toute sa vie ; en particulier, un esprit humain ne peut avoir pour base sa conscience, le *moi*, qui doit avoir une fondation sous-jacente irrationnelle, le *ça*.

> C'est pourquoi la Raison, qui a pour siège le *moi,* c'est-à-dire de la conscience, ne peut dominer le *ça*, comme le voulaient Descartes et Socrate ; ce n'est qu'un outil esclave du *ça*.

Peut-être Nietzsche affirme-t-il aussi là son besoin de se raccrocher à ses désirs subconscients (ses pulsions [4] et instincts [5]) pour sortir du conflit entre ses valeurs conscientes et la société où il vit.

Compte tenu de son fondement irrationnel et autonome, l'esprit humain ne peut que déformer en l'interprétant ce qu'il perçoit du monde qui l'entoure. Il ne peut donc jamais accéder à la réalité, mais seulement à des apparences ; Platon l'avait déjà vu dans *L'allégorie de la caverne* [94]. La question se pose alors de trouver ce qui est vrai :

> *"Qu'est-ce pour moi à présent que l'« apparence »! Certainement pas le contraire d'une quelconque essence, - que puis-je énoncer d'une quelconque essence sinon les seuls prédicats de son apparence !*

Nietzsche rejette ainsi la réponse idéaliste « C'est l'essence qui est la vérité », parce que même une essence [9] est vue par son esprit comme un ensemble de propriétés, qu'il ne sait pas distinguer d'une apparence. Il rejette ensuite la réponse « C'est le fruit de mon imagination » :

> *"Certainement pas un masque mort que l'on pourrait plaquer sur un X inconnu, et tout aussi bien lui ôter !"*

Il donne enfin sa réponse habituelle « C'est l'effet d'ensemble de mes pulsions et instincts », réponse qui réaffirme le primat des émotions sur la raison :

> *"L'apparence, c'est pour moi cela même qui agit et qui vit, qui pousse la dérision de soi-même jusqu'à me faire sentir que tout est ici apparence, feu follet, danse*

des esprits et rien de plus, - que parmi tous ces rêveurs, moi aussi, l'« homme de connaissance », je danse ma propre danse…"

Il confirme ce primat de l'émotion sur la raison en écrivant :

"…*l'homme de connaissance est un moyen de faire durer la danse terrestre* […] *l'enchaînement et la liaison sublimes de toutes les connaissances sont et seront peut-être le suprême moyen de maintenir l'universalité de la rêverie et la toute-intelligibilité mutuelle de tous ces rêveurs, et par là justement de prolonger la durée du rêve*."

Nietzsche attribue l'utilité des connaissances à la satisfaction des désirs subconscients. Il attribue la possibilité des hommes de se comprendre à travers leurs pulsions et instincts (sources d'intelligibilité immédiate) et non de leur science, pour leur plus grand bonheur.

Conclusions

Ce texte reformule un fait bien connu des philosophes : l'homme ne perçoit la réalité qu'à travers des concepts qu'il se fabrique ; il ne sait pas, alors, la distinguer du fruit de son imagination, sinon (et parfois seulement), en raisonnant. En outre, la fabrication même de ces images de la réalité est influencée, comme les rêves et comme les fruits de l'imagination, par les valeurs et mécanismes du subconscient.

Nietzsche rappelle donc que ce qui compte pour le bonheur c'est la satisfaction des désirs subconscients, bien que ceux-ci soient irrationnels, et que la raison est un outil (et seulement un outil) pour aller vers le bonheur ou le prolonger lorsqu'on l'atteint.

Voir aussi La réalité n'est qu'une apparence.

4.4 Risque = Bénéfice

Dans *"Le Gai savoir"* §12 *"Du but de la science",* Nietzsche s'interroge :

"Comment? Le but ultime de la science serait de procurer à l'homme autant de plaisir que possible et aussi peu de déplaisir que possible ? Et si plaisir et déplaisir étaient liés par un lien tel que celui qui veut avoir le plus possible de l'un doive aussi avoir le plus possible de l'autre…"

Les buts de la science sont la connaissance de la nature et l'accroissement du pouvoir de l'homme sur elle, ils ne sont pas de procurer du plaisir et d'éviter le déplaisir, sinon indirectement quand l'homme s'en sert. Mais Nietzsche veut d'abord rappeler les conséquences possibles du style de vie, *actif* ou *réactif*, (défini à la section Maîtres, esclaves et troupeau).

Un homme actif a un comportement de « maître » : pour atteindre ses buts il entreprend, s'implique, se bat et n'hésite pas à prendre des coups en violant les règles morales de la société, confiant dans son succès final.

Un homme réactif a un comportement d'« esclave » : il est toujours sur la défensive, respecte les règles morales de sa société pour ne pas entrer en conflit avec elle - il

fuit les conflits, il préfère restreindre ses ambitions que de courir le risque de prendre des coups en s'impliquant pour les atteindre.

Ce comportement est conforme au stoïcisme, philosophie de temps de crise qui recommande au sage de ne pas attendre grand-chose de la vie pour ne pas risquer d'être déçu et de se soumettre au destin, donc en pratique de ne pas entreprendre quelque chose qui comporte un risque d'échec, de ne pas s'engager, bref d'avoir un comportement réactif ; c'est la sagesse recommandée par Socrate et le christianisme, et Nietzsche le leur reproche vivement.

Dans cet aphorisme, Nietzsche affirme la relation de causalité d'une attitude active : prendre des risques - donc subir des déplaisirs - pour obtenir des succès - donc du plaisir ; on peut résumer cela par la formule « Risque = Bénéfice ». Il pense même qu'en ne prenant pas de risque, en ne s'impliquant pas, on ne peut obtenir de succès ; c'est pourquoi plaisir et déplaisir sont indissolublement liés :

"Aujourd'hui encore, vous avez le choix : ou bien le moins de déplaisir possible, bref l'absence de souffrance […] ou bien le plus de déplaisir possible comme prix à payer pour la croissance d'une plénitude de plaisirs et de joies raffinés et rarement savourés jusqu'alors ! Si vous optez pour la première solution, que vous vouliez donc abaisser et amoindrir la capacité des hommes à ressentir la douleur, vous devez aussi abaisser et amoindrir son aptitude à la joie."

Je trouve cette phrase particulièrement d'actualité à notre époque. Exemples :

- Les sondages montrent que 70 % des Français, jeunes et vieux, voudraient être fonctionnaires pour se sentir protégés, bien qu'un tel emploi soit :
  - fréquemment monotone ;
  - obscur et pas assez valorisant, car souvent obtenu par un concours réussi seulement par des gens surqualifiés (exemple : concours de niveau baccalauréat réussi par des candidats de niveau baccalauréat + 4 ans) ;
  - enfin peu propice à des joies, vu le peu de responsabilités.
- Le profit maximum est souvent associé à des opérations financières risquées : création d'entreprises ; investissements spéculatifs, par exemple dans des matières premières ou dans des hedge funds.

Puisqu'il n'y a pas d'attitude permettant à la fois le plaisir et l'absence de déplaisir, Nietzsche rappelle que la science n'étant qu'un moyen au service de l'homme, elle peut - selon l'attitude qu'il choisit - produire du déplaisir *ou* du plaisir :

"La science peut en fait servir à favoriser l'un de ces buts aussi bien que l'autre !"

4.5 Sentiment de puissance - Déconstruction de la pitié

Dans *"Le Gai savoir"* §13 *"Éléments pour la doctrine du sentiment de puissance"*, Nietzsche donne les grandes lignes d'une doctrine du sentiment de puissance et déconstruit celui de pitié ; il le fait à partir de leurs origines émotives, dues à des pulsions ou à des jugements de valeur. Voici des extraits commentés de cet important aphorisme.

"En faisant du bien et en faisant du mal, on exerce sa puissance sur autrui - et l'on ne veut rien d'autre !"

Lorsque j'agis sur autrui en espérant qu'il n'y restera pas indifférent, j'exerce en effet ma puissance sur lui. Mon espoir qu'il ne soit pas indifférent à mon action peut, dans certains cas, comme l'écrit Nietzsche, être considéré comme un espoir de susciter en lui une émotion, qu'elle soit agréable ou désagréable.

Mais je ne vois pas en quoi la mère qui protège son enfant le fait pour montrer sa puissance ; elle obéit alors à d'autres universaux comme la préservation de la famille, cas particulier de celle de l'espèce. Nietzsche a généralisé un peu hâtivement son interprétation…

Pour Nietzsche, tout homme peut être tantôt *cruel,* prenant plaisir à faire souffrir, tantôt *bon* (compatissant, pitoyable, tendre, etc.), prenant plaisir à faire plaisir. Mais alors que le plaisir que je fais à l'autre lui paraît normal, la souffrance que je lui inflige a toujours une dimension intellectuelle : il se demande *pourquoi* je lui fais du mal, et prend donc davantage de temps pour y réfléchir que si je lui fais du bien. Et puisqu'il y pensera plus longtemps, je sais que mon action est plus efficace, donc exprime davantage ma puissance - et je m'en réjouis avant même d'agir ! L'idéal pour moi est de créer chez l'autre un sentiment durable à mon égard, de dépendance quand je lui fais du bien, ou de crainte quand je le fais souffrir.

"En faisant du bien ou en voulant du bien à ceux qui dépendent de nous […], nous voulons augmenter leur puissance parce qu'ainsi nous augmentons la nôtre…".

Comme l'a remarqué Freud [107], *l'homme a besoin « d'être grand »* ; et en faisant le bien il se grandit aux yeux des autres et à ses propres yeux, il se valorise. Nietzsche l'a bien vu et en profite pour nier le désintéressement : *toute action humaine est motivée par la satisfaction d'un désir*, ici celui d'être grand, ou plus grand que d'autres.

Comme les désirs d'un homme résultent de ses valeurs en même temps que des circonstances, si une valeur comme l'intérêt de son Eglise est supérieure à la valeur de sa propre vie, il peut donner celle-ci et mourir en martyr. Nietzsche écrit :

"…même lorsque nous risquons notre vie comme le martyr dans l'intérêt de son Eglise, c'est un sacrifice que nous faisons à notre aspiration à la puissance."

Mais en écrivant cela, Nietzsche implique qu'une action d'un homme conforme à sa valeur la plus élevée lui procure un sentiment de puissance. Personnellement, je comprends la motivation du martyr, mais sans situer son origine dans l'aspiration à la puissance ; je la situe simplement dans la prépondérance d'une valeur sur toutes les autres dans des circonstances données ; j'interprète donc les mots *"aspiration à la puissance"* comme signifiant *"volonté de puissance"*.

Que mon action soit bénéfique ou maléfique, Nietzsche rappelle qu'elle est toujours motivée par ma volonté de puissance, c'est-à-dire mes pulsions et l'idée que je me fais du résultat de mon action.

Nietzsche rappelle aussi que je peux inspirer une souffrance à l'autre *en étant supérieur à lui dans tel ou tel domaine* : un homme redoute instinctivement la supériorité d'un autre, parce qu'elle pourrait devenir un exercice de puissance sur lui,

ou à son détriment quand nous sommes en concurrence pour atteindre un même but.

> C'est ainsi que beaucoup de conducteurs détestent être dépassés par des véhicules plus rapides : ils se sentent en état d'infériorité par rapport à leurs conducteurs. Toute femme déteste rencontrer un homme en présence d'une femme plus belle ou plus jeune, rivale potentielle en matière de séduction.

« A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire » (*Le Cid*, acte II scène II)

Nietzsche affirme la même chose que cette citation de Corneille, en écrivant :

> *"Une proie facile est un objet de mépris pour les natures fières, elles ne ressentent un sentiment de bien-être qu'à la vue […] de biens difficilement accessibles ;"*

Nietzsche appelle « maîtres » les natures fières ci-dessus, personnes qui recherchent le défi, la difficulté, pour exprimer leur puissance de manière plus convaincante. Et il rappelle qu'à ses yeux, un maître ne peut vivre pleinement qu'en étant cruel envers les hommes moins forts que lui ou en état de faiblesse, qu'il pourrait vaincre trop facilement, ce qui l'empêcherait d'exprimer sa domination avec assez de force :

> *"…envers celui qui souffre, ils sont souvent durs, car il n'est pas digne de leur effort et de leur fierté"*

Ces maîtres ont un tout autre comportement vis-à-vis de leurs semblables :

> *"..ils se montrent d'autant plus obligeants envers leurs semblables, avec lesquels il serait en tout cas honorable de se battre et de lutter si l'occasion devait un jour s'en présenter. Baignés par le sentiment de bien-être de cette perspective, les hommes de la caste des chevaliers se sont habitués à se traiter mutuellement avec une exquise courtoisie."*

Après ces rappels, Nietzsche achève la déconstruction du sentiment de pitié :

> *"C'est chez ceux qui ont peu de fierté et n'ont pas la perspective de grandes conquêtes que la pitié est le sentiment le plus agréable. Pour eux, la proie facile - et tout homme qui souffre en est une - est quelque chose de séduisant. On vante la pitié comme la vertu des filles de joie."*

Pour Nietzsche, la pitié est donc une pulsion d'homme faible.

Remarque

Pour moi, un homme peut aussi éprouver un sentiment de puissance pour des raisons d'état physique (comme un sportif qui se sent en forme), ou parce qu'il a pris un stimulant ou une drogue.

4.5.1 Amour-possession et amour de la nouveauté

Source : *"Le Gai savoir"* §14 *"Tout ce qu'on appelle amour"*

> *"Convoitise et amour : quelle différence dans ce que nous éprouvons en entendant chacun de ces deux mots ! - et cependant, il pourrait bien s'agir de la même pulsion* [4] *sous deux dénominations différentes…"*

Nietzsche le pense, en effet, même s'il écrit sa conviction sous forme de questions :

> *"Notre amour du prochain n'est-il pas une aspiration à une nouvelle « possession » ? Et de même notre amour du savoir, de la vérité et de manière générale toute l'aspiration à des nouveautés ?"*

En rapprochant ce texte du précédent (§13), qui traitait du sentiment de puissance, on voit que *les désirs de posséder et de savoir sont des formes de désir de puissance*.

Voici un résumé commenté d'idées de Nietzsche sur les comportements psychologiques relatifs à l'idée d'amour.

- Le sentiment de puissance dont il est question dans l'aphorisme précédent, §13, n'existe pas seulement pour *une action* sur une autre personne ; Nietzsche parle ici de la puissance qu'on ressent quand *on aime* une autre personne.

  Lorsque j'aime une personne et en suis aimé, j'appelle mon sentiment *amour*. J'ai alors l'impression qu'elle est à moi, que je peux en faire ce que je veux, que sa joie et sa tristesse dépendent de moi, que son amour m'est dû - et à moi seul.

  Le sentiment de possession que j'éprouve à son égard vient de ce que je me suis incorporé psychologiquement cette personne, qu'elle vit en moi, qu'elle fait partie de moi. La perdre ou perdre son amour serait perdre une partie de moi-même.

  Mais si un autre homme l'aime aussi, j'appelle son sentiment *convoitise*, parce qu'en me remplaçant dans l'amour de la personne que j'aime il me priverait d'une partie de moi-même, partie qui m'appartient et à laquelle je tiens.

  Nietzsche constate donc que les mots amour et convoitise désignent le même sentiment chez deux personnes différentes ; mais amour est positif, approbateur, tandis que convoitise est négatif, désapprobateur. Si j'aime une personne qui m'aime en retour, elle ne s'intéresse qu'à moi et j'en prive le reste du monde, égoïste que je suis !

- Nietzsche généralise le sentiment d'amour-possession pour une personne à l'amour *pour une nouveauté*, quelque chose qu'un homme pourrait s'incorporer et qui le ferait se sentir plus grand ou plus fort, satisfaisant donc davantage sa volonté de puissance. Exemples cités : l'amour du savoir, de la vérité, ou de tout ce qu'on *n'a* pas ou qu'on *n'est* pas, mais qu'on désire avoir ou être.

- Autre extension de l'amour-possession : lorsque je fais du bien à une autre personne dans le besoin j'exerce un pouvoir sur elle, et d'autant plus qu'elle devient dépendante de mes bienfaits : nous l'avons vu au §13.

- Tout désir suppose un phantasme, c'est-à-dire une représentation [9] idéalisée mais imaginaire de la chose désirée et du plaisir qu'on éprouvera lorsqu'on la possédera. Hélas, lorsqu'on la possède enfin, sa réalité est souvent décevante par rapport à l'image idéale qu'on s'en faisait, et on est déçu ou à tout le moins partiellement insatisfait ; un désir satisfait entraînant donc le plus souvent un nouveau désir, *le désir est insatiable*. Et dans les rares cas où la possession satisfait le désir, une accoutumance arrive au bout d'un certain temps et diminue ce plaisir jusqu'à créer un nouveau désir : l'homme désire alors posséder davantage ou quelque chose de nouveau.

L'homme tire son plaisir ou son déplaisir de *la croissance ou de la décroissance* de ce qu'il possède ou de son emprise, pas de la *quantité* possédée ou dominée : c'est ainsi qu'agit sa volonté de puissance. En somme, gagner une somme d'argent fait plus plaisir que la posséder.

Je rapproche la position de Nietzsche de celle de Sartre, lorsqu'il parle du « non-être » et des aspirations qu'il génère. Pour Sartre, la conscience de l'homme constate à tout moment une insatisfaction, un manque de quelque chose qu'il appelle « manque d'être » ou « non-être » [56]. Cette opinion est confirmée par des recherches récentes : le mécanisme biologique de désir du cerveau humain, avec sa dopamine (un neurotransmetteur d'anticipation agréable), rend hors d'atteinte une satisfaction totale, en ne permettant au mieux qu'une satisfaction partielle laissant subsister certains désirs. Le psychisme de l'homme réagit à cette insatisfaction en générant sans cesse des besoins physiques et des désirs psychologiques. Et ces recherches expliquent aussi pourquoi on finit par se lasser de tout ce qu'on possède, si remarquable soit-il, comme Nietzsche le remarque.

Dans *"Le Gai savoir"* §15 *"De loin"*, Nietzsche rappelle que lorsqu'on a satisfait un désir et le phantasme qu'il suppose, on est déçu. Il affirme que beaucoup de choses désirables supposent qu'on les regarde à distance en les idéalisant, donc en ne cherchant pas à les posséder complètement. Et par extension, il pense que certains hommes ont intérêt à mal se connaître, pour conserver une bonne image d'eux-mêmes.

La femme de mon ami Pierre vient d'être opérée de la cataracte. Au téléphone, je demande à Pierre si maintenant elle voit bien. Il me répond : « Hélas, oui. Maintenant elle parle de divorcer ! »

- Si un autre homme convoite quelque chose que j'ai, je suis prêt à lutter pour défendre ce bien même si je m'en suis lassé, pour me protéger d'une diminution de mon patrimoine ou de mon emprise.

  Faut-il citer l'exemple de la vie en couple ? La moitié des couples français, mariés ou non, se séparent après moins de 6 ans parce qu'un au moins de ses membres s'est lassé de l'autre et cherche la nouveauté. Mais pendant que le couple existe, chacun de ses membres prend mal la convoitise d'un étranger pour l'autre. Le désir égoïste d'une nouvelle conquête est souvent assez fort, hélas, pour que celui qui la désire lui sacrifie le bonheur de ses enfants, qui souffrent toujours quand leurs parents se séparent.

- Variante de l'amour physique, l'amitié profonde et partagée peut elle aussi entraîner un sentiment de possession jalouse et exclusive.

4.5.2 Répondre à la retenue des sentiments par une égale retenue

Dans *"Le Gai savoir"* §16 *"Franchir la passerelle"*, Nietzsche décrit le comportement à adopter dans une relation avec une personne qui refuse de laisser voir ses émotions.

De telles personnes dissimulent ces émotions en tant que faiblesses qu'un autre pourrait exploiter à leur détriment. Tant qu'elles croient avoir caché à un autre leurs sentiments sur quelque chose d'important, leur comportement vis-à-vis de cet autre est normal. Mais si elles s'aperçoivent que l'autre les a percées à jour, elles pensent avoir subi un échec en perdant le bouclier qui les protégeait, elles

se sentent brusquement en état d'infériorité par rapport à lui, désormais considéré comme agresseur, et se mettent en colère.

Dans les relations avec une telle personne, Nietzsche recommande donc d'adopter la même attitude de retenue qu'elle : ne pas exprimer d'émotions vives, ne jamais montrer qu'on a deviné les siennes.

Ma propre expérience étend ce conseil de réponse à la retenue par la retenue à d'autres comportements modérés d'un interlocuteur.

- S'il parle à voix basse, ne pas élever la voix.
- S'il parle lentement, adopter le même rythme.
- S'il exprime une crainte de quelque chose, ne pas montrer qu'on ne la craint pas, mais affirmer qu'on le soutient contre ce danger.
- S'il garde ses distances par rapport à vous, ne l'envahissez pas en tentant brutalement de vous rapprocher de lui. Une personne réservée se sent dominée, donc rabaissée, lorsqu'un ami lui témoigne trop d'amitié, c'est-à-dire plus d'amitié qu'elle n'oserait elle-même lui en témoigner. Un excès d'initiatives amicales, par exemple pour préserver sa santé, organiser ses distractions ou même simplement l'informer, est perçu comme un envahissement, une tentative de décider à sa place qui le rabaisse. Lorsqu'on a une personnalité extravertie, il faut donc laisser à celui qui en a moins suffisamment d'espace pour qu'il s'exprime et agisse, sinon on peut perdre son amitié ou - si ce n'est pas un ami - le faire fuir.

C'est là une attitude de non-confrontation et de coopération facilitant parfois l'établissement d'une confiance réciproque ; tant pis si Nietzsche la qualifierait d'attitude d'esclave.

4.6 Comment gérer les contraintes qu'on subit

Dans *"Le Gai savoir"* §17 *"Motiver sa pauvreté"*, Nietzsche explique qu'un homme souffre moins de sa pauvreté lorsqu'il peut en attribuer la responsabilité à quelqu'un d'autre ou à des circonstances indépendantes de sa volonté. En ne se sentant pas responsable de son malheur, il l'accepte plus facilement.

<u>L'homme a besoin de se sentir valorisé et craint de se sentir dévalorisé</u>

Un homme pauvre se sent rabaissé lorsque cette pauvreté se voit. Nietzsche lui conseille donc de dissimuler chaque marque de sa pauvreté derrière un signe de nécessité. Par exemple il conseille à un jardinier pauvre, qui ne dispose que d'un mince filet d'eau pour arroser son jardin, d'installer une statuette dont le caractère artistique suggérera le goût des belles choses caractérisant l'aisance financière.

Le besoin psychologique de présenter aux autres une image non dévalorisante est connu depuis longtemps. Ainsi Adam Smith, le père des lois de l'économie, écrivait en 1776 dans son célèbre livre [47] :

> « …aujourd'hui, dans presque toute l'Europe, un ouvrier à la journée, tant soit peu honnête, aurait honte de se montrer sans porter une chemise ; et un tel

dénuement annoncerait en lui cet état de misère ignominieuse dans lequel on ne peut guère tomber que par la plus mauvaise conduite. »

Selon la manière dont on la présente, une obligation peut être jugée différemment

On peut étendre la portée du conseil de Nietzsche : le jugement qu'un homme porte sur une contrainte ou une obligation désagréable qu'il subit dépend de l'origine qu'il lui attribue. Une même contrainte ou obligation peut être jugée pénible, acceptable ou vécue avec enthousiasme selon la manière dont l'homme l'a reçue.

Mark Twain nous en donne un exemple dans *Les aventures de Tom Sawyer* [75]. Puni par sa tante pour avoir fait des bêtises, Tom doit blanchir une clôture à la chaux, obligation qu'il juge *pénible* ; (si au moins sa tante l'avait payé pour faire ce travail, Tom l'aurait trouvé *acceptable*). Alors Tom a une idée : il présente ce travail à des copains comme une tâche de haute responsabilité réservée à des privilégiés. Chacun de ces copains a alors envie de blanchir une partie de la clôture, et accepte de payer à Tom le droit de le faire. Lorsque toute la clôture est blanchie, Tom est devenu riche des trésors de ses copains : billes, piécettes, etc. Et chacun de ces copains a fait son travail *avec enthousiasme*, fier de faire partie des privilégiés.

4.6.1 De la répression des passions

Source : *"Le Gai savoir"* §47 *"De la répression des passions".*

Nietzsche refuse toute autorité ou contrainte d'origine sociétale au nom de la libre expression de la volonté de puissance indispensable au bonheur. Dans ce texte, il justifie ce refus par ce qui s'est passé du temps de Louis XIV et de ses successeurs. Dans tout le royaume de ces rois absolus régnaient le respect et l'ordre, et l'exigence pour chacun d'une grande maîtrise de soi. L'usage de la Cour et des gens bien élevés considérait, à l'époque, l'expression des passions comme réservée *"aux natures « vulgaires », plus grossières, bourgeoises, rustres"* ; on appréciait un langage sobre et mesuré, comme celui des tragédies de Corneille et Racine. L'exigence d'ordre allait jusqu'aux jardins « à la française », avec leurs symétries et alignements parfaits, et leurs arbustes impeccablement taillés ; à l'état naturel, la végétation « faisait désordre ».

A force d'être observée par les gens bien élevés, l'habitude du langage mesuré finit par affaiblir les passions elles-mêmes, en habituant les personnes à se maîtriser en toutes circonstances. La modération des sentiments fut si bien intériorisée qu'au siècle suivant les gens instruits avaient *"un caractère gracieux, plat, cabotin"* : ils étaient devenus incapables d'être mal élevés *"au point que l'on n'essuyait même une offense et* [on] *n'y répliquait que par des paroles obligeantes."*

J'observe que la réaction à cet étouffement des sentiments violents fut le Romantisme du XVIIIe siècle et le Naturalisme du XIXe, où l'expression de la violence des sentiments devint le genre littéraire en vogue avant d'être admise dans la culture populaire jusqu'à notre époque.

Nietzsche avait remarqué avec plaisir cette évolution :

"[A notre époque] je vois partout, dans la vie comme sur scène, et au suprême degré dans tout ce qu'on écrit, le sentiment de bien-être que causent tous les

déchaînements et les comportements passionnels les plus grossiers : on exige désormais une certaine expression de passion débridée, - mais pas la passion elle-même !"

De nos jours, il suffit d'ouvrir un poste de télévision ou de regarder un film policier ou d'anticipation, pour être abreuvé de violence, de langage bestial, de comportements barbares, d'exhibitions sexuelles. Après avoir dévalué l'essentiel des valeurs morales de notre héritage judéo-chrétien, notre société occidentale a perdu aujourd'hui le respect de l'autre [1g].

Nietzsche avait prévu cette évolution, en concluant son texte par :

"On finira malgré tout par l'obtenir [la passion] de la sorte, et nos descendants posséderont une sauvagerie authentique et non plus une simple sauvagerie et barbarie des formes."

Voir les définitions de la barbarie.

Conclusion

Nietzsche ne pouvait que détester le bridage des passions par les règles de vie d'une société. Il se réjouit donc du relâchement de l'expression à son époque et prédit l'arrivée d'une liberté authentique, caractérisée par la sauvagerie des mœurs.

4.6.1.1 Influence du langage sur les passions - Expression de l'inexprimable

Voici une extension de la remarque de Nietzsche (*"Le Gai savoir"* §47 *"De la répression des passions"*) sur l'influence du langage sur les passions : *la pensée consciente ne fonctionne qu'avec des mots et des associations de mots en phrases*. Ainsi, un sentiment pour lequel on manque de mots demeure inexprimable autrement que de manière primitive, par exemple par des cris et des actes de violence. Nietzsche le rappelle dans *"Aurore"* §257 *"Mots présents à notre esprit"*, en insistant sur le caractère approximatif, imprécis, de la relation entre pensées et mots :

"Nous savons seulement exprimer nos pensées avec les mots que nous avons sous la main. Ou plutôt, pour exprimer tous mes soupçons : nous n'avons à chaque moment que la pensée pour laquelle nous sont présents à la mémoire les mots qui peuvent l'exprimer approximativement."

Il ajoute, dans *"Par-delà bien et mal"* §296 :

"Quelles choses fixe notre pinceau de copistes, […] nous qui n'éternisons que ce qui se laisse écrire, quelles sont les seules choses que nous puissions fixer ? Hélas ! rien que ce qui est sur le point de se flétrir et dont le parfum déjà s'évapore."

Nietzsche admet là qu'il y a des choses ou des nuances qui ne se laissent pas écrire faute de mots, des pensées fugaces qu'on aimerait pourtant écrire pour s'en souvenir. Il montre aussi là que ce genre de pensées compte à se yeux de philosophe, donc qu'il pense parfois de manière intuitive, imprécise, et qu'il voudrait faire partager ces pensées-là à ses lecteurs.

Ce désir chez un philosophe me met mal à l'aise : écrire des intuitions et des sentiments vagues est l'affaire des poètes et romanciers, pas celle des philosophes ; *la philosophie est chose trop sérieuse pour tolérer des pensées floues, difficilement exprimables, parce qu'elles sont trop souvent fumeuses ou même fausses* ; nous en

avons déjà parlé à propos de L'exigence de clarté de Schopenhauer. Hélas, Nietzsche pousse la provocation plus loin en revendiquant son expression incompréhensible, et encore plus loin dans *"Le Gai savoir"* §299 *"Ce que l'on doit apprendre des artistes"*, où il veut que l'on vive, que l'on philosophe et que l'on s'exprime avec un souci esthétique.

Je n'arrive pas à comprendre comment un penseur peut prendre délibérément le risque d'être mal compris ou incompris, et de décourager de nombreux lecteurs par la difficulté d'interprétation de ses textes.

Je reconnais pourtant que Nietzsche a eu raison d'écrire que *des valeurs* peuvent se manifester, avec des jugements Bien/Mal, de manière inexprimable avec des mots.

4.6.1.2 Les jeunes Français qui manquent de mots

C'est pourquoi, en France, les adolescents (souvent d'origine immigrée) dont le vocabulaire est limité à un millier de mots sont incapables de comprendre le monde où ils vivent. Ils ressentent tout par rapport à eux-mêmes sous forme instinctive d'émotions, de « bien » ou « mal ». Et comme - faute de mots - ils ne peuvent conceptualiser ce qu'ils voient ou entendent [43], ils ne peuvent en juger autrement que comme « inquiétant » ou « non inquiétant », « valorisant pour eux » ou « dévalorisant ». Ils réagissent alors à ce qui leur déplaît par de la violence, qu'il s'agisse d'un regard, de la présence d'un policier, ou même de tout ce qui représente la société française organisée : agression d'infirmières qui viennent soigner leurs voisins, incendie et dégradation d'écoles et autres bâtiments publics, vols, etc.

Comme l'incapacité de comprendre le monde est inquiétante, ces jeunes se groupent en bandes auxquelles l'appartenance les rassure. Dans une telle bande il se forme des valeurs, opinions et attitudes de groupe, c'est-à-dire une sous-culture. Celle-ci est primitive et brutale ; elle rejette tout apprentissage scolaire, toute manifestation d'intelligence. Un membre de la bande ne se sent bien qu'au sein du groupe. La bande rejette tout « étranger », défend un territoire.

L'appartenance à cette sous-culture des banlieues françaises se remarque dès la première phrase prononcée par un de ses jeunes : c'est un mélange de mots d'origine française, arabe et africaine, riche en exclamations, avec un accent prononcé et un débit rapide. Cette « langue des banlieues » - la seule que parlent ces jeunes en échec scolaire - étant incompréhensible pour un Français de culture traditionnelle, les entreprises refusent souvent de les recruter car elles craignent des difficultés de communication : comment un de ces jeunes pourrait-il parler avec un client ?

Tout cela est expliqué en détail dans [80].

4.6.2 La morale de chacun est dominée par son surmoi

(Voir ou revoir les définitions du *ça*, du *moi* et du *surmoi* [81].)

Dans *"Le Gai savoir"* §50 *"L'argument de l'isolement"* Nietzsche affirme que la valeur d'un homme à ses propres yeux compte moins que celle qu'il a aux yeux des autres : être dévalorisé à ses propres yeux est moins pénible qu'aux leurs.

Freud [107] dirait que « le *surmoi* est un juge du *moi* ». Nietzsche attribue cette prépondérance du jugement d'autrui à la crainte d'isolement : l'homme que les autres jugent mal risque d'être exclu de leur groupe. Nietzsche considère que l'homme a

intériorisé la prépondérance de la valeur aux yeux des autres, qui est devenue un "*instinct*". Et comme il méprise les gens qui se plient aux usages en vigueur au lieu de se comporter en individualistes indépendants, il qualifie avec mépris les hommes (membres de leur société influencés par elle) de "*troupeau*".

Commentaires

Je trouve fort juste la remarque de Nietzsche sur l'importance comparée des valeurs d'un homme à ses propres yeux et aux yeux des autres : l'homme peut ne pas révéler aux autres une dévalorisation à ses propres yeux, alors qu'il ne peut leur cacher une dévalorisation qu'ils ont déjà constatée.

Je trouve également juste l'importance attribuée par un homme à la valeur (intériorisée) d'intégration à un groupe. L'appartenance à un groupe implique protection mutuelle contre les dangers extérieurs, entraide et solidarité.

Ces deux opinions intériorisées, l'importance comparée des valeurs et l'importance de l'intégration, sont des universaux. De nos jours, l'individualisme gagne et le respect des autres - donc de leur opinion - baisse ; j'ai étudié ce point dans [1g].

Je pense que chez les rares personnes qui, comme Nietzsche, affirment se moquer de l'opinion des autres, il y a une dose de mauvaise foi. Comme tous les hommes, ces personnes-là ont reçu de leur famille et de leur entourage les universaux précédents, devenus valeurs intériorisées. C'est leur raison qui leur fait mépriser l'opinion des autres, raison qui est donc en conflit avec ces deux valeurs subconscientes. En affirmant leur mépris, ces personnes font semblant que les valeurs accessibles à leur raison sont plus fortes que celles de leur subconscient (c'est-à-dire que les raisonnements de leur *moi* peuvent passer outre à leur *surmoi*), ce qui est faux.

4.6.3 La mauvaise réputation est pire que la mauvaise conscience

Dans *"Le Gai savoir"* §52 *"Ce qu'autrui sait de nous"* Nietzsche complète le §50 *"L'argument de l'isolement"* :

> *"Ce que nous savons de nous-mêmes et avons en mémoire n'est pas aussi décisif qu'on le croit pour le bonheur de notre vie. Un beau jour s'abat sur nous ce qu'autrui sait (ou croit savoir) de nous - et l'on s'avise alors que c'est cela qui est le plus puissant. On vient plus facilement à bout de sa mauvaise conscience que de sa mauvaise réputation."*

On se pardonne en général facilement ses travers et erreurs, mais on craint que les autres ne nous pardonnent pas la mauvaise impression que nous leur faisons : le jugement que leur prête notre *surmoi* [81] est plus puissant que celui de notre *moi*.

4.6.4 La magnanimité et ce qui lui ressemble

Source : *"Le Gai savoir"* §49 *"La magnanimité et ce qui lui ressemble"*

Un désir se manifeste par un phantasme, et c'est pendant qu'il phantasme (qu'il se projette dans l'avenir) que l'homme éprouve du plaisir [79]. Dès que son désir a été satisfait, la comparaison entre son fantasme (ce dont il rêvait) et la réalité est souvent décevante ; l'homme cesse alors d'être heureux et un nouveau désir apparaît en lui. (Développement ci-dessous).

Dans ce texte, Nietzsche décrit le comportement de gens aux désirs intenses, qui s'exacerbent par des phantasmes puissants [79], mais peuvent se satisfaire en imagination pour disparaître aussitôt après.

Avant Nietzsche, Rousseau écrivait en 1761 dans *Julie ou La Nouvelle Héloïse* :

> « On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espère, et l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux. »

Dans la mesure où un homme agit parce qu'il *espère* plus de bonheur, cette affirmation est eudémonique [66]. Et avant Rousseau, Aristote a formulé une doctrine de *l'eudémonisme rationnel*, selon laquelle le bonheur résulte d'un raisonnement qui découvre et compare la vérité, et non d'une émotion : si cette vérité est une certitude nouvelle qu'un désir sera satisfait, l'homme est heureux par anticipation.

Nietzsche qualifie la nature de ce genre de personnes de « magnanime », et il pourrait aussi la qualifier de « généreuse ». Pour un observateur étranger, le comportement d'un homme magnanime est très contrasté, passant subitement d'un violent désir (par exemple de vengeance) à un apaisement si complet qu'il *"pardonne à son ennemi, voire même le bénit et l'honore."* Dans ces cas-là il lui suffit, pour apaiser son désir, d'avoir son ennemi à sa merci ; il n'a pas besoin d'agir concrètement pour se venger, puisqu'en imagination il peut le faire.

Nietzsche explique cette magnanimité par le changement soudain, dans le psychisme de l'homme, de la pulsion [4] dominante : dès qu'il a la certitude de pouvoir satisfaire son désir, une pulsion de magnanimité remplace la pulsion de vengeance. Mais avant comme après le changement de pulsion, l'homme ne fait qu'obéir à une pulsion, il n'a pas de mérite moral, il n'est préoccupé que par lui-même, il reste aussi égoïste mais d'un égoïsme différent. (Développement ci-après).

Commentaire sur le changement soudain de pulsion

Le plaisir de l'homme étant de fantasmer, dès qu'il voit son désir sur le point d'être satisfait il ne peut plus fantasmer à son sujet ; il éprouve donc un « manque de fantasme » qui met fin à son plaisir, et souvent aussi une désillusion [79].

Pour retrouver du plaisir, l'homme doit donc chasser de son esprit le fantasme qu'il vient de satisfaire - d'où le pardon de l'ennemi - et remplacer la pensée pénible de la désillusion par une pensée positive, un nouveau fantasme associé à un nouveau désir. Ce nouveau fantasme est d'autant plus nécessaire à l'homme qu'en l'absence de désir et de passion il peut ressentir l'aspect tragique de sa condition : sa vie se terminera nécessairement par la mort, qu'il ne peut empêcher quoi qu'il fasse ; il faut donc qu'il s'empêche de penser à sa mort, donc qu'il s'emploie, tant qu'il est vivant, à trouver du bonheur en désirant sans cesse quelque chose. [93]

Commentaire sur la conclusion de Nietzsche concernant l'autre qualité d'égoïsme

Nietzsche conclut son aphorisme par :

> *"Il y a dans la magnanimité le même degré d'égoïsme que dans la vengeance, mais c'est une autre qualité d'égoïsme."*

Je trouve cette conclusion de Nietzsche profonde et d'une portée générale. Je pense que le libre arbitre de l'homme est une illusion, que chaque décision qu'il croit prendre librement - par exemple par devoir - n'est qu'obéissance à une valeur intériorisée (une pulsion ou une passion, dirait Nietzsche), éventuellement suivie d'un raisonnement pour justifier le choix à priori dicté par la valeur. Car dans la résolution de chaque problème qui le touche (c'est-à-dire dont le résultat a une valeur « bien » ou « mal » pour lui-même) le raisonnement d'un homme n'est qu'un outil au service de sa valeur dominante, il ne produit jamais une valeur dominant toutes les autres.

Ma position (« aucune action n'étant jamais désintéressée, on n'accomplit son devoir que dans l'espoir égoïste d'être heureux ») s'oppose à la position de Kant, dite « rigoriste ». Pour Kant, faire son devoir est un impératif catégorique [30], une obligation morale qui s'impose même sans espoir d'obtenir une récompense ou d'éviter un châtiment.

4.6.5 Où commence le bien

Dans *"Le Gai savoir"* §53 *"Où commence le bien"* Nietzsche pense que l'aptitude d'un homme à juger correctement une pulsion bonne ou mauvaise dépend de sa perspicacité : quand un homme ne voit pas dans un acte où est le mal parce qu'il n'est pas assez perspicace, il y voit du bien. La limite entre bien et mal est donc affaire de perspicacité ; elle varie d'un individu à un autre.

Nietzsche pense donc que les gens peu perspicaces, les enfants ou les gens du peuple (qu'il considère comme inférieurs), sont toujours gais, alors que les grands penseurs (qu'il considère comme supérieurs) ont un caractère toujours sombre et triste parce qu'ils sont plus clairvoyants, qu'ils voient mieux notre monde.

Critique

Nietzsche ne cite pas dans ce texte-ci des conditions qu'il cite dans d'autres : le jugement d'un homme est aussi influencé par des circonstances indépendantes de son intelligence, comme sa santé, son échelle de valeurs (qui dépend de sa culture et de la pression sociale, le *surmoi* [81]), des événements récents (incitant à l'optimisme ou au pessimisme selon qu'ils sont heureux ou malheureux), etc. Pourtant, souffrant lui-même beaucoup, Nietzsche aurait dû se douter de l'influence de cette souffrance permanente sur son jugement. Il aurait pu remarquer que la raison principale de la gaîté des jeunes n'est pas leur ignorance, c'est leur santé et l'énergie due à leur âge.

Il y a des contre-exemples à la relation nietzschéenne entre intelligence et optimisme ou pessimisme. En France, de nos jours, les sondages montrent que la majorité des gens sont pessimistes concernant la classe politique et l'économie, et effrayés par la mondialisation, les OGM, les ondes électromagnétiques nocives, l'énergie atomique, les « produits chimiques », etc. Et il y a toujours eu des gens supérieurement intelligents qui étaient en même temps des entrepreneurs optimistes, qui ont pris des risques.

Des études récentes montrent que le jugement d'une personne dépend aussi du nombre de décisions qu'elle a dû prendre récemment : prendre une décision entame son « capital décisions », qui ne se reconstitue qu'au bout de quelque temps, et plus vite si la personne absorbe du glucose.

> Expérience faite en Allemagne : l'acheteur d'une voiture neuve haut de gamme, qui vient de décider de signer le contrat d'achat et en est au choix des (nombreuses) options en discutant avec un vendeur, se comporte comme suit. Pour chacune des premières options que le vendeur lui présente, il prend le temps de réfléchir ; mais après la première vingtaine d'options qu'il a décidé d'acquérir ou non, son capital décisions est bien entamé et il examine les options suivantes avec moins de soin et moins de résistance au coût. Les vendeurs de voitures savent donc présenter les options d'un modèle dans un ordre qui incite le client à se décider plus vite pour les options les moins utiles ; ils peuvent ainsi, en moyenne, en vendre pour 1500 € de plus que si l'ordre avait été par catégorie d'options, c'est-à-dire logique [83].

Voir aussi l'influence du mode de pensée, automatique ou conscient.

4.6.6 Le désir de souffrance

Source : *"Le Gai savoir"* §56 *"Le désir de souffrance"*

Nietzsche affirme qu'il y a des *"millions de jeunes Européens qui ne peuvent plus supporter tout cet ennui ni se supporter eux-mêmes"*. Il parle là de nihilistes dont les valeurs sont tellement en conflit avec celles de la société et leurs espoirs de bonheur si réduits, qu'ils sont prêts à souffrir pour se valoriser en militant pour un idéal quelconque :

> *"D'où le tapage des hommes politiques, d'où le grand nombre de « situations de détresse » fausses, inventées, exagérées dans toutes les classes possibles et l'aveugle complaisance disposée à y croire."*

Nietzsche écrit au sujet de ces jeunes Européens :

> *"[Ils] exigent qu'on leur apporte ou leur fasse voir […] le malheur ; et leur imagination est déjà occupée à en faire un monstre, afin de pouvoir ensuite lutter avec un monstre."*

> *"Ils ne savent rien faire d'eux-mêmes - et ainsi ils tentent le diable en évoquant le malheur d'autrui : ils ont toujours besoin d'autrui ! Et sans cesse d'autres autruis !"*

La pensée de Nietzsche s'applique à notre société française contemporaine, où il y a des gens en conflit permanent avec elle. Il s'agit de gens qui ne construisent jamais rien, trop occupés qu'ils sont à contester ce qui existe. Ils fustigent une politique qui leur déplaît et inventent d'innombrables raisons d'en redouter les effets, avec des arguments du type : « Il peut arriver X, ce qui entraînera la catastrophe Y ! », où la situation X est extraordinairement improbable mais imaginable, et la catastrophe Y est très exagérée. Je pense par exemple à ces soi-disant écologistes, qui sont en réalité des contestataires de gauche désirant obtenir une *décroissance économique* au nom d'une prétendue défense de la santé ou de l'environnement.

4.7 Plaidoyer contre le désintéressement

Source : *"Le Gai savoir"* §21 *"Aux théoriciens du désintéressement"*

> *"On qualifie de bonnes les vertus d'un homme non pas par référence aux effets qu'elles ont pour lui-même, mais au contraire par référence aux effets que nous leur supposons pour nous et pour la société : - de tout temps, on a été bien peu « désintéressé », bien peu « non égoïste » en louant les vertus ! On aurait dû voir sans cela que les vertus (telles l'ardeur au travail, l'obéissance, la chasteté, la piété, la justice) sont la plupart du temps nuisibles à leurs possesseurs…"*

Nietzsche rappelle là que l'homme altruiste agit contre ses intérêts égoïstes et ses désirs. Il le fait parce qu'il a été conditionné par la culture de sa société, qui lui a inculqué certaines obligations morales de comportement.

> *"Si tu possèdes une vertu […] tu es sa victime ! Mais c'est précisément pour cela que le voisin fait l'éloge de ta vertu !"*

> *"…on plaint le jeune homme qui « s'est tué à la tâche » parce que l'on juge ainsi : « Pour l'ensemble de la société, même la perte du meilleur individu n'est qu'un faible sacrifice ! Dommage que ce sacrifice soit nécessaire ! […] par conséquent, on ne plaint pas ce jeune homme pour lui-même, mais au contraire parce que sa mort a privé la société d'un instrument dévoué et qui ne se ménage pas…"*

La société considère donc comme vertus des règles de comportement d'un individu dont elle profite au détriment de cet individu. Elle lui a enseigné ces règles en les faisant passer pour des vertus, donc en le trompant :

> *"L'éducation ne procède jamais autrement : elle cherche par une série d'attraits et d'avantages à incliner l'individu à une manière de penser et d'agir qui, une fois devenue habitude, pulsion et passion, règne en lui et sur lui contre son avantage ultime, mais « pour le plus grand bien commun »."*

Nietzsche démontre alors *la contradiction intrinsèque de la morale de l'altruisme*, qui prêche le sacrifice de chacun au profit de son « prochain » :

> *"Le « prochain » fait l'éloge du désintéressement parce qu'il en tire profit !"*

Mais si chacun se comporte selon les règles d'altruisme qu'il prêche aux autres, il travaille lui aussi contre son intérêt :

> *"Voilà qui indique la contradiction fondamentale de la morale qui est justement tenue en grand honneur aujourd'hui : les motivations de cette morale sont en contradiction avec son principe !"*

Critique

A première vue Nietzsche a raison, ses arguments sont soutenables. En fait le raisonnement qu'il fait dans cet aphorisme est incomplet, car il ne tient pas compte d'avantages que chaque homme tire de sa vie en société ; Nietzsche connaît pourtant ces avantages, nous l'avons vu.

> (En fait, lorsqu'elle concerne la société de ses rêves, la pensée de Nietzsche distingue entre deux classes d'hommes : les aristocrates et les esclaves, dont les droits et devoirs sont très différents. Le désintéressement se conçoit entre

deux aristocrates ou entre deux esclaves, mais pas entre un aristocrate et un esclave, ce dernier n'ayant que des devoirs envers le premier, qui peut disposer de lui à sa guise.)

En laissant entendre dans cet aphorisme que le désintéressement d'un homme va *toujours* contre ses intérêts, Nietzsche oublie donc l'argument de ces avantages, dont nous devons évaluer l'importance pour pouvoir juger de la validité globale de sa conclusion contre l'altruisme.

Si on applique la méthode généalogique de Nietzsche, en cherchant l'origine du désintéressement dans toutes les cultures, on découvre que cette origine range cette règle parmi les universaux, et que les sociétés qui durent et dominent les autres sont celles où l'intérêt public prime sur l'intérêt particulier, et dont la culture prescrit la solidarité et le patriotisme en plus de l'altruisme.

En fait, la société n'a pas le choix. Elle doit transmettre ces règles morales entre générations pour pérenniser son existence même ; celle-ci repose sur la solidarité, l'échange de services contre rétribution et la redistribution de taxes, et toutes les valeurs que Nietzsche dénonce au nom du droit à l'égoïsme et au chacun-pour-soi.

Pour Nietzsche, l'intérêt individuel passe avant l'intérêt public parce que c'est seulement ainsi que les instincts et pulsions les plus primitifs de chaque homme peuvent exprimer pleinement leur volonté de puissance.

L'homme qui vit en société échange certaines libertés contre des avantages, en respectant des obligations légales ou morales : comme l'écrit Rousseau, il y a un *Contrat social* [29b]. L'Histoire montre, par les progrès matériels et de sécurité des sociétés, que chaque individu a statistiquement intérêt à cet échange. De nos jours, il y a des sociétés où subsiste une forte habitude du chacun-pour-soi et d'hostilité envers les autres ; c'est le cas, par exemple, dans certaines sociétés arabes où la religion prescrit pourtant la charité, mais beaucoup d'hommes appliquent la maxime :

> « Moi contre mon frère ; moi et mon frère contre mon cousin ; moi, mon frère et mon cousin contre l'étranger. »

Un homme n'est altruiste, désintéressé, que s'il espère un retour, de son prochain ou de la société, lorsqu'il sera dans le besoin. Avec une mentalité d'hostilité, il n'y a pas assez de respect de l'autre pour qu'on respecte son opinion et ses droits, les luttes entre tribus et entre partis sont féroces et incessantes, la démocratie n'est pas pérenne, seule la tyrannie l'est, par exemple avec des sociétés tribales. Exemples : la Syrie, l'Irak, la Lybie ou le Liban. Hobbes a bien étudié ce problème.

Par contre, dans une société où il y a une habitude de respect de l'autre, de résolution des divergences par débat et concertation, la démocratie apporte à chacun le maximum de bienfaits. Exemples : les pays du nord de l'Europe.

Conclusion : en ne considérant qu'un aspect du problème de justification du désintéressement, Nietzsche arrive à une conclusion bien plus fausse que juste.

Voir aussi :

- Désintéressement et égoïsme : un homme ne peut agir que par intérêt.
- Vivre, c'est être égoïste, cruel et soumis à ses pulsions et *"affects"*.
- Corruption et décadence selon Nietzsche.

4.8 Décadence et corruption selon Nietzsche

Nietzsche emploie souvent les mots « décadence » et « corruption ».

Définition nietzschéenne de la décadence

Nietzsche définit la décadence :

- Dans *"Le cas Wagner",* avant-propos :

  "Si l'on a le coup d'œil pour discerner les symptômes de la décadence [on trouve :] *la vie appauvrie, la volonté de périr, la grande lassitude."*

- Dans *"L'antéchrist"* §17 :

  "Partout où, d'une façon quelconque, la volonté de puissance diminue, il y a chaque fois un recul physiologique, une décadence."

  Il y a donc une relation entre décadence et maladie : comme la maladie, la décadence dégrade le fonctionnement des instincts [5] et pulsions [4], la volonté de puissance s'affaiblit ; voir aussi : Quantité de force.

- Dans FP XIV, 14 [94] :

  "Ils présentent, tour à tour, les formes typiques de la décadence, ces grands philosophes : l'idiosyncrasie morale et religieuse ; l'anarchisme ; le nihilisme ; le cynisme ; l'hédonisme ;…"

Définition nietzschéenne de la corruption

On trouve dans *"L'antéchrist"* §6 *"Les symptômes de corruption"* :

> *"J'entends corruption […] au sens de décadence : je prétends que toutes les valeurs qui servent aujourd'hui aux hommes à résumer leurs plus hauts désirs sont des valeurs de décadence. J'appelle corrompu soit un animal, soit une espèce, soit un individu, quand il perd ses instincts, quand il choisit et préfère ce qui lui est désavantageux."*

En rapprochant cet aphorisme de celui sur le désintéressement (*"Le Gai savoir"* §21) on voit que *Nietzsche considère le désintéressement (l'altruisme) comme une des marque de la décadence*, à côté des autres valeurs qui résument les plus hauts désirs de l'homme moderne. Il explique son point de vue par l'application de son critère de jugement de tout fait, de toute proposition, par rapport à son intérêt pour la vie dans la citation ci-dessous, que nous avons déjà vue :

> *"La vie elle-même est pour moi l'instinct de croissance, de durée, l'accumulation des forces, l'instinct de puissance : où la volonté de puissance fait défaut, il y a déclin. Je prétends que cette volonté manque dans toutes les valeurs supérieures de l'humanité - que des valeurs de déclin, des valeurs nihilistes, règnent sous les noms les plus sacrés."*

Nous avons vu que Nietzsche définit le nihilisme réactif comme la domination de forces réactives (d'hommes faibles), qui dénoncent et nient la vie réelle (d'où le terme *nihilisme*) ; Nietzsche est donc cohérent lorsqu'il dénonce l'altruisme comme une négation de la vie réelle, négation qui est à ses yeux signe de décadence.

Socrate et Platon, les fauteurs de décadence

Nous avons vu que Platon, comme son maître Socrate, défendait la primauté de la Raison et de l'âme sur le corps et le désir naturel de richesse, au nom de la sagesse, doctrine morale opposée à celle de la volonté de puissance de Nietzsche. Celui-ci a donc méprisé Socrate, en qui il voyait un plébéien *décadent*, c'est-à-dire un « esclave » à l'opposé des aristocrates grecs traditionnels qui étaient des « maîtres ». Pour Nietzsche, en niant les valeurs du plaisir instinctif Socrate niait la vie : c'était donc un *nihiliste*. Cette vision négative de la vie le faisait souffrir : Nietzsche raconte dans *"Le Gai savoir"* §340 *"Socrate mourant"* et dans *"Le crépuscule des idoles"* - *"Le problème de Socrate"* §1 que celui-ci fut si content de mourir qu'il demanda qu'on remercie le dieu médecin Asclèpios (Esculape) de le délivrer de la maladie de la vie. Socrate a accepté de mourir plutôt que de cesser de militer pour la Raison, la Vérité, le perfectionnement de l'âme [78], ce qui faisait enrager Nietzsche.

Corruption au sens « changement en mal »

Nietzsche emploie aussi le mot corruption au sens habituel de changement en mal. Il écrit dans *"L'antéchrist"* §5 :

> *[Le christianisme] a gâté même la raison des natures les plus intellectuellement fortes en enseignant que les valeurs supérieures de l'esprit ne sont que péchés, égarements et tentations. Le plus lamentable exemple, c'est la corruption de Pascal qui croyait à la corruption de sa raison par le Péché originel [25], tandis qu'elle n'était corrompue que par son christianisme !"*

4.8.1 Les signes de décadence d'une société

Dans *"L'antéchrist"* §6 *"Les symptômes de corruption"*, Nietzsche décrit les 4 signes suivants de corruption d'une société, c'est-à-dire de décadence. Ces symptômes s'ajoutent à *l'inversion de valeurs* citée là, là et là.

Le développement des superstitions selon Nietzsche

Lorsque la décadence apparaît dans une société, diverses superstitions s'y développent au détriment des croyances acceptées jusque-là. Une superstition est une marque d'indépendance intellectuelle où chaque superstitieux choisit ce qu'il croit, en véritable individualiste ; c'est un progrès par rapport à une croyance parce que l'intelligence y a sa part.

Nietzsche remarque que les Lumières [26] ont remplacé les croyances basées sur une religion révélée par des convictions basées sur la raison et les faits avérés. Mais il traite ces convictions de *"superstitions"*, parce qu'elles remplacent les idoles du christianisme par d'autres tout aussi fallacieuses : au lieu de se prosterner devant les idoles religieuses (au détriment de leur bonheur, parce que la morale chrétienne est hostile à la vie), ceux qui croient aux Lumières croient que la Raison leur apportera le bonheur grâce à la Science, idole nouvelle tout aussi erronée. Nietzsche a, en effet, combattu vigoureusement l'idée que la Science donne du sens à la vie, et que sa pratique est favorable à la volonté de puissance de l'homme.

Dans son livre *"Le crépuscule des idoles (Comment on philosophe au marteau)"* Nietzsche recourt à un « marteau » pour ausculter les idoles (les idéaux) afin de déterminer si elles sont creuses, c'est-à-dire si en les adorant on adore des idées

creuses, des superstitions, des illusions. L'auscultation consiste à chercher l'origine de ce qui est apparent - les valeurs morales, en remontant jusqu'à ce qui est caché - les pulsions du corps [4] : c'est une recherche généalogique.

Le marteau peut aussi servir à ausculter de la musique pour voir si elle est décadente, malade comme celle de Wagner. Et le *"crépuscule"* du titre est le déclin d'une société décadente, avec ses illusions et ses valeurs fausses.

L'amollissement

Dans une société décadente, il y a à la fois un relâchement des mœurs et un amollissement où les gens veulent moins de violence ; mais leur instinct violent s'exprime avec encore plus de prodigalité en amours et haines. N'étant plus freinée par les croyances religieuses, la Connaissance se développe (comme l'explique si bien [7]) *"en flamboyant jusqu'au ciel"*.

La puissance du verbe

Contrairement à l'opinion générale qu'une société décadente est *moins* cruelle que les sociétés antiques, avec leurs tortures et leurs jeux de cirque, Nietzsche affirme qu'elle est *plus* cruelle, mais d'une cruauté différente, la cruauté des mots :

> *"…les blessures et les tortures qu'on inflige par la parole et le regard parviennent à leur état d'élaboration suprême aux époques de corruption, - c'est seulement alors que l'on crée la méchanceté et le plaisir pris à la méchanceté. Les hommes de la corruption sont pleins d'esprit et calomniateurs ; ils savent qu'il y a bien d'autres manières de commettre un meurtre que le poignard et l'agression, - ils savent aussi que l'on croit à tout ce qui est bien dit."*

L'éloquence, la force du verbe, sont encore plus puissants à notre époque du fait des media. Une calomnie, une fausse nouvelle, une photo truquée, une interprétation fausse de l'islam, propagées par Internet et ses réseaux sociaux, peuvent pousser leurs victimes au suicide ou au terrorisme. L'éloquence haineuse d'Hitler a poussé des millions d'Allemands et d'Autrichiens à l'antisémitisme et à la guerre de conquête « d'espace vital » (en allemand : Lebensraum).

La domination de tyrans

Selon Nietzsche, lorsque l'amollissement de la société fait que *"ses mœurs tombent en décadence"*, des individus à la personnalité de leader en prennent les commandes.

> Cette opinion est illustrée en France par les années qui ont précédé la Révolution et ont duré jusqu'au Consulat. Des gens intrépides et influents comme Danton, Robespierre, Saint-Just et Hébert ont pris le pouvoir, balayant la monarchie à bout de souffle. En quelques années, les révolutionnaires ont imposé la Terreur sous prétexte des nécessités de la lutte contre des ennemis, de l'étranger comme de l'intérieur.

Nietzsche affirme que ce régime de tyrannie collégiale n'a qu'un temps : les tyrans au pouvoir finissent exécutés et un *"tyran final"* prend la totalité du pouvoir.

> Je ne sais si Nietzsche a écrit cet aphorisme en pensant à la France, mais il est exact que la Révolution s'est achevée par la prise du pouvoir par Napoléon, d'abord Premier consul, puis Empereur.

Le tyran final devient un souverain aussi absolu que l'étaient les rois sous l'Ancien régime, mais au moins il apporte la paix et un progrès des valeurs et des institutions.

> Napoléon, que Nietzsche cite dans cet aphorisme, a réorganisé la France et lui a donné de nouvelles lois, qui subsistent encore de nos jours pour l'essentiel.

Nietzsche conclut son aphorisme en écrivant que la décadence des époques de corruption produit finalement dans une société de grands progrès, de grandes innovations porteuses d'avenir. Pour dire que c'est lors d'une période de décadence que le génie d'un peuple arrive à maturité et qu'il en recueille les fruits, Nietzsche conclut :

> *"Corruption n'est qu'un terme péjoratif pour désigner les <u>automnes</u> d'un peuple."*

Commentaires

Les 4 signes de décadence d'une société que Nietzsche décrit s'y rencontrent, en effet. Mais Nietzsche oublie qu'un pays décadent finit souvent vaincu et conquis par un peuple plus viril. Ce fut le cas pour les empires romain et turc, par exemple. Et de son côté, Karl Marx a expliqué, dans sa doctrine du Matérialisme historique, que lorsqu'une société est devenue décadente parce que ses modes de production et ses institutions ne correspondent plus aux forces des acteurs économiques, une révolution balaye ces institutions, institue de nouveaux rapports de production et y adapte le pouvoir politique.

La décadence d'une société peut donc aussi être caractérisée par ses déséquilibres, sources d'instabilité. Un peuple peut être conquis par un autre, qui lui imposera sa culture et ses institutions. Un système économique peut être remplacé par un autre, plus adapté aux forces de ses acteurs économiques.

4.8.1.1 La dégénérescence collective de l'humanité

Nietzsche n'a pas de mots assez durs pour stigmatiser l'évolution de notre société moderne vers la démocratie et son égalité des hommes. Il considère cette évolution comme une *dégénérescence*, dont la citation suivante permet d'apprécier la différence avec la décadence que nous venons de définir. Il écrit dans *"Par-delà bien et mal"* §203 :

> *"La dégénérescence collective de l'humanité jusqu'à « l'homme de l'avenir », tel que le conçoivent les nigauds et les crétins du socialisme, qui voient en lui leur idéal, cette dégénérescence, ce rapetissement de l'homme, réduit à n'être plus qu'un parfait animal grégaire (ou, comme ils disent, l'homme de la « société libre »), bestialisation de l'homme, ravalé au rang d'animalcule avec des droits égaux et des prétentions égales, - tout cela est <u>possible</u>, sans aucun doute !"*

Nietzsche trouve insupportable la doctrine socialiste (ou communiste) d'une société de l'avenir où les hommes seraient libres et égaux en droits et devoirs, et où il n'y aurait pas d'exploitation de certains par d'autres. Il reproche à une telle société d'empêcher les initiatives individuelles et la créativité en nivelant les hommes, en bloquant les ambitions de progrès, donc en leur faisant perdre leurs qualités d'hommes - ce qui en fait des dégénérés.
(Voir : Arguments de Nietzsche contre l'égalité et la démocratie)

4.8.2 La société française d'aujourd'hui est-elle décadente ?

En la jugeant selon les 5 critères de Nietzsche :

- *Il y a bien une inversion de valeurs* héritée de notre culture chrétienne. Exemples :
  - Beaucoup de Français détestent la richesse et soupçonnent les riches d'avoir volé leur fortune ou de l'avoir acquise sans mérite ;
  - On juge souvent une action d'après l'intention de son auteur plus que d'après son résultat ;
  - L'égalitarisme (issu du dogme chrétien d'égalité des âmes) entraîne des erreurs d'appréciation, comme l'incompréhension des inégalités de salaire imposées par la loi économique de l'offre et de la demande.
- *Il y a clairement des superstitions*. Exemples :
  - des peurs sans justification rationnelle : les OGM, les ondes de radiotéléphonie, la mondialisation, l'Union européenne, etc. ;
  - des espoirs sans justification économique : l'Etat peut créer des emplois de manière volontariste (possibilité limitée par le fait qu'ils doivent être financés par les impôts prélevés sur l'économie non-étatique) ; le niveau de vie et le niveau des prestations sociales peuvent être maintenus année après année quelles que soient la concurrence internationale et notre compétitivité, etc.
- *Il y a un relâchement évident des mœurs*, notamment du respect et de l'altruisme (voir [1g] - [100]).Il y a une phobie croissante de la violence ; le refus croissant des conflits entraîne une pusillanimité croissante des gouvernements, qui n'osent fâcher personne, et un refus des interventions militaires comportant le moindre risque. Il y a une demande croissante de compassion, une tolérance croissante à l'égard des viols de la loi (à l'occasion des grèves, des licenciements, de l'immigration, du respect des programmes scolaires…).
- *La puissance du verbe est plus grande que jamais*, depuis qu'Internet permet à chacun de publier et de s'adresser aux autres. Les media désinforment par manque de rigueur intellectuelle, ou par souci de créer l'émotion qui multiplie les lecteurs, auditeurs, téléspectateurs - et « amis » des réseaux sociaux [1e].
- Heureusement, *il n'y a plus de tyran en France* depuis la deuxième guerre mondiale, il y a seulement un pouvoir excessif de l'Elysée par rapport au gouvernement et au Parlement.

Décadence de l'Europe occidentale

Notre décadence est plus insidieuse, elle est économique. Nous avons pris l'habitude, pendant les années qui ont suivi la deuxième guerre mondiale jusque fin 1973 (1er choc pétrolier), d'un progrès constant du niveau de vie et de la protection sociale (maladie, retraite, chômage). Nous avons rédigé nos lois en conséquence et n'avons pas le courage de les remettre en question, malgré l'obligation de les financer en faisant exploser la dette nationale ; plus exactement, chaque citoyen est d'accord pour que tous les Français se serrent la ceinture à condition que chaque mesure d'économie s'adresse à d'autres que lui !

La mondialisation

Mais le progrès des transports (prix, rapidité) ; l'ouverture des frontières ; la circulation mondiale des investissements ; et l'industrialisation des pays géants (Chine, Brésil, Inde, Indonésie) et des pays pauvres d'Asie, ont produit la *mondialisation*, avec ses entreprises multinationales. C'est une réalité économique contre laquelle le refuge derrière des frontières fermées ou des barrières douanières et réglementaires ne marche pas : il y a des produits comme le pétrole que nous devons importer - donc payer avec des exportations. La mondialisation produit à la fois des articles industriels que nous sommes ravis d'importer à prix réduit, et une concurrence très dure qui détruit et délocalise nos emplois peu qualifiés. Et cette concurrence grandit chaque année, au fur et à mesure que, dans le monde, le nombre de travailleurs à bas salaires augmente dans l'industrie et que leur productivité s'accroît grâce à du matériel moderne.

La solution traditionnelle à un tel problème de concurrence est une *fuite en avant technologique* : au lieu de fabriquer de l'électroménager, que des Chinois savent aussi produire, nous devons fabriquer des Airbus - qu'ils apprennent à concevoir et fabriquer, mais sur lesquels nous avons encore quelques années d'avance.

Hélas cette fuite en avant n'est possible que tant que nous avons des techniciens et des chercheurs plus qualifiés que nos concurrents, et là il y a un gros problème : chez eux comme chez nous, le niveau technique et scientifique ne progresse que chez une partie de plus en plus réduite de la population. Tous les travailleurs ne peuvent devenir des ingénieurs d'Airbus, alors que tous peuvent assembler des réfrigérateurs. Les inégalités professionnelles vont donc croître, dans tous les pays, entraînant des inégalités de revenus de moins en moins acceptées. Peu à peu une uniformisation économique s'imposera, le niveau de vie moyen augmentant chez nos concurrents alors qu'il baissera chez nous ; il en résultera de plus en plus une baisse des prestations sociales et du niveau de vie, et une exaspération des citoyens, déçus par tous les gouvernements successifs dont ils ne comprennent pas l'impuissance.

Alors que les populations dont le niveau de vie croît acceptent évidemment leur sort, notre population française est dans le déni de réalité. Nous refusons d'accepter la réalité économique, en grande partie parce que nos politiciens et nos journalistes n'ont jamais eu le courage de nous expliquer son caractère inéluctable et les sacrifices qu'il nous impose. Pourtant, il y a de plus en plus d'exemples d'industries (comme l'automobile, en Europe et aux Etats-Unis) où les salariés ont dû accepter une baisse de salaires et d'avantages sociaux pour garder leur emploi.

Nous Européens, et nous Français en particulier, sommes en pleine décadence économique parce que nous ne renonçons pas à nos habitudes de niveau de vie et de prestations sociales, nous ne nous adaptons pas à la concurrence. Plus vigoureux que nous, les pays comme la Chine nous envahissent économiquement de plus en plus. Et après l'industrie, les Chinois s'avèrent plus compétitifs aussi dans les services. Exemples :

- En 2012 le port du Pirée, en Grèce, se développe vite et fait des profits depuis qu'il est géré en grande partie par des Chinois, alors que la partie encore gérée par des Grecs végète et accumule les déficits ;

- Le gouvernement algérien a confié des travaux publics énormes à des entreprises chinoises, bien qu'il ait 30% de chômeurs : le travail des immigrés chinois coûtait moins cher, était plus rapide et de meilleure qualité…

4.8.3 La décadence littéraire

Nietzsche applique son concept de décadence à la littérature d'un peuple.
Dans *"Le cas Wagner"* §7 il définit la décadence littéraire comme suit :

> *"Quelle est la caractéristique de toute décadence littéraire ? C'est le fait que la vie ne réside plus dans l'ensemble. Le mot devient souverain et fait un saut hors de la phrase, - la phrase se répand et obscurcit le sens de la page, - la page prend vie aux dépens de l'ensemble, - l'ensemble n'est plus un ensemble. Mais voici le symbole de tout style de décadence : chaque fois, anarchie des atomes, désagrégation de la volonté, « liberté de l'individu », pour parler le langage de la morale ; - ou, amplifié en théorie politique : « égalité des droits pour tous ». La vie, une égale vitalité, la vibration et l'exubérance de la vie refoulées dans les formations les plus infimes, - et le reste pauvre de vie. Partout la paralysie, la fatigue, l'engourdissement, ou bien l'état de guerre et le chaos : l'un et l'autre sautant toujours davantage aux yeux, plus on s'élève vers des formes supérieures d'organisation. La vie s'est tout bonnement retirée de l'ensemble : celui-ci est fabriqué, calculé, artificiel, c'est un artefact."*

La décadence littéraire est donc l'anarchie, par opposition à l'harmonie qui respecte les règles de structure d'un texte.

- Nietzsche voit une analogie entre cette décadence littéraire et une anarchie morale (*"« liberté de l'individu »"*). Il stigmatise la liberté individuelle qu'il encense dans le reste de son œuvre en tant que condition d'une réalisation de soi et d'une créativité conformes à la volonté de puissance ; comprenne qui pourra…
- Il voit ensuite une autre analogie entre cette décadence littéraire et la décadence politique caractérisée par l'égalité démocratique des droits, qu'il combat puisqu'il préfère une société aristocratique esclavagiste.

Il résume sa caractérisation de la décadence littéraire en faisant intervenir son critère de valeur habituel, « favorable ou hostile à la vie » : *"La vie s'est tout bonnement retirée de l'ensemble"*. Nietzsche considère aussi que vie bonne a besoin d'un équilibre entre les instincts du corps, et que cette analogie vaut pour une société où l'équilibre c'est « chacun à sa place », sans souci d'égalité.

4.9 La santé

Pour Nietzsche, la santé n'est pas le contraire de la maladie ; opposer santé et maladie chez lui relève d'un préjugé dualiste. La santé n'est pas un état, c'est (comme l'écrit si bien 5.) *un processus de dépassement de soi, conséquence de la volonté de puissance* ; Nietzsche le dit à propos des nouveaux philosophes dans *"Le Gai savoir"* §382 *"La grande santé"* :

> *"Nous, nouveaux, sans-nom, difficiles à comprendre, nous, enfants précoces d'un avenir encore non assuré - nous avons besoin pour un nouveau but d'un nouveau moyen aussi, à savoir d'une nouvelle santé, plus forte, plus rusée, plus opiniâtre, plus téméraire que ne l'ont été toutes les santés jusqu'à présent."*

> *"…celui qui veut, à partir des aventures de son expérience la plus personnelle, connaître les sentiments d'un conquérant et d'un découvreur d'idéal, et de même d'un artiste, d'un saint, d'un législateur, d'un sage, d'un savant, […] celui-là a avant tout besoin d'une chose pour ce faire, de la grande santé…"*

Comme le rappelle [4], pour Nietzsche le corps de l'homme est plus qu'un assemblage d'organes, c'est surtout une *hiérarchie de pulsions*. Ces pulsions sont un ensemble de processus bien coordonnés lorsque l'homme est sain, et anarchiques lorsqu'il est malade ou décadent. La qualité de l'association entre santé et maladie d'un homme conditionne sa résistance aux maladies et aux contretemps de la vie, son aptitude à les surmonter.

Le processus de santé se déroule d'une manière particulière dans chaque individu, il n'est pas le même pour tous les êtres vivants ou tous les hommes. Dans *"Le Gai savoir"* §120 *"Santé de l'âme"* on lit :

> *"…il n'y a pas de santé en soi. […] C'est de ton but, de ton horizon, de tes pulsions, de tes erreurs et en particulier des idéaux et fantasmes de ton âme que dépend la détermination de ce que doit signifier la santé […] Il existe donc d'innombrables santés…"*

Nietzsche étend ce rejet d'un concept de santé valable pour chaque individu au rejet de toute égalité entre les hommes :

> *"…plus on permet à nouveau à l'individuel et à l'incomparable de lever la tête, plus on se défait du dogme de l'« égalité des hommes » et plus il faut aussi que nos médecins se débarrassent du concept de santé normale, et en outre de régime normal, de cours normal de la maladie."*

Une fois qu'il s'est libéré des erreurs ci-dessus, un philosophe peut chercher des règles de vie bonne (Nietzsche parle de *"santé de l'âme"* nécessaire à la *"vertu"*), où le processus de santé se déroule de manière satisfaisante au sens de la volonté de puissance ; l'idéal et les aspirations d'un homme sain (au sens de Nietzsche) sont alors conformes à ses instincts et pulsions.

Santé d'une société - Culture saine

Enfin, Nietzsche étend métaphoriquement le concept précédent de *santé d'un homme* au concept de *santé d'une société* ; celle-ci doit être organisée pour permettre aux membres de l'aristocratie (la seule classe d'hommes qui compte !) de vivre et de se réaliser conformément à leur volonté de puissance. Il faut donc qu'elle ait adopté une culture appropriée, que Nietzsche qualifie de « saine ».

L'indispensable expérience de la maladie - Métaphore de la digestion

Nietzsche évoque la maladie :

- Dans *"Aurore"* §409 *"Maladie"*, Nietzsche fait de la maladie un affaiblissement :

  "Il faut par maladie entendre : l'approche précoce de la vieillesse, de la laideur et des jugements pessimistes, trois choses qui vont ensemble."

- Dans *"Ecce homo"* - *"Pourquoi je suis si sage"* §6, Nietzsche parle d'un *"instinct de guérison"*, attribuant ainsi le processus de résistance à la maladie à la volonté de puissance :

"Si l'on peut faire valoir quelque chose contre l'état de faiblesse, contre l'état de maladie, c'est qu'alors le véritable instinct de guérison s'affaiblit, et chez l'homme cet instinct est un instinct de défense et d'attaque. On ne sait plus s'affranchir de rien, on ne sait plus en finir, on se sait plus rien rejeter. Tout blesse. […] Etre malade, c'est déjà une forme de ressentiment. […] Libérer l'âme du ressentiment, c'est le premier pas vers la guérison".

- Dans FP XIV, 24 [1] Nietzsche accuse la « culture » allemande d'enseigner le déni de réalité au profit de la poursuite d'« idéaux » illusoires et d'une prétendue « culture classique ». Par une métaphore où l'état d'un estomac qui digère représente la force active ou réactive de l'esprit, il attribue ensuite cette aberration culturelle de l'« esprit allemand » à la mauvaise cuisine dont ce peuple se nourrit :

  "…l'origine de l'« esprit allemand » : il naît d'un estomac détraqué…"

On voit le lien que Nietzsche fait entre maladie (physiologique) d'une part, et pessimisme, ressentiment et culture aberrante (psychologiques) d'autre part. Nietzsche résume ce lien dans FP XIV, 24 [2] en faisant intervenir les instincts régis par la volonté de puissance :

"Contre la maladie, dont je suis le dernier à sous-estimer les bienfaits, j'aurais à objecter qu'elle affaiblit les instincts défensifs et offensifs de l'homme."

Non seulement la survenance de maladies est inévitable, mais Nietzsche affirme (sous forme de question, comme souvent) que la santé de la vie bonne ne peut se passer de l'expérience de la maladie :

"Enfin, la grande question demeurerait encore ouverte : celle de savoir si nous pourrions nous passer de la maladie, même pour le développement de notre vertu…"

Nietzsche justifie le caractère indispensable de l'expérience de la maladie dans le §3 de la préface du *"Gai savoir"*, dont voici des extraits commentés.

"Un philosophe qui a cheminé et continue toujours de cheminer à travers beaucoup de santés a aussi traversé un nombre égal de philosophies : il ne peut absolument pas faire autre chose que transposer à chaque fois son état dans la forme et la perspective les plus spirituelles, - cet art de la transfiguration, c'est justement cela, la philosophie. Nous ne sommes pas libres, nous philosophes, de séparer l'âme du corps, […] nous sommes encore moins libres de séparer l'âme de l'esprit."

Selon Nietzsche,donc, les états d'âme, les idées et les aspirations d'un philosophe - ou d'un homme en général - dépendent de son état physique : un homme n'a pas les mêmes idées lorsqu'il est malade que lorsqu'il est sain (au sens habituel, comme au sens de Nietzsche). Un philosophe doit avoir une capacité d'introspection lui permettant de trouver les sensations et les idées à partir desquelles il développera ses règles de vie bonne :

"…nous devons constamment enfanter nos pensées à partir de notre douleur et leur transmettre maternellement tout ce qu'il y a en nous de sang, de cœur, de feu, de plaisir, de passion, de torture, de conscience, de destin, de fatalité […] nous ne pouvons absolument pas faire autrement."

Pour Nietzsche il n'y a donc pas de philosophie objective, impartiale ; toute philosophie interprète des sensations d'origine physique personnelle.

J'ai remarqué la justesse de la relation que Nietzsche fait entre état physique et états d'âme dans mon propre cas. Lorsque je suis très fatigué, par exemple après une nuit d'insomnie, j'ai tendance à penser au passé et pas à l'avenir, à me protéger et pas à entreprendre, à être pessimiste et pas optimiste, à critiquer et dénigrer, etc.

Après avoir posé ces principes de relation entre corps, esprit et aspirations, Nietzsche les applique à la maladie :

"Seule la grande douleur [cette longue, lente douleur qui prend son temps] est l'ultime libératrice de l'esprit, en ce qu'elle est le professeur du grand soupçon, [seule elle nous oblige, nous philosophes] à descendre dans notre ultime profondeur et à nous défaire de toute confiance, de toute bonté d'âme, de tout camouflage, de toute douceur, de tout juste milieu, en quoi nous avons peut-être autrefois placé notre humanité."

La douleur associée à la maladie est donc indispensable à l'approfondissement d'une philosophie, à son scepticisme et à sa libération des règles morales et des illusions.

Commentaires

Santé et maladie

Le processus de santé a donc absolument besoin de l'expérience de la maladie pour permettre une réalisation de soi aux sens intellectuel et spirituel, en plus du sens physique : la démonstration de Nietzsche me paraît convaincante.

Elle implique aussi qu'une bonne santé, avec ses instincts [5] et pulsions [4] fonctionnant harmonieusement dans un sens favorable à la vie, peut permettre parfois de surmonter la maladie, ou au moins d'en diminuer la souffrance.

Elle implique, enfin, qu'un homme peut se laisser aller à certains plaisirs qui rendent malade (comme boire de l'alcool) dans la mesure où il sait, par expérience, que sa santé lui permettra de surmonter la maladie sans conséquences douloureuses.

N'oublions pas que Nietzsche était malade

J'ai cependant du mal à m'empêcher de penser que Nietzsche avait une seconde raison de trouver utile la souffrance associée à la maladie : il était malade, il souffrait, et cette justification de sa douleur le consolait un peu.

Santé, maladie et *"Gai savoir"*

Quand Nietzsche parle de *"Gai savoir"*, il parle de connaissance qui fait plaisir, qui satisfait les pulsions de la volonté de puissance. Cette satisfaction traduit une croissance, donc un sentiment de puissance, et aussi une bonne santé. Il y a donc deux sortes de cultures : celles qui sont favorables à la vie-volonté de puissance, avec son expansion et la santé, et celles qui lui sont hostiles et qui sont associées à son déclin et à la maladie.

4.10 La communication des célébrités

Dans *"Le Gai savoir"* §30 *"Comédie des célébrités"* Nietzsche aborde un sujet qui est toujours d'actualité : *la communication*, c'est-à-dire l'information fabriquée et diffusée à des fins publicitaires, pour influencer une opinion.

> Une des techniques modernes de communication est le *lobbying*, qui consiste à apporter aux élus (parlementaires, élus locaux) et aux fonctionnaires décideurs des informations exactes, mais choisies et présentées pour les influencer en faveur d'une décision que les lobbyistes voudraient leur faire prendre.
>
> Le lobbying profite du fait que les personnages puissants qu'il cible n'ont souvent pas le temps de chercher et d'étudier en profondeur les informations nécessaires pour prendre une décision, dans chacun des sujets sur lesquels ils doivent en prendre une : face au dossier bien fait, bien argumenté et bien présenté d'un lobbyiste, ils se laissent souvent influencer et ne cherchent pas plus loin.

Nietzsche décrit les efforts de communication des personnages célèbres ou qui veulent l'être davantage, comme les politiciens. Ces efforts consistent d'abord à se construire une image, par exemple de probité ou de compétence, de personne « cool », etc.

> Les supports modernes de communication sont la télévision, la radio, Internet et ses réseaux sociaux, la presse et la publication de livres à thème et de livres relatant la vie ou les « combats » d'un personnage.
>
> Pour obtenir d'être vu à la télévision, un politicien doit se trouver là où il y aura un reportage, si possible à côté d'un autre personnage célèbre dont on veut faire croire qu'on est proche ou qu'on est apprécié. Pour susciter de l'intérêt pour sa pensée ou ses actes, on publie beaucoup et souvent sur Facebook ou Twitter, où on surveille attentivement le nombre de ses « amis » ou « suiveurs ».

Nietzsche explique que les personnages qui font ainsi leur auto-publicité instrumentalisent d'autres gens, pour s'approprier leur notoriété, leurs idées, leurs qualités ou leurs actes. Ils font mine d'être leurs amis, mais les laissent tomber dès qu'ils n'en ont plus besoin :

> *"…parce que cela sert leurs propres buts de passer momentanément pour…"*

Et Nietzsche conclut que malgré tout ce qu'il fait pour obtenir notoriété ou approbation, un tel personnage doit garder fermement un cap, celui qu'il s'est fixé et qui justifie sa comédie et la communication.

4.11 Illusions et regrets sur la science

Dans *"Le Gai savoir"* §37 *"Trois fois par erreur"* Nietzsche cite trois raisons - qu'il juge toutes mauvaises - pour lesquelles, selon lui, l'homme a développé la science.

<u>1ère raison</u>

> *"…parce que l'on espérait avec elle [la science] et grâce à elle comprendre le mieux possible la bonté et la sagesse de Dieu".*

Comme le démontre clairement Arthur Koestler dans son monumental ouvrage *Les somnambules* [7], l'humanité a mis 2000 ans (jusqu'au XVIIe siècle) pour séparer science, religion et philosophie, séparation indispensable pour obtenir une connaissance non contradictoire, vérifiable et objective du monde physique - mais seulement de lui. Tant que la connaissance humaine mélangeait ces trois domaines, l'homme trouvait dans chacun des explications et des justifications des croyances qu'il avait à priori, notamment concernant Dieu et la morale.

L'homme a aussi postulé, indépendamment de la science, l'existence, la bonté et la sagesse de Dieu, puis a tenté de justifier cette croyance en Dieu de trois manières différentes, toutes erronées, comme Kant l'a montré dans sa *Critique de la raison pure* [74] (voir pour ces trois manières [1q] et [1r]).

2ème raison

> *"…parce que l'on croyait à l'utilité absolue de la connaissance, notamment à la liaison la plus intime de la morale, du savoir et du bonheur".*

Il est vrai que Socrate (dont Nietzsche combat les idées aussi vigoureusement qu'il peut, et qui est *le père de la philosophie occidentale* avec ses concepts absolus de Vérité et de Vertu) enseignait qu'un homme peut savoir ce qu'est la vertu bien que lui, Socrate, ne le sache pas, et qu'un homme qui sait ce qu'est la vertu ne peut avoir qu'un comportement vertueux ; les comportements fautifs sont donc dus à l'ignorance de la vraie nature de la vertu.

Nietzsche dénonce la croyance en l'utilité de la science pour la science (savoir pour satisfaire sa curiosité), croyance selon lui absurde puisque, la connaissance rationnelle étant impossible, la science ne permettra jamais d'atteindre une connaissance acceptable au sens volonté de puissance. Il vaut mieux, selon lui, accepter notre ignorance du monde, et prendre celui-ci comme il est. Son raisonnement sur l'impossibilité d'une connaissance totale est faux *en pratique*, par manque de culture scientifique et pessimisme excessif, comme je l'ai montré dans [1z5].

Nietzsche dénonce aussi l'espoir de trouver un rapport entre science, morale et bonheur : la science est par définition objective, alors que morale et bonheur sont subjectifs ; si un tel rapport existait, la science ne serait plus objective ; l'homme a mis de longs siècles à comprendre et accepter cela. Mais la dénonciation de cet espoir contredit les nombreuses prises de position opposées de Nietzsche, par exemple en faveur d'une « gaie science » ou contre une science sans conscience.

3ème raison

> *"…parce que l'on pensait posséder et aimer dans la science quelque chose de désintéressé, d'inoffensif, d'auto-suffisant, de vraiment innocent, d'où seraient totalement exclues les pulsions mauvaises de l'homme".*

Nietzsche regrette ici que l'objectivité et l'amoralité de *la science* en excluent tout aspect moral et toute subjectivité humaine ; en revanche, *l'activité scientifique et l'utilisation de la science* ont autant besoin de sagesse que les autres activités humaines.

Concernant les pulsions mauvaises, chaque homme a en effet, parfois, des pulsions que la morale de sa société condamne. Il est même fréquent que ses désirs personnels, issus des pulsions de sa volonté de puissance, le poussent à transgresser les règles de la morale collective : l'homme peut alors souffrir d'une contradiction entre les exigences de sa morale, que lui rappelle sa conscience, et celles des pulsions qui dominent son subconscient.

Rappelons ici que si l'homme est bien esclave, à tout moment, d'une pulsion issue de sa volonté de puissance, cette pulsion est toujours dans le sens favorable à la vie. Une pulsion d'un homme ne peut donc être mauvaise que pour son entourage, pas à ses propres yeux, c'est physiquement impossible. L'homme ne peut la juger qu'en fonction d'autres valeurs que celle, dominante, à l'origine de cette pulsion : un homme ne peut être en désaccord avec ses pulsions, son psychisme faisant à tout moment la synthèse des valeurs applicables pour générer une valeur dominante, origine de la pulsion qu'il ressentira ; et s'il y a eu un conflit entre une valeur morale de la conscience et une valeur subconsciente, la valeur dominante élaborée en a tenu compte.

Une pulsion d'un homme peut être jugée mauvaise par son entourage, à qui elle déplaît ou qu'elle peut léser. Mais la pensée d'un homme déroule toujours ses étapes indépendamment des jugements de son entourage, qu'elle ne prend en compte qu'après chaque étape, sous forme de critique. C'est pourquoi l'homme jouit d'un libre arbitre.

Nietzsche admet que la science est désintéressée, inoffensive, auto-suffisante et innocente, *qualités définies pour un homme*. Cet anthropomorphisme [114] est une erreur fréquente chez lui : il met du sens humain dans des concepts dont la définition l'exclut. Il cherche dans la science des connaissances *morales* ou ayant du sens [93] pour l'homme.

S'il y cherche ces qualités parce qu'elles sont découvertes par des hommes dont de nombreux actes et jugements ont une dimension morale et dont la santé psychique a besoin de sens, il fait une erreur : il cherche des *qualités* humaines dans une *production* humaine, abstraction qui, par définition, ne peut en avoir.

Mais s'il attribue aux scientifiques le désir de pratiquer leur métier pour fuir les situations et les connaissances moralement condamnables, il a parfois raison.

Nietzsche dénonce en fait des illusions de l'homme concernant ce qu'il peut savoir, ou *savoir de manière favorable à la sagesse et utile à son bonheur*.

Les faits démontrent l'utilité de la science pour le progrès *matériel* de l'homme, en même temps que le danger d'une utilisation irresponsable du pouvoir qu'elle nous donne. Il est regrettable que Nietzsche n'ait pas voulu voir que la science a permis de vaincre la faim (productivité agricole), de faire reculer la maladie, de diminuer l'effort pénible et la durée du travail, etc. Il veut absolument trouver dans la science une dimension spirituelle ou affective qu'elle ne peut avoir, sous peine d'être dénaturée par perte d'objectivité, sous peine d'en perdre les avantages matériels et celui de satisfaire notre curiosité.

Voir aussi La science précédée par la magie, l'alchimie, la sorcellerie, l'astrologie.

Hélas, les résultats scientifiques sont stables !

Source : *"Le Gai savoir"* §46 *"Notre étonnement"*

Dans cet aphorisme, Nietzsche commence par s'étonner que les connaissances scientifiques soient stables, pérennes :

"…nous sommes tellement convaincus de toute l'incertitude et toute l'extravagance de nos jugements, ainsi que de l'éternelle variation de toutes les lois et de tous les concepts humains que nous sommes vraiment étonnés de voir avec quelle fermeté les résultats de la science tiennent bon !"

Je trouve que Nietzsche généralise un peu hâtivement sa conviction très personnelle de l'incertitude des jugements humains et de l'instabilité des connaissances scientifiques : la grande majorité des gens, au contraire, appliquent les lois scientifiques ou techniques qu'ils connaissent sans se poser de questions métaphysiques, et sans craindre de juger de manière incertaine. Si Nietzsche n'était pas aussi aveuglé par ses aprioris, il admettrait sans s'étonner le déterminisme scientifique, avec son postulat de causalité et sa règle de stabilité.

Nietzsche rappelle avec raison que tant que les hommes n'avaient pas de connaissances scientifiques ils inventaient des réponses aux questions qu'ils se posaient. Ils croyaient ensuite à ces vérités inventées parce que l'esprit humain redoute bien plus d'être dans l'ignorance (qui pourrait être lourde de menaces) que dans la croyance à des superstitions :

"Le merveilleux procurait un tel soulagement à ces hommes qui pouvaient bien parfois se fatiguer de la règle et de l'éternité."

En fait, c'est Nietzsche qui est fatigué des règles sans exception et éternelles de la science. Il regrette les temps anciens où l'homme construisait des superstitions conformes à ses rêves, sa morale, ses craintes ou ses désirs, bref selon sa fantaisie :

"Perdre enfin pied! Flotter dans les airs! Vagabonder! Être fou! - cela faisait partie du paradis et de la volupté des époques anciennes…"

Nietzsche voudrait que l'humanité remplace sa science objective, sans fantaisie, sans attrait, amorale, par une « gaie science » libre et anarchique.

Voir aussi [90].

4.12 Nietzsche, socialisme et aristocratie

Source : *"Le Gai savoir"* §40 *"Du manque de forme noble"*

Dans ce texte Nietzsche montre un vif mépris pour les chefs d'entreprises industrielles et commerciales, et leur culture. Il écrit :

- *"…soi-disant culture industrielle…"* ;
- *"…des inconnus dénués d'intérêt comme le sont tous les magnats de l'industrie…"* ;
- *"...la vulgarité tristement célèbre des industriels aux mains rouges et grasses"* ;

- *"Il est vraisemblable que les industriels et les gros commerçants étaient jusqu'à présent trop dépourvus de toutes les marques distinctives de la race supérieure, qui seules rendent les personnes intéressantes"*.

  Dans cette dernière phrase, Nietzsche affirme l'existence d'une race supérieure aux membres de qui il réserve l'intérêt et à qui il prête *"l'attitude et la noblesse"* qui justifient sa domination. (Rappel : le concept de race définit une origine sociale et culturelle, pas génétique.)

  Je trouve cette opinion de Nietzsche sur des castes supérieure et inférieure, dominante et dominée, insupportable parce qu'incompatible avec mes propres valeurs. Mais mon rejet de cette opinion ne suffit pas à me faire abandonner l'étude de Nietzsche, dans les textes de qui je trouve beaucoup d'idées et de remises en cause qui font réfléchir. Ce n'est pas parce qu'on désapprouve certaines opinions ou certains actes d'un homme qu'on doit refuser de l'écouter ; un tel refus n'est justifié que si on est certain que cet homme est tellement imbécile que lui prêter attention est une perte de temps. J'ai appris cela en écoutant des politiciens en campagne électorale.

Nietzsche écrit aussi que : *"*[Les masses] *sont au fond prêtes à toute espèce d'esclavage, à condition que le supérieur qui les commande légitime constamment sa supériorité, le fait qu'il est né pour commander - au moyen de la forme noble !"* Nietzsche affirme donc que les masses assument leur infériorité et leur vocation à l'esclavage au profit de la caste supérieure de naissance. Il s'oppose là à Karl Marx [71], qui prédit en 1867 dans *Le Capital* que le prolétariat se révoltera et balaiera la classe des « profiteurs capitalistes ». De nos jours, affirmer que « les masses assument leur infériorité et leur vocation à l'esclavage » est carrément ridicule.

Nietzsche estime que les rapports hiérarchiques sont plus *"nobles"* dans une armée que dans une entreprise, organisation qu'il méprise pour sa *"vulgarité"* parce qu'elle est basée sur l'exploitation d'ouvriers qui ont besoin de gagner leur vie. Selon Nietzsche, l'ouvrier est obligé de « se vendre » mais méprise l'employeur qui l'achète et l'exploite, alors qu'il accepte plus facilement la soumission à un gouvernement, même tyrannique, ou à un chef militaire.

Pour Nietzsche, un patron ne doit sa position qu'au hasard et à la chance - et pas à plus de qualités ou de mérite que l'ouvrier ; c'est pourquoi il ne mérite que le mépris.
Chaque homme qui n'est pas de race noble ayant donc les mêmes qualités qu'un autre, doit tenter sa chance pour devenir patron-exploiteur, et en attendant être socialiste.

Nietzsche est donc partisan d'une société aristocratique. Sa vision de la société est plus qu'inégalitaire, elle est erronée : Nietzsche a mal observé les relations d'entreprise de son époque. En ne voyant qu'un seul aspect de ces relations, la hiérarchie d'autorité-exploitation basée sur la propriété du capital, il n'a pas appliqué sa propre méthode, l'interprétation, qui recommande la multiplicité des points de vue. On peut lui opposer cette phrase de Jaurès, le fondateur du journal *L'Humanité :*

> « Est dirigeant celui qui accepte de prendre les risques que les dirigés ne veulent pas prendre. »

Et en oubliant qu'une entreprise (qui procure du travail à ses salariés) ne peut être créée sans capital, et que les indispensables investisseurs (souvent d'anciens salariés ayant épargné) deviennent les dirigeants de droit des entreprises qu'ils ont créées sans être nécessairement des salauds (exemple Godin [96]), Nietzsche devient un donneur de leçons au jugement biaisé par son idéologie !

4.13 Critique du réalisme

Définition du réalisme

C'est d'abord une doctrine de Platon selon laquelle les êtres matériels et les perceptions de nos sens ne sont que le reflet ou l'image d'Idées constituant leur « essence » (leur cahier des charges, l'ensemble de leurs propriétés). L'essence d'un objet est indépendante de la représentation [9] que s'en fait un homme particulier.

C'est ensuite une doctrine qui affirme l'existence d'une réalité extérieure à l'homme et distincte de sa pensée. La science a une attitude réaliste lorsqu'elle prétend décrire les phénomènes et en prédire l'évolution de manière objective, c'est-à-dire de la même façon pour n'importe quel homme.

La critique de Nietzsche dans *"Le Gai savoir"* §57 *"Aux réalistes"*

Nietzsche trouve erronées et insupportables la prétention de comprendre le monde, et l'idée qu'on puisse le faire indépendamment de toute sensibilité humaine :

> *"Hommes austères, qui vous sentez cuirassés contre la passion et l'extravagance et aimez transformer votre vacuité en fierté et en ornement, vous vous qualifiez de réalistes et donnez à entendre que le monde est réellement tel qu'il vous apparaît."*

Nietzsche est un « immatérialiste » [92] partisan du perspectivisme. Il accuse donc les réalistes, notamment les scientifiques, de croire à tort que le monde peut être décrit comme ils le voient, d'une manière objective, sans passion ni fantaisie. Et en les accusant aussi de vacuité, il qualifie leur pensée d'absente et dénuée d'idées.

En accusant les réalistes de croire à tort qu'eux seuls peuvent décrire la réalité, Nietzsche affirme que celle-ci a aussi d'autres aspects que ceux qui font l'objet de la science, des aspects artistiques et affectifs, par exemple : Nietzsche défend sa doctrine des réalités multiples, accessibles seulement par un processus d'interprétation [84]. Il défend aussi le déni de réalité et le refuge dans le rêve pour y échapper.

Commentaires

L'opinion de Nietzsche sur l'absurdité du réalisme scientifique indépendant de l'homme, de l'unicité de la vérité et de l'impossibilité de l'atteindre est trop tranchée. Elle est valable dans le cas de sciences humaines comme la médecine et la psychologie, mais fausse et nuisible dans le cas des sciences exactes comme la physique. Les lois du mouvement et de la gravitation universelle de Newton [98], par exemple, n'admettent qu'un seul point de vue ; elles décrivent bien la réalité indépendamment de l'homme et constituent une vérité unique.

Vérités ultimes

Nietzsche considère comme vaine la recherche d'une vérité ultime parce qu'il ne sait pas (et personne à son époque ne savait) qu'il n'y a, dans les sciences exactes, que deux types de vérités objectives possibles :

- La vérité ultime ou vérité à priori, qui ne repose que sur elle-même et constitue un axiome, postulé à priori ;
- La vérité conséquence, construite logiquement sur la base d'un ensemble d'axiomes constituant une axiomatique [1c5].

Il ne peut donc exister de vérités ultimes autres que celles que l'homme postule lui-même en les inventant.

> Il est remarquable que tous les hommes se soient mis d'accord sur des définitions de concepts de base ne se déduisant pas de définitions plus simples, comme ceux du point géométrique ou du temps physique, à l'aide desquels on construira des concepts plus complexes également objectifs (partageables).
>
> Il est tout aussi remarquable que les hommes soient d'accord sur les principes de la logique et les méthodes logiques de déduction [88]. Cet accord permet de construire des concepts et des raisonnements inattaquables, à valeur scientifique.
>
> Ces idées ont été étudiées en profondeur dans le cadre de la phénoménologie [121].

Chercher une vérité ultime non a priori est donc utopique. Dans beaucoup de cas la connaissance scientifique converge vers une *vérité utile* [1z6] approchée, la seule qu'il est raisonnable de chercher.

4.14 Le déni de réalité

Dans *"Le Gai savoir"* §59 *"Nous, artistes"* Nietzsche remarque que les hommes ont tendance à nier, déformer ou rejeter une réalité qui contredit ce qu'ils ont *envie* de croire pour des raisons sentimentales, morales ou de fierté personnelle. Leurs rejets peuvent aussi être dus à une *dissonance cognitive* : ils refusent alors d'accepter une réalité qui contredit les idées erronées auxquelles ils tiennent, acceptation qui les rabaisserait à leurs propres yeux et peut-être à ceux des autres en montrant leur erreur.

C'est ainsi que, de nos jours encore, beaucoup d'Américains rejettent l'évolutionnisme darwinien parce qu'ils préfèrent la description biblique de la création des espèces vivantes, doctrine appelée « Créationnisme » ou « Intelligent design ». Ils refusent donc la réalité scientifique, malgré les preuves innombrables, au profit de leur apriori d'origine religieuse.

Ce rejet est parfois accompagné d'un jugement moral : « Je n'en veux pas parce que je trouve que c'est mal ! », et si les circonstances essaient de le lui imposer, l'homme se sent agressé. L'homme a une tendance naturelle à juger détestable, voire immorale, une réalité qui contredit un beau fantasme auquel il s'était habitué ; il

n'aime pas qu'on détruise un de ses rêves : Nietzsche décrit très bien cela dans son texte.

La position de Nietzsche contre le réalisme

Dans son combat contre le réalisme, doctrine erronée à son avis d'immatérialiste, Nietzsche exalte le rêve, la fantaisie de l'artiste qui crée sa propre réalité :

> *"Il suffit d'aimer, de haïr, de désirer, de simplement sentir, - et à l'instant même l'esprit et la force du rêve s'emparent de nous et nous escaladons les yeux ouverts, insouciants de tout danger, les chemins les plus dangereux, pour atteindre les toits et les tours de l'imagination débridée […] nous, somnambules en plein jour ! Nous artistes ! Nous, dissimulateurs de la naturalité…"*

4.15 Détruire ou déconstruire avant de recréer

Importance du modèle conceptuel d'une chose (son « essence »)

Kant remarque, dans sa *Critique de la raison pure* [74], que nous ne pouvons percevoir une chose que par le modèle conceptuel que nous nous en construisons, sa *représentation mentale* [9]. Nous sommes incapables de réfléchir à quelque chose qui n'a pas de représentation, et une représentation est toujours associée à un ensemble de mots. Par contre, nous pouvons *ressentir* quelque chose (plaisir, beauté, etc.) sans y réfléchir et sans l'associer à des mots.

A propos d'un processus de représentation mentale

Dans *"Le Gai savoir"* §58 *"Seulement en créateurs"* Nietzsche commence par rappeler des propriétés du processus de représentation mentale de quelque chose :

- Toute représentation [9] est basée sur des mots, c'est-à-dire des idées qu'on peut nommer ; une idée sans mots n'est qu'une perception ou une émotion.
- Les mots attribués à une représentation en définissent l'apparence et les propriétés sur lesquels nous raisonnons ; si ces mots interprètent la réalité en la déformant notre représentation est déformée, mais c'est elle qui constitue la meilleure approximation de cette réalité.

  "…la manière dont on nomme les choses compte indiciblement plus que ce qu'elles sont. La réputation, le nom et l'apparence, le crédit, la mesure et le poids usuels d'une chose - à l'origine le plus souvent une erreur et une décision arbitraire jetées sur les choses comme un vêtement, et totalement étrangères à son essence et même à sa peau […] prennent en quelque sorte racine dans la chose et s'y incarnent progressivement pour devenir son corps même : l'apparence initiale finit presque toujours par se transformer en essence et agit comme essence !"

La *répétition* d'une description s'impose peu à peu à notre esprit : même si nous avons imaginé de toutes pièces une description parce que nous avions envie d'y croire, nous finissons par y croire et il nous faut un effort pour la remettre en cause.

A force de répétition, une publicité finit par nous influencer : nous connaissons grâce à elle le produit, nous l'avons associé à des images positives.

De même, à force d'entendre une affirmation dans les media ou la bouche de nos proches, nous finissons par y croire et même, souvent, par la reprendre à notre compte et la répéter. C'est pourquoi une campagne de dénigrement dans les media ou les réseaux sociaux Internet peut faire tellement de mal à sa victime qu'elle se suicide ; c'est déjà arrivé, hélas ! Même des doutes et des sous-entendus peuvent dénaturer une réputation.

Enfin, un concept très abstrait comme certains êtres mathématiques paraissent moins abstraits après quelques jours où on y a réfléchi et on les a manipulés mentalement : la répétition rend familier et fait paraître moins abstrait.

Pour détruire une idée il faut la remplacer

Pour Nietzsche, *on ne peut créer quelque chose sans détruire autre chose*, c'est une constante de sa pensée. Ainsi, il déconstruit les valeurs traditionnelles, issues des pensées de Platon et du christianisme, pour les remplacer par des valeurs naturelles, seules conformes à une bonne expression de la volonté de puissance de l'homme.

Dans l'esprit d'un homme il ne suffit pas de prouver le caractère inacceptable de la représentation [9] d'un objet ou d'un processus, par démonstration de sa fausseté et/ou persuasion émotive, pour qu'elle disparaisse : *elle restera toujours dans la mémoire*, même si elle est associée au qualificatif « faux » ! On peut seulement *compléter* cette représentation par une autre, que la mémoire associera à la première, et qui viendra à l'esprit après elle, en s'imposant à sa place en tant que « nouvelle vérité ». Nietzsche le savait, en écrivant à la suite dans le §58 :

"Quel fou serait l'homme qui prétendrait qu'il suffit de montrer cette origine et cette enveloppe nébuleuse d'illusion pour anéantir le monde que l'on tient pour essentiel, la soi-disant « réalité » ! C'est seulement en créateurs que nous pouvons anéantir !"

Ce passage veut dire : « Il ne suffit pas de démontrer qu'une représentation a été construite à partir de bases fausses ou par un raisonnement faux pour qu'elle sorte de la mémoire ; il faut l'y remplacer. »

Théorie de la Destruction créatrice d'emplois de Schumpeter

Il y a une version économique de la nécessité de remplacer pour détruire, la théorie de la « Destruction créatrice d'emplois » de l'économiste américain Schumpeter (1883-1950). Chaque jour, en France comme ailleurs, des entreprises disparaissent et/ou des emplois sont supprimés parce que leurs produits ou services sont devenus obsolètes, ou trop chers par rapport à la concurrence ; ou leur délai de disponibilité est trop long par rapport à celui de concurrents ; ou l'entreprise est mal gérée et fait faillite ; ou son propriétaire part en retraite, etc.

Et chaque jour, de nouvelles entreprises et de nouveaux emplois sont créés pour fournir de nouveaux produits ou services plus au goût du jour, moins chers, etc. En France, chaque jour ouvrable voit ainsi disparaître 10.000 emplois en moyenne (oui, 10.000 !) et environ 10.000 emplois sont créés, ce qui permet au nombre total d'emplois (environ 26 millions en comptant les salariés, les artisans, les professions libérales et les fonctionnaires) de rester stable.

Les nouveaux emplois sont le plus souvent occupés par des travailleurs qui ont quitté leur emploi précédent, et le nombre de jeunes qui arrivent sur le marché

du travail compense à peu près celui des seniors qui prennent leur retraite : pour pouvoir créer de nouveaux emplois pour de nouveaux produits, il faut d'abord détruire les emplois qui produisaient les anciens produits, et priver les anciens produits de leur part de marché pour pouvoir la prendre.

Mais Nietzsche a en tête les systèmes de valeurs de la culture européenne :

- Pour qu'une société adopte un système de valeurs artificielles (dites « vraies »), elle doit d'abord rejeter ses valeurs naturelles en devenant nihiliste.
- Pour qu'une société nihiliste revienne aux valeurs naturelles, elle doit d'abord abandonner et renier les valeurs « vraies ».

Le système de lois dont un peuple s'est doté et le système de valeurs qu'il a adoptées répondent à des besoins. Donc :

- Si on détruit un de ces systèmes, il est nécessaire de le remplacer ;
- Pour adopter un nouveau système, il faut renoncer à l'ancien sous peine de contradiction.

Conclusions

Selon Nietzsche, destruction et création de représentations mentales [9] ou de valeurs ne s'opposent pas ; elles sont nécessairement liées chez l'individu par une relation de succession régie par une pulsion créatrice. Nous devons donc nous comporter en artistes créateurs pour penser le monde, en remplaçant des systèmes de valeurs dont nous ne voulons plus par de nouveaux systèmes qui nous plaisent davantage. Nietzsche, lui, déconstruit les systèmes de valeurs et les systèmes philosophiques pour en proposer de nouveaux.

Ce point de vue ne peut choquer un scientifique : quelque chose ne peut se créer qu'à partir d'autre chose, car il y a des lois de conservation. En chimie « Rien en se crée, rien ne se perd, tout se transforme » (loi de Lavoisier [97]) ; en physique, l'énergie se conserve dans tout système fermé, et dans tout échange avec de la matière ($E = mc^2$) - Il y a, en fait plusieurs lois de conservation régissant les transformations d'un système ; elles concernent la charge électrique, le moment cinétique, etc. Et toutes les évolutions physiques sont régies par une loi générale, le déterminisme.

4.16 Eloge de l'authenticité et des passions débridées

Source : *"Le Gai savoir"* §76 *"Le pire danger"*.

Ce texte est un éloge de l'originalité, de la fantaisie, du non-conformisme, du refus des règles admises par la société et de leur stabilité dans le temps.

Nietzsche commence par attribuer à un grand nombre d'hommes une « discipline de l'esprit » (donc un refus de la fantaisie, de l'improvisation) consistant à penser de manière rationnelle - les règles de la rationalité étant précises et contraignantes. Il attribue à ces hommes une fierté de respecter ainsi ce qu'ils considèrent comme « le

bon sens », et affirme que c'est cette discipline intellectuelle qui a permis la survie de l'humanité jusqu'à nos jours.

Il explique ensuite que l'humanité a toujours été menacée par la folie, qui déforme les messages des sens et rend agréable l'indiscipline de l'esprit, avec ses pensées irrationnelles. L'opposition à la folie ne vient pas, dit Nietzsche, du respect de la vérité et de la certitude, mais de la discipline contraignante et universellement respectée de la rationalité, devenue véritable croyance.

Selon Nietzsche, les hommes ont eu un grand mérite à s'accorder sur beaucoup d'interprétations de faits, et à s'imposer une obligation d'accord sur elles, bien qu'ils l'aient fait sans se préoccuper de savoir si ces interprétations étaient vraies ou fausses ; et cette discipline intellectuelle commune s'est avérée favorable à la survie de l'humanité.

Mais Nietzsche trouve que, malgré sa décision d'être rationnel, l'homme a toujours des pulsions irrationnelles qui mettent en péril la survie de l'humanité.

Je vois des faits qui confirment ce point de vue, sans toutefois mettre en péril la survie de l'humanité (Nietzsche exagère souvent !). Exemples :

- La déclaration de guerre de la France à la Prusse qui a déclenché le conflit de 1870, déclaration qui ne reposait sur aucune réflexion sérieuse, mais seulement sur l'émotion populaire immense due à la dépêche d'Ems, et qui s'est terminée par un désastre extrêmement coûteux.
- Les terroristes qui se suicident au nom d'une idéologie pseudo-religieuse fumeuse à laquelle ils adhèrent au mépris de toute raison.

Nietzsche rappelle que l'apparence de tout objet change sans cesse avec le temps ou le point de vue ; comme Héraclite, non seulement il ne croit pas à l'existence d'une vérité *absolue*, il ne croit même pas à la possibilité d'une vérité *stable*.

"Continuellement, l'image des choses se déplace et se modifie, et ce peut-être plus, et plus vite à partir de maintenant que jamais auparavant ;"

J'observe que, de nos jours, son opinion est de plus en plus justifiée, vu le progrès des communications et l'accélération des progrès scientifiques.

Nietzsche accuse *"les esprits les plus choisis"* (les philosophes traditionnels et particulièrement les platoniciens), ceux qui cherchent la vérité (illusoire !), de refuser cette instabilité. Il estime que l'évolution des mentalités pour prendre en compte un monde qui change est beaucoup trop lente : son rythme ("*tempo*") est celui, séculaire, de l'évolution d'une culture, beaucoup plus lent que celui de l'histoire.

Nietzsche trouve par contre qu'une minorité, *"les esprits les plus subtils"*, rejettent ces croyances en une vérité absolue et stable, et ne respectent pas l'obligation de prendre le temps de la réflexion qui les accompagne, devenant ainsi artistes et poètes. Ces *"déserteurs"* sans patience prennent plaisir à leur folie, et s'y adonnent avec un rythme joyeux.

De nos jours en revanche, l'originalité en matière d'expression artistique, philosophique et même scientifique est admise, parfois même promue par les media (presse, télévision et Internet) lorsqu'elle paraît authentique : toute œuvre, toute opinion est acceptable si elle provient d'une personne ou d'un groupe qui

revendique son droit à cette originalité. Il suffit de voir qu'on appelle de nos jours « œuvre d'art » des barbouillages infâmes exposés dans des musées d'art moderne, et des bruits stridents joués par des orchestres ; on considère même comme « forme d'art populaire » la musique techno, composée avec un ordinateur, qui n'est qu'un bruit rythmé.

Nietzsche conclut que l'humanité a besoin de la *"bêtise vertueuse"* de ceux qui pensent lentement, parce qu'ils contribuent à la cohésion de la société ; la minorité d'artistes et poètes fantaisistes (dont il fait partie) a donc besoin d'être défendue, tant qu'elle a la sagesse de ne pas tenter d'imposer ses règles de pensée à la majorité.

L'animal à bonne conscience

Nietzsche traite un autre aspect de la valeur de l'originalité et de l'authenticité dans l'aphorisme suivant, *"Le Gai savoir"* §77 *"L'animal à bonne conscience"*.

Il commence par qualifier l'art qui plaît dans le sud de l'Europe de *"vulgaire",* en prenant deux exemples :

> *"…l'opéra italien (par exemple Rossini et Bellini)"*
>
> *"le roman d'aventure espagnol (le plus accessible pour nous dans le travesti français de Gil Blas* [85]*)…"*

Mais aussitôt après, il l'apprécie : *"…mais cette vulgarité ne m'offense pas…"*.
En fait, la vulgarité dont parle Nietzsche est l'expression de passions violentes qu'il adore. Dans une lettre à Peter Gast du 4 mars 1882 citée par le livre 1. page 1274, il écrit : *"Pour me plaire, il faut une musique très passionnée ou très sensuelle".*

Nietzsche explique son appréciation pour cet art sensuel et passionné par son authenticité, le fait que ses auteurs nous le livrent sans honte :

> *"Cela tient-il au fait qu'ici la honte est absente et que tout ce qui est vulgaire se montre avec autant de tranquillité et d'assurance que n'importe quoi de noble, de gracieux et de passionné…"*

Dans cette passion débridée Nietzsche voit un comportement animal, très naturel car il exprime sans retenue ses émotions, donc très conforme à la volonté de puissance. Il défend donc le droit d'expression de cet « animal », mot qui symbolise l'homme qui suit ses instincts [5] et pulsions [4] :

> *"« L'animal a son droit comme l'homme […] et toi aussi, mon cher semblable, tu es encore cet animal"*.
>
> *"Le mauvais goût a son droit comme le bon goût, et il a même un privilège sur celui-ci quand il est le grand besoin, la satisfaction sûre…"*

Nietzsche reproche aux artistes du Nord de n'exprimer leurs passions (les *"tournures vulgaires"*) qu'avec honte, tristes de s'abaisser ainsi devant un public bien-pensant, à la morale rigide. Selon Nietzsche, les peuples du Nord sont incapables de se laisser aller au bonheur.

4.17 L'art doit façonner toute connaissance et toute vérité

Lire ou relire d'abord le paragraphe L'art, solution pour accepter la non-vérité et l'absurdité de l'existence. La source de ce qui suit est *"Le Gai savoir"* §107 *"Notre ultime reconnaissance envers l'art".*

Dans ce dernier texte du livre 2 du *"Gai savoir"*, Nietzsche confirme le sens de l'expression « Gai savoir » que nous avons vu précédemment : *l'art doit dominer la représentation* [9] *de toute connaissance et de toute vérité*.

Nietzsche réaffirme l'exigence d'une vision artistique de la réalité, d'une apparence construite avec de l'imagination sur *"l'illusion et l'erreur"*. Seule une telle vision peut nous permettre de vivre (au sens volonté de puissance), parce qu'une vision non-déformée, scientifique, fait apparaître le monde insupportable :

> *"Comme phénomène esthétique, l'existence demeure toujours supportable, et l'art nous offre la main et surtout la bonne conscience qui nous donnent le pouvoir de faire de nous-mêmes un tel phénomène."*

Nous ne pouvons accepter et construire une telle vision artistique qu'en renonçant à nous juger nous-mêmes et à nous apitoyer sur nous-mêmes :

> *"Nous devons de temps en temps nous reposer de nous-mêmes en jetant d'en haut un regard sur nous-mêmes, et, avec un éloignement artistique en riant sur nous-mêmes ou en pleurant sur nous-mêmes ; nous devons découvrir le héros et de même le bouffon qui se cachent dans notre passion de connaissance, nous devons quelquefois nous réjouir de notre folie pour pouvoir continuer à éprouver de la joie à notre sagesse !"*

Cet idéal exige de *"ne pas perdre cette liberté qui se tient au-dessus des choses."* et de *"…nous tenir au-dessus de la morale…"* pour que ses règles n'altèrent pas notre jugement et ne restreignent pas notre liberté.

4.18 Nécessité et chaos

Voir ou revoir d'abord le paragraphe Cycle d'évolution de l'Univers et chaos.
Source de cette section : *"Le Gai savoir"* §109 *"Gardons-nous !"*.

Dans ce texte Nietzsche décrit sa vision du monde et de la connaissance, dont je résume et critique ici les principales affirmations.

> *"Gardons-nous de présupposer absolument et partout quelque chose d'aussi bien conformé que le mouvement cyclique des étoiles les plus proches…"*

A l'échelle du temps humain, les étoiles visibles semblent fixes les unes par rapport aux autres ; tout se passe comme si elles étaient sur une même sphère immense, appelée « Sphère des fixes », qui tourne sur elle-même autour de l'axe de rotation de la Terre, appelé « Axe du monde ». Vus de la Terre, les mouvements des étoiles apparaissent donc périodiques (« cycliques » dans la traduction française 5.) de période 1 jour. Dans une autre traduction française (1.) le mot « étoiles » est remplacé par « planètes », mais cela ne change rien à l'interprétation du texte de Nietzsche, les planètes ayant aussi des mouvements périodiques vus de la Terre. Nietzsche poursuit :

"…un simple coup d'œil sur la Voie lactée suscite le doute et nous fait nous demander s'il n'existe pas là des mouvements bien plus grossiers et contradictoires, et de même des étoiles suivant d'éternelles trajectoires de chute rectilignes et d'autres choses du même ordre."

Nous avons là un exemple de mauvaise foi de Nietzsche. Celui-ci a envie de prouver qu'il n'y a d'ordre, de régularité, nulle part dans la nature, et l'exemple précédent (étoiles proches ou planètes) le dérange. Il remplace alors la connaissance scientifique qu'il n'a pas par son imagination : il regarde la Voie lactée (notre galaxie) et *imagine* qu'il s'y trouve des mouvements qui contredisent les mouvements périodiques précédents. Il fait ensuite comme si son intuition était juste et généralise la « loi de désordre » qu'il a *cru* voir à toute la nature, en considérant comme exceptionnel le contre-exemple des étoiles ou planètes :

"L'ordre astral dans lequel nous vivons est une exception ; cet ordre, et la durée considérable dont il est la condition, a à son tour rendu possible l'exception des exceptions : la formation de l'organique."

Une loi scientifique n'a pas d'exception

Nietzsche ne sait pas, ou ne veut pas savoir, qu'une loi scientifique n'a pas d'exception : son expression doit être exempte d'ambiguïtés et d'approximations et son domaine d'application doit être parfaitement délimité. Il ignore, ou ne veut pas savoir, que les mouvements des corps et des astres sont régis par les lois [98] de Newton. Il n'y a que dans le domaine du vivant, pour des comportements imparfaitement connus ou qualitatifs, qu'on énonce des « lois approchées » où des exceptions sont possibles. De plus, *une loi scientifique est toujours certaine, elle ne peut être probable*.

Supposons que j'affirme « un lancer de dé donne un 4 », en ajoutant que ce sera vrai une fois sur 6, c'est-à-dire que c'est une « loi » dont la probabilité d'être exacte est 1/6. Le problème est alors qu'il existe des cas où la loi est fausse, tous ceux où sort un chiffre autre que 4. La loi « un lancer de dé donne un 4 » peut donc être prise en défaut. Elle doit donc être considérée comme fausse, car *une loi ne peut pas être assortie d'une probabilité*, les seules valeurs logiques possibles de son énoncé sont « toujours vrai » et « toujours faux ».

Si je prends en compte cette objection en formulant la loi sous la forme « un lancer de dé donne un des six nombres de 1 à 6, chacun ayant une probabilité de sortir de 1/6 », la loi est toujours vraie, on ne peut la prendre en défaut. Une loi ou une théorie peut donc donner *un résultat* probabiliste, mais *son énoncé* doit être valable dans tous les cas, sans contre-exemple. *Une loi physique est toujours déterministe, même avec des résultats probabilistes* ; c'est le cas notamment en Mécanique quantique, où l'équation fondamentale d'évolution d'un système, dite *équation de Schrödinger*, est parfaitement déterministe tout en donnant des résultats (de position, de vitesse, etc.) probabilistes.

Une loi ne peut donc pas être considérée comme valable si « elle n'a que de rares exceptions ». La liste des éventuelles exceptions doit faire partie de son énoncé et être exhaustive ; et pour chacune il faut justifier pourquoi elle ne contredit pas la loi. Tout ensemble de résultats d'expériences dans des cas particuliers n'est que cela, un ensemble de cas particuliers ; il ne constitue pas une loi générale, même si le nombre de cas est élevé, car il pourrait exister un contre-exemple.

4.18.1 Déconstruction du déterminisme

Nietzsche croit que le monde régi par la volonté de puissance est un chaos dont la caractéristique générale d'organisation et d'évolution est le désordre, c'est-à-dire l'absence de loi, comme nous le verrons ci-dessous. Quant à *"l'exception des exceptions : la formation de l'organique",* c'est une interprétation que Nietzsche reprend aux partisans de l'absurde *principe anthropique* [1j] ; celui-ci consiste à croire « qu'on ne peut imaginer que notre monde, si complexe avec ses êtres vivants et si beau, soit dû à un hasard aveugle, car un tel hasard serait très improbable », affirmation dont j'ai démontré l'illogisme dans [1j]. Il est piquant de constater que le *principe anthropique* est invoqué officiellement par l'Eglise catholique pour attribuer la création du monde à Dieu [86], doctrine de Son existence dite *téléologique* [10], dont la fausseté a été démontrée depuis longtemps [1q].

4.18.1.1 Le monde est un chaos, il l'a toujours été et le sera toujours

Nietzsche poursuit dans *"Le Gai savoir"* §109 *"Gardons-nous !"* :

> *"Le caractère général du monde est au contraire de toute éternité chaos, non pas au sens de l'absence de nécessité, mais au contraire au sens de l'absence d'ordre, d'articulation, de forme, de beauté, de sagesse et de tous nos anthropomorphismes esthétiques quelque nom qu'on leur donne. A en juger du point de vue de notre raison, ce sont les coups malheureux qui constituent de loin la règle…"*

Nietzsche admet le postulat de causalité (la *"nécessité"*) mais pas l'existence de lois scientifiques d'évolution : pour lui, il n'y a aucune régularité d'organisation ou d'évolution dans le monde physique. Rien n'y est donc prévisible par l'homme, ni concernant la structure d'un objet, ni concernant son évolution (nous l'avons vu).

En outre, le monde physique n'a ni finalité d'évolution, ni qualité morale, ni qualité esthétique, affirmation importante pour un immatérialiste comme Nietzsche qui croit que l'Univers est régi par un « esprit » [92].

(Complément sur le rejet du déterminisme).

Une causalité à deux composantes - Force accumulée

Nietzsche croit que la causalité a deux composantes : - « nécessité latente » et « déclenchement d'une évolution au hasard ». On lit dans *"Le Gai savoir"* §360 *"Deux sortes de causes que l'on prend l'une pour l'autre"* :

> *"…j'ai appris à distinguer la « cause de l'agir » de la « cause de l'agir de telle ou telle manière »…"*

- Nietzsche décrit la *"« cause de l'agir »"* (la nécessité latente) comme :

  "un quantum de force accumulée qui attend d'être utilisée de n'importe quelle manière, dans n'importe quel but ;".

  La *"force accumulée"* est un concept vague, à comprendre intuitivement, analogue aux « forces » humaines que sont la force de la volonté de puissance et la force de volonté ; Nietzsche parle de *"quantum de force qui fait pression […] pour être consumé"*.

- Nietzsche décrit la *"« cause de l'agir de telle ou telle manière »"* (le déclenchement d'une évolution particulière par nécessité) comme :

"quelque chose de tout-à-fait insignifiant comparé à cette force [accumulée]*, un petit hasard la plupart du temps, conformément auquel ce quantum se « déclenche » désormais d'une manière unique et déterminée : l'allumette par rapport au baril de poudre. Je mets au nombre de ces petits hasards et allumettes toutes les soi-disant « fins » comme […] les « vocations d'existence »."*

L'évolution due à la force accumulée se déclenche donc au hasard (« petit hasard » ne veut rien dire). On ne sait pas, ici, si *"hasard"* veut dire « de temps en temps, de manière contingente », ou « avec plus ou moins d'intensité », ou « selon une procédure d'évolution choisie au hasard par la nature ». Nietzsche dit que *"le navire suit le courant dans lequel il s'est retrouvé par hasard […], qu'il a bien une direction, mais absolument pas de pilote."*

Dans *"unique et déterminée"*, *"unique"* est redondant pour une évolution déterminée. Mais comment une évolution déclenchée au hasard et se déroulant au hasard (*"pas de pilote"*) peut-elle être déterminée ? Mystère…

On a là un exemple de plus du manque de rigueur intellectuelle de Nietzsche, du fait qu'il écrit sans réfléchir suffisamment, sous la dictée d'intuitions qui échappent parfois à la logique ; il assemble des mots comme un poète…

Je suppose, pour le moment, que Nietzsche croit que la nature fait n'importe quoi, hypothèse cohérente avec *"utilisée de n'importe quelle manière"* et *"Le caractère général du monde est au contraire de toute éternité chaos…"*. Si c'est bien le cas, il refuse une constatation de tous les jours : « Les mêmes causes produisent toujours les mêmes conséquences » dont l'homme a fait une loi générale que nous allons à présent évoquer.

Lois scientifiques et déterminisme

La notion de *loi scientifique* a été inventée par l'homme pour rendre compte par généralisation de la répétition de successions de causalité : « Les mêmes causes produisent toujours les mêmes conséquences » ; j'ai abordé ce sujet en définissant le déterminisme.

Postuler par induction que cette répétition est systématique (au lieu d'imaginer comme Nietzsche qu'une situation qui se répète peut avoir à chaque fois une conséquence nouvelle, imprévisible) satisfait un besoin psychologique profond de l'homme, en plus de son besoin de prévoir correctement l'avenir pour mieux le dominer.

Ce besoin psychologique est celui d'avoir une explication, de situer chaque constatation par rapport à d'autres (connues), bref de simplifier ses représentations [9] de la nature par l'utilisation de lois prédictives au lieu de considérer chaque objet ou événement comme un cas particulier. Ce besoin de comprendre et de prévoir est important, il fait partie du sens de la vie [93].

Mais le déterminisme est un postulat philosophique, pas une loi scientifique : j'ai cité dans le livre [1c] des cas où le déterminisme n'entraîne pas la prévisibilité ; et il existe deux sortes de déterminisme : le déterminisme scientifique et le déterminisme statistique, qui s'applique à la physique quantique. Le chaos auquel croit Nietzsche ne nie pas le postulat de causalité du déterminisme, il en nie la règle de stabilité, hypothèse que j'ai étudiée dans [1z7].

Cette hypothèse a des conséquences philosophiques considérables, notamment qu'*il pourrait exister des évolutions entièrement nouvelles* et que *des objets pourraient apparaître ex nihilo (à partir de rien)*. Je ne développe pas ici ces hypothèses parce qu'elles nous entraîneraient trop loin du propos de ce texte ; je le fais dans [1z7]. Mais Nietzsche n'y a pas réfléchi, car il écrit :

> *"Gardons-nous de penser que le monde crée éternellement du nouveau." (a)*
>
> *"Gardons-nous de dire qu'il y a des lois dans la nature. Il n'y a que des nécessités : nul n'y commande, nul n'y obéit, nul ne transgresse." (b)*

En admettant la nécessité *(b)*, Nietzsche admet qu'*une situation a obligatoirement pour conséquence une évolution* ; en affirmant l'absence de loi, il prétend dans *(b)* que ces conséquences peuvent varier au hasard d'une fois sur l'autre, ce qui contredit la règle de stabilité du postulat du déterminisme.

En toute rigueur la règle de stabilité est admise, pas démontrée. En pratique il y a tant de situations et phénomènes de la nature dont on peut prédire l'évolution en comptant sur l'existence d'une loi stable qu'on prend toujours le risque de le faire : notre science postule le déterminisme.

Mais en soutenant dans *(a)* que « le monde ne crée pas éternellement du nouveau », Nietzsche soutient l'une au moins des possibilités suivantes :

- L'évolution du monde, le temps qui passe, ne crée *jamais* de situation nouvelle en plus de celles qu'il a déjà, et alors :
  - Ou « les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets », ce qui contredit *(b)* et son affirmation ci-dessus ;
  - Ou l'évolution de l'Univers a un ensemble invariable d'états-situations par lesquels il est toujours repassé et il repassera, même si les lois d'évolution de l'un à l'autre changent aléatoirement : c'est la doctrine de *"L'Eternel retour"* que Nietzsche soutient.
- L'évolution du monde, le temps qui passe, crée *parfois* où *jusqu'à certaines dates* une (ou des) situation nouvelle(s) ; il peut alors apparaître spontanément, indépendamment de la situation précédente, de la matière nouvelle, de l'énergie nouvelle, une structure nouvelle et/ou une nouvelle loi d'évolution physique.

  Notre science n'a jamais constaté une telle apparition. Mais comme nous ne pouvons pas démontrer que nous n'en constaterons *jamais*, nous pouvons conjecturer la possibilité qu'il apparaisse *parfois* une situation sans cause, qui évoluera selon une loi nouvelle ou non. J'ai discuté cette possibilité à propos du Renouvellement éternel ; mais Nietzsche ne la retient pas.

Sur l'affirmation : *"nul n'y commande, nul n'y obéit, nul ne transgresse"* de *(b)*

Dans la discussion précédente, j'ai ignoré la dimension anthropomorphique de *"nul"*. Si ce *"nul"* signifie « nul être », on prête à la nature une volonté d'être vivant contredite par toute notre science déterministe et matérialiste. Mais Nietzsche est immatérialiste : il considère la nature comme soumise à un « esprit » [92], notion qu'il n'explicite pas et dont je ne peux imaginer les éventuelles conséquences - parce que ce seraient, pour moi, des élucubrations.

En finir avec les dimensions morales, esthétiques ou religieuses de la nature

Nietzsche déplore la survivance de notions issues de règles morales, esthétiques et religieuses dans nos connaissances de la nature, en écrivant :

> *"Quand aurons-nous totalement dédivinisé la nature ?"*

A son époque, pourtant, il n'y avait plus que d'irréductibles opposants à l'évolutionnisme darwinien pour polluer la science avec des concepts religieux et/ou moraux ; les gens instruits et intellectuellement honnêtes les en avaient extirpés, comme l'a fait depuis même le pape Benoît XVI.

Sur le hasard

> *"Si vous savez qu'il n'y a pas de buts, vous savez aussi qu'il n'y a pas de hasard : car c'est seulement aux côtés d'un monde de buts que le terme de « hasard » a un sens."*

Les définitions scientifiques du hasard n'ont rien d'évident ; c'est pourquoi Nietzsche les ignore et se trompe en liant le hasard à une finalité ; c'est aussi pourquoi je me suis donné le mal d'expliquer en détail dans [1b] ce qu'est le hasard pour un scientifique, comment on le définit vraiment, et sa non-intervention dans la nature. *Pour résumer ici très schématiquement les évolutions naturelles, on peut affirmer que toutes sans exception sont déterministes (déterminisme scientifique ou statistique), qu'il n'y a pas d'évolution au hasard, mais seulement des évolutions déterministes non prévisibles pour des raisons connues relevant de la calculabilité*.

Sur la durée des substances

> *"Il n'y a pas de substances d'une durée éternelle ; la matière est une erreur…"*

Autre phrase où Nietzsche parle sans savoir parce qu'il est immatérialiste. Nous avons vu qu'il nie l'existence des atomes en se basant sur une théorie sans preuve expérimentale, et en ignorant les preuves expérimentales de leur existence, pourtant disponibles à son époque.

La disparition des croyances religieuses est indispensable au « Gai savoir »

> *"Quand donc toutes ces ombres de Dieu cesseront-elles de nous assombrir ?"*

Après avoir dénoncé dans cet aphorisme plusieurs erreurs philosophiques graves, Nietzsche les attribue à la très ancienne foi en Dieu, dont il souhaite donc la disparition ; à ses yeux, « la mort de Dieu » est une condition de possibilité du « Gai savoir » qu'il appelle de ses vœux.

Nietzsche n'est pas le seul penseur à considérer que les croyances religieuses, ainsi que les règles esthétiques et morales, polluent la science et empêchent son progrès. Arthur Koestler, par exemple, nous donne, dans sa monumentale étude *Les Somnambules* [7], une histoire détaillée de la laborieuse séparation de la philosophie, de la religion et de la science.

4.18.1.2 Un penseur profond sait que le monde est un chaos

Source : *"Le Gai savoir"* §322 *"Parabole".*

Nietzsche trouve insuffisamment profonds les penseurs qui ne sortent pas des sentiers battus, qui ruminent toujours les mêmes pensées, qui ne les remettent pas en cause :

> *"Les penseurs dont les étoiles suivent des routes cycliques ne sont pas les plus profonds ;"*

Pour Nietzsche un penseur profond sait que l'esprit humain est insondable, qu'il ne peut être décrit par aucune structure obéissant à une loi ; que l'enchaînement des situations de l'existence est un chaos dû au hasard, et qu'en essayant de le suivre guidé par la nécessité (la causalité) on se perd dans un labyrinthe :

> *"celui qui voit en lui comme dans un univers immense et qui porte en lui des voies lactées sait aussi combien toutes les voies lactées sont irrégulières ; elles conduisent jusque dans le chaos et le labyrinthe de l'existence."*

Nietzsche, qui n'a aucune connaissance scientifique, affirme qu'il n'en existe pas puisque la nature fait n'importe quoi ; il n'est donc pas utile d'en chercher, et d'autant moins que la connaissance scientifique n'apporte pas de réponse aux questions sur le sens de la vie [93].

4.19 Origine de la connaissance

Source : *"Le Gai savoir"* §110 *"Origine de la connaissance"*

Des dénonciations d'erreurs philosophiques, certaines justifiées et d'autres non

Nietzsche pense que la connaissance humaine s'est construite à partir d'erreurs qui ont perduré pendant des siècles :

> *"Ces articles de foi erronés, qui n'ont cessé d'être transmis en héritage et ont fini par devenir quasiment le patrimoine spécifique et fondamental de l'homme, sont par exemple ceux-ci : le fait qu'il existe des choses durables, qu'il existe des choses identiques, qu'il existe des choses, des matières, des corps, qu'une chose est comme elle apparaît, que notre vouloir est libre, que ce qui est bon pour moi est aussi bon en soi et pour soi."*

Conséquence de son immatérialisme, Nietzsche critique là certaines des bases de notre représentation physique et philosophique du monde, en les qualifiant d'erreurs.

- Comme souvent dans son œuvre, il est dogmatique en dénonçant à tort comme erreurs les affirmations suivantes, dont voici des contre-exemples :

Affirmations dénoncées par Nietzsche	Contre-exemples physiques
"Il existe des choses"	Matière et forces perçus par notre corps
"Il existe des choses identiques"	Deux atomes d'un même élément (hydrogène, etc.) sont identiques
"Il existe des choses durables"	Atomes non radioactifs
"Il existe des matières, des corps"	Corps simples et corps composés
"Une chose est comme elle apparaît"	Nos représentations de beaucoup d'objets et situations physiques sont utilisables : elles sont assez précises, assez fiables pour nous permettre des décisions d'action ; il n'y a que dans le domaine du vivant - et particulièrement en psychologie - que les représentations sont imprécises, bien qu'elles soient souvent utilisables, elles aussi

- Nietzsche a raison de rappeler que le libre arbitre est illusoire : nous l'avons vu.
- Il a aussi raison de dénoncer les notions de « qualité absolue » (bon en soi), de « règle morale absolue » (l'impératif catégorique de Kant [30]) et les généralisations injustifiées (« si c'est bon pour moi, c'est bon pour tous »).

Le psychisme est adapté aux décisions prenant en compte des erreurs

Nietzsche prétend qu'il n'y a pas longtemps que des hommes récusent et mettent en doute les « erreurs » ci-dessus :

> *"…il fallut attendre très tard pour qu'apparaisse la vérité, forme de connaissance la plus dénuée de force."*

Je pense qu'il s'agit d'abord ici de la *vérité objective* (la même pour plusieurs hommes), apparue avant la *vérité scientifique*, elle-même remplacée aujourd'hui par une *vérité de consensus* (l'absence de preuve de fausseté, définie par Karl Popper [1c3]). Nietzsche juge une telle vérité *"dénuée de force",* parce qu'elle ne laisse guère de champ à la fantaisie et à la créativité personnelles de l'homme, indispensables à l'expression de sa volonté de puissance (voir la signification du mot *"force"* chez Nietzsche).

Je pense que Nietzsche rappelle ensuite que l'homme fait constamment des erreurs lorsqu'il se construit des représentations [9] : il ne voit qu'une apparence de la réalité, il la voit en se trompant ou en occultant ce qu'il ne veut pas voir, etc. Pourtant, les siècles passant, l'homme a appris à vivre avec cette connaissance entachée d'erreurs, en réfrénant au besoin les pulsions de sa volonté de puissance naturelle :

> *"…notre organisme était agencé pour [le] contraire [de la vérité] ; toutes ses fonctions supérieures, les perceptions des sens et toute espèce de sensation en général travaillaient avec ces erreurs fondamentales incorporées depuis la nuit des temps."*

Conformément à sa doctrine de la volonté de puissance, Nietzsche affirme là que c'est elle qui régit notre perception et notre représentation, pas l'abstraction humaine qu'est la vérité.

Il poursuit dans *"Le Gai savoir"* §110 *"Origine de la connaissance"* :

> *"Donc : la force des connaissances ne tient pas à leur degré de vérité mais à leur ancienneté, au fait qu'elles sont incorporées* [=intériorisées], *à leur caractère de condition de vie."*

Nietzsche affirme que la valeur des connaissances intériorisées ne vient pas de leur vérité objective, mais de leur pouvoir de conviction, lui-même dû à leur valeur pour la vie-volonté de puissance.

> *"[Ils durent] nier la violence des pulsions dans le connaître et de manière générale concevoir la raison comme activité totalement libre, ayant sa source en elle-même ;"*

Nietzsche dénonce là l'erreur des philosophes comme Socrate et Descartes qui croyaient en une faculté de raisonner indépendante des pulsions. Nous avons déjà abordé ce point.

Le « monde vrai » et sa morale devenus impossibles car en conflit avec la réalité

Nietzsche pense qu'un conflit entre la réalité et sa représentation [9] humaine, qu'il s'agisse du monde physique ou des valeurs, ne peut durer indéfiniment : les hommes finissent par reconnaître le caractère erroné de la représentation. C'est notamment le cas pour le « monde vrai » et pour de la morale associée, et par les rejeter pour les remplacer par une vision plus conforme à ce qui est :

> *"Le développement affiné de la probité et du scepticisme finirent par rendre également ces hommes* [les penseurs] *impossibles* [en contradiction avec les faits]…"

Les hommes reconnurent donc le caractère erroné du « monde vrai », préférant abandonner le refuge qu'il offrait au profit d'une vision de la vie plus favorable à l'expression des instincts et pulsions naturels, c'est-à-dire à la volonté de puissance.

Nous avons dans ce texte deux exemples d'affirmations récurrentes chez Nietzsche :

- *Une chose* (ici le « monde vrai ») *peut se détruire elle-même*, permettant son remplacement par une autre, mieux adaptée à la vie.
- *Une chose* (ici la vision du monde conforme à son apparence) *peut naître de son contraire* (le « monde vrai »).

Nietzsche conclut son texte en rappelant que seule l'expérience permet de prouver quelle représentation [9] est la plus favorable à la vie, donc la plus utile ; il n'est pas certain que ce soit celle dont les valeurs sont le plus fortement incorporées au subconscient (les plus intériorisées), car le processus d'intériorisation a pu les falsifier exagérément.

4.20 Provenance du raisonnement logique

Source : *"Le Gai savoir"* §111 *"Provenance du logique"*

Dans ce texte Nietzsche décrit la manière dont l'esprit humain a appris à raisonner logiquement. Il attribue cette faculté à « la survie des plus aptes », en raisonnant comme Darwin (alors qu'il le contredit par ailleurs !) :

> *"Celui qui par exemple ne savait pas trouver suffisamment souvent le « même », en ce qui concerne la nourriture ou […] les animaux hostiles, celui qui donc subsumait* [87] *trop lentement, ou se montrait trop prudent dans la subsomption* [87] *n'avait qu'une probabilité de survie plus faible que celui qui, dans tout ce qui était semblable, devinait immédiatement le même."*

Il est certain que l'aptitude à construire des classes abstraites à partir de cas particuliers permet ensuite des raisonnements plus rapides, basés sur la mémoire.

> *"Mais le penchant prédominant à traiter le semblable comme de l'identique, penchant illogique - car il n'y a en soi rien d'identique -, a le premier créé tous les fondements de la logique."*

Nietzsche exagère en faisant de la subsomption *le* fondement de la logique [88].

Je suppose que Nietzsche ne s'est pas rendu compte qu'il raisonnait comme Platon (à qui il reprochait d'utiliser un concept absolu et éternel, *l'essence* [9]) en justifiant le besoin pour l'esprit d'un tel concept stable dans un monde où tout change :

> *"Il fallut de même, pour qu'apparaisse le concept de substance, qui est indispensable à la logique bien qu'au sens le plus strict rien de réel ne lui corresponde, [et] que durant une longue période on ne voie pas, on ne sente pas ce qu'il y a de changeant dans les choses ; les êtres qui ne voyaient pas avec précision avaient un avantage sur ceux qui voyaient tout « en flux »."*

Nietzsche rejette la notion d'atome, donc celle de substance solide, nous l'avons vu. Il admet pourtant que le concept de substance est indispensable à la logique pour qu'elle puisse raisonner avec des classes d'objets stables, au lieu de cas particuliers toujours changeants. Il admet que les esprits qui simplifiaient les représentations [9] en occultant leurs aspects variables avaient un avantage sur ceux qui voyaient toutes leurs évolutions : ils pouvaient raisonner plus vite. Dans ce texte Nietzsche se montre donc pragmatique, alors que d'habitude son refus de la stabilité et des classes abstraites absolues est dogmatique. Il justifie son pragmatisme par le même raisonnement darwinien de lutte pour survivre que précédemment :

> *"Aucun être vivant ne se serait conservé si le penchant inverse, qui pousse à affirmer plutôt qu'à suspendre son jugement, à se tromper et à imaginer plutôt qu'à attendre, […] à juger plutôt qu'à être juste - n'avait pas été élevé* [inculqué] *d'une manière extraordinairement vigoureuse."*

Nietzsche affirme là que l'habitude de raisonner par jugements intuitifs automatiques, en prenant le risque de se tromper au lieu de prendre le temps de réfléchir, vient de l'éducation reçue par chacun. Il se trompe, il ne savait pas comme aujourd'hui que l'homme a deux vitesses de pensée, et qu'il choisit automatiquement la plus rapide (celle du moindre effort) pour ne la remettre en cause au profit d'un raisonnement

conscient que si son intuition lui a suggéré un danger aux conséquences dommageables [59].

4.21 Volonté, déterminisme et téléologie

Source : *"Le Gai savoir"* §127 *"Répercussion de la religiosité le plus reculée"*

Dans ce texte, Nietzsche contredit la thèse que Schopenhauer expose dans [42].
Il commence par affirmer que les sots croient en la volonté comme source de toute action. Son opinion s'explique en psychologie : ne pas savoir, ne pas comprendre, ne pas pouvoir expliquer ou prédire sont des situations que l'homme déteste, car il redoute instinctivement qu'il y ait un danger inconnu pour lui. Lorsqu'il ne peut pas trouver une réponse factuelle à ce genre de questions, *il en imagine une*.

L'explication la plus simple et historiquement la plus fréquente a été téléologique [10] : on attribue une situation ou un phénomène inexplicable à la volonté d'un être : le monde a été créé par Dieu chez les religions monothéistes ; il est régi par des dieux chez les religions polythéistes ; l'éruption est due à l'Esprit du volcan ; la maladie est due à un dieu malfaisant chez des animistes, etc.

Une telle explication inventée a un grave défaut : elle dispense de chercher une explication rationnelle, scientifique ; elle est à la base de superstitions obscurantistes, de croyances magiques. Pour dire que l'homme a longtemps attribué toute cause à une volonté, Nietzsche écrit :

> *"Les propositions « pas d'effet sans cause », « tout effet est à son tour une cause » apparaissent comme des généralisations de propositions beaucoup plus restreintes : « là où s'exerce une action, on a voulu »…"*

Noter le « on », porte ouverte à n'importe quel être, preuve de la préférence d'une cause imaginaire à un aveu d'ignorance. Et Nietzsche d'accuser Schopenhauer :

> *"Schopenhauer, en admettant que tout ce qui existe n'est que quelque chose qui veut, a intronisé une mythologie qui remonte à la nuit des temps ;"*

Pour dire que l'homme ne connaissait rien au déterminisme (que Nietzsche appelle « mécanisme »), ou à son équivalent la volonté de puissance, Nietzsche écrit :

> *"…le concept de mécanique lui était tout à fait étranger."*

Nietzsche conclut son texte en réaffirmant sa vision du déterminisme humain, qui suppose une volonté de puissance interprétant des instincts [5] et pulsions [4] par des anticipations de plaisir ou de déplaisir :

> *"…d'abord, pour qu'apparaisse de la volonté, une représentation de plaisir et de déplaisir est nécessaire. En second lieu : qu'une excitation violente soit ressentie comme plaisir ou comme déplaisir, c'est l'affaire de l'intellect interprétant, lequel du reste effectue ce travail la plupart du temps de manière pour nous inconsciente ; […] En troisième lieu : il n'y a de plaisir, de déplaisir et de volonté que chez les êtres intellectuels ; l'immense majorité des organismes ne possède rien de tel."*

Je suis d'accord avec cette citation sauf sur son dernier point : la notion de plaisir-déplaisir qui existe et fait réagir fait partie de la définition de tout être vivant ; même une plante ou un être unicellulaire réagit au contact de quelque chose qui contribue à sa vie (comme la nourriture) ou la met en danger (comme un poison).

4.22 Courage de vivre, monde futur, amor fati, êtres supérieurs

Dans FP XIV, 16 [32] *"A quoi je reconnais mes pairs"* Nietzsche réfléchit à la vérité qu'un homme peut supporter dans une vie qui le prédispose plutôt au nihilisme :

> *"Quelle dose de vérité un esprit sait-il supporter, quelle dose de vérité peut-il risquer ? Voilà qui devient pour moi le vrai critère des valeurs. L'erreur est une lâcheté... toute acquisition de la connaissance est la conséquence du courage, de la dureté envers soi, de la probité envers soi... Une philosophie expérimentale telle que celle que je vis anticipe même, à titre d'essai, sur les possibilités du nihilisme radical : ce qui ne veut pas dire qu'elle en reste à un « non », à une négation, à une volonté de nier. Bien au contraire, elle veut parvenir à l'inverse - à un acquiescement dionysiaque au monde, tel qu'il est, sans rien en ôter, en excepter, en sélectionner ; elle veut le cycle éternel, les mêmes choses, la même logique et non-logique des nœuds. État le plus haut qu'un philosophe puisse atteindre : avoir envers l'existence une attitude dionysiaque : ma formule pour cela est amor fati…"*

Nous avons vu comment Nietzsche décrit les réactions des hommes qui n'ont pas la force de supporter le monde dans lequel ils vivent. Ils fuient la réalité en se réfugiant dans un « monde vrai » aux valeurs inversées : ils n'ont pas le courage d'affronter la vérité du « monde apparent » ; par lâcheté ils refusent de voir ce monde, préférant l'erreur dont ils ont besoin pour supporter leur vie.

Nous verrons plus bas que Nietzsche annonce une civilisation de l'avenir, dont des hommes supérieurs prépareront l'avènement. Ils enseigneront aux autres hommes les connaissances nécessaires pour construire cette civilisation et y vivre. Mais acquérir des connaissances c'est accepter la vérité, faire preuve d'honnêteté et de courage ; et Nietzsche veut aller au-delà d'une acceptation passive de la vie et des épreuves qu'elle impose : sa philosophie prône un acquiescement à cette vie, et même un acquiescement si profond qu'il ignore la rationalité, qu'il est dionysiaque [8]. Cet acquiescement, il l'appelle *"amor fati"*, l'amour du destin ; et il veut que l'homme accepte même *"L'Eternel retour"* des événements de la vie.

Nietzsche, qui a tant critiqué et déconstruit les systèmes de valeurs et modes de pensée, adopte dans *"Le Gai savoir"* une attitude inverse, positive et même joyeuse. Il écrit dans le §276 :

> *"Amor fati : que ce soit dorénavant mon amour ! Je ne veux pas faire la guerre au laid. Je ne veux pas accuser, je ne veux même pas accuser les accusateurs. Que regarder ailleurs soit mon unique négation ! Et somme toute, en grand : je veux même, en toutes circonstances, n'être plus qu'un homme qui dit oui !"*

4.22.1 Les hommes préparatoires

Il faut des êtres supérieurs, les compagnons de Zarathoustra

Nietzsche sait qu'*accepter et aimer les événements de la vie est une terrible épreuve* pour « l'homme du troupeau », c'est-à-dire la plupart des hommes modernes, parce qu'ils ont l'habitude d'en refuser la réalité en étant nihilistes. Il propose donc que des « êtres supérieurs » (les compagnons-disciples de Zarathoustra ou ceux qu'ils auront formés) lui enseignent la vie naturelle, avec ses valeurs inverses de celles du « monde vrai », au-delà du bien et du mal (c'est-à-dire en s'affranchissant des contraintes morales, des préjugés et des illusions).
Il écrit dans FP XIV, 16 [32] :

> *"J'ai ainsi deviné à quel point une autre espèce d'homme plus forte devrait nécessairement s'imaginer l'élévation et l'exaltation de l'homme d'une tout autre manière : des êtres supérieurs en tant qu'au-delà de bien et mal, en tant qu'au-delà de ces valeurs qui ne peuvent nier qu'elles viennent de la sphère de [la] souffrance, du troupeau ou de la majorité - j'ai cherché dans l'Histoire les prémisses de cette formation idéale inversée…"*

On trouve aussi dans *"Ainsi parlait Zarathoustra"* I *"De la vertu qui donne"* §2, à propos des disciples de Zarathoustra :

> *"Vous qui vous êtes choisis vous-mêmes, vous devez former un jour un peuple choisi - et c'est de ce peuple que naîtra le surhomme."*

Voir aussi une autre signification de « supérieur ».

Guerre des hommes supérieurs contre les hommes actuels qui refusent de changer

Source : *"Le Gai savoir"* §283 *"Les hommes préparatoires"*

Nietzsche sait qu'il sera difficile aux êtres supérieurs ci-dessus de changer les valeurs de leurs contemporains, comme il le propose. Il écrit dans FP XIV, 25 [1] *"La grande politique"* :

> *"J'apporte la guerre, une guerre coupant droit au milieu de tous les absurdes hasards que sont peuple, classe, race, métier, éducation, culture : une guerre comme entre montée et déclin, entre vouloir-vivre et désir de se venger de la vie, entre sincérité et sournoise dissimulation…"*

Les êtres supérieurs, les compagnons de Zarathoustra, devront combattre pour leurs idées, combat contre toutes les couches de la société, quelle que soit la manière de les définir. Il leur faudra faire prévaloir les valeurs de progrès contre celles de déclin, les valeurs (favorables à la vie) des « maîtres » contre celles des « esclaves », celles qui affirment avec sincérité contre celles qui dissimulent…

Nietzsche présente ces êtres supérieurs comme des *"guerriers"*, des *"hommes préparatoires"* qui ouvrent *"la voie à un âge encore supérieur […], l'âge qui portera l'héroïsme au sein de la connaissance et mènera des guerres pour les pensées et leurs conséquences."* Il les veut libérés de la culture actuelle, qui les a « civilisés » (domestiqués, affaiblis) en étouffant leurs instincts. Il les décrit comme ayant un nombre considérable de qualités :

"…des hommes qui sachent être silencieux, solitaires, résolus, satisfaits et persévérants dans l'activité invisible ; des hommes qui en vertu d'un penchant intérieur recherchent en toutes choses ce qu'il faut surmonter en elles ; des hommes qui possèdent en propre gaieté d'esprit, patience, simplicité et mépris pour toutes les grandes vanités, tout autant que générosité dans la victoire et indulgence envers les petites vanités de tous les vaincus…" etc., etc.

Nietzsche a parlé de *"guerriers"* parce qu'il leur faudra vivre dangereusement :

"Car, croyez-moi ! - le secret pour retirer de l'existence la plus grande fécondité et la plus grande jouissance, c'est : vivre dangereusement ! Bâtissez vos villes sur le Vésuve ! Lancez vos navires sur des mers inexplorées ! Vivez en guerre avec vos pareils et avec vous-mêmes ! Soyez brigands et conquérants, tant que vous ne pouvez pas être maîtres et possesseurs, hommes de connaissance !"

Nietzsche propose de favoriser l'apparition de ces hommes supérieurs, possédant des valeurs et pulsions [4] dominatrices et dionysiaques, par élevage. Il écrit dans FP XIII, 11 [413] *"Le surhomme"* :

"…ce n'est pas ma question, quant à savoir ce qui prendra la relève de l'homme, mais quelle espèce d'homme doit être choisie, voulue, élevée…"

Voir aussi :

- Hommes supérieurs, philosophes et hommes de l'avenir ;
- De la guerre et des guerriers.

4.22.2 Annonce de l'avenir

Nietzsche évoque pour la première fois dans son œuvre le personnage de Zarathoustra dans *"Le Gai savoir"* §342 (dernier aphorisme du Livre IV) *"Incipit tragœdia" ("La tragédie commence").* Il reprendra le texte de cet aphorisme au début du prologue de *"Ainsi parlait Zarathoustra"*, ouvrage où il propose une manière pour l'humanité de parvenir à une civilisation de l'avenir.

Mais revenons pour le moment aux hommes supérieurs. Nietzsche annonce l'avenir qu'ils préparent suite à la mort de Dieu dans *"Le Gai savoir"* §382 *"La grande santé"*, avant-dernier aphorisme :

"… nous, Argonautes de l'idéal, plus courageux peut-être que ne le voudrait la sagesse, […] il nous semble, comme en récompense pour tout cela, avoir devant nous une terre encore inconnue, dont nul n'a encore aperçu les limites, un par-delà toutes les terres et tous les recoins de l'idéal qui ont existé jusqu'alors, un monde si démesurément riche en choses belles, étrangères, problématiques, terribles et divines que notre curiosité et notre soif de possession sont transportées hors d'elles-mêmes..."

"Comment pourrions-nous, après de telles échappées et avec une telle voracité de conscience et de savoir, nous satisfaire de l'homme d'aujourd'hui ?"

Cet avenir suppose un bouleversement des valeurs européennes actuelles : bien que la mort de Dieu soit acquise, finir de se débarrasser du nihilisme et des illusions de notre héritage chrétien sera une tragédie ; Nietzsche le prédit dans FP XII, 5 [50] :

"L'âge tragique pour l'Europe : déterminé par le combat contre le nihilisme."

4.22.3 Ne pas croire à la providence

Source : *"Le Gai savoir"* §277 *"Providence personnelle"*

Dans cet aphorisme Nietzsche explique pourquoi il ne faut croire à aucune providence.

Nous sommes, selon lui, en *"danger d'asservissement intellectuel"* lorsque, dans une période faste ou euphorique (*"un certain sommet de la vie"*), nous croyons que notre providence personnelle nous tire toujours d'affaire :

> *"[A ce moment-là] la pensée d'une providence personnelle se poste devant nous avec la force la plus insistante et qu'elle a pour elle le meilleur porte-parole, l'apparence, maintenant que nous touchons du doigt le fait que toutes, toutes les choses qui nous concernent tournent constamment à notre plus grand avantage."*

> *"La vie de chaque jour et chaque heure semble ne rien vouloir de plus que constamment prouver ce principe; quoi qu'il se produise, le beau ou le mauvais temps, la perte d'un ami, une maladie, une calomnie, le retard d'une lettre, une entorse à la cheville, un coup d'œil jeté dans un magasin, un contre-argument, un livre qu'on ouvre, un rêve, une tromperie : cela se révèle sur-le-champ, ou très peu de temps après, quelque chose qui « ne pouvait pas ne pas arriver », - cela est plein de sens profond et d'utilité pour nous précisément !"*

Nietzsche dit là que notre conviction que, quelle que soit la situation constatée, « tout est pour le mieux dans le meilleur monde possible » nous paraît si prégnante que nous trouvons la survenance de cette situation normale, inévitable, comme résultant du principe d'identité [88].

Nietzsche nous reproche alors de *"congédier la croyance aux dieux d'Épicure"* (qui ne se mêlaient pas des affaires des hommes, comme il le rappelle dans FP V, 16 [8]) ; il nous reproche l'illusion de croire à *"n'importe quelle divinité"* bienfaisante, dont nous faisons alors une idole.

Après ce constat, Nietzsche nous recommande d'oublier la providence bienfaisante en attribuant la période faste à *"notre propre adresse pratique et théorique à interpréter et organiser les événements"*, mais aussi de rester modestes quant à nos facultés.

Nietzsche nous rappelle, enfin, que les phénomènes de notre vie sont soumis au hasard, même si celui-ci nous a parfois rendus habiles.

4.23 Force de volonté et croyances

Source : "Le Gai savoir" §347 *"Les croyants et leur besoin de croyance"*
Voir aussi : L'esprit libre - Un philosophe du soupçon.

Nietzsche attache une grande importance à l'indépendance d'esprit. *"L'esprit libre"* permet à un homme d'agir selon les désirs et pulsions de sa volonté de puissance, sans être inhibé par des règles de morale ou une mauvaise conscience. En outre,

l'indépendance d'esprit par rapport à des certitudes extérieures est une condition de la force de volonté.

Dans l'aphorisme §343 Nietzsche décrit le rapport entre force de volonté et croyance chez les croyants :

> *"La quantité de croyance dont quelqu'un a besoin pour se développer, la quantité de « stable » auquel il ne veut pas qu'on touche parce qu'il y prend appui, - offre une échelle de mesure de sa force […]. Il me semble qu'aujourd'hui encore, dans la vieille Europe, la plupart des gens ont besoin du christianisme…"*

Nietzsche rappelle là que tout homme a des valeurs morales fondamentales sur lesquelles il base ses jugements et décisions, valeurs dont il ne peut se passer ; ainsi, la plupart des Européens ont besoin des valeurs que le christianisme a eu près de 2000 ans pour leur inculquer, valeurs qu'ils ont donc intériorisées dans leur culture. Il ajoute même qu'aucune raison logique ou factuelle ne peut aller contre une de ces valeurs.

L'esprit d'un Européen n'est donc pas indépendant de ces valeurs fondamentales ; dans toute décision où l'une d'elles intervient, la force de volonté de cet homme est faible.

Un homme a la certitude inconsciente de bien faire lorsqu'il respecte une de ces valeurs morales ; il ne peut se passer de ce genre de certitude sauf à trouver que sa vie n'a pas de sens [93]. Par analogie avec ce besoin de certitude-là (« Je sais où est mon devoir »), Nietzsche affirme : l'homme a une impérieuse aspiration à la certitude même lorsqu'il s'agit de répondre à la question « Que puis-je savoir ? ». Il adopte alors une attitude positiviste [65], il veut une certitude scientifique.

> En fait, Nietzsche n'était pas obligé de partir du besoin de certitudes morales pour aboutir au besoin de certitudes factuelles. Tout homme redoute instinctivement les situations qu'il ne sait pas expliquer, ou dont il n'a pas l'habitude et dont il ne sait pas prévoir l'évolution, car une telle situation pourrait receler des dangers qu'il ne peut évaluer, dont il a donc peur.

Nietzsche écrit :

> *"…cette impétueuse aspiration à la certitude qui se décharge aujourd'hui chez la grande majorité sous une forme scientifique et positiviste, l'aspiration qui veut détenir quelque chose de manière stable…"*

Nietzsche analyse alors ce besoin de savoir de l'homme comme un manque d'indépendance de son esprit qui révèle un instinct de faiblesse, qui à son tour incite l'homme à trouver des réponses dans la métaphysique, la religion ou la superstition :

> *"…cela aussi est encore l'aspiration à un appui, un soutien, bref cet instinct de faiblesse qui, certes, ne crée pas les religions, les métaphysiques, les convictions de toutes sortes, mais - les conserve."*

L'homme a besoin de savoir, par peur de l'inconnu et aussi par curiosité ; et lorsqu'il ne trouve pas de réponse dans les faits ou la déduction scientifique, il en imagine une. Les religions et la métaphysique sont nées des besoins insatisfaits de réponses et d'espoirs. Nietzsche prétend ci-dessus implicitement que tant qu'il y aura des

questions sans réponse scientifique (positiviste), l'homme gardera des convictions religieuses et métaphysiques *qui le rendent faible* :

> *"Autour de tous ces systèmes positivistes se répand en effet la fumée d'un certain assombrissement pessimiste, quelque chose comme de la fatigue, du fatalisme, de la déception, […] de l'étalage de rancœur, de la mauvaise humeur, de l'anarchisme d'exaspération et tout ce qui constitue des symptômes ou des mascarades du sentiment de faiblesse."*

Nietzsche, qui n'aime ni la science ni le positivisme, attribue là à une dépendance à leur égard un état d'esprit bien sombre ! Je ne suis pas convaincu : l'habitude d'une pensée positiviste, d'une approche scientifique lorsqu'elle est possible, ne rendent pas nécessairement pessimiste, fatigué, etc. Les pulsions d'un homme demeurent intactes, car elles sont d'origine culturelle [4] ; et un homme en bonne santé que les circonstances n'accablent pas n'a aucune raison de nourrir les sombres pensées que Nietzsche décrit.

Cet aphorisme est donc un simple plaidoyer pour l'indépendance d'esprit permettant de se passer de religion, donc de morale religieuse, pour profiter de la vie.

4.24 Le romantisme

Source : *"Le Gai savoir"* §370 *"Qu'est-ce que le romantisme?"*

Dans cet aphorisme Nietzsche revient sur les différences entre hommes forts et hommes faibles en commençant par définir le romantisme :

> *"Qu'est-ce que le romantisme? Tout art, toute philosophie peuvent être considérés comme un remède et un secours au service de la vie en croissance, en lutte : ils présupposent toujours de la souffrance et des êtres qui souffrent. Mais il y a deux sortes d'êtres qui souffrent, d'une part ceux qui souffrent de la surabondance de la vie, qui veulent un art dionysiaque et également une vision et une compréhension tragiques de la vie, - et ensuite ceux qui souffrent de l'appauvrissement de la vie, qui recherchent, au moyen de l'art et de la connaissance, le repos, le calme, la mer d'huile, la délivrance de soi, ou bien alors l'ivresse, la convulsion, l'engourdissement, la démence."*

Il poursuit avec des considérations sur les besoins respectifs des hommes forts et des hommes faibles :

> *"Celui qui est le plus riche en plénitude de vie, le dieu et l'homme dionysiaques, peut s'accorder non seulement le spectacle du terrible et du problématique, mais jusqu'à l'action terrible et jusqu'à tout luxe de destruction, de dissolution, de négation ; chez lui, le mal, le non-sens, le laid apparaissent en quelque sorte permis en conséquence d'une surabondance de forces génératrices et fécondantes capable de transformer tout désert en pays fertile et luxuriant.*
>
> *A l'inverse, c'est l'être le plus souffrant, le plus pauvre en vie qui aurait le plus besoin de douceur, de paix, de bonté, dans la pensée et dans l'action, si possible d'un dieu qui soit vraiment un dieu pour malades, d'un « sauveur » ; et de même de la logique, de l'intelligibilité conceptuelle de l'existence - car la*

logique rassure, donne confiance -, bref, d'une certaine étroitesse chaleureuse qui chasse la peur et d'un enfermement dans des horizons optimistes."

Nietzsche déduit de ces besoins un premier ensemble de critères de distinction entre « forts » et « faibles » lors d'une création artistique :

"A propos de toutes les valeurs esthétiques, je me sers désormais de cette distinction fondamentale : je demande, dans chaque cas particulier, « est-ce ici la faim ou la surabondance qui est devenue créatrice ? » A première vue, une autre distinction pourrait sembler plus recommandable - elle est d'une évidence largement supérieure - elle consisterait à examiner attentivement si c'est l'aspiration à l'immobilisation, à l'éternisation, à l'être qui est la cause de la création, ou si c'est au contraire l'aspiration à la destruction, au changement, au nouveau, a l'avenir, au devenir."

Comme à son habitude, Nietzsche cherche ensuite l'occasion d'affirmer à la fois une chose et son contraire [101]. Constatant que les deux espèces d'aspirations ci-dessus sont ambiguës, il ajoute un second ensemble de critères :

"L'aspiration à la destruction, au changement, au devenir peut être l'expression de la force surabondante, [« dionysiaque »], mais ce peut être aussi la haine du raté, de l'indigent, du déshérité qui détruit, doit détruire, parce que ce qui subsiste, voire [même tout ce qui existe] le révolte et l'irrite - que l'on considère nos anarchistes de près pour comprendre cet affect.

La volonté d'éterniser exige de même une double interprétation. Elle peut d'une part provenir de la reconnaissance et de l'amour : un art ayant cette origine sera toujours un art d'apothéose […] et répandant sur toutes choses un éclat homérique de lumière et de gloire. Mais elle peut aussi être la volonté tyrannique d'un être souffrant profondément, luttant, torturé, qui voudrait encore frapper ce qu'il a de plus personnel […]. Cette dernière attitude constitue le pessimisme romantique sous sa forme la plus expressive [celle de la philosophie de la volonté de Schopenhauer et celle de la musique wagnérienne]…"

Nietzsche définit enfin « son pessimisme personnel », le pessimisme débridé des hommes de la civilisation future qu'il appelle de ses vœux, des hommes qui ne seront plus inhibés par nos règles morales actuelles, qui accepteront le monde comme il est, mais avec joie et sans illusion :

"J'appelle ce pessimisme de l'avenir - car il vient ! je le vois venir ! - le pessimisme dionysiaque."

5. Cinquième partie : Ainsi parlait Zarathoustra

"Ainsi parlait Zarathoustra" est l'ouvrage de Nietzsche qui a exercé le plus d'influence, notamment par sa vision du surhomme et de son combat.

5.1 Ce qu'il faut savoir pour comprendre l'ouvrage

5.1.1 Qui était Zarathoustra ?

Prophète fondateur du zoroastrisme, Zarathoustra (appelé aussi Zoroastre) vécut au VIe siècle avant J.-C. en Perse (aujourd'hui Iran). Il moralisa l'ancienne religion des Parsis (les Perses), proscrivant les sacrifices sanglants et le culte orgiaque des devas (êtres supérieurs). Il proscrit l'idolâtrie et fonda un culte monothéiste qui prescrivait la pureté de l'âme, s'opposant à la caste sacerdotale de l'époque. Il prêcha pour l'instauration d'un empire fondé sur la justice. Les Parsis d'aujourd'hui ont émigré de Perse en Inde ; ils placent Zarathoustra au niveau de Mahomet, du Christ et de Bouddha.

5.1.2 Comment Nietzsche décrit son Zarathoustra

Nietzsche a reconnu en Zarathoustra un prophète de la transvaluation de la morale qui s'est opposé à la caste sacerdotale. C'est pourquoi il en donne le nom au héros de son livre, héros qui prêche à une poignée de compagnons (disciples) l'abandon des règles morales issues du christianisme ; cet abandon résulte inéluctablement de l'autodestruction de la morale conséquence de l'exigence de vérité.

La démarche de Zarathoustra est celle d'un « maître » : sa volonté de vérité est basée sur sa force surabondante en perpétuelle recherche de croissance, et non sur le déni de réalité et les valeurs artificielles des esclaves actuels ; elle est une marque de probité, acceptant le monde tel qu'il est puisque la morale artificielle du déni de réalité est devenue impossible.

Quand Zarathoustra parle dans *"Ainsi parlait Zarathoustra"*, c'est Nietzsche lui-même qui parle.

On trouve dans "Ecce homo" - "Pourquoi j'écris de si bons livres" §6 :

> *"Que l'on réunisse l'esprit et la qualité des âmes les plus hautes, à elles toutes elles ne seraient pas capables de produire un seul discours de Zarathoustra. […] il a pu aller plus loin qu'aucun homme au monde."*
>
> *"Avant lui on ne sait pas ce qu'est la hauteur, ce qu'est la profondeur : on sait encore moins ce qu'est la vérité."*
>
> *"Voyez comme Zarathoustra descend de sa montagne pour dire à chacun les choses les plus bienveillantes ! Voyez de quelles mains délicates il touche même ses adversaires, les prêtres, et comme il souffre avec eux, d'eux-mêmes ! - Ici, à chaque minute, l'homme est surmonté, l'idée du « surhomme » est devenue ici la plus haute réalité. Dans un lointain infini, tout ce qui, jusqu'à présent, a été appelé grand chez l'homme, se trouve au-dessous de lui."*

Un peu plus loin, Nietzsche décrit aussi Zarathoustra comme un être dionysien [8] :

> *"L'âme la plus vaste qui peut courir, au milieu d'elle-même s'égarer et errer le plus loin, celle qui est la plus nécessaire, qui se précipite par plaisir dans le hasard ; […] L'âme qui est, qui plonge dans le devenir ; l'âme qui possède, qui veut entrer dans le vouloir et dans le désir," […] L'âme la plus sage que la folie invite le plus doucement, l'âme qui s'aime le plus elle-même…"*

5.1.3 Le surhomme

Contexte actuel où Nietzsche définit le surhomme

L'homme moderne sait que Dieu est mort et que la morale chrétienne est devenue impossible. Sans valeurs morales, il est tenté par le nihilisme. Ses habitudes culturelles [2] ayant été intériorisées du fait des siècles d'enseignement chrétien, puis de l'humanisme des Lumières [26], il lui est si difficile de s'en affranchir que Nietzsche considère cette tâche comme surhumaine. Pourtant l'homme a absolument besoin d'une philosophie (règles de pensée et valeurs morales) en accord avec la nature, la vie et sa volonté de puissance. La mission que Nietzsche confie à Zarathoustra est donc *d'enseigner le surhomme*, qui a la force d'accepter la réalité.

Le type surhomme

Quand Nietzsche parle du « surhomme » il parle d'un *type utopique d'homme*, pas d'un individu particulier : le surhomme est une essence [9], un cahier des charges d'être supérieur ; de même, « homme » peut désigner l'essence des êtres du genre humain, un *type* de mammifère si l'on veut.

Or Nietzsche affirme dans *"Par-delà bien et mal"* §62 *"L'Etre religieux"* que :

> *"L'homme est l'animal dont le caractère propre ne s'est pas encore fixé".*

Les individus ne pourront donc tendre vers le type surhomme qu'avec une éducation par des philosophes, de même que la culture de l'homme européen d'aujourd'hui résulte d'un long dressage par des prêtres chrétiens.

Nietzsche ne donne nulle part dans son œuvre de définition précise du surhomme, ni de liste de ses qualités. On trouve dans *"Ecce homo"* - *"Pourquoi j'écris de si bons livres"* §1 :

> *"Le mot « surhomme » […] désigne un type de perfection absolue, en opposition avec l'homme « moderne », l'homme « bon », […] les chrétiens et d'autres nihilistes, lorsqu'il se trouve dans la bouche d'un Zarathoustra, le destructeur de la morale…"*

Le livre 1. donne les précisions suivantes sur le surhomme dans l'introduction à *"Ainsi parlait Zarathoustra"*, page 275 :

> *"Le dessein utopique* [le surhomme] *de Zarathoustra est un être humain qui n'exclut et n'écarte rien, qui ne se soumet pas à la vérité toujours partielle d'une doctrine politique, morale ou philosophique, et qui préserve intacte la totalité de ses possibilités et de ses potentialités, sans succomber par l'ascèse ou le libertinage à une vision particulière des choses. Il doit toujours surmonter les valeurs dominantes et les idéaux rêvés, il n'a rien à atteindre ni à consolider."*

"Zarathoustra lui-même cherche à aller au-delà des vérités et des valeurs admises, mais, avec l'image du surhomme, il veut aussi dépasser son propre point de vue et surmonter son désir humain, trop humain, de trouver enfin un havre de paix et de repos."

"…le surhomme n'est au service d'aucun idéal, il ne vénère aucun dieu, il ne combat aucune de ses pulsions et de ses tendances sans pour autant s'abandonner aux désirs sans entraves comme un autocrate affamé de pouvoir ou un libertin sans scrupule. Il n'est ni chaste ni voluptueux, et garde en tout une sorte d'innocence des sens. Il ignore l'amour du prochain à la manière chrétienne, mais éprouve de l'amitié pour ceux qu'il distingue et qu'il choisit lui-même ; il ne maudit jamais, il bénit."

On trouve dans FP IX, 4 [171] :

"Le contraire du surhomme, c'est le dernier homme : je l'ai créé en même temps que l'autre."

"Tout ce qui est surhumain semble morbide et délirant comparé à l'homme."

Dans cette dernière affirmation, Nietzsche tire des conséquences du caractère amoral jusqu'à la cruauté du surhomme, et de son absence d'illusions, de préjugés et d'inhibitions.

5.1.4 Le combat de Zarathoustra contre les *"hommes bons"*

On trouve dans *"Ecce homo" - "Pourquoi je suis un destin"* §5 :

"Zarathoustra, le premier psychologue des hommes bons, est - par conséquent - un ami des méchants."

Les *"hommes bons", "les meilleurs", "les sages", "les justes"* dont Nietzsche parle sont ceux que les hommes modernes considèrent comme tels (par exemple les religieux), avec leur système actuel de valeurs inversées hostiles à la vie ; étant leur psychologue, Zarathoustra les a percés à jour.

(Les bons sont stigmatisés dans *"Ecce homo" - "Pourquoi je suis un destin"* §4 :

"Les bons ne disent jamais la vérité. [Ils] ont faussé et dénaturé toutes choses jusqu'à la racine."

"Les bons ne peuvent pas créer, ils sont toujours le commencement de la fin. Ils crucifient celui qui écrit des valeurs nouvelles sur des tables nouvelles ; […] ils crucifient tout l'avenir des hommes ! Les bons - furent toujours le commencement de la fin…")

Pour Zarathoustra, les bons et les justes d'aujourd'hui empêchent tout changement de valeurs, tout retour aux valeurs naturelles de la force, de la joie de vivre, de la vie. On trouve à la suite dans *"Ecce homo" - "Pourquoi je suis un destin"* §5 :

"Quand une espèce décadente d'hommes est montée au rang de l'espèce la plus haute, elle n'a pu s'élever ainsi qu'au détriment de l'espèce contraire, l'espèce des hommes forts et certains de la vie."

Les *"hommes bons"* sont donc mauvais, et le surhomme leur est supérieur par son système de valeurs tout autre. Le type d'homme que Zarathoustra veut faire émerger est « un surhomme par rapport aux meilleurs hommes modernes » ; et comme ceux-

ci sont croyants et que le surhomme de Zarathoustra combat leurs valeurs, ils le traiteraient de *"démon"*.

> *"Zarathoustra ne laisse ici aucun doute : il dit que c'est la connaissance des hommes bons, des « meilleurs » qui lui a inspiré la terreur de l'homme : c'est de cette répulsion que lui sont nées des ailes […]. Il ne cache pas que son type d'homme, un type relativement surhumain, est surhumain précisément par rapport aux hommes bons, que les bons et les justes appelleraient démon son surhomme..."*

Les *"hommes bons"* imposant au reste du *"troupeau"* leurs valeurs inversées, ceux qui sont estimés par leur *"vertu la plus pure"* rabaissent les hommes d'exception (ceux dont les valeurs sont restées naturelles et non faussées) au rang de *"méchants"*, responsables de la souffrance des hommes du troupeau :

> *Quand la bête de troupeau rayonne dans la clarté de la vertu la plus pure, l'homme d'exception est forcément abaissé à un degré inférieur, au rang du méchant. Quand le mensonge à tout prix accapare le mot « vérité », pour le faire rentrer dans son optique, l'homme véritablement véridique se trouve désigné sous les pires noms."*

Zarathoustra décrit ensuite le réalisme de l'homme nouveau pour lequel il milite, et la force de caractère qui lui permet d'accepter la réalité telle qu'elle est :

> *"…cette espèce d'hommes qu'il conçoit, conçoit la réalité telle qu'elle est : elle est assez forte pour cela [et] c'est par là seulement que l'homme peut avoir de la grandeur..."*

On comprend pourquoi Zarathoustra est considéré comme un *"ami des méchants"*.

5.1.5 Les derniers hommes

Nietzsche définit *"les derniers hommes"* dans *"Ecce homo" "Pourquoi je suis un destin"* §4 :

> *"Zarathoustra appelle les bons tantôt « les derniers hommes », tantôt le « commencement de la fin », avant tout il les considère comme l'espèce d'hommes la plus dangereuse, vu qu'ils imposent leur existence aussi bien au prix de la vérité qu'au prix de l'avenir."*

Le dernier homme refuse de se poser des questions sur le sens de la vie [93] ; il n'éprouve aucune émotion à l'idée de l'amour, du désir et de la création ; il est incapable de supporter la lumière du monde futur, celui du surhomme ; Zarathoustra dit dans *"Ainsi parlait Zarathoustra"* Prologue (5) :

> *"Voici ! Je vous montre le dernier homme.*
> *« Amour ? Création ? Désir ? Étoile ? Qu'est cela ? » – Ainsi demande le dernier homme et il cligne de l'œil."*

Le dernier homme rapetisse tout, car il juge tout par rapport à lui-même et il est petit comme un puceron ; il est indestructible, car il vit dans un monde figé, où rien ne se passe. Et comme il est parfaitement adapté à ce monde, il vit le plus longtemps, et il est certain d'avoir inventé le bonheur. Zarathoustra poursuit :

> *"La terre sera alors devenue plus petite, et sur elle sautillera le dernier homme, qui rapetisse tout. Sa race est indestructible comme celle du puceron ; le dernier*

homme vit le plus longtemps. « Nous avons inventé le bonheur » – disent les derniers hommes, et ils clignent de l'œil."

Le dernier homme est celui qui refuse l'évolution vers le type surhomme, bien qu'il soit *"le meurtrier de Dieu"* (*"Ainsi parlait Zarathoustra"* IV *"Le plus laid des hommes"*). Il n'a plus la force de créer, ou même seulement de prendre le risque du changement, il est décadent.

Nietzsche fait dire à Zarathoustra, dans FP IX, 4 [167], qu'il prêche l'amour du surhomme tourné vers l'avenir, en même temps que le mépris du dernier homme qui s'accroche à son passé :

"Je vous apporte un nouvel amour et un nouveau mépris : le surhomme et le dernier des hommes."

5.1.6 Le premier homme

Le type surhomme donne naissance au « premier homme », qui assurera la lente transition de l'humanité vers le monde futur. Nietzsche évoque sa naissance dans FP IX, 4 [25] : *"La naissance du surhomme."* Cette naissance engage un processus décrit dans *"Ainsi parlait Zarathoustra"* I *"Des voies du créateur"*, où Zarathoustra s'adresse au jeune homme rencontré (son futur compagnon) en disant :

"Es-tu une force nouvelle et un droit nouveau ? Un premier mouvement ? Une roue qui roule sur elle-même ? Peux-tu forcer des étoiles à tourner autour de toi ?

Zarathoustra décrit à ses compagnons le bonheur de créer, le sens de la vie dans FP IX, 4 [76] :

"L'unique bonheur est dans la création : vous tous, vous devez participer à la création et jouir encore de ce bonheur dans chaque action !"

Et Nietzsche résume l'opposition entre le premier homme et ses descendants d'une part, et les derniers hommes d'autre part, dans FP IX, 4 [26] :

"Ceux qui créent le bien s'opposent à ceux qui préservent le bien."

5.2 Résumé commenté de l'ouvrage

Structure du texte

"Ainsi parlait Zarathoustra" comprend un prologue et quatre parties. Les deux premières parties contiennent en tout 40 discours de Zarathoustra à ses auditeurs. Dans la troisième partie on trouve un résumé en 30 paragraphes de son enseignement sous le titre *"Des vieilles et des nouvelles tables"*. La quatrième partie contient une suite de l'exposé de sa doctrine et des rencontres avec des personnages symboliques : pape, rois, etc.

Chacune de ces parties est une suite de chapitres dont le titre présente l'enseignement, le message que Zarathoustra veut faire passer. Chaque chapitre comprend de courts paragraphes autonomes : on ne voit pas de lien entre deux paragraphes successifs, pas d'organisation logique présentant un raisonnement suivi d'une conclusion.

Traduction - Interprétation

J'ai traduit le texte très symbolique des discours de Nietzsche en français habituel - enfin, ce que j'en ai compris ! Ma traduction est donc autant une interprétation qu'une traduction, un texte où j'ai dû *imaginer* certains propos que j'ai prêtés à Nietzsche, pour clarifier chaque message. Parfois j'ai dû *ajouter des explications* au milieu des phrases traduites, pour en faciliter un peu plus la compréhension ; et parfois j'ai dû insérer des citations du texte de Nietzsche, pour que le lecteur puisse faire le rapprochement entre le propos de Nietzsche et le mien.

Les nombreuses citations de la traduction originale que j'ai insérées dans mon texte permettent à chaque lecteur de se construire ses propres interprétations : je ne prétends nullement détenir *la* vérité.

Je n'ai pas traduit les chants de Zarathoustra (les textes qui se terminent par *"Ainsi chantait Zarathoustra"*) parce qu'ils me paraissent être des digressions poétiques plus que des prises de position en rapport avec la mission d'enseigner le surhomme.

Les discours de Zarathoustra me rappellent ces deux vers de Molière, dans *Les femmes savantes*, acte II, scène 7 :

« On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé,
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé. »

5.2.1 Prologue

Dans le résumé qui suit, les numéros d'aphorisme du livre de Nietzsche sont notés entre parenthèses à la suite du texte qui les concerne, comme ceci : (1) ou (7 et 8).

Zarathoustra a trente ans. Après avoir médité dix ans dans la montagne, il en descend à la rencontre des hommes (1).

Il rencontre d'abord un saint vieillard, qui se comporte comme les religieux que Nietzsche combat : il aime Dieu et le sert, il déteste les hommes et les fuit. Zarathoustra, au contraire, les aime et veut leur apporter la bonne parole. Le saint affirme que les hommes ont besoin d'aide et de protection - attitude défensive d'esclave, habituelle chez les religieux parce qu'ils n'aiment pas la vie naturelle ; Zarathoustra constate qu'il n'a pas entendu dire que Dieu est mort. (2)

Arrivé dans une ville, Zarathoustra trouve une foule assemblée qui attend le spectacle d'un funambule. Il s'adresse à ces gens et prêche le surhomme, car :

"L'homme est quelque chose qui doit être surmonté."

"…ce que doit être l'homme pour le surhomme : une dérision ou une honte douloureuse."

Zarathoustra leur conseille de se détourner de l'enseignement des religieux, hostile à la vie ; il leur dit que Dieu est mort, que leurs valeurs de raison, vertu, justice et pitié sont inversées et doivent être surmontées ; et par conséquent que l'homme doit évoluer vers le surhomme. Mais les gens rient de Zarathoustra. (3)

Zarathoustra explique à la foule que l'homme peut évoluer en direction du surhomme en se débarrassant des valeurs (inversées) traditionnelles, qui doivent décliner. Il

exalte la prodigalité de ceux qui veulent progresser et faire progresser la société en sacrifiant leur vie actuelle. Mais les hommes ne le comprennent pas. (4)

Comme ils sont fiers de leur culture, Zarathoustra décide de s'adresser à leur fierté en leur parlant des derniers hommes. Ceux-ci vivent dans un monde terne où ils sont sûrs d'avoir trouvé la recette du bonheur. Ce monde est protecteur, ses habitants sont solidaires et bienveillants les uns envers les autres. Ils sont tous semblables et ne tolèrent pas d'initiative, de création et de comportement différent du leur. Ils travaillent, mais sans se donner beaucoup de mal car rien ne mérite un véritable effort. Ils ont adopté des valeurs artificielles, fausses, mais qui leur donnent satisfaction. Ils n'ambitionnent ni la richesse, ni le pouvoir ; tous sont égaux.

Mais la foule ne comprend pas que Zarathoustra trouve leur monde sans intérêt, sans espoir ; au contraire, ils demandent à vivre dans ce monde-là. (5)

> Nietzsche a fait là une critique du monde actuel, avec ses valeurs fausses et affaiblies, son peuple sans ambition et sans conflit, sa démocratie égalitaire, son nihilisme. Il a prédit aux hommes qu'ils vont vers ce triste monde-là, mais sans succès : leurs valeurs sont telles que c'est justement ce qu'ils demandent !

Le funambule commence à parcourir sa corde, tendue entre deux tours. Mais arrivé au milieu, il est rattrapé par un bouffon qui l'insulte, lui dit de se pousser et finalement saute par-dessus lui pour arriver le premier à l'autre tour. Déstabilisé, le funambule tombe de sa corde blessé à mort, aux pieds de Zarathoustra. Il se plaint à lui de son sort, se dit victime du diable et craint d'aller en enfer. Mais Zarathoustra lui répond qu'il n'y a ni diable ni enfer ; il a seulement fait son métier de funambule, dont à présent il meurt honorablement. (6)

> Je vois là une métaphore de la concurrence effrénée, par exemple dans le sport ou la politique. Un homme qui essaie de se distinguer, d'attirer l'attention comme le funambule, prend des risques ; un concurrent haineux peut alors surgir pour le battre et le faire tomber douloureusement. Mais Nietzsche (Zarathoustra) considère qu'il a bien fait de prendre des risques pour réaliser ses désirs, et qu'il n'a donc rien à se reprocher : la défaite fait partie des métiers à risques, inutile d'accuser le diable et de craindre l'enfer comme les chrétiens, car ils n'existent pas.

Zarathoustra repart enterrer le funambule. Il est abordé par le bouffon. Celui-ci lui dit de quitter la ville, car trop de gens, et des plus respectés, n'acceptent pas son prêche, le considèrent comme subversif et risquent de le tuer. (7 et 8).

> Nietzsche rappelle là que les créateurs, les révolutionnaires et tous ceux qui dérangent le peuple, lui donnent mauvaise conscience et tentent de lui faire changer ses habitudes, sont traités en ennemis par lui.

Le lendemain, Zarathoustra reconnaît l'échec son prêche de la veille. Le *"troupeau"* de gens à qui il s'adressait est sous la coupe d'hommes « bons et justes » qui considèrent quiconque brise leurs valeurs comme un criminel, alors que c'est un créateur de culture nouvelle. Zarathoustra décide donc de ne plus haranguer de foule pour tenter de la convaincre, mais de trouver des compagnons (disciples) capables de créer la culture nouvelle et de s'adresser à eux. Ces compagnons, à leur tour, oseront prêcher la destruction de la culture décadente actuelle, et son remplacement par une culture évoluant vers le surhomme. (9)

Tout de suite après avoir décidé de trouver des disciples, Zarathoustra a un présage : un aigle plane au-dessus de lui, un serpent enroulé autour de son cou. Or l'aigle symbolise la fierté ou l'orgueil, c'est un dévoreur d'agneaux (symboles du christianisme) ; et le serpent symbolise la ruse ou la prudence. Zarathoustra comprend que les qualités de ces animaux doivent inspirer sa mission, et espère qu'ils le guideront pour l'accomplir. (10)
A propos de son départ pour cette aventure, Nietzsche écrit :

> *"Ainsi commença le déclin de Zarathoustra".*

Il veut dire par là que Zarathoustra accepte de sacrifier le calme de sa retraite d'ermite à une mission qui lui procurera plutôt des désillusions : pour réaliser ce rêve, il accepte donc une perte de son bonheur, que Nietzsche appelle *"décadence"*. Zarathoustra accepte donc que disparaisse l'ermite pour qu'apparaisse le prophète. Il souhaitera un jour que ses compagnons acceptent aussi que leur vie actuelle disparaisse au profit de leur mission de conversion des hommes.

5.2.2 Première partie

Premiers discours de Zarathoustra à ses compagnons-disciples.

5.2.2.1 Les trois métamorphoses

Source : *"Ainsi parlait Zarathoustra"* I *"Les trois métamorphoses"*

Ce premier discours de Zarathoustra à ses compagnons prend la forme d'une parabole : *"Les trois métamorphoses"*. Zarathoustra y décrit les trois métamorphoses successives de l'esprit humain lorsqu'il passe de l'état inculte à celui de « bête du troupeau soumise à la morale issue du christianisme », puis à celui de « lion qui se révolte et affirme son indépendance » et enfin à celui « d'enfant innocent, sans préjugé ni règle morale inhibitrice, naturellement créateur ».

Au commencement de sa vie, l'homme reçoit une éducation où il apprend le Devoir en général, notamment les règles morales chrétiennes, et le respect de la Vérité. Il considère alors comme bonne toute action où il porte les fardeaux les plus lourds (pour les autres ou à leur place, comme Jésus prêt à porter tous les péchés du monde), où il s'humilie pour étouffer son orgueil.

Première métamorphose : le chameau

L'homme devient alors comme un chameau, bête de somme prête à porter de lourdes charges sans se plaindre et à obéir sans se rebeller. Il respecte Dieu, les règles morales et la vérité, et sa vie le mène à grands pas vers son désert. Dans ce désert, les valeurs qu'il a appris à respecter s'avèrent fausses : nous avons vu que la morale traditionnelle s'autodétruit.

Deuxième métamorphose : le lion

L'homme devient furieux et se transforme en lion, qui se révolte contre ces valeurs fausses en revendiquant son droit de prendre ses décisions tout seul. Mais la liberté d'un homme ne le rend créateur que lorsqu'il a fait table rase des coutumes, règles morales et illusions qui l'inhibaient jusque-là.

Troisième métamorphose : l'enfant

L'homme devient alors comme un enfant qui commence sa vie. Il n'a pas de souvenir, ne connaît pas d'interdit. Il est libre de jouer comme il veut, d'affirmer ce qui lui plaît, et ainsi de s'affirmer. Il n'est plus prisonnier d'un monde contre nature, il peut créer un nouveau monde, selon son désir.

Par ce discours, Zarathoustra trace à ses compagnons la route de leur mission : montrer aux hommes le caractère inacceptable de leurs valeurs contre nature, leur donner envie de les abandonner, enfin leur indiquer la voie d'un monde nouveau, qu'on peut accepter tel quel pour atteindre un vrai bonheur.

5.2.2.2 Des chaires de la vertu

Source : *"Ainsi parlait Zarathoustra"* I *"Des chaires de la vertu"*

Dans ce texte, Zarathoustra critique les soi-disant sages qui, du haut de leur chaire, professent la passivité et le sommeil comme remède à tous les problèmes de l'existence et en tant que vertu apportant du bonheur. Zarathoustra entend le sage affirmer l'importance du sommeil :

> *"Ayez en honneur le sommeil et respectez-le ! C'est la chose première."*

Le sage affirme aussi doctement des évidences : avec une bonne conscience on dort en paix ; une vie vertueuse et sans conflit favorise le sommeil ; la quête des honneurs et de la fortune rend anxieux - mieux vaut se contenter de l'estime des gens et d'un revenu petit mais sûr, c'est-à-dire d'une vie sans risque ; etc.

Zarathoustra désapprouve cette recherche d'une existence passive et protégée, et prédit que le temps de ceux qui la désirent est compté.

Voir aussi : Nietzsche sur le sommeil qui apaise et rend passif.

5.2.2.3 Des hallucinés de l'arrière-monde

Source : *"Ainsi parlait Zarathoustra"* I *"Des hallucinés de l'arrière-monde"*

Certains philosophes, comme Platon et Schopenhauer (que Nietzsche appelle son *"maître"* [23]), croient qu'il existe un« arrière-monde » que nous ne voyons pas, derrière le monde apparent que nous voyons. En réfléchissant à ce monde, Zarathoustra estime que c'est un « monde vrai », imaginé par des hommes qui veulent fuir la réalité en se réfugiant dans des hallucinations :

> *"Le monde me parut être le rêve et l'invention d'un dieu ; […] Hélas, mes frères, ce dieu que j'ai créé était œuvre faite de main humaine et folie humaine, comme sont tous les dieux. Il n'était qu'homme, pauvre fragment d'un homme et d'un « moi » : il sortit de mes propres cendres et de mon propre brasier, ce fantôme, et vraiment, il ne me vint pas de l'au-delà !*

En faisant un effort sur lui-même, Zarathoustra surmonte sa douleur, et son monde imaginaire s'éloigne de lui :

> *"Qu'arriva-t-il alors, mes frères ? Je me suis surmonté, moi qui souffrais […]. Et voici ! Le fantôme s'est éloigné de moi !*

Il expose alors sa propre doctrine aux hommes, en s'adressant d'abord à ceux qui croient à ce monde artificiel (les *"hallucinés de l'arrière-monde"*) : il dit comment il s'en est débarrassé, puis leur fournit une excuse pour avoir cru à de telles chimères :

> *"Maintenant, croire à de pareils fantômes, ce serait là pour moi qui suis convalescent une souffrance et une torture […], une humiliation. C'est ainsi que je parle aux hallucinés de l'arrière-monde."*

> *"Souffrances et impuissances - voilà ce qui créa tous les arrière-mondes…"*

Zarathoustra attribue à une maladie physique le déni de réalité des hommes qui souffrent, maladie qui les pousse vers *"ce monde artificiel déshumanisé et inhumain qui est un néant céleste"*.

Il prêche pour une attitude nouvelle, commençant par la fierté de celui qui ne se laisse pas abattre par le conflit douloureux entre ses valeurs et le monde où il vit, et qui adopte une attitude volontariste d'approbation de ce monde réel.

> *"Mon moi m'a enseigné une nouvelle fierté, je l'enseigne aux hommes : ne plus cacher sa tête dans le sable des choses célestes, mais la porter fièrement […] J'enseigne aux hommes une volonté nouvelle : suivre volontairement le chemin qu'aveuglément les hommes ont suivi, approuver ce chemin et ne plus se glisser à l'écart comme les malades et les moribonds !"*

Zarathoustra traite les religieux chrétiens, qui ont enseigné le mépris du corps et de la vie terrestre et l'attente du « monde vrai » futur, de *"malades"* et de *"moribonds"* ; il les tient pour responsables du mal-être des hommes et de leur nihilisme. Il les accuse de lavage de cerveaux. Il conclut en exhortant les hommes à s'estimer guéris et à agir en accord avec la nature :

> *"Ecoutez plutôt, mes frères, la voix du corps guéri : c'est une voix plus probe et plus pure."*

5.2.2.4 Des contempteurs du corps

Source : *"Ainsi parlait Zarathoustra"* I *"Des contempteurs du corps"*

Zarathoustra s'adresse ici aux prêtres et aux fidèles du christianisme qui croient à un « monde vrai », méprisent leur corps et le tiennent pour un boulet dont les désirs empêchent leur âme d'atteindre le Paradis.

Il commence par leur dire de mourir de la mort de leur corps, pour enfin devenir muets et cesser d'enseigner le nihilisme :

> *"C'est aux contempteurs du corps que je veux dire leur fait. Ils ne doivent pas changer de doctrine et d'enseignement, mais seulement dire adieu à leur propre corps - et ainsi devenir muets."*

Il énonce ensuite un des axiomes de sa doctrine : l'esprit et l'âme d'un homme ne sont que des conséquences de la vie de son corps ; l'âme n'existe pas par elle-même (contrairement à l'enseignement de la religion chrétienne), c'est le nom donné par l'homme à un comportement de son corps :

> *"…celui qui est éveillé et conscient dit : Je suis corps tout entier et rien autre chose ; l'âme n'est qu'un mot pour une parcelle du corps."*

Zarathoustra définit alors le corps en tant qu'ensemble de pulsions en lutte, chacune cherchant à dominer les autres [20] et dont le fonctionnement harmonieux permet la santé, qui permet à son tour à l'homme d'agir dans le sens de sa volonté de puissance.

> *"Le corps est une grande raison, une multiplicité avec un seul sens, une guerre et une paix, un troupeau et un berger."*

Zarathoustra poursuit : l'esprit d'un homme n'est qu'une petite raison au service de sa grande raison, l'ensemble des pulsions de son corps :

> *"Instrument de ton corps, telle est aussi ta petite raison que tu appelles « esprit », mon frère, petit instrument et petit jouet de ta grande raison."*

Zarathoustra explique ensuite que la conscience d'un homme (le *"moi"*, que Freud [107] appelle aussi « moi ») est esclave de son subconscient (le *"soi"*, que Freud appelle « ça »), lui-même dominé par ses instincts [5] et pulsions [4]. C'est le subconscient qui est le siège des affects [12] comme "*l'estime et le mépris, la joie et la peine"* ; et c'est du corps (de ses pulsions) que provient l'esprit, le tout dominé par la volonté de puissance.

> *"Le soi créateur créa, pour lui-même, l'estime et le mépris, la joie et la peine. Le corps créateur créa pour lui-même l'esprit comme une main de sa volonté."*

Zarathoustra affirme donc aux contempteurs du corps que, même lorsqu'ils croient servir Dieu et se soumettre à Sa volonté, ils ne font qu'obéir aux désirs nés de leurs pulsions :

> *"Même dans votre folie et dans votre mépris, vous servez votre soi, vous autres contempteurs du corps."*

Cette affirmation est très importante, et nous avons vu que c'est une caractéristique fondamentale de l'homme : il ne peut jamais aller contre ses valeurs dominantes du moment, sa volonté de puissance.

Zarathoustra conclut donc que la doctrine chrétienne de mépris du corps au profit d'une fiction, l'âme, n'est pas compatible avec le but d'aller vers le surhomme.

5.2.2.5 Des joies et des passions

Source : *"Ainsi parlait Zarathoustra"* / *"Des joies et des passions"*

Dans ce discours Zarathoustra parle des valeurs personnelles de chaque homme, qui résultent de son hérédité, de ce qu'il a appris et du contexte du moment. Chacune de ces valeurs (*"vertu"*) lui appartient en propre et définit une part de son libre arbitre. Elle a souvent pour origine d'autres valeurs, cachées dans son subconscient, donc inexprimables.

> *"Mon frère, quand tu as une vertu, et quand elle est ta vertu, tu ne l'as en commun avec personne."*

> *"Tu ferais mieux de dire : « Ce qui fait le tourment et la douceur de mon âme est inexprimable et sans nom, et c'est aussi ce qui cause la faim de mes entrailles. »*

Zarathoustra conseille donc à chaque homme de reconnaître que ses valeurs lui appartiennent ; qu'elles définissent ce qu'il aime et ce qu'il n'aime pas ; qu'il ne les

doit à aucun Dieu, à aucune loi humaine ou règle de vie en société ; et qu'elles n'ont aucun rapport avec une possibilité d'aller au de Paradis :

> *"Parle donc et balbutie : « Ceci est mon bien que j'aime, c'est ainsi qu'il me plaît tout à fait, ce n'est qu'ainsi que je veux le bien. Je ne le veux point tel le commandement d'un dieu, ni tel une loi et une nécessité humaine : qu'il ne me soit point un indicateur vers des terres supérieures et vers des paradis."*

Une valeur d'un homme n'a de rapport ni avec le Ciel, ni avec la Sagesse, ni avec la Raison universelle, mais seulement avec la nature.

Un homme de culture chrétienne a appris à détester ses passions, à considérer qu'elles nuisent aux autres (elles sont méchantes). Mais Zarathoustra lui enseigne que toutes ses passions vraiment personnelles, celles qui expriment sa volonté de puissance, expriment au contraire de bonnes valeurs et sont source de joie.

> *"Autrefois tu avais des passions et tu les appelais méchantes. Mais maintenant tu n'as plus que tes vertus : elles naquirent de tes passions. Tu apportas dans ces passions ton but le plus élevé : alors elles devinrent tes vertus et tes joies. Et quand même tu serais de la race des colériques ou des voluptueux, des sectaires ou des vindicatifs : toutes tes passions finiraient par devenir des vertus, tous tes démons des anges."*

On peut voir une proximité entre cette prise de position de Nietzsche et celle qu'exprime Sartre dans *L'existentialisme est un humanisme* [56] : les valeurs qu'un homme considère comme les siennes sont à ses yeux universelles, il les considère comme bonnes pour l'humanité. Nietzsche encourage donc chaque homme à être égocentrique et individualiste, à considérer ses propres valeurs comme les bonnes, les seules envers lesquelles il a un devoir, celles qui expriment sa volonté de puissance.

> *"Et rien de mal ne naît plus de toi, si ce n'est le mal qui naît de la lutte de tes vertus."*

> *"Regarde comme chacune de tes vertus désire ce qu'il y a de plus haut : elle veut tout ton esprit, afin que ton esprit soit son héraut, elle veut toute ta force dans la colère, la haine et l'amour."*

Zarathoustra conclut en exhortant chaque homme à dépasser la morale et les inhibitions qu'il a en lui-même, qu'on lui a inculquées. Il doit suivre ses instincts et pulsions, car quoi qu'il arrive c'est toujours à eux qu'il obéira jusqu'à sa mort :

> *"L'homme est quelque chose qui doit être surmonté : c'est pourquoi il te faut aimer tes vertus - car tu périras par tes vertus."*

5.2.2.6 Du pâle criminel

Source : *"Ainsi parlait Zarathoustra"* I *"Du pâle criminel"*

Ce discours de Zarathoustra me paraît difficile à comprendre. Voici ce que j'en ai compris ; si quelqu'un a une meilleure interprétation, je le prie de m'en faire part.

Un criminel (je ne sais pas qui il est) a tué. Il avoue qu'il sait son esprit malade, puisqu'il méprise les hommes et pense qu'il faut surmonter ce mépris (en fait, pour lui la vie n'a plus de sens [93]) :

"« Mon moi est quelque chose qui doit être surmonté : mon moi, c'est mon grand mépris des hommes. »"

Il a tué parce qu'il souffrait si profondément qu'il ne pouvait supporter le sentiment de culpabilité dû à son mépris des hommes (l'absence de sens de sa vie) :

"Il s'est jugé lui-même […] Il n'y a pas de salut pour celui qui souffre à ce point de lui-même, si ce n'est la mort rapide."

Zarathoustra conseille aux juges des hommes d'exécuter le criminel par compassion pour sa souffrance, et parce qu'il faut l'empêcher de recommencer :

"Votre homicide, ô juges, doit se faire par compassion et non par vengeance. Et en tuant, regardez à justifier la vie !"

Ceux qui tuent le criminel doivent le faire par désir de débarrasser le monde d'un être qui empêche les hommes, et notamment eux-mêmes, d'évoluer vers le type surhomme :

"Que votre tristesse soit l'amour du surhomme ; ainsi vous justifierez votre survie !"

C'est la vue de lui-même, être qui méprise les hommes et déteste la vie, que le criminel n'a pu supporter et qui l'a fait passer à l'acte ; mais après son crime, il n'a senti aucun soulagement, il n'a pu s'estimer davantage :

"C'est une image qui fit pâlir cet homme pâle. Il était à la hauteur de son acte lorsqu'il commit son acte ; mais il ne supporta pas son image après l'avoir accompli. Il se vit toujours comme l'auteur d'un seul acte."

"Mais sa pauvre raison ne comprit point cette folie et c'est elle qui décida le criminel."

Pour fuir la vraie raison de son crime (le mépris des autres, le néant de sa vie), dont il a honte, le criminel se persuade qu'il a tué pour voler :

"…alors il vola, après avoir assassiné. Il ne voulait pas avoir honte de sa folie."

Zarathoustra explique le comportement du criminel : c'est parce que sa maladie le fait souffrir qu'il a tué, espérant soulager sa douleur ; cet homme est sous l'emprise d'un ensemble de pulsions extrêmes, chacune combattant les autres pour dominer l'individu et finissant par s'exprimer en actes incohérents entre eux :

"Qu'est cet homme ? Un monceau de maladies qui, par l'esprit, se jettent sur le monde extérieur : c'est là qu'elles veulent faire leur butin.

Qu'est cet homme ? Une grappe de serpents sauvages entrelacés, qui rarement se supportent tranquillement - alors ils s'en vont, chacun de son côté, pour chercher leur butin de par le monde."

Décomposition de la morale

L'effet d'un conflit insoluble entre les pulsions [4] d'un homme est une décomposition de sa morale, qui se traduit par des comportements multiples et contradictoires et peut se terminer en nihilisme ; Nietzsche l'affirme, puis propose des remèdes : avoir un but dans la vie [93] et aimer son destin. Il écrit dans FP IX, 4 [83] :

"La décomposition de la morale conduit, dans sa conséquence pratique, à l'individu atomisé, et, en outre, au fractionnement de l'individu en pluralités - flux absolu. C'est pourquoi un but est nécessaire, aujourd'hui plus que jamais, et l'amour, un nouvel amour."

Nietzsche ajoute dans FP XIV, 14 [94], au sujet des grands philosophes, à ses yeux tous décadents :

"…la question du « bonheur », de la « vertu », du « salut de l'âme » est l'expression de ce qu'il y a de physiologiquement contradictoire dans ces natures de déclin : il manque dans leurs instincts [les instincts des philosophes] *le centre de gravité, le sens de la direction à prendre."*

Zarathoustra poursuit son explication : ce criminel ne pouvait se comprendre.

"Voyez ce pauvre corps ! Ses souffrances et ses désirs, sa pauvre âme essaya de les comprendre, - elle crut qu'ils étaient l'envie criminelle et le désir d'atteindre le bonheur du couteau."

Zarathoustra en revient à son prêche contre l'abandon par l'humanité de l'attitude naturelle qui fait agir selon ses désirs profonds ; agir ainsi était considéré par le christianisme dominant comme une hérésie, de la sorcellerie ; ces défauts faisaient souffrir et donnaient envie de faire souffrir :

"Autrefois le doute et la volonté d'être soi étaient des crimes. En ce temps le malade devenait hérétique et sorcier ; comme hérétique et comme sorcier, il souffrait et voulait faire souffrir."

Mais Zarathoustra sait que ceux à qui il s'adresse sont encore sous l'emprise de la morale chrétienne, et qu'ils ne veulent donc pas entendre de discours contre leurs valeurs inversées, discours qui accuse leurs religieux :

"Mais vous ne voulez pas m'entendre : Ce serait nuisible pour ceux d'entre vous qui sont bons, dites-vous. Mais que m'importe vos hommes bons !"

Zarathoustra voudrait que ses ennemis, les *"hommes bons"*, périssent de leur folie consistant à prêcher des valeurs inversées, folie qui apparaîtrait en confrontant ces valeurs et leur « monde vrai » avec la réalité. Mais hélas il y a peu de chances qu'ils fassent cette comparaison, car ils sont trop contents de leur vie actuelle.

Zarathoustra conclut son discours par :

« Je suis un garde-fou, une balustrade au bord du fleuve qui sépare le monde actuel, avec ses valeurs falsifiées, du monde du futur que j'enseigne, avec ses valeurs nouvelles : que celui à qui le passage dans ce nouveau monde donne le vertige me saisisse, pour savoir comment y survivre. Mais je ne suis pas une béquille donnant appui aux gens mal à l'aise dans ce monde. Qui me comprend me suive ! »

5.2.2.7 Lire et écrire

Source : *"Ainsi parlait Zarathoustra"* I *"Lire et écrire"*

J'avoue n'avoir compris que quelques phrases de ce texte, et pas du tout le sens du message que Nietzsche voulait faire passer avec son titre *"Lire et écrire"*. J'explique donc ci-dessous les phrases que je crois avoir comprises.

"De tout ce qui est écrit, je n'aime que ce que l'on écrit avec son propre sang. Écris avec du sang, et tu apprendras que le sang est esprit."

Nietzsche veut qu'un auteur écrive avec toute sa personnalité, en exprimant toute la force de ses émotions, qui constituent le fond de toute pensée.

"Il n'est pas facile de comprendre du sang étranger : je hais tous les paresseux qui lisent."

Il est difficile à un homme de comprendre les émotions d'un autre ; Nietzsche déteste donc les lecteurs qui ne se donnent pas le mal de chercher à comprendre les émotions exprimées par un auteur (lui, en l'occurrence).

"Que chacun ait le droit d'apprendre à lire, cela gâte à la longue, non seulement l'écriture, mais encore la pensée."

Nietzsche estime que les gens insuffisamment intelligents ne devraient pas avoir le droit d'apprendre à lire. Que de nombreuses personnes de bas niveau sachent lire de nos jours oblige de plus en plus les auteurs à se mettre à leur portée, donc à écrire des choses moins belles et à exprimer des pensées moins élevées, ce qui schématise trop celles-ci. Farouchement opposé à la démocratie, Nietzsche est peut-être furieux qu'en France Jules Ferry ait institué l'enseignement gratuit, laïc et obligatoire en 1882, un an avant ce texte de *"Ainsi parlait Zarathoustra"*.

"Jadis l'esprit était Dieu, puis il devint homme, maintenant il se fait populace."

Jusqu'au Moyen Age seul Dieu pouvait tout savoir et comprendre ; à partir des Lumières [26] tous les hommes instruits pouvaient espérer savoir et comprendre ; et à partir de 1882 les gens du troupeau eux-mêmes commencent à y arriver.

"Celui qui écrit en maximes avec du sang ne veut pas être lu, mais appris par cœur."

Celui qui écrit des maximes (principes de conduite, règles de morale) avec tout son cœur ne veut pas être compris, mais appris par cœur : il veut imposer ses principes comme la religion ses dogmes révélés. Nietzsche méprise l'apprentissage par cœur, qui prive l'homme de son esprit critique et sa créativité.

"Sur les montagnes, le plus court chemin va d'un sommet à l'autre ; mais pour suivre ce chemin, il faut que tu aies de longues jambes. Les maximes doivent être des sommets, et ceux à qui l'on parle des hommes grands et robustes."

En matière de réflexion philosophique (ou d'intuition profonde ?) la concision permet de passer (de conclure ?) d'une haute pensée à une autre ; mais pour progresser ainsi à grandes enjambées, il faut être supérieurement intelligent et cultivé. Les maximes doivent être des plus ambitieuses et leur auteur doit les réserver à des auditeurs de race supérieure.

"L'air léger et pur, le danger proche et l'esprit plein d'une joyeuse méchanceté ; tout cela s'accorde bien. Je veux avoir autour de moi des lutins, car je suis courageux. Le courage qui chasse les fantômes se crée ses propres lutins, - le courage veut rire.

Zarathoustra dit que « le détachement des problèmes de ce monde, la proximité du danger d'affronter les hommes bons et l'agressivité nécessaire pour les combattre, tout cela va bien ensemble. « Je veux être entouré de rieurs qui se moquent de moi,

car ils ne me font pas peur. Mon courage qui fera fuir leurs illusions et leur « monde vrai » crée ses propres espoirs, je veux m'en réjouir ».

> *"Je ne suis plus en communion d'âme avec vous. Cette nuée que je vois au-dessous de moi, cette noirceur et cette lourdeur dont je ris c'est votre nuée d'orage. Vous regardez en haut quand vous aspirez à l'élévation. Et moi je regarde en bas puisque je suis élevé."*

« Mes compagnons, je n'ai plus le même état d'esprit que vous, qui avez encore du chemin à faire pour progresser jusqu'au surhomme. Cette bêtise et cette méchanceté des hommes qu'il vous faut faire évoluer, et dont je me moque, est votre problème, pas le mien ; je suis au-dessus des hommes ordinaires, je les regarde avec mépris. »

> *"Vous me dites : « La vie est dure à porter. » Mais pourquoi auriez-vous le matin votre fierté et le soir votre soumission ? La vie est dure à porter : mais ne soyez donc pas si tendres ! Nous sommes tous des ânes et des ânesses chargés de fardeaux."*

« Mes compagnons, vous vous plaignez de la difficulté de votre mission. Mais pourquoi êtes-vous passés de l'enthousiasme initial au découragement face à l'immensité de la tâche ? La vie est dure, soit ; mais soyez forts pour y faire face ! Chacun de nous a son fardeau à porter, sa mission à remplir. »

5.2.2.8 De l'arbre sur la montagne

Source : *"Ainsi parlait Zarathoustra"* I *"De l'arbre sur la montagne"*

Zarathoustra rencontre un jeune homme noble au pied d'un arbre, au sommet d'une montagne. Le jeune homme est découragé (*"ce jeune homme […] jetant sur la vallée un regard fatigué"*). Zarathoustra lui dit que, comme l'arbre agité par le vent mais que la volonté de l'homme ne peut faire bouger, l'homme est agité par les pulsions subconscientes qui le dominent et échappent à sa volonté :

> *« Si je voulais secouer cet arbre avec mes mains, je ne le pourrais pas. Mais le vent que nous ne voyons pas l'agite et le courbe comme il veut. De même nous sommes courbés et agités de la plus vilaine façon par des mains invisibles. »*

Zarathoustra poursuit : plus l'homme veut s'élever vers une vie conforme à sa nature et au monde tel qu'il est, une vie débarrassée des inhibitions qui bloquent les autres hommes, plus il est freiné par ses propres inhibitions et désirs insatisfaits qui le font souffrir :

> *"…il en est de l'homme comme de l'arbre. Plus il veut s'élever vers les hauteurs et la clarté, plus profondément aussi ses racines s'enfoncent dans la terre, dans les ténèbres et l'abîme, - dans le mal. »*

Le jeune homme s'interroge alors sur la cause de son désarroi :

> *"Je n'ai plus confiance en moi-même depuis que je veux monter dans les hauteurs, et personne n'a plus confiance en moi, - d'où cela peut-il donc venir ? Je me transforme trop vite : mon présent réfute mon passé."*

Le jeune homme constate que, pour trouver une vie meilleure, il doit d'abord renier ses valeurs présentes - ce qui lui fait perdre confiance en elles, donc en lui-même. Pendant sa transition vers une meilleure vie, ses valeurs ayant déjà changé en partie

il est devenu trop différent des autres, qui ne lui font plus confiance ; il se sent alors seul :

"Quand je suis en haut, je me trouve toujours seul. Personne ne me parle, le froid de la solitude me fait trembler."

Il est saisi par des doutes sur ce qu'il veut vraiment, et son mépris de son ancienne culture [2] grandit en même temps que son désir de progresser dans son évolution :

"Qu'est-ce que je veux donc dans les hauteurs ? Mon mépris [de moi-même] et mon désir grandissent ensemble ; plus je m'élève, plus je méprise celui qui s'élève. Que veut-il donc dans les hauteurs ? Comme j'ai honte de ma montée et de mes faux pas ! Comme je ris de mon souffle haletant ! Comme je hais celui qui prend son vol ! Comme je suis fatigué lorsque je suis dans les hauteurs ! »"

Zarathoustra le rassure : il est normal que celui qui s'élève au-dessus des autres se sente seul et soit incompris ; il est normal qu'il attende un événement qui provoque sa chute, comme l'arbre tombe lorsqu'il est foudroyé. Le jeune homme avoue alors à Zarathoustra qu'en se comparant à lui il voit le chemin qui lui reste à parcourir, et qu'il est jaloux de lui.

Zarathoustra l'entraîne alors avec lui, le prenant comme premier compagnon dans sa mission de transformation de l'humanité. Il lui explique qu'il lui reste du chemin à faire pour se libérer des inhibitions et mauvais instincts de sa vie antérieure, et que sa nouvelle lucidité lui fait comprendre son état, compréhension qui le fait souffrir.

Zarathoustra encourage le jeune homme à persévérer dans sa quête d'une vie nouvelle. Il lui explique que les autres hommes reconnaissent sa supériorité, qu'ils en sont eux aussi jaloux, et qu'ils le considèrent, lui et d'éventuels semblables, comme un obstacle à la poursuite de leur vie à valeurs artificielles contraires à la volonté de puissance naturelle :

"Sache qu'ils ont tous quelqu'un de noble dans leur chemin."

Zarathoustra ajoute que les hommes les plus influents, que les autres considèrent comme *"bons"*, sont eux aussi gênés dans leur désir de ne rien changer à leur vie par des gens nobles comme le jeune homme :

"Les bons, eux aussi, ont tous quelqu'un de noble dans leur chemin : et quand même ils l'appelleraient bon, ce ne serait que pour le mettre de côté."

"L'homme noble veut créer quelque chose de neuf et une nouvelle vertu. L'homme bon désire les choses vieilles et que les choses vieilles soient conservées."

Zarathoustra met alors en garde le jeune homme noble contre le risque que ses progrès lui fassent tourner la tête, qu'il renie sa quête de ces progrès et se rabatte sur des plaisirs et des buts à courte vue :

"…le danger de l'homme noble n'est pas qu'il devienne bon, mais insolent, railleur et destructeur. Hélas ! j'ai connu des hommes nobles qui perdirent leur plus haut espoir. Et dès lors ils calomnièrent tous les hauts espoirs. Dès lors ils vécurent, effrontés, en de courts désirs, et à peine se sont-ils tracé un but d'un jour à l'autre."

> *"Alors leur esprit s'est brisé les ailes […] Jadis ils songeaient à devenir des héros : maintenant ils ne sont plus que des jouisseurs."*

Zarathoustra conjure donc le jeune homme à rester le héros qu'il est devenu dans son cœur et à participer à sa propre mission, pleine d'espoir :

> *"…par mon amour et par mon espoir, je t'en conjure : ne jette pas loin de toi le héros qui est dans ton âme ! Sanctifie ton plus haut espoir !"*

5.2.2.9 Des prédicateurs de la mort

Source : *"Ainsi parlait Zarathoustra"* I *"Des prédicateurs de la mort"*
Avant de lire la suite, voir ou revoir les définitions nietzschéennes du nihilisme.
Voici ce que Zarathoustra dit dans ce discours.

Parmi les hommes souffrant de nihilisme réactif, quelques-uns (les nihilistes actifs) prêchent la mort, et il y en a beaucoup d'autres (les nihilistes passifs) à qui il faut la prêcher parce que leur présence sur terre est superflue :

> *"Qu'on les attire hors de cette vie par l'appât de la « vie éternelle » !"*

Zarathoustra lance des accusations graves contre les prédicateurs nihilistes actifs :

> *"Ce sont les terribles, ceux qui portent en eux la bête sauvage et qui n'ont pas de choix, si ce n'est entre plaisirs et mortifications. Et leurs plaisirs sont encore des mortifications. Ils ne sont même pas encore devenus des hommes, ces êtres terribles : qu'ils prêchent donc l'aversion de la vie et qu'ils s'en aillent ! Voici les phtisiques de l'âme : à peine sont-ils nés qu'ils commencent déjà à mourir, et ils aspirent aux doctrines de la fatigue et du renoncement."*

Il ajoute qu'ils aimeraient eux-mêmes être morts, et qu'ils réfutent l'existence de la vie chaque fois qu'ils *"rencontrent un malade ou bien un vieillard, ou bien encore un cadavre."* Mais Zarathoustra clame son désaccord sur leur vision de la vie : *"Mais eux seuls sont réfutés..."*

Zarathoustra accuse aussi les prédicateurs de la mort d'inciter les hommes au suicide parce que *"« La vie n'est que souffrance »"* et que *"« La volupté est un péché »*. Il les accuse aussi d'inciter les hommes à ne pas avoir d'enfants, etc.

On reconnaît dans cette description des prédicateurs de la mort et ces accusations les religieux que Nietzsche rend responsables de l'inversion des valeurs inculquée par le christianisme, et du nihilisme des croyants et de ceux qui, de nos jours, ont gardé leur culture.

Zarathoustra s'adresse ensuite aux hommes qui fuient une réalité qu'ils ne peuvent supporter en travaillant comme des fous et en essayant de vivre les expériences les plus violentes :

> *"Si vous aviez plus de foi en la vie, vous vous abandonneriez moins au moment. Mais vous n'avez pas assez de valeur intérieure pour l'attente - et vous n'en avez pas même assez pour la paresse !"*

Enfin, Zarathoustra revient aux prédicateurs de la mort en affirmant que prêcher la « vie éternelle » comme ils font revient au même que prêcher la mort, puisque le christianisme ne promet cette vie éternelle qu'à ceux qui ont sacrifié leur vie terrestre.

Et il souhaite la disparition de ceux qui prêchent ainsi, comme de ceux qui les écoutent, pour que le reste de l'humanité puisse suivre la voie du surhomme.

5.2.2.10 De la guerre et des guerriers

Source : *"Ainsi parlait Zarathoustra"* I *"De la guerre et des guerriers"*
Voir ou revoir d'abord : Guerre des hommes supérieurs contre les hommes actuels qui refusent de changer.

Dans ce discours à ses compagnons (disciples), Zarathoustra se présente comme leur frère. Et comme Nietzsche ne manque jamais une occasion d'affirmer à la fois une chose et son contraire [101], Zarathoustra s'affirme aussi leur meilleur ennemi, celui qui combat ce qui leur reste d'inhibitions de leur vie précédente pour les entraîner vers le surhomme. Il leur parle de l'attitude à adopter face à leurs ennemis, les *hommes bons* ; voici en substance ce qu'il leur dit.

Si vous ne pouvez vous empêcher de haïr et d'envier vos ennemis, au moins acceptez ces sentiments sans honte, comme il faut accepter tout ce qu'on ne peut empêcher.

Soyez aussi les *guerriers de la connaissance*, ceux qui combattent les valeurs des hommes bons et leurs discours mensongers pour faire admettre à tous les hommes les réalités du monde apparent et les mensonges du « monde vrai » ; tous ceux qui ont réussi à les admettre sont des saints.

Cherchez les hommes à convaincre et amenez-les à partager vos pensées. Comme ils résisteront, par habitude et par lâcheté, provoquez-les à un débat avec vous et remportez ce combat.

Les hommes bons et ceux qui les écoutent prêchent l'amour et la pitié, sentiments d'hommes faibles qui les éloignent du surhomme. Vous ne pouvez les sauver avec ces sentiments-là mais avec votre bravoure, celle qui accepte de vivre dans un monde de vérité, en harmonie avec cette vérité et sa volonté de puissance. Vous pouvez haïr vos ennemis puisqu'ils combattent contre vous, mais si vous les méprisez, vous risquez de sous-estimer leur force et de perdre votre combat :

> *"Vous ne devez avoir d'ennemis que pour les haïr et non pour les mépriser."*

Vous devez être fiers d'avoir un ennemi aussi valeureux, car en gagnant contre lui vous gagnez contre ses valeurs les plus affirmées :

> *"Vous devez être fiers de votre ennemi, alors les succès de votre ennemi seront aussi vos succès."*

La révolte est un acte de vaincus. Que votre attitude soit donc celle de soldats, de soldats forts, la discipline : obéissez à mes commandements :

> *"Que votre noblesse soit l'obéissance ! […] Un bon guerrier préfère « tu dois » à « je veux ». Et vous devez vous faire commander tout ce que vous aimez."*

Votre but suprême doit être de faire émerger un homme nouveau de l'homme actuel, dont les valeurs, les coutumes et la civilisation [2] doivent être dépassés pour aller vers le surhomme :

> *"…l'homme est quelque chose qui doit être surmonté."*

5.2.2.10.1 Ne luttez pas contre le présent, construisez l'avenir !

Nietzsche complète le discours précédent dans le court texte *"Le Gai savoir"* §321 *"Nouvelle précaution"*.

Le caractère et surtout les valeurs culturelles [2] d'un homme sont à peu près impossibles à changer, parce qu'il résiste à toute mise en dissonance cognitive. Nietzsche commence donc par considérer comme vaine toute tentative de changer ces valeurs :

> *"Ne pensons plus autant à punir, à blâmer et à vouloir rendre meilleur ! Nous arriverons rarement à changer quelqu'un individuellement ;"*

Pour orienter l'avenir il est donc inefficace de tenter de changer le présent. Nietzsche conseille donc de travailler à construire cet avenir de sorte que l'influence de celui qu'on désapprouve aujourd'hui y soit contrebalancée :

> *"Tâchons plutôt que notre influence sur ce qui est à venir contrebalance la sienne et l'emporte sur elle ! Ne luttons pas en combat direct !"*

Application aux choix économiques actuels

Le judicieux conseil de Nietzsche s'applique à des choix économiques actuels.

- Certaines entreprises sont en faillite parce que leurs produits obsolètes ne trouvent plus de clients ou parce qu'on sait les produire ailleurs moins cher. Au lieu de se battre pour sauver leurs emplois, le gouvernement français doit investir pour les emplois de l'avenir. Pour cela, il doit favoriser l'enseignement de haut niveau, la recherche, l'investissement en infrastructures de transport et de télécommunications (politique à moyen-long terme), et la disponibilité de crédit bon marché (seule politique à court terme).

  Accepter de laisser mourir les emplois d'aujourd'hui pour créer ceux de l'avenir sacrifie le court terme au moyen-long terme. Or les politiciens au pouvoir n'aiment pas les décisions qui mettent en péril leurs résultats électoraux prochains ; ils ont donc toujours tendance à sacrifier l'avenir au présent. C'est pourquoi la France dépense plus en indemnisation du chômage que les pays comparables, et moins en investissement. Et c'est pourquoi tous les gouvernements français sans exception, depuis le milieu des années 1970, ont dépensé de l'argent emprunté, en obligeant des contribuables futurs (qui ne votent pas aujourd'hui) à le rembourser.

- Au lieu de subventionner les emplois industriels peu qualifiés à coups de dizaines de milliards par esprit de solidarité avec les travailleurs les plus démunis, on devrait subventionner le développement d'entreprises et de produits de haute technologie.

  Ces emplois peu qualifiés sont de plus en plus concurrencés par ceux de pays pauvres, et les aider à survivre ne fait que retarder leur disparition inéluctable. Des emplois de haute technologie, au contraire, sont plus qualifiés, mieux payés, et ne seront concurrencés que dans quelques années : la fuite en avant technologique est devenue indispensable dans des pays avancés, s'ils veulent résister aux progrès des pays plus pauvres.

Nietzsche confirme le conseil précédent dans *"Le Gai savoir"* § 320 *"En se revoyant"*. Il conseille de ne pas chercher à se replier sur soi-même en essayant d'améliorer son sort, mais d'innover, de créer les conditions de ses futurs progrès.

Ce conseil-là aussi s'applique à notre politique économique. Dans le monde actuel, la France ne peut améliorer le niveau de vie et le taux de chômage de sa population en sortant du Marché commun de l'Union européenne, et en se repliant sur elle-même derrière des barrières douanières. Comme elle devra toujours importer certains produits et services, il faut qu'elle reste assez compétitive pour pouvoir en exporter d'autres. Cette compétitivité exige de proposer continuellement de nouveaux produits et services, plus techniques et que des concurrents n'offrent pas encore, donc permettant de meilleures marges de profit à même de supporter des salaires plus élevés. La France est encore compétitive en fabriquant des Airbus, elle ne l'est plus pour des machines à laver ; mais il faut souvent proposer de nouveaux Airbus ou des Airbus améliorés.

5.2.2.11 De la nouvelle idole

Source : *"Ainsi parlait Zarathoustra"* I *"De la nouvelle idole"*

Dans ce discours, Nietzsche critique férocement l'Etat, à ses yeux nouvelle idole.

> Mais attention : bien qu'individualiste Nietzsche n'est pas anarchiste, puisqu'il écrit dans *"Le crépuscule des idoles" "Flâneries d'un inactuel"* §34 *"Chrétien et anarchiste"* :
>
> *"Lorsque l'anarchiste, comme porte-parole des couches sociales en décadence, réclame, dans une belle indignation, le « droit », la « justice », « les droits égaux », il se trouve sous la pression de sa propre inculture qui ne sait pas comprendre pourquoi au fond il souffre, - en quoi il est pauvre, en vie…"*
>
> *"Le chrétien et l'anarchiste - tous deux sont des décadents."*

Voici quelques citations de ce texte, chacune commentée en dessous.

> *"[L'Etat] ment froidement, et voici le mensonge qui rampe de sa bouche : « Moi, l'État, je suis le Peuple. »"*

Nietzsche attaque là la prétention de l'Etat à représenter le peuple, à décider et agir en son nom et dans son intérêt. Nietzsche n'aime pas les institutions démocratiques et l'administration professionnelle qu'elles supposent, il préfère une société comme celle des anciens Grecs, où seuls les aristocrates votaient.

Indépendamment de son esclavagisme, une telle société ne serait pas viable aujourd'hui parce qu'elle ne convient pas aux niveaux de population modernes : lorsqu'il y a des millions de citoyens la prise de décision directe par eux n'est pas possible, parce que les problèmes à résoudre sont le plus souvent trop compliqués, que les citoyens n'ont ni la compétence nécessaire dans une économie mondialisée, ni le temps de s'informer suffisamment. Ils doivent donc déléguer les prises de décision immédiates et la législation à un parlement élu, et la gestion au jour le jour des services publics à des fonctionnaires formés et organisés pour l'assurer.

Si Nietzsche avait étudié les textes fondamentaux du XVIIIe siècle sur ce sujet, il aurait évité cette prise de position.

> *"Ils étaient des créateurs, ceux qui créèrent les peuples et qui suspendirent au-dessus des peuples une foi et un amour : ainsi ils servaient la vie."*

Les peuples se sont créés tout seuls, ils n'ont pas de créateur. Par contre, un peuple existant peut avoir des leaders qui définissent dans des textes son identité en tant que nation et ses institutions. Exemples de textes : la Déclaration d'indépendance des Etats-Unis, le 4 juillet 1776, et la Constitution française du 4 octobre 1958. Et dans la mesure où les textes fondateurs d'une nation correspondent à l'intérêt de son peuple et à ses aspirations, ils servent la vie-volonté de puissance des citoyens.

> *"Ce sont des destructeurs, ceux qui tendent des pièges au grand nombre et qui appellent cela un État : ils suspendent au-dessus d'eux un glaive et cent appétits"*

Nietzsche accuse là les politiciens qui se font élire avec des promesses fallacieuses pour gérer l'Etat au nom du peuple : en réalité, ils vont tyranniser ce peuple avec une administration, des lois et un appareil judiciaire, pour pouvoir piller les biens publics.

> *"Partout où il y a encore du peuple, il ne comprend pas l'État et il le déteste comme le mauvais œil et une dérogation aux coutumes et aux lois."*

Le peuple soupçonne (« regarde d'un mauvais œil ») et déteste l'Etat, qu'il estime coupé de ses préoccupations et agissant de manière immorale ou illégale. C'est assez vrai de nos jours en France [100].

> *"Mais l'État ment dans toutes ses langues du bien et du mal ; et, dans tout ce qu'il dit, il ment - et tout ce qu'il a, il l'a volé."*

Il est exact que les politiciens - et parfois les fonctionnaires - ne disent pas la vérité au peuple : ils l'embellissent, font leur propre publicité et omettent de citer des problèmes dont la résolution serait douloureuse pour les électeurs.

Nietzsche accuse aussi l'Etat de voler les contribuables - accusation qui ne tient pas avec notre Comptabilité publique et notre Cour des comptes. L'Etat gaspille l'argent public, par contre, et l'investit souvent mal : la Cour des comptes nationale et les Cours régionales nous le rappellent régulièrement.

> *"Beaucoup trop d'hommes viennent au monde : l'État a été inventé pour ceux qui sont superflus !"*

> *"Voyez donc ces superflus ! Ils volent les œuvres des inventeurs et les trésors des sages : ils appellent leur vol civilisation…"*

Nietzsche, qui méprise le « peuple-troupeau » - c'est-à-dire la grande majorité des gens - reproche à cette classe inférieure de faire trop d'enfants. Ces gens étant majoritaires dans un système démocratique, ils font voter les lois à leur profit, et ces lois confisquent en toute légalité aux contribuables de la classe supérieure l'argent nécessaire pour subventionner les gens improductifs (donc inutiles).

> *"Il n'y a rien de plus grand que moi sur la terre…"*

Nietzsche reproche à l'Etat d'être totalitaire, c'est-à-dire de gouverner le peuple à son profit, interdisant l'opposition à ses institutions et à sa classe dirigeante.

> *"… votre fatigue se met au service de la nouvelle idole !"*

Selon Nietzsche, les citoyens sont trop découragés pour se révolter contre la nouvelle idole qu'est l'Etat. Pourtant les Français ont souvent fait exception…

> *"Ils veulent la puissance et avant tout le levier de la puissance, beaucoup d'argent, - ces impuissants ! Voyez-les grimper, ces singes agiles ! Ils grimpent*

> *les uns sur les autres et se poussent ainsi dans la boue et dans l'abîme. Ils veulent tous s'approcher du trône…"*

Nietzsche attaque là les politiciens avides de pouvoir et d'argent volé au peuple. Ils se battent férocement pour avoir les bonnes places, chacun essayant de détruire ses concurrents.

> *"Évitez donc la mauvaise odeur ! Éloignez-vous de l'idolâtrie des superflus."*

> *"Une vie libre reste ouverte aux grandes âmes. En vérité, celui qui possède peu est d'autant moins possédé…"*

Nietzsche incite là les citoyens courageux à se révolter contre l'Etat menteur, voleur et au service des improductifs. Heureux les faibles revenus, car ils seront moins tondus !

> *"Là où finit l'Etat, - regardez donc mes frères ! Ne voyez-vous pas l'arc-en-ciel et les ponts du surhomme ?"*

Zarathoustra affirme là que la société idéale du surhomme qu'il prêche doit être sans Etat, où avec un Etat minimum.

> Nous savons aujourd'hui qu'un système politique efficace et juste dans un pays qui compte des millions d'habitants et une Terre qui en compte sept milliards est nécessairement basé sur la subsidiarité [113]. Une société moderne n'est pas viable sans Etat. Il y a eu des tentatives d'organisation politique différente, mais nous n'en connaissons pas qui conviendraient aujourd'hui. Ainsi, *l'autogestion socialiste* des entreprises ou collectivités n'a conduit qu'à des échecs : Fourier (1772-1837), Proudhon (1809-1865), Yougoslavie (de 1963 à son éclatement en 1991), etc.

5.2.2.12 Des mouches de la place publique

Source : *"Ainsi parlait Zarathoustra"* I *"Des mouches de la place publique"*

Dans ce long discours, Zarathoustra attaque les gens qui font du bruit sur la place publique, les *"mouches"* que sont les politiciens et les journalistes. Il conseille aux sages et aux disciples à qui il s'adresse de se tenir à l'écart de ces agités.

> *"Où cesse la solitude commence la place publique ; et où commence la place publique commence aussi le bruit des grands comédiens et le bourdonnement des mouches venimeuses."*

Premier avertissement de Zarathoustra à chaque auditeur : dès que vous n'êtes plus seul vous êtes en public, où on entend le bruit des politiciens (*"grands comédiens"*) et le bourdonnement (on dit aujourd'hui « le buzz ») des journalistes (*"mouches venimeuses"*) qui rapportent avec une langue de vipère les faits et discours qui attirent l'attention.

> *"Dans le monde, les meilleures choses ne valent rien sans quelqu'un qui les met en scène : le peuple appelle ces metteurs en scène des grands hommes.*

Les opportunités politiques, leur identification et leur exploitation, ne commencent à exister que lorsque des politiciens (*"grands hommes"*) les imaginent, les organisent et les animent, c'est-à-dire en font une comédie destinée au peuple, les mettent en scène.

"Le peuple comprend mal ce qui est grand, c'est-à-dire ce qui crée. Mais il a un sens pour tous les metteurs en scène, pour tous les comédiens des grandes choses."

Le peuple ne comprend pas ce qui est nouveau pour lui, par exemple les mutations économiques comme la mondialisation, qui crée des situations, des dangers et des opportunités. Il ne comprend pas, non plus, les actes politiques nobles ou désintéressés, et les idées ou propositions nouvelles ; il n'est donc pas sensible à ces nouveautés. Par contre, il est sensible à la vie privée ou publique des politiciens et à la comédie des combats politiques : le peuple est un *"troupeau"*.

"Le comédien a de l'esprit, mais, de cet esprit, peu de conscience morale. Il croit toujours à ce qui lui fait obtenir ses meilleurs effets, - à ce qui pousse les gens à croire en lui-même !"

Un politicien est intelligent, mais peu respectueux des règles morales. Il cherche toujours à obtenir le plus de publicité personnelle possible, c'est-à-dire ce qui poussera le maximum d'électeurs à croire en ses capacités.

"Demain il aura une foi nouvelle et après-demain une foi plus nouvelle encore."

Un politicien peut changer souvent d'opinion politique, passant par exemple de la droite à la gauche ou à l'extrême droite : on ne peut donc faire confiance à ses prises de position.

"En vérité, il ne croit qu'en les dieux qui font beaucoup de bruit dans le monde !"

Un politicien n'agit pas dans l'intérêt du pays, il n'agit qu'en fonction de l'impact médiatique espéré, ou lorsqu'un événement fait du bruit dans les media (dont les journalistes sont ses dieux !)

(Hélas ceci est toujours vrai de nos jours, et encore plus depuis que Internet et ses réseaux sociaux sont des media où des millions de gens s'expriment).

"Ils veulent de toi un oui ou un non. Malheur à toi, si tu voulais placer ta chaise entre un pour et un contre !"

Les politiciens n'attendent des citoyens que leurs votes, et seulement sur des choix qu'ils leur imposent (*"un oui ou un non"*). Un citoyen qui voudrait faire entendre une autre opinion est inaudible. (Ce n'est plus aussi vrai depuis qu'il peut s'exprimer sur Internet et rejoindre un groupe de pression ou une association.)

"A cause de ces agités, retourne dans ta sécurité : ce n'est que sur la place publique qu'on est assailli par des « oui ? » ou des « non ? »."

"Fuis, mon ami, fuis dans ta solitude : je te vois meurtri par des mouches venimeuses."

Zarathoustra conseille à ses disciples de fuir l'agitation de la politique, de ne pas s'en mêler, de ne pas s'exposer au venin des journalistes, eux qui prêchent pour un autre monde, celui du surhomme.

"Oui, mon ami, tu es la mauvaise conscience de tes prochains : car ils ne sont pas dignes de toi. C'est pourquoi ils te haïssent et voudraient te sucer le sang. Tes prochains seront toujours des mouches venimeuses ; ce qui est grand en toi - cela même doit les rendre plus venimeux et toujours plus semblables à des

mouches. Fuis, mon ami, fuis dans ta solitude, là-haut où souffle un vent rude et fort. Ce n'est pas ta destinée d'être un chasse-mouches."

Zarathoustra rappelle à chaque disciple qu'il donne mauvaise conscience aux hommes, en leur montrant les inversions de valeurs de leur morale et leurs illusions. Chaque disciple peut donc s'attendre à être détesté, particulièrement par les journalistes à langue de vipère qui ne supportent pas qu'on critique l'opinion de lecteurs qu'eux-mêmes flattent.

Il lui conseille donc de fuir ces contradicteurs, de s'isoler dans ses certitudes vertueuses du monde du surhomme, car ce n'est pas à lui de faire taire les media. Ce conseil est surprenant dans la mesure où Zarathoustra demande à ses disciples de convaincre des hommes : comment pourraient-ils le faire en les fuyant ou en évitant ceux qui en influencent l'opinion ? Doivent-ils fuir les politiciens et les journalistes, c'est-à-dire les gens qui se font entendre, et ne chercher à convaincre que leurs ennemis, philosophes ou religieux ?

Complément : *La démocratie malade des médias - Nous votons sans savoir* [1e].

5.2.2.13 De l'ami

Source : *"Ainsi parlait Zarathoustra"* I *"De l'ami"*

Dans ce discours Zarathoustra met en garde contre l'amitié envahissante. Ce problème est bien connu en psychologie : lorsqu'on aide quelqu'un qui ne le demande pas, ou qu'on l'aide beaucoup plus que ce qu'il attend, ou qu'on cherche à le comprendre de façon plus profonde que ce qu'il souhaite révéler, *on l'envahit*.

La personne envahie se sent en état d'infériorité. Elle peut estimer inconsciemment qu'en intervenant trop vous lui imposez votre présence, votre force, votre façon de vivre, donc que vous devenez supérieur et elle inférieure. Elle peut redouter de devenir dépendante de vous, donc à votre merci, ou simplement plus redevable envers vous qu'elle ne voudrait. Elle peut redouter que vous deviniez des traits de sa personnalité, de ses capacités ou de ses moyens qu'elle ne souhaite pas révéler.

La situation symétrique est aussi redoutable : si l'autre personne veut garder quelque distance avec vous et que vous lui révélez trop de vous-même, que vous parlez trop de vos centres d'intérêt, de vos souffrances ou de vos désirs, elle a l'impression de ne pas avoir assez de place pour exister à côté de vous, donc d'être inférieure.

Zarathoustra donne dans ce texte des exemples d'envahissement :

"Tu ne veux rien dissimuler à ton ami ? Tu veux faire honneur à ton ami en te donnant tel que tu es ? Mais c'est pourquoi il t'envoie au diable ! Qui ne sait se dissimuler révolte : voilà pourquoi il faut craindre la nudité !"

"L'ami doit être passé maître dans la divination et dans le silence : tu ne dois pas vouloir tout voir."

"Il faut que ta pitié soit une divination : afin que tu saches d'abord si ton ami veut de la pitié."

"Il faut que la compassion avec l'ami se cache sous une rude enveloppe, et que tu y laisses une dent. Ainsi ta compassion sera pleine de finesses et de douceurs."

Zarathoustra recommande aussi à chaque disciple de respecter un ami, pour lui apparaître sous le meilleur jour possible. Cela concerne le plan extérieur de son apparence et de son comportement - qui doivent lui montrer ce respect, ainsi que le plan affectif de la sympathie qu'il lui inspire, et enfin le plan intellectuel dans le soin qu'il prend à choisir ses arguments en faveur du surhomme qu'il veut lui enseigner :

"Tu ne saurais assez bien t'habiller pour ton ami : car tu dois lui être une flèche et un désir du surhomme."

Zarathoustra répète à ses compagnons une phrase d'un précédent discours :

"L'homme est quelque chose qui doit être surmonté."

5.2.2.14 Mille et un buts

Source : *"Ainsi parlait Zarathoustra"* I *"Mille et un buts"*

Ce discours de Zarathoustra porte sur les valeurs.
Il commence par rappeler que chaque peuple a sa propre *"table des valeurs"* ; élément de sa culture [2], elle s'est construite au fur et à mesure de son histoire :

"Une table des biens est suspendue au-dessus de chaque peuple. Or, c'est la table de ce qu'il a surmonté, c'est la voix de sa volonté de puissance."

Le peuple apprécie ce qui est difficile et ce qui est indispensable. Les actes ou les qualités qu'il apprécie le plus, au point de les considérer comme saints, sont la pitié et la compassion. La force militaire est une valeur de premier plan :

"Ce qui le fait régner, vaincre et briller, ce qui excite l'horreur et l'envie de son voisin : c'est ce qui occupe pour lui la plus haute et la première place, c'est ce qui est la mesure et le sens de toutes choses."

En écrivant ce qui précède, Nietzsche pensait peut-être à l'importance de l'armée dans l'histoire de la Prusse, depuis Frédéric-Guillaume 1er (le "roi sergent"), puis Frédéric II (Frédéric le Grand), jusqu'à Guillaume 1er et son chancelier Bismarck, qui vainquit Napoléon III et unifia l'Allemagne autour de la Prusse.

Zarathoustra donne alors des conseils : avoir l'ambition d'être le meilleur ; être honnête et adroit avec des armes (le devoir de tout Perse comme lui) ; choisir soigneusement ses amis ; honorer ses parents (ce qui a réussi aux Juifs) ; être fidèle et respecter l'honneur (comme les Allemands).

Il réaffirme ensuite :

- Que c'est l'homme qui a défini les valeurs (sous-entendu : pas Dieu !) et que le sens de la vie [93] dépend de lui ;
- Que la création (artistique ou autre) et l'innovation sont sources de valeurs ; toute création doit se faire une place en détruisant ce qu'elle remplace (exemple : théorie économique de Schumpeter sur la « Destruction créatrice

d'emplois » - en France, chaque jour l'économie détruit en moyenne 10.000 emplois et en crée à peu près autant).

- Que *"Les créateurs furent d'abord des peuples et plus tard seulement des individus. En vérité, l'individu lui-même est la plus jeune des créations."*

  En effet, les valeurs d'un peuple font partie de sa culture et n'existent que lorsqu'elles sont partagées par un grand nombre de personnes. Dans une culture donnée, certaines valeurs ont été définies par de grands hommes créateurs : prophètes, artistes, hommes politiques, etc. Et le respect de l'individu (droits de l'homme, par exemple) est de création récente.

Zarathoustra déplore ensuite l'effet d'uniformisation de l'enseignement généralisé de la même foi, celle du christianisme, avec ses valeurs identiques pour tous ; cet enseignement a placé la valeur d'un groupe (le *"troupeau"*) au-dessus de celle de l'individu ; en rejetant l'égoïsme au profit de l'altruisme, elle a donné mauvaise conscience aux gens créatifs, et ces valeurs contre nature entraînent notre société vers la décadence :

> *"Le plaisir du troupeau est plus ancien que le plaisir de l'individu. Et tant que la bonne conscience s'appelle troupeau, la mauvaise conscience seule dit : Moi."*

> *"En vérité, le moi rusé, le moi sans amour qui cherche son avantage dans l'avantage du plus grand nombre : ce n'est pas là l'origine du troupeau, mais son déclin."*

En tant que « maître », Zarathoustra définit le bien et le mal d'après ses propres valeurs, jugements et actes, lui qui aime l'humanité et consacre sa vie à son progrès vers le surhomme, progrès nécessaire à tous les peuples :

> *"Zarathoustra vit beaucoup de pays et beaucoup de peuples. Il n'a pas trouvé de plus grande puissance sur la terre que les œuvres de ceux qui aiment : « bien » et « mal », voilà leur nom."*

5.2.2.15 De l'amour du prochain

Source : *"Ainsi parlait Zarathoustra"* I *"De l'amour du prochain"*

« Prochain » désigne, dans le vocabulaire religieux, tout homme considéré comme un semblable et particulièrement celui ou ceux qui ont besoin d'aide ou de miséricorde.

Dans ce texte Nietzsche critique les règles morales et religieuses qui recommandent qu'un homme aime son prochain, l'aide, se sacrifie pour lui, soit généreux et magnanime envers lui, bref qu'il fasse passer l'intérêt de l'autre avant le sien.

Nietzsche considère de telles règles comme hostiles à la vie, car les instincts [5] et pulsions [4] de la volonté de puissance naturelle de chaque individu le poussent à agir dans son intérêt propre, pas dans celui d'un autre, ils le poussent à être égoïste. Il ne peut donc être altruiste que parce que l'enseignement religieux et moral qu'il a reçu lui a tellement inculqué l'altruisme qu'un comportement égoïste lui donnerait mauvaise conscience ; l'homme préfère donc souvent agir contre son intérêt.

Nietzsche dénonce donc dans ce texte cette inversion de valeurs. Il propose de suivre les penchants de l'égoïsme naturel, conforme à la volonté de puissance, et de rechercher l'amitié du cœur débordant d'une personne que l'on a choisie, l'amitié que l'on donne comme celle que l'on reçoit ; un acte d'amitié n'est pas hostile à la vie car il résulte du libre arbitre de son auteur :

"Je vous enseigne l'ami et son cœur débordant."

Nietzsche propose aussi à l'homme une transvaluation de ses valeurs permettant d'aller vers la société (lointaine) du surhomme :

"Est-ce que je vous conseille l'amour du prochain ? Plutôt encore je vous conseillerais la fuite du prochain et l'amour du lointain ! Plus haut que l'amour du prochain se trouve l'amour du lointain et de ce qui est à venir."

Cette société lointaine, dont l'homme est encore virtuel (un fantôme), est plus prometteuse que la société actuelle :

"Ce fantôme qui court devant toi, mon frère, ce fantôme est plus beau que toi ; pourquoi ne lui prêtes-tu pas ta chair et tes os ?"

Voir aussi : Le problème du choix : égoïsme ou altruisme ?

5.2.2.16 Des voies du créateur

Source : *"Ainsi parlait Zarathoustra"* I *"Des voies du créateur"*

Dans ce discours à un disciple, Zarathoustra définit les qualités qu'il attend de lui : être un homme qui ose créer, innover et se différencier des autres ; il décrit aussi l'isolement social et les tourments qui en résulteront.

Un disciple de Zarathoustra est un homme en train d'évoluer en abandonnant les inhibitions et illusions de ses contemporains, pour aller vers le surhomme ; il est donc en quête de sa personnalité future. Zarathoustra demande :

"Veux-tu chercher le chemin qui mène à toi-même ?"

Il prévient ce disciple que les autres hommes (le troupeau) le rejetteront, et qu'ils lui diront en substance :

"« Celui qui cherche se perd facilement lui-même. Tout isolement est une faute »."

Et comme ce disciple a encore un reste de valeurs du « troupeau », sa volonté de se différencier lui donnera mauvaise conscience :

En toi aussi la voix du troupeau résonnera encore. […] Voici, cette conscience commune enfanta aussi cette douleur elle-même : et la dernière lueur de cette conscience enflamme encore ton affliction."

Zarathoustra rappelle alors à son disciple les critères de réussite de sa transformation :

- « Ton esprit a-t-il l'indépendance et la force de caractère nécessaires pour suivre un chemin que tu n'as jamais parcouru ? Peux-tu entraîner les meilleurs des autres hommes (les étoiles) à ta suite ? »

"Es-tu une force nouvelle et un droit nouveau ? Un premier mouvement ? Une roue qui roule d'elle-même ? Peux-tu forcer des étoiles à tourner autour de toi ?"

- « Montre-moi que tu ne cherches pas à devenir un chef qui entraîne les autres par désir d'enrichissement ou ambition personnelle »

  "Montre-moi que tu n'es ni parmi ceux qui convoitent, ni parmi les ambitieux !"

- « Es-tu vraiment indépendant de toute influence, à même d'exercer ton libre arbitre et de choisir tes propres valeurs et critères de jugement ? »

  "Peux-tu te fixer à toi-même ton bien et ton mal, et suspendre ta volonté au-dessus de toi comme une loi ? Peux-tu être ton propre juge et le vengeur de ta propre loi ?"

- « Un jour tu auras des doutes et tu regretteras de t'être éloigné des autres. Tu oublieras alors tes progrès et le chemin que tu as déjà parcouru, et les vieilles valeurs reviendront te hanter ; tu ne sauras plus où tu en es. »

  "…ta solitude te fatiguera un jour, ta fierté se courbera et ton courage grincera des dents. Tu crieras un jour : « Je suis seul ! » Un jour tu ne verras plus ta hauteur, et ta bassesse sera trop près de toi. […] Tu crieras un jour : « Tout est faux ! »

  "…le plus dangereux ennemi que tu puisses rencontrer sera toujours toi-même…"

Zarathoustra met aussi en garde son disciple contre les hommes les plus influents, qui feront tout pour le faire échouer dans sa mission de faire progresser les hommes, mission qui détruit leur pouvoir :

> *"Garde-toi des bons et des justes ! Ils aiment à crucifier ceux qui s'inventent leur propre vertu, - ils haïssent le solitaire."*

5.2.2.17 Des femmes vieilles et jeunes

Source : "Ainsi parlait Zarathoustra" I *"Des femmes vieilles et jeunes"*

Je ne vois guère de profondeur philosophique dans ce texte, je ne vois pas quel conseil, quelle sagesse je pourrais en tirer aujourd'hui. J'y vois seulement quelques exemples du rôle subalterne que Nietzsche attribuait aux femmes et de son mépris pour elles - comme la plupart des hommes à son époque :

> *"L'homme est pour la femme un moyen : le but est toujours l'enfant. Mais qu'est la femme pour l'homme ?"*
>
> *L'homme véritable veut deux choses : le danger et le jeu. C'est pourquoi il veut la femme, le jouet le plus dangereux."*
>
> *L'homme doit être élevé pour la guerre, et la femme pour le délassement du guerrier : tout le reste est folie."*
>
> *"Le bonheur de l'homme est : je veux ; le bonheur de la femme est : il veut."*
>
> *"Et il faut que la femme obéisse…"*
>
> *"Tu vas chez les femmes ? N'oublie pas le fouet !"*

5.2.2.18 La morsure de la vipère

Source : "Ainsi parlait Zarathoustra" I *"La morsure de la vipère"*

Zarathoustra endormi est mordu par une vipère : c'est une manière figurée de dire qu'il a nourri une vipère en son sein, c'est-à-dire qu'un disciple à qui il faisait confiance l'a trahi. Au lieu de punir le traître, Zarathoustra fait comme si celui-ci lui avait rendu service :

> *"…je ne t'ai pas encore remercié ! Tu m'as éveillé à temps, ma route est encore longue. »"*

La réaction de Zarathoustra contient un premier conseil : la meilleure façon de répliquer à une personne qui a voulu vous faire du mal est de lui montrer qu'elle n'a pas réussi, et même qu'elle vous a rendu service.

Le traître avoue alors avoir voulu tuer Zarathoustra : *"mon poison tue !"*. Mais Zarathoustra est certain, en tant qu'homme sain et fort, de surmonter l'effet du poison. Il dit au traître de se repentir de sa trahison et de comprendre qu'il n'avait pas la force de le tuer, montrant ainsi qu'il le pardonne ; et le traître se repent et promet de nouveau allégeance :

> *"…mon poison tue. » Zarathoustra se prit à sourire. « Quand donc un dragon mourut-il du poison d'un serpent ? - dit-il. Mais reprends ton poison ! Tu n'es pas assez riche pour m'en faire hommage. » Alors derechef la vipère s'enroula autour de son cou et elle lécha sa blessure."*

Il y a là un deuxième conseil : au lieu de tuer un ennemi qui a essayé de te tuer, pardonne-le et retourne-le pour en faire ton allié.

Aux disciples qui lui demandent la morale de l'histoire du serpent, Zarathoustra répond que leurs ennemis communs, les hommes bons et les justes, le détestent parce qu'en réagissant comme il le fait il s'oppose à leur morale, il la détruit et parce que son histoire est à leurs yeux immorale :

> *"Les bons et les justes m'appellent le destructeur de la morale : mon histoire est immorale."*

En recommandant de pardonner à ses ennemis, Zarathoustra semble se comporter en bon chrétien, ce que Nietzsche ne peut accepter parce qu'il déteste les chrétiens. Il fait préciser à Zarathoustra une raison inattendue à ce pardon, celle du premier conseil ci-dessus :

> *"Mais si vous avez un ennemi, ne lui rendez pas le bien pour le mal ; car il en serait humilié. Démontrez-lui, au contraire, qu'il vous a fait du bien."*

Et pour enfoncer le clou de sa différence avec le christianisme, Zarathoustra ajoute un troisième conseil :

> *"Et plutôt que d'humilier, mettez-vous en colère. Et lorsque l'on vous maudit, il ne me plaît pas que vous vouliez bénir. Maudissez plutôt un peu de votre côté !"*

Il y a là une incohérence dans les conseils de Zarathoustra : quand on vient de démontrer à un ennemi qu'il vous a fait du bien, pourquoi se mettre en colère ?

Sur sa lancée, Zarathoustra énonce un quatrième conseil : ne vous laissez pas faire, répondez à une injustice par cinq petites injustices ; et sachez qu'en infligeant ainsi une injustice à celui qui vous en avait fait subir une, vous obtenez réparation de la moitié du tort qu'il vous a causé :

> *"Et si l'on vous inflige une grande injustice, ajoutez-en vite cinq autres petites. […] Saviez-vous déjà cela ? Injustice partagée est demi-droit."*

Zarathoustra ajoute alors un cinquième conseil : n'acceptez qu'on vous fasse subir une injustice ou de prendre les torts d'autrui sur vous-mêmes, que si vous avez la force d'en supporter le fardeau :

> *"Et doit prendre l'injustice sur lui celui qui peut porter l'injustice !"*

> *"Il est plus noble de se donner tort que de garder raison, surtout quand on a raison. Seulement il faut être assez riche pour cela."*

Zarathoustra justifie alors une légère vengeance « parce que c'est plus humain », c'est-à-dire plus conforme à une pulsion résultant de la volonté de puissance (n'oublions pas que, pour Nietzsche, est « bien » pour un homme ce qui est conforme à sa nature, pas ce qui respecte des règles de morale). Il recommande une vengeance *légère* alors qu'on s'attendrait qu'elle soit *proportionnée* à la faute qui la justifie : dans ce cas-là Nietzsche est plus magnanime que d'habitude.

Zarathoustra recommande aussi (sixième conseil) d'aimer les hommes, de regarder leurs fautes avec les yeux du père qui aime ses enfants et cherche toujours à les pardonner. Son esprit de « maître » déborde de bonté, de volonté d'aider les autres, de leur donner quelque chose.

Zarathoustra recommande enfin (septième conseil) de ne pas offenser un homme solitaire, qui est en position de faiblesse parce qu'il n'a personne pour l'aider à se défendre ; il recommande à celui qui l'a offensé de le tuer pour qu'il ne puisse pas se venger de l'offense ! :

> *"Gardez-vous d'offenser le solitaire. Mais si vous l'avez offensé, eh bien ! tuez-le aussi !"*

Nietzsche rappelle là que la pitié (sentiment chrétien) ne fait pas partie des valeurs du surhomme, qu'il estime et voudrait voir devenir le modèle des hommes du futur. Mais ce conseil suppose aussi que le solitaire n'ait ni parents, ni amis susceptibles de chercher à le venger, et qu'il ne vive pas dans une société où il existe une justice susceptible de punir les crimes, situation fort rare ; il implique aussi la maxime « Pas vu, pas pris, pas puni », compatible avec l'hypothèse utopique que le surhomme est amoral et vit dans une société où l'amoralité est possible.

5.2.2.19 De l'enfant et du mariage

Source : "Ainsi parlait Zarathoustra" I "*De l'enfant et du mariage"*

Dans ce texte, Zarathoustra disserte sur le désir d'enfant et le mariage.

Zarathoustra commence par énoncer les qualités qu'un homme doit avoir pour engendrer un enfant qui puisse accéder au type surhomme : il doit avoir vaincu ses préjugés, ses illusions et ses inhibitions morales d'homme moderne ; il doit savoir

laisser s'exprimer ses sens, c'est-à-dire ses pulsions, conformément à sa volonté de puissance.

Nietzsche énonce ensuite les qualités qu'un homme doit souhaiter pour son enfant, futur surhomme : l'indépendance, la créativité, etc.

> *"Je veux que ta victoire et ta liberté aspirent à se perpétuer par l'enfant. Tu dois construire des monuments vivants à ta victoire [sur toi-même] et à ta délivrance. Tu dois construire plus haut que toi-même. […] Tu ne dois pas seulement propager ta race plus loin, mais aussi plus haut […] Tu dois créer un corps d'essence supérieure, un premier mouvement, une roue qui roule d'elle-même, - tu dois créer un créateur."*

Zarathoustra définit ensuite le but du mariage idéal :

> *"Mariage : c'est ainsi que j'appelle la volonté à deux de créer l'unique qui est plus que ceux qui l'ont créé."*

Il critique les mariages contractés par des *"inutiles"*, des *"superflus"*, c'est-à-dire les personnes incapables de progresser vers le type surhomme et d'engendrer un enfant qui le puisse. Il critique également les hommes qui commettent une erreur en se mariant, parce qu'ils se font des illusions :

> *"Tel partit comme un héros en quête de vérités… […] Tel autre était réservé dans ses relations et difficile dans son choix. Mais d'un seul coup il a gâté à tout jamais sa société. Tel autre encore cherchait une servante avec les vertus d'un ange. […] le plus rusé lui-même achète sa femme comme chat en poche."*

Zarathoustra conseille d'apprendre à aimer avant de se marier (oh utopie !) :

> *"Un jour vous devrez aimer par-delà vous-mêmes ! Apprenez donc d'abord à aimer !"*

Il reconnaît, heureusement, dans le texte suivant (*"De la mort volontaire"*) que :

> *"L'amour du jeune homme manque de maturité…"*

Enfin, Zarathoustra souhaite que les hommes se marient pour engendrer des créateurs, des surhommes. Ce dernier souhait me rappelle ceux des nazis qui voulaient que les aryens de race la plus pure se marient pour avoir des enfants qui multiplieront leur race, et le souhait des communistes qui voulaient que les parents communistes aient et élèvent des enfants parfaits communistes.

5.2.2.20 De la mort volontaire

Source : "Ainsi parlait Zarathoustra" I *"De la mort volontaire"*

Ce discours disserte sur le suicide.

Zarathoustra regrette que certains hommes meurent *avant* d'avoir pu accomplir tout ce qu'ils auraient pu faire pour la société, et que d'autres meurent *trop tard*, quand ils sont déjà devenus incapables d'être utiles à la société ; bien que le suicide soit encore rare, Zarathoustra conseille aux hommes de se suicider avant d'être devenus inutiles :

> *"Il y en a beaucoup qui meurent trop tard et quelques-uns qui meurent trop tôt. La doctrine qui dit : « Meurs à temps ! » semble encore étrange. Meurs à temps : voilà ce qu'enseigne Zarathoustra."*

Il remarque ensuite que celui qui n'a jamais été utile ne peut mourir à temps : il meurt forcément trop tard, il aurait dû ne pas naître. Malheureusement, personne n'étant maître de sa naissance, ce conseil aux *"superflus"* ne vaut rien :

> *"Il est vrai que celui qui n'a jamais vécu à temps ne saurait mourir à temps. Puisse-t-il ne jamais être né ! - Voilà ce que je conseille aux superflus."*

Zarathoustra explique alors comment bien mourir. Il déplore que les gens malheureux ne sachent pas considérer la mort comme une fête de la délivrance (comme l'a fait Socrate). Il déplore aussi que ceux qui ont réussi leur vie ne se suicident pas, satisfaits de mourir au bon moment, celui de leur choix :

> *"Ils accordent tous de l'importance à la mort : mais pour eux la mort n'est pas encore une fête. […] Je vous montre la mort qui consacre, la mort qui, pour les vivants, devient un aiguillon et une promesse. L'accomplisseur meurt de sa mort, victorieux, entouré de ceux qui espèrent et qui promettent. C'est ainsi qu'il faudrait apprendre à mourir ;"*

Zarathoustra pense donc que tous les hommes devraient attendre la mort avec espoir, et que les vivants devraient fêter leurs morts en jurant de faire aussi bien dans leur propre vie ; et à défaut d'une mort choisie, l'idéal est de mourir au combat :

> *"C'est ainsi qu'il faudrait apprendre à mourir ; et il ne devrait pas y avoir de fête sans qu'un tel mourant ne sanctifie les serments des vivants ! Mourir ainsi est la meilleure chose ; mais la seconde est celle-ci : mourir au combat et répandre une grande âme."*

Zarathoustra fait donc l'éloge du suicide. Il cite l'exemple de Jésus, mort trop tôt, sans avoir connu les joies de l'existence et haï par les bons et les justes, notamment les pharisiens [69].

5.2.2.21 De la vertu qui donne

Source : *"Ainsi parlait Zarathoustra"* I *"De la vertu qui donne"* §1

Comme il va continuer seul sa route, les disciples de Zarathoustra lui font cadeau *"d'un bâton dont la poignée d'or était un serpent s'enroulant autour du soleil."* Le serpent symbolise la prudence, le soleil la vertu.

Zarathoustra fait alors l'éloge de la pulsion d'un homme au caractère « maître », qui consiste à donner beaucoup aux autres car il déborde de force, de dynamisme, de volonté d'intervenir dans leur vie. Il compare l'enthousiasme de donner à l'éclat de l'or, et qualifie la vertu de donner de « plus brillante de toutes » :

> *"Luisant comme de l'or est le regard de celui qui donne."*

> *"La plus haute vertu est rare et inutile, elle est étincelante et d'un doux éclat : une vertu qui donne est la plus haute vertu."*

En qualifiant la plus haute vertu d'*inutile* Zarathoustra souligne son désintéressement : le « maître » qui donne ne cherche pas à tirer de ce don quelque

avantage, il donne parce que sa pulsion de donner est irrésistible : la vertu de donner est la plus haute des vertus.

Zarathoustra attribue à ses disciples cette même vertu de donner, et de s'impliquer personnellement si fort pour le bien des autres qu'ils font don d'eux-mêmes :

> *"…je vous devine, mes disciples : vous aspirez comme moi à la vertu qui donne. […] Vous avez soif de devenir vous-mêmes des offrandes et des présents…"*

Il explique alors leur besoin de progresser vers les qualités du surhomme par un désir de donner mieux et davantage aux autres :

> *"…c'est pourquoi vous avez soif d'amasser toutes les richesses dans vos âmes. Votre âme est insatiable à désirer des trésors et des joyaux, puisque votre vertu est insatiable dans sa volonté de donner. Vous contraignez toutes choses à s'approcher et à entrer en vous afin qu'elles rejaillissent de votre source, comme les dons de votre amour."*

Zarathoustra décrit la différence entre le désir des disciples d'accumuler des qualités pour les transmettre, et celui, égoïste, de gens « malades », d'accumuler des biens pour en profiter personnellement :

> *"Il y a un autre égoïsme, trop pauvre celui-là, et toujours affamé, un égoïsme qui veut toujours voler, c'est l'égoïsme des malades, l'égoïsme malade. Avec les yeux du voleur, il garde tout ce qui brille ; […] Une telle envie est la voix de la maladie, la voix d'une invisible dégénérescence ; dans cet égoïsme, l'envie de voler témoigne d'un corps malade."*

On notera qu'ici, comme dans de nombreux autres textes, Nietzsche attribue des pensées mauvaises à une maladie du corps, puisque leurs origines sont des pulsions [4]. Une telle maladie pouvant aller jusqu'à la dégénérescence, Zarathoustra poursuit :

> *"Dites-moi, mes frères, quelle chose nous semble mauvaise pour nous, et la plus mauvaise de toutes ? N'est-ce pas la dégénérescence ? - Et nous concluons toujours à la dégénérescence quand l'âme qui donne est absente."*

L'absence de l'âme (de sentiment) lors d'un don banalise celui-ci, comme lorsqu'il provient d'une société organisée pour distribuer à tous les mêmes biens, c'est-à-dire une société socialiste égalitaire : Nietzsche stigmatise une telle société (voir La dégénérescence collective de l'humanité).

Mais Nietzsche stigmatise également l'égoïsme, considéré lui aussi comme un acte de dégénéré parce qu'il ne va pas dans le sens de la sagesse du surhomme, qui méprise l'accumulation de richesse :

> *"Notre chemin va vers les hauteurs, de l'espèce à l'espèce supérieure. Mais nous frémissons lorsque parle le sens dégénéré, le sens qui dit : « Tout pour moi. »"*

Zarathoustra rappelle que la recherche de progrès d'un homme vers les vertus du surhomme doit être intériorisée chez ses disciples, qu'elle doit être devenue pulsion [4] ; l'esprit doit alors guider le corps et refléter ses pulsions :

> *"Notre sens vole vers les hauteurs : c'est ainsi qu'il est une image de notre corps, l'image d'une élévation. Les images de ces élévations portent les noms*

des vertus. Ainsi le corps traverse-t-il l'histoire, en devenant et en luttant. Et l'esprit - qu'est-il pour le corps ? Il est le héraut des luttes et des victoires du corps, son compagnon et son écho."

Zarathoustra explique ensuite que les valeurs d'un homme se manifestent souvent par des images, sensations inexprimables avec lesquelles la conscience ne peut raisonner ; elles ne peuvent donc pas contribuer à une connaissance. Pourtant, elles permettent de savoir instinctivement ce qui est bien ou mal (exemple : lorsque la vue du sang met mal à l'aise, on sait qu'un acte qui fait jaillir le sang est « mal ») :

"Tous les noms du bien et du mal sont des images : ils n'exprimaient point, ils font signe. Est fou qui veut leur demander la connaissance. Mes frères, prenez garde aux heures où votre esprit veut parler en images : c'est là qu'est l'origine de votre vertu."

Zarathoustra attribue l'origine de ces images au corps ; elles se comportent dans l'esprit comme des pulsions créatrices, des jugements de valeur, des sentiments et des actes bienfaisants :

"C'est là que votre corps est élevé et ressuscité ; il ravit l'esprit de sa félicité, afin qu'il devienne créateur, qu'il évalue et qu'il aime, qu'il soit le bienfaiteur de toutes choses."

Zarathoustra résume l'origine de la vertu dans un débordement de volonté de faire le bien ; dans des actes qui ne recherchent pas une récompense et ne redoutent pas une critique ; dans le dédain de la facilité - qui ne vous satisfait pas, et dans la volonté de secourir toute détresse. Il symbolise tout cela par la poignée d'or du bâton qu'il a reçu en cadeau, qui représente la vertu entourée de prudence.

Source : *"Ainsi parlait Zarathoustra"* I *"De la vertu qui donne"* §2

Dans ce discours à ses disciples Zarathoustra les exhorte à « rester fidèles à la terre », c'est-à-dire à la doctrine de la volonté de puissance, qui laisse s'exprimer les forces d'évolution naturelles sous forme de pulsions du corps. Cette fidélité implique de se libérer des valeurs non naturelles ou inversées, comme celles qu'enseigne la morale chrétienne, et bien entendu de les combattre les hommes bons :

"Mes frères, restez fidèles à la terre, avec toute la puissance de votre vertu ! Que votre amour qui donne et votre connaissance servent le sens de la terre."

"Ramenez, comme moi, la vertu égarée sur la terre - oui, ramenez-la vers le corps et vers la vie ; afin qu'elle donne un sens à la terre, un sens humain !"

Zarathoustra rappelle alors à ses disciples que les hommes modernes - et eux-mêmes, qui en sont issus - sont encore imprégnés de la morale antinaturelle du christianisme et des traditions, et en ont intériorisé les valeurs :

"L'esprit et la vertu se sont égarés et mépris de mille façons différentes. Hélas ! dans notre corps habitent maintenant encore cette folie et cette méprise : elles sont devenues corps et volonté ! L'esprit et la vertu se sont essayés et égarés de mille façons différentes. […] Hélas ! combien d'ignorances et d'erreurs se sont incorporées en nous ! Ce n'est pas seulement la raison des millénaires, c'est aussi leur folie qui éclate en nous."

Zarathoustra rappelle aussi que, dans leur mission d'entraîner l'humanité vers le surhomme, ses disciples et lui luttent contre le hasard des événements et de l'évolution de l'histoire ; l'homme européen a certes tué Dieu, mais il est encore un nihiliste empêtré dans la contradiction entre ses valeurs inversées fausses et les valeurs du monde apparent, conformes aux lois de la nature :

> *"Nous luttons encore pied à pied avec le géant hasard et, sur toute l'humanité, jusqu'à présent l'absurde, le non-sens régnait encore."*

Nous avons vu au paragraphe Hommes supérieurs, philosophes et hommes de l'avenir l'importance que Nietzsche attache au caractère « supérieur », « élevé » d'un homme. Zarathoustra incite chaque disciple à se cultiver et à réfléchir, pour devenir un homme supérieur à même d'exercer sa mission de médecin de la civilisation : persuader les hommes modernes de se guérir eux-mêmes de leur morale, de leurs inhibitions et de leurs illusions.

> *"Le corps se purifie par le savoir, il s'élève en essayant avec science ; pour celui qui cherche la connaissance, tous les instincts se sanctifient ; l'âme de celui qui est élevé se réjouit. Médecin, aide-toi toi-même, et tu sauras secourir ton malade. Que ce soit son meilleur secours de voir, de ses propres yeux, celui qui se guérit lui-même."*

Zarathoustra conclut en rappelant la mission de ses disciples : choisir les hommes susceptibles de recevoir une éducation qui leur permet de faire partie du peuple qui évoluera vers le surhomme :

> *"Vous qui vous êtes choisis vous-mêmes, vous devez former un jour un peuple choisi - et c'est de ce peuple que naîtra le surhomme."*

Source : *"Ainsi parlait Zarathoustra"* I *"De la vertu qui donne"* §3

Dans ce discours, le dernier avant leur séparation, Zarathoustra donne à ses disciples un ultime conseil : exercer leur esprit critique pour remettre en cause son enseignement comme s'il les avait trompés, et trouver leur propre échelle de valeurs.

> *"En vérité, je vous le conseille : éloignez-vous de moi et défendez-vous de Zarathoustra ! Et mieux encore : ayez honte de lui ! Peut-être vous a-t-il trompés."*

> *"Maintenant je vous ordonne de me perdre et de vous trouver vous-mêmes ;"*

Zarathoustra promet à ses disciples de revenir parmi eux quand chacun aura trouvé sa propre voie, sa propre manière de prêcher le surhomme :

> *"…et ce n'est que quand vous m'aurez tous renié que je reviendrai parmi vous."*

Ensemble de nouveau ils pourront *"fêter le grand Midi"*, le moment de leur mission où l'évolution de l'homme vers le surhomme est bien engagée - comme le soleil qui à midi est au milieu de sa course diurne :

> *"…alors je veux être auprès de vous une troisième fois, pour fêter avec vous le grand Midi. Et c'est le grand midi, quand l'homme est au milieu de sa route entre la bête et le surhomme, quand il fête, comme sa plus haute espérance, le chemin du soir : car c'est le chemin qui mène à un nouveau matin."*

Alors l'homme actuel qui disparaît se réjouira de disparaitre au profit de l'homme nouveau, de type surhomme, et sa connaissance des erreurs du passé et des valeurs naturelles de l'avenir aura atteint son apogée, comme le soleil à midi :

> *"Alors celui qui disparaît se bénira lui-même de passer de l'autre côté ; et le soleil de sa connaissance sera dans son midi."*

Et Zarathoustra résume son enseignement :
"« Tous les dieux sont morts ; nous voulons maintenant que le surhomme vive ! »"

5.2.3 Deuxième partie

Suite des discours de Zarathoustra à ses compagnons-disciples. Il y dénonce les hommes qu'il considère comme des ennemis : les compatissants, les prêtres, les vertueux, les égalitaristes et leur démocratie (les *"tarentules"*), les *"sages illustres"*, les *"hommes sublimes"*…

5.2.3.1 L'enfant au miroir

Source : "Ainsi parlait Zarathoustra" II *"L'enfant au miroir"*

Zarathoustra a attendu des années, seul dans sa caverne, que son enseignement porte ses fruits. Mais un matin au réveil il se rappelle un rêve dont la signification lui paraît claire : l'enseignement donné à ses disciples est en danger. Ses ennemis (les hommes bons) ont réussi, en son absence, à défigurer sa doctrine si bien que ses disciples en ont eu honte. Il décide d'aller les retrouver aux *"Iles bienheureuses"*, les disciples comme ses ennemis, pour rétablir la situation.

Sa décision de reprendre son prêche pour le surhomme le remplit de bonheur : son amour des hommes pouvait à nouveau s'exprimer activement ; sa parole ira vers l'humanité comme un fleuve vers la mer.

5.2.3.2 Dans les Iles bienheureuses

Source : "Ainsi parlait Zarathoustra" II *"Dans les Iles bienheureuses"*

Dans les îles Zarathoustra prêche son message, ses paroles bienfaisantes allant vers ses disciples « comme les figues succulentes tombent des arbres », leur parlant d'avenir. Il rappelle à ses compagnons que jadis, lorsque la morale de notre société était dominée par les dogmes chrétiens, l'avenir dont il fallait rêver s'appelait Dieu ; mais aujourd'hui, Zarathoustra leur a appris à voir cet avenir dans le surhomme.

Pour Zarathoustra, Dieu n'est qu'une conjecture humaine. Ses disciples doivent remplacer Dieu, dans l'esprit des hommes, par des règles de vie qu'ils créeront, et seulement celles-là, les règles du surhomme :

> *"Dieu est une conjecture : mais je veux que votre conjecture n'aille pas plus loin que votre volonté créatrice. Sauriez-vous créer un Dieu ? - Ne me parlez donc plus de tous les dieux ! Cependant vous pourriez créer le surhomme."*

Zarathoustra poursuit : peut-être ne vivrez-vous pas assez longtemps pour voir l'homme atteindre le type surhomme, mais vous pouvez former des hommes nouveaux qui enseigneront le surhomme, eux et leurs descendants ; voilà votre devoir le plus élevé :

"Ce ne sera peut-être pas vous-mêmes, mes frères ! Mais vous pourriez vous transformer en pères et en ancêtres du surhomme : que cela soit votre meilleure création !"

Zarathoustra précise ce que ses disciples doivent inculquer aux hommes, et qui doit devenir leur nouveau dieu : la volonté du vrai pour remplacer le mensonge du « monde vrai ».

Zarathoustra énonce alors une déduction fausse, comme le « Je pense, donc je suis » de Descartes [60] : « Puisque je trouverais insupportable de n'être pas un dieu s'il en existait et que je vis, il n'y a pas de dieux. » Zarathoustra sait que son raisonnement est sans valeur, mais il le revendique et le déclare recevable parce qu'il a envie qu'il le soit (!) :

"…s'il existait des dieux, comment supporterais-je de n'être point dieu ! Donc, il n'y a point de dieux. C'est moi qui ai tiré cette conséquence, en vérité : mais maintenant elle me tire moi-même."

Zarathoustra rappelle alors la difficulté immense pour l'homme de tirer toutes les conséquences de l'inexistence de Dieu, après tant de siècles d'endoctrinement du christianisme et de sa morale.

"Dieu est une conjecture : mais qui donc absorberait sans en mourir tous les tourments de cette conjecture ?"

Zarathoustra justifie l'effort de renier cet endoctrinement par la fausseté des valeurs qu'il inculque, même si celles-ci tirent leur autorité de nombreux siècles de foi ; et il accuse l'enseignement du concept de Dieu d'être hostile à la vie et malfaisant :

"Dieu est une croyance qui tord tout ce qui est droit, qui fait tourner tout ce qui est debout. Comment ? Le temps n'existerait-il plus et tout ce qui est périssable serait mensonge ? […] J'appelle méchant et ennemi de l'homme tout cet enseignement d'un être unique, et parfait, immobile, suffisant et impérissable."

Zarathoustra insiste aussi sur le caractère erroné des qualificatifs *"permanence"* et *"impérissable"*, car Nietzsche pense comme Héraclite que tout change :

"Comment ? Le temps n'existerait-il plus et tout ce qui est périssable serait mensonge ?"

"Tout ce qui est impérissable - n'est qu'image !"

Selon Zarathoustra, une représentation [9] fidèle du monde doit montrer son évolution incessante ; et comme *Nietzsche a besoin d'un sens humain dans toute description censée être acceptable*, il veut qu'une représentation justifie l'impermanence de son objet, et qu'elle en exprime l'acceptation (car selon la doctrine du surhomme tout fait de la vie doit être accepté sans se réfugier dans une réalité artificielle) :

"Mais les meilleures images doivent parler du temps et du devenir : elles doivent être une louange et une justification de tout ce qui est périssable !"

En créant les conditions d'un monde nouveau, chaque disciple doit être comme un enfant nouveau-né : innocent, c'est-à-dire sans préjugé ni ressentiment, même s'il est douloureux de faire table rase des préjugés et ressentiments qu'il a :

"Pour que le créateur soit lui-même l'enfant nouveau-né, il faut qu'il ait la volonté d'être celle qui enfante, avec les douleurs de l'enfantement."

Et Zarathoustra affirme qu'il applique lui-même le précepte « Accepte la vie telle qu'elle est » et qu'il *veut* que le destin s'accomplisse (amor fati) :

"…c'est cette destinée que veut ma volonté."

Au-delà de cette acceptation, Zarathoustra préconise une action volontariste de chacun dans le sens de sa volonté de puissance, attitude qui montre sa liberté et son plaisir de l'exercer :

"…mon vouloir est toujours pour moi libérateur et messager de joie. « Vouloir » affranchit : c'est là la vraie doctrine de la volonté et de la liberté…"

"…la joie d'engendrer et de devenir que je sens en moi ;"

5.2.3.3 Des compatissants

Source : "Ainsi parlait Zarathoustra" II *"Des compatissants"*

Dans ce discours Zarathoustra met en garde contre la *compassion* (sentiment qui incite à partager les maux d'autrui) et la *pitié* (tristesse qu'on éprouve pour les maux d'autrui et qui incite à les soulager).

Zarathoustra commence par affirmer que celui qui a réfléchi à la psychologie a découvert que l'homme a si souvent honte qu'il l'appelle *"la bête aux joues rouges"* :

"Pourquoi lui a-t-il donné ce nom ? N'est-ce pas parce que l'homme a dû trop souvent rougir de honte ? O mes amis ! Ainsi parle celui qui cherche la connaissance : Honte, honte, honte - c'est là l'histoire de l'homme !"

Il en déduit un premier conseil : ne pas humilier les autres ; et lorsqu'ils souffrent, réagir avec retenue (pudeur) ; nul ne doit voir mon éventuelle compassion :

"S'il faut que je sois compatissant, je ne veux au moins pas que l'on dise que je le suis ; et quand je le suis, que ce soit à distance seulement."

Zarathoustra reconnaît avoir, à l'occasion, fait quelque chose pour ceux qui souffrent ; mais il en a éprouvé moins de satisfaction que lorsqu'il a fait quelque chose pour mieux profiter de la vie :

"En vérité, j'ai fait ceci et cela pour ceux qui souffrent ; mais il m'a toujours semblé faire mieux, quand j'apprenais à mieux me réjouir."

Zarathoustra déplore que l'homme n'ait jamais su prendre assez de plaisir ; car en apprenant à prendre soi-même plus de plaisir on désapprend à faire du mal aux autres :

"Et lorsque nous apprenons à mieux nous réjouir, c'est alors que nous désapprenons de faire du mal aux autres et d'inventer des souffrances."

Nietzsche nous dit là que *le plaisir qu'un homme peut éprouver à faire souffrir autrui s'explique par sa propre souffrance, ou au moins sa propre insatisfaction* ; donc un homme qui prend du plaisir n'éprouve pas le besoin de faire souffrir.

Zarathoustra explique alors que la sympathie instinctive d'un homme pour un autre fait partager à chacun une souffrance de l'autre. Et comme un homme qui souffre a honte de se montrer ainsi sous un mauvais jour, dans un état d'infériorité par rapport à ceux qui l'entourent, ceux-ci peuvent, par sympathie, éprouver de la tristesse à sentir sa honte. Zarathoustra conseille donc à chaque homme d'oublier toute sympathie éprouvée à l'égard d'un autre, et aussi tout bienfait, en chassant ces pensées de son esprit comme on se lave les mains d'une souillure :

> *"C'est pourquoi je me lave les mains quand elles ont aidé celui qui souffre. C'est pourquoi je m'essuie aussi l'âme. Car j'ai honte, à cause de sa honte, de ce que j'ai vu souffrir celui qui souffre ;"*

Zarathoustra ajoute qu'en aidant autrui on lui fait sentir son infériorité, et il en éprouve de la honte :

> *"…et lorsque je lui suis venu en aide, j'ai blessé durement sa fierté."*

La blessure d'un homme aidé par un autre, qui en fait son obligé, se transforme en animosité à son égard et désir de vengeance ; même un petit bienfait peut devenir à la longue une honte qui ronge l'obligé comme un ver ronge un fruit :

> *"De grandes obligations ne rendent pas reconnaissant, mais vindicatif ; et si l'on n'oublie pas le petit bienfait, il finit par devenir un ver rongeur."*

Zarathoustra conseille donc de la retenue à celui qui se voit proposer de l'aide, pour éviter d'avoir honte d'accepter. Et comme son propre caractère maître le fait déborder d'envie de donner aux autres, il aime le faire en ami avec qui on ne se gêne pas, car entre amis il n'y a ni mépris ni honte. Lorsque c'est possible, il laisse ceux qui sont dans le besoin se servir eux-mêmes dans ses biens, car on a moins honte d'un besoin que les autres ne voient pas :

> *"Mais moi je suis de ceux qui donnent : j'aime à donner, en ami, aux amis. Pourtant que les étrangers et les pauvres cueillent eux-mêmes le fruit de mon arbre : cela est moins humiliant pour eux."*

Pour faire passer son message, Zarathoustra n'hésite pas à choquer : il conseille d'interdire la mendicité, regrettable pour celui qui donne comme pour celui qui reçoit :

> *"Mais on devrait entièrement supprimer les mendiants ! En vérité, on se fâche de leur donner, et l'on se fâche de ne pas leur donner."*
>
> En fait, cette idée de Zarathoustra est inapplicable, car celui qui est dans la misère au point de mendier ravale son orgueil et aime mieux recevoir que de rester dans le besoin : on ne peut interdire ni la mendicité, ni la pauvreté, ni le chômage ; de telles interdictions seraient toujours contournées. Et celui qui donne à un mendiant éprouve la satisfaction de lui avoir fait du bien et d'avoir fait son devoir de charité.

Comme le sentiment de honte peut avoir bien d'autres causes qu'un bienfait, Zarathoustra étend son conseil « d'interdiction » à d'autres situations :

> *"Il en est de même des pécheurs et des mauvaises consciences ! Croyez-moi, mes amis, les remords poussent à mordre. Mais ce qu'il y a de pire, ce sont les pensées mesquines."*

Zarathoustra considère qu'une mauvaise action est une maladie, parce qu'elle ne peut être inspirée que par une pulsion malfaisante. Il compare une mauvaise action à une pensée *"petite"*, c'est-à-dire mesquine, cherchant celle qui fait le plus plaisir :

> *"« Voici, je suis une maladie » - ainsi parle la mauvaise action ; cela est sa franchise. Mais la petite pensée est pareille au champignon ; elle se dérobe et se cache et ne veut être nulle part - jusqu'à ce que tout le corps soit rongé et flétri par les petits champignons."*

Sachant que tout homme peut choisir de ne pas être mesquin, Zarathoustra conseille donc la mauvaise action :

> *"Cependant je glisse cette parole à l'oreille de celui qui est possédé du démon : « Il vaut mieux laisser grandir ton démon ! Pour toi aussi, il existe un chemin de la grandeur ! »"*

> *"En vérité, il vaut mieux faire mal que de penser petitement."*

Zarathoustra constate que chaque homme a des défauts qu'il vaut mieux ignorer ; et même lorsque nous comprenons un homme si bien que son esprit nous paraît transparent, nous ne pouvons être certains de comprendre ses desseins. Il vaut donc mieux ne pas exprimer de jugement sur un homme, même si ce silence nous pèse :

> *"Il est difficile de vivre avec les hommes, puisqu'il est difficile de garder le silence."*

Zarathoustra conseille d'adopter une attitude bienveillante vis-à-vis d'un ami qui souffre, mais avec assez de retenue pour qu'il ne se sente pas humilié :

> *"Cependant, si tu as un ami qui souffre, sois un asile pour sa souffrance, mais sois en quelque sorte un lit dur, un lit de camp : c'est ainsi que tu lui seras le plus utile."*

Il conseille aussi à un homme de pardonner à un ami qui lui a fait du mal, parce que c'est en son pouvoir, mais de lui faire remarquer qu'en tant qu'ami il doit souffrir d'avoir fait du mal à un ami, et cela l'homme n'a pas le pouvoir de le pardonner.

Zarathoustra remarque alors que Dieu, lorsqu'il nous fait du bien, nous rend dépendants de lui ; c'est là est un enfer, parce que c'est humiliant et nous prive de la liberté de ne pas tenir compte de Son existence. Autre interprétation : l'enseignement chrétien de la charité de Dieu, qui nous aime, est accompagné de règles de morale contraignantes et de valeurs inversées, faisant de notre vie un enfer.

> *"Ainsi me dit un jour le diable : « Dieu aussi a son enfer : c'est son amour des hommes. »"*

Zarathoustra reformule alors son interprétation de l'effet de l'amour divin : c'est parce que cet amour nous est devenu insupportable par ses conséquences, que nous avons cessé de croire l'enseignement religieux :

> *"« Dieu est mort ; c'est sa pitié des hommes qui a tué Dieu. »"*

Zarathoustra conclut enfin son discours par le conseil de se méfier de la pitié.

5.2.3.4 Des prêtres

Source : "Ainsi parlait Zarathoustra" II *"Des prêtres"*

Ce discours de Zarathoustra est un complément des violentes attaques de Nietzsche contre les prêtres que nous avons vues dans la section Le rôle des prêtres. Voici une « traduction » de ce que Zarathoustra dit à ses disciples, rédigée en langage moins symbolique.

Ne vous attaquez pas aux prêtres, ce n'est pas eux que vous devez guider vers le surhomme, et du reste vous n'arriveriez pas à leur faire adopter d'autres valeurs :

> *"Voici des prêtres : et, bien que ce soient mes ennemis, passez devant eux silencieusement et l'épée au fourreau !"*

Certains des prêtres sont entrés dans les ordres parce qu'ils ont souffert (de pauvreté, d'un drame de la vie, etc.). Considérant la société des hommes comme coupable de leurs souffrances, ils sont dans le ressentiment ; c'est pourquoi ils veulent faire souffrir les autres et veulent se venger d'eux tout en jouant les humbles :

> *"…beaucoup d'entre eux ont trop souffert ; c'est pourquoi ils veulent faire souffrir les autres. Ils sont de dangereux ennemis : rien n'est plus vindicatif que leur humilité."*

Certains autres prêtres ne méritent pas qu'on attaque leur foi : en le faisant on se déshonorerait. Et comme j'ai en commun avec eux l'amour des hommes et le désir de les faire progresser, il faut les honorer comme vous m'honorez :

> *"Et il peut arriver que celui qui les attaque se souille lui-même. Mais mon sang est parent du leur ; et je veux que mon sang soit honoré même dans le leur. »"*

Ayant une mission analogue à celle de ces prêtres, Zarathoustra ressent leur souffrance et en souffre lui-même :

> *"Zarathoustra fut saisi de douleur ; puis […] il commença à parler ainsi : Ces prêtres me font pitié. Ils me sont encore antipathiques […] Pourtant je souffre et j'ai souffert avec eux…"*

Zarathoustra plaint les prêtres parce qu'ils sont prisonniers de leur religion ; ils portent la croix, symbole de la torture de Jésus. Ce Sauveur leur a enseigné des valeurs inversées dont ils sont à présent prisonniers, et leur a inculqué des illusions ; ah si seulement on pouvait les débarrasser de la religion de ce Sauveur !

> *"…prisonniers, à mes yeux, ils portent la marque des réprouvés. Celui qu'ils appellent Sauveur les a mis aux fers : Aux fers des valeurs fausses et des paroles illusoires ! Ah ! Que quelqu'un les sauve de leur Sauveur !"*

Les gens du peuple qui souffraient crurent trouver un refuge dans le « monde vrai ». Mais c'était un monde trompeur, aux valeurs mensongères et aux espoirs illusoires. Ce monde a longtemps trompé les hommes, mais un jour la destinée a révélé la fausseté de sa morale et les hommes ont tué Dieu ; la religion perdra son influence.

> *"Alors que la mer les démontait, ils crurent un jour aborder une île ; mais voici, c'était un monstre endormi ! Les fausses valeurs et les paroles illusoires : voilà, pour les mortels, les monstres les plus dangereux, - longtemps la destinée sommeille et attend en eux. Mais enfin elle s'est éveillée, elle s'approche et avale et dévore ce qui sur elle s'est construit des demeures."*

Zarathoustra s'attaque alors aux églises. Il les traite de cavernes à odeur d'encens fade ; il traite les scènes pieuses éclairées par la lumière de leurs vitraux de factices. Il accuse les églises de bloquer l'expression des désirs ("*l'âme ne peut pas s'élever"*) en obligeant les fidèles à s'humilier (*"Montez les marches à genoux"*).

Zarathoustra accuse les chrétiens d'avoir honte de leur corps et, à force de regarder le ciel, d'avoir les yeux révulsés comme un mort ; il serait moins choqué s'ils étaient nus.

Il accuse les chrétiens de se cacher du monde réel dans le monde artificiel de la religion qu'ils trouvent dans les églises ; de faire pénitence parce qu'ils se sentent coupables de naissance (depuis le Péché originel) et en ont honte.

Zarathoustra rêve du jour où (Dieu étant mort) les églises seront en ruines, on verra le ciel à travers leurs voûtes brisées, il poussera de l'herbe et des fleurs *"sur les murs en ruines"*. Il accuse les hommes d'avoir construit une idole appelée Dieu pour en adorer les valeurs inversées, bien que leur culte les fasse souffrir ; il fallait aux hommes de l'héroïsme pour se faire autant de mal : en réalité c'est eux que la religion a crucifiés.

La religion a fait vivre les hommes *"en cadavres"*, en pensant à la mort (après laquelle ils espèrent le Paradis) ; elle a vêtu les religieux de noir, eux qui parlent de mort dans leurs prêches (*"dans leurs discours je sens la mauvaise odeur des chambres mortuaires"*). Les hommes qui habitent près d'un lieu de culte entendent le triste son de son carillon (*"la douce mélancolie du crapaud sonneur"*)

Après d'autres accusations comme les précédentes, Zarathoustra déplore que l'homme (*"le plus petit homme"*) n'ait encore jamais connu de surhomme (le plus grand homme) ; il les voit clairement (*"nus tous les deux"*), et trouve que le surhomme ressemble encore trop à l'homme dont il est issu.

5.2.3.5 Des vertueux

Source : "Ainsi parlait Zarathoustra" II *"Des vertueux"*

Dans ce discours Zarathoustra dénonce certaines conceptions du Bien et du Mal. Voici quelques-unes de ses affirmations.

Je ris de l'erreur de ceux qui se croient vertueux, alors qu'ils cherchent une récompense pour justifier une action qu'ils envisagent ou qu'ils ont déjà réalisée ; car ils veulent à la fois le beurre et l'argent du beurre :

> *"C'est de vous, ô vertueux, que ma beauté riait aujourd'hui ! Et ainsi m'arrivait sa voix : « Ils veulent encore être - payés ! » Vous voulez encore être payés, ô vertueux ! Vous voulez être récompensés de votre vertu, avoir le ciel en place de la terre, et l'éternité en place de votre aujourd'hui ?"*

Pourtant j'enseigne qu'une action n'est jamais récompensée, car il n'y a pas de Dieu pour le faire ; il n'est même pas certain que la satisfaction d'avoir fait une bonne action compense la peine qu'elle a coûté ; une action n'a pas nécessairement une valeur morale Bien ou Mal :

"…j'enseigne qu'il n'y a ni rétributeur ni trésorier ? Et, en vérité, je n'enseigne même pas que la vertu soit sa propre récompense."

L'interprétation « Une action n'a pas nécessairement une valeur morale Bien ou Mal » est impossible pour celui qui agit, car notre esprit est incapable de nous commander quelque chose qui nous impacte personnellement dans le sens Mal ; nous ne pouvons faire que ce qui nous apporte quelque chose de positif, qui satisfait un désir, une valeur. De ce fait, l'opinion de Kant qui caractérise un acte vertueux par son désintéressement est psychologiquement irréaliste.

En outre, notre psychisme *est incapable de s'empêcher* de formuler un jugement de valeur chaque fois qu'une pensée s'est formée. C'est ainsi que nous sommes faits, et c'est ce jugement qui guide l'élaboration de la pensée suivante.

Il peut aussi arriver qu'une action ait à la fois des avantages et des inconvénients, qu'elle aille à la fois dans le sens Bien et dans le sens Mal. Mais pour agir, mon esprit exige un jugement global *d'impact sur moi* qui soit plutôt Bien *ou* plutôt Mal.

Hélas, je regrette que notre morale judéo-chrétienne ait inculqué aux hommes l'habitude d'associer une valeur morale Bien ou Mal à toute action, donc l'espoir d'une récompense ou la crainte d'un châtiment. Kant lui-même a expliqué que seule la foi en un Dieu qui récompense ou punit peut justifier une action qui n'aura pas de rétribution humaine. Et comme je ne crois pas en Dieu, je regrette cette habitude.

"Hélas ! c'est là mon chagrin : astucieusement on a introduit au fond des choses la récompense et le châtiment - et même encore au fond de vos âmes, ô vertueux !"

Mais nous venons de voir que Nietzsche se méprend sur un point : l'habitude de juger Bien ou Mal est venue toute seule chez tous les hommes, à la naissance.

J'ai l'ambition de vous aider à identifier, dans les valeurs cachées au fond de votre inconscient, celles qui sont valables et celles qui sont erronées :

"… ma parole doit déchirer le fond de vos âmes ; […]. Que tous les secrets de votre âme paraissent à la lumière ; [alors] votre mensonge aussi sera séparé de votre vérité."

Sachez que vous ne devez vous abaisser à aucune vengeance, punition, récompense ou représaille, ce sont là des valeurs mauvaises. Vous aimez vos désirs : vous trouvez nécessairement bon ce qu'ils vous demandent [et votre psychisme ne vous laisse pas le choix !], vos désirs *sont* ce que vous trouvez bon, votre vertu. Vous ne devez pas rechercher une récompense pour cette vertu, pas plus qu'une mère n'en attend une pour l'amour qu'elle porte à son enfant.

"Vous aimez votre vertu comme la mère aime son enfant ; mais quand donc entendit-on qu'une mère voulût être payée de son amour ? Votre vertu, c'est votre « moi » qui vous est le plus cher."

Votre désir, issu de vos pulsions, ne peut pas ne pas être égoïste, il ne peut éviter de chercher à satisfaire votre volonté de puissance :

"Vous avez en vous le désir de l'anneau : c'est pour revenir sur lui-même que tout anneau s'annelle et se tord."

Lorsqu'un désir vous fait agir, le succès de l'action n'éteint pas ce désir : l'homme désire toujours quelque chose, et le souvenir d'un désir persiste après son assouvissement, à moins qu'un nouveau désir soit apparu :

"Ainsi la lumière de votre vertu est encore en route, même quand l'œuvre est accomplie. Que l'œuvre soit donc oubliée et morte : son rayon de lumière persiste toujours."

Vos désirs doivent résulter de votre seule volonté de puissance, ils doivent définir votre libre arbitre et pas résulter d'une contrainte étrangère :

"Que votre vertu soit identique à votre « moi » et non pas quelque chose d'étranger…"

Il y a des hommes réactifs (de type esclave), qui ne prennent pas d'initiative et n'agissent que sous l'effet d'une forte sollicitation étrangère ; ignorez-les :

"…il y en a certains aussi pour qui la vertu s'appelle un spasme sous le coup de fouet : et vous avez trop écouté les cris de ceux-là !"

On voit de plus en plus souvent, en France, depuis la fin du XXe siècle, des gouvernements qui ne font que *réagir* aux événements. Ils font des lois de circonstance, ils modifient sans cesse des lois promulguées pourtant il y a peu et accordent des subventions qui achètent la paix sociale (en 2010 il y en a environ 6000 pour les entreprises !). On les voudrait plus *actifs*, lançant des politiques à moyen-long terme, ayant le courage de les imposer et admettant l'effort nécessaire…

D'autres esclaves se complaisent dans un « monde vrai » artificiel ; et quand leur haine et leur jalousie des maîtres n'a plus de raison d'être, leur désir de vérité prend le dessus et ils découvrent que leur morale aux valeurs inversées est devenue impossible :

"Et il en est d'autres qui appellent vertu la paresse de leur vice ; et quand une fois leur haine et leur jalousie s'étirent les membres, leur « justice » se réveille et se frotte les yeux pleins de sommeil."

Certains hommes ont des pulsions malfaisantes. Mais plus ils agissent mal, plus ils désirent la miséricorde divine. Et vous mes disciples, hommes sains, vous les entendez dire : « Les qualités de Dieu que je vénère sont l'opposé de tous mes défauts » :

"Et il en est d'autres qui sont attirés vers en bas : leurs démons les attirent. Mais plus ils enfoncent […] plus leur désir convoite leur Dieu. Hélas ! le cri de ceux-là parvint aussi à votre oreille, ô vertueux […] : « Tout ce que je ne suis pas est pour moi Dieu et vertu ! »"

D'autres hommes, des religieux, vivent dans l'inaction parce qu'ils ne s'occupent que des souffrances des profanes ; *"ils parlent beaucoup de dignité et de vertu"* - ils appellent vertus les valeurs inversées qui les empêchent de vivre normalement :

"Et il en est d'autres qui s'avancent lourdement […] : ils parlent beaucoup de dignité et de vertu, - c'est leur frein qu'ils appellent vertu."

Et il y a des grenouilles de bénitier qui affichent ostensiblement leur pratique religieuse pour qu'on les considère comme bons chrétiens ; partout où j'en

rencontrerai je m'en moquerai, ce qui les fera psalmodier encore plus en hochant la tête d'avant en arrière :

> *"Et il en est d'autres qui sont semblables à des pendules que l'on remonte ; ils font leur tic-tac et veulent que l'on appelle ce tic-tac vertu. En vérité, ceux-ci m'amusent : partout où je rencontrerai de ces pendules, je leur en remontrerai avec mon ironie ; et il faudra bien qu'elles se mettent à dodiner."*

Il y a des esclaves qui éprouvent un sentiment de fierté et de justice lorsqu'ils remportent une petite victoire sur des maîtres ; du coup, ils nient toutes les valeurs naturelles de ceux-ci et imposent à tous les hommes leurs valeurs injustes. Ils m'écœurent quand ils parlent de valeurs ; et quand ils disent : « Je suis juste », on comprend : « Je suis vengé ». Aveuglés par leur ressentiment, ils veulent se venger cruellement des maîtres qu'ils considèrent comme leurs ennemis en imposant leurs propres valeurs mensongères, et ils ne trouvent leur bonheur que dans le malheur des autres.

D'autres hommes faibles se cachent, et depuis leur cachette disent : « La sagesse consiste à ne pas se faire remarquer. Nous ne faisons de mal à personne, nous évitons les gens malfaisants et ne contrarions aucune prise de position. » :

> *"Et il en est d'autres encore qui croupissent dans leur marécage et qui […] se mettent à dire : « Vertu — c'est se tenir tranquille dans le marécage. Nous ne mordons personne et nous évitons celui qui veut mordre ; et en toutes choses nous sommes de l'avis que l'on nous donne. »"*

D'autres encore aiment la comédie et pensent qu'il est bon de la jouer. Ils sont toujours agenouillés en train de prier, mais leur esprit est ailleurs.

Certains croient nécessaire de prêcher la vertu aux autres, alors qu'au fond d'eux-mêmes ils pensent que seule la répression policière peut la leur imposer.

Quelques hommes qui ne savent pas voir les qualités des autres évoquent la vertu quand ils reconnaissent leurs défauts : ces défauts ne sont que l'effet de leur propre mauvaise conscience (« mauvais œil ») :

> *"Et quelques-uns, qui ne savent voir ce qu'il y a d'élevé dans l'homme, parlent de vertu quand ils voient de trop près la bassesse de l'homme : ainsi ils appellent « vertu » leur œil mauvais."*

Certains hommes ont besoin de compréhension du monde et de réconfort [93], et d'autres ont besoin de violence et de cruauté (comme dans les jeux du cirque, à Rome) pour trouver leur plaisir.

Mais Zarathoustra n'est pas venu dire à tous ces hommes dans l'erreur : « Que savez-vous des valeurs, du Bien et du Mal, que pouvez-vous savoir ? ». Il est venu vous montrer, à vous ses disciples, comment vous débarrasser des vieilles valeurs enseignées par les religieux et les insensés, pour que vous ne pensiez plus : « récompense », « représailles », « punition », « justice pour se venger » et « une action désintéressée est forcément bonne ».

Que vos actions soient dictées par votre cœur comme un enfant est conçu par sa mère, que ce soit là votre manière de parler du Bien et du Mal :

> *"Que <u>votre</u> « moi » soit dans l'action, ce que la mère est dans l'enfant : que cela soit <u>votre</u> parole de vertu."*

Maintenant vous m'en voulez parce que je vous ai montré quelles erreurs vous faisiez, vous aussi, sur ce que sont le Bien et le Mal, et parce que j'ai détruit vos plus chères illusions ; mais cette destruction de valeurs était nécessaire pour que vous puissiez en adopter de nouvelles, celles du surhomme qui vous rendront heureux.

5.2.3.6 De la canaille

Source : "Ainsi parlait Zarathoustra" II *"De la canaille"*

<u>Qui sont les canailles ?</u>

Dans ce discours Zarathoustra se plaint de 3 catégories d'hommes qu'il appelle *"canailles"* : les écrivains (canaille de la plume ou canaille écrivassière), les politiciens (canaille du pouvoir) et une catégorie mal définie qu'il appelle « canaille du plaisir » (peut-être des artistes comme Richard Wagner).

Il y a un texte où Nietzsche décrit des défauts des *canailles allemandes*, notamment le manque de sens de la hiérarchie sociale, l'opinion que « tout se vaut » : *"Ecce homo" "Pourquoi j'écris de si bons livres" "Le cas Wagner"* §4. Nietzsche y reproche à ses compatriotes un manque de sens de la distance entre hommes de mérites différents, un manque de respect de la caste inférieure pour la caste supérieure :

> *"[Avec un tel respect, on se comporte en gentilhomme ; sans ce respect] on appartient sans rémission à la catégorie si large et si débonnaire de la <u>canaille</u>. Or les Allemands sont canailles - hélas ils sont si débonnaires… On s'amoindrit par la fréquentation des Allemands : l'Allemand <u>place sur le même niveau</u>…"*

Nietzsche n'admet pas, non plus, que pour les Allemands « Tout se vaut ». Lui qui voudrait que la société européenne ait <u>une organisation aristocratique comme la société grecque de l'antiquité et esclavagiste comme elle,</u> trouve insupportable qu'un Allemand du peuple se considère comme égal à un homme de classe supérieure comme lui et ses pareils. Il ne supporte pas qu'il se comporte de manière débonnaire à son égard comme s'ils étaient au même niveau :

> *"Je ne saurais tolérer le voisinage de cette race* [des Allemands] *qui ne possède aucun doigté pour la <u>nuance</u> - malheur à moi, je suis <u>nuance</u> […] Les Allemands n'ont aucune idée à quel point ils sont vulgaires, et ceci est le superlatif de la vulgarité, ils <u>n'ont même pas honte</u> de n'être <u>que</u> des Allemands... Ils veulent dire leur mot à propos de tout, ils considèrent eux-mêmes leur opinion comme décisive, je crains même fort qu'ils n'aient décidé de moi... […] C'est en vain que j'ai cherché une marque de tact, de <u>délicatesse</u> à mon égard. Je l'ai trouvée chez des Juifs, jamais chez des Allemands...*
>
> *"…il demeure certain que presque chaque lettre qui m'est parvenue depuis des années m'a fait l'effet de quelque chose de cynique. Il y a plus de cynisme dans la bienveillance dont on fait preuve à mon endroit que dans une haine quelconque..."*

Nietzsche reproche aussi à ces canailles de bas niveau d'oser se mêler de tout, notamment des sujets qu'il cite dans ce discours de Zarathoustra : l'écriture de livres, la politique et les arts.

Interprétation commentée du discours de Zarathoustra

La vie est source de plaisir sauf lorsque la canaille des hommes qui ont une mauvaise influence se manifeste. Cette canaille a des goûts vulgaires en matière de littérature et de plaisirs recherchés. Ce qui les intéresse est malpropre et relève de la concupiscence (c'est-à-dire la recherche de plaisirs sensuels, la convoitise à l'égard des biens matériels). Et cette vulgarité est tellement répandue que la langue parlée est devenue vulgaire.

Beaucoup d'hommes de qualité qui ont renoncé aux plaisirs de la vie en société n'ont voulu fuir que la canaille ; c'est pourquoi plus d'un s'isola à la campagne, parmi les paysans incultes, et souffrit de l'absence des plaisirs qu'on trouve en société :

> *"Et plus d'un de ceux qui se détournèrent de la vie ne s'est détourné que de la canaille […]. Et plus d'un s'en fut au désert et y souffrit la soif parmi les bêtes sauvages..."*

Plus d'un de ces hommes de qualité a voulu combattre l'influence de la canaille et la faire taire :

> *"Et plus d'un, qui arrivait en exterminateur et en coup de grêle pour les vergers, voulait seulement pousser son pied dans la gueule de la canaille, afin de lui boucher le gosier."*

Comme souvent lorsqu'il déplore des circonstances malheureuses, l'esprit de contradiction de Nietzsche leur trouve une justification, une utilité. Il affirme ici que la vie en société a besoin de la canaille, avec les désagréments qu'elle inflige aux autres hommes, et qu'il est dégoûté de cette canaille :

> *"Et ce n'est point là le morceau qui me fut le plus dur à avaler : la conviction que la vie elle-même a besoin d'inimitié, de trépas et de croix de martyrs […] Comment ? la vie aurait-elle besoin de la canaille ? Les fontaines empoisonnées, les feux puants […] sont-ils nécessaires ? Ce n'est pas ma haine, mais mon dégoût qui dévorait ma vie !"*

Nous avons déjà vu que Nietzsche trouve nécessaire de souffrir pour devenir ou rester fort, et qu'une société a elle-même besoin de traverser des difficultés pour être résiliente ; voilà pourquoi elle a besoin de canailles. Lorsqu'il rencontrait des hommes canailles spirituels malgré leurs mauvais goûts, Zarathoustra se fatiguait de l'esprit, pour ne pas leur ressembler :

> *"Hélas ! souvent je me suis fatigué de l'esprit, lorsque je trouvais que la canaille était spirituelle, elle aussi !"*

Zarathoustra s'oppose aussi aux hommes influents (écrivains, artistes, politiciens, etc.) depuis qu'il a remarqué qu'ils construisent leur pouvoir avec des trafics d'influence et de la corruption où la canaille est complice :

> *"Et j'ai tourné le dos aux dominateurs, lorsque je vis ce qu'ils appellent aujourd'hui dominer : trafiquer et marchander la puissance - avec la canaille !"*

Tout en vivant dans la société des hommes Zarathoustra est resté muet, et aussi sourd à la corruption et la description des trafics, pour ne pas être sali lui-même :

"J'ai demeuré parmi les peuples, étranger de langue et les oreilles closes, afin que le langage de leur trafic et leur marchandage pour la puissance me restassent étrangers."

J'ai lu avec dégoût des livres sur l'histoire et l'avenir, qui puent tous deux la canaille des écrivains. Comme si des mutilations m'avaient rendu sourd, aveugle et muet, j'ai vécu longtemps réfugié dans le plaisir d'écrire et de philosopher, pour ne pas vivre avec la canaille des politiciens.

Peu à peu et prudemment ma réflexion philosophique a progressé et j'en ai tiré plaisir ; aveugle au reste du monde, je vivais de ma philosophie. Comment ai-je échappé au monde de la canaille et ai-je atteint des sommets de la réflexion philosophique ? Ai-je été poussé par mon dégoût ?

"Péniblement et avec prudence mon esprit a monté des degrés ; les aumônes du plaisir furent sa consolation ; la vie de l'aveugle s'écoulait, appuyée sur un bâton. Que m'est-il donc arrivé ? Comment me suis-je délivré du dégoût ? […] Mon dégoût lui-même m'a-t-il créé des ailes… ?"

Mes compagnons, j'ai trouvé le secret de la joie de vivre dans les hauteurs de la réflexion philosophique, où il n'y a pas de canaille. Mon bonheur est presque trop grand :

"Tu jaillis presque avec trop de violence, source de plaisir ! […] Il faut que j'apprenne à t'approcher plus modestement…"

Il me semble que dans les paragraphes suivants Nietzsche oublie qu'il fait parler Zarathoustra pour évoquer son propre bonheur d'écrire ce livre à Rapallo, près de Gênes, à Sils-Maria [129], en Suisse, et à Nice : des endroits calmes où la nature est très belle :

"Mon cœur où se consume mon été, cet été court, chaud, mélancolique et bienheureux ; […] Passée, l'hésitante affliction de mon printemps ! […] Un été dans les plus grandes hauteurs, avec de froides sources et une bienheureuse tranquillité : venez, ô mes amis, que ce calme grandisse en félicité !..."

Nietzsche fait de nouveau parler Zarathoustra. Celui-ci rêve d'avenir radieux où des aigles de la fierté lui apporteront, à lui le solitaire, des arguments, nourritures pour remplir sa mission :

"Nous bâtirons notre nid sur l'arbre de l'avenir ; des aigles nous apporteront la nourriture, dans leur bec, à nous autres solitaires !"

Et les canailles seront incapables de goûter à cette nourriture, aux arguments empoisonnés pour eux :

"Car les impurs s'imagineraient dévorer du feu et se brûler la gueule ! En vérité, ici nous ne préparons point de demeures pour les impurs. Notre bonheur semblerait une caverne de glace à leur corps et à leur esprit ! Et nous voulons vivre au-dessus d'eux comme des vents forts…"

Zarathoustra conclut alors son discours par un avertissement : il balaiera un jour les canailles et ses ennemis comme un vent fort balaie tout :

"Zarathoustra est un vent fort pour tous les bas-fonds ; et il donne ce conseil à ses ennemis et à tout ce qui crache et vomit : « Gardez-vous de cracher contre le vent ! »."

5.2.3.7 Des tarentules : Nietzsche contre l'égalité et la démocratie

Source : "Ainsi parlait Zarathoustra" II *"Des tarentules"*

Nietzsche développe dans ce discours de Zarathoustra ses arguments contre l'égalité et sa principale conséquence, la démocratie.

Définition du mot « tarentules »

Nietzsche entend par « tarentules » ceux qui prêchent l'égalité :

"…vous qui faites tourner l'âme, prédicateurs de l'égalité ! vous êtes pour moi des tarentules avides de vengeances secrètes !"

Arguments de Nietzsche contre l'égalité entre les hommes

- Elle n'existe pas entre les êtres vivants d'une même espèce, et encore moins entre espèces différentes. Certains hommes sont plus forts, ou plus intelligents que d'autres ; et le lion est plus fort que la gazelle qu'il mange.

  Or Nietzsche définit le Bien et le Mal comme les anciens Grecs : *est Bien ce qui est conforme à la nature, est mal ce qui en diffère ou en rompt l'harmonie*. Et cette conformité est indispensable à une libre expression de la volonté de puissance, elle-même indispensable au bonheur humain.

  Conclusion : l'égalité est *par elle-même* hostile à la vie.

- L'égalité entre hommes d'une même société est aussi *indirectement* hostile à la vie, notamment parce que :
  - L'égalité des droits et devoirs des hommes *s'oppose à la libre expression des désirs des plus doués*, à leur créativité, à leur domination, à leur accaparement des ressources, etc.
  - L'égalité des droits des hommes est incompatible avec la société aristocratique et esclavagiste que Nietzsche appelle de ses vœux.
  - La démocratie, qui donne un droit de vote égal à tous les citoyens, est une conséquence de l'égalité ; elle exige *l'état de droit*, dont les lois empêchent le règne de « la loi du plus fort » et *le respect de tous les autres* par chacun. Or Nietzsche est contre la démocratie, pour la loi du plus fort (loi *naturelle*) et pour une reconnaissance par les hommes du « troupeau » de la supériorité des aristocrates, qu'ils doivent être tenus de respecter.
  - Traduite en *doctrine égalitariste*, l'égalité devient une exigence morale permettant de juger sévèrement ceux qui veulent agir et progresser par eux-mêmes, qui sont individualistes.

    L'égalitarisme de notre société moderne rend la plupart des gens *envieux* de ceux qui gagnent plus ou ont plus de possibilités ; d'où l'exigence d'empêcher par la loi les hommes les plus doués de gagner autant qu'ils pourraient le faire ou de les punir fiscalement, ce qui limite les efforts qu'ils sont disposés à faire, donc leur contribution à la richesse de la société. C'est pourquoi des artistes célèbres et de grands sportifs quittent les pays

égalitaristes comme la France et la Suède, pour s'installer dans des pays où le succès n'est pas confisqué fiscalement par l'Etat.

La règle morale d'*égalité de valeur de tous les hommes* (issue de l'égalité en dignité, née de l'égalité des âmes du christianisme) entraîne de nombreux devoirs pour chacun en plus du respect déjà cité, notamment ceux qui obligent à considérer l'autre comme son prochain, son frère : bienveillance, charité, etc.

Lorsqu'un homme est traité par un autre homme ou la société de manière *inéquitable*, il les trouve coupables et veut se venger. D'où le ressentiment que Nietzsche dénonce.

Interprétation du texte

Les hommes « du troupeau », partisans de l'égalité, qui souffrent de leur inadaptation au monde réel (le monde apparent, celui qu'ils voient), considèrent les aristocrates dominants comme coupables de leur souffrance et veulent se venger. Ils n'osent pas l'avouer, mais Zarathoustra leur promet de révéler ce désir :

"…vous êtes pour moi des tarentules avides de vengeances secrètes ! Mais je finirai par révéler vos cachettes…"

Zarathoustra accuse ces hommes d'appeler « justice » ce désir, qui n'est qu'une volonté de vengeance née de leur inversion de valeurs ; il veut le révéler en les provoquant :

"C'est pourquoi je déchire votre toile pour que votre colère vous fasse sortir de votre caverne de mensonge, et que votre vengeance jaillisse derrière vos paroles de « justice »."

Zarathoustra justifie cette action par la nécessité *"que l'homme soit sauvé de la vengeance"* qui empêche l'évolution vers le surhomme :

"…cela est pour moi le pont qui mène aux plus hauts espoirs."

Mais ses ennemis partisans de l'égalité prétendent en secret se venger de tous les hommes qui leur sont supérieurs, et les faire souffrir :

"« Nous voulons exercer notre vengeance sur tous ceux qui ne sont pas à notre mesure et les couvrir de nos outrages » - c'est ce que se jurent en leurs cœurs les tarentules."

Ces égalitaristes nomment « Volonté d'égalité » la valeur fondamentale de leur doctrine tournée contre les aristocrates :

"…« "Volonté d'égalité" - c'est ainsi que nous nommerons dorénavant la vertu ; et que nous voulons élever nos cris contre tout ce qui est puissant ! »"

Zarathoustra accuse alors ses ennemis d'être si furieux de leur impuissance face aux aristocrates dominants, qu'ils veulent en secret prendre leur place aux commandes de la société :

"…la tyrannique folie de votre impuissance réclame à grands cris l'« égalité » : votre plus secrète concupiscence de tyrans se travestit en paroles de vertu !"

Il les accuse aussi d'être des vaniteux aigris et jaloux, peut-être parce que leurs pères avaient les mêmes défauts :

> *"Vanité aigrie, jalousie contenue, peut-être est-ce la vanité et la jalousie de vos pères qui fait jaillir de vous ces flammes et ces folies de vengeance."*

Il les accuse également de ruminer leur jalousie en imaginant une vengeance excessive, pensées qui finissent par disparaître vu la réalité de leur impuissance :

> *"Leur jalousie les conduit aussi sur le chemin des penseurs ; […] ils vont toujours trop loin, si bien que leur fatigue finit par s'endormir dans la neige."*

Zarathoustra donne alors des conseils à ses disciples : « Méfiez-vous des gens qui ont une idéologie punitive, ils sont méchants. Méfiez-vous des gens qui prétendent souvent agir pour la justice, car lorsqu'ils se disent bons et justes il ne leur manque que le pouvoir pour se comporter en extrémistes. » :

> *"…méfiez-vous de tous ceux dont l'instinct de punir est puissant ! C'est une mauvaise engeance et une mauvaise race ; […] Méfiez-vous de tous ceux qui parlent beaucoup de leur justice ! […] Et s'ils s'appellent eux-mêmes « les bons et les justes », n'oubliez pas qu'il ne leur manque que la puissance pour être des pharisiens !"*

Zarathoustra met aussi ses disciples en garde contre les religieux qui déclarent adhérer à sa doctrine de la volonté de puissance tout en combattant pour l'égalité. Ils se disent favorables à la vie, mais en réalité ils veulent faire souffrir les aristocrates au pouvoir, car leurs valeurs inversées appellent la mort. S'ils n'étaient pas hostiles à la vie, ils prêcheraient autre chose, car ce sont eux qui ont calomnié Jésus et brûlé les hérétiques :

> *"Il y en a qui prêchent ma doctrine de la vie : mais ce sont en même temps des prédicateurs de l'égalité et des tarentules. Elles parlent en faveur de la vie, ces araignées venimeuses […] car c'est ainsi qu'elles veulent faire mal […] à ceux qui ont maintenant la puissance : car c'est à ceux-là que la prédication de la mort convient le plus. S'il en était autrement, les tarentules enseigneraient autrement : car c'est elles qui autrefois surent le mieux calomnier le monde et allumer les bûchers pour les hérétiques."*

Zarathoustra ne veut pas qu'on confonde son enseignement avec celui des religieux, car pour lui *il est juste de reconnaître que les hommes ne sont pas égaux, et qu'il ne faut pas non plus qu'ils le deviennent. Cette inégalité est conforme à la doctrine du surhomme*.

Zarathoustra explique alors que pour progresser vers le type surhomme, les hommes devront surmonter la difficulté d'inverser beaucoup de leurs valeurs, en les combattant et en admettant les inégalités entre eux. Ils devront ainsi inverser *"Bon et mauvais, riche et pauvre, haut et bas, et tous les noms de valeurs"*. Ils devront aussi se débarrasser de leurs illusions, idoles qu'ils ont fabriquées pour les adorer en lieu et place du monde apparent.

Zarathoustra rappelle que la volonté de puissance de l'homme veut s'exprimer librement, par-delà les inhibitions actuelles, et que cette évolution ne sera possible que progressivement *"avec des piliers et des degrés"*. Et les hommes étant ce qu'ils sont, il y aura des désaccords et des oppositions sur cette évolution et la manière de la conduire (*"il lui faut des degrés et de l'opposition à ces degrés, l'opposition de ceux qui s'élèvent !"*).

Zarathoustra rappelle aussi que l'origine de la valeur « égalité » (*"la caverne de la tarentule"*) est l'Eglise chrétienne, aujourd'hui en ruines depuis la mort de Dieu (*"les ruines d'un vieux temple"*) ; Jésus, son fondateur, connaissait les vraies valeurs de la vie-volonté de puissance comme Zarathoustra lui-même (*"En vérité Celui qui assembla jadis ses pensées en un édifice de pierre, dressé vers les hauteurs, connaissait le secret de la vie, comme le plus sage d'entre tous !"*).

Zarathoustra enseigne aussi que, le monde beau du surhomme que les hommes doivent accepter étant un monde réel, *"dans la beauté, il y [aura] encore de la lutte et de l'inégalité et une guerre de puissance et de suprématie…"* Il faut donc que lui-même et ses disciples s'opposent en débattant, tout en œuvrant pour l'avènement du surhomme :

> *"…soyons également ennemis, mes amis ! Assemblons divinement nos efforts les uns contre les autres !"*

Zarathoustra s'aperçoit alors que l'opposition, le combat d'idées dont il parle, entraînera un sentiment d'égalité entre débatteurs dû à leur respect mutuel, donc des désirs de vengeance et de punition, parce que lui-même et ses disciples sont des hommes ; tout se passe comme si la tarentule de l'égalité l'avait mordu, lui aussi. Ils devront donc tous se modérer les uns les autres pour ne pas se laisser aller au sentiment (*"tourbillon"*) de vengeance. Heureusement, Zarathoustra a de la constance, il ne se laissera pas aller à droite et à gauche comme un danseur de tarentelle.

5.2.3.8 Des sages illustres

Source : "Ainsi parlait Zarathoustra" II *"Des sages illustres"*

Ce discours de Zarathoustra argumente contre les hommes illustres et réputés sages que sont les religieux chrétiens. Voici son interprétation.

Le peuple chrétien a été endoctriné par l'enseignement de ses religieux. Ses valeurs inversées (donc fausses) sont devenues sa superstition, et les saints et prophètes du christianisme ses idoles. Vous, sages illustres, n'avez pas milité pour la vérité, celle des valeurs naturelles de la vie-volonté de puissance ; et c'est parce que vous avez prêché l'opposé, pour faire plaisir au peuple endoctriné, qu'il vous a honorés :

> *"Vous avez servi le peuple et la superstition du peuple, vous tous, sages illustres ! - vous n'avez pas servi la vérité ! Et c'est précisément pourquoi l'on vous a honorés."*

Les aristocrates au pouvoir ont supporté avec amusement votre action pour des valeurs inversées, parce qu'elles plaisaient au peuple d'esclaves et contribuait à leur maintien dans la servitude :

> *"Et c'est pourquoi aussi on a supporté votre incrédulité, puisqu'elle était un bon mot et un détour vers le peuple. C'est ainsi que le maître laisse faire ses esclaves et il s'amuse de leur pétulance."*

Le peuple hait l'esprit libre des hommes qui n'adorent pas ses idoles, et dont les valeurs diffèrent de celles que son éducation chrétienne lui a appris à respecter. Il

trouve juste de l'extirper de leur esprit et avance contre lui ses arguments les plus affûtés :

> *"Mais celui qui est haï par le peuple […] c'est l'esprit libre, l'ennemi des entraves, celui qui n'adore pas […]. Le chasser de sa cachette - c'est ce que le peuple appela toujours le « sens de la justice » : toujours il excite encore contre l'esprit libre ses chiens les plus féroces."*

Comme dit le proverbe latin « Vox populi, vox dei » (« La voix du peuple est celle de Dieu », c'est-à-dire « Le peuple a toujours raison ») : malheur à l'esprit libre qui cherche la vérité seul, sans adopter celle du peuple. Il en a toujours été ainsi :

> *"« Car la vérité est là : puisque le peuple est là ! Malheur ! malheur à celui qui cherche ! » - C'est ce que l'on a répété de tout temps."*

Vous vouliez donner raison à votre peuple lorsqu'il vénérait ses idoles, ô sages célèbres ; vous avez donc appelé cette vénération « volonté de vérité ». Et vous avez toujours pensé qu'étant issus du peuple, c'est de lui que vous est venue la voix de Dieu.

Par ruse et souci de conserver votre influence, vous avez toujours défendu le peuple auprès des aristocrates au pouvoir. Et comme ceux-ci ont reçu le même enseignement chrétien que le peuple, tous ceux qui voulaient faire accepter leur pouvoir se sont réclamés de Dieu (exemple : « Roi par la grâce de Dieu ») et ont pris un religieux à leur côté :

> *"Endurants et rusés […], vous avez toujours intercédé pour le peuple. Et maint puissant qui voulait accorder l'allure de son char au goût du peuple attela devant ses chevaux - un petit âne, un sage illustre !"*

Et maintenant, ô sages illustres, je voudrais que vous cessiez enfin de faire semblant de représenter Dieu, de chercher la connaissance à travers les dogmes chrétiens, et de combattre pour conquérir des âmes par la conversion à votre religion :

> *"Et maintenant, ô sages illustres, je voudrais que vous jetiez enfin tout à fait loin de vous la peau du lion ! La peau bigarrée de la bête fauve, et les touffes de poil de l'explorateur, du chercheur et du conquérant."*

Hélas, pour apprendre à croire à votre enseignement j'ai besoin de vous voir d'abord renoncer à vénérer vos idoles. Pour moi, est dans la vérité l'homme [comme moi] qui s'isole dans le désert avec un esprit vierge de toute référence à Dieu, et qui a cessé de vénérer les idoles chrétiennes :

> *"Véridique - c'est ainsi que j'appelle celui qui va dans les déserts sans Dieu, et qui a brisé son cœur vénérateur."*

Aveuglé par la vérité qu'il voit alors, il rêve parfois d'un monde heureux où les valeurs sont celles de la vie, qui ne sont plus niées :

> *"Dans le sable jaune brûlé par le soleil, il lui arrive de regarder avec envie vers les îles […] où […] la vie se repose."*

Mais désireux de poursuivre sa mission vers le surhomme, il ne peut se contenter d'avoir vaincu les superstitions et les illusions, car même chez les hommes qui en sont débarrassés il reste des espoirs utopiques, des idoles :

> *"Mais sa soif ne le convainc pas de devenir pareil à ces satisfaits ; car où il y a des oasis il y a aussi des idoles."*

La volonté du surhomme est *"Affamée, violente, solitaire, sans Dieu, libre du bonheur des esclaves, délivrée des dieux et des adorations, sans épouvante et épouvantable, grande et solitaire"*.

C'est isolés dans le désert qu'ont toujours vécu les esprits indépendants qui connaissent et acceptent la vérité du monde tel qu'il est. Mais ceux que les hommes considèrent comme « sages » habitent parmi eux et profitent d'eux. Ces religieux sont des ânes, car ils ne font que tirer le peuple dans le sens où il veut aller :

> *"C'est dans le désert qu'ont toujours vécu les véridiques, les esprits libres, maîtres du désert ; mais dans les villes habitent les sages illustres et bien nourris, - les bêtes de trait. Car ils tirent toujours comme des ânes - le chariot du peuple !"*

Je ne leur en veux pas, mais ils restent prisonniers de leur religion et de sa morale, et tenus de prêcher leurs mensonges au peuple, bien que leurs églises soient couvertes d'or. Ils ont souvent été de bons serviteurs de leur Eglise, conformément au dicton :

> *"« S'il faut que tu sois serviteur, cherche celui à qui tes services seront le plus utiles ! »"*

Les connaissances et la vertu de ton maître le peuple doivent grandir par ton service, et tu en profiteras aussi. Et c'est ce qui s'est passé grâce à vous, sages illustres. Pourtant, vous restez des hommes du peuple, aveugles comme lui, et comme lui ignorants de ce qu'est le *véritable* esprit.

L'esprit véritable c'est la vie qui mord la vie (la vie avec les qualités du surhomme qui remplace la vie avec la morale ancienne) ; c'est par sa propre souffrance que l'homme actuel apprend le surhomme. Vous en doutiez-vous ? C'est un bonheur de recevoir l'enseignement du surhomme et de devenir ainsi candidat à une vie selon sa sagesse, en sacrifiant son ancienne morale :

> *"L'esprit, c'est la vie qui incise elle-même la vie : c'est par sa propre souffrance que la vie augmente son propre savoir, - le saviez-vous déjà ? Et ceci est le bonheur de l'esprit : recevoir l'onction et, par les larmes, être consacré comme victime destinée au sacrifice…"*

Connaître la vérité sur le sens de la vie [93] vous aveuglera comme un homme qui a regardé le soleil, votre processus d'évolution sera hésitant. Ceux qui cherchent cette vérité doivent apprendre à la construire par-dessus des obstacles grands comme des montagnes, mais c'est facile lorsque l'esprit y est prêt.

> *"Et la cécité de l'aveugle, ses hésitations et ses tâtonnements rendront témoignage de la puissance du soleil qu'il a regardé […]. Il faut que ceux qui cherchent la connaissance apprennent à construire avec des montagnes ! C'est peu de chose quand l'esprit déplace des montagnes […]."*

Vous ne voyez que les grands principes de l'esprit surhomme, mais vous ignorez la solidité de la base de progrès et de vie heureuse qu'il constitue, et la cruauté de ses interrogations :

> *"Vous ne voyez que les étincelles de l'esprit : mais vous ignorez quelle enclume est l'esprit, et vous ne connaissez pas la cruauté de son marteau !"*

Vous ne savez pas ce que c'est qu'un esprit fier de son indépendance, de son originalité, celui du surhomme. Mais vous supporteriez encore moins son message s'il était modeste, s'il doutait un peu de ce qu'il dit.

Jamais encore vous n'avez soumis votre esprit à une forte contradiction, il n'est pas assez puissant pour cela ; vous ignorez donc aussi le plaisir d'un bon débat d'idées :

> *"Et jamais encore vous n'avez pu jeter votre esprit dans une fosse de neige : vous n'êtes pas assez chauds pour cela ! Vous ignorez donc aussi les ravissements de sa fraîcheur."*

Sur tous les sujets vous m'avez l'air de manquer de rigueur dans vos affirmations, et vous avez souvent admis dans vos raisonnements les erreurs de mauvais philosophes (exemple : Platon avec sa pensée dualiste, etc.) :

> *"Mais en toutes choses vous m'avez l'air de prendre trop de familiarité avec l'esprit ; et souvent vous avez fait de la sagesse un hospice et un refuge pour de mauvais poètes."*

Vous n'êtes pas trop fiers ; c'est pourquoi vous ne connaissez pas le plaisir des pensées effrayantes. Celui qui n'a pas l'envergure pour de tels sommets intellectuels doit s'abstenir de s'y aventurer.

Votre compétence me paraît modeste, alors que la connaissance approfondie est d'une rigueur sans pitié. Les pensées les plus fondamentales (la volonté de puissance qui s'exprime dans les pulsions) sont elles-mêmes inaccessibles à la conscience, tout en étant un ravissement pour ceux qui agissent selon les désirs de la vie :

> *"Vous me semblez tièdes : mais un courant d'air froid passe dans toute connaissance profonde. Glaciales sont les fontaines les plus intérieures de l'esprit, et délicieuses pour les mains chaudes de ceux qui agissent."*

Vous êtes devant moi, ô sages illustres, avec vos certitudes ; aucun doute ne vous assaille. N'avez-vous jamais vu une philosophie nouvelle qui remette en cause la vôtre ? La mienne en est une, dans toute sa force. Mais vous qui êtes au service du peuple et de sa vérité mensongère, comment pourriez-vous m'accompagner ?

5.2.3.9 Victoire sur soi-même et volontés de vérité et de puissance

Source : "Ainsi parlait Zarathoustra" II *"De la victoire sur soi-même"*

Ce discours de Zarathoustra précise ce que Nietzsche entend par *volonté de vérité* et *volonté de puissance*. Le *"soi-même"* du titre fait référence à chaque personne de son auditoire, à qui il reproche des défauts qu'il lui appartient de vaincre.

Définition du mot « pensée » que j'utilise dans ce texte

Le mot « pensée » peut désigner une faculté psychique affective ou intellectuelle, tant consciente qu'inconsciente. Mais dans ce texte je l'utilise pour désigner exclusivement une faculté consciente, l'entendement [43] ou plus généralement l'intelligence. Une pensée doit être précise, sinon c'est un mélange de pensée et

d'émotion. Rappelons que l'esprit humain associe automatiquement une émotion à une pensée, mais en tant que conséquence apparaissant un court instant après la formulation de la pensée.

Volonté de vérité

Nietzsche reproche aux hommes sages de fuir la réalité qu'ils ne peuvent supporter en se réfugiant dans un « monde vrai », dont les valeurs artificielles sont proclamées vraies alors qu'elles sont fausses car hostiles à la vie ; ils appellent « volonté de vérité » cette affirmation de valeurs fausses.

> *"Vous appelez « volonté de vérité » ce qui vous pousse et vous rend ardents, vous les plus sages parmi les sages."*

Ce qui est pensable et ce qui est non pensable, intuitif, vague

Nietzsche reproche aussi aux hommes sages de vouloir rendre pensable tout ce qui existe :

> *"Volonté de rendre pensable tout ce qui est […] car vous doutez avec une juste méfiance que ce soit déjà pensable."*

Nietzsche manipule souvent consciemment des notions non pensables, c'est-à-dire vagues, intuitives et sans nom ; c'est une des raisons de son manque fréquent de rigueur. Au lieu de ne manipuler de telles notions que lors de considérations affectives, esthétiques, spirituelles ou morales, il raisonne avec comme si elles étaient pensables, c'est-à-dire définissables avec précision ; et il les nomme souvent en utilisant un mot déjà défini pour autre chose (qui devient une métaphore) sans prendre soin d'annoncer cette substitution.

Nietzsche considère cette habitude qu'il a comme incontournable, et reproche à ses ennemis les hommes sages de s'efforcer de penser avec rigueur. Il reproche la même chose à Platon, qui définit des concepts absolus et des choses en soi, et pense par oppositions Vrai-Faux et Bien-Mal, reproche qui ignore la raison de penser ainsi de Platon : schématiser et clarifier pour être rigoureux et échapper aux affirmations contradictoires.

Nietzsche reproche aussi à ces ennemis de ne pas pouvoir s'empêcher de clarifier même ce qui ne peut l'être :

> *"C'est là toute votre volonté, ô sages parmi les sages, c'est là votre volonté de puissance ; et aussi quand vous parlez du bien et du mal et des évaluations de valeurs."*

Critique et prédiction de disparition du « monde vrai »

Nietzsche réitère le reproche fait à ses ennemis de créer un monde artificiel pour pouvoir y croire et le trouver propice au bonheur (l'adorer) :

> *"Vous voulez créer un monde devant lequel vous puissiez vous agenouiller, c'est là votre dernier espoir et votre dernière ivresse."*

Mais la volonté et les valeurs de ses ennemis sont soumis au temps qui passe, comme une nacelle emportée par un fleuve ; et l'avenir de la société de ces ennemis est menacé par la confrontation de ses valeurs inversées avec la réalité, dominée par la vie-volonté de puissance (nous l'avons vu) :

> *"Vous avez lancé votre volonté et vos valeurs sur le fleuve du devenir ; […] Ce n'est pas le fleuve qui est votre danger et la fin de votre bien et de votre mal, ô*

sages parmi les sages : mais c'est cette volonté même, la volonté de puissance, - la volonté vitale, inépuisable et créatrice."

Tout ce qui vit obéit à un autre être ou à la volonté de puissance

Nietzsche aborde ensuite le sujet de l'obéissance, comportement obligatoire de ce qui vit :

> *"Mais partout où j'ai trouvé ce qui est vivant, j'ai entendu les paroles d'obéissance. Tout ce qui est vivant est une chose obéissante."*
>
> *"…on commande à celui qui ne sait pas s'obéir à lui-même. C'est là la coutume de ce qui est vivant."*

Nietzsche raisonne là par opposition : un être qui n'a pas une force suffisante pour décider seul ce qu'il fait se voit nécessairement imposer les décisions d'un autre.

> Nous avons là une des formes d'anthropomorphisme [114] de Nietzsche, consistant à attribuer à un être, sous forme de responsabilité, la raison d'une action ou d'une situation, être qui a une force. Il serait plus conforme à la réalité scientifique d'attribuer chaque constatation de situation ou d'évolution au déterminisme (déterminisme humain dans le cas de l'homme) ; cela éviterait de l'attribuer à un être mystérieux muni de volonté, attitude spiritualiste et téléologique [10].

Lorsqu'on commande on est responsable de ceux à qui on commande, responsabilité plus grande que celle de se commander seulement à soi-même. Cette responsabilité implique un engagement personnel suffisant pour atteindre les objectifs fixés par sa volonté de puissance, donc une prise de risque éventuellement mortel :

> *"Partout où j'ai trouvé quelque chose de vivant, j'ai trouvé de la volonté de puissance ; et même dans la volonté de celui qui obéit, j'ai trouvé la volonté d'être maître."*

Tout être vivant est régi par sa volonté de puissance, à laquelle il obéit même quand elle lui commande d'obéir à un autre.

> *"Que le plus faible se mette au service du plus fort, c'est ce que veut sa volonté, sa volonté qui veut être maîtresse de ce qui est le plus faible encore. C'est là la seule joie dont il ne veuille pas être privé."*
>
> *"Et comme le plus petit s'abandonne au plus grand, car le plus grand veut jouir du plus petit et le dominer, ainsi le plus grand s'abandonne aussi et risque sa vie pour la puissance."*

Comment un être faible peut dominer un être fort

Quand une personne rend service à une autre ou se sacrifie pour elle, ou quand il l'aime, en fait il s'immisce dans sa vie et lui impose des conséquences de sa volonté : nous l'avons déjà vu. Ceci permet à un homme plus faible de dominer quelque peu un homme plus fort :

> *"Et où il y a sacrifice et services et regard d'amour, il y a aussi volonté d'être maître. C'est sur des chemins détournés que le plus faible se glisse dans la*

forteresse et jusque dans le cœur du plus puissant - c'est là qu'il vole la puissance."

Désir puis déception

La seule course qui ne finit jamais est la course contre soi-même ; la volonté de puissance exige qu'on désire constamment croître, se dépasser, atteindre des objectifs nouveaux :

> *"Et la vie elle-même m'a confié ce secret : « Vois, m'a-t-elle dit, je suis ce qui doit toujours se surmonter soi-même."*

Quand un homme a atteint un but ou obtenu quelque chose qu'il désirait ardemment, il s'en lasse et considère désormais ce but ou cette chose comme peu important et indigne d'efforts supplémentaires ; la réalité du but atteint ou de la chose obtenue peut même s'avérer moins séduisante que le phantasme initial de l'homme, d'où sa déception :

> *"Quelle que soit la chose que je crée et la façon dont j'aime cette chose, il faut que bientôt j'en sois l'adversaire et l'adversaire de mon amour : ainsi le veut ma volonté."*

Critique de la thèse de Darwin

Nietzsche critique ensuite la thèse de Darwin « Tout être vivant lutte pour *survivre* » en l'interprétant comme « Tout être vivant lutte pour *vivre* ». Son raisonnement est : « Puisque ce qui n'existe pas ne peut vouloir, et que ce qui existe n'a pas besoin de vouloir exister, la volonté de vivre n'existe pas et Darwin a tort » :

> *"Il n'a assurément pas rencontré la vérité, celui qui parlait de la "volonté de vie", cette volonté - n'existe pas. Car : ce qui n'est pas ne peut pas vouloir ; mais comment ce qui est dans la vie pourrait-il encore désirer la vie !"*

Nietzsche pense-t-il que quelque chose de vivant n'a pas la volonté de vivre ? Pense-t-il que le désir de vivre s'éteint dès qu'il est satisfait, comme je l'ai lu chez des gens qui oublient qu'il peut persister ? - Nietzsche a donc lu Darwin *comme il voulait le lire*, pour pouvoir démontrer qu'il a tort ! Et il précise en substance :

> « Ce n'est pas la volonté de vie que j'enseigne, mais la volonté de puissance. »

Nous avons déjà décrit et discuté ce point dans Nietzsche contre Darwin : croissance contre survie.

5.2.3.10 Des hommes sublimes

Source : "Ainsi parlait Zarathoustra" II *"Des hommes sublimes"*

Pour l'interprétation de ce texte je m'appuie sur le commentaire signé Michysos http://phusis.ch/michel/2011/09/26/des-sublimes/ que je remercie.

Que peut-on dire de l'homme sublime ?

L'homme sublime est un Européen de l'ouest :

- Instruit et fier de son savoir (*"sublime"*, *"le torse bombé"*) ;

- Dont le savoir est fait de vérités : il est rationnel, scientifique, voire métaphysique - caractéristiques sans valeur pour Nietzsche (*"hideuses vérités"*), butin de sa quête de connaissance (*"butin de chasse"*);
- Qui a un comportement empreint de gravité (*"homme solennel"*) et ne sait donc pas rire ;
- Qui se repent d'avoir péché contre la vie naturelle pleine d'émotions, dont son savoir traditionnel l'éloigne (*"pénitent de l'esprit"*).

Les critiques et suggestions de Nietzsche adressées à l'homme sublime

- L'homme sublime ne se laisse pas aller à des pulsions irréfléchies (*"je n'aime pas les âmes tendues comme la sienne ; leurs réticences me déplaisent."*)
- Il est insensible à l'humour et l'art (*"le rire et la beauté"*) ;
- Malheur à tout homme qui veut vivre sans contradictions, sans se laisser aller à ses pulsions parce que son esprit est dominé par sa raison (comme Socrate) :

  "…malheur à toute chose vivante qui voudrait vivre sans la lutte à cause des poids, des balances et des peseurs !"

- S'il cessait d'être rationnel pour se laisser aller davantage à l'émotion, je pourrais l'apprécier :

  "S'il se fatiguait de sa sublimité, cet homme sublime : c'est alors seulement que commencerait sa beauté, - et c'est alors seulement que je voudrais le goûter…"

- En se détournant de sa culture rationnelle, il trouvera son bonheur :

  "Ce ne sera que lorsqu'il se détournera de lui-même, qu'il sautera par-dessus son ombre, et, en vérité, ce sera dans son soleil."

- A force d'être seulement rationnel son esprit a perdu toute fantaisie, il a presque perdu l'aptitude à vivre, et aujourd'hui il s'en repent :

  "Trop longtemps, il était assis à l'ombre, le pénitent de l'esprit a vu pâlir ses joues ; et l'attente l'a presque fait mourir de faim."

- Par habitude, il continue à mépriser les plaisirs terrestres, mais il ne se révolte plus contre leur irrationalité. Je voudrais le voir comme un taureau puissant qui mugit d'émotion, transporté par la beauté de la vie naturelle :

  "Il y a encore du mépris dans ses yeux […]. Il est vrai qu'il repose maintenant, mais son repos ne s'est pas encore étendu au soleil. […] Je voudrais le voir semblable à un taureau blanc, qui souffle et mugit devant la charrue : et son mugissement devrait chanter la louange de tout ce qui est terrestre !

Conclusions et souhaits de Zarathoustra

L'homme sublime doit être à la fois un intellectuel et un artiste. Son esprit doit être à la fois sublime par sa science et élevé par ses valeurs et ses goûts. S'il y parvient, il pourra alors évoluer vers le surhomme.

5.2.3.11 Du pays de la culture

Source : "Ainsi parlait Zarathoustra" II *"Du pays de la culture"*

Voici une interprétation de ce discours de Zarathoustra.

En me projetant trop loin dans l'avenir je n'y ai trouvé que le temps qui passe, il n'y avait plus d'homme : l'homme d'aujourd'hui avait disparu, car il n'a pas d'avenir :

> *"J'ai volé trop loin dans l'avenir : un frisson d'horreur m'a assailli. Et lorsque j'ai regardé autour de moi, voici, le temps était mon seul contemporain."*

En revenant en arrière j'ai trouvé l'homme actuel, dominé par tout ce qu'il a appris :

> *"…c'est ainsi que je suis venu auprès de vous, vous les hommes actuels, je suis venu dans le pays de la culture."*

Venu plein de bonnes intentions à votre égard, Européens actuels, je n'ai pu m'empêcher de rire : je n'avais jamais vu de culture aussi mélangée !

> *"Mon œil n'a jamais rien vu d'aussi bariolé !"*
>
> (Il faut se souvenir, ici, que Nietzsche considère désastreux tout mélange de cultures.)

Je vous ai trouvés égocentristes, imbus de vous-mêmes, toujours à vous regarder dans des miroirs :

> *"Et avec cinquante miroirs autour de vous, cinquante miroirs qui flattaient et imitaient votre jeu de couleurs !"*

Votre mélange de cultures emplit tellement votre esprit qu'il cache complètement la nature profonde de chacun d'entre vous, que nul ne saurait reconnaître :

> *"…vous ne pouviez porter de meilleur masque que votre propre visage, hommes actuels ! Qui donc saurait vous - reconnaître ?"*

Et si on savait scruter les cœurs, à qui feriez-vous croire que vous avez du cœur ? Vous paraissez n'être faits que de petites parties de cultures [2] juxtaposées sans cohérence :

> *"Et si l'on savait scruter les entrailles, à qui donc feriez-vous croire que vous avez des entrailles ? Vous semblez pétris de couleurs et de bouts de papier collés ensemble."*

Votre culture est un mélange des cultures de tous les peuples et de toutes les époques, et vos coutumes les reflètent. Si on vous enlevait tout ce vernis culturel, vous resteriez creux, réduits à un squelette sans personnalité :

> *"…toutes les coutumes et toutes les croyances parlent pêle-mêle à travers vos attitudes. Celui qui vous ôterait vos voiles, vos surcharges, vos couleurs et vos attitudes n'aurait plus devant lui* [de trait culturel]*. En vérité, je […] vous ai vus* [comme un squelette] *; et je me suis enfui lorsque ce squelette m'a fait des gestes d'amour."*

Mon cœur saigne de ne pouvoir vous supporter ni avec ni sans votre culture, hommes actuels :

> *"C'est pour moi l'amertume de mes entrailles de ne pouvoir vous supporter ni nus ni habillés, vous autres hommes actuels !"*

Votre avenir réel est plus inquiétant que tout ce qu'on peut imaginer…

> *"Tout ce qui est inquiétant dans l'avenir […] inspire en vérité plus de quiétude et plus de calme que votre « réalité »."*

…car vous prétendez être complétement réalistes, sans croyance et sans superstition après avoir tué Dieu, et vous en êtes fiers :

> *"Car c'est ainsi que vous parlez : « Nous sommes entièrement faits de réalité, sans croyance et sans superstition. » C'est ainsi que vous vous rengorgez…"*

Oui, comment pourriez-vous avoir une religion, avec votre culture qui mélange toutes les religions du passé ?

> *"Oui, comment pourriez-vous croire, bariolés comme vous l'êtes ! - vous qui êtes des peintures de tout ce qui a jamais été cru."*

Vous êtes des réfutations vivantes de la notion de religion, incapables de toute réflexion sérieuse. Je vous considère donc peu dignes de foi, vous qui vous prétendez réalistes :

> *"Vous êtes des réfutations mouvantes de la foi elle-même ; et la rupture de toutes les pensées. Êtres peu dignes de foi, c'est ainsi que je vous appelle, vous les « hommes de la réalité » !"*

Les valeurs de toutes les époques sont en conflit dans vos esprits ; les rêves et les bavardages de toutes les époques ont plus de consistance que votre raison éveillée :

> *"Toutes les époques déblatèrent les unes contre les autres dans vos esprits ; et les rêves et les bavardages de toutes les époques étaient plus réels encore que votre raison éveillée !"*

Vous êtes incapables de créer, d'imaginer : c'est pourquoi vous manquez de religion. Pour créer il faut avoir des rêves et un idéal auxquels on peut croire :

> *"Vous êtes stériles : c'est pourquoi vous manquez de foi. Mais celui qui devait créer possédait toujours ses rêves et ses étoiles - et il avait foi en la foi !"*

Votre état de décadence est tel que votre disparition vous pend au nez ; en réalité, vous méritez de disparaître :

> *"Vous êtes des portes entrouvertes devant lesquelles attendent les fossoyeurs. Et cela est votre réalité : « Tout vaut la peine de disparaître »."*

Hommes stériles, squelettes vivants, certains d'entre vous se sont certainement rendu compte de votre stérilité. Ils ont pensé qu'un dieu leur avait enlevé quelque chose pendant leur sommeil, sans doute une côte comme celle d'Adam dans la Bible ; mais un tel acte est surprenant, car mes côtes étant stériles comme moi on ne peut en faire une femme féconde.

Heureusement que je ris de votre étonnement ; cela m'évite d'accepter tout ce que votre culture mélangée a de répugnant. Heureusement, car j'ai par ailleurs de lourdes responsabilités dans ma mission pour faire émerger le surhomme. Peu m'importe si je dois aussi résoudre les problèmes d'êtres insignifiants comme vous, je n'en aurai guère plus de mal.

Hélas, je ne vois nulle part de société plus pure et plus créatrice que la vôtre, personne ne veut de moi et de mon message, je dois fuir de partout. Les hommes actuels que je portais dans mon cœur tout à l'heure me sont devenus des étrangers risibles.

Je n'aime donc plus que la société que je dois faire émerger. Je dois me faire pardonner par ses hommes de l'avenir d'être issu des hommes du passé ; je dois me faire pardonner cette origine compte tenu de l'avenir que j'ai apporté.

Voir ou revoir la critique de la position de Nietzsche contre les mélanges de cultures : Théorie « Le croisement des races conduit au scepticisme ».

5.2.3.12 De l'immaculée connaissance

Source : "Ainsi parlait Zarathoustra" II *"De l'immaculée connaissance"*

Sujet du discours de Zarathoustra

Dans ce discours de Zarathoustra Nietzsche plaide contre la connaissance pure, c'est-à-dire dépassionnée, qui ne cherche pas à agir concrètement, ainsi que contre l'attitude des hommes qui la recherchent. Ces hommes sont peut-être des moines contemplatifs, des scientifiques théoriciens ou des scientifiques croyants, qui sait ?

La lune et le soleil

La lune symbolise la connaissance pure, car sa lumière éclaire sans chauffer.
Le soleil symbolise l'action volontariste et pleine d'émotion, les applications pratiques de la connaissance, tout ce qu'il peut réchauffer métaphoriquement.

Interprétation du discours

Hier j'ai eu un moment d'espoir : j'ai cru que la connaissance pure déboucherait sur des applications (accoucherait d'applications), tant elle était importante. Mais cette connaissance ne tenait pas ses promesses : je n'y trouvai que l'homme de connaissance au lieu de conséquences pratiques :

> *"Lorsque hier la lune s'est levée, il m'a semblé qu'elle voulait mettre au monde un soleil, tant elle s'étalait à l'horizon lourde et pleine. Mais elle mentait avec sa grossesse ; et plutôt encore je croirais à l'homme dans la lune qu'à la femme."*

En fait cet homme est très peu humain, très démuni de passion, de volonté créatrice ; sa connaissance a mauvaise conscience d'être dépassionnée :

> *"Il est vrai qu'il est très peu homme lui aussi, ce timide noctambule. En vérité, il passe sur les toits avec une mauvaise conscience."*

Cette mauvaise conscience de l'homme de connaissance vient de sa convoitise des joies et plaisirs de ce monde : il voudrait aimer. Non, je n'aime pas cet homme qui désire en silence et ceux qui regardent sans agir me dégoûtent :

> *"Car il est plein de convoitise et de jalousie, ce moine dans la lune ; il convoite la terre et toutes les joies de ceux qui aiment. Non, je ne l'aime pas, ce chat de gouttières ; ils me dégoûtent, tous ceux qui épient les fenêtres entrouvertes."*

Cet homme pieux travaille silencieusement dans son domaine abstrait. Mais je déteste ses pareils, ceux qu'on n'entend même pas vivre :

"Pieux et silencieux, il passe sur des tapis d'étoiles ; - mais je déteste tous les hommes qui marchent sans bruit, et qui ne font pas même sonner leurs éperons."

Quand un homme est loyal (quand il s'implique dans la société au lieu de vivre dans son monde d'abstractions) on l'entend vivre (il se manifeste, il s'exprime, il se réjouit ou souffre). Mais l'homme de connaissance pure reste silencieux : il doit cacher quelque chose, il est déloyal.

"Les pas d'un homme loyal parlent ; mais le chat marche à pas furtifs. Voyez, la lune s'avance comme un chat, déloyale."

Hommes qui cherchez la connaissance pure, vous êtes des hypocrites car vous êtes pleins de désirs matériels, comme tout homme, mais vous ne les exprimez pas :

"…vous autres hypocrites sensibles, vous qui cherchez la « connaissance pure » ! C'est vous que j'appelle - lascifs ! Vous aimez aussi la terre et tout ce qui est terrestre : je vous ai bien devinés !"

Votre silence est dû à votre honte et à votre mauvaise conscience, car on vous a inculqué le mépris des plaisirs matériels mais on n'a pu changer les désirs de votre cœur, auxquels vous êtes soumis :

"…il y a dans votre amour de la honte et de la mauvaise conscience, - vous ressemblez à la lune. On a persuadé à votre esprit de mépriser tout ce qui est terrestre, mais on n'a pas persuadé vos entrailles : pourtant elles sont ce qu'il y a de plus fort en vous !"

Et maintenant votre esprit a honte d'obéir à votre cœur et tente, en refoulant ses pulsions réelles, d'échapper à sa honte. Il se dit que la morale veut qu'on regarde la vie sans convoitise, pas avec concupiscence :

"Et maintenant votre esprit a honte d'obéir à vos entrailles et il suit des chemins dérobés et trompeurs pour échapper à sa propre honte. « Ce serait pour moi la chose la plus haute - ainsi se parle à lui-même votre esprit mensonger - de regarder la vie sans convoitise, et non comme les chiens avec la langue pendante. »"

Votre esprit se dit aussi : « La sagesse consisterait, pour moi, à être heureux plongé dans mes réflexions abstraites, dans la contemplation sans action concrète, sans désir ni envie, perdu dans un rêve ; voilà ce qui serait la sagesse » :

« Être heureux dans la contemplation, avec la volonté morte, sans rapacité et sans envie égoïste - froid et gris sur tout le corps, mais les yeux enivrés de lune. Ce serait pour moi la bonne part… »"

C'est dans un tel déni de ses désirs réels que s'égare celui à qui on a inculqué le mépris des plaisirs matériels : il veut aimer la vie matérielle comme il aime la vie intellectuelle, en ne touchant à ses plaisirs que des yeux.

"…ainsi s'égare lui-même celui qui a été égaré - d'aimer la terre comme l'aime la lune, et de ne toucher sa beauté que des yeux."

Votre esprit se dit aussi :

> *"« Et voici ce que j'appelle l'immaculée connaissance de toutes choses : ne rien demander aux choses que de pouvoir s'étendre devant elles,* [les contempler] *ainsi qu'un miroir aux cent regards. »"*

Zarathoustra poursuit :

> « O hypocrites sensibles et pleins de désirs refoulés ! Comme vous n'arrivez pas à désirer en toute innocence, sans mauvaise conscience, vous accusez le désir ! Quelle mauvaise foi !
>
> La vérité est que vous n'aimez pas la vie en société en hommes libres, à même de choisir leurs actes et joyeux de le faire. »

Nietzsche recourt ensuite à la métaphore du nouveau-né innocent pour affirmer qu'on peut agir sans préjugé ni arrière-pensée en créant selon son libre arbitre :

> *"Où y a-t-il de l'innocence ? Là où il y a la volonté d'engendrer." Et celui qui veut créer au-dessus de lui-même, celui-là possède à mes yeux la volonté la plus pure."*

Par définition, une action selon le libre arbitre ne subit pas de pression extérieure, mais nous avons vu que le libre arbitre d'un homme est illusoire. Celui qui crée le fait selon ses désirs, qui ont nécessairement un but constituant une arrière-pensée de l'action, et tout homme a des préjugés : les bases de son jugement, appuyées sur ses valeurs.

Je ne commente pas les phrases *"Où y a-t-il de la beauté ? […] C'est ainsi que je vous parle, poltrons !"* qui me paraissent être là pour interloquer le lecteur sans rien lui apprendre.

Nietzsche accuse ensuite les hommes de connaissance pure d'avoir un regard louche et efféminé, d'être pusillanimes et de souiller les noms (quels noms ?) les plus nobles - accusations sans fondement autre que sa haine de gens qui ne basent pas, comme lui, l'essentiel de leur pensée sur des pulsions.

Plus grave, Nietzsche accuse ensuite les chercheurs de connaissance pure d'être incapables de créer. C'est une insulte aux savants et philosophes !

> *"Mais cela doit être votre malédiction, hommes immaculés qui cherchez la connaissance pure, que vous n'arriviez jamais à engendrer…"*

Incapable de supporter le torrent d'accusations méprisantes qui suit, je passe directement à la fin.

Zarathoustra annonce l'arrivée des temps futurs où les hommes de type surhomme feront triompher leur recherche de connaissances teintées d'émotion, personnelles et incommunicables, c'est-à-dire de Gai savoir :

> *"Car déjà l'aurore monte, ardente, son amour pour la terre approche !"*

Zarathoustra conclut en rappelant que, comme le soleil qui réchauffe, il aime la vie (les pulsions, la beauté, la liberté par rapport aux inhibitions, préjugés et illusions…)

et les pensées profondes comme la mer ; il rappelle aussi que pour lui la seule connaissance qui ait un sens est celle qu'il peut interpréter comme il en a envie :

"En vérité, pareil au soleil, j'aime la vie et toutes les mers profondes. Et ceci est pour moi la connaissance : tout ce qui est profond doit monter à ma hauteur !"

5.2.3.13 Des savants

Source : "Ainsi parlait Zarathoustra" II *"Des savants"*

Dans ce texte Zarathoustra affirme qu'il n'aime pas les savants et décrit des défauts qu'il leur prête. Voici une interprétation de son discours.

Un enfant (qu'on ne peut soupçonner de mauvaises intentions) m'a dit que, derrière mon dos, une brebis (métaphore pour un homme du troupeau) disait *"« Zarathoustra n'est plus un savant »"* en mangeant (détruisant ou dénigrant) ma réputation (la couronne, symbole dionysiaque de la vie qui renaît sans cesse si elle est de lierre ou plutôt symbole de distinction académique si elle est de laurier) ; après quoi l'homme-brebis se détourna de moi avec mépris :

"Tandis que j'étais endormi, une brebis s'est mise à brouter la couronne de lierre qui ornait ma tête, - et en mangeant elle disait : « Zarathoustra n'est plus un savant. » Après quoi, elle s'en alla, dédaigneuse et fière."

J'aime être en compagnie d'enfants (c'est-à-dire des gens sans préjugés ni arrière-pensées) et dans la nature (loin des hommes et de leur monde artificiel) :

"J'aime à être étendu, là où jouent les enfants, le long du mur lézardé, sous les chardons et les rouges pavots."

Je suis encore un savant pour les enfants (les gens qui ne sont pas savants), car ils sont innocents même lorsqu'ils disent des méchancetés :

"Je suis encore un savant pour les enfants […] Ils sont innocents, même dans leur méchanceté."

Mais je ne suis plus savant pour les hommes du troupeau : c'est ma destinée, et je m'en réjouis car j'ai rompu avec les savants.

"Mais je ne suis plus un savant pour les brebis : ainsi le veut mon sort. - Qu'il soit béni ! Car ceci est la vérité : je suis sorti de la maison des savants en claquant la porte derrière moi."

J'ai trop longtemps apprécié leurs connaissances, avant de m'apercevoir que je n'ai pas leur culture de scientifiques privés de liberté de penser :

"Trop longtemps mon âme affamée fut assise à leur table, je ne suis pas, comme eux, dressé pour la connaissance comme pour casser des noix."

Je n'accepte pas de limiter ma pensée à des vérités rigoureuses, à une démarche strictement logique ; j'aime penser comme j'en ai envie, en laissant s'exprimer mes pulsions ; et j'aime mieux ne pas être respecté pour mes connaissances plutôt que de l'être pour des connaissances contraintes comme les leurs :

"J'aime la liberté et l'air sur la terre fraîche ; j'aime encore mieux dormir sur des peaux de bœufs que sur leurs honneurs et leurs dignités."

Mes réflexions sont trop influencées par mes pulsions, j'en perds souvent le fil. J'ai alors besoin de revenir à la nature et de quitter la prison de la démarche scientifique :

> *"Je suis trop ardent et trop consumé de mes propres pensées : j'y perds souvent haleine. Alors il me faut aller au grand air et quitter les chambres pleines de poussière."*

Les savants, au contraire, ne prennent pas le risque de sortir des sentiers battus : ils restent à l'abri dans leurs raisonnements bien codifiés, se contentant de théories qu'ils ne mettent pas à l'épreuve de la pratique sans pitié :

> *"Mais ils sont assis au frais, à l'ombre fraîche : ils veulent partout n'être que des spectateurs et se gardent bien de s'asseoir où le soleil darde sur les marches."*

Loin de prendre des initiatives, les savants regardent les autres vivre et innover. Quand on les interroge, ils répondent par phrases creuses ; qui se douterait que leur science vient d'une simple observation de la nature ?

> *"Semblables à ceux qui stationnent dans la rue et qui bouche bée regardent les gens qui passent : ainsi ils attendent aussi, bouche bée, les pensées des autres. Les touche-t-on de la main, ils font involontairement de la poussière autour d'eux, comme des sacs de farine ; mais qui donc se douterait que leur poussière vient du grain et de la jaune félicité des champs d'été ?"*

Je trouve leur sagesse puante. Ma pensée est simple, contrairement à la leur qui tripote des concepts en tous sens. Ils savent bien réciter leurs connaissances, une fois qu'on les a lancés sur un sujet ; ils décrivent alors ce qui est, avec une modeste valeur ajoutée personnelle :

> *"Ils sont adroits et leurs doigts sont agiles : que veut ma simplicité auprès de leur complexité ! Leurs doigts s'entendent à tout ce qui est filage et nouage et tissage : ainsi ils tricotent les bas de l'esprit ! Ce sont de bonnes pendules : pourvu que l'on ait soin de les bien remonter ! Alors elles indiquent l'heure sans se tromper et font entendre en même temps un modeste tic-tac."*

Leur travail se contente d'interpréter et reformuler des évidences sous une forme élégante :

> *"Ils travaillent, semblables à des moulins et à des pilons : qu'on leur jette seulement du grain ! - ils s'entendent à moudre le grain et à le transformer en blanche farine."*

Jaloux de ses insignifiantes découvertes, chacun surveille les publications des autres dans l'espoir d'y trouver la petite erreur qu'il pourra critiquer :

> *"Avec méfiance, ils se surveillent les doigts les uns aux autres. Inventifs en petites malices, ils épient ceux dont la science est boiteuse..."*

Je les ai souvent vus tendre des pièges aux collègues, sous prétexte de rigueur scientifique :

> *"Je les ai toujours vus préparer leurs poisons avec précaution ; et toujours ils couvraient leurs doigts de gants de verre."*

Ils savent aussi tricher à l'occasion… Mais je ne suis pas comme eux et je déteste leurs qualités encore plus que leurs tricheries. D'ailleurs, lorsque j'adhérais à leur

démarche intellectuelle, mes espoirs étaient plus élevés que les leurs ; c'est pourquoi ils m'en ont voulu, m'ont empêché de m'exprimer…

Car les hommes ne sont *point* égaux, je vise plus haut qu'eux. Il serait injuste qu'ils se donnent les mêmes buts que moi.

Voir aussi : Médiocrité des savants.

5.2.3.14 Des poètes (Des hommes)

Source : "Ainsi parlait Zarathoustra" II *"Des poètes"*

Dans ce texte le poète est une métaphore de l'homme.

Interprétation du dialogue de Zarathoustra avec un de ses disciples.

Nietzsche croit avec raison que le psychisme de l'homme (son esprit) est, pour l'essentiel, sa perception d'un ensemble de pulsions (détails : [4]). Pour l'essentiel mais pas uniquement, puisqu'il croit en l'existence d'un esprit transcendant qui régit l'évolution de l'Univers [92] comme (ou avec ?) la volonté de puissance :

> *"« Depuis que je connais mieux le corps, - disait Zarathoustra à l'un de ses disciples - l'esprit n'est plus pour moi esprit que dans une certaine mesure ;"*

Il considère que seule une abstraction peut être éternelle, comme l'Idée de Platon :

> *"… et tout ce qui est "impérissable" - n'est aussi que symbole. »"*

Le disciple de Zarathoustra lui demande pourquoi il a dit un jour que « les poètes mentent trop ». Zarathoustra répond qu'il fait partie des gens qui n'ont pas à expliquer ou justifier leurs actes. C'est une position constante chez Nietzsche : un « maître » refuse d'accorder de la valeur à la raison, il n'explique ses actes que par une pulsion, il agit selon son libre arbitre, selon son désir du moment. Sa réponse implique aussi une notion de supériorité sociale : Zarathoustra estime faire partie d'une classe supérieure à laquelle les membres des autres classes n'ont pas le droit de demander de s'expliquer ou de se justifier :

> *"Tu demandes pourquoi ? Je ne suis pas de ceux qu'on a le droit de questionner sur leur pourquoi."*

Zarathoustra justifie aussi son refus de répondre par le fait que la raison de son opinion de ce jour-là sur les mensonges des hommes (poètes) fait partie des raisons qu'il a oubliées, depuis l'époque où, étant plus humain qu'aujourd'hui, il agissait avec raison :

> *"Ce que j'ai vécu est-il donc d'hier ? Il y a longtemps que j'ai vécu les raisons de mes opinions. Ne faudrait-il pas que je fusse un tonneau de mémoire pour pouvoir garder avec moi mes raisons ?"*

Il explique qu'au stade avancé où est arrivé son esprit il est prêt à changer d'avis à tout moment, et en change effectivement souvent :

> *"J'ai déjà trop de peine à garder mes opinions ; il y a bien des oiseaux qui s'envolent."*

Il ajoute qu'il peut aussi avoir dans son esprit une pensée étrangère, qui perd de sa force de persuasion lorsqu'il y réfléchit, car ce sont ses propres pensées qui sont les plus prégnantes :

> *"Et il m'arrive aussi d'avoir dans mon colombier une bête qui n'est pas de mon colombier et qui m'est étrangère ; elle tremble lorsque j'y mets la main."*

Zarathoustra rappelle que lui-même, qui disait que les hommes (poètes) mentent trop, est un homme (poète), ce qui met son disciple dans l'impossibilité de savoir si les hommes mentent :

> Raisonnement si on oublie le *"trop"* de *"mentent trop"* : Si les hommes mentent, alors Zarathoustra ment, donc les hommes ne mentent pas, donc Zarathoustra ne ment pas : contradiction. Si les hommes ne mentent pas, Zarathoustra dit la vérité, donc les hommes mentent : contradiction. Il est impossible de déduire de l'affirmation « Zarathoustra dit : je suis un menteur » s'il l'est ou non.
>
> Raisonnement si on teint compte du *"trop"* de *"mentent trop"* : Si les hommes mentent trop, alors Zarathoustra ment trop, donc parfois il ment et parfois il dit la vérité : il y a souvent contradiction, mais pas toujours…

Zarathoustra s'amuse donc à embarrasser son disciple en lui demandant s'il croit que Zarathoustra a dit la vérité, et de justifier sa réponse. Le disciple lui répond qu'il croit tout ce que dit Zarathoustra. Mais celui-ci secoue la tête et dit au disciple que la foi en Zarathoustra ne suffit pas pour avoir des certitudes, même lorsque Zarathoustra a foi en lui-même. Nietzsche rappelle donc là son refus de croire à une vérité dogmatique [53] sous prétexte qu'on en respecte l'auteur ; pour lui, cet auteur lui-même ne devrait pas y croire :

> *"Crois-tu donc qu'en cela il ait dit la vérité ? Pourquoi le crois-tu ? » Le disciple répondit : « Je crois en Zarathoustra. » Mais Zarathoustra secoua la tête et se mit à sourire. La foi ne me sauve point, dit-il, la foi en moi-même moins que toute autre."*

Zarathoustra répète alors que les hommes mentent trop, et qu'il en est un. Il étend son affirmation : *"Nous savons aussi trop peu de choses et nous apprenons trop mal".* Il rappelle ainsi que l'homme sait trop peu de choses, qu'il apprend trop mal, et qu'il réagit au manque de savoir (qui lui pèse) en *inventant* des réponses aux questions auxquelles il ne sait pas répondre : *"…donc il faut que nous mentions."*

Zarathoustra poursuit :
D'ailleurs nous avons déjà inventé beaucoup de choses mauvaises, voire catastrophiques. Et comme nous sommes ignorants, nous aimons les personnes ignorantes, particulièrement les jeunes femmes, ainsi que les contes de bonne femme (Nietzsche méprisait les femmes - sauf une qu'il a voulu épouser, Lou Andreas Salomé).

Et en croyant à tort qu'il existe une initiation secrète qui mène au savoir ultime - les connaissances religieuses, absolues et dogmatiques, enseignées par les prêtres et dont la pratique empêche la connaissance scientifique - nous croyons les enseignements de la religion, qui sont la sagesse du peuple :

"Et, en nous figurant qu'il existe un chemin secret qui mène au savoir et qui se dérobe à ceux qui apprennent quelque chose, nous croyons au peuple et à sa « sagesse »."

Mais les hommes croient tous qu'en observant attentivement la nature on apprend quelque chose de ses lois :

"Mais les poètes croient tous que celui qui est étendu sur l'herbe […] en dressant l'oreille, apprend quelque chose de ce qui se passe entre le ciel et la terre."

Par anthropomorphisme [114], les hommes croient que la nature se comporte comme eux, qu'elle trouve bon ce qu'ils trouvent bon, et ils en sont fiers.

"Et s'il leur vient des émotions tendres, les poètes croient toujours que la nature elle-même est amoureuse d'eux […]. Ils s'en vantent et s'en glorifient…"

Hélas, il y a tant de choses prêtées à la nature qui n'existent que dans l'imagination des hommes ! Et surtout en ce qui concerne l'esprit et les idées, *"car tous les dieux sont des symboles et des artifices de poète."*

En fait, nous avons toujours tendance à fuir la réalité pour nous réfugier dans un monde imaginaire merveilleux (le « monde vrai ») où nous plaçons aussi nos dieux et nos surhommes, à qui nous avons prêté les qualités que nous voudrions avoir :

"En vérité, nous sommes toujours attirés vers les régions supérieures - c'est-à-dire vers le pays des nuages : c'est là que nous plaçons nos baudruches multicolores et nous les appelons dieux et surhommes : - Car ils sont assez légers pour ce genre de sièges ! - tous ces dieux et ces surhommes."

Hélas, comme j'en ai assez de tous ces misérables mensonges qui prétendent être véridiques ! Comme je suis las des hommes !

Ce discours déplut à son disciple, mais il n'en dit rien. Zarathoustra résuma sa situation : j'ai un pied dans aujourd'hui et un pied dans le passé, mais mon esprit contemple l'avenir, proche et lointain. J'en ai assez des hommes, ceux du passé comme ceux d'aujourd'hui : *"Pour moi, ils sont tous superficiels et tous des mers* [esprits] *sans profondeur. Ils n'ont pas assez pensé en profondeur : c'est pourquoi leur [esprit n'a pas vu le fond des choses. Ils n'ont trouvé tout au plus qu'un peu de plaisir et un peu d'ennui]."*

Les raisonnements des hommes m'apparaissent inconsistants ; ils n'ont pas encore découvert le sens profond [93] des mots :

"Leurs arpèges m'apparaissent comme des glissements et des fuites de fantômes ; que connaissaient-ils jusqu'à présent de l'ardeur qu'il y a dans les sons !"

Leur pensée n'est pas, non plus, assez rigoureuse à mon goût : ils se paient de mots pour qu'elle paraisse profonde :

"Ils ne sont pas non plus assez propres pour moi : ils troublent tous leurs eaux pour les faire paraître profondes."

Les hommes modernes aiment faire croire qu'ils ont trouvé une voie médiane, un compromis entre la morale religieuse et la mort de Dieu, mais je trouve qu'ils ne font qu'hésiter entre les deux et sont dans la confusion :

> *"Ils aiment à se faire passer pour des réconciliateurs, mais ils restent toujours pour moi des intermédiaires et des entremetteurs, troubleurs et malpropres !"*

Hélas, j'ai prêché pour convaincre des hommes estimables (comme Jésus parlant à Simon et André, dans l'évangile selon saint Matthieu chapitre 4, verset 19 : « Il leur dit : Suivez-moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. ») mais je n'ai trouvé que des hommes à l'esprit pollué par l'ancien Dieu, aujourd'hui mort. Et c'est ainsi que la religion a répondu aux attentes des hommes par une tromperie qui les laisse sur leur faim (Jésus dit dans l'évangile selon saint Matthieu chapitre 7, verset 9 : « Lequel de vous donnera une pierre à son fils, s'il lui demande du pain ? ») Les hommes semblent avoir attendu de la religion un secours :

> *"Hélas ! j'ai jeté mon filet dans leurs mers pour attraper de bons poissons, mais toujours j'ai retiré la tête d'un dieu ancien. C'est ainsi que la mer a donné une pierre à l'affamé. Et ils semblent eux-mêmes venir de la mer."*

Les hommes ont cru les promesses de la religion ; c'est pourquoi ils ressemblent à des êtres ossifiés dans leur foi, huitres (*"testacés"*) chez qui j'ai trouvé de l'eau salée au lieu de perles de l'âme :

> *"Il est certain qu'on y trouve des perles : c'est ce qui fait qu'ils ressemblent d'autant plus à de durs testacés. Chez eux j'ai souvent trouvé au lieu d'âme de l'écume salée."*

Les hommes ont pris à la religion chrétienne ses croyances vaines, car elle promet plus que toutes les anciennes religions, et même à l'homme le plus pécheur :

> *"Ils ont pris à la mer sa vanité ; la mer n'est-elle pas le paon le plus vain entre tous les paons ? Même devant le buffle le plus laid, elle étale sa roue…"*

Le pauvre pécheur est en colère, il est presque désespéré. Que lui importent les promesses de justice, de paradis et de salut ? Ce sont là des symboles inventés par les hommes. D'ailleurs, leur esprit lui-même est le plus vain de tous les esprits, il est tout entier vanité :

> *"Que lui importe la beauté et la mer et la splendeur du paon ! Tel est le symbole que je dédie aux poètes. En vérité, leur esprit lui-même est le paon le plus vain entre tous les paons, et une mer de vanité !"*

L'esprit humain veut un auditoire, même s'il est fait de pécheurs. Pourtant, je me suis fatigué de cet esprit, et je vois venir un temps où l'homme voudra lui-même changer. J'ai déjà vu des hommes se regarder avec un esprit critique. J'ai vu des hommes qui se repentaient de leur croyance malfaisante (ceux qui ont tué Dieu) ; ils sont nés parmi les autres hommes.

5.2.3.15 Des grands événements (De la révolution communiste)

Source : "Ainsi parlait Zarathoustra" II *"Des grands événements"*

L'interprétation de ce texte est si aléatoire qu'il y en a eu plusieurs versions, notamment celles citées par 1. page 1323. Je propose ci-dessous la mienne, basée sur l'immense événement que fut la Commune de Paris, révolte de 1871 citée par la

suite en exemple par plusieurs grands leaders communistes (Marx, Lénine, Mao Tsé Toung et Fidel Castro).

Les *"grands événements"* dont il est question ici sont les révolutions communistes, et d'abord celle de 1871 appelée Commune de Paris, dont voici un bref rappel.

La Commune de Paris

L'insurrection de la Commune de Paris annonce les révolutions communistes du XXe siècle. Karl Marx la soutint en écrivant dans *La guerre civile en France* [116] :

> « C'était la première révolution dans laquelle la classe ouvrière était ouvertement reconnue comme la seule qui fût encore capable d'initiative sociale, même par la grande masse de la classe moyenne de Paris - boutiquiers, commerçants, négociants - les riches capitalistes étant seuls exceptés. […] La grande mesure sociale de la Commune, ce fut sa propre existence et son action. Ses mesures particulières ne pouvaient qu'indiquer la tendance d'un gouvernement du peuple par le peuple. »

Paris révolté fut assiégé pendant quelques semaines par les contre-révolutionnaires français alliés aux Allemands de Bismarck. Gambetta, jeune ministre de l'intérieur des insurgés, réussit à sortir de Paris en ballon pour aller recruter et organiser une armée chargée de secourir Paris.

La répression de la Commune de Paris par des soldats français alliés à des Prussiens et les exécutions qui suivirent firent environ 80.000 morts, sans compter les hommes envoyés au bagne.

Il y eut énormément de bâtiments détruits, et la Colonne Vendôme, édifiée par Napoléon en 1810, fut démolie par les révolutionnaires avant d'être reconstruite en 1873 par la République qui leur succéda.

Nietzsche ne pouvait qu'être violemment opposé à ce que la Commune de Paris représentait : une prise de pouvoir par la classe ouvrière (au lieu de l'aristocratie qu'il appelait de ses vœux).

Interprétation du discours de Zarathoustra

La métaphore *"un volcan perpétuellement empanaché de fumée"* dans une île symbolise Paris entouré de murs de fortification, toujours prêt à se révolter comme en 1789, 1830, 1848 et 1871, et constituant de ce fait *"la porte de enfer"*.

Gambetta, parti en ballon chercher du secours et qui ne donna plus de nouvelles aux Parisiens pendant quelques jours, est évoqué dans :

> *"…ils virent soudain un homme traverser l'air en s'approchant d'eux, et une voix prononça distinctement ces paroles : « Il est temps, il est grand temps ! »"*

> *"…ils l'aimaient, comme le peuple aime, mêlant à parties égales l'amour et la crainte. « Voyez donc ! dit le vieux pilote, voilà Zarathoustra qui va en enfer ! »"*

"…le bruit courut que Zarathoustra avait disparu ; et lorsque l'on s'informa auprès de ses amis, ils racontèrent qu'il avait pris le large pendant la nuit, à bord d'un vaisseau…"

La métaphore de la peau représente la race humaine qui vit sur Terre. Cette race est malade des maux qui rongent l'homme : inversion de valeurs, illusions et foi en des idoles comme le communisme, qui promet une utopique société égalitaire heureuse :

"La terre, dit-il [Zarathoustra]*, a une peau ; et cette peau a des maladies. Une de ces maladies s'appelle par exemple : « homme »."*

La métaphore du *"chien de feu"* représente au second degré Cerbère, le chien gardien des Enfers de la mythologie grecque. Mais au troisième degré (!) elle représente Karl Marx, le théoricien du communisme [71] dont Nietzsche abhorrait la théorie, et qui a trompé bien des hommes :

"Et une autre de ces maladies s'appelle « chien de feu » : c'est à propos de ce chien que les hommes se sont dit et se sont laissé dire bien des mensonges."

Zarathoustra prétend avoir compris les conséquences de l'œuvre de Karl Marx, ainsi que des atrocités des révolutionnaires parisiens diaboliques qui le suivent :

"Je sais maintenant ce qui en est du chien de feu ; et aussi de tous les démons de révolte et de déjection…"

Zarathoustra apostrophe alors Karl Marx, en le sommant de sortir de l'insignifiance où il se cache (la *"profondeur"*), d'avouer cette insignifiance et d'expliquer pourquoi il veut détruire le capitalisme par une révolution violente :

"Sors de ta profondeur, chien de feu ! me suis-je écrié, et avoue combien ta profondeur est profonde ! D'où tires-tu ce que tu craches sur nous ?"

Il ajoute : « Un chien insignifiant comme toi ne devrait pas soulever la société des hommes. Pour moi tu n'es qu'une grande gueule. Chaque fois que j'ai entendu crier les diaboliques révolutionnaires auteurs d'atrocités j'ai toujours trouvé qu'ils te ressemblaient, avec les mêmes arguments et les mêmes mensonges que toi » :

"…pour un chien des profondeurs, tu prends trop ta nourriture de la surface ! Je te tiens tout au plus pour le ventriloque de la terre, et toujours, lorsque j'ai entendu parler les démons de révolte et de déjection, je les ai trouvés semblables à toi, avec ton sel, tes mensonges…"

Après quelques autres accusations, Zarathoustra stigmatise le désir de liberté des révolutionnaires parisiens.

Ceux-ci y tenaient tellement qu'ils s'étaient organisés en associations ouvrières autogestionnaires, dont certains membres appartenaient à la section française de l'Association internationale des travailleurs, d'obédience marxiste, et d'autres à la Chambre fédérale des sociétés ouvrières. Ils réclament la propriété des instruments de travail par les ouvriers, l'instruction gratuite et universelle… bref un programme perçu à l'époque comme 100% communiste.

Zarathoustra déclare ne plus croire en l'intérêt des révolutions lorsqu'elles sont accompagnées d'autant de déclarations extrémistes et de destructions :

"« Liberté ! » c'est votre cri préféré : mais j'ai perdu la foi aux « grands événements », dès qu'il y a beaucoup de hurlements et de fumée autour d'eux."

Zarathoustra explique alors au chien révolutionnaire Karl Marx qu'à son avis on ne change pas la société par la révolution violente, mais par la réflexion silencieuse des philosophes qui définit des valeurs nouvelles :

"Crois-moi, démon aux éruptions tapageuses et infernales ! les plus grands événements - ce ne sont pas nos heures les plus bruyantes, mais nos heures les plus silencieuses. Ce n'est pas autour des inventeurs de fracas nouveaux, c'est autour des inventeurs de valeurs nouvelles que gravite le monde ; il gravite, en silence. Et avoue-le donc ! Mince était le résultat lorsque se dissipaient ton fracas et ta fumée !"

En effet, c'est dans le silence du British Museum, à Londres, que Karl Marx a travaillé à son œuvre maîtresse, *Le capital* [71], pas en luttant sur des barricades. Et cette œuvre a eu un immense retentissement, en devenant la « Bible du communisme ».

Zarathoustra (Nietzsche), qui admirait Napoléon 1er, a appris avec une grande tristesse que les révolutionnaires parisiens avaient démoli la Colonne Vendôme, symbole à leurs yeux de la tyrannie impériale des deux Napoléon :

"Qu'importe qu'une ville se soit transformée en momie et qu'une colonne soit couchée dans la fange ! Et j'ajoute encore ces paroles pour les destructeurs de colonnes. C'est bien là la plus grande folie que de jeter du sel dans la mer et des colonnes dans la fange."

Zarathoustra savoure la défaite finale des révolutionnaires en 1873, lorsque la Colonne Vendôme fut remise debout ; il prétend que la leçon de cette défaite a porté, donc que la chute initiale de la colonne a finalement servi les partisans de l'ordre :

"La colonne était couchée dans la fange de votre mépris : mais sa loi veut que, pour elle, renaisse du mépris la vie nouvelle et la beauté vivifiante ! Elle se relève maintenant avec des traits plus divins et une souffrance plus séduisante ; et en vérité ! elle vous remerciera encore de l'avoir renversée, destructeurs !"

A travers Zarathoustra, Nietzsche conseille à présent la politique du pire : les rois et les Eglises devraient se laisser renverser pour que le peuple constate que leur absence est bien pire que leur domination, et qu'il se remette à les apprécier :

"Mais c'est le conseil que je donne aux rois et aux Églises, et à tout ce qui s'est affaibli par l'âge et par la vertu - laissez-vous donc renverser, afin que vous reveniez à la vie et que la vertu vous revienne !"

Zarathoustra fait alors la leçon au chien communiste : « L'Eglise est une organisation de pouvoir comme un Etat, mais la plus mensongère par ses valeurs inversées et ses promesses ; lui-même, en tant que communiste, est un hypocrite en prétendant ne pas le savoir, puisque Karl Marx a écrit en 1852 que la lutte des classes mène nécessairement à la dictature du prolétariat [71].

"« Église ? répondis-je, c'est une espèce d'État, et l'espèce la plus mensongère. Mais, tais-toi, chien hypocrite, tu connais ton espèce mieux que personne !"

Zarathoustra affirme ensuite que les politiciens de l'Etat, eux aussi hypocrites, aiment faire des annonces et des proclamations pour faire croire à l'importance de leurs affirmations ; ils veulent un totalitarisme tyrannisant le peuple - qui finit par croire à l'importance de l'Etat :

> *"L'État est un chien hypocrite comme toi-même, comme toi-même il aime à parler en fumée et en hurlements, - pour faire croire, comme toi, que sa parole vient du fond des choses. Car l'État veut absolument être la bête la plus importante sur la terre ; et tout le monde croit qu'il l'est. »"*

Le chien Marx enrage de voir comparer son importance à lui, père éternel du communisme, avec celle de politiciens de bas niveau à la carrière courte. Zarathoustra en profite pour déduire de sa colère qu'il a raison dans ses accusations. Zarathoustra raconte ensuite au chien Marx l'histoire d'un autre chien de feu, *lui-même*, qui annonce un avenir radieux à l'opposé du malheur révolutionnaire annoncé par le chien Marx ; celui-ci voit qu'il a perdu et s'enfuit honteusement se cacher. (Nietzsche aime bien prévoir le triomphe futur de ses idées et la déroute de ses adversaires.)

Mais ses disciples n'écoutèrent Zarathoustra que distraitement : ils étaient occupés à des choses futiles *"…tant était grande leur envie de lui parler des matelots, des lapins et de l'homme volant."* Zarathoustra en conclut qu'il devrait soigner sa communication, pour ne pas que sa réputation souffre du niveau si haut de ses discours qu'il passe par-dessus la tête de ses auditoires. Et il revint à sa mission de prêcher le surhomme : elle était urgente, l'humanité en avait grand besoin.

5.2.3.16 Le devin (Le nihilisme)

Source : "Ainsi parlait Zarathoustra" II *"Le devin"*
Voir ou revoir aussi :

- Le chapitre sur le nihilisme
- La note sur le sens de la vie [93].

Interprétation du texte

Un devin, prophète de malheur, parla ainsi :

> « Je vis le nihilisme saisir les hommes : les meilleurs se fatiguèrent de tout ce qu'ils avaient fait et qui comptait pour eux. Une doctrine se répandit : rien n'a de sens, rien n'a de valeur, tout se vaut, il n'y a plus d'espoir :
>
> *"« ... et je vis une grande tristesse descendre sur les hommes. Les meilleurs se fatiguèrent de leurs œuvres. Une doctrine fut mise en circulation et à côté d'elle une croyance : « Tout est vide, tout est pareil, tout est passé ! »"*
>
> Nous avons travaillé à notre bonheur, mais pourquoi ne récoltons-nous que des déceptions ? Pourquoi notre chance a-t-elle tourné ? Nous avons travaillé en vain, et parfois même pour notre malheur. La mauvaise conscience s'est emparée de notre esprit ; nous sommes devenus stériles, incapables de créer, plus rien ne nous émeut :
>
> *"Tout travail a été vain, notre vin a tourné, il est devenu du poison, le mauvais œil a jauni nos champs et nos cœurs. Nous avons tous desséché ; […] Oui, nous avons fatigué même le feu."*

Nous n'avons plus ni raison d'espérer, ni même le courage de mettre un terme à nos jours ; nous avons l'impression de vivre dans un monde mort, un cimetière :

"Toutes les fontaines se sont desséchées pour nous et la mer s'est retirée. […] nous sommes déjà trop fatigués pour mourir, maintenant nous continuons à vivre éveillés - dans des caveaux funéraires ! »

Zarathoustra entendit la prédiction du devin et s'abandonna lui aussi au nihilisme. Il se demanda comment il pourrait remplir sa mission, l'avènement du surhomme, dans un monde dénué de sens :

"Ainsi Zarathoustra entendit parler un devin ; et sa prédiction lui alla droit au cœur, et elle le transforma. Il erra triste et fatigué ; […] Hélas ! comment ferai-je pour sauver ma lumière au-delà de ce crépuscule ! […] Il faut qu'elle soit la lumière des mondes lointains et qu'elle éclaire les nuits les plus lointaines !"

Après avoir erré et jeûné trois jours en silence, Zarathoustra s'endormit. A son réveil il décrivit à ses disciples le rêve qu'il avait fait, pour qu'ils l'aident à l'interpréter.

« J'avais renoncé à une vie normale, j'étais devenu gardien de cimetière au château de la Mort, où je gardais des cercueils transparents. Dans ces cercueils, *"les existences vaincues me regardaient."* Il n'y avait alentour que mort, désespoir, solitude et râles de mourants.

J'avais des clefs me permettant d'ouvrir les portes les plus coincées. J'étais devant une porte, lorsque soudain trois coups frappèrent avec un bruit de tonnerre et trois hurlements. Je criai trois fois : Fantôme (*"Alpa"*), fantôme, fantôme, qui porte sa cendre vers ce cimetière ? Et j'essayai d'ouvrir la porte avec ma clef, mais sans succès.

Alors un ouragan ouvrit violemment la porte et me jeta un cercueil noir, qui se brisa en crachant des éclats de rire, des grimaces d'enfants, d'anges et de hiboux… Je tombai en hurlant de peur, ce qui me réveilla. »

Zarathoustra raconta ainsi son cauchemar. Son disciple favori l'interpréta :

"« C'est ta vie elle-même qui nous explique ton rêve…". Tes visions représentent des aspects et des émotions de ton esprit, mais ton humour viendra à bout de toutes les idées noires des hommes. Et même si tu te laissais aller au découragement, tu resterais dans nos cœurs. »

« Tu nous as communiqué ton idéal merveilleux et ton humour, qui viendront à bout des idées noires : *"Tu en es toi-même le témoin et le devin."* Tu es celui qui affirme la vie. En réalité, tes ennemis tu les as rêvés, c'est pourquoi ton rêve fut un cauchemar. Et de même que tu t'es réveillé de ce cauchemar, ils se réveilleront de leur nihilisme et ils adopteront ta doctrine. »

La sympathie de ses disciples finit par réveiller complètement Zarathoustra, qui leur dit avoir retrouvé son optimisme :

"« Allons ! tout cela viendra en son temps ;"

Et pour se remettre de son mauvais rêve, il leur demanda de préparer un bon repas pour qu'ils fassent la fête ensemble. Mais il promit de se souvenir de la prophétie nihiliste du devin, et de la surmonter.

5.2.3.17 De la rédemption (et de la volonté)

Source : *"Ainsi parlait Zarathoustra"* II *"De la rédemption"*

Le message de Nietzsche dans ce texte

Il est impossible à de revenir sur le passé. Donc si un homme est malheureux aujourd'hui à cause d'un événement du passé, il doit se consoler autrement qu'en essayant de modifier ce passé.

Interprétation du texte

Des hommes qui souffrent (des infirmes, des mendiants et un bossu) demandent à Zarathoustra de faire à leur profit des guérisons miraculeuses comme celles du Christ [104]. Mais Zarathoustra refuse en expliquant que chaque bienfait qu'il ferait à un homme aurait des conséquences regrettables :

> *"« Si l'on enlève au bossu sa bosse, on lui prend en même temps son esprit - c'est ainsi qu'enseigne le peuple. Et si l'on rend ses yeux à l'aveugle, il voit sur terre trop de choses mauvaises : en sorte qu'il maudit celui qui l'a guéri. Celui cependant qui fait courir le boiteux lui fait le plus grand tort : car à peine sait-il courir que ses vices s'emballent."*
>
> Zarathoustra veut dire que la bosse d'un bossu a des liens si profonds avec sa personnalité qu'en la lui enlevant on lui supprime une partie de celle-ci, etc.

Nietzsche rappelle dans cette réponse que toute action a des effets négatifs en même temps que des effets positifs, parce qu'il n'existe pas de Bien absolu. Il affirme aussi que Zarathoustra, tout prophète qu'il est, ne peut changer le passé.

Zarathoustra constate ensuite que depuis qu'il est dans ce monde il voit des hommes qui souffrent d'une infirmité :

> *"A l'un manque un œil, à l'autre une oreille, un troisième n'a plus de jambes…"*

Il en voit aussi qui souffrent de nombreuses infirmités tout en bénéficiant d'une faculté d'excellence ; ainsi, des musiciens de génie (*"Une grande oreille aussi grande qu'un homme"*) sont par ailleurs affligés de nombreux défauts physiques et psychiques.

Zarathoustra conclut de ces constatations qu'aujourd'hui aucun homme n'est parfait, chacun ayant des qualités (fragments des qualités d'un homme parfait) :

> *"…je marche parmi les hommes comme parmi des fragments et des membres d'homme ! Ceci est pour mon œil la chose la plus épouvantable, que de voir les hommes brisés et dispersés…"*

Il ajoute qu'il en était de même dans le passé : il n'y a jamais eu d'hommes parfaits et il y a eu des catastrophes imprévisibles :

> *"Et lorsque mon œil fuit du présent au passé, il trouve toujours la même chose : des fragments, des membres et des hasards épouvantables - mais point d'hommes !"*

Zarathoustra pense donc que le présent et le passé sont si attristants qu'il ne peut se consoler qu'avec sa vision de l'avenir. Cet avenir lui appartient, car dans le cadre de sa mission du surhomme il peut le créer, même s'il est lui-même imparfait :

"Visionnaire, volontaire, créateur, avenir lui-même et pont vers l'avenir - hélas ! en quelque sorte aussi un infirme, debout sur ce pont : Zarathoustra est tout cela."

"Et comment supporterais-je d'être homme, si l'homme n'était pas aussi poète, devineur d'énigmes et rédempteur du hasard !"

Zarathoustra répond aux questions que se posent ses disciples sur sa vraie nature en disant qu'en plus d'un homme il est aussi *"poète, devineur d'énigmes et rédempteur du hasard"*. Il leur conseille donc implicitement de regarder le monde et ses problèmes en poète (*le Gai savoir*), en devineur d'énigmes et surtout en rédempteur du hasard. C'est le hasard, en effet, qui est responsable du passé et du présent à qui il a donné naissance, et qui est si désespérant car insensible aux désirs humains ; l'homme doit donc sauver l'humanité de ce hasard, il doit en être le rédempteur.

Et au lieu de se lamenter sur ce qui ne va pas ou n'allait pas, l'homme doit l'accepter comme s'il l'avait voulu ainsi, c'est-à-dire accepter cette nécessité incontournable qu'est la volonté de puissance qui régit tout :

"Sauver ceux qui sont passés, et transformer tout « ce qui était » en « ainsi ai-je voulu que ce fût » ! - c'est cela seulement que j'appellerai rédemption ! Volonté - c'est ainsi que s'appelle le libérateur et le messager de joie. C'est là ce que je vous enseigne, mes amis !"

Mais pour ne pas que ses disciples se fassent d'illusions sur le pouvoir de la volonté, il leur rappelle qu'elle-même ne peut changer le passé :

"Vouloir délivre : mais comment s'appelle ce qui enchaîne même le libérateur ? « Ce fut » […] La volonté ne peut pas vouloir agir en arrière ;"

Zarathoustra associe alors la volonté de l'homme de *voir les événements et situations d'une façon poétique et fataliste, faute de pouvoir changer le passé,* avec la loi déterministe de la nature qu'est la *volonté de puissance*, qui régit toutes les évolutions. Insensible aux désirs et souffrances de l'homme, cette dernière permet à la volonté humaine de se venger de ses désirs impossibles et de sa fuite en avant vers l'avenir :

"Ainsi la volonté libératrice est devenue malfaisante : et elle se venge sur tout ce qui est capable de souffrir de ce qu'elle ne peut revenir elle-même en arrière."

Pour l'homme qui souffre parce qu'il ne peut changer le passé, la volonté de puissance aveugle et inhumaine fait de sa vie une punition :

"Et comme chez celui qui veut il y a de la souffrance, puisqu'il ne peut vouloir en arrière, - la volonté elle-même et toute vie devaient être - punition !"

Dans la nature comme dans une vie humaine les situations passées n'auraient pu être autres que ce qu'elles furent (principe d'identité), et les événements s'enchaînent conformément au déterminisme. Si on juge comme les Grecs que la nature est bien comme elle est, avec sa loi du déterminisme, on peut dire que les situations *méritent* de passer parce qu'elles passent nécessairement :

« Tout passe, c'est pourquoi tout mérite de passer. Ceci est la justice même, qu'il faille que le temps dévore ses enfants »"

Malgré le châtiment qui punit la volonté de retour de l'homme, aucun retour en arrière n'est possible : *"Nul acte ne peut être détruit"*. Nietzsche va plus loin encore, annonçant *"L'Eternel retour"* :

> *"Ceci, oui, ceci est ce qu'il y a d'éternel dans l'existence", ce châtiment, que l'existence doive redevenir éternellement action et châtiment !"*

Zarathoustra envisage aussi le cas où la volonté de l'homme deviendrait volonté d'échapper à la vie par l'art ou l'ascétisme (comme le suggérait le maître de Nietzsche, Schopenhauer [42]) avant de le rejeter en le traitant de folie et en rappelant que la volonté de puissance et celle de l'homme sont créatrices :

> *"A moins que la volonté ne finisse par se délivrer elle-même, et que le vouloir devienne non-vouloir » : cependant, mes frères, vous connaissez ces chansons de la folie ! Je vous ai conduits loin de ces chansons, lorsque je vous ai enseigné : « La volonté est créatrice. »"*

Il rappelle aussi que le passé est rempli d'imperfections et de choses incompréhensibles régies par le hasard, en même temps que par la volonté de puissance, qui est et demeurera cause d'elle-même aux conséquences entachées de hasard :

> *"Tout ce « qui fut » est fragment et énigme et épouvantable hasard - jusqu'à ce que la volonté créatrice ajoute : « Mais c'est ainsi que je le voulais ! » Jusqu'à ce que la volonté créatrice ajoute : « Mais c'est ainsi que je le veux ! C'est ainsi que je le voudrai. »"*

Zarathoustra ajoute alors une dimension téléologique [10] à la volonté de puissance, en parlant de folie, rédemption, vengeance, punition et réconciliation, et en se demandant qui lui apprendra à vouloir revenir en arrière (ce qui est absurde !) :

> *"Il faut que la volonté, qui est la volonté de puissance, veuille quelque chose de plus haut que la réconciliation : mais comment ? Qui lui enseignera encore à vouloir en arrière ?"*

Zarathoustra reconnaît enfin qu'il avait parlé à tort et à travers, parce qu'en tant que bavard il a du mal à se taire. Et lorsque le bossu lui demande pourquoi il parle avec les infirmes comme lui autrement qu'avec ses disciples, il répond par une pirouette qui est une non-réponse :

> *"Avec des bossus, on peut bien parler sur un ton biscornu !"*

Critique

Si on veut garder les deux pieds sur terre (exercice difficile, mais ô combien salutaire en étudiant Nietzsche !) ce texte-ci commence par un lieu commun : *on ne peut changer le passé*. Ensuite, les considérations oiseuses sur les imperfections du monde, la souffrance qu'engendre le retour impossible, la rédemption, la vengeance et la volonté de puissance mâtinée de volonté humaine sont un discours creux qui ne mène à rien, un exemple de mauvaise philosophie et une perte de temps.

5.2.3.18 De la sagesse des hommes

Source : "Ainsi parlait Zarathoustra" II *"De la sagesse des hommes"*

Dans ce discours, Zarathoustra donne quatre conseils de sagesse pour dépasser les défauts des meilleurs parmi les hommes, les *"hommes bons"*.

Interprétation du discours de Zarathoustra à ses disciples et aux *"hommes bons"*

Ma volonté est tiraillée entre les hommes, dont me rapproche ma qualité d'homme, et le surhomme qui est ma mission :

> *"C'est aux hommes que s'accroche ma volonté, je me lie aux hommes avec des chaînes, puisque je suis attiré vers le surhomme ; car c'est là que veut aller mon autre volonté."*

Je refuse donc de voir certains caractères des hommes pour ne pas que mon lien avec eux se brise, je suis content de ne pas les voir :

> *"Et c'est pourquoi je vis aveugle parmi les hommes, comme si je ne les connaissais point : afin que ma main ne perde pas entièrement sa foi en quelque chose de solide. Je ne vous connais pas, vous autres hommes : c'est là l'obscurité et la consolation qui m'enveloppe souvent."*

Ma première sagesse consiste à me laisser tromper sur les qualités des hommes, pour ne pas qu'une défiance m'éloigne d'eux et me tire vers les hautes qualités du surhomme ; c'est ce qui sauve mes rapports avec les hommes :

> *"Ceci est ma première sagesse humaine de me laisser tromper, pour ne pas être obligé de me tenir sur mes gardes à cause des trompeurs. Hélas ! si j'étais sur mes gardes devant l'homme, comment l'homme pourrait-il être une ancre pour mon ballon ! Je serais trop facilement arraché, attiré en haut et au loin ! Qu'il faille que je sois sans prudence, c'est là la providence qui est au-dessus de ma destinée."*

Celui qui veut vivre dans la société des hommes doit apprendre à accepter leurs défauts :

> *"Et celui qui ne veut pas mourir de soif parmi les hommes doit apprendre à boire dans tous les verres ; et […] à se laver avec de l'eau sale."*

Je me console souvent, lorsque je souffre de ces défauts, en m'efforçant de me considérer comme heureux d'être parmi les hommes :

> *"Allons ! Vieux cœur ! Un malheur ne t'a pas réussi : jouis-en comme d'un -bonheur ! »"*

Ma deuxième sagesse consiste à ménager les vaniteux plus que les fiers : la vanité blessée d'un homme s'exprime avec force ; mais si c'est sa fierté qui est blessée, il essaie seulement de se dépasser et garde le silence :

> *"Cependant ceci est mon autre sagesse humaine : je ménage les vaniteux plus que les fiers. La vanité blessée n'est-elle pas mère de toutes les tragédies ? Mais où la fierté est blessée, croît quelque chose de meilleur qu'elle."*

Je trouve que les vaniteux savent tous se mettre en valeur : ils jouent un personnage et veulent qu'on les regarde, ils y pensent tout le temps. Ce personnage est tantôt vrai, tantôt inventé. Leur spectacle me réjouit, me guérit de ma mélancolie :

"J'ai trouvé bons acteurs tous les vaniteux : ils jouent et veulent qu'on aime à les regarder, - tout leur esprit est dans cette volonté. Ils se représentent, ils s'inventent ; auprès d'eux j'aime à regarder la vie, - ainsi se guérit la mélancolie."

Je ménage donc les vaniteux parce qu'ils me guérissent de ma mélancolie, et parce que les voir me rattache aux hommes comme à un spectacle. Au fond, le vaniteux l'est par modestie, parce qu'il se croit inférieur à ce qu'il voudrait paraître. C'est pourquoi j'ai pitié de lui et je lui veux du bien.

C'est de vous, mes compagnons, *"qu'il veut apprendre la foi en soi-même"*, il attend des marques d'intérêt et des éloges pour prendre confiance en lui-même. Il veut croire à vos mensonges pour oublier sa petitesse ; il ne sait pas qu'il est modeste.

Ma troisième sagesse est que votre poltronnerie, mes compagnons, ne me dégoûte pas des méchants, car je m'y refuse. La vie produit toutes sortes de miracles, des animaux, des végétaux ou des dangers. Il y a aussi des hommes pleins de vie et des choses merveilleuses chez les méchants. *"…de même que les plus sages parmi vous ne me paraissaient pas tout à fait sages"*, j'ai trouvé les méchants moins méchants qu'on ne le dit.

En fait, même les méchants ont un avenir dans la société du surhomme, et les hommes modernes n'ont pas encore découvert la vie intense qu'ils y vivront :

"En vérité, il y a un avenir, même pour le mal, et le midi le plus ardent n'est pas encore découvert pour l'homme."

Il y a beaucoup *"de choses que l'on nomme aujourd'hui déjà les pires des méchancetés"* qui en réalité ne sont pas bien graves. Mais un jour il y aura des dangers plus redoutables, car le surhomme ne pourrait redouter que des super-dangers et qu'il faut qu'une vie très intense ait donné de l'énergie au monde :

"Mais un jour viendront au monde de plus grands dragons. Car pour que le surhomme ait son dragon, le surdragon qui soit digne de lui, il faut que beaucoup d'ardents soleils réchauffent les humides forêts vierges !"

Il faut aussi que votre sauvagerie soit devenue extrême et vos méchancetés terribles, pour que vos *"hommes bons"* aient du pain sur la planche.

"[Hommes bons], il y a chez vous bien des choses qui prêtent à rire et surtout votre crainte de ce qui jusqu'à présent a été appelé « démon » !"

Vos valeurs inversées sont si éloignées des vraies valeurs, celles de la nature, que la bonté sans falsification et pleine de vie du surhomme vous paraîtrait épouvantable :

"Votre âme est si loin de ce qui est grand que le surhomme vous serait épouvantable dans sa bonté ! Et vous autres sages et savants, vous fuiriez devant l'ardeur ensoleillée de la sagesse' où le surhomme baigne avec plaisir sa nudité !"

Je suis las de ceux que les hommes actuels considèrent comme *"hommes bons"*, je veux dépasser leur fausse qualité pour atteindre celle, si haute, du surhomme :

"Hélas ! je me suis fatigué de ces hommes supérieurs, je suis fatigué des meilleurs d'entre eux : j'ai le désir de monter de leur « hauteur », toujours plus haut, loin d'eux, vers le surhomme !"

J'ai frémi en voyant tels qu'ils sont les meilleurs des hommes actuels ; cela m'a donné des ailes pour aller vers l'avenir, le surhomme, avenir où les hommes ont honte des valeurs falsifiées.

Je voudrais vous voir jouer votre rôle vaniteux, hommes bons et justes, mes frères ; et je voudrais vivre au milieu de vous avec des valeurs inversées comme les vôtres, pour ne pas vous voir tels que vous êtes ni me voir moi-même tel que je suis, si différent : c'est là ma dernière sagesse.

5.2.3.19 L'heure la plus silencieuse (Commander aux hommes)

Source : "Ainsi parlait Zarathoustra" II *"L'heure la plus silencieuse"*

Dans ce discours à ses disciples Zarathoustra annonce son départ : il retourne à la solitude. Un résumé de ce discours suffit, car il ne contient pas d'enseignement philosophique intéressant.

Une voix intérieure (une voix sans voix) dit à Zarathoustra de communiquer le reste de son message aux hommes, mais il n'est pas prêt ; il doit donc attendre dans la solitude d'être prêt à formuler sa pensée la plus secrète. La voix lui dit que les hommes ont besoin de quelqu'un qui les commande et qu'il a la puissance pour commander, mais il croit qu'il n'a pas encore la force nécessaire.

Il s'en va tout seul pendant la nuit.

5.2.4 Troisième partie

Comme ce qui nous intéresse est l'enseignement de Zarathoustra (c'est-à-dire la *philosophie* de Nietzsche et pas la *littérature* qu'il a ajoutée autour) le résumé commenté de cette partie de *"Ainsi parlait Zarathoustra"* est limité ici au chapitre *"Des vieilles et des nouvelles tables"*, où Zarathoustra résume son enseignement.

Selon 1. tome II, page 1330, note 454-1, le chapitre suivant :

> « *"Le convalescent"*, est considéré par Heidegger comme un des textes les plus importants de *"Ainsi parlait Zarathoustra"* parce qu'il s'y exprime la pensée la plus abyssale de Nietzsche, *"L'Eternel retour"*. »

Il n'en sera pas question ici parce que je le considère comme de la littérature de fiction sans intérêt philosophique.

5.2.4.1 Des vieilles et des nouvelles tables

Source : "Ainsi parlait Zarathoustra" III *"Des vieilles et des nouvelles tables"*

Les tables dont il est question dans ce chapitre sont les tables des valeurs des hommes européens, c'est-à-dire la liste (ou hiérarchie) des tables de leur morale. Les *"vieilles tables"* sont celles qu'ils ont héritées de leur culture et leur religion chrétiennes. Ils les ont mises en cause depuis que Dieu est mort, mais ils n'ont pas encore eu le courage de les remplacer toutes. Zarathoustra veut leur apprendre à les remplacer par de *"nouvelles tables"* en évoluant vers le surhomme.

Nietzsche a résumé l'enseignement de Zarathoustra en 30 paragraphes, numérotés de §1 à §30. Voici leurs interprétations. Le titre qui suit chaque numéro est une interprétation de son contenu.

5.2.4.1.1 §1 - Zarathoustra attend de pouvoir retourner parmi les hommes

Zarathoustra sait que les hommes ont détruit leur vieille morale depuis la mort de Dieu et qu'ils sont en train d'en adopter une nouvelle ; il attend des signes pour pouvoir retourner parmi les hommes leur apprendre à le faire. Ces signes sont symbolisés par un lion rieur accompagné de colombes de la paix.

> L'explication de ces signes se trouve dans le dernier texte de la quatrième partie de l'ouvrage, *"Ainsi parlait Zarathoustra"* IV *"Le signe"*, texte qu'il faut avoir lu avant bien qu'il figure après…
>
> *"« Le signe vient », dit Zarathoustra et son cœur se transforma. Et, en vérité, lorsqu'il vit clair devant lui, une énorme bête jaune était couchée à ses pieds, inclinant la tête contre ses genoux, ne voulant pas le quitter dans son amour, semblable à un chien qui retrouve son vieux maître. Les colombes cependant n'étaient pas moins empressées dans leur amour que le lion, et, chaque fois qu'une colombe voltigeait sur le nez du lion, le lion secouait la tête avec étonnement et se mettait à rire."*

5.2.4.1.2 §2 - Zarathoustra peut désormais commander aux hommes

Arrivé auprès des hommes, Zarathoustra constate qu'ils sont tous persuadés de savoir, depuis longtemps et sans discussion possible, ce qui est bien ou mal pour eux.

> Selon Nietzsche, cette croyance regrettable des hommes en l'existence de valeurs absolues Bien ou Mal, valables dans tous les cas et à toutes les époques, date de Platon et a été reprise par les juifs et les chrétiens.

Zarathoustra enseigne donc aux hommes que :

> *"Personne ne sait encore ce qui est bien et mal : - si ce n'est le créateur !"*
>
> Cet enseignement correspond à une tendance de Nietzsche : la *téléologie* [10], l'attribution de toute existence constatée à un créateur qui poursuivait un but. (Il a pourtant nié cette tendance…) Nietzsche croit d'ailleurs en un *esprit* [92], dont on ne peut savoir s'il est un *être* créateur capable de jugements de valeur, ou *la causalité* de la volonté de puissance, incapable de tels jugements : il ne le précise pas. Il poursuit :
>
> *"Mais c'est le créateur qui crée le but des hommes et qui donne son sens et son avenir à la terre : c'est lui seulement qui crée le bien et le mal de toutes choses."*
>
> Quoi qu'il en soit, on voit que Nietzsche estime ici qu'une qualification certaine et absolue en bien ou en mal n'est possible que lors d'une *création*, parce que la finalité de cette création la suppose. Nous savons déjà que Nietzsche considère toute qualification impossible lors d'une *action*, qui présente toujours des points de vue contradictoires, et qu'un jugement humain ne doit être prononcé que par rapport à la vie-volonté de puissance, sous forme de « favorable » ou « hostile ».

Zarathoustra se sent désormais la force de commander aux hommes, qu'il n'avait pas dans L'heure la plus silencieuse (Commander aux hommes). Il leur ordonne

donc de rejeter toutes leurs croyances d'origine chrétienne et la morale correspondante, et de se moquer de ceux qui les respectaient : prêtres, saints, philosophes, etc.:

"Et je leur ai ordonné de renverser leurs vieilles chaires, et, partout où se trouvait cette vieille présomption, je leur ai ordonné de rire de leurs grands maîtres de la vertu, de leurs saints, de leurs poètes et de leurs sauveurs du monde. Je leur ai ordonné de rire de leurs sages austères…"

Zarathoustra met aussi en garde les hommes contre les valeurs inversées hostiles à la vie et toutes les menaces d'aller en enfer qui accompagnent leur transgression. Il exprime aussi sa vive réprobation (*"anathématisé"*) de leurs valeurs et de leur insignifiance, et s'en moque :

"…et je les mettais en garde contre tous les noirs épouvantails plantés sur l'arbre de la vie."

"…j'ai anathématisé ce qu'ils ont de grand et de petit, - la petitesse de ce qu'ils ont de meilleur, la petitesse de ce qu'ils ont de pire, voilà ce dont je riais."

Son désir de prêcher la sagesse fait rêver Zarathoustra d'avenir radieux où les valeurs ne sont pas falsifiées (*"là-bas où les dieux dansants ont honte de tous les vêtements"*). Il le fait parler en paraboles (comme le Christ) et en termes poétiques.

Zarathoustra décrit enfin le monde de l'avenir dont il rêve, un monde dionysiaque [8]. Dans ce monde, les hommes ont abandonné leurs préjugés et illusions d'avant la mort de Dieu ; ils se réalisent librement (*"recherche de soi"*) et la causalité déclenche des conséquences entachées de hasard (*"la nécessité était la liberté même"*).

Dans ce monde, tout est défini par opposition aux défauts que Nietzsche déplore dans le monde actuel (*"ne faut-il pas qu'il y ait des choses sur lesquelles on puisse danser et passer ?"*). Il appelle ces défauts *"l'esprit de lourdeur"* que son idéologie (son *"démon"*) le pousse à combattre : *"la contrainte, la loi, la nécessité, la conséquence, le but, la volonté, le bien et le mal"*.

5.2.4.1.3 §3 - L'homme est quelque chose qui doit être surmonté

C'est aussi dans son rêve d'un monde de l'avenir que Zarathoustra a conçu l'idée de surhomme et sa doctrine :

"l'homme actuel [avec ses valeurs inversées, ses préjugés, ses craintes et ses illusions] *est quelque chose qui doit être surmonté* [dans le monde de l'avenir]*".*

Il faut donc que l'homme se dépasse pour aller vers le surhomme.

"l'homme est un pont et non un but : […] une voie vers de nouvelles aurores."

L'homme actuel est à un stade d'évolution intermédiaire entre son passé et son avenir plein de promesses, le monde du surhomme.

Zarathoustra a enseigné aux hommes les espoirs du monde de l'avenir (*"étoiles"*) et les erreurs du monde actuel (*"nuits"*), et il leur a appris à rire à tout propos.

Il leur a appris toutes ses pensées et ses espoirs, notamment à faire une synthèse des rares qualités (*"fragments"*) de la condition humaine, de ce qu'elle a d'inexplicable et d'imprévisible ; ils doivent se comporter en poètes, en devineurs d'énigmes (qui imaginent la réponse aux questions qui n'en ont pas), et en

rédempteurs des souffrances nées du regret de ne pouvoir revenir sur le passé. Ce sera là leur salut.

Zarathoustra veut finir sa vie auprès des hommes, satisfait d'avoir rempli sa mission du surhomme. Il attend de pouvoir retourner chez les hommes en songeant aux tables de valeurs, anciennes et nouvelles.

5.2.4.1.4 §4 - Une nouvelle table des valeurs qu'il faut faire l'effort d'adopter

Zarathoustra propose une nouvelle table des valeurs, mais il ne voit pas de disciple prêt à l'enseigner aux hommes avec lui. Il faut pourtant l'enseigner à tous, pour qu'ils puissent abandonner leurs anciennes valeurs et aller vers le surhomme ; il est indispensable d'imposer aux hommes cet effort. Il y a de nombreuses étapes à franchir, chaque homme devant trouver les siennes ; il n'est pas sérieux de croire que l'homme peut passer de ses valeurs actuelles directement aux valeurs nouvelles :

> *"Regardez, voici une nouvelle table : mais où sont mes frères qui la porteront avec moi dans la vallée et dans les cœurs de chair ? - Ainsi l'exige mon grand amour pour les plus éloignés : ne ménage point ton prochain ! L'homme est quelque chose qui doit être surmonté. On peut arriver à se surmonter par des chemins et des moyens nombreux : c'est à toi d'y parvenir ! Mais le bouffon seul pense : « On peut aussi sauter par-dessus l'homme. »"*

Chaque homme doit se dépasser par ses propres efforts, sans le soutien d'autrui et sans attendre de récompense :

> *"Surmonte-toi toi-même, même dans ton prochain : il ne faut pas laisser donner un droit que tu es capable de conquérir ! Ce que tu fais, personne ne peut te le faire à son tour. Voici, il n'y a pas de compensation."*

Il y a deux sortes d'hommes : les forts et les faibles. Ceux qui ne peuvent faire l'effort d'évoluer vers le surhomme devront obéir à ceux qui le peuvent, et adopter leurs valeurs ; et certains sont capables d'efforts, mais pas suffisamment pour atteindre les objectifs qu'ils se sont fixés :

> *"Celui qui ne peut pas se commander à soi-même doit obéir. Et il y en a qui savent se commander, mais il s'en faut encore de beaucoup qu'ils sachent aussi s'obéir !"*

5.2.4.1.5 §5 - Fierté et honneur

Les gens fiers ne veulent pas obtenir quelque chose sans effort, en cadeau, surtout lorsqu'il s'agit de ce qu'il leur faut pour vivre :

> *"Telle est la manière des âmes nobles : elles ne veulent rien avoir pris pour rien, et, moins que toute autre chose, la vie."*

Les hommes du troupeau veulent vivre aux crochets des autres ; mais nous, gens de la classe supérieure, maîtres débordant d'énergie, nous cherchons toujours à donner quelque chose à d'autres en échange de la quantité de force que nous avons reçue :

> *"Celui qui fait partie de la populace veut vivre pour rien ; mais nous autres, à qui la vie s'est donnée, - nous réfléchissons toujours à ce que nous pourrions donner de mieux en échange !"*

Notre honneur veut que nous tenions les promesses de la vie en aidant les autres. On ne doit pas vouloir profiter de la vie sans en faire profiter son prochain ; d'ailleurs on ne doit pas chercher le bonheur de manière volontariste, car le bonheur et le désintéressement ne résultent pas d'efforts faits pour les atteindre, mais de dispositions qu'on a en soi, dans son corps :

> *"Car la jouissance et l'innocence sont les deux choses les plus pudiques : aucune des deux ne veut être cherchée. Il faut les posséder…"*

Et ici Nietzsche se laisse aller à sa tendance à affirmer des absurdités par pur esprit de contradiction ou pour choquer. Il dit que si on n'a pas en soi le bonheur, plutôt que de le chercher il vaut mieux chercher la faute et la douleur !

5.2.4.1.6 §6 - Les premiers-nés sont toujours sacrifiés

Voici le sens du message que Zarathoustra adresse à ses compagnons :

> « Comme le veut la tradition biblique depuis Moïse [105], le premier-né d'une famille humaine ou d'une portée animale appartient à l'Eternel ; il lui est toujours sacrifié. Or nous sommes, vous et moi, les premiers hommes en route vers l'âge du surhomme. Mais comme nous ne représentons pas un groupe influent dans la société, les vieux prêtres sont toujours prêts à nous sacrifier (nous et notre prêche du surhomme) à ces vieilles valeurs. D'ailleurs nous en conservons encore dans notre morale, nous sommes nos propres vieux prêtres. Comment ne serions-nous pas sacrifiés, martyrs de notre foi en un avenir avec de nouvelles valeurs ?
>
> C'est là notre destin, et toute notre gloire. Et j'aime ceux qui sont prêts à se sacrifier pour notre mission, car ils sont en route pour le monde de l'avenir. »

5.2.4.1.7 §7 - Mensonges des hommes bons et comment leur échapper

Peu de gens savent reconnaître les vraies valeurs, celles qui sont naturelles, qui ne sont pas falsifiées par la morale chrétienne. Et celui qui voit clairement ce monde en souffre et le fuit, il adopte des valeurs falsifiées, il se réfugie dans le « monde vrai ». Les pires falsificateurs sont les *"hommes bons"* :

> *"Être véridiques : peu de gens le savent ! Et celui qui le sait ne veut pas l'être ! Moins que tous les autres, les bons."*

O ces *"hommes bons"* ! Ils ne disent jamais la vérité, ils la falsifient toujours. Leur esprit est malade. Etres faibles, ils s'humilient, répètent l'enseignement religieux qu'ils ont reçu, et leur raison lui obéit malgré ses contradictions. Pourtant, celui qui obéit ainsi agit contre ses pulsions, il est sourd à son propre intérêt :

> *"Ô ces bons ! - Les hommes bons ne disent jamais la vérité ; être bon d'une telle façon est une maladie pour l'esprit. Ils cèdent, ces bons, ils se rendent, leur cœur répète et leur raison obéit : mais celui qui obéit ne s'entend pas lui-même !*

Toutes les valeurs inversées des *"hommes bons"* qui représentent à leurs yeux le mal, doivent être réunies et transvaluées pour produire les valeurs favorables à la vie. O mes frères, êtes-vous assez méchants (selon les critères des *"hommes bons"*) pour prêcher la vérité de ces valeurs transvaluées ?

> *"Tout ce qui pour les bons est mal doit se réunir pour faire naître une vérité : ô mes frères, êtes-vous assez méchants pour cette vérité ?"*

Pour faire naître et adopter la vérité par les hommes vous aurez besoin de qualités que l'on trouve rarement réunies :

> *"L'audace téméraire, la longue méfiance, le cruel non, le dégoût…"*

Jusqu'à présent, l'homme a acquis ses connaissances avec un esprit qui avait mauvaise conscience, qui se sentait coupable de trouver des vérités autres que celles que lui enseignait la religion. Pour éliminer ce sentiment de culpabilité, ceux qui cherchent les connaissances conformes à la nature doivent se débarrasser des vieilles tables de valeurs.

5.2.4.1.8 §8 - Passage du monde actuel au monde futur du surhomme

Il y a un fleuve métaphorique qui sépare le monde actuel, aux valeurs falsifiées, du monde futur qu'enseigne Zarathoustra, le monde du surhomme. Et pour protéger ceux qui veulent passer dans le monde futur, c'est-à-dire remplacer leurs vieilles valeurs morales par des valeurs nouvelles, il y a des passerelles et des balustrades. Il n'y a donc pas de raison que quelqu'un craigne de couler en traversant :

> *"Quand il y a des planches jetées sur l'eau, quand des passerelles et des balustrades passent sur le fleuve : en vérité, alors on n'ajoutera foi à personne lorsqu'il dira que « tout coule ». Au contraire, les imbéciles eux-mêmes le contredisent. « Comment ! s'écrient-ils, tout coule ? Les planches et les balustrades sont pourtant au-dessus du fleuve ! »"*

Pendant un passage au-dessus du fleuve, des valeurs actuelles aux valeurs futures, il y a toujours des valeurs bien définies sur lesquelles un esprit peut se baser :

> *"Au-dessus du fleuve tout est solide, toutes les valeurs des choses, les ponts, les notions, tout ce qui est "bien" et "mal" : tout cela est solide ! »"*

Pendant une période stable de l'histoire (comme l'Antiquité grecque et l'hiver qui gèle le fleuve) les philosophes à l'esprit le plus pénétrant se méfient ; ils se demandent si l'Univers et l'humanité évoluent, car tout à l'air si stable, il y a des vérités absolues et des valeurs Bien et Mal absolues :

> *"Et quand vient l'hiver, qui est le dompteur des fleuves, les plus malicieux apprennent à se méfier ; et, en vérité, ce ne sont pas seulement les imbéciles qui disent alors : « Tout ne serait-il pas immobile ? » Au fond tout est immobile », - c'est là un véritable enseignement d'hiver, une bonne chose pour les temps stériles, une bonne consolation pour le sommeil hivernal et les sédentaires."*

Lorsqu'arrive une période de remise en cause (un réchauffement et son dégel du fleuve), la réalité met à mal le postulat de stabilité. L'évolution du monde et des esprits humains reprend et met en cause les certitudes qui paraissaient éternelles ; l'homme tue Dieu (le fleuve se remet à couler, emportant les passerelles construites sur la glace) :

> *"« Au fond tout est immobile » : mais le vent du dégel élève sa protestation contre cette parole ! Le vent du dégel […], un taureau furieux et destructeur qui brise la glace avec des cornes en colère ! La glace cependant - brise les passerelles !"*

Maintenant que Dieu est mort, l'évolution de la morale n'a-t-elle pas repris ?:

> *"Ô mes frères ! tout ne coule-t-il pas maintenant ? Toutes les balustrades et toutes les passerelles ne sont-elles pas tombées à l'eau ? Qui se tiendrait encore au « bien » et au « mal » ?"*

Zarathoustra stimule alors l'enthousiasme de ses disciples : Dieu est mort ! Notre heure est venue. Prêchez partout le surhomme !

5.2.4.1.9 §9 - Rejet des valeurs absolues, de la fatalité et du libre arbitre

Nietzsche combat d'abord ici les valeurs Bien et Mal absolues, celles de Platon et de l'impératif catégorique de Kant [30] ; il n'accepte que les jugements perspectivistes, il pense que dans toute situation on peut trouver à la fois des aspects Bien (c'est-à-dire favorables à la vie) et des aspects Mal (hostiles).

Nietzsche combat ensuite la croyance en une fatalité selon laquelle tout événement est défini à l'avance et se produit à coup sûr (c'est-à-dire le déterminisme) : *"on croyait que tout était fatalité"* ; pour lui, cette croyance a toujours été exploitée par des devins et astrologues qui prédisaient l'avenir (souvent en termes vagues ou ambigus). Selon cette croyance, l'homme était prisonnier de la fatalité : *"« Tu dois, car il le faut ! »"*, c'est-à-dire : « Quoi que tu veuilles ou que tu fasses, ce qui doit arriver arrivera ».

Il combat enfin la croyance en un libre arbitre de l'homme : *"« Tu peux, car tu veux ! »"*, croyance qu'il trouve aussi peu justifiée que la précédente.

Il conclut en remarquant que ces deux croyances n'avaient pas de justification factuelle, c'est-à-dire qu'on croyait sans savoir.

Rappelons ici quelques faits (détails et justifications : [1b] et [1c]) :

- En physique toutes les évolutions sont régies par le déterminisme étendu, qui a deux variantes : le déterminisme scientifique et le déterminisme statistique.
- Toutes les lois d'évolution de la nature étant déterministes (au sens déterminisme étendu) le hasard n'existe pas en physique : la nature ne fait jamais n'importe quoi, contrairement à ce qu'affirme Nietzsche.
- Une évolution déterministe n'est pas toujours prévisible.
  - La prévision peut être *impossible* pour des raisons de complexité, de calculabilité, de sensibilité aux conditions initiales et d'ignorance de la loi d'évolution.
  - La prévision peut être *statistique*, ses lois étant décrites en Mécanique quantique.
- Chez l'homme, certains phénomènes physiologiques sont prévisibles avec une certaine précision. Mais en général les phénomènes psychologiques sont imprévisibles parce qu'on ne les connaît pas ; certains ne seront même jamais connus.

(Voir aussi : Ce que Nietzsche croit).

5.2.4.1.10 §10 - Opposition aux valeurs traditionnelles hostiles à la vie

Nietzsche s'élève contre les valeurs inversées des religions judéo-chrétiennes, que ces religions enseignent à respecter.

Il commence par *"« Tu ne déroberas point ! Tu ne tueras point ! »"* [76], commandements au nom desquels il rappelle qu'il y a eu un grand nombre de guerres de religion. Ainsi, par exemple, c'est en leur nom que certains petits princes allemands protestants luttèrent contre des princes catholiques au XVIe siècle : chacun accusait l'autre d'infidélité religieuse en pensant, s'il pouvait le vaincre, à confisquer ses terres ; de même, les croisades eurent des motifs économiques en même temps que religieux :

> *"« Tu ne déroberas point ! Tu ne tueras point ! » Ces paroles étaient appelées saintes jadis […] Mais je vous demande : où y eut-il jamais de meilleurs brigands et meilleurs assassins dans le monde, que les brigands et les assassins provoqués par ces saintes paroles ?"*

Nietzsche rappelle ensuite que tuer et dérober sont des actes inévitables d'êtres prédateurs, qui ne peuvent survivre qu'en dévorant d'autres et/ou en leur prenant leurs proies ; ces actes sont donc favorables à la vie (des assassins et des voleurs) et on ne peut donc les condamner :

> *"N'y a-t-il pas dans la vie elle-même - le vol et l'assassinat ?"*

En considérant ces deux commandements comme des impératifs, on s'est donc élevé contre des nécessités vitales. On a prêché l'impossible, donc on a menti en laissant entendre que ces comportements étaient Bien :

> *"Et, en sanctifiant ces paroles, n'a-t-on pas assassiné la vérité elle-même ?"*

> En fait, Nietzsche triche en raisonnant ainsi. Il confond une obligation *naturelle* qui s'impose à tous les êtres vivants qui sont prédateurs par nature, avec une obligation *morale* qui ne peut s'appliquer qu'à l'homme, parce que celui-ci a le choix : il peut vivre sans tuer ni voler. Ce raisonnement faux était considéré comme correct par les anciens Grecs, qui définissaient le Bien comme ce qui est conforme à la nature.

Nietzsche considère donc le vol, la cruauté, l'égoïsme, etc. comme des actes normaux d'un « Fort » à l'égard d'un « Faible », d'un vainqueur à l'égard d'un vaincu.
Il accuse donc les religieux qui prêchent les règles morales *"« Tu ne déroberas point ! Tu ne tueras point ! »"* d'inciter les hommes à agir contre leurs pulsions vitales [4]. Ils prêchent donc des valeurs hostiles à la vie, donc des valeurs de mort. Nietzsche conclut en exhortant les hommes à abandonner les vieilles tables de valeurs issues de la religion judéo-chrétienne.

5.2.4.1.11 §11 - Seule une société aristocratique peut sauver le passé

Nietzsche est partisan d'une société aristocratique et esclavagiste : voir ou revoir la section Une société aristocratique et esclavagiste, dont Nietzsche complète l'argumentaire dans ce paragraphe de Zarathoustra.

Il commence par affirmer qu'il a pitié du passé, en danger d'oubli car toute société interprète son passé comme cela l'arrange. Elle court donc le danger de perdre l'héritage de ce passé, d'en oublier les leçons, la philosophie et les arts :

"Ceci est ma pitié à l'égard de tout le passé quand je le vois abandonné, - abandonné à la grâce, à l'esprit et à la folie de toutes les générations de l'avenir, qui transformeront tout ce qui fut en un pont pour elles-mêmes !"

Nous avons, de nos jours, un exemple de cet oubli du passé : la plupart des jeunes Français ne connaissent pas le théâtre classique (les pièces de Racine, Corneille, Hugo…) et ne les apprécient pas quand ils en voient une. C'est l'enseignement français moderne qui est responsable de cette perte d'un art qui a été respecté dans de nombreux pays pendant des siècles : à force de vouloir se débarrasser de la culture bourgeoise, d'abaisser le niveau en français des élèves pour leur en faciliter l'apprentissage, ceux-ci n'apprécient plus la qualité ; ils ne savent plus admirer les sujets nobles, les belles expressions, le rythme des mots ; la plupart ne comprennent même plus cette langue classique, devenue pour eux langue étrangère ! [1d].

Nietzsche cite alors deux exemples d'évolution regrettable qui pourrait advenir. Il commence par un régime despotique, qui pourrait récrire le passé qu'on enseigne pour lui faire dire ce qui l'arrange pour sa politique actuelle :

"Un grand despote pourrait venir, un démon malin qui forcerait tout le passé par sa grâce et par sa disgrâce : jusqu'à ce que le passé devienne pour lui un pont, un signal, un héros et un cri de coq."

Nietzsche cite ensuite les conséquences désastreuses de falsification du passé d'une société dominée par un peuple très peu cultivé. Il explique qu'une telle société ne garde pas la mémoire de son passé, qu'elle oublie au-delà de deux ou trois générations. Sa culture est alors d'un niveau très bas, que ce soit dans les arts ou la philosophie :

"…les pensées de celui qui fait partie de la populace ne remontent que jusqu'à son grand-père, - mais avec le grand-père finit le temps. Ainsi tout le passé est abandonné : car il pourrait arriver un jour que la populace devînt maître et qu'elle noyât dans des eaux basses l'époque tout entière."

Notre société actuelle offre un bon exemple d'inculture, avec des spectacles télévisés et des films de bas niveau, souvent pleins de violence et de bestialité ; une littérature vulgaire et en mauvais français ; une musique faite de bruits, aux mélodies simplistes et répétitives ; une peinture faite de barbouillages ; des sculptures difformes, incompréhensibles et d'une laideur agressive, etc. Il reste, certes, des amateurs d'arts ou de philosophie de haut niveau, mais ils sont devenus si minoritaires qu'ils ne constituent pas un marché assez intéressant pour empêcher que la majorité des œuvres diffusées soit adaptée à un peuple inculte amateur d'œuvres à sa portée.

Nietzsche propose donc sa solution de société aristocratique, où le nombre des aristocrates fait qu'ils dominent la société, sa pensée et ses arts et qu'il impose des valeurs élevées :

"C'est pourquoi, mes frères, il faut une nouvelle noblesse, adversaire de tout ce qui est populace et despote, une noblesse qui écrirait de nouveau le mot « noble » sur des tables nouvelles. Car il faut beaucoup de nobles pour qu'il y ait de la noblesse !"

5.2.4.1.12 §12 - La mission des disciples de Zarathoustra

Voici en quels termes Zarathoustra décrit et justifie à ses disciples la mission d'éducation des hommes, pour les faire progresser vers la société du surhomme.

Votre mission sera si estimable qu'on pourra la considérer comme noble : vous devrez être des créateurs de société et de culture, des éducateurs des hommes, des catalyseurs de l'avenir :

> *"Ô mes frères ! je vous investis d'une nouvelle noblesse que je vous révèle : vous devez être pour moi des créateurs et des éducateurs, des semeurs de l'avenir…"*

Il ne s'agit pas de titres de noblesse que vous pourriez acheter comme pouvaient le faire des bourgeois fortunés, avec de l'argent, car de tels titres n'apportent rien d'estimable sur le plan culturel :

> *"…en vérité, non d'une noblesse que vous puissiez acheter comme des épiciers avec de l'or d'épicier : car ce qui a son prix a peu de valeur."*

C'est votre but de progrès qui fera de vous des gens dignes d'honneurs, pas votre rang social de naissance ; c'est votre volonté de progrès culturel et votre dépassement de vous-mêmes que vous devez rechercher et qui seront votre honneur :

> *"Ce n'est pas votre origine qui sera dorénavant votre honneur, mais c'est votre but qui vous fera honneur ! Votre volonté et votre pas en avant qui veut vous dépasser vous-mêmes, - que cela soit votre nouvel honneur !"*

Votre honneur n'est pas d'avoir servi un prince : depuis la Révolution française ils n'ont plus d'importance. Il n'est pas, non plus, d'être un conservateur qui s'oppose aux évolutions de la société actuelle pour la faire survivre :

> *"…votre honneur n'est pas d'avoir servi un prince qu'importent encore les princes ! - ou bien d'être devenu le rempart de ce qui est, afin que ce qui est soit plus solide !"*

Il n'y a pas d'honneur à être un courtisan servile, prêt toute sa vie à applaudir ce que dit le souverain. Je ne loue pas, non plus, le fait qu'un esprit soi-disant saint ait conduit vos ancêtres, le peuple juif, en terre promise ; car dans ce pays où a poussé la Croix de Jésus, le pire de tous les arbres, il n'y a rien à louer et vous n'avez pas à être fiers d'appartenir au peuple élu :

> *"Ce n'est pas non plus qu'un esprit qu'ils appellent saint ait conduit vos ancêtres en des terres promises, que je ne loue pas ; car dans le pays où a poussé le pire de tous les arbres, la croix, - il n'y a rien à louer !"*

D'ailleurs, dans tous les pays où ce « Saint-Esprit » a conduit une procession de croyants - nécessairement des paysans ignorants, car eux seuls peuvent croire - cette procession était toujours précédée de leurs troupeaux de chèvres et d'oies, ainsi que de fous et de cinglés :

> *"Et, en vérité, quel que soit le pays où ce « Saint-Esprit » ait conduit ses chevaliers, le cortège de ses chevaliers était toujours précédé de chèvres, d'oies, de fous et de toqués !"*

Mes chers compagnons, vous ne devez pas perdre votre temps en souvenirs du passé de ce monde. C'est à un ailleurs, à un monde nouveau, que vous devez penser. Vous devez être des expulsés de tous les pays, notamment ceux de vos ancêtres, parce que vous dérangez partout avec vos prêches du surhomme :

> *"Ô mes frères ! ce n'est pas en arrière que votre noblesse doit regarder, mais au-dehors ! Vous devez être des expulsés de toutes les patries et de tous les pays de vos ancêtres !"*

Vous devez aimer le pays que vous aurez construit pour vos enfants, ce sera là votre nouvelle noblesse, un pays neuf où tout est à créer :

> *"Vous devez aimer le pays de vos enfants : que cet amour soit votre nouvelle noblesse, - le pays inexploré dans les mers lointaines, c'est lui que j'ordonne à vos voiles de chercher et de chercher encore !"*

Comme vos pères ont construit et habité un monde plein de défauts et de souffrances (monde dont ils niaient la vérité, qu'ils ne pouvaient supporter), vous en avez hérité. Vous devez donc éviter de le transmettre à vos enfants, pour qu'ils puissent habiter un monde nouveau, vous devez les délivrer de ce passé. Je vous apporte donc une nouvelle table des valeurs.

5.2.4.1.13 §13 - Le nihilisme

Nietzsche résume ici le nihilisme, avant d'exhorter ses disciples à profiter de la vie et à se débarrasser des tables de valeurs désespérantes qui empêchent les hommes actuels de le faire.

Etre nihiliste, c'est se dire que rien n'a de sens [93], qu'il n'y a pas de raison de vivre, que tout se vaut, que rien n'a de valeur, qu'aucun effort ne peut aboutir à un progrès parce qu'il est comme battre de la paille, il n'en sort que de la poussière :

> *"« Pourquoi vivre ? tout est vain ! Vivre - c'est battre de la paille ; vivre - c'est se brûler et ne pas arriver à se chauffer. »"*

Cette vision nihiliste du monde est considérée par certains comme de la sagesse ; et comme elle est vieille comme le monde, on la respecte. Le nihilisme étant contredit par la réalité d'une vie qu'on accepte telle qu'elle est, Nietzsche trouve une analogie entre cette contradiction et celle qui fait qu'en viticulture c'est la *pourriture noble* [106] du raisin qui permet d'en faire un bon vin :

> *"Ces bavardages vieillis passent encore pour de la « sagesse » ; […] c'est pourquoi on les honore davantage. La pourriture, elle aussi, rend noble."*

Les nihilistes sont des hommes qui craignent la vie parce qu'ils souffrent. Ils réagissent comme des enfants, qui craignent le feu parce qu'ils s'y sont brûlés. Ils ne voient pas que la vie mérite d'être vécue si on adopte des valeurs non falsifiées. Leur erreur est la même que certaines sagesses anciennes, qui n'ont pas vu que la vie peut être belle :

> *"Des enfants peuvent ainsi parler : ils craignent le feu, car le feu les a brûlés ! Il y a beaucoup d'enfantillage dans les vieux livres de la sagesse."*

Celui qui passe son temps à broyer du noir (à ruminer son désespoir) n'a pas le droit de se moquer de ceux qui se donnent du mal pour trouver du bonheur. Des fous

comme lui devraient être réduits au silence, parce qu'ils n'apportent rien au monde et découragent ceux qui seraient prêts à faire des efforts :

> *"Et celui qui bat toujours la paille, comment aurait-il le droit de se moquer lorsqu'on bat le blé ? On devrait bâillonner de tels fous ! Ceux-là se mettent à table et n'apportent rien, pas même une bonne faim : - et maintenant ils blasphèment : « Tout est vain ! »"*

Profiter de la vie a un sens. Débarrassez-vous des tables des valeurs des éternels mécontents !

5.2.4.1.14 §14 - Les hallucinés de l'arrière-monde

Zarathoustra évoque ici les deux faces du monde, la face apparente ou tout n'est que péché, méchanceté et souffrance, et la réalité où il y a un espoir.

Le peuple croit que les rares hommes qui ont l'esprit pur (qui ne pensent pas à pécher) ne voient pas les péchés des autres, car par angélisme ils ont tendance à tout pardonner : *"« Pour les purs, tout est pur »"*.

Mais Zarathoustra veut enseigner la réalité : certains hommes sont en fait des porcs, êtres impurs aux mauvaises intentions ; c'est pourquoi chacun d'eux voit ses propres défauts aussi chez les autres, qu'il voit porcs comme lui : *"pour les porcs, tout est porc"*.

Qu'un homme soit un exalté (porté aux sentiments élevés, nobles, et ayant les mêmes exigences pour les autres) ou qu'il soit un humble illettré, il verra les hommes toujours prêts à faire le mal : ces deux genres d'hommes ont l'esprit malpropre, particulièrement ceux qui cherchent constamment à voir le « monde vrai » derrière le monde apparent, *"les hallucinés de l'arrière-monde"* :

> *"Car tous ceux-là ont l'esprit malpropre ; surtout ceux qui n'ont ni trêve ni repos qu'ils n'aient vu le monde par-derrière, - ces hallucinés de l'arrière-monde !"*

Le monde a, comme l'homme, une face cachée. Mais ce n'est pas parce qu'on y voit beaucoup de mal (de la *"fange"*) que tout y est mal. Il y a toujours une réaction salutaire à tout ce mal, des forces sociales qui œuvrent pour améliorer la société :

> *"…le monde ressemble à l'homme, il a un derrière […] Il y a dans le monde beaucoup de fange […] mais ce n'est pas à cause de cela que le monde est un monstre fangeux ! […] le dégoût lui-même crée des ailes et des forces qui pressentent des sources !"*

Les hommes considérés comme les meilleurs (les hommes bons) sont eux-mêmes dégoûtants, puisqu'ils prêchent des valeurs inversées et un monde sans espoir, c'est-à-dire le nihilisme. Il faut donc que l'humanité surmonte le malheur qu'ils instaurent, en adoptant une nouvelle table des valeurs, en allant vers le surhomme :

> *"Les meilleurs ont quelque chose qui dégoûte ; et le meilleur même est quelque chose qui doit être surmonté !"*

Mes compagnons, il est bon qu'il y ait beaucoup de mal dans le monde, car c'est de la volonté de guérir ce mal que naîtra la salutaire évolution vers le surhomme !

5.2.4.1.15 §15 - Réagissez, ne vous laissez plus faire !

Dans ce texte, Zarathoustra plaide contre l'enseignement des hommes pieux qui croient en un « monde vrai », hommes qu'il considère comme des hallucinés de l'arrière-monde. Il reproche à leur religion d'inciter tous les hommes à subir sans se plaindre toutes sortes de brimades et de malheurs, car leurs souffrances dans ce monde seront suivies d'un bonheur éternel au Paradis. On se souvient de la célèbre phrase de Karl Marx : « La religion est l'opium du peuple ».

Zarathoustra rappelle les malheurs que les hommes subissent en se soumettant à la loi du plus fort. Il explique ensuite que les religieux leur ont appris à agir contre leur intérêt et leurs pulsions [4], ce qui est irrationnel :

> *« "Laissez donc le monde être le monde ! […] Laissez les gens se faire étrangler par ceux qui voudront, laissez-les se faire égorger, embrocher, tailler et écorcher […] Et ta propre raison, tu devrais l'étouffer et l'égorger ; car cette raison est de ce monde ; - ainsi tu apprendrais toi-même à renoncer au monde. »"*

Zarathoustra conclut par un ordre aux hommes qu'on peut résumer par :

> « Réagissez, ne vous laissez plus faire, ignorez l'enseignement de ceux qui nient les plaisirs du monde, débarrassez-vous de la table des valeurs de votre morale judéo-chrétienne ».

5.2.4.1.16 §16 - Assez de nihilisme !

Dans ce texte Zarathoustra fustige le nihilisme passif et explique comment en sortir. (Pour Nietzsche, ce nihilisme est la conséquence inéluctable de l'enseignement des religieux. Selon eux, on ne peut qu'être malheureux dans ce monde, inutile d'y chercher le bonheur.) Voici ce qu'en dit Zarathoustra.

A force d'apprendre ce qu'enseigne le christianisme, on se résigne à la souffrance et on désapprend tous les désirs violents ; on finit par perdre espoir d'améliorer sa triste situation ; rien ne vaut donc la peine d'un effort [93]. Voilà les valeurs hostiles à la vie apportées par le christianisme en remplacement des valeurs favorables des Anciens. Ces valeurs hostiles ont été proclamées partout par les gens sans espoir, les prêtres qui prêchent la dévalorisation de la vie au profit de la mort, ainsi que les tyrans. Rejetez-les, car elles constituent aussi un appel à la servilité :

> *« Qui apprend beaucoup, désapprend tous les désirs violents » […]. La sagesse fatigue, rien ne vaut la peine ; tu ne dois pas convoiter ! » […]. Brisez, ô mes frères, brisez même cette nouvelle table ! […] car voici, c'est aussi un appel à la servilité !"*

Zarathoustra utilise ensuite la métaphore de l'estomac qui digère pour expliquer que ces gens prêchent des valeurs hostiles à la vie parce qu'ils n'ont *pas appris* ou *pas compris* les valeurs favorables, et la nécessité d'accepter le monde comme il est au lieu d'en inventer une version falsifiée. Son discours est métaphorique : ils ont mal mangé et se sont gâté l'estomac :

> *"Ils ont mal appris et ils n'ont pas appris les meilleures choses, tout trop tôt et tout trop vite : ils ont mal mangé, c'est ainsi qu'ils se sont gâté l'estomac, - car leur esprit est un estomac gâté : c'est lui qui conseille la mort ! Car, en vérité, mes frères, l'esprit est un estomac."*

Zarathoustra rappelle la réalité de la vie : c'est une source de joie pour les hommes forts et sains, une source de souffrance pour les hommes faibles et malades :

> *"La vie est une source de joie : mais pour celui qui laisse parler son estomac gâté, le père de la tristesse, toutes les sources sont empoisonnées."*

La connaissance est source de joie pour qui sait en profiter et a la force de le faire, car elle apporte de nombreuses possibilités d'action. Mais l'homme qui manque de force ne peut prendre d'initiative, il se laisse balloter par le monde alentour ; il finit par se décourager de ne rien pouvoir faire, se demande comment il en est arrivé à sa triste situation, puis conclut que tous ses choix auraient eu le même résultat, c'est-à-dire que sa vie n'a pas de sens [93] ; il est en plein nihilisme passif :

> *"Connaître : c'est une joie pour celui qui a la volonté du lion. Mais celui qui est fatigué est sous l'empire d'une volonté étrangère, toutes les vagues jouent avec lui. Et c'est ainsi que font tous les hommes faibles : ils se perdent sur leurs chemins. Et leur lassitude finit par demander : « Pourquoi avons-nous jamais suivi ce chemin ? Tout est égal ! »*

Les hommes faibles qui sont des nihilistes passifs sont rassurés quand l'opinion publique pense comme eux et prêche la soumission à l'autorité :

> *"C'est à eux qu'il est agréable d'entendre prêcher : « Rien ne vaut la peine ! Vous ne devez pas vouloir ! » Cela cependant est un appel à la servilité."*

Zarathoustra dit alors à ses disciples qu'il apporte un espoir en prêchant le surhomme : un espoir de liberté, de création d'un monde meilleur en remplacement du monde actuel. Ils doivent donc apprendre de lui - et de lui seul - les valeurs favorables à la vie.

5.2.4.1.17 §17 - Aux faux suicidaires qui sont de vrais paresseux

Nietzsche se moque dans ce texte des hommes qui se disent fatigués de la vie, mais n'osent pas se suicider parce qu'en fait ils l'aiment. Voici le discours de Zarathoustra.

La *"barque"* pour traverser le Styx (fleuve qui sépare la Terre des Enfers dans la mythologie grecque) est toujours prête pour emmener les décédés de l'autre côté : on peut choisir de mourir à tout moment. Et comme nul ne sait ce qu'il y a vraiment aux Enfers on peut craindre que ce soit le *"néant"*, qu'après la mort l'homme n'existe plus et ne laisse rien derrière lui ; c'est pourquoi le mot *Styx* exprimait en grec le frisson de peur de la mort. Qui donc ose se suicider (*"s'embarquer vers ce « peut-être » ?"*)

Zarathoustra constate que les hommes qui se disent *"fatigués du monde"* ne sont pas prêts à *"s'embarquer sur la barque de la mort"*, c'est-à-dire à quitter la vie avant leur mort naturelle ; il a toujours vu en eux des hommes désireux de vivre qui se complaisent dans l'affirmation de leur fatigue de la vie.

Zarathoustra s'adresse à ces hommes :

> « Vous faites la moue (*"lèvre pendante"*) face à l'idée de mourir, vous avez envie de vivre encore un peu. Il y a dans votre regard un petit reste de joie terrestre. »
>
> (Voir l'exemple de Lamartine [115])

La vie sur terre a du bon, avec des choses utiles et des choses agréables : *"c'est pourquoi il faut aimer la terre."* Mais vous qui prétendez être fatigués du monde et vous complaisez dans l'oisiveté, il faudrait vous battre pour vous rendre actifs.

> *"Car si vous n'êtes pas des malades et des créatures usées, dont la terre est fatiguée, vous êtes de rusés paresseux ou bien des jouisseurs, des chats gourmands et sournois."*

Et si vous ne voulez pas d'une vie active et joyeuse, vous n'êtes d'aucune utilité, vous devez disparaître. Car j'enseigne qu'il ne faut pas soigner les incurables : *"disparaissez donc !"*

Il faut plus de courage pour mettre un terme à une expérience agréable que pour en entreprendre une nouvelle.

5.2.4.1.18 §18 - Des mérites différents de la fatigue et de la paresse

La fatigue due à l'effort et la paresse produisent toutes deux le même effet visible : l'inactivité. Mais comme elles ont des valeurs morales différentes, il faut les comprendre et les traiter de façon différente.

Un homme peut être dans un état de grande faiblesse physique ou psychologique et s'arrêter tout près de son but, par épuisement. On peut le porter jusqu'à ce but qu'il ne peut plus atteindre seul, mais il vaut mieux le laisser se reposer jusqu'à ce qu'il ait retrouvé ses forces.

Mais il y a aussi des paresseux, inactifs par vocation, qui vivent aux crochets des actifs. En économie on les appelle des *profiteurs* ou des *exploiteurs* ; en littérature et dans la société, où *ils s'attribuent les mérites des créateurs* en se faisant passer pour *"cultivés"*, il faut les dénoncer pour qu'on ne les confonde pas avec ceux qui créent à la sueur de leur front.

5.2.4.1.19 §19 - Les parasites des hommes forts

Dans ce texte Nietzsche met en garde ses compagnons et les hommes qu'ils auront convaincu d'évoluer avec eux vers le surhomme, contre un danger inhérent au dépassement de soi : offrir prise à des parasites qui exploiteront leurs faiblesses.

En voulant créer le monde nouveau du surhomme, Zarathoustra et ses disciples agissent en hommes forts, leur volonté de puissance s'exprime avec une grande intensité. Tous n'ont pas la même force, certains peuvent aller plus loin que d'autres dans leur changement de table des valeurs, et plus le niveau d'évolution ainsi atteint est élevé, moins on trouve de gens qui l'ont atteint.

Le processus d'évolution d'un homme vers des valeurs nouvelles est un *dépassement de soi* qui comporte nécessairement une prise de risque : l'homme risque d'adopter intellectuellement des valeurs nouvelles, alors que sa culture continue à le faire choisir selon des valeurs anciennes. Cette ambivalence peut entraîner des comportements incohérents ou contradictoires, vulnérabilités dont des hommes mal intentionnés (des parasites) peuvent profiter.

Zarathoustra met donc en garde ses disciples contre ces vulnérabilités, parce qu'elles permettraient aux parasites de les accompagner vers la société du surhomme, qu'ils ne peuvent que parasiter avec leurs valeurs falsifiées. Et plus un homme monte haut, plus il se dépasse et plus il devient vulnérable aux parasites.

Zarathoustra décrit alors des caractéristiques des processus de changement de table des valeurs suivis par les hommes forts, pour que ses disciples voient plus clairement les processus à risques :

- Les changements de valeurs les plus rapides, les plus volontaristes, les plus irréfléchis, ceux qui dans l'enthousiasme de la force ignorent le plus les risques :

  "L'âme la plus vaste qui peut courir, au milieu d'elle-même s'égarer et errer le plus loin, celle qui est la plus nécessaire, qui se précipite par plaisir dans le hasard"

- Les actions d'un homme dont les pulsions sont les plus fortes : un homme qui vit intensément et sans réfléchir (de manière dionysiaque [8]), veut posséder et satisfaire ses désirs :

  "L'âme qui est, qui plonge dans le devenir ; l'âme qui possède, qui veut entrer dans le vouloir et dans le désir"

- Les remplacements volontaristes de valeurs anciennes par des nouvelles très différentes d'elles, les passages de la sagesse à la folie dionysiaque ou idéologique :

  "L'âme qui se fuit elle-même et qui se rejoint elle-même dans le plus large cercle ; l'âme la plus sage que la folie invite le plus doucement"

- Les actions les plus individualistes, les plus ambitieuses, les plus égoïstes, d'un homme qui en toutes choses voit à la fois le pour et le contre.

Comment un homme si fort qu'il agit ainsi ne laisserait-il pas des vulnérabilités à la portée de parasites ?

Exemple

Paul a été élevé dans la foi catholique et a fréquenté une école libre où il a été un élève brillant. Il y a rencontré Pierre, qui est devenu son ami. Tous deux sont très proches, unis par une véritable complicité, mais ils se perdent de vue pendant leurs études supérieures.

Paul a vingt-six ans lorsque son père est licencié par son entreprise suite à une absorption par une multinationale. Il ressent profondément l'injustice faite à son père, qui s'est dépensé corps et âme pendant dix-huit ans dans sa société avant d'en être jeté comme on jette un objet devenu inutile. Il entre en politique, il adhère à un parti de gauche dans lequel son enthousiasme militant impressionne ; au bout de trois ans, il se voit confier des responsabilités, fait de nombreux discours et devient très connu dans sa ville.

Aux élections municipales suivantes, Paul fait savoir qu'il compte se présenter à la tête d'une liste socialiste, et commence à faire campagne. Pierre entend alors parler de lui, reprend contact et l'invite à déjeuner. Pierre n'est pas socialiste, il ne s'est même jamais intéressé à la politique, mais il fait le pari que son ami réussira et décide d'essayer de réussir dans son sillage. En déjeunant, Pierre tient à Paul un discours politique de gauche enflammé : la sympathie retrouvée aidant, Paul lui propose de le prendre sur sa liste. Cette liste remporte les élections, Paul devient

maire de sa ville et fait de Pierre son adjoint chargé d'un grand programme de rénovation urbaine.

Pierre gère donc des marchés publics d'un coût considérable. Il se débrouille avec les fournisseurs pour toucher des pots de vin en échange de certaines passations de marchés, avec la complicité d'autres membres du conseil municipal. Il a donc trahi la confiance de Paul pour se remplir les poches, c'est un *parasite* que Paul a entraîné avec lui en souvenir de leur sympathie d'adolescents et en faisant confiance à un discours socialiste. Le militantisme de Paul l'a rendu vulnérable à une exploitation de son talent politique par un ami sans scrupule.

5.2.4.1.20 §20 - Accompagner la mort de Dieu

Ce texte est un complément à la thèse nietzschéenne de la mort de Dieu. Pour Nietzsche, on ne peut se contenter de constater que notre culture [2] actuelle est de plus en plus athée ; il faut continuer le combat contre les croyants et contre les valeurs que le christianisme nous a inculquées depuis des siècles, parce qu'elles sont intériorisées dans notre morale et implicites dans nos lois.

Nietzsche résume cette idée en écrivant que *"ce qui tombe"* (la morale et les lois d'inspiration chrétienne) doit malgré tout être *"poussé"*, pour tomber plus vite, pour être plus vite oublié. Il ne faut pas se contenter de voir s'affaiblir la morale chrétienne, il faut la combattre pour la faire rejeter par les Européens.

Avec la mort de Dieu, la morale chrétienne est devenue inutile et même impossible. Pour Nietzsche, c'est comme s'il existait une volonté de puissance qui entraîne son rejet, une nécessité historique ; et dans sa chute, elle entraîne les hommes qui la prêchent dans notre société actuelle, les *"hommes bons"* ennemis de Nietzsche :

> *"Connaissez-vous la volupté qui précipite les roches dans des profondeurs à pic ! - Ces hommes d'aujourd'hui : regardez donc comme ils roulent dans mes profondeurs !"*

Nietzsche fait donc dire à Zarathoustra, s'adressant à ses disciples, qu'il est un prophète d'un meilleur monde, celui du surhomme, et qu'ils doivent prêcher le même message. Et s'ils tombent sur un homme réfractaire à cet enseignement, ils doivent au moins l'entraîner vers le désespoir qui le mènera peut-être au suicide.

5.2.4.1.21 §21 - Dans une démocratie capitaliste, ne vous mêlez de rien !

Dans ce texte Nietzsche s'exprime directement, sans faire parler Zarathoustra. Voici une interprétation de son propos.

J'aime les braves, mais un brave doit bien choisir ses ennemis. Il y a parfois plus de bravoure à s'abstenir de participer à un combat qu'à s'y lancer : cela permet de se réserver pour un ennemi plus digne d'être combattu. On reconnaît un tel ennemi à son caractère haïssable, pas à ce qu'il est méprisable : seule la haine mérite le combat :

> *"…il faut que vous soyez fiers de votre ennemi…"*

Ce bref conseil a deux sens :

- Un « maître », homme fort, souhaite que ses ennemis aussi soient forts, pour qu'il ait du mérite à les combattre et peut-être à les vaincre.
  Corneille dit cela en vers dans *Le Cid*.

- L'existence d'ennemis forts est indispensable à un homme ou à un peuple pour qu'il conserve et développe sa propre force : en l'absence d'ennemis valeureux et fermes sur leurs convictions on finit par se laisser aller, par s'affaiblir.

  Cette vérité s'impose même dans le cas d'ennemis politiques, philosophiques ou religieux : un homme doit en avoir qui sont intelligents et ont des arguments convaincants, pour être *obligé* de trouver des arguments à même de prévaloir. Ainsi, par exemple, l'Eglise est un bon ennemi pour les athées militants comme Nietzsche : elle a mis au point un système de dogmes si convaincants qu'il a séduit des millions de gens ; elle a défendu ses idées si fermement que le christianisme perdure depuis deux mille ans malgré ses valeurs mensongères, ses illusions, son « monde vrai » et le nihilisme qu'elle induit.

Il faut ignorer avec mépris la canaille des politiciens qui sévit dans une démocratie, malgré le bruit médiatique qu'elle sait si bien générer en parlant du peuple et des nations. Il faut ignorer les choix « pour » ou « contre » qu'ils proposent : dans leur discours il y a en même temps des choses justes et des choses injustes, et celui qui les écoute ne peut qu'en être irrité :

> *"Gardez vos yeux de leur « pour » et de leur « contre » ! Il y a là beaucoup de justice et d'injustice : celui qui est spectateur se fâche."*

Pour Nietzsche toutes les attitudes politiques se valent, car aucune ne permet à un homme d'imposer son point de vue : il est aussi inefficace d'ignorer la politique que de commettre des attentats aveugles (point de vue nihiliste). C'est pourquoi le mieux pour un homme est de mener la vie qu'il veut, à l'écart de la société, et de ne pas participer à ses luttes politiciennes ; il n'y a guère d'espoir pour cette société :

> *"Être spectateur et frapper dans la masse - c'est tout un : c'est pourquoi allez-vous-en dans les forêts et laissez reposer votre épée ! Suivez vos chemins ! Et laissez le peuple et les nations suivre les leurs ! - des chemins obscurs, en vérité, où nul espoir ne scintille plus !"*

Dans ce monde l'argent est roi, peu importe la manière de l'acquérir : on a des valeurs d'épicier. Le temps des rois, où l'honneur, le respect et la grandeur comptaient est passé ; le peuple au pouvoir dans le monde actuel ne mérite pas de roi, car il n'attache de prix ni à l'honneur ni au respect :

> *"Que l'épicier règne, là où tout ce qui brille - n'est plus qu'or d'épicier ! Ce n'est plus le temps des rois : ce qui aujourd'hui s'appelle peuple ne mérite pas de roi."*

D'ailleurs les pays ont les mêmes valeurs que les épiciers : chacun s'empare sans scrupule de tout ce qu'il peut ; il épie et imite ses voisins, au lieu de développer sa culture propre ou de conquérir ces voisins :

> *Regardez donc comme ces nations imitent maintenant elles-mêmes les épiciers : elles ramassent les plus petits avantages dans toutes les balayures ! Elles s'épient, elles s'imitent, - c'est ce qu'elles appellent « bon voisinage ». Ô bienheureux temps, temps lointain où un peuple se disait : « C'est sur d'autres peuples que je veux être - maître ! »"*

Car les pays les plus puissants - militairement ou économiquement - veulent et doivent dominer les autres ; lorsqu'un pays n'a pas cette volonté-là, il ne vaut pas grand-chose.

Critique

Dans ce texte Nietzsche fait l'apologie des valeurs de grandeur, honneur et force. Il fustige la loi économique d'Adam Smith [47] qui veut que chaque acteur économique (personne, entreprise, état…) agisse dans son propre intérêt financier.

> Il devrait pourtant savoir que le profit est indispensable pour former du capital, qui est indispensable aux investissements d'un particulier, d'une entreprise ou d'une collectivité. Lui qui se moque des épiciers, voudrait-il qu'ils travaillent bénévolement ? Et de quoi vivraient-ils, eux et leur famille ? Et s'il n'y avait pas de commerce chacun devrait produire tout ce dont il a besoin : les philosophes devraient produire leur blé, tisser de quoi faire leurs vêtements, etc.; où trouveraient-ils le temps de philosopher et de se moquer des épiciers ?

Nietzsche a ici un discours anticapitaliste et des valeurs du XVIIe siècle comme Corneille, ainsi qu'une attitude si pessimiste qu'elle confine au nihilisme.

5.2.4.1.22 §22 - De la ruse et de la rapacité de l'homme

Ce court texte complète le précédent avec un argument : la difficulté et la souffrance sont indispensables pour devenir plus fort. En voici une interprétation.

Si les hommes pouvaient vivre sans travailler ils seraient bien malheureux, car ils n'auraient pas de sujet de mécontentement. Sous-entendu : une vie sans sujet de mécontentement ne justifie aucun effort, donc aucune expression de la volonté de puissance ; une telle vie interdit donc le bonheur.

> *"Si ceux-ci - avaient le pain gratuit, malheur à eux ! Après quoi crieraient-ils ?"*

De quoi les hommes pourraient-ils parler sinon des problèmes de leur vie ? Il faut donc qu'ils en aient pour ne pas mourir d'ennui !

> *"De quoi s'entretiendraient-ils si ce n'était de leur entretien ? et il faut qu'ils aient la vie dure !"*

Les hommes sont des prédateurs : dans tout travail ils dépouillent quelque chose ou quelqu'un ; dans tout profit il y a de la ruse. Pour devenir des prédateurs plus efficaces et plus rusés il faut donc qu'ils y soient contraints, donc que leur vie soit dure :

> *"Ce sont des bêtes de proie : dans leur « travail » - il y a aussi du rapt ; dans leur gain - il y a aussi de la ruse ! C'est pourquoi il faut qu'ils aient la vie dure ! Il faut donc qu'ils deviennent de meilleures bêtes de proie, plus fines et plus rusées"*

La phrase suivante contient une causalité inversée, un de ces paradoxes que Nietzsche affectionne :

> *"L'homme est la meilleure bête de proie. […] c'est pourquoi, de tous les animaux, l'homme a eu la vie la plus dure."*

> On peut soutenir à la rigueur que c'est parce que l'homme est l'animal le plus sensible affectivement (à cause de son imagination) qu'il a le plus souffert des difficultés de sa vie, ce qui l'a motivé pour devenir le meilleur prédateur…

Plus l'homme a de pouvoir, plus il a de réussite, et plus il veut du pouvoir et de la réussite. C'est pourquoi s'il pouvait voler comme un oiseau, il désirerait aussi être un prédateur d'oiseaux.

5.2.4.1.23 §23 - Pas de fonction humaine sans dimension artistique

L'espèce humaine a des fonctions. Exemples : l'homme est apte à la guerre et la femme à enfanter ; et tous deux sont aptes à danser, c'est-à-dire à se divertir. Chaque jour de la vie où une personne n'a pas eu de plaisir est un jour perdu, car il ne reviendra jamais. Il faut donc se donner du plaisir chaque jour, par exemple en dansant.

Il faut aussi que toute affirmation ait une dimension comique, pour qu'on s'en réjouisse en riant. A défaut, elle doit nous paraître fausse.

Nietzsche donne là des exemples de Gai savoir.

5.2.4.1.24 §24 - Conseils matrimoniaux

Nietzsche, qui n'a jamais réussi à se marier, donne dans ce texte des conseils matrimoniaux. Voici ce qu'il dit.

Le mariage est une chose sérieuse, une source possible de déceptions ; il faut donc bien réfléchir avant de se marier pour ne pas risquer de rompre plus tard. D'ailleurs il vaut mieux rompre un mariage que vivre une union où l'on doit subir le malheur ou le mensonge.

Je trouve que les conjoints des couples mal assortis devenaient aigris et désagréables avec leur entourage. Il faudrait que les conjoints de bonne foi disent soit : « Nous nous aimons, faisons en sorte que cela dure ! », soit : « Notre mariage est-il une erreur ? », soit « Faisons un essai de vie commune pour voir si nous pouvons conclure une union durable ». Voilà ce que je conseille aux gens de bonne foi, car c'est le seul conseil conforme à mon amour du surhomme et des temps futurs.

Et Nietzsche conclut en rappelant la Genèse 35 : 11 : « Sois fécond, et multiplie : une nation et une multitude de nations naîtront de toi », sous la forme : « Avoir des enfants ne suffit pas, il faut les élever dans une famille dont les parents sont mariés. »

5.2.4.1.25 §25 - De l'évolution des civilisations

Voici les réflexions de Nietzsche sur l'émergence d'une civilisation nouvelle.

Celui qui connaît l'histoire des civilisations (comme Nietzsche pense la connaître) finit par chercher la cause leur évolution. Le temps est proche où une nouvelle civilisation s'installera. Il y aura une révolution (*"le tremblement de terre"*) qui détruira les institutions (*"sources"*) caduques. Il faudra les remplacer, créer des institutions nouvelles :

"Celui qui a acquis l'expérience des anciennes origines finira par chercher les sources de l'avenir et des origines nouvelles. Ô mes frères, il ne se passera plus beaucoup de temps jusqu'à ce que jaillissent de nouveaux peuples, jusqu'à ce que de nouvelles sources mugissent dans leurs profondeurs. Car le tremblement de terre - c'est lui qui enfouit bien des fontaines et qui crée beaucoup de soif : il élève aussi à la lumière les forces intérieures et les mystères. Le tremblement de terre révèle des sources nouvelles. Dans le cataclysme de peuples anciens, des sources nouvelles font irruption."

La révolution fera surgir des leaders, des créateurs d'institutions autour desquels le peuple se rassemblera pour essayer de construire une société nouvelle :

"Et celui qui s'écrie : « Regardez donc, voici une fontaine pour beaucoup d'altérés, un cœur pour beaucoup de langoureux, une volonté pour beaucoup d'instruments » : - c'est autour de lui que s'assemble un peuple, c'est-à-dire beaucoup d'hommes qui essayent."

Dans cette société nouvelle les institutions tenteront d'instaurer deux classes d'hommes : les aristocrates qui commandent et les esclaves qui obéissent ; hélas, cela se fera avec beaucoup de tâtonnements, d'essais et d'erreurs.

L'évolution de la civilisation est une longue lutte, voilà ce que j'enseigne, une lutte de domination ; une lutte et non un « contrat » librement conclu comme celui dont rêvait Rousseau [29b]. Les paroles de Rousseau sont celles d'un lâche, qui ne veut pas reconnaître que la création et l'évolution d'une société se font par la violence et la domination.

5.2.4.1.26 §26 - Les bons, les justes et Jésus

Ce discours de Zarathoustra est une autre attaque des bons et des justes, notamment dans leurs rapports avec Jésus. Voici ce que dit Zarathoustra.

Les bons et les justes bloquent toute évolution des valeurs de l'humanité. Ils n'ont pas besoin de valeurs nouvelles, puisqu'ils détiennent la vérité qu'ils ont intériorisée ; et ils maudissent et combattent tout homme qui, comme Jésus, prêche une vérité nouvelle :

"Ô mes frères ! où est le plus grand danger de tout avenir humain ? N'est-ce pas chez les bons et les justes ? - chez ceux qui parlent et qui sentent dans leur cœur : « Nous savons déjà ce qui est bon et juste, nous le possédons aussi ; malheur à ceux qui veulent encore chercher sur ce domaine ! »"

Quel que soit le mal que peuvent faire les méchants aristocrates que les hommes rendent responsables de leurs souffrances, les bons et les justes qui prêchent des valeurs inversées, la résignation et la soumission des hommes, font encore plus de mal :

"Et quel que soit le mal que puissent faire les méchants : le mal que font les bons est le plus nuisible des maux !"

Et quel que soit le mal que font ceux qui mentent en affirmant que notre monde ne peut être que souffrances, les bons et les justes font encore plus de mal :

"Et quel que soit le mal que puissent faire les calomniateurs du Monde ; le mal que font les bons est le plus nuisible des maux !"

Jésus a compris les valeurs que les bons et les justes ont au fond de leur cœur ; il a dit : « Ce sont des pharisiens » [69] ; mais personne ne le comprit, pas même les bons et les justes si imbus de leurs certitudes :

> *"O mes frères, un jour quelqu'un a regardé dans le cœur des bons et des justes et il a dit : « Ce sont des pharisiens. » Mais on ne le comprit point. Les bons et les justes eux-mêmes ne devaient pas le comprendre : leur esprit est prisonnier de leur bonne conscience. La bêtise des bons est une sagesse insondable."*

A vrai dire, les bons et les justes n'avaient pas le choix : ils *devaient* se comporter en pharisiens et crucifier Jésus ; car en apportant les valeurs nouvelles du christianisme il mettait en danger leur domination :

> *"Mais ceci est la vérité : il faut que les bons soient des pharisiens, - ils n'ont pas de choix ! Il faut que les bons crucifient celui qui s'invente sa propre vertu."*

Mais un autre homme (Zarathoustra) les perça à jour en demandant : *"« Qui haïssent-ils le plus ? »"* Et il répondit à sa propre question en se désignant lui-même, en tant que créateur d'un monde nouveau et briseur des vieilles tables des valeurs :

> *"C'est le créateur qu'ils haïssent le plus : celui qui brise des tables et de vieilles valeurs, le briseur, - c'est lui qu'ils appellent criminel."*

Les bons et les justes traitent Zarathoustra de criminel, car il détruit leurs valeurs, des valeurs qu'ils ne peuvent remplacer par des nouvelles, faute d'être créatifs. Ils sont responsables de la fin de leur propre morale (la mort de Dieu), eux qui crucifient Jésus, l'apporteur de valeurs nouvelles. Ce faisant, ils sacrifient l'avenir de leur société à leur profit, ils le crucifient comme ils ont crucifié Jésus ; ils sont toujours *"le commencement de la fin"*.

5.2.4.1.27 §27 - Les bons, les justes et le « dernier homme »

Zarathoustra demande à ses compagnons s'ils ont retenu ce qu'il a dit à propos du « dernier homme », s'ils savent que les bons et les justes sont le plus grand danger pour l'avenir des hommes. Et il exhorte ses compagnons à anéantir les bons et les justes.

5.2.4.1.28 §28 - Première exhortation des disciples

Ainsi parlait Zarathoustra à ses disciples :

> « Vous avez peur de la mission que je vous ai confiée ? Mais elle n'a commencé que lorsque je vous ai dit de briser les *"hommes bons"* et leurs tables des valeurs. Et ce n'est que maintenant que l'homme réalise l'évolution qui arrive, qu'il en a peur, qu'il est dégoûté de son état actuel, qu'il désire l'avenir.
>
> Les *"hommes bons"* vous ont trompé avec leurs valeurs inversées, leurs illusions et leurs fausses certitudes ; vous êtes nés dans leurs mensonges, vous vous y êtes abrités du monde apparent ; les *"hommes bons"* ont falsifié toute la morale jusqu'à ses principes.
>
> Mais moi j'ai découvert en même temps la civilisation des hommes et celle de leur avenir, à laquelle vous devez maintenant m'aider à les faire accéder ! Avancez sans hésiter vers ce but, mes frères, et sans détour : la transition des hommes vers leur avenir est pleine d'embûches, beaucoup ont besoin de votre aide pour les surmonter.

Ne vous laissez pas arrêter par l'habitude de fidélité à votre pays. Nous voulons aller vers une civilisation sans frontières, celle de nos enfants ; c'est notre brûlant désir ! »

5.2.4.1.29 §29 - Deuxième exhortation des disciples

Zarathoustra poursuit :

« Le charbon et le diamant sont faits du même carbone pur. De même que le charbon s'étonne d'être moins dur que le diamant, je m'étonne de votre faiblesse, de vos hésitations, de vos reculades, car vous êtes hommes comme moi. Pourquoi manquez-vous tant de vision enthousiaste de la destinée ?

Si vous ne voulez pas être le fer de lance inexorable du destin, comment pourriez-vous un jour accomplir votre mission avec moi ? Si vous n'avez pas la dureté sans faille qu'il faut pour détruire et imposer, comment pourriez-vous créer avec moi le monde du surhomme ?

Car les créateurs sont durs, inflexibles. Vous devez trouver un immense bonheur à modeler l'avenir pour des siècles, à y laisser votre empreinte, à la graver pour des millénaires de temps à venir comme une signature sur le bronze le plus dur.

O mes frères : voici la nouvelle valeur qui doit vous inspirer : Devenez durs ! »

5.2.4.1.30 §30 - Prière finale de Zarathoustra avant d'aller accomplir sa mission

Dans ce texte poétique Zarathoustra implore sa volonté comme si elle était une personne. Il demande à sa volonté de lui donner la force nécessaire pour vaincre les immenses difficultés de sa mission d'amener l'humanité au soleil d'un avenir radieux. Il considère que sa volonté est une volonté de puissance, une nécessité.

6. Références et définitions

6.1 Principaux textes de référence utilisés

1. Friedrich Nietzsche - *Œuvres* (complètes sauf les Fragments posthumes et *"La volonté de puissance"*. Environ 3100 pages en 2 tomes - Robert Laffont 2008-2009) - Cet ouvrage (coût : 65€) a un intérêt considérable pour qui étudie l'œuvre de Nietzsche : il contient un index des noms et des notions très complet (près de 200 pages), ainsi que de nombreuses notes explicatives. C'est de lui que j'ai tiré la majeure partie des citations de Nietzsche que j'ai utilisées.

2. Professeur Simone MANON - *Dieu est mort disait Nietzsche. Quel est le sens de cette affirmation ?* http://www.philolog.fr/dieu-est-mort-disait-nietzsche-quel-est-le-sens-de-cette-affirmation/ - Je recommande la lecture de ce texte clair, écrit par une professionnelle de l'enseignement de la philosophie.

3. Professeur Patrick WOTLING - *Le vocabulaire de Friedrich Nietzsche* (Ellipses)

4. Professeur Patrick WOTLING - *Nietzsche et le problème de la civilisation* (PUF 2009) - Un bon texte pédagogique sur la philosophie de Nietzsche. Je le recommande.

5. Professeur Patrick WOTLING (traducteur) - *Le Gai savoir* (Flammarion, édition revue et augmentée en 2007)

6. Professeur Daniel PIMBÉ - *Nietzsche* (Hatier 1997) Un excellent ouvrage, concis et clair, disponible gratis sur le site PhiloSophie à la page http://www.ac-grenoble.fr/PhiloSophie/file/nietzsche_pimbe.pdf

7. Charles DARWIN - *De l'origine des espèces* (1859) (disponible gratis en français à l'adresse http://www.danielmartin.eu/Arg/Darwin.pdf).

8. Professeur Eric BLONDEL - *Prolégomènes à une lecture philologique de Nietzsche* - http://www.philopsis.fr/IMG/pdf_nietzsche_blondel_proleg.pdf

9. Professeur Jean GRANIER - *Nietzsche* (PUF - Que sais-je - 9e édition, 2010)

10. Friedrich Nietzsche - "*La volonté de puissance"* (2 tomes, Gallimard 1995-2009)

11. Friedrich Nietzsche - *"L'origine de la tragédie"* (1872) aussi appelé *"La naissance de la tragédie"*. Traduction de J. Marnold et J. Morland en 1906 http://www.ebooksgratuits.com/pdf/nietzsche_origine_de_la_tragedie.pdf

12. Friedrich Nietzsche - *"La Volonté de puissance"* Traduit par Henri Albert www.thule-italia.net/sitofrancese/Libri/Nietzsche.pdf

13. Friedrich Nietzsche - Fragments posthumes (Colli et Montinari) Tomes V, IX, X, XI, XII, XIII, XIV (7 volumes, environ 4000 pages - Gallimard)

14. Dictionnaire : *Trésor de la Langue Française informatisé* (CNRS éditions) Définitions de l'Académie française des XIXe et XXe siècles

6.2 Notes

[1] Textes de Daniel MARTIN cités

Le symbole § désigne un nom de paragraphe

[1a] Texte : *Principes de logique : causalité, homogénéité, raison suffisante, etc*.
http://www.danielmartin.eu/Philo/CausalitePPS.pdf (31 pages)
(1ère partie de l'introduction au livre ci-dessous)

[1b] Texte : *Hasard, chaos et déterminisme : les limites des prédictions*
http://www.danielmartin.eu/Philo/Resume.pdf (57 pages)
(2e partie de l'introduction au livre ci-dessous)

[1c] Livre : *Le déterminisme étendu pour mieux comprendre et prévoir - Un pont entre science et philosophie pour la pensée rationnelle*
http://www.danielmartin.eu/Philo/Determinisme.pdf (568 pages)

[1c1] § Etre intelligent, déterminisme et prévisibilité
http://www.danielmartin.eu/Philo/Determinisme.htm#PartiellementDeterministe

[1c2] § Equité, confiance, coopération et déterminisme psychologique
http://www.danielmartin.eu/Philo/Determinisme.htm#DeterminismePsychologique

[1c3] § Le rationalisme critique de Karl Popper
http://www.danielmartin.eu/Philo/Determinisme.htm#Popper

[1c4] § Déterminisme scientifique et obstacles à la prédiction
http://www.danielmartin.eu/Philo/Resume.htm#ObstaclesPrediction
§ Résumé des cas d'imprédictibilité
http://www.danielmartin.eu/Philo/Determinisme.htm#ResumeCas

[1c5] § Axiomatique : définitions et applications
http://www.danielmartin.eu/Philo/Determinisme.htm#R67

[1c6] § Définition et promesses du déterminisme philosophique
http://www.danielmartin.eu/Philo/Determinisme.htm#RDtmPhilosophique

[1d] Texte : L'enseignement victime de l'idéologie
http://www.danielmartin.eu/Enseignement/Enseignement-Victime.htm

[1e] Livre : *La démocratie malade des médias - Nous votons sans savoir* (2006)
http://www.danielmartin.eu/Livre/meddem.pdf

[1f] § Matérialisme et spiritualisme : définitions
http://www.danielmartin.eu/Philo/Determinisme.htm#DefinitionsMaterialismeSpiritualisme

[1g] Texte : *Valeurs perdues, bonheur perdu : pourquoi notre société déprime (Sociologie de la sinistrose française)* (2009)
http://www.danielmartin.eu/Cours/Sinistrose.pdf
Texte : *La société de défiance : comment le modèle français s'autodétruit* (2009) - http://www.danielmartin.eu/Cours/SocieteDefiance.pdf

[1h] § Faiblesse des preuves ontologiques
http://www.danielmartin.eu/Philo/Determinisme.htm#Thalers

[1j] § Le « principe anthropique »
http://www.danielmartin.eu/Philo/Determinisme.htm#Anthropique

[1k] § Une contradiction fondamentale qui explique la volonté de prouver l'existence de Dieu
http://www.danielmartin.eu/Philo/Determinisme.htm#ContradictionProvidence

[1m] Texte : *Le coût ahurissant des centres éducatifs fermés*
http://www.danielmartin.eu/Politique/Centres-Educatifs-Fermes.htm

[1n] Texte : *Principes de logique : causalité, homogénéité, raison suffisante, etc*.
§ Principe de raison suffisante
http://www.danielmartin.eu/Philo/CausalitePPS.htm#PpeRaisonSuffisante

[1p] Texte : *Le mythe de la « moralisation du capitalisme »*
http://www.danielmartin.eu/Cours/Crise.htm#MoralisationCapitalisme
[1q] § La preuve téléologique (de l'existence d'un Dieu créateur)
http://www.danielmartin.eu/Philo/Determinisme.htm#PreuveTeleologique et
§ Faiblesse de la preuve téléologique
http://www.danielmartin.eu/Philo/Determinisme.htm#ErreurFinalisme ;
Définition de la téléologie : [10].
[1r] § Les preuves cosmologiques
http://www.danielmartin.eu/Philo/Determinisme.htm#PreuveCosmologique
§ Faiblesse des preuves ontologiques
http://www.danielmartin.eu/Philo/Determinisme.htm#Thalers
[1s] § Modélisation des systèmes complexes, notamment ceux du vivant
http://www.danielmartin.eu/Philo/Determinisme.htm#ModelisSystComplexe
[1t] § Renouvellement naturel des produits : création et destruction d'emplois
http://www.danielmartin.eu/Cours/Cours-Economie.htm#RenouvellementNaturelDesProduits
[1u] § Etat quantique d'un système
http://www.danielmartin.eu/Philo/Determinisme.htm#EtatQuantique
[1v] Texte : *La trompeuse parabole de la femme adultère*
http://www.danielmartin.eu/Philo/FemmeAdultere.pdf
[1w] § Langages et vérité. Complétude d'un énoncé et d'un langage
http://www.danielmartin.eu/Philo/Determinisme.htm#R220
[1x] § Imprédictibilité de la pensée humaine
http://www.danielmartin.eu/Philo/Determinisme.htm#DtmPasPourPensee
[1y] Texte : *Le matérialisme explique-t-il la pensée ? -Matérialisme ET transcendance* - http://www.danielmartin.eu/Philo/MatTsc.pdf
[1y2] § Pensées issues de perceptions ou de rapprochements
http://www.danielmartin.eu/Philo/MatTsc.htm#Rapprochement
[1z] Texte : *L'enseignement victime de l'idéologie* -
http://www.danielmartin.eu/Enseignement/Enseignement-Victime.htm
[1z1] § Imprédictibilité de la pensée humaine
http://www.danielmartin.eu/Philo/Determinisme.htm#DtmPasPourPensee
[1z2] § L'homme est-il libre malgré le déterminisme ?
http://www.danielmartin.eu/Philo/Determinisme.htm#HommeLibre
[1z3] Texte : *Grèves preneuses d'otages : il y a mieux que le Service minimum* -
http://www.danielmartin.eu/Syndicats/Greves.htm
[1z4] § [21] - Loi Jospin 1989 sur l'enseignement
http://www.danielmartin.eu/Enseignement/Enseignement-Victime.htm#R21
[1z5] § Convergence de la connaissance scientifique : exemple de l'astronomie -
http://www.danielmartin.eu/Philo/Determinisme.htm#MvtPlanetaire
[1z6] § Il faut adopter un concept de réalité « utile »
http://www.danielmartin.eu/Philo/Determinisme.htm#RealiteUtile
[1z7] § Stabilité des lois d'évolution et situations nouvelles
http://www.danielmartin.eu/Philo/Determinisme.htm#SituationNouvelle
[1z8] Livre : *Essai sur la psychologie de l'invention dans le domaine mathématique* par Jacques Hadamard, suivi de *L'invention mathématique* par Henri Poincaré - Editions Gabay
http://www.gabay-editeur.com/epages/300555.sf/fr_FR/?ObjectPath=/Shops/300555/Products/297
[1z9] § L'espace-temps de Minkowski -
http://www.danielmartin.eu/Philo/Determinisme.htm#Minkowski
[1z10] § Créationnisme contre évolutionnisme : le débat -
http://www.danielmartin.eu/Philo/Determinisme.htm#CreationnismeEvolutionnisme

[1.a] Aphorisme

D'après le dictionnaire, c'est *un court texte résumant une prise de position ou une théorie d'une manière facile à mémoriser*. C'est le format de la plupart des textes de Nietzsche, longs de quelques lignes à deux ou trois pages. Il y résumait une idée quand elle lui venait, changeant souvent de sujet entre deux aphorismes consécutifs, et reprenant fréquemment le sujet d'un aphorisme dans un autre, d'un autre livre.

[1.b] Philologie

Etude des documents pour les interpréter et éventuellement les critiquer.

[2] Culture et civilisation

Définition de la culture du dictionnaire 14.

> « Fructification des dons naturels permettant à l'homme de s'élever au-dessus de sa condition initiale et d'accéder individuellement ou collectivement à un état supérieur »

Cette définition me paraissant inutilisable, j'ai élaboré la mienne, que voici.

Définition de la culture de Daniel MARTIN

- Au niveau d'un groupe humain, la culture est l'ensemble des valeurs, croyances et coutumes partagées par les membres d'un groupe (ethnie, peuple, etc.) depuis suffisamment longtemps pour qu'ils les aient incorporées au subconscient (c'est-à-dire que ces valeurs, croyances et coutumes leur paraissent inconsciemment naturelles et indiscutables). Ce partage résulte :
    - De l'histoire commune ;
    - De l'environnement géographique et climatique où le groupe vit depuis des générations ;
    - De la (ou des) religion(s) les plus répandues dans le groupe ;
    - De l'éducation transmise aux enfants par les parents et l'enseignement ; Nietzsche pense qu'en même temps que cet enseignement de morale et de valeurs diverses, les parents inculquent aux enfants un certain respect de leur autorité (dont certains ne pourront jamais se libérer pour devenir indépendants et autonomes), respect qui est la source de nombreux préjugés.
    - Des informations diffusées par les media et trouvées sur Internet ;
    - Des formes d'art dominantes depuis des décennies (littérature, danse, architecture, cinéma, cuisine, etc.) ;
    - Des coutumes sociales, etc.

  Une culture comprend, par exemple :

    - Des traditions, habitudes et préférences dans des domaines comme la manière d'élever des enfants, la nourriture et la cuisine qu'on préfère, les expressions et gestes utilisés pour exprimer son opinion, les relations avec les autres dans la vie familiale ou au travail, et la discipline que chacun

s'impose - par exemple pour faire des efforts ou aborder un problème complexe ;

- Des valeurs comme les canons de beauté et les critères d'honnêteté ;
- Des croyances en matière de cosmologie, de religion et de vie après la mort ;
- Des idéologies en matière d'économie ou de politique, etc.

La culture d'une population dont les membres ont conscience d'appartenir à un même groupe humain caractérise :

- *L'ethnie*, définie par son héritage socioculturel (en particulier la langue) ;
- Ou même *un peuple*, défini par son ethnie et son espace géographique.

▪ Au niveau d'une personne, la culture (l'acquis) résulte de celle de son groupe, qui lui a transmis ses valeurs, croyances et coutumes que la personne a souvent intériorisées, ainsi que des connaissances apprises et expériences vécues.
Voir aussi : *surmoi* [81] (psychologie).

Mais la culture d'une personne est sans rapport avec sa couleur de peau : c'est une caractéristique transmise par la vie en société. Il n'y a donc pas de rapport entre culture et race de naissance. Du reste, la notion de race génétique est trop vague pour pouvoir être définie d'une manière utilisable : la génétique moderne montre que les différences biologiques entre races n'ont rien d'absolu, tous les hommes ayant un patrimoine héréditaire commun.

Définitions de la culture et de la barbarie de Nietzsche

Dans *"Considérations inactuelles"* I, §1 on trouve :

"La culture, c'est avant tout l'unité de style artistique dans toutes les manifestations de la vie d'un peuple."

Si je suis d'accord avec Nietzsche sur le fait qu'une culture [2] se définit au niveau d'un peuple ou une ethnie, je ne puis accepter de réduire l'ensemble des *valeurs, croyances et coutumes* à une unité de style artistique ; le lecteur se fera sa propre opinion. Nietzsche poursuit :

"Savoir beaucoup de choses et en avoir appris beaucoup, ce n'est cependant ni un moyen nécessaire pour parvenir à la culture ni une marque de cette culture et, au besoin, ces deux choses s'accordent au mieux avec le contraire de la culture, avec la barbarie, c'est-à-dire le manque de style ou le pêle-mêle chaotique de tous les styles."

Définitions de la barbarie selon le dictionnaire :

- Etat de ce qui n'est pas civilisé.
- Qui va à l'encontre des valeurs morales par inhumanité, cruauté ou férocité.
- Etat de violence, d'oppression, de tyrannie.
- Qui contrevient aux formes intellectuelles, esthétiques ou morales d'un certain humanisme ou d'une civilisation : ce sens est le plus proche de la définition de Nietzsche.

A mon avis, le savoir n'est utile qu'en ce qui concerne les valeurs (règles morales), ainsi que les croyances et coutumes (connaissances historiques). Mais chez

Nietzsche (et malgré la définition ci-dessus), *la culture est l'ensemble des interprétations de sa civilisation que fait un peuple donné à une date donnée* (Nietzsche emploie le mot « culture » au sens de notre mot « civilisation », où l'interprétation concerne les valeurs sociétales ou individuelles).

En ce qui concerne la barbarie, nous avons vu comment Nietzsche expliquait son arrivée en Europe : par un croisement de races ! Il donne un peu plus bas le complément suivant à propos du peuple Allemand :

> *"[L'Allemand] devrait se rendre compte de l'origine de ses manières et de ses mouvements, avoir conscience des grotesques surcharges et des juxtapositions de tous les styles imaginables que l'on retrouve dans nos établissements d'art…"*
>
> *"[L'Allemand] engendre ainsi ce modernisme bariolé qui semble venir d'un champ de foire…"*

Définition de la civilisation de Daniel MARTIN

La civilisation d'un peuple est définie à une date donnée par :

- Une culture [2] (ensemble des valeurs, croyances et coutumes partagées) ;
- Une société (institutions, législation, modèle économique, etc.) ;
- Des connaissances scientifiques et techniques ;
- Des réalisations (infrastructures, architecture et autres arts, etc.).

La législation d'un pays se construit en tenant compte de la culture de l'ethnie dominante (ou des ethnies) pour être conforme à la morale de ses habitants, ainsi qu'aux habitudes et nécessités de vie en société.

> Ainsi, dans un pays comme la France la loi interdit la peine de mort tout en permettant l'avortement qui assassine un embryon ; d'autres pays comme les Emirats Arabes Unis appliquent la peine de mort tout en interdisant l'avortement.

Voir aussi :

- La civilisation que Nietzsche désire
- La nécessité des coutumes pour la cohésion d'une société
- L'impossibilité d'une morale universelle et d'une neutralité culturelle
- L'esprit historien de la plèbe européenne

Sens du mot « civilisation » chez Nietzsche

Selon 3. *"civilisation"* désigne une forme particulière de culture, inculquée à un homme par ceux qui ont autorité sur lui. Il s'agit d'une *culture inférieure*, qui étouffe les affects et instincts puissants parce qu'elle valorise des affects déprimants comme la mauvaise conscience, surtout lorsqu'elle est associée aux pulsions fortes. Cette *"civilisation"* cherche à briser les hommes forts, les « maîtres ».

La culture de l'Europe contemporaine est un exemple de *"civilisation"*, car c'est une culture de la pitié, de la condamnation de la souffrance et de l'égalité des droits.

Morale

La morale, ensemble des règles de la vie en société - qu'elles soient ou non confirmées par la loi - fait partie de la culture. Voici ce que [34] dit de la morale page 36 :

"… la morale ne relève ni d'une décision ni d'une création. Chacun ne la trouve en lui qu'autant qu'il l'a reçue (et peu importe au fond que ce soit de Dieu, de la nature ou de l'éducation) et ne peut en critiquer tel ou tel aspect qu'au nom de tel ou tel autre (par exemple la morale sexuelle au nom de la liberté individuelle, la liberté au nom de la justice, etc.). Toute morale vient du passé : elle s'enracine dans l'histoire, pour la société, et dans l'enfance, pour l'individu. C'est ce que Freud appelle le « surmoi » [81], qui représente le passé de la société, disait-il, au même titre que le « ça » représente le passé de l'espèce."

Les règles de morale doivent guider chacun d'entre nous lorsqu'il se pose la question : « Que dois-je faire ? ». Cette question utilise le verbe *devoir* parce qu'on peut aussi la formuler sous la forme « En quoi consiste mon devoir ? ». Kant faisait du devoir la valeur suprême et affirmait que l'homme n'avait de mérite à le faire que s'il le faisait de manière désintéressée, c'est-à-dire sans espoir de récompense ou crainte de châtiment : *un comportement moral ne recherche aucun profit, il ne procure que la satisfaction du devoir accompli* [74].

Mœurs

Les mœurs sont l'ensemble des comportements d'un homme ou d'un groupe, jugés par rapport à une morale collective ; faisant partie de la culture, cette morale est supposée admise depuis un certain temps.
Exemples : des mœurs barbares ; la douceur des mœurs.

Moralité

C'est le caractère de ce qu'on juge bien ou mal, ou de l'homme qui respecte les principes admis de bonne conduite.

[3] Livre *Genes and Behavior - Nature-Nurture Interplay Explained*

(Gènes et comportement - Interactions entre inné et acquis, mars 2008) par Sir Michael Rutter, publié chez Blackwell Publishing. Extraits traduits :

Page 14 :

« …l'action des gènes étant indirecte il n'est pas possible de réduire tous les phénomènes au niveau moléculaire. Les organismes sont organisés sous forme de hiérarchie de niveaux. Il y a une chaîne causale précise reliant le produit d'un gène aux actions de ce gène dans l'organisme, mais cette chaîne causale passe par divers niveaux organisationnels. A chaque niveau, la chaîne est transformée selon des règles différentes. La complexité commence avec le fait qu'un gène donné quelconque peut avoir plusieurs effets assez différents.

[…] Les protéines produites par l'interprétation des gènes n'agissent pas de manière isolée ; elles participent à la formation de réseaux et structures complexes intégrés à leur tour dans une organisation hiérarchique. De plus, dans le cadre des caractéristiques multifactorielles de l'individu (qui expliquent la grande majorité des comportements intéressants) il y a des interactions avec

l'environnement qui peuvent mettre en jeu des corrélations gène-environnement, des influences génétiques sur la sensibilité à l'environnement, et des effets de l'environnement sur l'expression des gènes. »

Page 82

« De même, la probabilité qu'une personne divorce un jour dépendra, entre autres, du fait qu'elle s'est mariée ou non pendant l'adolescence (circonstance favorable au divorce), de la qualité de ses rapports avec son conjoint, de sa tendance à avoir des liaisons extraconjugales, et de sa tendance à réagir aux difficultés conjugales en optant pour un divorce ou une séparation. Autrement dit, s'il est inconcevable qu'il existe un gène du divorce, il n'est pas ridicule de penser que des influences génétiques sur le comportement jouent un rôle dans la probabilité qu'une personne divorce un jour. »

Page 83

« …l'influence de ses gènes peut rendre une personne plus ou moins émotive dans son comportement, plus ou moins impulsive dans ses réactions, plus ou moins sociable et extravertie, d'humeur plus ou moins stable ou labile (sujet à changer ou à se transformer), et plus ou moins assurée ou agressive dans ses rapports avec autrui. Tous ces traits de caractère sont quantitatifs plutôt que présents ou absents. Autrement dit, la population ne se subdivise pas en individus agressifs et individus que ne le sont pas ; mais d'une personne à une autre, la probabilité qu'elle soit agressive varie. »

Page 222

« Le fonctionnement de l'esprit est nécessairement basé sur celui du cerveau, dont la structure et le développement sont façonnés à la fois par les gènes et l'environnement, comme ceux de tout organe. Nous devons à tout prix nous débarrasser de l'idée que certains comportements résultent de causes externes au corps, idée sans fondement biologique. Les effets des gènes sont omniprésents - ce qui n'implique pas, bien entendu, qu'ils prennent le pas sur ceux de l'environnement. »

[4] Pulsion

Source : remarque 60, page 377 de la traduction 5. de *"Le Gai savoir"*

Une pulsion est un processus subconscient qui interprète une valeur. Il s'éduque par habitude, voire sous la contrainte d'une société qui conditionne ses membres dans son intérêt. Nietzsche écrit dans *"Le Gai savoir"* §21 :

"L'éducation ne procède jamais autrement : elle cherche par une série d'attraits et d'avantages à incliner l'individu à une manière de penser et d'agir qui, une fois devenue habitude, pulsion et passion, règne en lui et sur lui contre son avantage ultime, mais « pour le plus grand bien commun »."

Pour Nietzsche, le corps de l'homme est plus qu'un assemblage d'organes, c'est aussi une *hiérarchie de pulsions*. Les pulsions sont des manifestations de la volonté de puissance, chacune correspondant à une valeur et appliquée avec une certaine quantité de force. Elles ont un effet d'ensemble sain lorsque leurs processus sont bien coordonnés ; cet effet est malade et décadent lorsqu'ils sont anarchiques.

Nietzsche désigne les pulsions métaphoriquement par le terme « petites âmes » en écrivant dans *"Par-delà bien et mal"* §19 :

> *"…notre corps n'étant qu'un édifice où cohabitent des âmes multiples."*

Noter la différence entre une pulsion, qui résulte de l'éducation, et un instinct (ci-dessous, [5]), qui est inné. Voir aussi la note [79] : Besoin, désir et passion.

Elevage ou dressage

Source : vocabulaire de Nietzsche 3.

L'éducation contrainte des pulsions est appelée par Nietzsche soit « élevage » soit « dressage » :

- « L'élevage » favorise, dans une civilisation donnée, l'apparition d'un type d'hommes nouveau, par sélection due à une modification du système de valeurs et par un accroissement du nombre d'hommes ainsi formés. C'est un enseignement qui doit former une population aux caractéristiques pulsionnelles assez homogènes d'un individu à un autre. Il doit être assuré par des *surhommes*, tant il est difficile de changer les valeurs humaines malgré la mort de Dieu ; elle concerne autant le corps que l'esprit, pour obtenir un nouveau type d'hommes libérés des inhibitions et illusions dues à des siècles de christianisme.
- « Le dressage » cherche à affaiblir ou éradiquer des pulsions d'un homme, c'est-à-dire à le domestiquer ou l'apprivoiser (Nietzsche parle parfois de le « civiliser »). On y arrive en l'affaiblissant, en le rendant malade, en lui inculquant une association entre force des pulsions et culpabilité, péché. C'est ce qu'a fait le christianisme, d'abord avec le peuple puis avec les aristocrates.

[5] Instinct

Définition du dictionnaire

Tendance innée, à l'origine de certaines activités élémentaires automatiques de l'homme : instinct de survie, instinct maternel, instinct sexuel…

L'instinct chez Nietzsche

Dans *"Le Gai savoir"* §1 *"Les théoriciens du but de l'existence",* Nietzsche écrit :

> *"[Je vois les hommes] toujours appliqués à une unique tâche, tous et chacun en particulier : faire ce qui sert à la conservation de l'espèce humaine […] parce que cet instinct est précisément l'essence de notre espèce et de notre troupeau."*

Pour Nietzsche, l'instinct est un processus tyrannique subconscient, sans rapport avec la raison, qui a pour but de satisfaire un besoin ou soulager une tension ; c'est une composante innée de la volonté de puissance, un besoin de domination qui voudrait imposer ses valeurs aux autres instincts.

Les mots *"instinct"* et *"affect"* [12] sont, pour Nietzsche, des abstractions recouvrant des processus physiologiques d'interprétation d'états du corps et du système nerveux, processus dont les détails restent à découvrir.

Un instinct est inné, contrairement à une pulsion qui est acquise.

L'instinct et les pulsions sont les seules sources de l'action humaine ; ils sont toujours plus puissants que la raison, qui est toujours à leur service. Nietzsche écrit à la fin de FP XII, 7 [60] :

> *"Ce sont nos besoins qui interprètent le monde : nos instincts, leur pour et leur contre. Chaque instinct est un certain besoin de domination, chacun possède sa perspective qu'il voudrait imposer comme norme à tous les autres instincts."*

Dans *"Par-delà bien et mal"* §3, on lit :

> *"… la plus grande partie de la pensée consciente doit aussi être rangée parmi les activités de l'instinct, y compris la pensée philosophique ;"*

> *"… le « conscient » ne s'oppose jamais de façon décisive à l'instinct - pour l'essentiel la pensée consciente d'un philosophe est en secret presque entièrement conduite par ses instincts, qui lui imposent des voies déterminées. Même derrière toute logique et l'apparente souveraineté de ses mouvements, il y a des estimations, ou pour parler plus clairement, des exigences physiologiques qui visent à conserver un certain mode de vie."*

Nietzsche affirme que la plupart des pensées sont instinctives, intuitives, même chez les philosophes. On le constate dans la plupart de ses aphorismes, à l'évidence écrits en suivant ses intuitions, tant il laisse parler ses émotions. Cette intuition produit des textes peu construits, se contredit d'un aphorisme à un autre et affirme sans avoir pris la peine de vérifier.

> Je l'ai moi-même constaté souvent, même chez les politiciens : le plus souvent une idée ou la réponse à un problème viennent à l'esprit automatiquement, et on cherche ensuite à la justifier par un raisonnement ; il est rare qu'une pensée résulte d'un raisonnement, surtout d'un raisonnement logique.

Voir aussi la note [79] : Besoin, désir et passion.

[6] Thermodynamique - Entropie d'un système - Irréversibilité

Le 2e principe de la thermodynamique s'énonce ainsi : « *Le transfert de chaleur ne peut se faire que dans un seul sens, d'un corps chaud vers un corps froid* ». Ce principe a été publié par Rudolf Clausius en 1850, accompagné par la définition de l'entropie, et par William Thomson (Lord Kelvin) en 1851.

Entropie

Soit un système matériel que l'on met en contact avec plusieurs sources de chaleur, de températures absolues T_1, T_2,.., etc. en degrés Kelvin. Il échange alors avec ces sources des quantités de chaleur Q_1, Q_2,…, etc. Chacune de ces quantités peut être positive ou négative, selon le sens du transfert de chaleur. *Lorsque l'échange de chaleur du système se fait de manière réversible*, on définit la *variation d'entropie* ΔS du système par la somme des rapports :

$$\Delta S = Q_1/T_1 + Q_2/T_2 + \ldots$$ en joules par degré Kelvin.

Dans les transformations *réelles*, c'est-à-dire non réversibles, l'égalité précédente devient une inégalité :

$$\Delta S \geq Q_1/T_1 + Q_2/T_2 + \ldots$$

Cette inégalité, due au physicien Clausius, fournit d'autres formulations du 2e principe de la thermodynamique. Exemples :

- « L'entropie d'un système isolé qui subit des transformations non réversibles est toujours croissante ; il ne peut donc jamais revenir à un état précédent. »

  "L'Eternel retour" de Nietzsche est donc scientifiquement impossible.

  L'état final de l'Univers ne pourra donc être qu'une « mort thermodynamique », état stable où un équilibre aura été atteint et l'entropie sera maximale ; mais rien ne garantit que la durée nécessaire pour atteindre cet état soit finie… Et si l'Univers est soumis à des forces extérieures (ce que nous ne saurons jamais [67]) son éventuelle fin pourrait être tout autre.

  Autres phénomènes physiques irréversibles rendant *"L'Eternel retour"* impossible :

  - La décomposition radioactive naturelle : un atome décomposé ne se recompose jamais ;
  - La conversion par fusion de l'hydrogène en hélium (puis en éléments de plus en plus lourds jusqu'au fer) dans les étoiles : un atome plus lourd que l'hydrogène ne se décompose pas en redonnant de l'hydrogène.

- « L'énergie disponible dans l'Univers pour une conversion en travail s'épuise peu à peu. » ; la croissance de l'entropie mesure cette dissipation d'énergie.

L'entropie ne peut être constante que pour un système en état d'équilibre thermique, à partir duquel toute petite transformation est réversible.

L'entropie d'un système est une mesure de sa désorganisation : plus l'entropie est faible, plus le système est organisé, structuré ; plus elle est forte, plus il est désorganisé. La désorganisation d'un système s'interprète aussi comme un manque d'information descriptive. Le 2e principe affirme qu'« un système isolé tend toujours vers la désorganisation (l'entropie) maximum ». Il y a là une irréversibilité, liée au fait que le temps a un sens d'écoulement, une « flèche » du présent vers l'avenir.

[7] Livre d'Arthur Koestler *Les somnambules*

(Editions Calmann-Lévy, 1959, republié en 1994). Dans ce monumental ouvrage, l'auteur raconte comment l'humanité a réussi à séparer la science de la religion et de la philosophie, la rendant objective, productrice d'affirmations vérifiables et enfin capable d'immenses progrès.

[8] Dionysien ou dionysiaque

Définitions du dictionnaire :

- « Qui participe de la tendance à la démesure ou à l'ivresse de l'enthousiasme et de l'irrationnel » ; opposé : apollinien [58].
- Dans le domaine de la création artistique, cet adjectif désigne une inspiration délirante et tumultueuse, comme inspirée par Dionysos.

Dionysos était le dieu grec du vin et de l'extase. Dans les fêtes qu'ils lui consacraient, les Grecs assistaient à des tragédies montrant des meurtres et des violences terribles pour représenter la psychologie humaine, avec ce qu'elle avait de bestial et de désirs irrationnels. Ces fêtes étaient aussi l'occasion d'orgies où les gens se laissaient aller à toutes sortes d'excès. On trouve un exemple de personnage dionysiaque dans le Dmitri de [122].

> Nietzsche appelle la santé et l'état d'esprit dionysiaques *"la belle humeur"* ; il cite la musique de Mozart comme exemple de musique de belle humeur.

A l'excès *dionysiaque* symbolisant la déraison, le mal, le désordre, s'opposait la mesure *apollinienne* symbolisant la raison, le bien, l'ordre. Les Grecs avaient donc un jeu de valeurs basé sur ces oppositions Bien-Mal, Ordre-Désordre, Rationnel-Irrationnel.

Pour Nietzsche, les hommes forts, pleins d'énergie et de santé, qui ne se laissent jamais aller au désespoir et surmontent sans se plaindre les problèmes de l'existence ont des désirs et passions dionysiaques ; ils sont de belle humeur. Ils n'ont que faire de la morale, puisque ce sont des maîtres dont les désirs ont par définition la valeur Bien, quoi que leurs actes coûtent aux esclaves, quoi qu'ils leur infligent. Enfin, ils veulent convertir tous les hommes à leur manière dynamique et créatrice de vivre. Nietzsche écrit dans FP XI, 34 [176] :

> *"…la philosophie de Dionysos : une réflexion qui reconnaît dans la création et la transformation de l'homme aussi bien que des choses la jouissance suprême de l'existence, et dans la « morale » seulement un moyen pour donner à la valeur dominatrice une force et une souplesse capables de s'imposer à l'humanité."*
>
> *"Les morales et les religions sont le principal instrument qui permet de faire de l'homme ce qu'on veut [avec assez de force créatrice et de temps]."*

Nietzsche pense que dans chaque homme vivant il y a à la fois un côté fort, sain, chercheur de défis, et un côté faible, malade, décadent et demandeur de protection ; ces deux côtés coexistent et luttent pour s'imposer dans la psychologie humaine. Mais la belle humeur des hommes forts surmonte les contrariétés et oppositions de valeurs de la vie sans les abolir, alors que les faibles nient la réalité et font appel à la morale pour éviter les conflits et s'en protéger.

Voir aussi la description par Nietzsche de sa morale antichrétienne, dionysienne.

[9] Représentation - Connaissance - Essence

Représentation

Lorsque le psychisme humain perçoit quelque chose, il s'en construit une *représentation*, c'est-à-dire un modèle mental conscient. Une représentation est un rapport {sujet représentant ➔ objet représenté}. Toute pensée consciente a pour résultat une représentation, « ce qui est présent à l'esprit » ; cette abstraction peut modéliser un objet, une classe d'objets, un processus, etc.
Exemple de représentation : la parabole image de la fonction mathématique $y = 3x^2$.

La pensée d'un objet existant est identique à sa représentation : l'esprit ne peut distinguer l'une de l'autre. Pour raisonner sur un objet inexistant ou un nombre

d'objets identiques il faut d'abord avoir une représentation de cet objet ou de ces objets : la représentation de quelque chose ne peut comprendre son existence, le nombre ou la quantité de cette chose, car elle demeure identique à elle-même si ce nombre ou cette quantité change. D'où l'impossibilité de prouver l'existence de Dieu montrée par Kant [82].

Voir aussi *concept* [54].

Connaissance

Dans ce texte, c'est une pensée qui saisit un objet par les sens ou la réflexion, avec implication plus ou moins grande du sujet qui pense.
Exemples de connaissance : air de musique dont on se souvient, impression de beauté ressentie.

Différence entre représentation et connaissance

Une représentation résulte d'une réflexion, alors qu'une connaissance peut aussi être immédiate, intuitive, instinctive. Une représentation est donc une connaissance construite consciemment.

Essence ou « chose en soi » ou Idée (définitions utilisées dans ce texte)

« Essence » désigne une *classe d'objets*, abstraction construite pour donner un nom à un ensemble de propriétés. Cet ensemble correspond ou non à un objet réel, existence éventuelle qui ne peut faire partie de ces propriétés ; il peut aussi correspondre à un nombre non nul d'objets ayant ces propriétés.

Une essence étant créée par une conscience humaine est dite *connaissable*, pour la distinguer de l'ensemble des propriétés d'un objet physique, propriétés *inconnaissables* parce que notre esprit ne peut connaître que les abstractions qu'il se fabrique ou qui y apparaissent par intuition.

> C'est ainsi que la perception d'un objet (une chaise vue par nos yeux) est traduite par le cerveau en propriétés abstraites (formes, couleurs…) dont l'essence est déjà connue : un homme ne peut se représenter que des objets qu'il peut rattacher à d'autres objets dont il connaît déjà l'essence (ensemble des propriétés). Il peut, par contre, enrichir la liste des concepts qu'il connaît en lui ajoutant de nouveaux concepts, chacun avec son nom et son essence.

Une essence peut être *absolue*, c'est-à-dire indépendante de l'homme qui la construit et des circonstances de cette construction ; elle est alors *objective*, la même pour tous les hommes qui se sont communiqué ses propriétés et son nom.

> Exemple. Deux hommes peuvent se représenter l'essence d'un *triangle* de la même façon, en lui attribuant les mêmes propriétés, chacune définie de la même manière à partir d'autres propriétés "plus simples" : *côté*, qui est un segment de droite ; *sommet* (point d'où partent deux côtés), etc. Ces propriétés élémentaires sont elles-mêmes définies à partir d'autres propriétés, encore plus élémentaires et partageables par plusieurs hommes à l'identique : *droite*, *point*. A la fin d'un enchaînement de telles définitions par éléments constitutifs et relations entre eux, il y a des concepts élémentaires, irréductibles, toujours identiques d'un homme à l'autre dans leur définition, qui ne peut être que purement intuitive : les

concepts *à priori*. On sait intuitivement ce que sont une droite, un point ou un nombre entier sans pouvoir les décrire à l'aide de concepts plus simples.

Enfin, une essence n'a pas besoin de *devenir* pour être ce qu'elle est. En tant qu'abstraction elle peut même exister *sans* avoir été pensée par un homme ou *après* qu'il l'ait oubliée - comme, par exemple, un nombre donné. Et comme lui, elle ne peut changer ou cesser d'exister. C'est pourquoi Platon considérait une Idée comme intemporelle.

Par contre, une représentation n'existe que si un homme l'a conçue ; elle peut alors avoir le même contenu sémantique qu'une essence, être la même abstraction qu'elle.

Point de vue de Nietzsche

Nietzsche rejette le concept d'essence, parce qu'à ses yeux une production de l'esprit d'un individu est nécessairement subjective, dépendante de cet esprit.

[10] La téléologie - Le finalisme

La *téléologie* est une doctrine qui explique l'existence et tous les événements de l'Univers par un but, une intention extérieure à lui. Cette intention, qui a créé une essence (Idée, plan du monde [9]), est une cause *finale*, par opposition à une cause *efficace* (Définitions).

L'hypothèse téléologique de la création du monde sous-entend donc l'existence d'un Créateur auteur d'un plan de création ; c'est la justification de l'existence de Dieu donnée aujourd'hui par l'Eglise catholique.

La téléologie est aussi l'étude des fins, notamment humaines ou divines. En tant que doctrine synonyme de *finalisme*, la téléologie s'oppose au *mécanisme*, qui conçoit l'existence de lois de la nature sans volonté externe à l'Univers, donc régies par le déterminisme aveugle. On peut considérer le finalisme comme un déterminisme qui traduit la volonté et la puissance divines.

Compléments : [1q].

[11] Holisme

L'holisme est une méthode de représentation et de compréhension qui considère chaque phénomène ou entité comme un tout (en anglais : whole), sans déduire son comportement de ceux de toutes ses parties ou de quelques-unes. Une représentation holiste est donc l'opposé d'une représentation analytique ou réductionniste, dont elle refuse le caractère simplificateur.

Exemple : pour un holiste, l'explication du fonctionnement psychique de l'homme ne peut se déduire de l'analyse du fonctionnement de ses neurones ou de groupes de neurones ; elle ne peut se déduire que d'observations de son comportement dans des circonstances données.

La description holiste d'un objet complexe comprend nécessairement celle – *statique* - d'aspects de sa structure globale, et celle – *dynamique* - des comportements d'ensemble qui en résultent.

La décomposition analytique d'un problème à résoudre recommandée par Descartes [60] implique donc un niveau de décomposition adapté, granularité optimale consistant à considérer certaines parties du problème comme un tout non décomposable, abordé de manière holiste.

[12] Affect - Passion

Il y a dans ce texte deux significations du mot affect : celle de Nietzsche, où le mot est écrit entre guillemets et en italiques *"affect"*, et la mienne, où il est écrit affect.

- Pour Nietzsche, un *"affect"* est une pulsion [4] qui a une dimension passionnelle très puissante et qui apparaît dans le subconscient ; le mot n'apparaît que dans un seul texte : *"La Généalogie de la morale"* 2ème dissertation §11, où on trouve :
  - *"affects"* actifs, c'est-à-dire stimulants : ambition, cupidité, etc…
  - *"affects"* réactifs, c'est-à-dire inhibants : ressentiment, etc…

  Les mots *"instinct"*, *"pulsion"* et *"affect"* désignent chez Nietzsche des processus physiologiques d'interprétation d'états du corps et du système nerveux dont les détails restent à découvrir.

  Selon les traductions, on trouve parfois les mots *"affect"* et *"passion"* pour traduire la même notion : nous les considérerons donc comme synonymes.

- Pour moi, un affect est un sentiment résultant d'une émotion, d'une peur, d'un désir, d'une aversion, etc. Une passion est (dans ce texte) un affect violent, démesuré.

[13] Evolution et thermodynamique

La température d'un corps se manifeste par l'agitation incessante de ses molécules et de ses atomes. Dans un liquide ou un gaz, par exemple, l'agitation ininterrompue des molécules est visible au microscope par son effet sur de minuscules particules qui bougent sans arrêt, poussées à chaque instant par la résultante des forces dues aux impacts des molécules sur chacune d'elles.

Dans un récipient fermé thermiquement isolé, ces mouvements incessants ont lieu sans échange global d'énergie ni force active. Les chocs entre molécules sont sans frottement, ils sont dits « parfaitement élastiques » ; ils se poursuivent indéfiniment sans que le récipient reçoive ou cède de l'énergie.

A l'échelle *globale* du récipient, où on peut parler de sa température comme d'une valeur moyenne unique, il n'y a pas d'évolution. A l'échelle *moléculaire*, par contre, chaque molécule heurte des milliers de fois par seconde une autre molécule ; dans ces chocs élastiques, elles échangent leurs énergies respectives en changeant de vecteur vitesse : il y a donc évolution d'un instant à l'autre, mais globalement les changements d'énergie sont à somme nulle à l'échelle du récipient, qui reste à l'équilibre thermodynamique.

[14] Theory of the Universe's Birth

(Scientific American du 06/10/2008 - http://www.scientificamerican.com/article.cfm?id=big-bang-or-big-bounce)

Résumé

« Einstein's general theory of relativity says that the universe began with the big bang singularity, a moment when all the matter we see was concentrated at a single point of infinite density. But the theory does not capture the fine, quantum structure of spacetime, which limits how tightly matter can be concentrated and how strong gravity can become. To figure out what really happened, physicists need a quantum theory of gravity.

According to one candidate for such a theory, loop quantum gravity, space is subdivided into "atoms" of volume and has a finite capacity to store matter and energy, thereby preventing true singularities from existing.

If so, time may have extended before the bang. The prebang universe may have undergone a catastrophic implosion that reached a point of maximum density and then reversed. In short, a big crunch may have led to a big bounce and then to the big bang. »

[15] Exemple de dissonance cognitive et de mauvaise foi du président Chirac

Article *Jacques Chirac promulgue la loi sur le CPE, mais repousse son application - Le Monde* du 31/03/2006 - http://www.lemonde.fr/societe/article/2006/03/31/jacques-chirac-promulgue-la-loi-sur-le-cpe-mais-repousse-son-application_756840_3224.html

Le président Chirac n'a pas accepté d'avoir eu tort de laisser son premier ministre De Villepin faire voter la loi sur le CPE (Contrat Première Embauche). Cette loi a été rejetée massivement par les jeunes qu'elle concernait, parce qu'elle leur déniait le droit de savoir pourquoi on les licenciait, et qu'elle leur imposait une période d'essai après embauche si longue (2 ans) qu'elle constituait un soupçon méprisant à leur égard. *Incapable d'accepter de reconnaître son erreur, le président Chirac a promulgué la loi en même temps qu'il demandait à la télévision qu'on ne l'applique pas, préférant se réfugier ainsi dans l'incohérence plutôt que reconnaître publiquement son erreur !*

[16] Codes de loi français

La liste de nos 57 codes de loi est accessible sur le site officiel Legifrance.gouv.fr http://www.legifrance.gouv.fr/initRechCodeArticle.do

[17] Veau sacré en métal - Exemples de références bibliques

La Bible cite des cas où un peuple s'est fabriqué des statues idoles, pour ensuite les adorer au lieu d'adorer le vrai et unique Dieu :

- Exode 32.4 : « Il les reçut de leurs mains, jeta l'or dans un moule, et fit un veau en fonte. Et ils dirent : Israël ! voici ton dieu, qui t'a fait sortir du pays d'Égypte. »
- Osée 8.4-8.5 : « Ils ont fait des idoles avec leur argent et leur or ; c'est pourquoi ils seront anéantis. L'Éternel a rejeté ton veau, Samarie ! »
- Psaumes 106.19 : « Ils firent un veau en Horeb, ils se prosternèrent devant une image de fonte »
- Actes 7.41-7.42 : « Et, en ces jours-là, ils firent un veau, ils offrirent un sacrifice à l'idole, et se réjouirent de l'œuvre de leurs mains. »

[18] Jean-Paul Sartre - *L'Etre et le néant* (1943), éditions Gallimard.

[19] Neurotransmetteur

Message chimique d'un neurone destiné à stimuler ou inhiber l'activité d'un autre neurone. La dopamine, par exemple, est un neurotransmetteur.

[20] Corps

Corps physique et pensée

Refusant toute origine non-matérielle de la pensée, qu'il attribue en totalité au corps physique, Nietzsche écrit dans Z *"Des contempteurs du corps"*, 3ème phrase :

> *"Mais celui qui est éveillé et conscient dit : Je suis corps tout entier et rien autre chose ; l'âme n'est qu'un mot pour une parcelle du corps."*

Cette opinion est conforme aux connaissances actuelles.
Voir aussi : Hiérarchie logicielle de la pensée - Transcendance philosophique.

Le corps est un ensemble de processus

D'un point de vue physiologique, pour Nietzsche le corps est une hiérarchie de pulsions [4] dont les processus interprètent des valeurs ; lorsque ces processus sont bien coordonnés, le corps est sain. La pensée elle-même n'est qu'un sous-ensemble de ces interprétations.

Ce point de vue est confirmé par les neurosciences :

- toute action humaine (donc toute fonction physiologique, toute pulsion, toute pensée) ne fait qu'interpréter la valeur dont elle résulte ;
- plusieurs processus d'interprétation se déroulent en parallèle, soumis à certains mécanismes de coordination, pour aboutir à une situation saine ou malsaine selon la qualité de la coordination et l'état du corps.

Voir aussi le paragraphe Des contempteurs du corps.

[21] Loi sur les « Droits de l'homme et libertés publiques » du 18 janvier 2001
http://www.assemblee-nationale.fr/11/ta/ta0611.asp . Citation :

> « La France reconnaît publiquement le génocide arménien de 1915. »
>
> Par cette loi, la France définissait la vérité historique par un vote au lieu d'une recherche des faits !

Heureusement, le Conseil constitutionnel a jugé le 28 février 2012 que ce texte était contraire à la Constitution - http://www.conseil-constitutionnel.fr/conseil-constitutionnel/francais/les-decisions/acces-par-date/decisions-depuis-1959/2012/2012-647-dc/decision-n-2012-647-dc-du-28-fevrier-2012.104949.html

[22] Découverte d'un « gène de la migration »

Source : *The New York Times* du 14/02/2012
http://www.nytimes.com/2012/02/14/science/novelty-seeking-neophilia-can-be-a-

predictor-of-well-being.html?_r=1&nl=todaysheadlines&emc=tha210&pagewanted=print

Des recherches récentes ont montré l'existence d'un « gène de la migration » résultant d'une mutation de l'ADN humain il y a environ 50.000 ans. Ce gène intervient dans la régulation cérébrale de la dopamine, un neurotransmetteur du traitement des désirs et des stimulants. Le nom de ce gène vient de sa présence dans l'ADN de populations indiennes d'Amérique du Sud ayant migré d'Asie par le détroit de Behring, parcourant une distance énorme.

On trouve ce gène chez les gens les plus aventureux, ceux qui recherchent la nouveauté, qui ont le plus de chances de prendre des risques, et aussi d'être les plus heureux et les plus sains. S'il y a une prédisposition au caractère « maître » naturellement actif et heureux, défini par Nietzsche, ce gène y intervient. Le caractère « maître » résulte bien alors, au moins en partie, de l'hérédité.

[23] Nietzsche considère Schopenhauer comme son maître

Il écrit dans *"La Généalogie de la morale"* Avant-propos §5 :

"…mon illustre maître Schopenhauer, à qui s'adressait ce livre…"

[24] Livre *De la quadruple racine du principe de la raison suffisante*

par Schopenhauer, Librairie Germain Baillière et Cie, 1882
http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5400813b

[25] Péché originel

Terme apparu pour la première fois chez Saint Augustin, au IVe siècle, à la suite de l'Epître aux Romains de Saint Paul. Il désigne l'état de péché dans lequel se trouvent tous les hommes depuis l'origine de l'humanité. Selon cette doctrine, tous les hommes sont en état de péché car ils descendent d'Adam et Eve, qui ont désobéi à Dieu en mangeant le fruit défendu de l'arbre du savoir, apprenant ainsi à distinguer le Bien du Mal ; cette désobéissance est le *Péché originel*, péché d'orgueil.

La doctrine du Péché originel s'oppose en fait à la science, que l'homme devrait (selon l'Eglise) refuser lorsqu'elle contredit la vérité divine révélée. C'est pourquoi les philosophes des Lumières [26] ont combattu avec succès son obscurantisme au XVIIIe siècle en affirmant que la Raison permet à l'homme de progresser vers la connaissance et le bonheur grâce à la Science.

Depuis ce succès, l'importance de cette doctrine du péché a fortement diminué dans le public, et il est surprenant que le Pape Benoît XVI l'ait invoquée en 2009 dans l'encyclique *Caritas in veritate* pour expliquer la mauvaise orientation de l'économie mondiale (!)
http://www.vatican.va/holy_father/benedict_xvi/encyclicals/documents/hf_ben-xvi_enc_20090629_caritas-in-veritate_fr.html .

Le 11/12/2008, le Pape Benoît XVI avait déjà affirmé que le Péché originel fait toujours partie des vérités fondamentales de la foi catholique.
Dans le texte *Benoît XVI insiste sur le dogme du Péché originel*
http://eucharistiemisericor.free.fr/index.php?page=1112081_magister ,
le Pape dit :

« Le mystère de l'Immaculée Conception de Marie, que nous célébrons aujourd'hui solennellement, nous rappelle deux vérités fondamentales de notre foi : d'abord le Péché originel, puis la victoire qu'a remportée sur lui la grâce du Christ, victoire qui resplendit de façon sublime en Marie la très sainte.

« L'existence de ce que l'Église appelle le Péché originel est, hélas, d'une évidence écrasante. Il suffit de regarder autour de nous et surtout en nous. L'expérience du mal est si concrète qu'elle s'impose d'elle-même et nous amène à nous demander : d'où vient le mal ? Pour un croyant, en particulier, la question va encore plus loin : si Dieu, qui est la Bonté absolue, a tout créé, d'où vient le mal ? A cette question fondamentale, qui interpelle chaque génération humaine, les premières pages de la Bible (Genèse 1-3) répondent justement par le récit de la création et de la chute de nos premiers parents…

[26] *Qu'est-ce que les Lumières ?* (Kant, 1784) - L'Encyclopédie de 1772

http://www.danielmartin.eu/Philo/Lumieres.htm

Les philosophes des Lumières rêvaient d'apporter, grâce aux approches fondées sur la Raison, la connaissance et le bonheur aux hommes, et la liberté à leur société. Le mot « Lumières » a été choisi en tant qu'opposé de l'obscurantisme, né de la crainte de l'homme de penser par lui-même et de son habitude de penser comme le lui commandent l'Eglise ou le tyran au pouvoir.

En somme, ces philosophes optimistes promettaient à l'humanité de sortir de l'enfance où l'on obéit sans discuter et d'accéder à un âge adulte, où un individu peut réfléchir et décider par lui-même, et une société peut se gérer elle-même au lieu d'obéir aveuglement à une autorité. Or le pouvoir de la Raison se fonde sur une foi dans la Science, dont on pouvait attendre du pouvoir par la Connaissance.

L'Encyclopédie ou *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* est un immense ouvrage collectif dont la rédaction a été dirigée par Diderot et d'Alembert. C'est LE texte qui accompagne les Lumières et en promeut la philosophie. Il décrit l'ensemble des connaissances de l'époque d'une manière très didactique, schémas à l'appui. Il relie ces connaissances à la philosophie et à la politique, en prenant parti à l'occasion - par exemple dans les articles *Prêtres* et *Autorité*. A lui seul, Diderot en a écrit plus de 10.000 articles ! Dérangeant l'aristocratie et l'Eglise au pouvoir, elle a fait l'objet de poursuites.

[27] Karl Marx - *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel* (1843) - http://marx.engels.free.fr/marx/txt/1843critiqueh.htm

[28] Utilitarisme

C'est une doctrine qui fait de *l'utilité* (ce qui par soi-même produit les meilleures conséquences possibles, qui répond le mieux à un besoin, qui sert à être le plus heureux possible ou le moins malheureux) la valeur fondamentale par rapport à laquelle on évalue les autres chaque fois qu'il s'agit de juger une action ou un but.

C'est ainsi que Jeremy Bentham commence le chapitre 1 de son ouvrage *An Introduction to the Principles of Morals and Legislation* (1781), http://www.utilitarianism.com/jeremy-bentham/index.html#eight par :

« **Of the Principle of Utility**
Nature has placed mankind under the governance of two sovereign masters, *pain* and *pleasure.* It is for them alone to point out what we ought to do, as well as to determine what we shall do. On the one hand the standard of right and wrong, on the other the chain of causes and effects, are fastened to their throne. They govern us in all we do, in all we say, in all we think: every effort we can make to throw off our subjection, will serve but to demonstrate and confirm it. In words a man may pretend to abjure their empire: but in reality he will remain subject to it all the while. The *principle of utility* recognizes this subjection, and assumes it for the foundation of that system, the object of which is to rear the fabric of felicity by the hands of reason and of law. »

Traduction :
« **Du principe d'utilité**
La nature a placé l'humanité sous l'autorité de deux maîtres, *la souffrance* et *le plaisir*. C'est à eux, et eux seuls, de nous indiquer ce que nous devrions faire ainsi que de déterminer ce que nous ferons. La norme de ce qui est bien ou mal, ainsi que l'enchaînement des causes et des effets, sont attachés à leur trône. Ils régissent tout ce que nous faisons, tout ce que nous disons et tout ce que nous pensons : tout effort que nous ferions pour nous libérer de leur souveraineté ne pourrait que la prouver et la renforcer. En paroles un homme peut prétendre renier leur empire, mais en fait il en restera toujours esclave. Le *principe d'utilité* rend compte de cette sujétion et en fait la base du système qui sert à construire le bonheur à l'aide de la raison et de la loi. »

Une décision par vote à la majorité, par exemple, est utilitariste en considérant que l'intérêt de la majorité prime sur celui de la minorité. L'utilitarisme considère aussi que c'est ce qui est utile (ou plus favorable que défavorable) qui est juste, *le caractère utile étant apprécié pour toute la population concernée*. Faut-il alors considérer comme utile et juste une loi votée par une majorité pour exploiter fiscalement ou brimer socialement une minorité ? Cette question n'a pas de réponse rationnelle, mais d'un point de vue moral une telle loi relève du « droit du plus fort ».

En tant que doctrine morale, économique et politique, l'utilitarisme a été défendu par l'Ecole utilitaire anglaise, avec les philosophes Thomas Hobbes (1588-1679), Jeremy Bentham (1748-1822) et John Stuart Mill (1806-1873). Cette doctrine attribue une valeur intrinsèque (objective) de bonheur à toute chose, toute fin, toute action vers une fin : *toute action peut être jugée en fonction de son utilité*.

Hélas, la possibilité même de *définir* une telle valeur avec une rigueur suffisante pour prendre des décisions est contestable, et elle fut contestée par Kant, qui préfère l'impératif catégorique [30]. Celui-ci a remarqué, en plus, qu'une action jugée utile peut ne pas être morale, notamment quand elle n'est pas désintéressée ; réciproquement une action morale n'accroît pas toujours le bonheur d'une personne ou de la société. Lorsque moralité ne rime pas avec utilité, faut-il préférer ce qui est utile ou ce qui est moral, et y a-t-il une règle pour en décider qui soit assez générale ? Voir un exemple au paragraphe Juger une action selon une règle déontologique ou au cas par cas ? .

Nietzsche rejette la possibilité qu'une valeur soit objective, c'est-à-dire identique d'un homme à un autre ; et comme en plus il déteste les Anglais, il considère l'utilitarisme comme « une erreur anglaise ». Pourtant, sa définition du Bien comme « ce qui est

favorable à la vie en laissant agir la volonté de puissance sans se préoccuper de la morale » est une simple restriction de la notion plus générale d'utilité ; son caractère amoral la rend, elle aussi, contestable.

Nietzsche se moque de la pensée utilitariste dans *"Aurore"* §37 *"Fausses conclusions que l'on tire de l'utilité"* :

> *"Les astronomes ne sont-ils pas allés jusqu'à prétendre que l'utilité (supposée) de la position des satellites (suppléer à la lumière affaiblie par une trop grande distance du soleil, pour que les habitants des astres ne manquassent pas de lumière) était le but final de cette position et en expliquait l'origine ? On se souviendra aussi du raisonnement de Christophe Colomb : la terre est faite pour l'homme, donc, s'il y a des contrées il faut qu'elles soient habitées. « Est-il possible que le soleil répande ses rayons sur le néant et que les veilles nocturnes des étoiles soient prodiguées en vain à des mers sans voiles et à des régions vides d'hommes ? »"*

Dans *"Le Gai savoir"* §84 *"De l'origine de la poésie"* Nietzsche écrit :

> *"Vouloir précisément se libérer enfin de l'utile - voilà ce qui a élevé l'homme, voilà ce qui lui a inspiré la moralité et l'art !"*

Nietzsche veut dire qu'en se libérant de l'obligation d'utilité l'homme peut devenir créatif et se laisser aller à sa fantaisie ; il peut alors agir dans un sens favorable à la vie-volonté de puissance, et s'occuper de choses qui élèvent son esprit loin des basses préoccupations quotidiennes. En affirmant que se libérer de l'utile inspire la moralité, Nietzsche va dans le sens de Kant, avec qui il est d'habitude en désaccord.

Voir aussi : Juger une action selon une règle déontologique ou au cas par cas ?

Complément ethnologique sur l'adoption des règles altruistes de la morale.

[29] **Rousseau, sur l'homme bon que la vie en société rend méchant**

Rousseau écrit en 1755 dans le *Discours sur l’origine et les fondements de l’inégalité parmi les hommes*, seconde partie, page 41 - http://classiques.uqac.ca/classiques/Rousseau_jj/discours_origine_inegalite/discours_inegalite.pdf :

> « …tant qu’ils [les hommes] ne s’appliquèrent qu’à des ouvrages qu’un seul pouvait faire, et qu’à des arts qui n’avaient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons, et heureux autant qu’ils pouvaient l’être par leur nature, et continuèrent à jouir entre eux des douceurs d’un commerce indépendant. Mais dès l’instant qu’un homme eut besoin du secours d’un autre ; dès qu’on s’aperçut qu’il était utile à un seul d’avoir des provisions pour deux, l’égalité disparut, la propriété s’introduisit, le travail devint nécessaire, et les vastes forêts se changèrent en des campagnes riantes qu’il fallut arroser de la sueur des hommes, et dans lesquelles on vit bientôt l’esclavage et la misère germer et croître avec les moissons. »

Commentaire

Sur la liberté et la bonté, Rousseau se fait des illusions. La liberté et la bonté n'ont de sens que dans une société, groupe de *plusieurs* hommes ; personne n'empêche un

homme seul de faire ce qu'il veut, et il n'y a personne envers qui il pourrait être méchant ou qui pourrait être méchant avec lui : l'homme naturellement bon lorsqu'il est seul est un mythe.

Dès que les hommes sont plusieurs, par exemple dès qu'un homme a une famille, des rapports d'autorité s'établissent, la liberté de chaque membre de la famille est limitée, des sentiments d'injustice ou d'animosité apparaissent en même temps que des sentiments d'amour, etc.

Le philosophe anglais Hobbes a décrit la société humaine de manière plus fidèle et avec moins d'angélisme que Rousseau en 1651 dans *Léviathan*, un siècle avant Rousseau. Dans *De Cive*, publié en 1642 à l'intention des philosophes et érudits, il expliquait déjà que les hommes n'ont pas de disposition naturelle à la vie en communauté parce qu'ils se font sans cesse concurrence, qu'ils se dénigrent, que chacun défend ses intérêts et s'estime tout en méprisant autrui ; ils ne vivent ensemble que si un Etat puissant (le Léviathan) peut imposer la sécurité.

Rousseau explique l'exploitation de l'homme par l'homme par la nécessité de coopérer en vivant en groupe, alors que Hobbes explique qu'une vie en groupe sous l'autorité d'un Etat fort est la seule solution contre la tendance naturelle des hommes à se combattre, par intérêt comme par pure méchanceté. Idéaliste, Rousseau veut que dans une société le pouvoir dérive de la loi, alors que Hobbes, matérialiste et pessimiste, affirme qu'en fait la loi dérive du pouvoir de l'imposer et de la faire respecter.

[29b] J-J Rousseau *Du contrat social ou Principes du droit politique* (1762)

http://classiques.uqac.ca/classiques/Rousseau_jj/contrat_social/Contrat_social.pdf
Enoncé succinct du contrat social, au chapitre 1.6 - Du pacte social :

> « Trouver une forme d'association qui défende et protège de toute la force commune la personne et les biens de chaque associé, et par laquelle chacun, s'unissant à tous, n'obéisse pourtant qu'à lui-même, et reste aussi libre qu'auparavant. » Tel est le problème fondamental dont le Contrat social donne la solution.

[30] L'impératif catégorique de Kant - Règles morales déontologiques

L'impératif catégorique kantien est le caractère *désirable en elle-même* d'une action, indépendamment de son auteur, des circonstances et de tout objectif ; c'est l'application de la règle :

> « Agis de telle sorte que ta conduite puisse être érigée en règle universelle ».

Critique

Admettre l'impératif catégorique c'est admettre qu'il existe un Bien absolu pouvant servir de critère de jugement de toute action, pour tout homme, dans toute situation : *toute action doit être jugée en fonction d'une règle absolue*, l'ensemble des règles morales applicables dans un cas particulier (comme une profession) formant une *déontologie.*

Nietzsche rejette vigoureusement la notion de Bien absolu, donc l'impératif catégorique. Il écrit dans *"Le Gai savoir"* §335 *"Vive la physique"* :

"Comment? Tu admires l'impératif catégorique en toi? Cette « fermeté » de ton soi-disant jugement moral ? Ce « caractère inconditionné » du sentiment que « tous doivent ici juger comme moi »? Admire bien plutôt ton égoïsme en cela ! Et l'aveuglement, la mesquinerie et le manque d'exigence de ton égoïsme ! C'est de l'égoïsme en effet que de ressentir son jugement comme loi universelle ;"

Juger de la valeur d'une certaine décision selon l'impératif catégorique c'est, en effet, admettre qu'on détient dans ce cas-là la vérité universelle. Nietzsche qualifie juger ainsi d'*"égoïsme"*, mais c'est plutôt être présomptueux, orgueilleux ou fanatique. Comme le pense Sartre, chaque fois qu'un homme juge en pensant bien faire il engage l'humanité entière [56], il définit un impératif catégorique :

> « En effet, il n'est pas un de nos actes qui, en créant l'homme que nous voulons être, ne crée en même temps une image de l'homme tel que nous estimons qu'il doit être. Choisir d'être ceci ou cela, c'est affirmer en même temps la valeur de ce que nous choisissons, car nous ne pouvons jamais choisir le mal ; ce que nous choisissons, c'est toujours le bien, et rien ne peut être bon pour nous sans l'être pour tous. Si d'autre part l'existence précède l'essence [56] et que nous voulions exister en même temps que nous façonnons notre image, cette image est valable pour tous et pour notre époque tout entière. »

L'illusion de Kant sur le devoir

A mon avis, même lorsqu'un homme prétend faire son devoir comme Kant le recommande, « parce que c'est son devoir, sans espoir de récompense ou crainte de châtiment », il le fait, en réalité parce qu'il en attend une satisfaction : celle de s'être grandi, à ses propres yeux et peut-être à ceux d'autres, pour avoir agi conformément à ce que l'on attend de lui, c'est-à-dire à la morale.

Le critère de jugement opposé à l'impératif catégorique est l'utilité [28].

[31] INED (Institut National d'Etudes Démographiques)

Revue *Population et Sociétés* N° 447, juillet/août 2008 - La pratique religieuse influence-t-elle les comportements familiaux ? - http://www.ined.fr/fichier/t_publication/1366/publi_pdf1_447.pdf

[32] Citation de l'évangile selon Luc

Nietzsche parodie les paroles de Jésus, rapportées par Luc chapitre 23 verset 34 :

> « Jésus dit : Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

[33] Citation de la Bible (Romains, chapitre 13, versets 1 et 2)

> « 1 - Que toute personne soit soumise aux autorités supérieures ; car il n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu, et les autorités qui existent ont été instituées de Dieu.
>
> 2 - C'est pourquoi celui qui s'oppose à l'autorité résiste à l'ordre que Dieu a établi, et ceux qui résistent attireront une condamnation sur eux-mêmes. »

Nietzsche rappelle que la religion chrétienne impose l'obéissance à *toute* autorité, puisque celle-ci émane nécessairement de Dieu. D'où le devoir d'obéissance dont s'est prévalu le « Roi par la grâce de Dieu », et le reproche de Karl Marx à la religion

d'endormir le peuple pour qu'il ne se révolte pas contre la tyrannie et l'injustice : « La religion est l'opium du peuple » [27].

[34] Livre d'André Comte-Sponville

L'esprit de l'athéisme - Introduction à une spiritualité sans Dieu, résumé et commenté dans http://www.danielmartin.eu/Textes/EspritAtheisme.htm .

[35] Anthropologie, ethnologie et éthologie : définitions

- L'anthropologie est l'étude *de l'homme* :
  - Traits physiques (types humains) ;
  - Nature et évolution de l'homme, vie en société, relation physique et spirituelle au monde.
- L'ethnologie est l'étude explicative et comparative *des groupes humains* (notamment des populations primitives) dans le but d'expliquer la structure de leurs sociétés et son évolution. C'est leur héritage culturel commun qui fait de ces groupes des ethnies.
- L'éthologie est :
  - Soit l'étude *des mœurs humaines* en tant que faits sociaux ;
  - Soit l'étude *des mœurs et du comportement individuel et social des animaux* domestiques et sauvages.

[36] *The Science of Good and Evil - Why People Cheat, Gossip, Care, Share, and Follow the Golden Rule* par Michael Shermer (Times Books, 2004). Ce livre est un compte-rendu de recherches récentes sur l'avènement des règles morales.

Article citant des recherches qui confirment celles de ce livre : *Is 'Do Unto Others' Written Into Our Genes? - The New York Times* du 18/09/2007, http://www.nytimes.com/2007/09/18/science/18mora.html?th=&emc=th&pagewanted=print

[37] Ascétisme : définition

D'après [40] : Pratique d'une discipline de vie visant au perfectionnement de soi pour atteindre soit la pureté spirituelle, soit la vertu et la sagesse ; c'est de ce dernier sens qu'il est question chez Nietzsche.

Souvent synonyme de *ascétisme*, le mot *ascèse* désigne un type de volonté ou de pensée, alors qu'ascétisme désigne soit la doctrine ascétique, soit le comportement ascétique.

<u>En théologie judéo-chrétienne</u>

L'ascétisme est l'ensemble des pratiques (mortification, pénitence, prière, etc.) qui réalisent le renoncement au monde et aux passions dans le but d'une union intime avec Dieu et de l'amour de Dieu, c'est-à-dire un progrès spirituel.

<u>En philosophie</u>

L'ascétisme est une doctrine qui prescrit la libération du corps par domination des instincts, plaisirs et passions en vue de la perfection morale.

[38] Lavage de cerveau : définition

Action psychologique méthodique sur une personne visant à annihiler ses réactions personnelles, à lui faire renier ses propres convictions ou ses habitudes culturelles, afin de leur en substituer d'autres, plus conformes aux idées de celui qui entreprend cette action.

[39] ***Déclaration universelle des droits de l'homme*** **des Nations unies**

http://www.un.org/fr/documents/udhr/

[40] Dictionnaire des concepts philosophiques

Michel Blay - Editions Larousse (2006)

[41] ***Prenez soin de vous*****, article de Sophie Péters dans** ***La Tribune***

http://www.latribune.fr/blogs/mieux-dans-mon-job/20111117trib000671531/prenez-soin-de-vous.html - Extrait :

Prendre soin de soi ne veut donc pas dire que l'on s'intéresse exclusivement à soi-même. C'est d'abord ne pas baisser la garde sur l'estime de soi en agissant pour se protéger et assurer la constance dans l'application de ses valeurs et de ses principes. Lorsqu'on fait attention à soi et à l'autre, qu'on réfléchit, qu'on revient sur un geste, une idée, lorsqu'on est capable de changer d'avis, lorsqu'on s'enrichit de connaissances, on a le souci de soi, au sens où l'entendait Michel Foucault. Ainsi prendre soin de soi consiste-t-il non seulement à prendre la mesure de ce dont on est capable, mais aussi à discriminer, sélectionner et contrôler ses représentations. Une telle démarche suppose la sagesse, autrement dit la capacité de « se commander à soi-même » qui, selon Foucault, autorise du coup à s'occuper de la cité. Le philosophe parle ainsi des « arts de soi-même », de la « pratique de soi », des « techniques de soi » parmi lesquelles « l'écriture de soi ». Le soin repose ici sur l'exercice et consiste d'abord en une pratique.

Ce n'est pas chose aisée. Il y faut des exercices réguliers. L'écriture constitue l'un d'entre eux. Dans la Grèce antique, on appelait « hupomnêmata » les cahiers de notes, les registres et les livres de comptes où se mêlaient citations, anecdotes, aphorismes et bribes de réflexions. Ce sont des matériaux destinés à la relecture, à la pensée et à la méditation ultérieure qui ont pour fonction de rassembler le déjà-dit, dans le but de la constitution de soi-même. Ici, chaque connaissance ou réflexion passe par soi, son prisme, son expérience et son activité. Les exercices sont toujours à inventer. Ainsi pourrait-on imaginer des « cahiers de managers » à la manière d'Epictète dont les promenades méditatives consistaient, à propos des objets et personnes rencontrées, à s'examiner soi-même, à guetter ses réactions. C'est un mouvement perpétuel qui permet de poser une action en étant conscient que je le fais pour « prendre soin de moi » ; que je dis « non » par exemple quand je pense « non ». Le message transmis de soi à soi sera alors : « Je vaux tellement la peine que j'assume ma pensée et ce que je suis. » Dans le cas contraire, si je dis « oui » quand je pense « non », le message de soi à soi sera : « Je ne suis pas capable de m'assumer et maintenant je me sens coupable de ne pas le faire. » Et, à force de s'exposer ainsi, ce sentiment de culpabilité se teinte de colère, de déception, de frustration et forme un cercle vicieux qui altère la vision que l'on a de soi-même et donc l'estime de soi. Apprendre à s'accepter tel que l'on est, voilà la meilleure façon de prendre soin de soi... et des autres. Au Sénat, Jean-Pierre Bel peut désormais

faire sienne la formule du cardinal de Retz : « Un homme qui ne se fie pas à soi-même ne se fie véritablement à personne. »

[42] Arthur Schopenhauer - *Le monde comme volonté et représentation* (1818, remanié en 1844) - Collection Folio Essais, chez Gallimard - 2009

Dans ce livre, le philosophe Schopenhauer expose sa vision du monde, résumée dans son titre. Pour lui, nous ne pouvons connaître du monde que les représentations [9] mentales que nous en construisons, à l'aide de nos concepts d'espace, de temps et de succession de phénomènes par causalité : il y a une dualité « sujet connaissant, phénomène connu », l'Univers est pure représentation.

Mais ces représentations ne montrent qu'une apparence du monde, pas sa réalité physique (que Kant, son maître, considérait comme inconnaissable [9]) ; et cette apparence présente une succession d'états des objets aperçus. Il y a donc une seconde dualité : « représentation, volonté », où Schopenhauer appelle « volonté » la cause de toutes les évolutions, de tous les phénomènes de l'Univers ; cette volonté est une finalité qui pousse les êtres vers des buts qu'ils ne peuvent connaître, en suscitant en eux des désirs dont ils sont esclaves, et finalement aussi bien l'effort que la souffrance de vivre.

La succession des situations dans le temps (notre représentation de l'évolution des objets physiques) est régie par la volonté. C'est pourquoi il y a une forte analogie entre le concept de volonté de Schopenhauer et le déterminisme dont j'ai présenté succinctement les variantes philosophique, scientifique, étendue et humaine au début de cet ouvrage.

Nietzsche a adopté le concept de volonté de son maître Schopenhauer en imaginant sa *"volonté de puissance"*, mais il l'a modifié. La volonté de puissance déclenche et régit bien les évolutions de toutes choses, à commencer par les êtres vivants chez qui elle se manifeste dans les instincts [5] et pulsions [4] en interprétant l'état physique. Mais alors que Schopenhauer croit, comme Kant, en l'existence d'une essence des choses, Nietzsche rejette ce concept comme impliquant une Vérité absolue qu'il rejette.

[43] Conscience et entendement

La conscience

En français, le mot conscience a deux sens : la conscience réflexive et la conscience morale ; quand on dit seulement : « conscience » il peut y avoir ambiguïté.
Plus précis, l'allemand a deux mots distincts.

Conscience réflexive

C'est une conscience *de quelque chose* ; elle suppose une *intention* et ne se conçoit qu'avec un couple {sujet connaissant ; objet qu'il connaît}.

- C'est la fonction psychique d'intuition de l'homme qui, en lui permettant d'avoir connaissance de ses états, de ses actes et de leur valeur émotive, lui permet de se sentir exister, d'être présent à lui-même. C'est une fonction de base de la pensée qu'on ne peut définir à l'aide de concepts [54] plus simples, mais qui sert pour définir des concepts moins intuitifs.

Il y a une fonction psychique opposée, *l'inconscient*, où des pensées naissent involontairement et sans perception consciente, certaines franchissant le seuil de conscience lorsque leur importance (contenu émotif) est jugée suffisante.

- C'est aussi la fonction physiologique qui transforme en représentations mentales [9] les perceptions jugées assez importantes par l'inconscient pour franchir le seuil de conscience. Cette transformation implique une différence entre le *sujet connaissant* et *la chose qu'il connaît*, dont il a construit une représentation.

  Toute représentation est construite, en une ou plusieurs étapes, à partir de *concepts spontanés* (appelés aussi *primitifs*), bases de la pensée impossibles à définir à partir de concepts plus simples.

  Tout concept, toute représentation est associé(e) à un mot, qui nous est indispensable pour le (la) penser comme pour le (la) communiquer à autrui. Nietzsche écrit dans *"Le Gai savoir"* §354 *"Du « génie de l'espèce »"* :

  "…seule cette pensée consciente advient sous forme de mots, c'est-à-dire de signes de communication, ce qui révèle la provenance de la conscience elle-même [le besoin de communiquer]*. Pour le dire d'un mot, le développement de la langue et le développement de la conscience (non pas de la raison, mais seulement de la prise de conscience de la raison) vont main dans la main. Que l'on ajoute qu'il n'y a pas que le langage qui serve à jeter un pont d'homme à homme, mais aussi le regard, la pression, le geste ;"*

  Voir aussi : Les jeunes Français qui manquent de mots.

Conscience morale

- Fonction de la conscience humaine permettant à l'homme de porter des jugements intuitifs immédiats « Bien » ou « Mal » sur la valeur morale de *ses* actes ;
- Connaissance intuitive de la valeur « Bien » ou « Mal » d'un acte *quelconque*.

L'entendement

- Au sens de Descartes, c'est la faculté de comprendre ce qui est intelligible. L'entendement s'oppose aux sensations, qui résultent d'une perception physique ou d'une intuition (qui apparaît spontanément, sans réflexion).
- Au sens de Kant, c'est la fonction mentale qui coordonne les données de l'expérience avant leur interprétation par la Raison.
- Au sens courant, c'est l'ensemble des facultés permettant de comprendre intellectuellement ou par réaction émotive la nature, la structure, l'évolution ou la signification d'un objet (c'est-à-dire d'une représentation [9]) de la pensée.

[44] Infalsifiable - Réfutation d'une théorie

Qualifie une affirmation dont on ne peut prouver la fausseté éventuelle. C'est le contraire de *falsifiable*. Une hypothèse (ou une théorie) est dite falsifiable si on peut imaginer (ou mieux : créer expérimentalement) des situations où elle est prise en défaut, même si on ne peut pas imaginer de situation où elle se réalise - notamment parce qu'elle est *indécidable* [45] ou spéculative. Exemples :

- La loi d'Ohm « L'intensité de courant électrique à travers une résistance est proportionnelle à la différence de potentiel entre ses bornes » est falsifiable ;
- L'affirmation « Ce feu de forêt a pour origine la volonté de Dieu » est infalsifiable ; Kant a montré que l'affirmation « Dieu existe » l'est aussi [82].

Les situations testées sont des conséquences démontrables ou des prédictions vérifiables de la théorie. Mais attention :

- Lorsqu'un phénomène prévu ne se produit pas, son absence ne suffit pas pour réfuter la théorie car des circonstances perturbatrices inattendues peuvent être intervenues, et il est impossible de raisonner logiquement sur quelque chose qui ne s'est pas produit ou n'existe pas.

  Lorsqu'une théorie prédit une certaine valeur d'une variable et que les mesures expérimentales en fournissent une différente, la différence doit être expliquée et provenir de circonstances hors du champ de la théorie (comme la précision des mesures), sinon celle-ci doit être considérée comme fausse.
- Les prédictions testées doivent être strictement déductives ; on ne peut tester aucune prédiction utilisant une induction, ni utiliser une induction pour réfuter une prédiction de la théorie.

[45] Indécidable

On dit qu'une affirmation *qui ne peut être que toujours vraie ou toujours fausse* est indécidable s'il est impossible de prouver qu'elle est vraie ou de prouver qu'elle est fausse ; *l'impossibilité doit être prouvée*, elle ne doit pas résulter d'une ignorance.

Exemple : l'affirmation « Cette affirmation est indémontrable » a un sens, mais elle est indémontrable. Raisonnons par l'absurde : si l'affirmation était démontrable, elle serait vraie ; mais comme elle affirme être indémontrable, elle serait à la fois indémontrable et démontrable, ce qui est contradictoire ; donc elle est indémontrable.

[46] Importance de la coopération dans l'évolution

Article *Why We Help* par Martin A. Nowak, professeur de biologie et mathématiques à Harvard, publié dans Scientific American de juillet 2012.

[47] Adam Smith - *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* - Livre V - Chapitre II - Section 2 - http://classiques.uqac.ca/classiques/Smith_adam/richesse_des_nations/livre_5/richesse_des_nations_5.pdf

[48] Détestation de nombreux Français pour les riches et leur argent

L'élection présidentielle française de 2012 fournit un exemple de la détestation de nombreux Français pour les riches, leur richesse et les institutions financières comme les banques et la bourse. Pour plaire à ces électeurs-là, le candidat Hollande :

- Avait déclaré le 11/06/2010 : « Je n'aime pas les riches » ;

- A ajouté le 22/01/2012 au Bourget : « Je n'ai qu'un seul ennemi : la finance » - http://lci.tf1.fr/politique/au-bourget-francois-hollande-veut-incarner-le-changement-6945847.html ;
- A promis une imposition au taux de 75 % des revenus au-dessus de 1 million d'euros par an, taux confiscatoire donc punitif.

[49] Les sauvageons de Jean-Pierre Chevènement

Article *Sauvageon versus racaille* du 30/03/2007 dans le blog du sénateur de gauche Jean-Pierre Chevènement - http://www.chevenement.fr/Sauvageon-versus-racaille_a277.html . Le sénateur explique et excuse les atteintes à la sécurité publique des délinquants de banlieue par la mauvaise éducation qu'ils ont reçue de l'école de la République. Par angélisme, la gauche excuse ces délinquants en les plaignant, alors que la droite les traite de racaille.

[50] Freud - *L'avenir d'une illusion* (1927)

http://classiques.uqac.ca/classiques/freud_sigmund/avenir_dune_illusion/t1_avenir_une_illusion/avenir_une_illusion.pdf - Extrait du chapitre VI, page 27 :

> « …la genèse psychique des idées religieuses. Ces idées, qui professent d'être des dogmes, ne sont pas le résidu de l'expérience ou le résultat final de la réflexion : elles sont des illusions, la réalisation des désirs les plus anciens, les plus forts, les plus pressants de l'humanité ; le secret de leur force est la force de ces désirs. Nous le savons déjà : l'impression terrifiante de la détresse infantile avait éveillé le besoin d'être protégé - protégé en étant aimé - besoin auquel le père a satisfait… »

Sur Freud voir aussi [107]

[51] Sortir les sortants

A part 2007, à chaque élection générale entre 1981 et 2012 les Français ont sanctionné et « sorti » le gouvernement en place :

- En 1981, la présidence Giscard et le gouvernement Barre ont été sanctionnés au profit de Mitterrand et de la gauche unie ;
- En 1986, le gouvernement de gauche de Fabius est sanctionné aux élections législatives, Chirac devient Premier ministre ;
- En 1988, le gouvernement de droite de Chirac est sanctionné, Mitterrand est réélu ainsi qu'un parlement de gauche ; les Premiers ministres successifs sont Rocard, Cresson et Bérégovoy ;
- En 1993, les élections législatives sanctionnent le gouvernement de gauche, Balladur devient Premier ministre ;
- En 1995, les élections présidentielle et législatives sanctionnent la gauche : Chirac est élu avec un parlement de droite ;
- En 1997, après dissolution de l'Assemblée, les élections législatives sanctionnent le gouvernement Juppé, et Jospin devient Premier ministre ;

- En 2002, les élections présidentielle et législative sanctionnent la gauche : Chirac est réélu avec un parlement de droite ;
- En 2012, les élections présidentielle et législative sanctionnent la droite : Hollande est élu avec un parlement à majorité socialiste.

En somme, *entre 1981 et 2012 et à part 2007, les Français ont sanctionné les dirigeants politiques en place à chaque élection générale, en basculant de droite à gauche et inversement*. Aucune politique, ni de droite ni de gauche, n'a répondu à leurs attentes concernant le sujet qui les préoccupe le plus, le même jusqu'à nos jours : *le chômage*.

> Il faut savoir que le taux de chômage en France a été négligeable jusqu'au 1er choc pétrolier, fin 1973. Le quadruplement du prix du pétrole, imposé par les pays arabes, l'a alors fait exploser, et son effet a été renforcé par le 2ème choc pétrolier, en 1979-1980. *Tous* les gouvernements français depuis cette date ont recouru à une solution de facilité pour créer des emplois artificiels et soutenir le niveau de vie : dépenser par déficit budgétaire un argent emprunté, à faire rembourser par les générations futures. Bien que la dette nationale ait augmenté sans cesse depuis cette date, le chômage n'est plus jamais redescendu au niveau d'avant 1973, aucun gouvernement n'ayant eu le courage d'imposer les réformes structurelles nécessaires. La France a ainsi vécu à crédit jusqu'à la crise financière de 2008, à partir de laquelle les gouvernements ont admis l'impossibilité de continuer.

Constatant que les politiciens qui avaient promis de faire baisser le chômage n'avaient pas tenu leur promesse, les Français les ont sanctionnés électoralement. Leur exaspération est allée croissant, à en juger par les scores des candidats extrémistes aux élections présidentielles de 2002, 2007 et 2012.

[52] André Comte-Sponville - *Le capitalisme est-il moral ?*

Editions Le Livre de Poche, 2007 - Compte-rendu de lecture :
http://www.danielmartin.eu/Philo/CapitalismMoral.htm

[53] Dogmatisme et philosophie de Platon

Le dogmatisme est une doctrine philosophique qui affirme la possibilité d'aboutir à des certitudes appelées *dogmes*, considérées comme vérités indiscutables parce qu'affirmées par une autorité. Un dogme peut concerner, par exemple, l'existence d'un être, un comportement de la nature, une règle de morale, une abstraction métaphysique, etc. Le dogmatisme utilise beaucoup de concepts [54] à priori.

Depuis Kant, l'adjectif dogmatique est péjoratif parce qu'une personne dogmatique affirme sans avoir vérifié le droit, la possibilité et les limites de l'affirmation.

En excluant le doute, le dogmatisme s'oppose au scepticisme et à toute critique.

Platon donne de son maître Socrate l'image d'un philosophe qui doute de tout et qu'inspire un démon. Celui-ci l'empêche de conclure avant d'avoir considéré le pour, le contre et tous les aspects d'une question, parce qu'il a une exigence de vérité. Le discours de Platon apparaît dogmatique parce qu'il utilise des concepts [54] absolus,

immuables (Vérité, Bien…), pour être clair et aboutir à des affirmations ne contenant pas de contradiction.

[54] Concept - Dialectique

Concept

Abstraction représentant ce qui est commun à plusieurs objets. Résultat d'un effort de réflexion, un concept s'oppose à une *intuition* [55], apparue à l'esprit sans effort conscient et se rapportant immédiatement à des objets de l'expérience ou à des représentations [9].

Un concept est une représentation mentale objective, stable et qu'on peut nommer. C'est une classe sous laquelle, selon Kant, on peut subsumer [87] un objet singulier (affirmer qu'il a une propriété appartenant à cette classe). Un concept *à priori* est indépendant de toute expérience, de toute réalité physique.
Exemples de concepts : cercle, vérité, nombre entier.

Précisions sur la notion de concept : [121] pages 239-240.

Dialectique (substantif)

Faire de la dialectique c'est raisonner, la dialectique étant l'ensemble des règles de raisonnement. Par extension, la dialectique est l'art de raisonner avec méthode, de façon persuasive. De façon péjorative, la dialectique est un raisonnement vide.

Platon appelle dialectique des méthodes de raisonnement permettant d'éliminer les contradictions et de construire des représentations intelligibles à partir des connaissances sensibles.

[55] Intuition

Connaissance ou représentation [9] directe et immédiate qui se présente à la pensée avec la clarté d'une évidence.

[56] Sartre : *L'existentialisme est un humanisme* (1946)

http://www.danielmartin.eu/Textes/Existentialisme.htm

Extrait où Sartre affirme que l'homme, qui exerce son libre arbitre, est responsable de lui-même et même de tous les hommes :

> « Quand nous disons que l'homme se choisit, nous entendons que chacun d'entre nous se choisit, mais par là nous voulons dire aussi qu'en se choisissant il choisit tous les hommes. En effet, il n'est pas un de nos actes qui, en créant l'homme que nous voulons être, ne crée en même temps une image de l'homme tel que nous estimons qu'il doit être. Choisir d'être ceci ou cela, c'est affirmer en même temps la valeur de ce que nous choisissons, car nous ne pouvons jamais choisir le mal ; ce que nous choisissons, c'est toujours le bien, et rien ne peut être bon pour nous sans l'être pour tous. Si l'existence, d'autre part, précède l'essence et que nous voulions exister en même temps que nous façonnons notre image, cette image est valable pour tous et pour notre époque tout entière. Ainsi, notre responsabilité est beaucoup plus grande que nous ne pourrions le supposer, car elle engage l'humanité entière. »

[57] Article *In First, Software Emulates Lifespan of Entire Organism*

The New York Times, 20 juillet 2012. http://www.nytimes.com/2012/07/21/science/in-a-first-an-entire-organism-is-simulated-by-software.html?_r=1&nl=todaysheadlines&emc=edit_th_20120721&pagewanted=print

Cet article rend compte de la simulation de *toutes* les fonctions d'un microorganisme dont le génome comprend 525 gènes, sur 128 ordinateurs calculant en parallèle.
A partir de la connaissance des mécanismes individuels de niveau moléculaire, y compris ceux de l'ADN, de l'ARN, des protéines et des métabolites, on a simulé ainsi *tous* les événements et processus de la vie de ce microorganisme, un microbe pathogène autonome. Les conséquences de cette possibilité de modélisation sont considérables :

- On peut ainsi désormais remplacer des tests biologiques de laboratoire par des simulations informatiques, processus plus rapide et moins coûteux ;
  la compréhension des comportements du vivant et la mise au point de médicaments efficaces en sera considérablement facilitée.
- On a une preuve matérielle de la possibilité, avec une grande puissance de calcul et une architecture logicielle à processus parallèles, de simuler tous les processus du vivant, des fonctions cellulaires de bas niveau à celles des neurones de la pensée, en décomposant chacune en niveaux hiérarchiques dont le plus bas est celui de la biologie moléculaire, complètement déterministe.
  Avec le temps et la croissance de la puissance informatique disponible, on pourra constituer une bibliothèque de fonctions et comportements de base du vivant, sur laquelle on basera la compréhension de comportements de plus en plus complexes.

Des modèles si fiables qu'on peut leur confier la vie humaine

On sait faire des modèles informatiques complexes si fiables qu'on peut leur confier la vie humaine ; c'est le cas, par exemple, des commandes électroniques de vol des avions modernes et de leurs systèmes de pilotage et d'atterrissage automatique sans visibilité. Le danger, alors, vient d'un *défaut de spécification* où l'homme aurait oublié de prévoir certains événements ou situations, et n'aurait pas introduit dans le modèle la logique nécessaire pour y répondre. On résout au maximum ce problème en faisant de nombreux tests - certains avec des valeurs aléatoires de variables initiales (comme dans la méthode de Monte-Carlo avec algorithme Metropolis), d'autres en accumulant de l'expérience ; par souci de sécurité on permet toujours à un homme de reprendre le contrôle en cas d'urgence.

La modélisation informatique permet, par exemple, de reconstituer des phénomènes astronomiques ayant duré des millions d'années, comme la formation d'une galaxie ou d'un système planétaire à partir de gaz et poussières interstellaires. Elle le permet parce que les lois de la dynamique sont connues, ainsi que les paramètres à fournir au départ de la simulation.

Mais la modélisation informatique ne permet pas de simuler les processus psychiques qui paraissent transcendants, comme ceux du subconscient. Il n'y a pas de modèle informatique de l'intelligence et de l'affectivité de l'homme !

[58] Apollinien

Adjectif utilisé par Nietzsche pour exprimer la conformité à un idéal de mesure, de sérénité et de maîtrise de soi ; opposé : *dionysiaque* [8]. L'idéal apollinien est symbolisé par la sagesse et la morale de Socrate.

[59] Daniel KAHNEMAN, psychologue, prix Nobel d'économie 2002

Thinking, Fast and Slow (2011) - publié par Farrar, Strauss and Giroux, New York ; traduction française du 03/10/2012 publiée par Flammarion:
Système 1 / Système 2 : Les deux vitesses de la pensée.

La pensée de l'homme a deux modes de fonctionnement :

- Un mode rapide, automatique, intuitif, qui exprime les évidences, les désirs et les émotions. Ce mécanisme, appelé *Système 1*, agit sans vérifier qu'il a bien compris le sujet dont il s'agit. Il répond donc parfois à une question autre que celle qui est posée, parce qu'il l'interprète selon un processus associatif analogue à celui dont dispose la mémoire, donc très approximatif.
- Un mode lent, contrôlé, qui construit les raisonnements et demande un effort conscient. Ce mécanisme, appelé *Système 2*, n'est déclenché qu'après formation d'une impression donnant un jugement de valeur « plutôt positif » ou « plutôt négatif » qui justifie l'effort.

Complément : Psychologie de la causalité.

[60] Innéisme - *Discours de la méthode*

René Descartes - *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences* (1637) -
http://philoserveur.info/resources/descartesdiscoursdelamethode.pdf

Extrait dit des « quatre préceptes »

> « Le premier [précepte] était de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle ; c'est-à-dire, d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention, et de ne comprendre rien de plus en mes jugements que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute. »

L'innéisme est une doctrine philosophique selon laquelle il y a dans notre esprit des idées, des principes ou des propositions (jugements) qui n'ont pas d'origine consciente (observation, apprentissage ou réflexion). Exemple : les concepts mathématiques de nombre ou d'égalité, dont je décris le caractère transcendant dans [1y].

Descartes pense une certitude innée fiable si elle est prégnante (c'est-à-dire si elle s'impose avec une grande force), remplaçant ainsi une preuve factuelle ou démontrée absente par une absence de doute, et excluant la possibilité qu'un homme sérieux puisse se tromper de bonne foi. Locke en 1690, puis Kant en 1781, ont montré à quel point l'innéisme est illusoire.

Croyant, Descartes a peut-être tiré son innéisme de l'enseignement de Jésus rapporté dans la *Parabole de la femme adultère* de l'Evangile de Jean [1v] :

> « Chaque homme trouve les valeurs morales dans sa conscience, et ces valeurs sont tellement vraies qu'il doit leur obéir plus qu'à la loi des hommes. »

Il se peut que Descartes ait déduit de cette parole divine que toute certitude innée et prégnante de sa conscience vient de Dieu et ne peut donc induire l'homme en erreur.

Extrait de la Quatrième partie du *Discours de la méthode*

> « …pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi qui le pensais fusse quelque chose ; et remarquant que cette vérité, je pense, donc je suis, était si ferme et si assurée, que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeai que je pouvais la recevoir sans scrupule pour le premier principe de la philosophie que je cherchais. »

[61] Spinoza - *L'Ethique*

http://www.spinozaetnous.org/telechargement/ethique.rtf

Au début de la Première partie, « De Dieu », la 1ère définition est :

> « I. J'entends par cause de soi ce dont l'essence enveloppe l'existence, ou ce dont la nature ne peut être conçue que comme existante. »

Cette définition est logiquement impossible : voir Représentation [9].

[62] Textes fondateurs du pédagogisme français

- Livre de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron *Les héritiers* (1964) aux Editions de Minuit
- Livre de Pierre Bourdieu *La Reproduction* (1970) aux Editions de Minuit.

[63] Les ravages du pédagogisme

Selon les ouvrages de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron [62], la culture enseignée et les méthodes d'enseignement traditionnelles sont celles de la classe dirigeante. Ces auteurs d'extrême-gauche ont fortement influencé les méthodes de formation enseignées dans les IUFM (Instituts Universitaires de Formation des Maîtres) et les contenus des programmes enseignés aux jeunes Français à partir de la loi Jospin sur l'enseignement de 1989 [1z4].

Doctrine du pédagogisme

Considérant que l'excellence, le savoir, la culture, l'expression en français correct, le respect dû par l'élève au maître et l'effort personnel sont des valeurs de droite, les méthodes d'enseignement pédagogistes privilégient un nivellement par le bas, au nom d'un égalitarisme de gauche.

- Il ne faut pas transmettre aux élèves des savoirs, mais leur apprendre à apprendre.
- Les cours privilégient le développement et l'affirmation de la personnalité des élèves au détriment de leurs efforts de mémorisation et du respect des valeurs civiques.

- On n'étudie plus d'œuvres d'auteurs célèbres, mais seulement des passages de celles-ci : connaître l'œuvre d'un auteur est de la culture bourgeoise.
- N'ayant plus d'autorité (valeur de droite), les maîtres doivent continuellement justifier l'intérêt de ce qu'ils veulent enseigner, pour que les élèves qu'ils réussissent à convaincre apprennent quelque chose.

Les résultats sont déplorables, toutes les comparaisons des résultats scolaires de jeunes Français par rapport à des jeunes étrangers le montrent [64], et d'innombrables ouvrages d'enseignants le déplorent :

- La France forme beaucoup d'ignorants agressifs et prétentieux ;
- Les universitaires et les employeurs constatent que le niveau des jeunes qu'ils reçoivent est de plus en plus bas. Ils écrivent mal le français, ne savent plus calculer et mémoriser, ne savent plus travailler dur pendant de longues heures, n'ont plus que l'ombre de la culture générale de leurs aînés…

[64] Tests de niveau d'élèves PISA 2009

Source : *Le Monde* du 07/12/2010
http://www.lemonde.fr/societe/infographie/2010/12/07/pisa-les-resultats-des-differents-pays_1450385_3224.html

Les élèves français se sont classés au 19e rang sur 35 pays aux tests PISA de l'OCDE, en dessous de la moyenne.

[65] Le positivisme d'Auguste Comte

Le positivisme est le système philosophique d'Auguste Comte. Il refuse toute spéculation métaphysique et affirme que seuls les faits d'expérience et leurs relations peuvent être connus avec certitude.

Dans *"Par-delà bien et mal"* §10, Nietzsche parle *"du bric-à-brac de concepts hétéroclites du prétendu positivisme"*.

[66] Hédonisme, Eudémonisme

- Hédonisme : doctrine qui fait du plaisir le but de l'existence et le mobile de toute action.
- Eudémonisme : doctrine selon laquelle le but de l'action est la satisfaction de la valeur *intellectuelle* Bonheur, indépendamment du plaisir *des sens*.

[67] Extérieur de l'Univers

Il faut interpréter l'affirmation « nous ne saurons jamais rien sur l'extérieur de notre Univers » en précisant que, par définition, le mot « extérieur » désigne une région de l'espace-temps « dont le contenu n'a, avec notre Univers physique, aucune relation de causalité décrite par une loi physique » ; entre l'Univers et l'extérieur éventuel il n'y a pas, par exemple, de transmission d'onde électromagnétique ou gravitationnelle susceptible de communiquer de l'information, aucune force agissante.

Comme l'expansion de l'Univers fait croître son rayon a une vitesse environ 1,8 fois supérieure à celle de la lumière et croissante, aucune action ou information

provenant d'un éventuel extérieur que nous n'avons pas déjà reçue ne nous parviendra jamais. Il faudrait que l'Univers se mette à rétrécir, ou que son expansion devienne plus lente que la lumière, ou qu'une influence extérieure « prenne un raccourci » par une dimension inconnue de l'espace, pour qu'une telle influence puisse s'exercer, conjectures très spéculatives.

[68] Continuité du service public

Selon le texte *La notion de service public* publié par la Direction de l'information légale du Premier ministre http://www.vie-publique.fr/decouverte-institutions/institutions/approfondissements/notion-service-public.html :

> « Le régime juridique du service public est organisé autour de trois grands principes. Le premier est celui de la **continuité du service public**. Il constitue un des aspects de la continuité de l'État et a été qualifié de principe constitutionnel par le Conseil constitutionnel (1979). Il repose sur la nécessité de répondre aux besoins d'intérêt général sans interruption. […] Toutefois, ce principe de continuité doit s'accommoder du principe, constitutionnel lui aussi, du droit de grève. »

[69] Pharisien

Dans ce cours, le mot pharisien a le sens que lui donne l'histoire religieuse : c'est un juif qui suit scrupuleusement la loi de Moïse.

[70] Humanisme

Dans ce texte, il s'agit d'une doctrine philosophique qui tient l'homme pour valeur suprême et lui reconnaît le droit de choisir librement la manière de s'épanouir. Le terme est apparu au XIXe siècle pour qualifier les centres d'intérêt de la morale et des connaissances de la Renaissance (où l'homme était la valeur suprême), en tant que période succédant au Moyen Age (où la valeur suprême était Dieu).

[71] Karl Marx

- Page d'accueil de textes de Marx téléchargeables (dont une partie de *Le Capital*) :
  http://www.marxists.org/francais/marx/works.htm
- Lettre de Karl Marx à J. Weydemeyer (5 mars 1852)
  http://www.marxists.org/francais/marx/works/1852/03/km18520305.htm

  Extrait : « …ce n'est pas à moi que revient le mérite d'avoir découvert l'existence des classes dans la société moderne, pas plus que la lutte qu'elles s'y livrent. Des historiens bourgeois avaient exposé bien avant moi l'évolution historique de cette lutte des classes et des économistes bourgeois en avaient décrit l'anatomie économique. Ce que j'ai apporté de nouveau, c'est :

  1. de démontrer que l'existence des classes n'est liée qu'à des phases historiques déterminées du développement de la production ;

  2. que la lutte des classes mène nécessairement à la dictature du prolétariat ;

  3. que cette dictature elle-même ne représente qu'une transition vers l'abolition de toutes les classes et vers une société sans classes. »

[72] Epicurien - Stoïcien - Cynique

Epicurien

L'épicurisme est une doctrine qui considère le plaisir comme le principe et le but d'une vie heureuse, c'est-à-dire en bonne santé et sans inquiétude, remords ou tristesse. Les jugements de valeur d'un épicurien sont toujours par rapport au plaisir ou à la douleur de l'individu, comme ceux de Nietzsche sont toujours par rapport à la vie-volonté de puissance. La sagesse de l'épicurien est de suivre la nature, comme celle de Nietzsche.

Mais contrairement à Nietzsche, qui apprécie les tempéraments actifs, entreprenants, preneurs de risques des « maîtres », un épicurien apprécie l'absence de besoin, l'état d'équilibre, l'immobilité, le repos : il se contente du minimum nécessaire et refuse de tenter de satisfaire les besoins imaginaires.

Les jugements d'un épicurien, notamment en matière de relations humaines, sont utilitaristes [28] : « C'est bon parce que c'est utile à mon plaisir » ; ainsi, l'amitié est bonne car elle m'est utile. La vie bonne exige de ne pas craindre la mort ou les dieux, et la Science (la Connaissance) permet d'analyser ces craintes pour les surmonter. Tant qu'on est en vie, on n'a pas à redouter la mort ; et une fois mort, on ne peut plus le faire. Il ne faut pas redouter, non plus, ce qui se passera après notre mort, car nous n'existerons plus et ne pourrons plus souffrir ; désirer l'immortalité est vain.

Stoïcien

Refoulant les émotions trop fortes et acceptant son destin, un stoïcien fait preuve d'une grande résistance à la souffrance et au malheur. Pour lui, la sagesse c'est :

- Vivre en harmonie avec la nature, en se soumettant à ses lois.
- Penser et agir selon la Raison.
- Ne pas lutter contre ce qui ne dépend pas de nous, ni s'en plaindre : c'est inutile.

  Conséquence : ne pas craindre la mort (elle n'est pas encore là, c'est trop tôt !) et ne pas regretter le passé (il n'est plus là, c'est trop tard !)
- Faire son devoir (qui n'est pas aussi absolu que l'impératif catégorique de Kant [30]) en profitant de son libre arbitre, car on en est responsable.

Cynique (substantif)

Pour un cynique (et Nietzsche en était un), la sagesse consiste à :

- Refuser la notion platonicienne d'Idée absolue et éternelle qui désigne une classe de concepts, une essence. Ainsi, il n'y a pas d'Homme (pas de *type* « homme ») mais seulement *des* hommes avec un corps ; pour le montrer et se moquer des platoniciens, le cynique Diogène marchait en tenant une lampe allumée en plein jour pour trouver un Homme, qu'il ne trouvait pas.

  Conséquence : puisqu'il n'y a pas de vérité absolue et éternelle, il faut une attitude perspectiviste, opinion reprise par Nietzsche.
- Mépriser les conventions sociales et l'opinion publique pour revenir aux vraies valeurs, celles de l'état naturel. Ainsi, un cynique n'accorde aucune valeur à la patrie (donc au patriotisme), il est citoyen du monde ; il est indifférent aux biens

matériels comme à la culture, au pouvoir politique et aux honneurs ; et il ne s'attache pas à sa famille.

Conséquence : puisqu'il n'y a pas de vie avant la naissance ou après la mort, il faut vivre le présent, en harmonie avec la nature, avec simplicité et austérité.

- Ne pas croire en un Dieu ou des dieux : les cyniques sont athées.

  Conséquence : les cyniques se moquent des religions, des cultes et des prêtres qui les pratiquent. Plus généralement, ils méprisent les fictions inventées pour échapper à la réalité, ainsi que les illusions.

Comme celle de tous les moralistes de la Grèce, notamment les épicuriens, les doctrines des stoïciens et des cyniques dérivent de celle de Socrate. Mais contrairement aux épicuriens, les stoïciens et les cyniques affirment que la sagesse consiste entre autres à pouvoir se passer des plaisirs divers et, plus généralement, de celui de satisfaire ses désirs.

[73] Déconstruction

C'est une critique des textes philosophiques qui met en cause leurs fondements métaphysiques et leurs présupposés. Cette critique peut porter, par exemple, sur des principes comme la dualité Vrai/Faux ou la dualité Bien/Mal. C'est avec de telles critiques que Nietzsche a déconstruit les philosophies de Platon et de Kant.

Le mot « déconstruction » est aussi employé à propos de principes ou écoles de pensée d'esthétique, d'architecture ou de sociologie comme la « Théorie du genre », qui affirme que chaque personne peut choisir le sexe selon lequel elle vivra.

La déconstruction d'un texte consiste parfois à y relever des intentions, des hypothèses ou des conséquences peu apparentes autres que celles que son auteur affirme. Mais déconstruire un texte consiste le plus souvent à relever :

- Ses idées reçues et ses présupposés philosophiques traditionnels ;
- Les contradictions entre une de ses affirmations, explicite ou implicite, et la logique ou une vérité admise, énoncée dans le texte ou connue par ailleurs ;
- Les déductions incorrectes entre une affirmation et sa conséquence logique ;
- Les omissions d'une conséquence logique importante résultant du texte considéré ou de la philosophie considérée, omission qui peut en remettre en cause une partie importante ;
- Les illusions ou promesses sans garantie.

Le texte peut être de longueur quelconque, allant jusqu'à une philosophie tout entière.

Exemple. Spinoza présente son œuvre maîtresse, *l'Ethique* [61], comme une axiomatique (définition : [1c5]) dont les affirmations sont déduites avec une rigueur logique parfaite d'axiomes admis clairement énoncés. Dans sa première partie, « De Dieu », la première définition est :

« J'entends par *cause de soi* ce dont l'essence enveloppe l'existence, ou ce dont la nature ne peut être conçue que comme existante. »

J'explique plus haut que cette définition est impossible parce que *l'essence et l'existence sont des informations indépendantes*. Kant a souligné cette impossibilité dans sa célèbre démonstration de l'impossibilité de prouver que Dieu existe ou qu'il n'existe pas, démonstration qu'on peut résumer par la proposition : « Ce n'est pas parce que j'imagine une chose qu'elle existe ».

La définition de Spinoza est donc à rejeter car elle contredit la logique. Tout le reste de *l'Ethique* reposant sur cette définition, l'ouvrage n'a pas la rigueur logique promise par son auteur, même s'il est, par ailleurs, d'un grand intérêt.

On trouve souvent les phrases invitant à des déconstructions dans des affirmations sans nuance comme :

- « Ceci est vrai », qui suppose que l'affirmation n'a que deux cas : elle est vraie ou elle est fausse, elle ne peut être parfois vraie et parfois fausse, ou à la fois 70% vraie et 30% (probabilité).

  Cas particulier : les affirmations contenant les qualificatifs comme « Tous » ou « Tout » ; « Aucun » ; « Le seul… », affirmations dont un seul contre-exemple prouve la fausseté.
- « Ceci entraîne cela », ou « Ceci précède cela », qui supposent une relation certaine, automatique. Exemple : « L'existence du corps précède celle de l'esprit ».

On peut souvent mettre en doute des descriptions où une propriété est absolue et binaire, comme dans les oppositions « absolu / relatif », « l'inné / l'acquis » ou « le fond / la forme ».

Exemple : un politicien affirme : « Puisque la politique de mes opposants n'a pas marché, il faut adopter la politique opposée ! » Sa déduction est hâtive, car :

- Il se pourrait que la politique incriminée doive être renforcée ou doive bénéficier de plus de temps, au lieu d'être remplacée par son opposé ;
- Il y a peut-être d'autres politiques que celle qu'on accuse ou son opposé…

Il y a des erreurs de pensée qu'il faut déconstruire, comme :

- La manipulation de concepts vagues, comme « Dieu » ou « l'âme » ;
- Les déductions par analogie, comme « C'est comme si… » ;
- Les affirmations sans preuve ou infalsifiables [44] ;
- Les généralisations abusives, comme « La preuve que les Français sont pauvres, c'est, par exemple, mon voisin qui est dans la misère. » ;
- Les raisonnements factuels et les modèles de la réalité (comme les lois scientifiques) pollués par des principes philosophiques ou moraux comme « L'Univers étant parfait, les seuls mouvements possibles pour les planètes sont eux-mêmes parfaits, donc circulaires et uniformes autour de la Terre » ;
- Les jugements superficiels, omettant des détails, des faits, des circonstances...

Exemple de déconstruction de la doctrine de Rousseau « Nature précède Culture »

Pour Rousseau, historiquement l'homme fut d'abord à « l'état de nature », puis l'association d'hommes créa la société et sa culture qui limitent sa liberté : donc « la nature *précède* la culture ».

On peut déconstruire la relation d'ordre Nature → Culture de Rousseau en remarquant que le concept de « nature » est inséparable d'un ensemble de valeurs et croyances, c'est-à-dire d'une culture ; il dépend donc de la société humaine et de l'époque considérés. L'ordre « nature *précède* culture » doit donc être complété par « nature *suppose* culture » ; la déconstruction *a précisé* l'affirmation initiale.

Exemples de déconstructions par Nietzsche

- Nietzsche avoue qu'il déconstruit notre civilisation européenne pour promouvoir un monde où les hommes accepteront la réalité telle qu'elle est, sans illusion et sans barrières morales inutiles. Il écrit dans *"Le Gai savoir"* §382 :

  "Un autre idéal court devant nous, un idéal singulier, tentateur, plein de dangers, […] c'est l'idéal d'un esprit qui se joue naïvement, c'est-à-dire sans intention, et parce que sa plénitude et sa puissance débordent, de tout ce qui jusqu'à présent s'est appelé sacré, bon, intangible, divin ;"

  Dans leur transition vers ce monde futur, les *hommes* seront guidés par des *surhommes* bienveillants, pour pouvoir affronter un idéal qui leur paraîtra souvent inhumain car résultant d'une déconstruction de toutes leurs valeurs traditionnelles :

  "…c'est l'idéal d'un bien-être et d'une bienveillance humains-surhumains, un idéal qui apparaîtra souvent inhumain, par exemple lorsqu'il se place à côté de tout ce qui jusqu'à présent a été sérieux, terrestre, à côté de toute espèce de solennité dans l'attitude, la parole, l'intonation, le regard, la morale et le devoir comme leur vivante parodie involontaire - et avec lequel, malgré tout cela, le grand sérieux commence…"

- Nietzsche déconstruit la philosophie des Lumières [26] et le socialisme en affirmant que leurs promesses sont aussi illusoires que celles du christianisme : elles permettent de fuir la société actuelle en promettant un bonheur futur utopique.

  Le progrès de l'humanité vers le bonheur par une meilleure compréhension du monde, grâce à la Raison et à la Science, est illusoire aux yeux de Nietzsche, car elles ne garantissent pas de progrès au sens volonté de puissance. Et en effet, à part les famines et les maladies, les hommes étaient aussi heureux il y a des siècles qu'aujourd'hui ; les quelques populations primitives encore présentes de nos jours confirment que la richesse matérielle ne nous a pas rendus ni plus heureux qu'elles, ni plus sages.

  Le progrès de l'humanité par l'élimination des tyrannies (politiques ou philosophiques), pour laquelle militent les Lumières et le socialisme, conduit à une société démocratique où tout homme peut exprimer sa pensée, politique ou philosophique. Nietzsche rejette une telle société parce qu'elle affaiblit les hommes forts et leur créativité en diluant leur pouvoir ou par égalitarisme, et parce qu'elle ne permet pas à une aristocratie de maîtres de vivre sans travailler pour pouvoir se réaliser librement conformément à leur volonté de puissance.

- Tout en expliquant pourquoi il n'y a ni actes moraux ni actes immoraux, Nietzsche déconstruit la morale qui, depuis le triomphe du christianisme, récuse la cruauté et les passions mauvaises, et prêche l'humilité ; il lui substitue une morale inspirée des Grecs du temps d'Homère, cruelle, fière et portée aux excès dionysiens [8] ; sa raison : vivre selon la volonté de puissance. Et cette déconstruction implique de remplacer notre civilisation malade !
- Nietzsche déconstruit la philosophie idéaliste de Platon, qui suppose l'existence d'une réalité incontestable sous une forme immatérielle stable, l'Idée [9], et une forme matérielle évolutive qui s'en déduit, l'Objet. Nietzsche affirme que la réalité est inaccessible, mais qu'on peut se la représenter par un ensemble d'interprétations [84] qui dépendent de l'observateur, de son point de vue et de l'instant considéré (perspectivisme).
- Nietzsche déconstruit l'opposition binaire entre Vrai et Faux (qui s'excluent mutuellement) en montrant que dans l'esprit humain *le faux* (les valeurs inversées du monde artificiel imaginé par les malheureux, qui refusent la réalité du monde réel qu'ils perçoivent) peut résulter du *vrai* (les faits et valeurs de ce monde réel, dont ils souffrent) ; vrai et faux existent donc simultanément et le second peut résulter du premier.
- Nietzsche conteste toute valeur absolue, c'est-à-dire sans nuance.
  - Il conteste la valeur de la clarté d'idées en écrivant dans *"Le Gai savoir"* §373 *"La « science » en tant que préjugé"* :

    "Qu'on se garde, avant tout, de vouloir débarrasser l'existence de son caractère ambigu…"

    (Noter les guillemets entourant le mot « science » : Nietzsche dénie toute valeur à la Science).
  - Il conteste la volonté de schématiser de la Science, pourtant indispensable à des modèles utilisables de la réalité.
  - Il conteste l'existence des valeurs Bien et Mal, inadaptées à une réalité multiforme et changeante, et à une vision perspectiviste ;
  - Il conteste l'impératif catégorique de Kant [30], utopique car contraire à la doctrine de la volonté de puissance, et au fonctionnement du psychisme tel que nous le connaissons aujourd'hui.

[74] Kant (1724-1804)

- *Critique de la raison pure* (1781) Editions PUF, traite des limites de la raison et des connaissances ; contient la fameuse démonstration de l'impossibilité de prouver que Dieu existe ou qu'il n'existe pas.
- *Critique de la raison pratique* (1790) Editions PUF, traite de la loi morale.
- *Critique de la faculté de juger* (1788) Editions Flammarion, traite du jugement de goût et de la finalité téléologique.

[75] Mark Twain - *The Adventures of Tom Sawyer*

http://www.planetpdf.com/planetpdf/pdfs/free_ebooks/The_Adventures_of_Tom_Sawyer_NT.pdf

Chapter II « Tom appeared on the sidewalk with a bucket of whitewash… »

[76] Tu ne tueras point - Tu ne déroberas point
La Bible, Deutéronome, Chapitre 5 (Les dix commandements de Moïse) 17-19.

[77] Daniel MARTIN - *Trois règles pour bien se faire comprendre* (2012, 2 pages)
http://www.danielmartin.eu/Philo/3regles.pdf

[78] Platon - *Apologie de Socrate* - XVII
http://beq.ebooksgratuits.com/Philosophie/Platon-apologie.pdf

[79] Besoin, désir et passion
Voici les définitions de ces trois termes et leurs différences selon l'excellent cours de philosophie de Christophe Rogue *Philosophie Cours particulier* (Editions Ellipses - 2010) :

	Besoin	**Désir**	**Passion**
Nécessité	Nécessaire	Superflu	Nécessaire
Mode de vécu	Urgence	Fantasme	Déraison
Limitation	Limité	Illimité	Illimité

- Un besoin est une nécessité physique, comme la soif ; une fois satisfait, il disparaît. Un besoin a toujours priorité sur un désir ou une passion : tant qu'on a soif, par exemple, aucun désir ou passion ne compte.
- Un désir résulte d'un rêve, d'un phantasme, c'est-à-dire de quelque chose qu'on imagine. Sa satisfaction procure du plaisir, mais on peut s'en passer. Dès que le désir d'un homme a été satisfait, la comparaison entre son fantasme (ce dont il rêvait) et la réalité est souvent décevante ; l'homme cesse alors d'être heureux et un nouveau désir apparaît en lui. Même en l'absence de désillusion, un désir se renouvelle indéfiniment, et il est souvent démesuré.

  Les désirs d'un homme résultant de ses valeurs, qui varient beaucoup d'un homme à un autre, ils provoquent des désaccords lorsqu'il doit travailler avec un autre homme, ainsi que des jalousies et des conflits de possession.

  L'exercice du libre arbitre d'un homme consiste à satisfaire ses désirs sans se laisser arrêter par des influences extérieures : il décide d'agir (ou refuse d'agir) « selon son bon plaisir », y compris lorsque c'est immoral ou suicidaire.
- Une passion est un désir sans limite, qui domine l'individu passionné, prend le contrôle de sa raison pour la mettre à son service, fait perdre à l'individu le contrôle de lui-même, le rend aveugle ou même fou.

  Une passion peut être créatrice, en amenant l'homme à se dépasser, à oser, à entreprendre, à persévérer. Elle peut aussi rendre croyant, superstitieux ou fanatique.

Voir aussi : Pulsion [4] et Instinct [5].

[80] Malika Sorel-Sutter - *Immigration, Intégration : Le langage de vérité*
(Editions Fayard / Mille et une nuits - 2011)

[81] Le ça, le moi et le surmoi

Freud [107] distingue trois systèmes de motivation (instances) définissant les valeurs d'une personne, qu'elles soient innées, acquises ou issues du contexte instantané : le *ça*, le *moi* et le *surmoi* ou *idéal du moi*.

Le *ça*

Instance psychique la plus primitive, apparaissant à la naissance. C'est la partie obscure, inaccessible, de la personnalité, où s'expriment les besoins instinctifs et pulsionnels. Ces besoins forment un chaos inorganisé, illogique, sans volonté d'ensemble car en conflit les uns avec les autres pour s'imposer, mais dont la satisfaction procure du plaisir.

Le *moi*

C'est l'instance consciente du psychisme, en prise avec la réalité, qui reçoit des pensées et des désirs à la fois du *ça*, des perceptions sensorielles et des pensées conscientes elles-mêmes. C'est la conscience [43], lieu où le raisonnement forme les jugements par rapport aux valeurs, conscientes ou inconscientes.

Le *surmoi - L'idéal du moi*

Système de motivation qui joue, par rapport au *moi*, le rôle de modèle idéal, de juge, de censeur, en se basant sur des valeurs intériorisées. Il s'oppose aux désirs et aux pulsions. Il représente la pression due à l'opinion et aux coutumes de la société, après avoir représenté dans l'enfance la pression due à l'autorité des parents. Plus généralement, le *surmoi* est le siège de la conscience morale [43], des idéaux, des universaux et des fonctions de socialisation.

[82] Impossibilité de prouver l'existence de Dieu à partir de son essence

Voir définition de l'essence [9].

L'essence peut exister, en tant que description abstraite, pour un objet physique qui existe réellement ou non. Elle ne peut donc comprendre parmi ses propriétés l'existence matérielle de l'objet, qui est une information séparée. Donc ce n'est pas parce que j'imagine la description détaillée et précise d'un couteau que celui-ci existe ; il existera, par exemple, si je le fabrique.

Donc ce n'est pas parce que quelqu'un imagine Dieu qu'Il existe ou qu'Il n'existe pas, comme Kant l'a si bien remarqué en 1781 dans sa *Critique de la raison pure* [74].

Beaucoup de gens, constatant la complexité et la beauté de notre monde *ne peuvent imaginer* que son existence soit due à une nature aveugle, c'est-à-dire au hasard : ils en déduisent donc qu'elle résulte d'une volonté créatrice, celle de Dieu ; cette « preuve » de l'existence de Dieu est appelée preuve téléologique [10] (*Intelligent Design* aux Etats-Unis). C'est la « preuve officielle » donnée par l'Eglise catholique,

et elle aussi est dénuée de valeur : ce n'est pas parce que je ne peux imaginer une propriété (la complexité ou la beauté dues au hasard) qu'elle est due à une volonté.

Bien entendu une chose peut exister physiquement alors que son existence (ou son inexistence) est *indécidable* (elle ne peut être prouvée logiquement) [45].

[83] John Tierney - *Do You Suffer From Decision Fatigue?* (*The New York Times* du 17/08/2011) - http://www.nytimes.com/2011/08/21/magazine/do-you-suffer-from-decision-fatigue.html?_r=1&nl=todaysheadlines&emc=tha210&pagewanted=print

[84] Interprétation

Voici d'après le livre 3. la définition de l'interprétation utilisée par Nietzsche.

Nietzsche rejette à priori toute possibilité d'une vérité absolue et d'une connaissance parfaite de quelque chose. Bien que valable dans le domaine du vivant (et surtout de la pensée), cette opinion illustre l'insuffisance de ses connaissances scientifiques, et le fait que son centre d'intérêt n'est pas la nature inanimée décrite par la physique, mais l'homme et sa société.

Pour Nietzsche, l'interprétation est l'effet de la seule *"volonté de puissance"*. Celle-ci s'exprime (chez un être vivant) sous forme d'un ensemble de processus (pulsions [4], instincts [5]) qui interagissent. La réalité ne peut être décrite qu'à l'aide de cet ensemble de processus interprétatifs rivaux, qui s'opposent tout en coopérant.

Interpréter, c'est imposer un modèle d'action à des forces concurrentes, pour laisser s'exprimer ou intensifier le sentiment de puissance.

Exemple d'interprétation : les systèmes nerveux antagonistes sympathique et parasympathique du corps humain ont des processus interprétatifs qui jouent un rôle important dans la régulation du débit sanguin.

Pour Nietzsche, la vérité scientifique n'est qu'une interprétation particulière de la réalité. Toute réalité admet une infinité d'interprétations, dont aucune n'est vraie à elle seule, mais dont certaines sont fausses.

[85] Gil Blas

Le roman *Gil Blas de Santillane*, écrit par le Français Lesage entre 1715 et 1735 a eu un immense succès : le personnage de Gil Blas est un individualiste très changeant ; ses aventures sont folles, pleines de fantaisie, contées dans un roman picaresque qui critique la société de l'époque.

[86] Doctrine de l'Eglise catholique sur la nécessité de l'existence de Dieu

Source : article *Finding Design in Nature* par Christoph Schönborn, cardinal-archevêque de Vienne (07/07/2005), où il cite le Pape Jean-Paul II http://www.nytimes.com/2005/07/07/opinion/07schonborn.html?_r=0&pagewanted=print - Extrait :

> « All the observations concerning the development of life lead to a similar conclusion. The evolution of living beings, of which science seeks to determine the stages and to discern the mechanism, presents an internal finality which

arouses admiration. This finality which directs beings in a direction for which they are not responsible or in charge, obliges one to suppose a Mind which is its inventor, its creator.

To all these indications of the existence of God the Creator, some oppose the power of chance or of the proper mechanisms of matter. To speak of chance for a universe which presents such a complex organization in its elements and such marvelous finality in its life would be equivalent to giving up the search for an explanation of the world as it appears to us. In fact, this would be equivalent to admitting effects without a cause. It would be to abdicate human intelligence, which would thus refuse to think and to seek a solution for its problems. »

[87] Subsumer - Subsomption

Subsumer c'est penser le cas particulier sous le cas général, par exemple un individu comme cas particulier d'une espèce. La *subsomption* est l'action de subsumer.

[88] Principes de la logique classique

La logique repose sur des principes fondamentaux respectés par toutes les propositions appelées *propositions logiques*, où chacune est une affirmation *toujours vraie* ou *toujours fausse* :

- *Le principe de contradiction* (on dit aussi *de non-contradiction*)

  Le contraire du vrai est faux. Une affirmation est soit vraie, soit fausse, mais pas en même temps vraie et fausse. Il y a une exigence de non-contradiction : aucune proposition ne peut être vraie si elle contredit une vérité établie sans la remplacer.

- *Le principe du tiers exclu* (ou *du milieu exclu*)

  Il n'y a que deux cas de valeur logique. Une proposition *p* ne peut être que :

  - vraie, et alors la proposition contraire ¬*p* est fausse ;
  - ou fausse, et alors la proposition contraire ¬*p* est vraie.

  Il n'y a pas de troisième cas.

  C'est sur ce principe que reposent les démonstrations par l'absurde.

- *Le principe d'identité*

  Ce qui est, est ; ce qui n'est pas, n'est pas. Une chose (objet, situation, événement) est (existe, a lieu, ou a eu lieu) ou n'existe pas, n'a pas eu lieu. Si la chose est, elle est identique à elle-même, pas à autre chose. Le monde ne saurait être autre que ce qu'il est, c'est le seul possible. On peut toujours *imaginer* un monde différent, mais ce sera une imagination, c'est-à-dire une abstraction, quelque chose d'irréel.

- *Le principe du syllogisme*

  En notant ⇒ la relation "implique" : "si A ⇒ B et B ⇒ C, alors A ⇒ C", ce qu'on peut écrire sous la forme symbolique : $(A \Rightarrow B \wedge B \Rightarrow C) \Rightarrow (A \Rightarrow C)$

  On dit que la relation ⇒ est transitive, comme la relation =, la relation >, etc.

- *Le principe d'abstraction*
  - L'esprit humain ne peut manipuler que des abstractions, il n'a pas de prise directe sur la réalité physique. Pour l'esprit de l'homme, l'Univers n'a que deux façons d'exister :
    - ✓ par les représentations [9] qu'il élabore par une opération psychique ;
    - ✓ par les perceptions de ses sens, qui peuvent donner lieu à des représentations ou rester à l'état de sensation non exprimée.
  - Une opération mentale d'abstraction peut *créer* et *nommer* un concept [54] à partir d'une ou plusieurs perceptions, représentations, affirmations ou autres concepts. Le concept créé, souvent plus simple que les abstractions de départ, est plus utile qu'elles pour raisonner malgré son caractère réducteur.

    Voir aussi *essence* [9].

    L'esprit humain a une faculté d'abstraction très développée, permettant toutes sortes d'associations d'idées, justes ou fausses, basées sur la réalité ou l'imagination ; elle est donc à la fois précieuse et dangereuse.
  - Une opération d'abstraction peut aussi *classer* un concept, jugement qui le relie par « est » à une catégorie d'attributs. Kant, par exemple, distingue 4 groupes de 3 catégories :
    - ✓ quantité (unité, pluralité, totalité) ;
    - ✓ qualité (réalité, négation, limitation) ;
    - ✓ relation (inhérence, causalité, réciprocité) ;
    - ✓ modalité (possibilité, existence, nécessité).
- *Le principe d'homogénéité*

  Aristote l'a énoncé sous la forme « *On ne peut comparer que des choses comparables* ». Il voulait dire qu'une relation logique ne peut exister qu'entre deux objets du même genre. Exemples :
  - Relation de physique

    Une relation ne peut exister qu'entre grandeurs de même type. Ainsi, A = B ; $A \geq B$ et $A \neq B$ ne sont possibles que si A et B sont *tous deux* des masses (ou des longueurs, ou des durées, etc.) Même condition pour l'addition A + B. Autre façon d'illustrer l'exigence d'homogénéité : il n'y a aucun moyen de mesurer une masse en unités de charge électrique ou de longueur.
  - Action de l'esprit sur la matière

    Cette action, estimée possible par certains spiritualistes, est contraire au principe d'homogénéité. Du reste, elle contredirait la physique : une action matérielle n'est possible qu'avec un échange d'énergie, et on ne voit pas comment une idée abstraite ou une pensée humaine pourraient fournir ou absorber l'énergie mise en jeu.

    Une idée n'est cause ou conséquence que par l'intermédiaire d'un esprit humain, ou de Dieu pour les croyants. Une réalité ne peut être cause d'une idée que dans un esprit qui pense.
- *Le principe de raison suffisante*

  La raison explique *les causes* des situations et phénomènes : tout ce qui existe ou arrive a une cause, rien n'existe ou n'arrive sans cause ; la cause explique *pourquoi* cela existe, est arrivé ou arrivera, connaissance plus importante qu'une

simple certitude d'existence. Le principe de raison suffisante énonce une relation certaine, nécessaire : l'existence de la cause implique nécessairement la conséquence. Compléments : [1n] et [24].

- *Propriétés du non-être*

  Le non-être est l'absence, l'inexistence, peut-être due à une impossibilité. Dans *La physique*, Aristote écrit :

  - « …la destruction des choses est leur changement en non-être ».
  - « …rien ne vient du non-être. »

  Conclusions

  - On ne peut *rien* déduire d'une certitude d'inexistence, pas même une inexistence *autre* ; en particulier, on ne peut déduire d'un objet qui n'existe pas l'existence ou l'inexistence d'un autre objet.

    Savoir qu'à Paris il n'y a pas de bombe atomique n'implique pas qu'une telle bombe n'existe pas ailleurs, n'a pas existé, n'existera pas, ou au contraire existe, a existé ou existera ; on ne peut pas en déduire, non plus, qu'il n'y aura pas d'attentat demain.
  - On ne peut créer un objet matériel, de l'énergie, de la charge électrique ou un champ de force à partir de rien.
  - Un état de stabilité, c'est-à-dire de non-évolution, ne peut déclencher d'évolution ; il faut détruire la stabilité en changeant une de ses variables d'état.
  - Ce qui n'existe pas ne peut évoluer, il peut éventuellement être créé.

[89] Platon - Apologie de Socrate

http://beq.ebooksgratuits.com/Philosophie/Platon-apologie.pdf
Ce livre est le plaidoyer en défense de Socrate au tribunal qui l'a finalement condamné à mort, plaidoyer relaté par Platon.

[90] Restriction du postulat de causalité

En affirmant qu'en l'absence de cause la conséquence n'a pas lieu, notre postulat de causalité exclut la possibilité de *situations « vraiment nouvelles », sans cause physique existante dans notre Univers* : selon les connaissances physiques actuelles, toute situation a une chaîne de causalité remontant jusqu'au Big Bang (l'apparition de l'Univers) ; c'est une conséquence déterministe de la situation initiale appelée Big Bang.

> *Il ne peut exister de chaîne de causalité indépendante de celles commençant au Big Bang*, car si elle avait commencé *après* le Big Bang son début aurait résulté d'un enchaînement de situations existant avant elle, ce qui est contradictoire ; et si elle avait commencé *avant*, elle aurait été prise en compte dans le Big Bang - encore une fois selon nos connaissances actuelles, et en assimilant le Big Bang à un événement ponctuel dans l'espace et le temps.

Or la contrainte « pas de situation vraiment nouvelle » n'est en rien nécessaire à la stabilité des lois d'évolution dans le temps et l'espace. Celle-ci exige seulement qu'une fois apparue lors de son application à une situation *S,* une loi s'applique à l'identique à toute situation *S'* déduite de *S* par une translation dans le temps et/ou

l'espace. *S'imposer qu'il n'y ait jamais de situation nouvelle dans l'Univers est un apriori inutile*. Nous allons donc, dans le reste de cette note, *conjecturer que des situations vraiment nouvelles peuvent apparaître dans l'Univers*, pour voir si cela permet une explication plausible de situations constatées sans en contredire d'autres ; nous appellerons *apparitions* de telles situations. Une apparition est nécessairement accompagnée de sa loi d'évolution, qui peut être nouvelle sans contredire de loi préexistante, puisqu'elle s'applique à une situation nouvelle.

Affirmer qu'une situation est une apparition parce que nous n'en connaissons aucune cause et qu'elle n'a pas d'équivalent peut, évidemment, résulter d'une ignorance de notre part, et se trouver démenti ultérieurement ; l'existence d'apparitions n'est donc qu'une conjecture, conséquence de notre restriction du postulat de causalité.

On peut aussi imaginer une apparition (exemple : d'une étoile) que nous ne découvrons que bien après qu'elle ait eu lieu, par exemple parce qu'elle est si lointaine que sa lumière a mis des siècles à nous parvenir. Si, après examen, la naissance de cet objet nous paraît inexplicable, nous pouvons - au moins provisoirement - le considérer comme une apparition.

Bien entendu si, contrairement aux hypothèses du matérialisme et du déterminisme nous admettions la possibilité d'interventions extérieures dans notre Univers, par exemple d'interventions divines, alors les apparitions ci-dessus seraient possibles et demeureraient à jamais scientifiquement inexplicables. (Mais comment Nietzsche admettrait-il l'existence et l'influence de Dieu, lui qui a écrit : *"Dieu est mort !"* ?)

Voici quelques cas que l'on peut considérer aujourd'hui comme des apparitions.

Exemples d'apparitions

(Détails sur le Big Bang, l'inflation et les fluctuations quantiques : voir livre [1c])

Le Big Bang

Rien ne prouve que le Big Bang résulte d'une situation préexistante, par application de lois préexistantes. On peut supposer que les lois d'évolution de l'Univers sont nées avec lui, car leur existence antérieure est pure spéculation indémontrable et leur existence ultérieure une certitude.

En effet, nous pensons que, à l'instant du Big Bang, des lois fondamentales de notre Univers actuel ne s'appliquaient pas, notamment parce que des concepts de base comme le temps et l'espace pouvaient être d'une autre nature qu'aujourd'hui (discontinue, quantifiée…) ; mais nous ne savons pas (ou pas encore) quelles lois s'appliquaient. Pour nos raisonnements le Big Bang peut donc être considéré comme une apparition, la première.

L'inflation

La courte période dite *d'inflation*, peu après le Big Bang, a vu une expansion de l'Univers fantastiquement rapide, dilatation de l'espace des milliards de fois plus rapide que la vitesse de la lumière. Nous ne connaissons pas la cause précise de l'inflation. Nous pouvons seulement conjecturer qu'elle est due à une force immense de même nature que l'énergie sombre actuelle, présente dans tout l'espace et cause de la « gravitation négative » qui dilate l'Univers. L'énergie d'inflation a pu apparaître sans cause, pendant un temps très bref, comme les fluctuations quantiques d'énergie actuelles.

Les fluctuations quantiques

Ce phénomène est une variation d'énergie en un point de l'espace vide sans cause autre que l'affirmation « l'énergie du vide est instable » qui n'explique rien. Ce n'est pas une véritable évolution, car « l'emprunt » d'énergie ΔE à l'espace environnant (matérialisé par l'apparition d'une paire particule + antiparticule) est restitué au plus tard Δt secondes après par fusion d'une particule et d'une antiparticule, en respectant la contrainte $\Delta E \cdot \Delta t \leq \frac{1}{2}\hbar$ conformément au principe d'incertitude de Heisenberg. C'est donc une apparition, d'un genre qui se produit constamment et partout dans l'Univers, mais sans être accompagnée d'une loi d'évolution nouvelle.

Conséquences philosophiques de la possibilité d'apparitions

Restreindre le postulat de causalité en admettant la possibilité d'apparitions a d'importances conséquences philosophiques. Exemples :

- Certaines chaînes de causalité peuvent apparaître *après* la naissance de l'Univers. L'opposition entre matérialisme (qui refuse les phénomènes sans cause interne à l'Univers) et spiritualisme (qui croit possibles des phénomènes dont la cause est externe à l'Univers, comme la volonté d'un Créateur) n'est plus aussi totale.
- Qu'à ce jour nous n'ayons pas constaté d'apparition autre que celles des exemples ci-dessus ne prouve ni qu'il ne peut y en avoir, ni que nous n'en constaterons jamais. Des situations et des phénomènes peuvent rester inexpliqués, parce que ce sont des apparitions.
- L'ensemble des lois d'évolution de l'Univers peut s'enrichir progressivement. Certaines situations ou évolutions considérées comme impossibles avec les lois physiques actuelles peuvent ne plus l'être éternellement.
- Des lois de conservation comme la conservation de l'énergie ou de la quantité de mouvement d'un système peuvent être violées à l'occasion d'une apparition.
- Enfin, la croyance de Nietzsche en un postulat de causalité où chaque situation-cause peut évoluer suivant une loi d'évolution nouvelle, donc de manière imprévisible, est une conjecture valable si et seulement si des apparitions sont possibles.

[91] CUVIER et LAMARCK

Georges CUVIER (1769-1832) est le père de la paléontologie, et un des fondateurs de l'anatomie comparée. Croyant dans le créationnisme (« les espèces vivantes sont figées dans l'état où elles ont été créées par Dieu ») il s'est violemment opposé à Jean-Baptiste LAMARCK (1744-1829), le fondateur de la biologie, qui était transformiste : il croyait que les espèces évoluent et se perfectionnent au cours des siècles, mais que cette évolution est dirigée par une volonté divine de perfectionnement, c'est-à-dire un déterminisme divin.

[92] Immatérialisme - Esprit

L'immatérialisme est la doctrine métaphysique de l'évêque anglican Berkeley (1685-1753), qui a inventé ce mot pour désigner l'antithèse du matérialisme dualiste de Descartes. Pour ce dernier, le monde comprend deux sortes de substances : les substances *étendues* et les substances *pensantes*. Berkeley considérait que ce

matérialisme est à l'origine de l'athéisme et du scepticisme (horreur !). L'immatérialisme postule que :

- Seuls existent réellement des *esprits* (Idées, analogues à celles de Platon) ;
- Ce que nous appelons *matière* n'est que notre perception de ces esprits, perception due à la volonté de Dieu, dont c'est une partie du langage.

La doctrine immatérialiste peut donc être résumée par la formule de Berkeley :

> « Etre c'est être perçu ou percevoir »

L'immatérialisme n'est pas l'idéalisme (spiritualisme) : le premier remplace la réalité de la matière par des perceptions induites par Dieu, alors que le second fait de la matière une forme inférieure de l'idée, forme qui existe même sans perception ni Dieu.

Nietzsche, qui a adopté une forme à lui d'immatérialisme, se dit antimatérialiste. Peut-être n'utilise-t-il pas le terme *immatérialisme* parce qu'il est athée ? Il a dit :

> *"Dieu est mort ! Dieu demeure mort ! Et [c'est] nous [qui] l'avons tué !"*

Il confirme son immatérialisme croyant en un « esprit » dans *"La volonté de puissance"* 10. *Tome 1, Livre II* chapitre IV *"Le monde pensable et mesurable"* §3 *"Le Retour éternel"* aphorisme 330 :

> *"[Si le monde] était capable de s'arrêter, de se figer, d'« être », […] il y a longtemps que tout devenir serait révolu, et toute pensée, et tout « esprit ». Le fait que l'« esprit » existe, et qu'il est un devenir, démontre que l'univers n'a pas de but, pas d'état final, qu'il est incapable d'être."*

Nietzsche affirme là que « sans cet esprit l'Univers aurait cessé d'évoluer », et que « puisque l'esprit existe et régit toutes les évolutions, l'Univers n'a ni but d'évolution ni possibilité de se figer, par lui-même et indépendamment de cet esprit ».

L'*esprit* de Nietzsche est donc peut-être sa volonté de puissance, son déterminisme ; mais comme il ne le définit pas, on ne peut savoir avec certitude s'il s'agit de *la causalité* aveugle de la volonté de puissance ou *d'un être* capable de jugements de valeur qui régit l'Univers et son évolution ; à en juger par la citation dans Zarathoustra, ce serait plutôt un être.

Voir aussi le paragraphe Rejet de « l'atomisme » matérialiste - Immatérialisme.

[93] Sens de la vie selon Kant et Nietzsche

Kant cite trois questions philosophiques essentielles dont la réponse détermine le sens de la vie. En voici des énoncés avec, entre parenthèses, l'hypothèse nihiliste de Nietzsche :

- « Que puis-je savoir ? » (sur un monde que je ne comprends pas) ;
- « Que dois-je faire ? » (qu'est-ce qui est bien ou mal dans un monde qui a perdu les valeurs traditionnelles et où je n'ai prise sur rien ; où est mon devoir ?) ;
- « Que puis-je espérer ? » (compte tenu de ma religion, de mes préjugés, de mes illusions, etc.)

La notion de sens de la vie est chargée d'émotion. Y interviennent :

- L'intelligibilité du « Que puis-je savoir ? » :
  - Je voudrais comprendre le monde, en situant les faits les uns par rapport aux autres (harmonie ?).
  - Qu'est-ce qui justifie l'existence de l'Homme, de l'Univers et des contraintes que j'y subis ?
- Le problème du Devoir (« Que dois-je faire »), dans un monde où je souffre de ne pouvoir vivre selon mes valeurs (ma volonté de puissance) ?
- Le problème des espoirs pour l'avenir : que puis-je espérer qui justifie mes efforts, et même de rester en vie ?

Le sens de la vie avec la philosophie de Nietzsche

Réponse de Nietzsche à la question « Que puis-je savoir ? »

En gros, rien !
Il n'y a pas de vérité, il n'y a que des apparences multiples, et en plus chacune varie dans le temps et avec la personne qui la considère.

Il n'y a pas de connaissance scientifique, la même pour tout le monde, stable dans le temps, permettant de comprendre une chose par référence à d'autres et permettant de prévoir les évolutions (déterminisme). Il n'y a que des connaissances personnelles, intuitives, avec des dimensions esthétique, morale et finaliste.

Le monde est un chaos, sans structure définie reliant les objets. Les évolutions résultent d'un contexte par nécessité (causalité), mais sont imprévisibles car régies par le hasard. On ne peut donc se permettre d'énoncer des lois représentant la réalité physique ou son évolution, et il faut aborder chaque situation avec un œil neuf car c'est un cas particulier.

> (Cette représentation du monde avec ses évolutions au hasard est contredite par la physique et son déterminisme ; Nietzsche l'affirme sans preuve.)

Réponse de Nietzsche à la question « Que dois-je faire ? »

En gros, tout ce que tu désires !
Tes désirs étant régis par ta volonté de puissance, tes pulsions, tes instincts et le contexte du moment, tu ne peux en être maître, tu es leur esclave et ta raison n'y peut rien.

Il n'y a pas de morale ; tu n'as de devoir qu'envers toi-même, tu peux choisir ton attitude envers les autres. Tu peux ignorer les gens d'une classe (*"race"*) inférieure à la tienne, mais il est d'usage de respecter les gens de ta classe.

Il n'y a pas de Dieu et pas de justice ; donc il ne faut craindre aucun châtiment (« pas vu, pas pris ») et espérer aucune récompense. L'altruisme, la pitié, la générosité, la compassion et la solidarité sont à proscrire en tant que marques de faiblesse.

Réponse de Nietzsche à la question « Que puis-je espérer ? »

Cela dépend de toi !

Si tu es un être fort, supérieur ; si tu as réussi à te débarrasser des inhibitions dues à la morale, ainsi que des illusions diverses ; si tu acceptes sans regret le monde tel qu'il est, sans justification, désorganisé et imprévisible ; si tu prends les choses qui t'arrivent comme elles viennent, y compris la maladie et la souffrance ; si tu aimes ce monde et ton destin parce qu'ils sont régis par la vie-volonté de puissance qui permet la satisfaction des désirs ; enfin, si tu t'es donné pour mission d'essayer de convaincre les autres de se comporter comme toi, alors tu seras heureux mon fils ! Tu pourras jouir de la vie sans retenue, en artiste, et être créatif !

Sinon, tu es un être faible, subalterne : comme tu ne peux rien savoir ; comme ta liberté est bloquée de tous côtés par les lois judiciaires, les règles morales et ton insignifiance dans un monde déshumanisé ; comme tu ne peux donc pas faire grand-chose pour satisfaire tes désirs ; comme les autres sont indifférents ou hostiles, alors que tu as besoin d'amitié, de consolation et de solidarité ; comme tu ne peux espérer aucun progrès, la meilleure chose à faire est de quitter ce monde, pour le débarrasser de toi et mettre un terme à ta propre souffrance…

Conclusion de Nietzsche

Rien ne justifie un effort, ta vie n'a pas de sens, tu ne peux être que nihiliste !
Et selon ton énergie, tu seras un nihiliste héroïque, ou un nihiliste réactif… si tu restes en vie.

[94] Platon - L'allégorie de la Caverne

La République - Livre VII - 514a-517a
GF Flammarion - 6,75€ (2010) ou ftp://ftp.bnf.fr/572/N5721822_PDF_1_-1DM.pdf

La caverne sombre a un mur sur lequel se projettent les ombres de la réalité extérieure, qui est en pleine lumière. Dans la caverne, des hommes attachés face au mur ne voient que les ombres de la réalité extérieure qui se déroule derrière eux ; ils sont obligés d'interpréter cette apparence sans connaître la réalité.

Un philosophe qui, lui, est sorti de la caverne et a vu la réalité, a été aveuglé par sa lumière ; de retour dans la caverne, il distingue moins bien les ombres sur le mur. Seul à connaître la réalité, il peut en tenir compte pour conduire sa vie.

La caverne est le monde où nous vivons. Nous ne percevons que l'apparence des choses (leurs ombres). Les chaînes qui attachent les hommes sont nos passions et nos préjugés, qui limitent et déforment notre interprétation des ombres de la réalité.

[95] Les gens croient qu'ils jugeront demain selon les mêmes valeurs qu'aujourd'hui

Source : *The New York Times* du 03/01/2013, article :
Why You Won't Be the Person You Expect to Be
http://www.nytimes.com/2013/01/04/science/study-in-science-shows-end-of-history-illusion.html?nl=todaysheadlines&emc=edit_th_20130104&_r=0&pagewanted=print

[96] Le Familistère de Jean-Baptiste Godin

Exemple de société avancée pour l'époque, le Familistère de Godin, à Guise, dans l'Aisne (France) (http://www.familistere.com), construit entre 1859 et 1867, a apporté aux ouvriers - en plus de salaires élevés - des services sociaux avancés dans les

domaines du confort du logement, de l'assurance maladie, des coopératives d'achat, de l'éducation des enfants, de l'entraide des familles, etc. Habitant le Familistère, les ouvriers avaient un emploi stable à l'usine GODIN, leader mondial des poêles en fonte, où ils participaient à la gestion de l'entreprise et à ses bénéfices. Ce système économique autogestionnaire a survécu 80 ans.

[97] Lavoisier (1743-1794)

Dans son *Traité élémentaire de chimie* de 1789, page 101
http://www.lavoisier.cnrs.fr/ice/ice_page_detail.php?lang=fr&type=text&bdd=lavosier&table=Lavoisier&bookId=89&typeofbookDes=&pageOrder=101&facsimile=off&search=no ,
Lavoisier énonce sa loi (dite *Loi de Lavoisier*) : « Dans toute réaction chimique ou transformation physique, la masse totale de matière se conserve » :

> « Rien ne se crée, ni dans les opérations de l'art, ni dans celles de la nature, et l'on peut poser en principe que, dans toute opération, il y a une égale quantité de matière avant et après l'opération ; que la qualité et la quantité des principes est la même, et qu'il n'y a que des changements, des modifications. »

L'histoire en a retenu la formule :

> « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. »

[98] Lois du mouvement et de la gravitation universelle de Newton (1687)

Les trois lois du mouvement de Newton qui constituent la base de la mécanique classique s'énoncent comme suit :

- 1re loi : Un corps immobile ou se déplaçant en ligne droite à vitesse constante restera immobile ou gardera le même vecteur vitesse tant qu'une force n'agit pas sur lui : c'est la *loi d'inertie*.

  Au point de vue déterminisme, un mouvement linéaire uniforme est une situation stable, qui ne changera pas tant qu'une force n'agira pas sur le corps. Et une situation stable est sa propre cause et sa propre conséquence !

- 2e loi : « Un corps de masse d'inertie M soumis à une force de vecteur **F** subit une accélération de vecteur **a** telle que :

$$\mathbf{F} = M\mathbf{a}$$

  C'est la *loi de proportionnalité de l'accélération d'une masse d'inertie à la force qui la pousse*, valable à tout instant *t*.

- 3e loi : quand deux corps interagissent, la force de vecteur $\mathbf{F}_{12}$ exercée par le premier sur le second est l'opposé de celle du second sur le premier, $\mathbf{F}_{21}$:

$$\mathbf{F}_{12} = -\mathbf{F}_{21}$$

C'est la *loi d'égalité de l'action et de la réaction*, valable à tout instant *t*.

A ces trois lois on doit ajouter une quatrième, due elle aussi à Newton, celle de *l'attraction universelle* : deux points matériels de masses gravitationnelles *M* et *M'* distants de *d* s'attirent avec une force *F* donnée par :

$$F = G\frac{MM'}{d^2}$$

où *G* est la constate universelle de gravitation, $G = 6.67\ 10^{-11}\ Nm^2/kg^2$. *L'attraction universelle agit donc à distance sans contact !*

Champ et boson de Higgs

La masse d'un corps ou d'une particule se manifeste sous deux formes, selon le phénomène physique : la masse d'inertie (de la 2ème loi ci-dessus) et la masse gravitationnelle (de la 4ème loi). Toutes deux sont mesurées avec la même unité, le kilogramme, parce qu'on a introduit une constante de gravitation *G* avec la valeur convenable. Le champ de Higgs (quantifié par la particule appelée *boson de Higgs*), présent dans tout l'Univers, n'agit ainsi que sur la masse d'inertie, dont il explique la « résistance aux accélérations ».

[99] Force vitale

Article *Les chimistes à l'assaut de la force vitale* - *La Recherche* n° 469, novembre 2012. - http://www.larecherche.fr/idees/histoire-science/chimistes-a-assaut-force-vitale-01-11-2012-92093

[100] Enquêtes sur la société et la politique en France

a) *France 2013 les nouvelles fractures* (IPSOS - Le Monde - CEVIPOF)
http://www.ipsos.fr/ipsos-public-affairs/actualites/2013-01-24-france-2013-nouvelles-fractures

b) *La défiance des Français envers la politique atteint un niveau record* (01-2013)
http://www.lemonde.fr/politique/article/2013/01/15/la-defiance-des-francais-envers-la-politique-atteint-un-niveau-record_1817084_823448.html

c) *Les crispations alarmantes de la société française* (01-2013)
http://www.lemonde.fr/politique/article/2013/01/24/les-crispations-alarmantes-de-la-societe-francaise_1821655_823448.html

d) *La société de défiance - Comment le modèle social français s'autodétruit* (2007)
http://www.cepremap.ens.fr/depot/opus/OPUS09.pdf

Citations de a)

- 78 % des Français estiment que : « On n'est jamais assez prudent quand on a affaire aux autres ».
- 73 % des Français estiment que : « Les journalistes ne sont pas indépendants, ils ont tendance à céder face aux pressions du pouvoir politique ».
- 82 % des Français estiment que : « L'argent a corrompu les valeurs traditionnelles de la société française ».

Citations de c)

« …tentation du repli national. Ainsi, un Français sur deux […] considère aujourd'hui que *"le déclin de la France est inéluctable"*, en matière économique comme dans le domaine culturel. Mais ils sont plus nombreux encore – trois sur cinq – à voir dans la mondialisation *"une menace pour la France"* et à juger que *"la France doit se protéger davantage du monde d'aujourd'hui"*. »

« Non seulement *"le système démocratique fonctionne plutôt mal en France"* (72 %), mais *"les hommes et les femmes politiques agissent principalement pour leurs intérêts personnels"* (82 %) et *"la plupart"* d'entre eux *"sont corrompus"* (62 %) »

« …la société française semble taraudée dans ses profondeurs : elle glisse de la défiance au rejet, de l'inquiétude à l'anxiété, du repli sur soi à la peur de l'autre, du pessimisme au catastrophisme. »

« …le poujadisme qui s'est enraciné depuis une trentaine d'années *"est en train de changer de nature : le ressentiment cède la place à l'hostilité et, sur de multiples valeurs, la crispation est très nette"*. Cette crispation est, à la fois, autoritaire et identitaire. »

« …86 % des sondés […] estiment que *"l'autorité est une valeur trop souvent critiquée"*. […] 87 % des sondés sont d'accord pour dire que l'*"on a besoin d'un vrai chef en France pour* remettre *de l'ordre"*. »

[101] Nietzsche aime affirmer à la fois une chose et son contraire

…et il le fait souvent à titre de provocation gratuite du lecteur, pour le plaisir et sans justifier ni même expliquer son affirmation. Exemple tiré de *"Ainsi parlait Zarathoustra"* I *"Des mouches de la place publique"* :

"…il t'arrive d'être assez modeste pour être vaniteux."

[102] Refus d'enseigner l'esprit critique

Plate-forme électorale 2012 du Parti Républicain du Texas, page 12 dans http://s3.amazonaws.com/texasgop_pre/assets/original/2012Platform_Final.pdf.
Le Parti Républicain du Texas s'oppose à l'enseignement de l'esprit critique, qui « *aboutirait à remettre en cause les idées préconçues d'un étudiant et l'autorité de ses parents* ! »

[103] Karl Marx - *La guerre civile en France*

http://www.marxists.org/francais/ait/1871/05/km18710530c.htm

[104] Les miracles du Christ

Dans l'*Evangile selon saint Matthieu* chapitre 4, versets 23-24 on lit :

« Jésus parcourait toute la Galilée, enseignant dans les synagogues, prêchant la bonne nouvelle du royaume, et guérissant toute maladie et toute infirmité parmi le peuple. Sa renommée se répandit dans toute la Syrie, et on lui amenait tous ceux qui souffraient de maladies et de douleurs de divers genres, des démoniaques, des lunatiques, des paralytiques ; et il les guérissait. »

[105] *La Bible* - Premier-né

http://bible.evangiles.free.fr/exode%2013.html
Dans Exode, chapitre 13 on lit :

« L'Eternel parla à Moïse et dit : Consacre-moi tout premier-né, tout premier-né parmi les enfants d'Israël, tant des hommes que des animaux : il m'appartient. »

> « tu consacreras à l'Éternel tout premier-né, même tout premier-né des animaux que tu auras : les mâles appartiennent à l'Éternel. Tu rachèteras avec un agneau tout premier-né de l'âne ; et, si tu ne le rachètes pas, tu lui briseras la nuque. Tu rachèteras aussi tout premier-né de l'homme parmi tes fils. »

[106] Pourriture noble

La pourriture noble est une attaque légère et incomplète par un champignon, les années sèches, de certaines variétés de raisin à peau dure, attaque qui provoque une augmentation de leur teneur en sucre promettant un vin excellent.

[107] Sigmund FREUD (1856-1939)

Médecin neurologue, fondateur de la psychanalyse. C'est un matérialiste et aussi, comme Marx et Nietzsche, un philosophe du soupçon : il suspecte nos croyances, dont il déconstruit [73] l'origine inconsciente et inavouée ; et il révèle nos désirs et nos mobiles cachés.

[108] Rationalisme

Ce mot a plusieurs sens :

- Doctrine philosophique selon laquelle tout ce qui existe a une raison d'être ; conséquences : tout est intelligible, tout s'explique.
- Doctrine selon laquelle toute connaissance vient de principes à priori pouvant être logiquement formulés, ne dépendant pas de l'expérience et dont nous avons une connaissance raisonnée et innée. Voir la définition d'une axiomatique [1c5].
- Doctrine d'après laquelle la raison, en tant que système de principes organisateurs des données empiriques, fonde la possibilité de l'expérience.
- Confiance dans la raison, croyance en l'efficacité de la connaissance rationnelle.
- Tournure d'esprit, mode de pensée qui n'accorde de valeur qu'à la raison, à la pensée logique.

[109] *L'organisation sociale codée par les gènes*

Cet article (*La Recherche*, mars 2013) expose des travaux récents qui ont montré que, chez les fourmis, l'organisation sociale est gouvernée par un ensemble de plus de 616 gènes indissociables, transmis sans modification d'une génération à la suivante.

[110] Descartes - *Méditations métaphysiques*

http://abu.cnam.fr/cgi-bin/donner_html?medit3
Extrait de *Méditation Quatrième* - Du vrai et du faux

> « …examinant ces jours passés si quelque chose existait dans le monde, et connaissant que, de cela seul que j'examinais cette question, il suivait très évidemment que j'existais moi-même […] à présent je ne connais pas seulement que j'existe, en tant que je suis quelque chose qui pense… »

[111] Procrastination

La procrastination consiste à remettre à plus tard une action ou une décision, c'est-à-dire à l'ajourner.

[112] Une fille en mariage pour payer une dette

The New York Times - 31/03/2013 *Painful Payment for Afghan Debt: A Daughter, 6*
http://www.nytimes.com/2013/04/01/world/asia/afghan-debts-painful-payment-a-daughter-6.html?nl=todaysheadlines&emc=edit_th_20130401&_r=0
Un débiteur incapable de rembourser un prêt de $2500 a accepté de donner sa fille de 6 ans en échange. Elle doit épouser le fils de 17 ans du prêteur. L'accord a été conclu après avis des anciens de la tribu.

[113] Subsidiarité

La subsidiarité caractérise une organisation (d'un pays, d'une entreprise, etc.) où tout échelon supérieur s'interdit de réaliser lui-même ce qu'un échelon inférieur pourrait faire.

Ce principe est appliqué dans l'Union européenne : dans un pays, ce qu'une région ne peut décider relève du niveau pays ; et ce qu'un pays ne peut faire relève du niveau Union. On a ainsi, par exemple, des décisions budgétaires au niveau régional, national et européen.

Ce principe a été introduit dans le droit communautaire européen par le traité de Maastricht (art. 5 du traité instituant la Communauté européenne).
Voir http://www.vie-publique.fr/decouverte-institutions/union-europeenne/fonctionnement/france-ue/qu-est-ce-que-principe-subsidiarite.html

[114] Anthropomorphisme

Dans ce texte l'anthropomorphisme est la tendance à se représenter toute réalité comme semblable à la réalité humaine. Les forces de la nature sont conçues comme des espèces d'énergie humaine. L'action ou l'évolution est attribuée à une volonté téléologique [10].

[115] Alphonse de Lamartine - *L'automne*

Lamartine, poète romantique, illustre bien le type d'hommes dont parle Nietzsche.
Il a écrit des poèmes sublimes dans leur tristesse, comme *l'Automne* http://poesie.webnet.fr/lesgrandsclassiques/poemes/alphonse_de_lamartine/l_automne.html .
A lire ce poème on croit son auteur triste et sur le point de mourir :

> « Je vous dois une larme aux bords de mon tombeau ;… »
>
> « …Moi, je meurs ; et mon âme, au moment qu'elle expire,
> S'exhale comme un son triste et mélodieux. »

En réalité, Lamartine (1790-1869) a vécu jusqu'à 79 ans en bonne santé et avec une carrière bien remplie : militaire, député, ministre, académicien…

[116] Karl Marx - *La guerre civile en France 1871 (La Commune de Paris)*
http://marxists.org/francais/ait/1871/05/km18710530_pdf.zip

[117] Serge Netchaïev - *Le catéchisme du révolutionnaire* (1869)
Sous-titre : Principes par lesquels le révolutionnaire doit être guidé
http://www.theatrum-belli.com/media/02/02/a59c5057956ae989e9b4ad7c7058e10f.pdf

[118] S. Courtois et al. - *Le livre noir du communisme*
Sous-titre : Crimes, terreur, répression - 2ème édition (septembre 2009)
Editions Pocket www.pocket.fr - Voir aussi [120]

[119] Tzvetan Todorov - *L'Homme dépaysé*
Editions Le Seuil, 1995, page 33 - Texte cité par [118] pages 1056-1057.
Tzvetan Todorov est historien des idées et directeur de recherches honoraire au CNRS. Ayant vécu jusqu'à l'âge de 24 ans en Bulgarie communiste, il sait de quoi il parle concernant ce régime tyrannique et totalitaire.

[120] *Le manifeste du parti communiste (1847)*
(Prolétaires de tous les pays unissez-vous !)
http://www.danielmartin.eu/Politique/Manifeste1847.pdf
Ce texte décrit l'exploitation des ouvriers au milieu du XIXe siècle, traités de façon inhumaine comme une marchandise. Il esquisse le rêve d'une société future parfaite, où l'homme n'exploitera plus l'homme, la société communiste. Cette société est moins utopique que celle du surhomme dont rêve Nietzsche, même si toutes les tentatives pour en instaurer une ont exigé la guerre et produit la misère économique, l'aliénation des droits de l'homme et finalement l'effondrement avec retour (plus ou moins avoué) au capitalisme.

[121] Edmund Husserl (1859-1938) - *Recherches logiques*
Husserl était mathématicien et philosophe de la science, fondateur de la phénoménologie (méthode pour décrire et analyser sans présuppositions les phénomènes présents à la conscience ; cette méthode fait de la philosophie logique une science rigoureuse). Son texte auquel on fait référence ici est :
Recherches logiques - Tome 1 : Prolégomènes à la logique pure, publié aux PUF.

[122] Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevski (1821- 1881)
Un des plus célèbres écrivains russes, dont ce texte cite des passages du roman *Les frères Karamazov* (traduction française annotée, téléchargée en version numérique pour lecteur Kindle du site Amazon pour 0,89€ (moins de 1€ !)
http://www.amazon.fr/Les-Fr%C3%A8res-Karamazov-Annot%C3%A9-ebook/dp/B008Y1PHFA/ref=sr_1_3?s=digital-text&ie=UTF8&qid=1375082999&sr=1-3&keywords=les+fr%C3%A8res+karamazov

Dans cet ouvrage (de plus de 1000 pages en version imprimée) on trouve, dans le cadre d'une action passionnante, quelques discours à portée philosophique. Certains personnages comme Dmitri (l'un des frères) sont dionysiaques [8] : impulsifs, dominés par leurs passions, excessifs et imprévisibles.

[123] Aristote
Les œuvres majeures - 7 œuvres complètes - Traductions téléchargeables au format Amazon Kindle http://www.amazon.fr/Aristote-majeures-compl%C3%A8tes-m%C3%A9taphysique-ebook/dp/B009EBE4OO/ref=sr_1_1?s=digital-text&ie=UTF8&qid=1375621350&sr=1-1&keywords=aristote (3,97€)

(1) *La Physique* traduction Barthélémy Saint Hilaire (1862). Citation exacte :

> « Pour que deux mouvements soient comparables, il faut qu'ils soient du même genre. Ainsi on peut bien comparer des mouvements de translation avec des mouvements de translation, des mouvements d'accroissement avec des mouvements d'accroissement ; mais on ne pourrait point passer d'un genre à un autre, et comparer, par exemple, un accroissement avec une translation, ou un déplacement avec une altération. Seulement le temps peut servir ici de commune mesure entre des espèces d'ailleurs fort différentes, et il est possible que telle altération dure autant de temps que telle translation. L'altération alors et la translation pourront être comparées entre elles. »

(2) *De l'âme* traduction Barthélémy Saint Hilaire (1874).

(3) *La politique* traduction Barthélémy Saint Hilaire (1874).

(4) *La métaphysique* Livre X traduction Barthélémy Saint Hilaire (1874)

> « § 2. On ne pourrait pas, d'ailleurs, changer d'un genre à un autre, si ce n'est d'une manière indirecte ; et, par exemple, changer du genre de la couleur au genre de la figure. Il s'ensuit qu'il faut que les intermédiaires soient dans le même genre les uns que les autres, et dans le même genre que les choses dont ils sont les intermédiaires. »

[124] Platon
Œuvres complètes - Les 43 titres (annoté) - Traductions téléchargeables au format Amazon Kindle http://www.amazon.fr/Platon-Oeuvres-compl%C3%A8tes-titres-ebook/dp/B009KRXM0O/ref=sr_1_1?s=digital-text&ie=UTF8&qid=1375704620&sr=1-1&keywords=Platon (1,99€) - Titres cités ici :

(1) *Phédon ou De l'âme*

(2) *La République* Livre V

(3) *Ménon ou De la Vertu*

[125] Génome synthétique
J. Craig Venter Institute – *Synthetic Bacterial Genome* (Jan. 24, 2008)
http://www.jcvi.org/cms/research/projects/synthetic-bacterial-genome/press-release/

Ce compte-rendu de recherches annonce la création du premier génome artificiel complet de bactérie, comprenant 582 970 paires de bases. L'équipe travaille à présent à créer *une cellule de bactérie vivante entièrement synthétique*.

[126] Ame

Source : *Dictionnaire des concepts philosophiques* de Michel Blay, éditions Larousse, pages 20-21 :

> « Principe de vie, d'unification et d'animation des vivants, regroupant les facultés sensori-motrices et, éventuellement, intellectuelles, mais aussi, selon certains, les facultés de croissance et de nutrition.
>
> Si les anciens s'accordent pour considérer l'âme comme principe de la vie, ils ne s'accordent ni sur sa nature (corporelle ou incorporelle), ni sur ses fonctions (facultés sensori-motrices seules ou aussi croissance et nutrition), ni sur sa localisation (le cœur ou la tête), ni sur les êtres qui la possèdent (les animaux seuls, ou les plantes également, voire le monde), ni sur le nombre et la nature de ses parties et de ses facultés, ni sur sa capacité de survie (immortelle selon les uns ; elle disparaît avec le corps selon les autres). »

[127] Opinion d'Aristote sur la richesse, la pauvreté et l'inégalité

Dans son ouvrage *La politique*, livre VI, chapitre 9 [123-3] on lit :

> « §5 : […] la pauvreté empêche de savoir commander, et elle n'apprend à obéir qu'en esclave ; l'extrême opulence empêche l'homme de se soumettre à une autorité quelconque, et ne lui enseigne qu'à commander avec tout le despotisme d'un maître. »
>
> « §6 : On ne voit alors dans l'État que maîtres et esclaves, et pas un seul homme libre. Ici jalousie envieuse, là vanité méprisante, si loin l'une et l'autre de cette fraternité sociale qui est la suite de la bienveillance. Et qui voudrait d'un ennemi à ses côtés, même pour un instant de route ? Ce qu'il faut surtout à la cité, ce sont des êtres égaux et semblables, qualités qui se trouvent avant tout dans les situations moyennes ; et l'État est nécessairement mieux gouverné quand il se compose de ces éléments, qui en forment, selon nous, la base naturelle. »

Pour Aristote il y a dans la cité une aristocratie de maîtres et un peuple d'esclaves, les premiers faits pour commander, les seconds pour obéir. Nietzsche est d'accord sur ces points ; mais il rejette catégoriquement l'intérêt d'une classe moyenne, hostile, selon lui, à une vie des maîtres conforme à leur volonté de puissance.

[128] Comme Nietzsche, Tocqueville divise la société en deux classes

L'opposition entre maîtres et esclaves de Nietzsche ressemble à celle entre aristocrates et hommes du peuple que décrit Tocqueville en 1835 dans son célèbre ouvrage *De la démocratie en Amérique,* tome1, chapitre 1 :

> « La grossièreté des hommes du peuple, dans les pays policés, ne vient pas seulement de ce qu'ils sont ignorants et pauvres, mais de ce qu'étant tels ils se trouvent journellement en contact avec des hommes éclairés et riches.
>
> La vue de leur infortune et de leur faiblesse, qui vient chaque jour contraster avec le bonheur et la puissance de quelques-uns de leurs semblables, excite en même temps dans leur cœur de la colère et de la crainte ; le sentiment de leur infériorité et de leur dépendance les irrite et les humilie. Cet état intérieur de l'âme se reproduit dans leurs mœurs, ainsi que dans leur langage ; ils sont tout à la fois insolents et bas.

La vérité de ceci se prouve aisément par l'observation. Le peuple est plus grossier dans les pays aristocratiques que partout ailleurs ; dans les cités opulentes que dans les campagnes.

Dans ces lieux, où se rencontrent des hommes si forts et si riches, les faibles et les pauvres se sentent comme accablés de leur bassesse ; ne découvrant aucun point par lequel ils puissent regagner l'égalité, ils désespèrent entièrement d'eux-mêmes, et se laissent tomber au-dessous de la dignité humaine. »

Comme Tocqueville, Nietzsche croit l'homme et la société déterminés par leur origine (*De la démocratie en Amérique,* tome 1, chapitre 2)

« Remontez en arrière ; examinez l'enfant jusque dans les bras de sa mère ; voyez le monde extérieur se refléter pour la première fois sur le miroir encore obscur de son intelligence ; contemplez les premiers exemples qui frappent ses regards ; écoutez les premières paroles qui éveillent chez lui les puissances endormies de la pensée ; assistez enfin aux premières luttes qu'il a à soutenir ; et alors seulement vous comprendrez d'où viennent les préjugés, les habitudes et les passions qui vont dominer sa vie. L'homme est pour ainsi dire tout entier dans les langes de son berceau. » […]

« Il se passe quelque chose d'analogue chez les nations. Les peuples se ressentent toujours de leur origine. Les circonstances qui ont accompagné leur naissance et servi à leur développement influent sur tout le reste de leur carrière.

S'il nous était possible de remonter jusqu'aux éléments des sociétés, et d'examiner les premiers monuments de leur histoire, je ne doute pas que nous ne pussions y découvrir la cause première des préjugés, des habitudes, des passions dominantes, de tout ce qui compose enfin ce qu'on appelle le caractère national ; il nous arriverait d'y rencontrer l'explication d'usages qui, aujourd'hui, paraissent contraires aux mœurs régnantes ; de lois qui semblent en opposition avec les principes reconnus ; d'opinions incohérentes qui se rencontrent çà et là dans la société, comme ces fragments de chaînes brisées qu'on voit pendre encore quelquefois aux voûtes d'un vieil édifice, et qui ne soutiennent plus rien. Ainsi s'expliquerait la destinée de certains peuples qu'une force inconnue semble entraîner vers un but qu'eux-mêmes ignorent. […]

Lorsque, après avoir étudié attentivement l'histoire de l'Amérique, on examine avec soin son état politique et social, on se sent profondément convaincu de cette vérité : qu'il n'est pas une opinion, pas une habitude, pas une loi, je pourrais dire pas un événement, que le point de départ n'explique sans peine. »

Pour Tocqueville, l'aristocratie s'appuie sur l'héritage de la propriété terrienne (*De la démocratie en Amérique,* tome 1, chapitre 2)

« Or c'est à la terre que se prend l'aristocratie, c'est au sol qu'elle s'attache et qu'elle s'appuie ; ce ne sont point les privilèges seuls qui l'établissent, ce n'est pas la naissance qui la constitue, c'est la propriété foncière héréditairement transmise. Une nation peut présenter d'immenses fortunes et de grandes misères ; mais si ces fortunes ne sont point territoriales, on voit dans son sein des pauvres et des riches ; il n'y a pas, à vrai dire, d'aristocratie. » […]

Sur l'esclavage, Nietzsche diffère de Tocqueville

(*De la démocratie en Amérique,* tome 1, chapitre 2)

> « L'esclavage, comme nous l'expliquerons plus tard, déshonore le travail ; il introduit l'oisiveté dans la société, et avec elle l'ignorance et l'orgueil, la pauvreté et le luxe. »

[129] Maison de Nietzsche à Sils-Maria

Sils-Maria est un village du canton des Grisons, en Suisse près de St Moritz. Nietzsche y a passé ses vacances d'été en 1881 et de 1883 à 1888.
Photo par Daniel MARTIN.

[130] Frédéric Lenoir - *Le Miracle Spinoza – Une philosophie pour éclairer notre vie* (2017)

Ce livre est particulièrement clair et agréable à lire pour qui veut comprendre la pensée de Spinoza. Ayant abandonné la lecture de *l'Ethique* de Spinoza http://bdsweb.tripod.com/fr/ après une semaine de vains efforts, j'ai trouvé dans *Le Miracle Spinoza* un résumé complet et facile à comprendre de sa philosophie. Je recommande donc vivement cet ouvrage.

Retour page d'accueil